L' H

T

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-DEUXIEME.

L'

Ce
d
o
g
M
ph

T

CONT

CI

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques & de figures.

TOME VINGT-DEUXIEME,

CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.





A PARIS,

CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

Il n'eſt pas beſoin d'avertir que les Naturaliſtes, les Littérateurs & les Savans, qui voudront tirer du troiſieme Voyage de Cook, des remarques ou des inductions, doivent conſulter la grande Relation plutôt que cet Abrégé.

On ne peut ſe former une idée de l'importance & de la hardieſſe d'une expédition en mer, qu'en ſuivant avec exactitude la route du Navigateur ; & ſi l'on ſe bornoit à indiquer ici les relâches qui offrent les détails les plus intéreſſans ſur les Terres de l'Océan Pacifique, & ſur les mœurs de ſes Habitans, ce ne ſeroit pas faire l'abrégé du Voyage, mais en citer quelques traits. La route des vaiſſeaux de Cook, ſera donc tracée avec exactitude, & nous indiquerons ce qui a rapport à chacune des terres où ils ont abordé, & aux mœurs de toutes les peuplades. L'Abrégé de ce troiſieme Voyage, contiendra ainſi plus de détails que n'en contient l'Abrégé des deux premiers. Les dernieres opérations de l'intrépide Navigateur dont nous devons raconter les travaux, méritent cette attention. Il ne s'agit d'ailleurs que d'inſtruire & d'amuſer le Lecteur, & nous tâcherons de ne dire

que des choſes inſtructives & amuſantes.

Le récit des faits ſera accompagné de réflexions & de rapprochemens qui pourront ſervir aux Lecteurs de la grande Relation. Cette grande Relation compoſe quatre volumes *in-4.°* & il y en a deux éditions *in-8.°*; l'une en huit volumes gros caractere, & l'autre en quatre volumes petit caractere.

Pour donner plus d'intérêt à cet Abrégé, nous avons laiſſé parler ſouvent M. Cook, M. Anderſon & M. King. Les expreſſions, les réflexions & les mouvemens les plus ſimples, qu'on ne remarqueroit pas, qui ſeroient peut-être jugés trop foibles dans l'Ecrivain tranquille, qui rédige ou qui abrege un Voyage, frappent le Lecteur, lorſqu'il entend les Navigateurs eux-mêmes; & le contraſte des héroïques travaux & des dangers d'une expédition pareille à celle-ci, avec le calme & l'aimable ſimplicité des acteurs, ſera toujours admirée par les bons eſprits.

En général nous ſupprimerons les obſervations aſtronomiques & les obſervations nautiques; mais parmi ces dernieres, il en eſt d'importantes même dans un Abrégé. Ainſi, nous dirons tout ce qu'a fait M. Cook pour relever les côtes de la partie Oueſt de l'Amérique ſeptentrionale, pour eſſayer le paſſage au Nord, &c. &c.



INTRODUCTION.

LA GÉOGRAPHIE de la moitié du Globe étoit couverte de ténebres, lorſque l'immortel Cook a commencé ſes Voyages autour du Monde. Ses deux premieres Expéditions nous ont fait connoître une multitude de Côtes & d'Iſles nouvelles, & la troiſieme a peut-être été encore plus heureuſe à cet égard. On trouvera plus bas la récapitulation de toutes ſes découvertes.

La poſition de chacune des terres anciennes & nouvelles que M. Cook a reconnues dans ſon dernier Voyage, eſt déterminée avec une exactitude merveilleuſe : il ſuffira de dire, par exemple, que celle de *Tonga Taboo* eſt le réſultat de plus de mille obſervations aſtronomiques. Le zele & la perſévérance de M. Cook, dont l'ardeur n'a jamais été ralentie par les beſoins de ſes Equipages, les dangers ou la ſatiété des découvertes, pénetrent d'admiration.

La hardieſſe de ſes manœuvres étonne les Marins les plus courageux; il paſſe quelquefois ſur des écueils pour arriver plutôt; & quand on ſonge qu'il déploie une pareille audace à l'autre extrémité du Globe, & dans des mers où le naufrage ne laiſſe aucun eſpoir, de ſi grands prodiges ſemblent au-deſſus des efforts humains.

Ce qui n'eſt pas moins extraordinaire, il eſt venu à bout de prévenir le ſcorbut; &, dans une expédition de plus de quatre ans, il n'y a pas eu ſur ſes vaiſſeaux un ſeul homme attaqué de cette maladie.

Sa générosité & sa bienfaisance ajoutent encore à l'intérêt de son troisieme Voyage ; car il a transplanté avec des peines & des soins infinis, des chevaux, des bœufs, des vaches, des chevres, des moutons, & les plantes les plus utiles de nos jardins, dans les Isles de la Mer du Sud ; & il seroit difficile de lire, sans un attendrissement profond, les détails de la mort de ce grand Homme, assassiné par des Sauvages, qui d'abord l'avoient adoré comme un Dieu.

La partie relative aux mœurs des diverses contrées qu'il a parcourues dans son troisieme Voyage, n'est pas seulement amusante, elle est digne de toute l'attention des Philosophes. Ces tableaux, si variés & si curieux, des usages & du caractere des Insulaires de la Mer du Sud, ou des Habitans de la côte d'*Amérique*, offrent une multitude d'observations précieuses. Pour n'en citer que deux, les Peuplades sans nombre de l'Océan Pacifique parlent des idiomes de la même langue, & il n'y a pas sur le Globe de Nation plus étendue : M. Cook a été témoin d'un sacrifice humain à *O-Taïti*, & tout annonce que ces sacrifices abominables sont communs & répandus sur les autres terres, d'où l'on pourra conclure, avec assez de fondement, que les hommes sont plus ou moins corrompus à chacune des époques de la vie sauvage & de la civilisation.

L'Europe entiere & tous les Peuples qui s'intéressent aux progrès de la Géographie & de la Navigation, ont témoigné des regrets touchans sur la mort de M. Cook. L'Angleterre remarque sans doute avec plaisir le vif intérêt qu'inspire le plus grand de ses Navigateurs ; & lorsque, au milieu des fureurs de la guerre, elle a vu le Roi de France ordonner à ses Escadres de respecter les vaisseaux de M. Cook, elle a dû reconnoître une Nation sensible qui aime à rendre justice aux nobles entreprises de ses ennemis.

Avant de consommer l'Abrégé du dernier Voyage de Cook, il est à propos de dire ce qu'on avoit fait avant lui pour découvrir les terres & les mers inconnues, & de donner un précis des découvertes importantes que lui doivent la Géographie & la Navigation.

L'esprit de découvertes, qui produisit des expéditions si difficiles & si heureuses, durant le seizieme & le dix-septieme siecle, s'étant affoibli peu-à-peu, & même éteint pendant un temps considérable, commença à se ranimer dans la *Grande-Bretagne*, sous le dernier regne (*a*); & la protection généreuse, & les secours accordés avec tant de magnificence par le Roi actuel, lui ont rendu toute l'activité qu'il eut autrefois.

Sa Majesté qui, immédiatement après son avénement au Trône, termina d'une maniere si glorieuse les opérations destructives de la guerre, imagina des entreprises propres aux douceurs de la paix, & plus favorables à l'humanité, sans être moins brillantes. Non content d'encourager, en *Angleterre*, tous les arts libéraux & toutes les recherches utiles, il étendit ses soins sur les objets qui exigeoient de longs voyages; & ses vaisseaux, après être revenus triomphans de tous les pays du monde connus, furent employés à ouvrir des communications amicales avec les Isles que les Européens n'avoient pas encore reconnues.

Les expéditions, qui avoient un objet si digne d'une grande Nation commerçante, se suivirent de très-près, & je puis ajouter, avec une gradation réguliere. Wallis & Carteret ne tarderent pas

(*a*) On fit alors deux Voyages pour découvrir un passage au Nord-Ouest, par la Baie d'*Hudson*. Le Capitaine Middleton exécuta le premier en 1741 & 1742, avec le vaisseau la *Fournaise* & la pinque la *Découverte*. Les Capitaines Smith & Moore furent chargés du second, & on leur donna les vaisseaux le *Dobbs* & la *Californie*, armés par souscription en 1746 & 1747.

à perfectionner l'ouvrage que Byron avoit commencé. Ces succès firent concevoir un plan de découvertes beaucoup plus étendu, que M. Cook a exécuté dans ses deux premiers Voyages; &, pour ne laisser que des détails peu importans aux générations futures, le même Capitaine dont l'habileté, en tout ce qui avoit rapport à la Marine, ne peut être comparée qu'à la persévérance éclairée & infatigable qu'il a toujours mis dans ses recherches, fut chargé, pour la troisieme fois, de suivre, ou plutôt d'achever la reconnoissance du Globe. Son troisieme Voyage, quoique le dernier dans l'ordre des temps, n'est pas le moins considérable, relativement à l'étendue & à l'importance de son objet; mais il a été le plus malheureux, puisqu'il a terminé les jours précieux de ce célebre Navigateur.

On a souvent, peut-être en *Angleterre*, ainsi que chez quelques-uns de ses voisins, affecté de couvrir d'un voile le résultat des expéditions qui avoient pour objet de reconnoître des portions inconnues du Globe. Il faut dire, à l'honneur du regne actuel, que l'*Angletetre* a aujourd'hui des vues plus généreuses; les derniers Voyages entrepris par ses Navigateurs, devoient servir à tous les Peuples de l'*Europe*, & même aux Peuples les plus éloignés qui s'adonnent au Commerce & à la Navigation, & elle a eu la noblesse de ne rien cacher.

Les Voyages autour du Monde ordonnés par le Roi d'*Angleterre* actuel, font tous partie d'un vaste plan; il est clair que les cinq premiers Voyages ont une liaison avec le dernier, & qu'une récapitulation exacte des vues qu'on s'étoit proposé en les ordonnant, & des découvertes qu'ils ont procurées, jettera beaucoup de jour sur celui-ci. En montrant ainsi ce qu'on avoit fait, on verra plus aisément ce qui restoit encore à faire, & on

ſentira que, quoique les vaiſſeaux Anglois euſſent achevé cinq fois le tour du Globe dans l'eſpace de dix ans, il étoit cependant néceſſaire d'ordonner un autre Voyage.

Les différens Voyages autour du Monde, entrepris par ordre de Sa Majeſté, avant celui dont on va lire le Journal, avoient pour but, de découvrir les portions de terres qui pouvoient ſe trouver dans les vaſtes mers dont tout l'hémiſphere auſtral eſt revêtu.

On y avoit fait juſqu'à nos jours ſi peu de recherches; ces recherches étoient ſi imparfaites, que, devenues publiques, elles avoient produit des incertitudes plutôt que donné des connoiſſances; qu'elles avoient plus trompé les hommes crédules, que ſatisfait les Savans judicieux; qu'elles avoient introduit, dans la Géographie de la moitié de la ſurface de la terre, une multitude infinie de conjectures imaginées par des Spéculateurs qui ſe piquoient de deviner la diſpoſition du Globe, de ſots contes tranſmis par une tradition obſcure, ou des fictions inventées par des menteurs impudens.

I.

L'Océan Atlantique du Sud fut la premiere ſcene des opérations des vaiſſeaux Anglois. On connoiſſoit à peine l'exiſtence des Iſles *Falkland*, juſqu'à l'arrivée du Commodore Byron, qui y relâcha en 1764, & on ignoroit abſolument leur véritable poſition, leur étendue, & tout ce qui pouvoit les rendre utiles. Le Capitaine Macbride, qui le ſuivit deux ans après, ayant fait le tour de ces Iſles, & les ayant relevées dans tous les points, on en a dreſſé une Carte ſi exacte, que les côtes de la *Grande-Bretagne* elle-même ne ſont pas aujourd'hui mieux marquées ſur les Cartes.

L'Hiſtoire du Voyage du Lord Anſon, prouve

clairement combien on connoissoit peu les Isles de l'Océan Atlantique du Sud, à l'époque de ce Navigateur. Trompé par les détails imparfaits qu'on avoit alors, il regarda l'Isle *Pepys* & les Isles *Falkland*, comme des terres distinctes, éloignées l'une de l'autre d'environ cinq degrés de latitude. Les recherches de Byron ont rectifié cette erreur capitale, & il est démontré aujourd'hui, d'une maniere incontestable, *qu'on perdra désormais son temps à chercher l'Isle PEPYS par le 47.e degré de latitude, puisque cette Isle & les Isles FALKLAND forment une même terre.*

On nous a fait connoître d'autres terres situées dans l'Océan Atlantique du Sud. Si Laroche, en 1675, & M. Guyot, Commandant du vaisseau *le Lion*, en 1756, avoient déjà vu l'Isle de *Georgie*, ce qui paroît probable, le Capitaine Cook a déterminé, en 1775, son étendue & sa véritable position : la même année, il ajouta à nos Mappemondes la Terre *Sandwich*, inconnue jusqu'alors, & la découverte la plus voisine du Pole Austral qu'on ait jamais faite.

II.

Quoique les vaisseaux des différentes Nations eussent visité & traversé souvent le *Détroit de Magellan*, on n'avoit pas examiné avec assez de soin ses Baies, ses Havres & ses Caps, les différentes Isles qu'il renferme, & les côtes qui le bordent au Nord & au Sud; on n'avoit pas parlé d'une maniere exacte des marées, des courans & des sondes; Sir John Narboroug & les Navigateurs qui le suivirent, avoient omis complétement ces divers points, ou ils les avoient traités d'une façon trop vague, & il étoit utile de s'en occuper de nouveau. Cette tâche a été heureusement remplie par Byron, Wallis & Carteret, dont les opérations, dans ce Détroit, & la Carte dressée

d'après leurs obſervations & leurs découvertes, ont procuré des lumieres précieuſes à la Géographie.

I I I.

Si les informations très-préciſes qu'ils nous ont données ſur chaque portion de ce célebre Détroit, en dégoûtent déſormais les Navigateurs ; ſi l'on craint de s'expoſer aux fatigues & aux embarras d'un labyrinthe, connu aujourd'hui pour être une ſource inévitable de dangers & de délais, les Anglois ont découvert une entrée dans l'Océan Pacifique, plus ſûre & moins longue. On a eſſayé à diverſes repriſes, du côté de l'Eſt & celui de l'Oueſt, le paſſage autour du Cap de *Horn*, & on a diſſipé les frayeurs qu'il inſpiroit. Les travaux & la détreſſe des Eſcadres du Lord Anſon & de Pizarre, ne décourageront pas à l'avenir ; on ſait qu'ils furent obligés d'entreprendre, par une ſaiſon défavorable, la navigation de ces mers ; & qu'à l'époque où M. Cook les traverſa, il ne s'y trouva rien de formidable.

Cet illuſtre Navigateur eſt le premier qui, d'après une ſuite d'obſervations les plus ſatisfaiſantes, commencées à l'entrée occidentale du Détroit *de Magellan*, & continuées avec des ſoins infatigables, autour de la *Terre de Feu*, & au milieu du Détroit de *Lemaire*, ait donné une Carte de l'extrémité méridionale de l'*Amérique*, qui montre combien les premiers vaiſſeaux durent être embarraſſés de ſe guider eux-mêmes, & juſqu'à quel point il ſera avantageux de doubler le Cap de *Horn*.

I V.

Si les Voyages de découvertes, entrepris par ordre du Roi, ont facilité l'entrée des vaiſſeaux dans l'Océan Pacifique, ils ont auſſi beaucoup étendu nos connoiſſances relativement aux terres qui s'y trouvent.

Quoique les Européens fréquentent depuis près de deux siecles & demi les immenses (*a*) parages qu'on appelle de ce nom, la plus grande partie de ces parages, & sur-tout de ceux qui sont au Sud de l'Equateur, demeuroit inconnue.

Magellan, & les Espagnols qui parcoururent les premiers ces mers, n'ayant voulu qu'arriver aux Moluques & aux autres Isles qui produisent des épiceries, chacune des parties de l'Océan Pacifique, qui ne se trouvoit pas contiguë à leur route, dont la direction étoit au côté septentrional de l'Equateur, échappa naturellement à leurs recherches; & si Mendana & Quiros, & avant eux quelques Voyageurs ignorés (*b*), en s'écartant de cette route, & en se tenant sous le Tropique austral, après être partis de *Callao*, eurent le bonheur de rencontrer différentes Isles; si leur imagination s'échauffa au point de regarder ces Isles comme des indices d'un Continent Austral; s'ils se flatterent que la découverte de ce Continent les rendoit émules de Gama & de Colomb, leurs foibles efforts n'ont point reculé les bornes de la Géographie & de la Navigation. Comme un plan judicieux n'avoit point dirigé leurs Voyages; comme leurs découvertes étoient demeurées très-imparfaites, & qu'elles n'avoient été ni examinées de nouveau ni décrites dans des Journaux exacts & bien authentiques, on les avoit presque oubliées : on en conservoit des souvenirs si obscurs qu'il en résultoit des disputes embarrassantes sur la position & l'étendue de ces terres nouvelles, qu'on doutoit même de leur existence.

Il paroît que les Conseils d'Espagne se firent de

(*a*) Magellan commença son Voyage en 1519.

(*b*) Voyez des détails, sur ces premieres découvertes, dans la collection précieuse des Voyages dans l'Océan Pacifique du Sud, publiée par M. Dalrymple.

bonne heure une maxime politique d'interrompre & de décourager les Voyages dans cette partie du Globe. Déjà maîtres ſur le Continent d'*Amérique* d'un empire trop vaſte pour le gouverner aiſément, cet Empire d'*Amérique* leur offrant plus de métaux précieux qu'ils ne pouvoient en employer à leur uſage, ni la cupidité ni l'ambition ne les excitoient à agrandir leurs domaines. Ainſi, quoique les Eſpagnols fuſſent établis le long des côtes de l'Océan Pacifique, quoiqu'ils fuſſent placés très-commodément pour ſuivre les découvertes qu'offroient ces mers inconnues, ils ſe contenterent d'envoyer des vaiſſeaux d'un de leurs ports à l'autre; s'ils traverſerent le vaſte golfe qui ſépare de l'*Aſie* cette partie de l'*Amérique*, ce fut toujours ſur la même ligne, & peut-être avec un ſeul bâtiment qui partoit d'*Acapulco* pour *Manille*.

La route des Eſpagnols régla en grande partie celle des autres Navigateurs Européens qui parcoururent l'Océan Pacifique du Sud; & tous ces Voyages furent circonſcrits dans les mêmes bornes, ſi j'en excepte les petites Eſcadres de Lemaire & Roggewein. Les vaiſſeaux qui entrerent dans cette mer par le Détroit de Magellan ou en doublant le Cap de *Horn*, vouloient faire un commerce interlope avec les Eſpagnols, ou combattre les navires de cette Nation; projets qui laiſſoient aux Géographes bien peu d'eſpoir de découvrir de nouvelles terres. Chacun d'eux ſentit en effet qu'il devoit borner ſes croiſieres à une diſtance convenable des établiſſemens Eſpagnols, les ſeuls parages où ils pouvoient eſpérer du commerce ou des pirateries. Ils avoient à peine débouqué le Détroit *de Magellan* ou doublé la *Terre de Feu*, qu'ils cingloient au Nord vers l'Iſle inhabitée de *Juan Fernandès*, qui pour l'ordinaire leur ſervoit de rendez-vous, & où ils alloient prendre des raffraîchiſſemens: après avoir longé le Continent d'*Amérique*

depuis le *Chili* jusqu'à la *Californie*, ils repassoient dans l'Océan Atlantique, où, s'ils se hasarderent à étendre leur voyage du côté de l'*Asie*, ils ne penserent jamais à faire des découvertes dans les portions de la Mer du Sud qui demeuroient inconnues; ils choisirent la route battue (si je puis m'exprimer ainsi), route sur laquelle ils comptoient, avec vraisemblance, rencontrer le galion des *Philippines*, mais qui offroit peu d'apparence de rendre leur traversée utile à la Géographie.

Par une suite naturelle de ces combinaisons, les diverses expéditions dont je parle ici durent fournir peu de matériaux aux Géographes qui désiroient une connoissance exacte & détaillée de l'Océan Pacifique du Sud. Les industrieux Hollandois qui avoient alors toute leur énergie, firent cependant quelques tentatives sur ce point: nous leur devons trois Voyages entrepris avec l'unique projet de découvrir de nouvelles terres; & leurs recherches dans les latitudes australes de cet Océan, sont connues d'une maniere beaucoup plus sûre que celles des premiers Navigateurs Espagnols.

Lemaire & Schouten en *1616*, & Roggewein en 1722, jugerent sagement qu'il n'y avoit aucune connoissance nouvelle à acquérir en suivant le passage ordinaire au Nord de la ligne, & ils traverserent cet Océan depuis le Cap de *Horn* jusqu'aux *Indes Orientales*, en se tenant sous le Tropique Sud; parages qu'on avoit visités si rarement & d'une maniere si peu efficace, quoique la croyance vulgaire, fortifiée par les spéculations de quelques Philosophes, y promît un grand nombre de découvertes.

En 1742, Tasman, qui fit depuis *Batavia* une longue traversée sur l'Océan Austral de l'*Inde*, entra dans la Mer Pacifique du Sud, au point où cette mer est le plus éloignée de la côte d'*Amérique*, & il visita des parages qu'on n'avoit pas encore

examinés. Après être parti d'une latitude Sud assez élevée, il cingla au Nord jusqu'à la *Nigritie*, & jusqu'aux Isles situées à l'Est de cette terre, près de l'Equateur, & ses découvertes ont rendu son Voyage célebre dans les annales de la Navigation.

Les succès de ces trois expéditions ne servirent néanmoins qu'à indiquer un vaste champ que des Navigateurs, doués de plus de persévérance, pourroient examiner avec plus de succès. Leurs résultats, il est vrai, présentoient aux Géographes un moyen de varier la stérile uniformité des premieres Cartes, en y plaçant quelques Isles nouvelles; mais le nombre & l'étendue de ces nouvelles terres étoient si peu considérables qu'on peut leur appliquer ce vers connu.

Rari, nantes in gurgite vasto.

Et si les découvertes étoient en très-petit nombre, elles étoient d'ailleurs très-imparfaites. On s'étoit approché de quelques côtes, mais on n'y avoit pas débarqué : on les avoit quittées sans reconnoître leur étendue, & sans voir si elles étoient réunies à d'autres côtes voisines. Les débarquemens qu'on avoit faits avoient été en général très-rapides, & il étoit à peine possible d'établir sur une base si foible, des informations propres à satisfaire même la curiosité oisive; ce qu'on en disoit ne pouvoit ni contenter les Philosophes ni contribuer beaucoup à la sureté ou au succès des Navigateurs qui viendroient ensuite.

Il faut toutefois rendre justice à ces commencemens de découvertes. Les Hollandois ont le mérite d'avoir été les précurseurs des Anglois, qui sont allés bien plus loin qu'eux dans la route ouverte aux Navigateurs Européens. On va voir avec quel succès les vaisseaux de l'*Angleterre* ont pénétré dans leurs Voyages successifs les réduits

les plus cachés de l'Océan Pacifique du Sud, & déchiré le voile qui couvroit une si grande partie du Globe.

1.° Ils ont recherché avec soin les différentes terres qu'on disoit avoir été vues par les Espagnols ou les Hollandois; ils ont retrouvé & visité la plupart de ces terres (du moins celles qui sembloient être de quelque importance): ils ne les ont pas visitées en courant, ils ont employé tous les moyens possibles pour rectifier les premieres erreurs & suppléer aux premieres imperfections; ils ont fait des recherches exactes dans l'intérieur du pays; ils ont fait le tour des côtes, & ils en ont pris le relevement. Qui n'a pas entendu parler de la célebre *Terre australe du Saint-Esprit*, découverte par Quiros? On assuroit qu'elle formoit une partie du Continent Austral; cette prétention n'a pu tenir contre l'examen du Capitaine Cook, qui en a achevé le tour, & qui lui a assigné sa véritable position & ses étroites bornes dans l'Archipel des *Nouvelles-Hébrides* (*a*).

2.° Outre qu'ils ont achevé la reconnoissance des terres apperçues avant eux, ils ont enrichi la Géographie d'une longue liste de terres nouvelles. Ils ont traversé à diverses reprises, sous le Tropique Sud & dans toutes les directions, l'Océan Pacifique Austral, & ils ont trouvé une multitude d'Isles presque infinie. Ces Isles sont disposées dans un espace de près de 80 degrés de longitude; elles sont situées à des distances plus ou moins grandes; & elles forment des groupes très-nombreux. Les descriptions bien détaillées & bien completes qu'on a faites de ces Isles & de leurs Habitans, ont servi aux progrès de toutes les sciences; &

(*a*) M. de Bougainville observa, seulement en 1768, que cette Terre étoit composée de plusieurs Isles. M. Cook a reconnu tout le groupe en 1774. Voyez *le second Voyage de Cook*, tome II, page 196 de l'original.

pour me ſervir des termes du Capitaine Cook, qui a eu une ſi grande part à ces découvertes, *elles laiſſent peu de choſe à faire dans cette partie* (*a*).

3.° Byron, Wallis & Carteret ont beaucoup ajouté aux connoiſſances que nous avions des Iſles ſituées dans l'Océan Pacifique, ſous le Tropique Sud; mais les Géographes ignoroient abſolument juſqu'où cet Océan ſe prolonge à l'Oueſt, quelles terres le bornent de ce côté, & quelle eſt la liaiſon de ces terres avec les contrées découvertes par les anciens Navigateurs. Le premier Voyage de M. Cook (*b*) a réſolu ces importantes queſtions de la maniere la plus complete. Ce grand Homme déploya alors une perſévérance extraordinaire & un talent conſommé; il brava les obſtacles & les dangers ſans nombre que lui offroit une pareille entrepriſe; il releva près de deux mille milles de la côte qui borne la Mer du Sud à l'Oueſt de l'Equateur, depuis le trente-huitieme degré de latitude auſtral, juſqu'à dix degrés & demi de la Ligne équinoxiale, où il a reconnu qu'elle eſt réunie à la terre déjà viſitée par les Hollandois, qui y avoient fait pluſieurs Voyages, de leurs établiſſemens d'*Aſie*, & à laquelle ils avoient donné le nom de *Nouvelle-Hollande*. La Nation dont je viens de parler avoit ſuivi les bandes Nord & Oueſt; mais les opérations étendues de M. Cook, ſur la bande orientale, en ont preſque achevé la reconnoiſſance dans tous les points : entre le *Cap Hicks*, ſitué par le 38.e degré de latitude, où il a commencé l'examen de cette côte, & la partie de la Terre *Van-Diemen*, d'où Taſman prit ſon point de départ, on ne compte pas plus de cinquante-cinq lieues; il eſt donc très-probable que

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

(*b*) Voyez la Collection de Hawkeſworth, vol. III de l'original.

ces deux portions sont réunies, quoique M. Cook ait poussé la circonspection jusqu'à dire qu'il n'a pu déterminer si la *Nouvelle-Galles méridionale*, c'est-à-dire la côte orientale de la *Nouvelle Hollande*, est jointe à la Terre *Van-Diemen* (*a*). Au reste, son second Voyage ne tarda pas à éclaircir cette question. Le Capitaine Furneaux, qui montoit l'*Aventure*, & qui se sépara de la *Résolution* en 1773, (heureuse séparation, puisqu'elle produisit un si bon effet) a reconnu la Terre *Van-Diemen*, depuis sa pointe orientale le long de la côte d'Est, bien au-delà de la station de Tasman, & jusqu'au 38.e degré de latitude, où M. Cook avoit commencé sa reconnoissance en 1770 (*b*).

On connoît donc aujourd'hui la circonférence entiere de cette vaste terre qu'on peut appeler une cinquieme partie du Globe: Les Navigateurs l'ont en effet trouvée si grande que, pour employer ici les expressions de M. Cook, *elle est beaucoup plus étendue qu'aucune autre partie du Monde, qui ne porte pas la dénomination de* Continent (*c*).

4.° Tasman ayant pénétré dans l'Océan Pacifique, après avoir quitté la Terre *Van-Diemen*, rencontra une côte à laquelle il donna le nom de *Nouvelle-Zélande*. Comme il ne détermina en aucune maniere l'étendue de cette côte, & qu'il reconnut seulement la position d'une partie de la bande occidentale qu'il longea en marchant au Nord, les Géographes croyoient que la *Nouvelle-Zélande* faisoit partie d'un Continent Austral, prolongée au Nord & au Sud, depuis le trente-troisieme degré jusqu'au soixante-quatrieme degré de latitude Sud; que sa côte septentrionale s'étendoit à travers la Mer Pacifique du Sud, à une

(*a*) Voyez la Collection de Hawkesworth, tom. III, page 48 de l'original.

(*b*) Second Voyage de Cook, tome I, page 114 de l'original.

(*c*) Collection de Hawkesworth, tome II, page 622 de l'original.

distance

diſtance fort grande, & que Juan Fernandez avoit vu ſon extrémité Eſt un demi-ſiecle avant Taſman. Le premier Voyage de M. Cook a totalement détruit cette ſuppoſition. Si Taſman a apperçu le premier la *Nouvelle-Zélande*, la gloire de l'avoir reconnue appartient à M. Cook ſeul. Il paſſa près de ſix mois ſur ſes côtes, en 1769 & 1770 (*a*); il en fit le tour, il marqua ſon étendue, & il trouva qu'elle eſt partagée en deux Iſles. Il y eſt retourné depuis à diverſes repriſes; il a perfectionné cette importante découverte; & la *Nouvelle-Zélande* ne ſera plus indiquée comme une partie d'un Continent auſtral, mais elle figurera déſormais ſur les Mappemondes, comme les deux plus grandes Iſles de cette partie de l'hémiſphere auſtral.

5.° Il reſtoit beaucoup de doutes & d'incertitudes ſur la jonction ou la ſéparation de la *Nouvelle-Hollande* avec la *Nouvelle-Guinée*; le Capitaine Cook, en traverſant le détroit qu'il a appelé de l'*Endeavour*, a décidé la queſtion : nous n'héſiterons pas à dire que c'eſt une découverte importante pour la Géographie; & quoique la ſagacité & l'érudition de M. Dalrymple aient trouvé des indices qui ſemblent annoncer qu'on ſoupçonnoit le paſſage (*b*), ces indices étoient ſi obſcurs, & ſi peu connus, qu'en général on ne les avoit pas ſuivis dans la rédaction des Cartes : le Préſident de Broſſes, qui a écrit en 1756, & qui avoit beaucoup de connoiſſances Géographiques, ne les avoit pas trouvé ſatisfaiſans; & M. de Bougainville qui, en 1768, rencontra la côte orientale de la *Nouvelle-Guinée*, près de 90 lieues à l'Oueſt de ſa pointe Sud-Eſt, aima mieux faire, contre un vent

(*a*) Depuis le 6 Octobre 1769 juſqu'au 31 Mars 1770.

(*b*) Voyez la route de Torré ſur un des vaiſſeaux de Quiros, en 1606, entre la *Nouvelle-Hollande* & la *Nouvelle-Guinée*, dans la Carte des découvertes dans l'Océan Pacifique du Sud, avant 1764, publiée par M. Dalrymple.

de bout, ces 90 lieues, dans un temps où son Equipage manquant de provisions, étoit réduit à manger les peaux de veau marin qui couvroient ses vergues & ses agrès, que de continuer sa route à l'Ouest, pour chercher un passage qu'il jugeoit extrêmement problématique. M. Cook, en ouvrant entre la Mer Pacifique & l'Océan de l'*Inde* une communication qui, si elle n'est pas nouvelle, étoit du moins abandonnée & oubliée, a dissipé tous les doutes sur un fait si utile à la Navigation.

6.° On doit au Capitaine Carteret une autre découverte d'une utilité presque égale à celle que je viens de citer. Dampierre, en longeant une côte qu'on supposoit faire partie de la *Nouvelle-Guinée*, remarqua que cette côte forme une Isle séparée, à laquelle il a donné le nom de *Nouvelle-Bretagne;* mais le Capitaine Carteret a reconnu que la *Nouvelle-Bretagne* est divisée en deux grandes Isles & en beaucoup d'autres plus petites : si quelques-uns des premiers Navigateurs de l'Océan Pacifique du Sud s'en étoient apperçus, leurs observations n'étoient point arrivées jusqu'à nous ; & l'on peut compter cette découverte parmi celles qui honorent notre Nation. Le *Canal Saint-Georges*, qui sépare la *Nouvelle-Bretagne* de la *Nouvelle-Irlande*, que suivit M. Carteret pour passer de la Mer Pacifique dans l'Océan de l'*Inde*, » offre un » passage beaucoup meilleur & beaucoup plus » court, en venant de l'Est ou de l'Ouest, que » le tour des Isles situées au Nord. «

Byron, Wallis & Carteret eurent principalement pour objet de découvrir de nouvelles terres dans la Mer Atlantique du Sud, & quoiqu'ils aient ajouté quelque chose à nos connoissances Géographiques sur la Mer Pacifique du Sud, leurs Voyages ont fourni peu des matériaux nécessaires pour donner au Public une description complete de ces immenses parages, qu'ils traverserent seulement

ſur une ligne directe en revenant en *Europe* par les *Indes Orientales*. M. Cook chargé de l'expédition qui ſuivit les leurs, eut ordre de reconnoître plus exactement la Mer Pacifique du Sud; mais ſes inſtructions lui recommandant tout-à-la-fois ce qui avoit rapport aux progrès de l'Aſtronomie & à ceux de la Géographie, l'inquiétude de ne pas arriver aſſez tôt à *O-Taïti*, pour obſerver le paſſage de Vénus au-deſſus du diſque du Soleil, ne lui permit pas de s'éloigner du chemin le plus court, & de chercher les terres inconnues qui pouvoient ſe trouver au Sud-Eſt de cette Iſle. Comme il fut d'une fidélité ſcrupuleuſe à ſes devoirs, une partie conſidérable de la Mer Pacifique du Sud, celle où l'on eſpéroit le plus de découvertes, ne fut ni reconnue ni examinée lors de ſon premier Voyage. Pour ſuppléer à cette omiſſion & éclaircir un point admis par pluſieurs Savans, qui fondoient leur ſyſtême ſur de ſimples ſpéculations, & par des hommes peu éclairés, qui l'adoptoient d'après des autorités qu'ils croyoient dignes de foi, mais encore très-problématique & même dénué de fondement aux yeux de quelques autres qui ſe livroient moins à leur imagination, ou qui étoient plus incrédules, Sa Majeſté empreſſée de favoriſer tout ce qui peut ajouter à nos richeſſes dans chacune des parties des Sciences, ordonna une nouvelle expédition. Les ſervices ſignalés rendus par M. Cook, durant ſon premier Voyage, le déſignoient comme l'homme le plus propre à terminer des recherches qu'il avoit ſi habilement commencées. Il partit donc en 1772, commandant les deux vaiſſeaux la *Réſolution* & l'*Aventure*, avec le plus vaſte plan de découvertes qu'on connoiſſe dans les annales de la Navigation: on le chargea non-ſeulement de faire le tour du Monde, mais de parcourir tout le Globe dans les hautes latitudes méridionales, en formant de temps à autre, dans

chacun des parages de l'Océan Pacifique qu'on n'avoit pas encore examinés, les croisieres qui pourroient enfin résoudre la question si débattue sur l'existence d'un Continent austral; on lui recommanda de le chercher sur tous les points de l'hémisphere Sud, &, supposé qu'il y en eût un, de déterminer s'il étoit accessible à la Navigation. J'ai déjà parlé des nombreuses Isles situées sous le Tropique, dans l'Océan Pacifique, dont nous devons la découverte à ce Voyage qui dura de trois à quatre ans, & qui fut exécuté avec une intrépidité & une constance si extraordinaire : mais j'ai réservé pour ce paragraphe l'objet principal de l'expédition, ou le tableau des diverses campagnes que fit M. Cook sur l'hémisphere Sud. La route de la *Résolution* & de l'*Aventure* au milieu de l'Océan Atlantique du Sud, de l'Océan Indien méridional, & de la Mer Pacifique du Sud, qui environnent le Globe, combinée avec la route de l'*Endeavour*, offre une démonstration oculaire, que, par ses infatigables recherches, M. Cook a reconnu tous les parages où l'on supposoit un Continent vu des premiers Navigateurs; que ce Continent a disparu à l'approche de ses vaisseaux, & que, semblable aux fantômes de l'imagination, il s'est évanoui sans laisser de traces. On a soutenu qu'un Continent austral est nécessaire pour maintenir l'équilibre entre les deux hémispheres; mais quelque plausible que paroisse cette théorie au premier coup-d'œil, l'expérience a assez démontré combien elle est fausse. D'après le second Voyage de Cook, dont je parle ici, nous connoissons parfaitement l'hémisphere Sud, & nous pouvons prononcer avec certitude que l'équilibre du Globe est très-bien conservé : quoique les mers parcourues par M. Cook ne laissent pas assez d'espace pour la masse correspondante des terres que plusieurs Ecrivains ont jugée nécessaire à l'équilibre du Globe.

Si les premiers Navigateurs ont ajouté à nos Cartes une plus grande étendue de terres que M. Cook, il a la gloire d'avoir reconnu plus de mers qu'aucun de ses prédécesseurs. La récapitulation qu'il a fait lui même de son second Voyage, terminera mes remarques sur ce point. » J'ai fait, » dit-il, le tour de l'hémisphere austral, dans une » haute latitude, & je l'ai traversé de maniere à » prouver, sans réplique, qu'il n'y a point de » Continent, à moins qu'il ne soit près du Pole, » & hors de la portée de la Navigation. En par» courant deux fois la Mer du Tropique, j'ai » déterminé la position de quelques terres ancien» nement apperçues, & j'en ai découvert un » grand nombre de nouvelles : je crois que je laisse » peu de chose à faire en ce genre, dans cette » partie du Globe ; je me flatte aussi que l'objet de » l'expédition a été, à tous égards, parfaitement » rempli, & qu'après cette relation, on ne par» lera plus du Continent austral, qui a occupé » l'attention de quelques-unes des Puissances ma» ritimes, dans un intervalle de près de deux » siecles, & exercé les spéculations des Géogra» phes de tous les âges (*a*). «

Tels furent jusqu'au second Voyage de M. Cook inclusivement, les succès des expéditions des vaisseaux Anglois. La récapitulation sommaire que je viens de donner, mettra tous les Lecteurs en état de juger de ce qui restoit encore à faire, pour achever l'exécution du vaste plan de découvertes qu'on avoit formé. L'hémisphere austral avoit été parcouru à diverses reprises, & on l'avoit reconnu dans tous les points accessibles aux vaisseaux ; mais il demeuroit encore beaucoup d'incertitudes, & par conséquent une grande variété d'opinions sur la possibilité ou l'impossibilité de naviguer aux

(*a*) Second Voyage de Cook, tome II, page 239 de l'original.

extrémités de notre hémiſphere, & en particulier, ſur l'exiſtence, ou du moins ſur l'impraticabilité d'un paſſage au Nord, entre l'Océan Atlantique ou la Mer Pacifique, en venant de l'Eſt & ſuivant les côtes de l'*Aſie*, ou en venant de l'Oueſt & ſuivant celles de l'*Amérique Septentrionale.*

On ſentoit que, ſi ce paſſage étoit praticable, on abrégeroit beaucoup les voyages au *Japon*, à la *Chine*, & aux *Indes Orientales* en général; qu'ils deviendroient par conſéquent plus utiles que par le long & ennuyeux détour du *Cap de Bonne-Eſpérance.* La Nation Angloiſe s'en occupoit depuis plus de deux ſiecles; & ſans parler de la premiere tentative de Cabot en 1497, qui nous procura la découverte de *Terre Neuve* & de la côte de *Labrador*, depuis le premier Voyage de Frobisher, qui, en 1576, alla chercher le paſſage à l'Oueſt, juſqu'à celui de James & de Fox, en 1631, les audacieux Navigateurs firent des tentatives multipliées; mais ſi ces expéditions nous firent connoître de nouvelles portions de l'*Amérique Septentrionale*, par la découverte de la *Baie de Hudſon* & de celle de *Baffin*, la queſtion ſur le paſſage par ce côté, dans la Mer Pacifique, demeuroit indéciſe. Les vaiſſeaux Anglois & Hollandois ne réuſſirent pas plus, dans leurs diverſes entrepriſes, à trouver ce paſſage du côté de l'Eſt. Le peu de ſuccès de Wood, en 1676, ſemble avoir terminé la longue liſte des expéditions infructueuſes entrepriſes au Nord, durant le ſiecle dernier; & ſi l'on ne déſeſpéra pas de cette découverte, à laquelle on avoit en vain travaillé ſi ſouvent, on ceſſa du moins aſſez long-temps d'y ſonger.

M. Dobbs, zélé partiſan de la probabilité d'un paſſage au Nord-Oueſt, par la *Baie de Hudſon*, fixa de nos jours l'attention de l'*Angleterre* ſur cette entrepriſe, & par ſon zele actif & ſes ſollicitations conſtantes, il ranima l'eſprit de découvertes. On ſuivit ſes projets, mais ſans ſuccès; car le Capi-

taine Middleton, envoyé par le Gouvernement en 1741, & les Capitaines Smith & Moore, envoyés en 1746 par une Société particuliere, quoique encouragés par un acte du Parlement, accordant vingt mille livres ſterlings de récompenſe à ceux qui trouveroient le paſſage, revinrent de la *Baie de Hudſon* avec leurs Journaux, qui laiſſerent la queſtion dans le même état d'incertitude.

Tandis que le Capitaine Cook faiſoit ſon Voyage au Pole auſtral, commencé en 1773, M. Phipps, aujourd'hui Lord Mulgrave, partit avec deux vaiſſeaux, *afin de déterminer juſqu'où la Navigation étoit praticable du côté du Pole boréal*; & quoique des barrieres inſurmontables euſſent arrêté ſes progrès, ainſi qu'elles avoient arrêté les premiers Navigateurs, on ne renonça pas à l'eſpoir d'ouvrir une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, par le Nord, & l'Amirauté d'Angleterre ordonna un Voyage qui eut cet objet.

Les opérations projetées étoient ſi nouvelles, ſi variées & ſi étendues, qu'on crut avoir beſoin des talens & de l'expérience du Capitaine Cook pour les conduire. Il auroit pu, ſans qu'on l'accusât de manquer de zele pour le ſervice public, paſſer le reſte de ſes jours dans la place qu'on lui avoit donnée à l'Hôpital de *Gréenwich*; il auroit pu y jouir de la gloire qu'il avoit achetée ſi chérement, par deux Voyages autour du Monde: mais il quitta de bon cœur un Poſte honorable, & heureux de ce que le Comte de Sandwich n'avoit pas jeté les yeux ſur un autre Commandant, il ſe chargea de l'expédition dont on publie ici l'hiſtoire; expédition qui devoit l'expoſer aux fatigues & aux dangers d'une troiſieme circonnavigation du Globe, par une route qu'on n'avoit pas encore eſſayée. Tous les Navigateurs qui avoient fait juſqu'alors le tour du Monde, étoient revenus en *Europe* par

le *Cap de Bonne-Eſpérance ;* on aſſignoit à M. Cook la tâche pénible de revenir en *Angleterre* par les hautes latitudes ſeptentrionales, entre l'*Aſie* & l'*Amérique.* Ainſi la route ordinaire fut changée, & au lieu d'entrer dans la Mer du Sud par l'Océan Atlantique, on voulut eſſayer de pénétrer dans l'Océan Atlantique par la Mer Pacifique; car on avoit prévu ſagement que quelles que fuſſent les ouvertures & les entrées qu'on pourroit trouver ſur la côte orientale de l'*Amérique*, & dans une direction qui donneroit l'eſpoir d'un paſſage, l'entrepriſe finiroit par échouer, s'il n'y avoit pas une mer libre entre la côte occidentale de ce Continent & les extrémités de l'*Aſie.* On enjoignit donc à M. Cook de ſe rendre à l'Océan Pacifique, en traverſant les nouvelles Iſles découvertes par lui ſous le Tropique du Sud, &, après avoir coupé l'Equateur, de cingler au Nord, & de choiſir la route qui lui ſembleroit la plus propre à fixer des points Géographiques importans, & à produire des découvertes intermédiaires ſur les parages qui devoient le conduire à la principale ſcene de ſes opérations.

Mais les inſtructions qu'on lui donna feront mieux connoître le plan du Voyage, & les divers objets qu'il embraſſoit, & je les inſere ici.

INSTRUCTIONS SECRETES pour le Capitaine Jacques Cook, Commandant du Vaiſſeau de Sa Majeſté *la Réſolution.*

LE COMTE DE SANDWICH nous ayant ſignifié une réſolution de Sa Majeſté, qui ordonne une expédition pour trouver, en mer, un paſſage au Nord, de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, nous avons, en exécution de cet ordre, fait armer & équiper d'une maniere convenable les vaiſſeaux la Réſolution *& la* Découverte; *& vos derniers Voyages*

nous ayant fait connoître vos talens & votre bonne conduite, nous avons cru devoir vous charger de celui-ci : nous vous avons nommé Commandant du premier des vaiſſeaux indiqués ci-deſſus, & nous avons enjoint au Capitaine Clerke, qui commande le ſecond, de ſuivre vos ordres. Nous vous enjoignons de vous rendre tout de ſuite au Cap de Bonne-Eſpérance, *avec la* Réſolution *& la* Découverte, *à moins que vous ne jugiez néceſſaire de vous arrêter à* Madere, *aux Iſles du* Cap Verd, *ou aux* Canaries, *pour y prendre du vin ; on vous laiſſe le maître d'y relâcher, en ayant ſoin toutefois de n'y pas reſter plus long-temps qu'il le faudra pour cet objet.*

Dès que vous ſerez au Cap de Bonne-Eſpérance, *vous donnerez des rafraîchiſſemens à vos Equipages, & vous embarquerez ſur vos bâtimens autant de vivres & d'eau qu'ils pourront en contenir.*

Vous devez, s'il eſt poſſible, partir du Cap de Bonne-Eſpérance *à la fin d'Octobre, ou au commencement de Novembre prochain, & cingler au Sud, pour y chercher des Iſles qu'on dit avoir été vues dernièrement par les François, à 48 degrés de latitude, & vers le méridien de l'Iſle* Maurice. *Si vous rencontrez ces Iſles, vous les examinerez avec ſoin, & vous tâcherez d'y découvrir un bon Havre. Si vous y découvrez un bon Havre, vous ferez toutes les obſervations néceſſaires pour les retrouver facilement : un bon Port, dans ces parages, pouvant devenir très-utile, lors même qu'il n'offriroit guere autre choſe qu'un abri, du bois & de l'eau. Toutefois vous n'emploîrez pas trop de temps à rechercher ces Iſles, ou à les examiner, ſi vous les trouvez ; mais vous vous hâterez de gagner* O-Taïti *& les Iſles de la* Société *(en touchant à la* Nouvelle-Zélande, *ſi vous le croyez néceſſaire ou convenable) ; vous tâcherez d'arriver aſſez tôt à* O-Taïti *ou aux Iſles de la* Société, *pour donner à vos Equipages les rafraîchiſſemens dont ils peuvent avoir beſoin, avant d'exécuter les ordres ultérieurs de ces inſtructions.*

A votre arrivée à O-Taïti, ~~*ou aux*~~ *Isles de la* Société, *vous débarquerez Omaï sur celles des terres qu'il choisira, & vous l'y laisserez.*

Vous distribuerez, parmi les Chefs, une portion des présens que vous portez, telle que vous la jugerez convenable, & vous garderez le reste pour les Naturels des pays que vous pourrez découvrir dans l'hémisphere septentrional. Quand vous aurez rafraîchi vos Equipages, & embarqué le bois & l'eau dont vous aurez besoin, vous quitterez ces Isles au commencement de Février, ou plutôt, si vous le croyez nécessaire, & vous vous rendrez par une route aussi directe que vous le pourrez à la côte de la Nouvelle-Albion, *en vous efforçant de l'attaquer par le 44.*[e] *degré de latitude Nord; on vous recommande, en y allant, de ne point perdre de temps à chercher de nouvelles terres, & de ne pas vous arrêter sur celles que vous découvrirez, à moins que vous ne soyez forcé de faire du bois & de l'eau.*

On vous enjoint strictement, durant votre route vers la côte de la Nouvelle-Albion, *de ne toucher sur aucune partie des Domaines Espagnols, situés à la partie occidentale de l'*Amérique, *à moins que vous n'y soyez jeté par des accidens inévitables : dans ce cas, vous ne vous y arrêterez que le temps absolument nécessaire, & vous prendrez bien garde de ne point donner d'ombrage ou de sujet de plainte à aucun des Habitans du pays ou des Sujets de Sa Majesté Catholique. Si, dans votre route ultérieure au Nord, telle qu'elle vous sera tracée ci-après, vous trouvez des Sujets d'un Prince ou d'un Etat de l'*Europe *sur quelques-unes des parties de la côte que vous visiterez, vous ne devez pas les inquiéter, ou leur donner un juste sujet de plainte, mais, au contraire, les traiter avec politesse & avec amitié.*

Lorsque vous serez sur la côte de la Nouvelle-Albion, *vous relâcherez daus le premier Port commode, pour y faire du bois & de l'eau, & vous*

y procurer des rafraîchissemens ; vous marcherez ensuite au Nord le long de la côte, jusqu'au 65.e degré de latitude, ou même plus loin, si vous n'êtes pas arrêté par des terres ou par des glaces ; vous ne perdrez pas votre temps à reconnoître des rivieres ou des entrées, & vous ferez toujours la plus grande diligence possible, jusqu'à ce que vous soyez parvenu au 65.e parallele qu'on vient de vous indiquer, & où nous désirerions que vous arrivassiez au mois de Juin de l'année prochaine. Quand vous serez à cette hauteur, vous chercherez & vous examinerez avec soin les rivieres ou les entrées qui vous paroîtront devoir être d'une étendue considérable, & se diriger vers la Baie de Hudson, *ou la* Baie de Baffin ; *& si, d'après vos propres observations, & d'après les informations que vous pourrez recevoir des Naturels du Pays (lesquels paroissent être de la même race & parler la même langue que les Eskimaux, dont on vous a donné un vocabulaire), vous entrevoyez la certitude, ou même la probabilité de découvrir un passage par mer, dans l'une & l'autre, ou dans une seule de ces Baies, vous ferez tous les efforts possibles pour l'effectuer avec un de vos vaisseaux, ou avec les deux, à moins que vous ne jugiez plus sûr ou plus vraisemblable de l'effectuer avec des bâtimens plus petits : dans ce dernier cas, vous monterez les charpentes d'un ou deux des petits bâtimens dont vous êtes pourvu : quand vous les aurez mis en état de naviguer, & quand vous les aurez approvisionnés de vivres & de munitions, vous en détacherez un, ou vous détacherez tous les deux, sous le commandement d'un Officier qu'on laisse à votre choix, avec un nombre suffisant de Bas-Officiers, de Matelots & de canots, afin d'essayer le passage susdit ; vous leur donnerez les instructions que vous croirez convenables, pour vous rejoindre, si leur tentative n'a point de succès, ou pour leurs opérations ultérieures, si elle réussit. Si cependant il vous paroît plus convenable de suivre d'autres moyens que ceux qu'on*

vient de vous indiquer pour découvrir le passage au Nord (si ce passage existe), vous êtes le maître d'employer ces moyens.

Si vous parvenez à vous convaincre qu'il vous est impossible de pénétrer par eau dans la Baie de Hudson *ou dans celle de* Baffin, *ou que ce passage n'est pas assez considérable pour la navigation, vous vous rendrez à une saison convenable à* Saint-Pierre & Saint-Paul, *Port du* Kamtschatka, *ou par-tout ailleurs, si vous le trouvez bon, afin d'y rafraîchir vos Equipages, & d'y passer l'hiver : vous en partirez au printemps de 1778, & vous vous élèverez au Nord aussi loin que vous le dictera votre prudence, afin de chercher de nouveau par le Nord-Est ou le Nord-Ouest, un passage de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique ou la mer du Nord ; & si, d'après vos propres observations, ou d'après les informations que vous pourrez recevoir, vous entrevoyez la probabilité d'un tel passage, vous suivrez les instructions du paragraphe précédent. Que vous découvriez ce passage, ou que vos entreprises, sur ce point, soient sans succès, vous vous hâterez de revenir en* Angleterre, *par la route que vous croirez la plus utile aux progrès de la Géographie & de la Navigation, & vous ramenerez les deux vaisseaux à* Spithead, *où ils attendront des ordres ultérieurs.*

Dans tous les lieux que vous aurez occasion de reconnoître durant le cours du Voyage, & où des observations de l'espece qu'on va vous indiquer n'ont pas encore été faites, vous examinerez soigneusement, autant que le temps vous le permettra, la véritable position en latitude & en longitude des places, la déclinaison de l'aimant, les gisemens & la direction des caps & des pointes de terre, la hauteur, la direction & la force des marées & des courans, la profondeur de la mer, les bas-fonds, les rochers ; vous releverez & vous marquerez sur des Cartes, la position & les vues des Baies, Havres, & des différentes parties de

la côte, & vous serez d'ailleurs toutes les remarques qui pourront être utiles à la Navigation ou au Commerce : vous observerez aussi avec soin la nature & les productions du sol ; les quadrupedes, les insectes ou les oiseaux qui l'habitent ou le fréquentent ; les poissons qu'on trouve dans les rivieres ou sur les côtes : vous direz si ces divers animaux y sont plus ou moins abondans ; & en cas que vous en découvriez de particuliers, vous les décrirez & vous les dessinerez aussi exactement qu'il vous sera possible ; si vous trouvez des métaux, des minéraux ou des pierres précieuses, ou des fossiles nouveaux, vous rapporterez des échantillons de chacune de ces substances, ainsi que des plantes, des arbres & arbrisseaux, & des graines des plantes & des fruits particuliers à ces contrées, si vous pouvez vous en procurer, & vous les transmettrez à notre Secrétaire, afin qu'on fasse les essais, & les expériences qui seront jugées convenables. Vous observerez en outre l'esprit, le tempérament, le caractere & le nombre des Indigenes & des Etrangers sur les terres qui seront habitées ; & vous tâcherez, par tous les moyens permis, de cultiver leur amitié : vous leur donnerez les bagatelles que vous aurez à bord, en choisissant celles qui seront le plus de leur goût ; vous les inviterez à faire des échanges avec vos Equipages, & vous les traiterez avec beaucoup de politesse & d'égards. Vous veillerez cependant à ce qu'ils ne vous prennent point par surprise, & vous ne manquerez pas de vous tenir sur vos gardes contre tous les accidens.

Vous prendrez aussi, de l'aveu des Naturels, possession, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, de quelques districts avantageux, dans les Pays qui n'ont pas été déjà découverts ou visités par d'autres Puissances de l'Europe ; & vous laisserez parmi les Habitans des choses qui puissent attester votre relâche : mais si vous découvrez des Pays inhabités, vous en prendrez possession au nom de Sa Majesté, & vous y établirez des monumens & des inscriptions qui

montrent que nous avons découvert ces Contrées, & que nous en avons pris possession les premiers.

Comme dans les entreprises de cette nature, il survient beaucoup de circonstances imprévues, sur lesquelles il est impossible de donner des instructions particulieres, vous agirez alors ainsi que vous le jugerez le plus avantageux au service dont vous êtes chargé.

Vous profiterez de toutes les occasions qui s'offriront à vous, pour nous envoyer, par les mains de notre Secrétaire, des détails sur vos opérations & des copies des Cartes & des desseins que vous aurez faits; & immédiatement après votre arrivée en Angleterre, vous vous rendrez à ce Bureau pour y mettre sous nos yeux le journal complet de votre Voyage. Vous aurez soin, avant de quitter votre vaisseau, de demander aux Officiers & aux Bas-Officiers les livres du Loch & les Journaux qu'ils pourront avoir tenus; vous leur enjoindrez, ainsi qu'à tout l'Equipage, de ne pas dire où ils ont été jusqu'à ce qu'il en aient obtenu la permission; vous ordonnerez au Capitaine Clerke de publier la même défense à l'égard des Officiers, des Bas-Officiers & de l'Equipage de la Découverte.

S'il arrive à la Résolution, *dans le cours de l'expédition, quelque accident qui la mette hors d'état d'aller plus avant, vous passerez avec votre Equipage sur la* Découverte, *& vous continuerez votre route sur ce vaisseau: nous enjoignons ici au Commandant de vous recevoir sur son bord, & d'obéir à vos ordres comme si vous montiez encore la* Résolution. *En cas qu'une maladie ou une autre cause ne vous permette pas d'exécuter ces instructions, vous aurez soin d'en charger l'Officier qui commandera après vous, & auquel nous ordonnons de les exécuter le mieux qu'il lui sera possible.*

Le Gouvernement très-occupé de l'objet de l'expédition dont on vient de parler, ne se contenta pas d'envoyer M. Cook dans l'Océan Pacifique, il adopta une mesure qui ne pouvoit manquer

de produire beaucoup d'effet sur les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte*, qui ajouta des motifs d'intérêt aux sentimens de leurs devoirs, & qui excita en même temps tous les Sujets de Sa Majesté à former des entreprises capables de produire la découverte qu'on avoit en vue. » Il fut » résolu par le Parlement, que si quelqu'un des » vaisseaux appartenant aux sujets de Sa Majesté » ou *à Sa Majesté*, découvre & effectue un passage » par mer entre *l'Océan Atlantique* & la *Mer Pacifique*, en quelque direction ou parallele que ce soit » de l'hémisphere septentrional, au Nord du cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, les » propriétaires de ces vaisseaux, s'ils appartiennent » à quelqu'un des Sujets de Sa Majesté, ou *le Commandant, les Officiers & les Matelots de ces vaisseaux, s'ils appartiennent à Sa Majesté*, recevront » vingt mille livres sterlings de récompense.

» Et comme les vaisseaux employés dans les » mers du *Spitzberg* & le *Détroit de Davis*, ont » des occasions fréquentes de s'approcher du Pole » boréal, quoique le cours d'un été ne leur offre » pas assez de temps pour pénétrer dans l'Océan » Pacifique; comme ces approches du Pole peuvent contribuer beaucoup à la découverte d'une » communication entre l'Océan Atlantique & la » Mer Pacifique, & entraîner beaucoup d'avantages pour le Commerce, les Sciences, &c., il » a été résolu que, si quelque vaisseau arrive à un » degré du Pole boréal, le premier Propriétaire, » &c., ou le premier Commandant, &c. qui en » approchera ainsi, recevra cinq mille livres sterlings de récompense «.

Ne voulant rien omettre de tout ce qui pouvoit faciliter le succès de l'expédition du Capitaine Cook, le Lieutenant Pickersgill, Commandant du brigantin du Roi le *Lion*, eut ordre au commencement de l'été de 1776, » de se rendre au *Détroit*

» *de Davis*, pour y protéger les navires Anglois » occupés de la pêche de la baleine «. Ce premier objet rempli, on lui enjoignit » d'aller à la *Baie* » *de Baffin*, d'en reconnoître les côtes aussi loin » qu'il croiroit pouvoir le faire sans danger, mais » d'avoir soin de partir de cette Baie assez à temps » pour être de retour en *Angleterre* à la fin de » l'année «. On lui ordonna de plus, » de faire » des remarques nautiques de toute espece, & » d'employer M. Lane (*Master* de son bâtiment) » à marquer sur des Cartes, la position, les vues » des Baies, Havres & différentes parties de la » Côte qu'il examineroit, & de rapporter sur tous » ces points les observations qui pourroient être » utiles à la Géographie & à la Navigation (*a*) «.

On voit que Pickersgill ne devoit pas essayer de découvrir le passage au Nord, & qu'on lui enjoignoit uniquement de reconnoître les côtes de la *Baie de Baffin*. Le but de ce Voyage étoit de procurer à la fin de l'année, des informations qui pussent donner des vues utiles sur le plan d'un Voyage projeté dans cette Baie pour l'été suivant. On vouloit chercher le passage au Nord de ce côté de l'*Amérique*, afin de coopérer avec le Capitaine Cook, qui tenteroit le passage de l'autre côté du nouveau Monde, à-peu-près à la même époque.

Pickersgill fut de retour avant la fin de l'année, & il obéit à ses instructions au moins sur cet article; mais on eut des raisons suffisantes de ne pas le charger de la seconde expédition dans la *Baie de Baffin*, & on en donna le commandement au Lieutenant Young.

Il étoit naturel d'espérer de l'un ou l'autre de ces deux Voyages du *Lion*, des détails qui serviroient à décider la question sur la possibilité d'un passage

(*a*) Extrait de ses Instructions manuscrites, datées du 14 M[ai] 1776.

e ce côté de l'*Amérique*. Malheureusement ils ne épondirent pas à l'attente qu'on avoit conçue. ickersgill qui avoit acquis beaucoup d'expérience e son métier, sous le Capitaine Cook, fut puni vec raison pour la maniere dont il avoit conduit on expédition au *Détroit de Davis*; & les talens 'Young, ainsi qu'on l'a vu ensuite, étoient plus ropres à contribuer à une victoire, en qualité de ommandant d'un vaisseau de ligne, qu'à reculer s bornes de la Géographie, en affrontant des ontagnes de glace, & en relevant des côtes connues.

Pickersgill & Young, ayant eu ordre de se ren- e à la *Baie de Baffin*, & les instructions données Capitaine Cook lui enjoignant de ne commencer s recherches qu'après être arrivé à 65 degrés de titude, il ne sera pas inutile d'expliquer ici les otifs qui déterminerent à placer en ces endroits scene des opérations, & sur quel fondement n croyoit que le passage se tenteroit si loin au ord avec plus d'apparence de succès. On peut mander pourquoi on négligea la *Baie de Hudson*; ourquoi on ne recommanda pas au Capitaine ook de commencer ses recherches sur la côte oppo- à cette Baie, à des latitudes moins élevées, & en rticulier, pourquoi les instructions de l'Amirauté lui prescrivirent pas de reconnoître le Détroit *Juan de Fuca*, entre le 47.e & le 48.e parallele; *rchipel Saint-Lazare*, de l'Amiral de Fonte, entre 50.e & le 55.e degrés de latitude; & les rivieres les lacs à travers lesquels on dit que ce Navi- teur trouva un passage au Nord-Est, & sur quels il fit une route si heureuse qu'il rencontra vaisseau venant de *Boston*. On peut voir la ponse dans la grande Relation.

Outre plusieurs expéditions par mer, qui démon- nt qu'il ne falloit pas chercher un passage au d de 67 degrés de latitude, nous devons à la

Compagnie de la *Baie de Hudſon*, un Voyage par terre, qui a jeté beaucoup de jour ſur cette matiere, en donnant des preuves, qu'il eſt permis d'appeler démonſtratives, ſur la hauteur Nord à laquelle devoient s'élever les vaiſſeaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir paſſer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre. Les Sauvages établis dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, qui viennent commercer aux Forts de la Compagnie, nous avoient fait connoître une riviere appelée *riviere de Cuivre*, à cauſe de la quantité de ce métal dont elle eſt remplie. M. Dobbs parle beaucoup de cette riviere dans ſes Mémoires, & il interprete en faveur de ſon ſyſtême tout ce qu'en diſoient les Sauvages. La Compagnie voulant la reconnoître d'une maniere préciſe, ordonna au Gouverneur du Fort *du Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, & digne de confiance ſous l'eſcorte de quelques Sauvages, Habitans des Diſtricts ſeptentrionaux de l'*Amérique;* de lui enjoindre de remonter la riviere de *Cuivre*, de relever exactement ſa direction, & de la ſuivre juſqu'à la mer, où elle a ſon embouchure. M. Hearne, jeune homme qui ſe trouvoit au ſervice de la Compagnie, & qui avoit été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des obſervations pour déterminer la longitude & la latitude, & à marquer ſur une Carte les terrains & les rivieres qu'il traverſeroit, fut chargé de ce ſervice.

Il partit en effet le 7 Décembre 1770, du Fort *du Prince de Galles*, ſitué ſur la riviere *Churchill*, par 58 degrés 50 minutes de latitude, & il a raconté fidellement dans ſon journal chacune de ſes opérations. Le Public accueilleroit ce journal avec intérêt, puiſqu'on y trouve un tableau naïf & ſans art de la maniere de vivre des Sauvages, du peu de moyens de ſubſiſtance dont ils ſont pourvus, & de la miſere extraordinaire, à tous égards, des diverſes

Tribus qui n'ont point de demeures fixes, & qui passent leur triste vie à parcourir les affreux déserts & les lacs glacés de l'immense espace qu'a traversé M. Hearne, & qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la Géographie du Globe. En général, il fit route au Nord-Ouest. Se trouvant au mois de Juin 1771 à un endroit appelé *Conge-Catha-Wha-Chaga, il fit deux bonnes observations sur la hauteur du soleil à midi, dont le résultat moyen indique 68 degrés 46 minutes Nord pour la latitude de cette place : sa longitude estimée, est de 24 degrés 2 minutes à l'Ouest de la riviere Churchill.* Il partit *de Conge-Catha-Wha-Chaga* le 2 Juillet, & marchant toujours à l'Ouest vers le Nord, il atteignit la riviere de *Cuivre* le 13, & il fut bien étonné de la trouver si différente de la description des Sauvages ; car, loin de pouvoir porter un vaisseau, elle est à peine accessible à un canot Indien : trois cascades encombrées par des bas fonds & des dos-d'âne de pierre se montrerent à lui toutes à la fois.

M. Hearne commença ici à reconnoître la riviere. Il continua son travail jusqu'à l'embouchure, près de laquelle les Sauvages, dont il étoit accompagné, massacrerent vingt-un Eskimaux, qu'ils surprirent dans leurs tentes. M. Hearne décrit ainsi son arrivée au bord de l'Océan. » Lorsque » mes Sauvages eurent pillé tout le cuivre, &c. » qu'ils trouverent dans les tentes des Eskimaux, » ils se montrerent disposés de nouveau à me » donner des secours pour achever la reconnois- » sance de la riviere ; je voyois alors la mer qui » se prolongeoit du Nord-Ouest-quart-Ouest au » Nord-Est, à la distance d'environ huit milles. » Ce fut sur les cinq heures du matin du 17, » que je repris mon travail : je ne tardai pas » à arriver à l'embouchure de la riviere ; je m'ap- » perçus de plus en plus qu'elle n'étoit pas navi- » gable, & qu'il étoit impossible de la rendre

» telle ; car je la crois par-tout remplie de bas-
» fonds & de cascades, &, à son entrée dans la
» mer, elle débouche sur une portion aplatie ou
» à sec de la côte. Le flot venoit de finir ; la marque
» laissée sur les bords de la glace, me fit juger
» qu'il s'éleve de 12 à 14 pieds, & qu'il pénetre
» à peine dans la riviere. En effet, l'eau de la
» riviere n'étoit point du tout saumâtre ; mais,
» d'après la quantité considérable d'os de baleine,
» & de peaux de veau marin, que les Eskimaux
» avoient dans leurs tentes, d'après la multitude
» de veaux marins que j'apperçus sur la glace, je
» suis sûr que c'étoit l'Océan ou un bras de l'Océan.
» La mer, à l'embouchure de la riviere, me parut
» remplie d'Isles & de bas-fonds aussi loin que
» je pus voir avec une lunette de poche : la glace
» n'étoit pas encore rompue ; elle commençoit
» seulement à fondre, à environ trois quarts de
» mille de la côte, & à peu de distance autour
» des Isles & des bas-fonds.

» La reconnoissance de la riviere fut achevée
» vers une heure du matin du 18 ; mais, à ces
» hautes latitudes, & à cette époque de l'année,
» le soleil est toujours assez élevé sur l'horizon.
» J'eus alors une petite pluie & une brume épaisse ;
» & jugeant que la riviere & la mer ne pouvoient,
» à aucun égard, être de quelque utilité, je ne
» crus pas devoir attendre le beau temps pour
» observer exactement la latitude. Mais je pris
» des soins extraordinaires pour marquer la
» route & les distances que j'avois parcourues
» depuis *Conge-Catha-Wha-Chaga*, où je fis deux
» bonnes observations, & on peut compter que
» je ne me trompe pas de vingt milles sur la
» latitude. «

La Carte qu'a dressée M. Hearne durant son intéressant Voyage, indique l'embouchure de la riviere *de Cuivre*, à 72 degrés de latitude, &

plus de 25 degrés de longitude à l'Oueſt du Fort d'où il partit (*a*).

On ſent tout le prix des découvertes de ce Voyage. Il en réſulte que le Continent de l'*Amérique ſeptentrionale* ſe prolonge beaucoup au Nord-Oueſt de la *Baie de Hudſon*, puiſque M. Hearne t près de 1300 milles avant d'arriver à la mer. ſe porta à près de 600 milles à l'Oueſt de la ôte de la *Baie de Hudſon*; & pluſieurs faits rapportés dans ſon Journal, indiquent que les Sauages, qui lui ſervoient de Guides, ſavoient que *Amérique* s'étend bien plus loin de ce côté. L'un e ces faits nous offrant d'ailleurs une peinture appante de la vie ſauvage, je l'ai tranſcrit dans note (*b*).

(*a*) M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles* e le 30 Juin 1772. Son Voyage avoit été de dix-neuf mois.

(*b*) Le 11 Janvier 1772, mes Sauvages chaſſerent; quelques-s d'entre eux apperçurent des traces ſur la neige; &, les ayant vies long-temps, ils arriverent à une petite cabane, où ils trourent une jeune femme: ils l'amenerent à nos tentes; &, après voir interrogée, ils ſurent qu'elle étoit de la race des Indiens l'Oueſt, ſurnommés *Dog Ribbed* (Côte de Chien); qu'elle oit été faite priſonniere par les *Aratha-Peſcow*, durant l'été de 70; que, lorſque ſes vainqueurs arriverent près de cet endroit ndant l'été de 1771, elle ſe ſauva avec le projet de retourner s ſa patrie; mais, comme elle en étoit fort éloignée, & qu'on voit amenée ici en pirogue, ſur des rivieres & des lacs d'une ection tortueuſe, elle avoit oublié le chemin, & elle avoit vécu s ſa petite cabane depuis le commencement des neiges. D'après compte des lunes qui s'étoient écoulées, il paroît qu'elle it quitté les *Aratha-Peſcow* vers le milieu du mois de Juillet, qu'elle n'avoit pas vu une figure humaine depuis ce temps-là, e avoit pourvu à ſa ſubſiſtance en prenant dans des filets des ins, des perdrix & des écureuils; elle ſe portoit alors fort bien; n'étoit pas maigre, & je ne crois pas avoir vu de plus belle ienne, dans aucune partie de l'*Amérique ſeptentrionale*. Elle it été réduite à convertir en filets les nerfs des jambes & des ls des lapins & la fourrure de ces quadrupedes lui avoit curé des vêtemens très-chauds pour l'hiver. Quand elle prit fuite, elle n'emporta autre choſe, qu'environ cinq pouces cercle de fer, dont elle vouloit faire un couteau, une pierre iguiſer, quelques pierres à fuſil, des ſubſtances propres à

Les Espagnols, que nos derniers Voyages ont excités, & auxquels nos visites multipliées, dans l'Océan Pacifique, ont donné un foible goût pour les entreprises de cette espece, ont suivi plus d'une fois nos vaisseaux, au milieu des Isles situées sous le Tropique austral; ils ont aussi ordonné des expéditions, pour reconnoître le Continent d'*Amérique*, jusqu'au Nord de la *Californie*. On regrette que des raisons quelconques aient empêché le Cabinet de *Madrid* de révéler complétement les opérations de ses Navigateurs, & d'imiter la noble franchise qu'ont adoptée les autres Nations. Par bonheur M. Daines Barrington est venu à bout de se pro-

---

allumer du feu, telles qu'une espece d'amadou, &c.; environ un pouce & demi de la pointe d'un dard en fer, dont elle forma une alêne. Elle fut à peine dans nos tentes, qu'une dixaine de mes Sauvages se battirent à coups de poing, pour savoir qui l'obtiendroit pour femme. Elle raconta que les *Aratha-Pescow* s'étoient glissés, durant la nuit, dans les terres de sa Tribu, au moment où chacun de ses compatriotes se trouvoit endormi, & qu'ils avoient massacré tout le monde, excepté elle & trois autres jeunes femmes. Son pere, sa mere & son mari, qui étoient dans la même tente qu'elle, furent tués. Elle enveloppa son enfant dans un paquet d'étoffe, la nuit, & sans être apperçue, elle l'emporta avec elle; mais, lorsqu'elle fut arrivée à l'endroit où les *Aratha-Pescow* avoient laissé leurs femmes, endroit qui ne se trouva pas éloigné, le jour commençoit à luire, & les femmes de ses Vainqueurs ayant examiné tout de suite son paquet, elles découvrirent l'enfant, qu'elles lui enleverent, & qu'elles mirent à mort. La relation de cet événement affreux ne produisit, sur mes Sauvages, d'autre impression que celle du rire. Sa *patrie étoit si loin à l'Ouest*, qu'elle disoit n'avoir jamais vu de fer, ou aucune espece de métal, avant qu'on l'eût fait prisonniere : les Indiens de sa Tribu fabriquent leurs haches & leurs ciseaux avec des cornes de cerf; leurs couteaux avec de la pierre ou des os; leurs traits sont armés d'une sorte d'ardoise, d'os & de corne de cerf; & les instrumens avec lesquels ils travaillent le bois, ne sont autre chose que des dents de castor. Ils ont souvent ouï parler des matieres utiles que les Peuplades, établies à l'Est, tirent des Anglois; mais au lieu de chercher à se rapprocher de nos Forts pour se procurer des outils de fer, &c. ils sont obligés de se retirer davantage sur les derrieres, pour éviter les *Aratha-Pescow*, qui, à chaque hiver, en massacrent une quantité considérable. *Journal manuscrit de M. Hearne.*

curer un Journal authentique du dernier Voyage des Espagnols à la côte d'*Amérique*, fait en 1775. Ce Journal, aujourd'hui imprimé, donne des détails d'une véritable importance pour la Géographie; il est sur-tout précieux, en ce qu'on y trouve la reconnoissance de quelques parties de la côte dont M. Cook, arrêté par des vents défavorables, n'a pu approcher. L'extrait suivant, tiré de ce Journal, fermera la bouche à ceux qui voudront représenter comme une imperfection dans le Voyage de M. Cook, l'occasion qui lui a manqué d'examiner la côte d'*Amérique* sous la latitude assignée aux prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte. » Nous entreprîmes alors de trouver » le *Détroit de l'Amiral de Fonte*, quoique nous » n'eussions pas encore découvert l'*Archipel de* » *Saint-Lazare*, à travers lequel on disoit que ce » Navigateur avoit passé. Dans cette intention, » nous examinâmes toutes les baies & toutes les » sinuosités de la côte, & nous doublâmes tous » les caps que nous pûmes appercevoir : nous » mettions en panne la nuit, afin de ne point » dépasser cette entrée sans la voir : *d'après ces* » *précautions, & d'après un vent de Nord-Ouest, qui* » *nous étoit si favorable, on peut assurer qu'il n'y a* » *point de Détroit* (*a*). «

Les Espagnols se vantent, dans ce Journal, » de s'être élevés jusqu'à 58 degrés de latitude, » bien au-delà du point, où les autres Navigateurs » avoient pu arriver dans ces mers (*b*). « Sans vouloir diminuer le mérite de leurs opérations, on nous permettra de dire que, comparées à celles

(*a*) Journal d'un Voyage fait en 1775 par Don Francisco-Antonio Maurelle, dans les *Miscellanées* de M. Barrington, *p.* 508.

(*b*) *Ibid.* page 507. Le Journal de Maurelle nous apprend que les Espagnols avoient fait quelque temps auparavant un autre Voyage à la côte d'*Amérique*; mais que, lors de cette premiere expédition, ils ne s'éleverent pas au Nord, au-delà de 55 degrés de latitude.

de M. Cook, dont on publie ici l'hiſtoire, elles paroîtront bien peu conſidérables. Outre le relevement de la terre ſituée dans l'Océan Indien auſtral, que M. de Kerguelin avoit reconnue, en deux Voyages, d'une maniere imparfaite; outre des découvertes importantes dans l'Archipel des *Iſles des Amis*; outre la découverte du groupe des *Iſles Sandwich*, ſituées dans la partie ſeptentrionale de l'Océan Pacifique, & dont les relations des premiers Navigateurs n'offrent pas la plus légere trace, la lecture de cet ouvrage montrera que, dans un ſeul été, M. Cook a découvert une portion beaucoup plus grande de la côte Nord-Oueſt d'*Amérique*, que les Eſpagnols n'ont pu le faire en deux cents ans, quoiqu'ils ſoient établis aux environs. M. Cook a auſſi prouvé que Behring & Tſchirikoff découvrirent réellement le Continent d'*Amérique* en 1741; il a déterminé de plus la prolongation de ce Continent à l'Oueſt, en face du *Kamtchatka*; vérité que des Faiſeurs de Géographie, voués à des ſyſtêmes favoris, ne vouloient point du tout croire; & qu'on regardoit comme détruite par les découvertes plus récentes des Ruſſes, quoique Muller l'eût admiſe.

Si l'on en excepte quelques portions peu conſidérables, il a d'ailleurs déterminé la véritable poſition des côtes occidentales de l'*Amérique*, depuis le 44.e juſqu'au 70.e degré de latitude; il a déterminé de plus la poſition de l'extrémité Nord-Eſt de l'*Aſie*, en confirmant les découvertes faites par Behring en 1728, & en y ajoutant de nouvelles découvertes très-étendues; il nous a rapporté des détails plus authentiques ſur les Iſles ſituées entre les deux Continens, que ceux qui nous venoient des Négocians du *Kamtchatka*, à qui Behring avoit inſpiré le courage de s'expoſer ſur cette mer (*a*). La

(*a*) Les Ruſſes doivent en ce point, beaucoup à l'*Angleterre*. Il eſt aſſez ſingulier qu'un de nos Compatriotes, le Docteur

position relative de l'*Asie* & de l'*Amérique* qu'il a fixée, & la reconnoissance faite par lui des bornes étroites qui séparent l'ancien & le nouveau Monde, ont jeté du jour sur cette partie importante de la Géographie, & résolu le problême embarrassant de la population de l'*Amérique*, par des Tribus dénuées des moyens nécessaires pour entreprendre de longues Navigations : enfin, quoique le principal objet de son Voyage ait manqué, ce défaut de succès procurera lui-même un grand avantage à toutes les Nations de la terre, puisqu'il nous indique les obstacles que doivent attendre les Navigateurs qui essayeront désormais d'aller aux *Indes Orientales* par le *Détroit de Behring*.

S'il se trouve des hommes qui ne mettent pas un grand prix au plan ou à l'exécution des derniers Voyages, ce que je vais dire pourra les convaincre de leur méprise, ou du moins arrêter les effets de leur jugement défavorable.

1.° C'est un grand avantage pour le monde entier, que la reconnoissance des parties du Globe les moins connues, faite en dernier lieu, ait détruit les théories imaginaires qui pouvoient donner lieu à des expéditions infructueuses.

Après les infatigables & inutiles croisieres de

Campbell (voyez son Edition des Voyages de Harris, *vol. II. page* 1021,) ait conservé plusieurs détails précieux du premier Voyage de Behring, dont M. Muller lui-même ne parle pas ; qu'une Histoire de leurs dernieres découvertes ait été publiée, pour la premiere fois, par un autre de nos Compatriotes (M. Coxe), que les vaisseaux du Roi de la *Grande-Bretagne* aient traversé le Globe en 1778, pour confirmer, à l'Empire de Russie, la possession de près de 30 degrés, c'est-à-dire, de plus de six cents milles du Continent d'*Asie*; que M. Engel, égaré par son enthousiasme pour la découverte d'un passage au Nord-Est, retranchoit sur la longueur de ce Continent à l'Est. Voyez les *Mémoires Géographiques*, &c. imprimés à *Lausanne* en 1765. Au reste, ces Mémoires de M. Engel contiennent des faits instructifs, & plusieurs de ses assertions se trouvent conformes par les découvertes de M. Cook sur la *côte d'Amérique*.

M. Cook, dans tous les coins de l'hémisphere austral, qui s'avisera désormais de faire attention aux rêveries ingénieuses de Campbell, du Président de Brosses, & de M. de Buffon? Qui espérera établir avec le Continent austral ce commerce que l'imagination de Maupertuis nous a peint? Pourra-t-on s'empêcher de rire lorsqu'on lira dans ces Ouvrages que ce Continent égale au moins en étendue tous les Pays civilisés de l'hémisphere septentrional connu; qu'on peut y trouver des hommes, des animaux, & toutes sortes de productions d'une nouvelle espece & y faire des découvertes qui ouvriront au commerce des sources inépuisables de richesses (*a*). On peut hardiment aujourd'hui déconseiller toutes les expéditions dans cette partie du Globe, où l'intrépide Cook, au lieu de cette terre de Fées qu'on promettoit aux Navigateurs, a trouvé seulement des rochers stériles qui offrent à peine une retraite aux pinguins & aux veaux marins, des mers effrayantes & des montagnes de glace, qui occupent l'espace immense où l'on plaçoit ce paradis imaginaire : voilà en effet les seuls trésors qu'on rencontrera à la suite des fatigues & des dangers d'une pareille expédition.

Quant à l'hémisphere septentrional, M. Dobbs seroit-il venu à bout de faire un seul prosélyte? seroit-il parvenu à faire entreprendre deux expéditions différentes? auroit-il été encouragé par l'Administration à l'égard de son passage favori par la *Baie de Hudson*, si la reconnoissance des côtes de cette Baie par le Capitaine Christophe, & le Voyage de M. Hearne, qui a traversé toute

(*a*) Voyez la Lettre de Maupertuis au Roi de Prusse. L'Auteur du Discours, qui précede le Voyage de M. de Bougainville aux Isles *Malouines*, calcule que le Continent austral, dont il avoue toutefois que l'existence est plus fondée sur les conjectures des Philosophes, que sur le témoignage des Voyageurs, renferme huit ou dix millions de lieues quarrées.

la portion du Continent d'*Amérique* ſituée ſur les derrieres, avoient précédé ſes ſollicitations? Quand on aura lu le dernier Voyage de Cook, on pourra juger ſi, après les découvertes de M. Cook & de M. Clerke, au côté occidental de l'*Amérique*, après la deſcription qu'ils nous ont procurée du *Détroit de Behring*, il ſeroit raiſonnable d'eſſayer de nouveau de pénétrer dans l'Océan Pacifique par le Nord.

2.° Les derniers Voyages des Anglois ne ſerviront pas ſeulement à prévenir des expéditions inutiles, ils diminueront les dangers & les détreſſes qu'on éprouva jadis dans les mers qui ſe trouvent ſur la route du Commerce & de la Navigation actuels. En combien d'occaſions n'ont-ils pas rectifié les mépriſes des premiers Navigateurs ſur la véritable poſition des endroits importans? Que de faits ne nous offrent-ils pas pour la Carte des variations de l'aimant? Pourroit-on compter les obſervations authentiques qu'ils nous ont procurées ſur la maniere de conduire un vaiſſeau le long des côtes dangereuſes, les paſſages étroits, les courans & les bas-fonds de l'Océan Atlantique, & de la Mer Pacifique? Et ce qui eſt bien préférable encore, combien ne nous ont-ils pas fait connoître de nouvelles Baies, de Havres & de Mouillages où les navires peuvent ſe réfugier, & où les Equipages peuvent trouver des rafraîchiſſemens? L'énumération de ces divers avantages m'obligeroit à tranſcrire une grande partie des Journaux de nos Commandans, qui vont devenir chers à tous les Navigateurs que le commerce ou la guerre conduiront ſur la même route. Chacune des Nations adonnées à la Marine, profitera de ces découvertes; mais la *Grande Bretagne*, qui fait un commerce ſi étendu, ſera la premiere à en recueillir les fruits.

D'après toutes ces inſtructions qui doivent diminuer la crainte des longs Voyages, ne peut-on

pas se livrer au flatteur espoir, que même de nos jours on essaiera avec succès de nouvelles branches de commerce ? Les courageux pêcheurs de la baleine ont déja trouvé, depuis un petit nombre d'années, le moyen de pénétrer dans la Mer Atlantique australe ; & qui sait les nouvelles routes que s'ouvrira le commerce, si l'espoir du gain vient soutenir l'esprit des découvertes ? Si la *Grande-Bretagne* est trop éloignée de ces climats, d'autres Peuples commerçans tireront surement parti de nos travaux. Il y a lieu de croire que les Russes, éclairés sur la position & l'étendue de la côte occidentale de l'*Amérique*, ne tarderont pas à se rendre des Isles *des Renards* à la *riviere de Cook* & à l'*Entrée du Prince Guillaume ;* & si l'*Espagne* elle-même n'est pas tentée de faire, des fourrures qu'offre l'*Entrée du Roi Georges*, une source de richesses pour ses ports du *Mexique*, si elle ne songe point à les porter aux Chinois sur ses vaisseaux de *Manille*, on peut dire avec vraisemblance que des navires partiront de *Canton* pour aller chercher en *Amérique* ces articles précieux, que les habitans de la *Chine* n'ont reçu jusqu'à présent que par le long & dispendieux détour du *Kamtchatka* & de *Kiachta*.

Il y a lieu d'espérer que notre siecle lui-même profitera de ces avantages ; mais si nous portons nos regards sur l'avenir & les révolutions futures du commerce, si nous nous rappelons les divers changemens qu'il a déjà éprouvés, il est vraisemblable qu'il finira par s'ouvrir une route au milieu des vastes pays avec lesquels on a trouvé une communication, & on aura bien des raisons d'appliquer la remarque de M. Cook, à l'égard de la *Nouvelle-Zélande*, à d'autres contrées reconnues par lui : » Si elles sont fort » éloignées de la route actuelle du commerce, il » est impossible de dire le parti que tireront les » siecles futurs, des decouvertes de celui-ci (*a*). «

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, vol. I, p. 92 de l'original.

3.° En ſuppoſant toutefois que le réſultat de nos Voyages de découvertes, a donné lieu à un eſpoir exagéré des avantages de commerce qui en réſulteront pour notre ſiecle, ou qui doivent ſe développer graduellement à une époque éloignée, ils méritent beaucoup d'éloges, puiſqu'ils ajoutent au fonds de nos connoiſſances ſur des objets dignes de l'attention de tous les hommes éclairés. Il eſt beau de déployer nos facultés pour découvrir des méthodes ingénieuſes, de nous aſſurer de la grandeur & de la diſtance du Soleil; de ſuivre les révo-tions d'une nouvelle planete ou l'apparence d'une ouvelle comete, afin d'étendre nos lumieres ſur théorie de l'Univers, dont cet aſtre eſt le centre ommun; de porter nos audacieuſes rech ches ns l'immenſité de l'eſpace, où les Mondes ſe ontrent au-delà des Mondes à l'œil de l'Obſer-teur étonné : ces nobles travaux ne peuvent re dépréciés que par de foibles eſprits incapables les entreprendre; & quiconque a la force de n occuper, doit trouver du plaiſir à cet auguſte ercice de la puiſſance de la nature humaine. ais tandis que nous dirigeons nos études vers Mondes éloignés, dont il faudra nous conten-, après tous nos efforts, de connoître l'exiſ-nce, ce ſeroit une négligence bien ſinguliere, & défaut de curioſité bien coupable, ſi nous ne ſons pas tout ce qui dépend de nous pour nous truire complétement de ce qui a rapport à tre planete, puiſque nous avons les moyens d'en erminer & d'en décrire les limites les plus recu-s, du moins celles qui ſont habitables. Cette herche eſt ſi naturelle, que tous ceux qui ſavent premiers élémens des connoiſſances humaines, mpreſſent d'étudier notre Globe.

4.° Il eſt heureux pour les Sciences, que de nou-les acquiſitions ſur quelques parties conduiſent général & même inévitablement à des décou-

vertes peut-être encore plus importantes ſur d'autres parties, & que des travaux de pure curioſité procurent des inſtructions précieuſes. Il eſt à peine poſſible de traverſer de nouvelles mers & de reconnoître de nouvelles contrées, ſans découvrir de nouvelles richeſſes pour les Sciences. Lors même que nous ſerions réduits aux détails rapportés par un Marin, dont les connoiſſances ne s'étenden guere au-delà des bornes étroites de ſa profeſſion, & dont les obſervations ne ſont pas dirigées par l'eſprit philoſophique, il eſt bien difficile que ce premiers détails ne préſentent pas des remarque dont le Savant peut profiter. Si tel eſt l'effet géné ral de tous les Voyages, quelle ſource de lumiere n'offriront pas ceux dont je parle ici. Outre de Officiers de Marine en état d'examiner les côte nouvelles, & de les tracer avec exactitude ſur de Cartes, les vaiſſeaux Anglois portoient des Artiſt qui devoient éclaircir par leurs deſſeins tout ce qu le diſcours décriroit d'une maniere imparfaite; de Mathématiciens chargés de recueillir une ſui nombreuſe d'obſervations ſcientifiques, & de Hommes verſés dans les diverſes parties de l'Hi toire Naturelle, auxquels on avoit recomman de raſſembler ou noter tout ce qu'ils trouveroie de nouveau ou de précieux dans la vaſte étend de leurs recherches.

M. Wales, qui a fait lui-même un de ces Voy ges, & qui a beaucoup contribué aux recherc précieuſes qui en ont été la ſuite, a très-bien dé loppé les avantages qu'il en eſt réſulté pour Sciences.

» La partie des Sciences qu'on peut appe
» l'Aſtronomie nautique, étoit dans l'enfance lo
» que nos derniers Voyages ont commencé.
» bons inſtrumens & les bons Obſervateurs étoie
» très-rares; même en 1770, on jugea néceſſa
» dans l'*Appendice des Tables de Mayer*, publié

» le Bureau des Longitudes, de réfuter l'assertion
» d'un Astronome célebre, de l'Abbé de la Caille,
» qui dit qu'on ne peut prendre la hauteur du
» Soleil à midi, la plus simple de toutes les obser-
» vations, sans s'exposer à une erreur de cinq,
» six, sept & huit minutes. Mais ceux qui se don-
» neront la peine d'examiner les *Observations As-*
» *tronomiques* faites pendant le second Voyage de
» Cook, verront qu'il y avoit sur ses vaisseaux peu
» de personnes, même parmi les Bas-Officiers, qui
» ne fussent en état d'observer, avec assez d'exacti-
» tude, la distance de la Lune au Soleil, ou à une
» Etoile, la plus délicate de toutes les Observa-
» tions. Je puis ajouter que ceux qui ont été de nos
» dernieres expéditions connoissent mieux & pra-
» tiquent plus souvent que les autres la méthode
» de faire & de calculer des Observations pour
» déterminer la déclinaison de l'aimant. On n'en
» trouveroit peut-être pas un seul avec le rang
» d'Officier, quelles que soient d'ailleurs les bornes
» de ses connoissances, qui ne rougît si l'on
» croyoit qu'il ne sait pas observer & calculer le
» temps à la mer. Peu d'années néanmoins avant
» nos dernieres expéditions, on ne parloit que
» rarement de ces méthodes parmi les Marins, &
» même les Astronomes du premier mérite dou-
» toient de la possibilité de les employer avec une
» exactitude suffisante. Les lieux où l'on a observé
» pendant ces Voyages l'élévation & l'époque
» des Marées, sont en très-grand nombre, & il
» en résulte des détails utiles & importans. Dans
» le cours de ces observations, quelques faits très-
» curieux & même très-imprévus se sont offerts à
» nous. Il suffira d'indiquer ici la hauteur extrê-
» mement petite du flot, au milieu de l'Océan
» Pacifique; nous l'y avons trouvée de deux tiers
» au-dessous de la quantité à laquelle on auroit pu
» s'attendre, d'après la théorie & le calcul,

» La direction & la force des courans à la mer, » forment auſſi un objet important. On trouvera, » dans nos derniers Voyages, beaucoup d'inſtruc- » tions ſur ce point. Ces détails utiles ne regardent » pas ſeulement les mers voiſines de la *Grande-* » *Bretagne*, que nos vaiſſeaux traverſent tous les » jours, mais celles qui ſont les plus éloignées, & » où l'on pourra naviguer déſormais ſans beaucoup » de peine. Je ne dois pas oublier une multitude » d'expériences ſur la profondeur de la mer, ſur » ſa température, ſur ſa ſalure à différens degrés » de hauteur, & dans des endroits & des climats » très-divers.

» La multitude & la variété de nos expériences » dans toutes les parties du Monde, ſur la décli- » naiſon & l'inclinaiſon de l'aimant, ont poſé » d'ailleurs des baſes étendues pour les progrès du » magnétiſme; ces baſes ſerviront à découvrir la » cauſe & la nature de la diſpoſition de l'aiguille » aimantée à ſe tourner vers le Pole Boréal, & la » théorie de ſes variations. On a fait auſſi, dans » des endroits très-différens & très-éloignés l'un » de l'autre, des expériences fort utiles ſur les » effets de la gravité; on a découvert que le phé- » nomene appelé ordinairement *Aurore Boréale*, » n'eſt pas particulier aux latitudes Nord élevées, » qu'il a lieu également dans tous les climats froids » ſitués au Nord ou au Sud.

» Mais la Botanique eſt peut-être de toutes les » Sciences, celle qui a retiré de plus grands fruits » de nos derniers Voyages; on dit qu'ils nous » ont procuré la connoiſſance au moins de douze » cents plantes nouvelles, & que les talens & les » recherches de Sir Joſeph Banks, & des autres » Naturaliſtes qui ont accompagné M. Cook, » ont beaucoup ajouté à ce que nous ſavions, » dans chacune des branches de l'Hiſtoire Natu- » relle. «

On

On peut attribuer à nos Officiers de Marine en général, ou aux Savans qui les accompagnoient, les connoiſſances nouvelles dont je viens de tracer le précis; mais il eſt une découverte fort intéreſſante, que nous devons à M. Cook ſeul, & ſur laquelle il s'exprime ainſi :

» Quel que ſoit le jugement du Public ſur nos » travaux & ſur leur ſuccès, je finis cette Relation, » en obſervant, avec une véritable ſatisfaction, » que lorſque les Philoſophes ne diſputeront plus » ſur le prétendu Continent auſtral, ce Voyage » du moins ſera remarquable aux yeux de tous » les hommes ſenſibles, parce que je ſuis venu à » bout de conſerver la ſanté d'un nombreux Equi» page durant un auſſi long eſpace de temps, dans » des climats ſi divers, & malgré une ſuite conti» nuelle de peines & de fatigues (*a*). «

5.° Mais, ſi nos divers Voyages ont procuré de nouvelles richeſſes aux diverſes parties des Sciences; s'ils ont étendu notre connoiſſance du Globe; s'ils ont rendu faciles les anciennes routes du commerce, & s'ils en ont ouvert de nouvelles; s'ils ont reculé les bornes de la Navigation & de l'Aſtronomie; s'ils ont ajouté aux progrès de chacune des branches de l'Hiſtoire Naturelle; s'ils ont fourni les moyens de conſerver la ſanté & la vie des Equipages, il ne faut pas oublier un autre objet, ſur lequel ils offrent au Philoſophe des matériaux, je veux dire l'étude de la nature humaine, dans des poſitions auſſi neuves qu'intéreſſantes. Quelque éloignés, quelque ſéparés que puiſſent être du commerce des Nations plus polies, les Habitans des parties du Monde les moins connues, ſi l'Hiſtoire ou nos propres remarques démontrent qu'on eſt allé autrefois les viſiter dans leurs retraites, & que les mœurs, des opinions & des langues étrangeres

(*a*) Voyez la fin du ſecond Voyage de Cook.

se sont mêlées à leurs mœurs, à leurs opinions & à leur idiome, les observations faites chez ces Peuples, doivent être de peu d'utilité, lorsqu'il s'agit de peindre l'homme tel qu'il est dans les divers degrés de l'état de la nature. Les Habitans de la plupart des Isles contiguës au Continent de l'*Asie*, dont on a décrit souvent les mœurs & les institutions, me paroissent être dans ce cas ; il n'en est pas de même des Isles situées au centre de l'Océan Pacifique du Sud, où nos courageux Navigateurs ont abordé, & qui même ont été la principale scene de leurs opérations. Les Naturels de ces contrées n'ont point eu, que l'on sache, de communication avec une Tribu différente, depuis leur établissement primitif dans ces climats : abandonnés entiérement à eux-mêmes pour tous les arts, & à leurs anciennes traditions pour toutes leurs coutumes, & leurs institutions politiques & religieuses, n'ayant reçu des Sciences aucune culture, l'éducation n'ayant point altéré leur caractere, ils offrent à l'Observateur attentif, des remarques qui serviront à deviner jusqu'où la nature humaine, sans secours étrangers, peut dégénérer, & en quels points elle peut exceller. Auroit-on jamais pensé que cette férocité brutale, qui se nourrit de chair humaine, & cette affreuse superstition, qui immole des victimes humaines, se retrouvât parmi les Peuplades découvertes récemment dans l'Océan Pacifique, lesquelles, à d'autres égards, paroissent n'être point étrangeres aux sentimens de l'humanité ; lesquelles semblent avoir fait quelques progrès vers la vie sociale, & être habituées à une subordination & un gouvernement, qui tendent d'une maniere si naturelle à réprimer la fougue des passions ardentes, & à développer les forces cachées de l'entendement ?

Si nous détournons les regards de ce tableau, qui fournira au Philosophe un vaste sujet de tristes réflexions, observerons-nous sans étonnement, à

quel degré de perfection la même Tribu, (à laquelle on peut joindre, à quelques égards, les Tribus de Sauvages Américains, que M. Cook a eu occaſion de voir dans le cours de ſon dernier Voyage,) a porté ſa muſique plaintive, ſes ſpectacles dramatiques, ſes danſes & ſes jeux; les diſcours de ſes Chefs, les chants de ſes Prêtres, la ſolennité de ſes Proceſſions religieuſes, ſes arts & ſes manufactures, les méthodes ingénieuſes par leſquelles elle ſupplée à la qualité des matieres qu'elle met en œuvre, à l'imperfection de ſes outils & de ſes machines, les ouvrages ſurprenans qu'elle produit après un travail opiniâtre, ſes étoffes & ſes nattes, ſes armes, ſes inſtrumens de pêche, ſes ornemens & ſes meubles qui, du côté du deſſein & de l'exécution, le diſputent à tout ce que l'*Europe* moderne ou l'antiquité nous offrent en ce genre.

Les hommes pénétrés de la lecture des Anciens, ſe plaiſent à examiner les reſtes des ouvrages des Romains ou des Grecs; ils aiment à parcourir les Eſtampes de Montfaucon, & ils contemplent avec un plaiſir extrême la belle Collection de Sir Willam-Hamilton: cet amuſement eſt raiſonnable & inſtructif; mais leur curioſité ne ſera-t-elle pas plus ſatisfaite encore; ne trouveront-ils pas un plus vaſte ſujet de réflexions importantes, s'ils paſſent une heure à examiner cette multitude d'ouvrages rapportés des parties du Globe les plus éloignées, qui enrichiſſent aujourd'hui le Muſée Britannique, & celui de Sir Ashton-Lever? Quand les objets intéreſſans qu'offre la Chambre ſeule de Sandwich, à l'Hôtel de Sir Ashton, ſeroient la ſeule acquiſition qu'euſſent procurée nos expéditions à l'Océan Pacifique, pourroit-on héſiter, avec du goût ou avec des yeux, à dire que les Voyages de M. Cook n'ont pas été infructueux? Les frais de ces trois Voyages n'excedent peut-être pas les ſommes qu'on a dépenſées pour fouiller les ruines d'*Herculanum*,

& je ne craindrai pas de dire que les *nouveautés* des Isles de la *Société* ou des Isles *Sandwich* me semblent plus propres à fixer l'attention des Savans de nos jours, que ces ouvrages antiques qui attestent la magnificence Romaine.

Il n'est pas besoin d'observer que les *mœurs*, les *monumens*, les *coutumes*, les *méthodes*, & les *opinions* des Habitans actuels de l'Océan Pacifique, ou de la Côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, présentent le *contraste le plus frappant*, si on les compare avec ce qu'on voit de nos jours en *Europe*; & qu'une *imagination sensible* sera vraisemblablement plus frappee du récit des cérémonies d'une *Natche* de *Tonga-Taboo*, que d'un tournois gothique exécuté à *Londres*; des statues colossales de l'Isle de *Pâques*, que des restes mystérieux de la chaussée des Géans.

Les derniers Voyages des Anglois présentent une multitude de faits singuliers, sur ce qu'on peut appeler l'Histoire Naturelle de l'espece humaine sous les différens climats, & ils offrent aux Philosophes un vaste sujet de discussion. S'il faut indiquer une question de cette espece, on sait qu'on a souvent disputé de nos jours sur l'existence des races des Géans, & en particulier sur la Peuplade établie dans un District du côté Nord du *Détroit de Magellan*, dont on disoit que la stature excede beaucoup la stature ordinaire: il ne doit plus y avoir de doute ou d'incrédulité sur ce point, & les objections ingénieuses du sceptique Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* (*a*), ne sont d'aucun poids, lorsqu'on les met en balance avec les témoignages unanimes & exacts de Byron, Wallis & Carteret.

Il n'y a peut-être pas de Recherches plus intéressantes que celle des imaginations de diverses famil

(*a*) Tome I, page 331.

les ou Tribus qui ont peuplé la terre, & on trouve dans nos derniers Voyages une multitude de découvertes curieuſes ſur ce point. On ſavoit en général que les Malais, Nation de l'*Aſie*, » étoient autrefois » ceux de tous les Peuples de l'*Inde*, qui » faiſoient le plus de commerce; que la Navi- » gation de leurs vaiſſeaux marchands ne ſe bor- » noit pas aux diverſes côtes de l'*Inde*; qu'ils » alloient juſqu'à celles de l'*Afrique*, & en par- » ticulier à la grande Iſle de *Madagaſcar*. Le titre » de *Maître des vents & des mers ſituées à l'Eſt &* » *à l'Oueſt*, que prenoit le Roi des Malais, en » eſt une preuve évidente. La langue Malaiſe, » qui s'eſt répandue preſque dans tout l'Orient, » ainſi qu'autrefois le Latin, & aujourd'hui le » François, ſe ſont répandus dans toute l'*Europe*, » le démontre bien mieux encore «. Mais on ſavoit très-imparfaitement que depuis *Madagaſcar* juſqu'aux *Marquiſes* & à l'*Iſle de Pâques*, c'eſt-à-dire, preſque depuis la côte orientale de l'*Afrique* juſqu'aux méridiens où l'on approche de la côte occidentale de l'*Amérique*, la même Tribu ou Nation qu'on peut appeler la Nation Phénicienne du Monde Oriental, eût formé des établiſſemens qui renferment plus de moitié de la circonférence du Globe; qu'elle eût fondé des colonies à preſque tous les points intermédiaires de ces immenſes parages, ſur des Iſles qui ſe trouvent à des diſtances extraordinaires de la Métropole, & qui ignorent à préſent leur exiſtence mutuelle. On ne pouvoit connoître ce fait hiſtorique, avant que les deux premiers Voyages de M. Cook euſſent découvert un ſi grand nombre d'Iſles nouvelles dans l'Océan Pacifique du Sud: il n'eſt pas ſeulement fondé ſur la reſſemblance des uſages & des inſtitutions, on en a donné la plus ſatisfaiſante de toutes les preuves, celle qui ſe tire de l'affinité du langage. M. Marſden, qui paroît avoir étudié ce ſujet curieux

avec beaucoup d'attention (*a*), dit qu'il *reste encore à indiquer les anneaux d'une si longue chaîne.* Les Isles *Sandwich*, découvertes durant ce Voyage, ajoutent quelques anneaux à la chaîne dont parle cet Ecrivain.

Les derniers Navigateurs n'ont pas seulement jeté du jour sur les migrations de la Tribu qui s'est répandue d'une maniere si extraordinaire sur les Isles de l'Océan Oriental, ils nous ont rapporté d'ailleurs beaucoup de détails curieux sur une autre des Peuplades de la terre, que le sort a placée sous des climats moins heureux. Je parle des Eskimaux, qu'on n'a trouvés jusqu'à présent que sur la Côte de *Labrador*, & de la Baie de *Hudson*, & qui different en plusieurs points caractéristiques, des Sauvages établis dans l'intérieur de l'*Amérique septentrionale*. On a découvert, il y a environ vingt ans, que les Eskimaux & les Groënlandois offrent, à tous égards, des rapports de coutumes, de mœurs & de langues, qui démontrent l'identité primitive des deux Nations. En 1772, M. Hearne, qui a suivi plus loin cette Peuplade malheureuse, vers la partie du Globe où elle s'étoit originairement embarquée sur les pirogues de peaux, en a trouvé quelques individus à l'embouchure de la *riviere de Cuivre*, par 72 degrés de latitude, & environ cinq cens lieues plus loin à l'Ouest que le point le plus occidental où s'est porté Pickersgill, dans le *Détroit de Davis*. M. Cook a achevé cette découverte, en prouvant que les Isles & la Côte de la bande Ouest de l'*Amérique septentrionale*, sont habitées par la même Tribu. On la rencontre à l'*Entrée de Norton*, à *Oonalashka* & à *l'Entrée du Prince Guillaume*, c'est-à-dire, à près de 1500 lieues de ses établissemens au *Groënland* & sur la Côte de *Labrador*. Cette assertion n'est pas fondée sur l'analogie des mœurs : la table sur l'affinité des idiomes, dressée par M. Cook,

(*a*) Archæolog. vol. VI, page 155. Voyez aussi son *History of Sumatra*, page 166.

dissipera tous les doutes, même pour ceux qui cherchent la vérité avec le plus de scrupule.

Son troisieme Voyage a fixé d'autres points plus importans : il a découvert, ou du moins il a prouvé d'une maniere démonstrative la proximité des deux Continens de l'*Asie* & de l'*Amérique*, & il y a lieu de croire qu'on ne tournera plus en ridicule ceux qui pensent que l'*Asie* a pu peupler l'*Amérique*.

6.° Jusqu'ici j'ai envisagé nos Voyages par rapport aux avantages qu'ils peuvent nous procurer. Mais on demandera s'ils ont été ou s'ils doivent être de quelque utilité aux Peuplades que nous avons découvertes? Les Hommes doués de l'esprit de bienveillance, apprendroient surement avec plaisir des faits qui autorisassent à répondre, sans hésiter, d'une maniere affirmative : au défaut de pareils faits, nous pouvons du moins nous flatter, que même à cet égard, les dernieres expéditions dans l'Océan Pacifique n'ont pas été infructueuses. Les terres nouvelles, découvertes autrefois, entraînerent des guerres ou plutôt des massacres ; on eut à peine trouvé de nouvelles Nations, qu'on les anéantit, & l'on ne peut se rappeler les horribles cruautés des Conquérans du *Mexique* & du *Pérou*, sans rougir des excès du fanatisme religieux & de la nature humaine. Les derniers Navigateurs sont allés reconnoître les réduits les plus cachés de la terre, non pour acquérir des propriétés, mais pour reculer les bornes des connoissances ; ils sont allés voir de nouvelles Peuplades avec des sentimens d'amitié : ils désiroient seulement leur donner une existence publique, les instruire des devoirs de toutes les sociétés, & suppléer aux défauts de leur position, en leur communiquant une partie de nos arts & de nos lumieres ; & ces Voyages ordonnés dans des vues de bienfaisance par Georges III, ont dû avoir quelques succès. Les séjours multipliés des vaisseaux Anglois, le commerce long-temps prolongé de nos Equipages avec les Naturels des Isles *des*

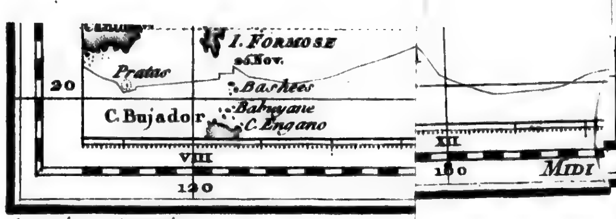
Amis, *de la Société* & *Sandwich* ont furement jeté quelques rayons de lumiere dans l'efprit novice de ces pauvres Peuplades. Les objets extraordinaires pour elles, qu'elles ont eu ainfi occafion d'obferver & d'admirer, n'ont pu manquer d'étendre leurs idées & de fournir de nouveaux objets d'alimens à l'exercice de leur raifon. En fe comparant avec nous, elles ont dû être frappées d'un fentiment profond de leur infériorité; les motifs les plus puiffans ont dû les exciter à fortir de leur mifere, & à fe rapprocher de ces enfans du foleil, qui daignoient jeter les yeux fur elles, & qui leur laiffoient des marques de générofité & de bienfaifance. Nos quadrupedes utiles & nos végétaux, dont on a enrichi leur pays, leur offrent de nouveaux moyens de fubfiftance, & ajouteront fans doute à leur bien-être & à leurs plaifirs. Quand cet avantage feroit le feul que nous leur ayons procuré, ofera-t-on dire qu'elles n'ont pas beaucoup acquis? Mais n'y a-t-il pas lieu de porter plus loin nos efpérances? La *Grande-Bretagne* elle-même, à l'époque où les Phéniciens y aborderent pour la premiere fois, étoit habitée par des Sauvages qui fe peignoient le corps, dont la civilifation n'étoit peut-être pas plus avancée que celle des Infulaires de la *Nouvelle-Zélande*, & qui furement étoient moins policés que les Naturels de *Tonga Taboo*, ou d'*O-Taïti*. La communication que nous avons ouverte avec les Peuplades de l'Océan Pacifique, hâtera fans doute leurs progrès; qui fait fi nos derniers Voyages ne feront pas l'origine de la civilifation de ces nombreufes Tribus; fi nous n'aurons pas contribué à l'abolition de leurs affreux facrifices, & de ces horribles feftins dans lefquels elles fe nourriffent de chair humaine; fi nous n'avons pas établi des bafes d'après lefquelles on les verra par la fuite, former des inftitutions plus utiles encore, & arriver à une place honorable parmi les Nations de la terre?

ABRÉGÉ

TION.

ont furemen jeté
s l'efprit novice de
ets extraordinaires
occafion d'obferver
er d'étendre leurs
objets d'alimens à
e comparant avec
d'un fentiment pro
ifs les plus puiffans
mifere, & à fe rap
qui daignoient jeter
foient des marques
Nos quadrupedes
a enrichi leur pays
s de fubfiftance, &
en-être & à leur
oit le feul que nous
dire qu'elles n'ont
y a-t-il pas lieu de
? La *Grande-Breta*
Phéniciens y abor
toit habitée par des
rps, dont la civili
avancée que celle
lande, & qui furent
ue les Naturels de
ommunication qu
uplades de l'Océa
rs progrès; qui fai
nt pas l'origine d
es Tribus; fi nous
ion de leurs affreu
eftins dans lefque
humaine; fi nous
près lefquelles
es inftitutions p
place honora

ABRÉGÉ



Gravé par Dupuis.





ABRÉGÉ
DU
TROISIEME VOYAGE DE COOK.

LIVRE PREMIER.

Premieres opérations du Voyage jusqu'au départ de la Nouvelle-Zélande.

M. Cook qui commandoit en chef, montoit le vaisseau la *Résolution*, & il avoit un second vaisseau commandé par le Capitaine Clerke, qui avoit été son second Lieutenant durant le dernier Voyage autour du Monde. 1776.

On remplit les deux vaisseaux de tout ce qui pouvoit être utile, & on eut soin de leur fournir ce qui étoit de la meilleure qualité. On leur donna d'ailleurs, dans la plus grande abondance, les 9. Mars.

COMPRISE ENTRE LA CALIFORNIE, LES ISLES S

tirée de la Carte Générale Angloise des



Gravé par Dupuis.

...E SEPTENTRIONALE DE LA MER DU SUD,

...RNIE, LES ISLES SANDWICH, LE JAPON ET LE DÉTR.T DE BEHRING:

...nérale Angloise des découvertes du Capitaine Cook.

Longitude du Méridien de Greenwich

...ACIALE

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

INDIENS CUIVRÉS

INDIENS SEPTENTRIONAUX

CERCLE POLAIRE ARCTIQUE

INDIENS A CÔTES DE CHIEN

Cap Glacial

Cap Lisburn

Cap Mulgrave

TCHOUKOUTSKI

C. du Pr. de Galles

Port de Norton

C. Bienne

I. de Clerke

BAS FONDS

I. de Gore

B. DE BRISTOL

C. Ounemak

I.s de Choumagin

OUNALACHKA

C. de la Providence

Atounka

Amtouk

B. du Prince Guillaume

C. Hinchinbrook

B. de Behrings

C. Fairweather ou Beau-tems

C. Edgecombe

Terre vue par les Espagnols le 11 Septembre 1775

B. de Bonne Esperance

PORT DE NOUTKA ou DU ROI GEORGE

C. Mexari vu par les Espagnols en 1775.

C. Grégoire

C. Blanc

C. de Mendocino

Vu un morceau de Bois

...ER DU SUD

...PACIFIQUE

NOUVEAU MEXIQUE

NOUV. ALBION

Port découvert par Drake en 1579

Isles S.te Catherine

Port Diego

I. Marie

B. de S.t François

Morro Hermoso

P.t S.t Lazare

Farellones 1716

Vu une Mouette

S. Maria la Garta

I. Pasaros

TROPIQUE DU CANCER

ISLES SANDWICH

Atoui

Oneeheow

Tahoora

Woahoo

Morotoi

Movee

Owhyhee

Karacacooa

los Majos

R. de la Mine de Cuivre

Lac du Buffle

L. Codgid

L. Theye Tchiek

L. de la Pointe

L. Edlande

L. Theye-noye Kyed

L. Tchifadad

L. Menichtick

Midi

Orient

160 · 195 · 210 · 225 · 240 · 255

70 · 60 · 50 · 40 · 30 · 20

1776. Mars. choses qui, d'après l'expérience des deux premiers Voyages de M. Cook, parurent propres à conserver la santé des Matelots.

Le Roi d'*Angleterre*, dont les vues bienfaisantes s'occupoient des Habitans d'*O-Taïti*, & des autres Isles de la Mer du Sud où aborderoit M. Cook, lui ordonna de porter quelques animaux utiles à
10 Juin. ces peuplades. On embarqua un taureau, deux vaches avec leurs veaux, quelques moutons, & du foin & des graines pour leur subsistance; M. Cook se proposoit de prendre au *Cap*, d'autres bœufs, d'autres vaches & d'autres moutons.

Afin de mieux remplir les nobles desseins du Roi, on lui donna une quantité suffisante des graines de nos légumes qui pouvoient convenir aux Habitans des Isles découvertes par les Vaisseaux Anglois, & ajouter à leurs moyens de subsistance.

On lui remit de plus, par ordre du Bureau de l'Amirauté, une foule de choses propres à augmenter l'industrie, & améliorer le sort des pays où il relâcheroit. Les deux vaisseaux avoient d'ailleurs une cargaison assez considérable d'outils & d'instrumens de fer, de miroirs, de grains de verre, *&c.* qu'ils devoient échanger contre des provisions ou donner en présent.

On s'occupa avec le même zele des besoins des équipages. On sentit qu'ils ne seroient pas

ſſez vêtus dans les climats froids ; on leur accorda
luſieurs habits ; & on ne refuſa rien à M. Cook 1776. Juin.
e ce qui pouvoit, à quelques égards, contribuer
la ſanté ou aux agrémens de ſa troupe.

Les ſoins des Lords de l'Amirauté, allerent
us loin encore. Ils s'empreſſerent de donner
ous les moyens qui pouvoient rendre le voyage
ile à toutes les Nations. Ils envoyerent à bord 11.
luſieurs inſtrumens d'Aſtronomie & de Marine,
ue le Bureau des Longitudes voulut bien confier
M. Cook & à M. King, ſon ſecond Lieutenant,
ui promirent l'un & l'autre de faire les Obſerva-
ons néceſſaires aux progrès de l'Aſtronomie &
e la Navigation, & de remplacer, à cet égard,
'Obſervateur de profeſſion, qu'on avoit d'abord
oulu engager.

Le Bureau des Longitudes accorda à M. Cook
a montre marine, ou le garde-temps qu'il avoit
emporté dans ſon ſecond Voyage, & qui l'avoit
inſtruit d'une maniere ſi exacte de la diſtance du
premier méridien.

On mit à bord de la *Découverte* un garde-temps, & autant d'autres inſtrumens d'obſervation, qu'il y en avoit ſur la *Réſolution* : on les confia à M. Bayley, qui ayant donné, durant le ſecond voyage de M. Cook, des preuves de ſon zele & de ſon talent ſur l'*Aventure*, commandée par le Capitaine Furneaux, fut choiſi pour l'Obſervateur du Capitaine Clerke.

Le Chirurgien, M. Anderſon, qui, aux connoiſ-
1776. Juin. ſances de ſon Art, joignoit une grande inſtruction ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſe chargea de décrire tout ce qu'on trouveroit digne d'attention dans la Botanique, la Minéralogie, le Regne animal, &c. Il étoit en état de bien faire ce travail : il avoit accompagné M. Cook dans ſon ſecond Voyage; & il lui avoit rendu, à cet égard, des ſervices diſtingués.

Il y avoit parmi les Officiers pluſieurs jeunes gens, qui pouvoient ſous la direction de M. Cook être employés à faire des cartes, à prendre des vues des Côtes & des Caps, près deſquels paſſeroient les vaiſſeaux, & à lever des plans des Baies & des Havres.

M. Cook avoit tous les moyens poſſibles de donner au Public, une relation auſſi amuſante pour les gens du monde, qu'inſtructive pour les Marins & les Savans; M. Webber, avec qui l'Amirauté prit des engagemens, s'embarqua ſur la *Réſolution*, afin de deſſiner les ſcenes les plus remarquables, & de ſuppléer à l'imperfection des Journaux, en peignant aux yeux ce qu'il eſt mal-aiſé de décrire dans un diſcours.

M. Cook devoit relâcher à *O-Taiti*, & aux Iſles de la *Société*, avant de parcourir les parties ſeptentrionales de la Mer du Sud, & de ſe rendre à la côte d'*Amérique*; & le Roi voulut profiter

de cette occaſion, qui ne ſembloit pas devoir jamais ſe retrouver, pour renvoyer Omaï dans ſa patrie. 1776. Juin.

» Omaï, dit M. Cook, quitta *Londres* avec un mélange de regret & de ſatisfaction. Lorſque nous parlions de la *Grande-Bretagne*, & de ceux qui, durant ſon ſéjour en *Europe*, l'avoient honoré de leur protection & de leur amitié, il étoit vivement ému, & il avoit peine à retenir ſes larmes. Mais ſes yeux étinceloient de plaiſir, dès que les Iſles de la *Société* devenoient la matiere de notre converſation. Il étoit pénétré de l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, & il avoit la plus haute idée de ce pays & de ſes habitans; mais le tableau des richeſſes & des tréſors qu'il étaleroit à ſon arrivée, & le flatteur eſpoir d'obtenir avec cette opulence une ſorte de ſupériorité ſur ſes compatriotes, calmerent peu-à-peu ſes regrets, & il me parut parfaitement heureux, lorſque nous montâmes à bord.

» Le Roi lui avoit donné une quantité conſidérable de ces choſes qu'on regarde comme d'utilité ou de luxe, dans les Iſles de la Mer du Sud; il avoit reçu d'ailleurs une foule de préſens du même genre du Lord Sandwich, de M. Banks, & de pluſieurs autres Anglois & Angloiſes de ſa connoiſſance. Enfin on n'avoit rien oublié durant ſon ſéjour à *Londres*, & on n'oublia rien à ſon

1776. Juillet. départ, de ce qui pouvoit lui inspirer une haute idée de la grandeur & de la générosité de la nation Britannique «. On verra plus bas, qu'arrivé dans sa patrie il fit un mauvais usage de ses richesses, & que loin de lui avoir procuré le bonheur sur lequel il comptoit, il y a lieu de craindre qu'elles ne lui aient attiré de grands malheurs.

Les deux vaisseaux qui avoient été gréés & équipés en partie à *Deptfort*, partirent de ce port le 29 Mai 1776, & ils arriverent à *Plimouth* le 3 Juin.

M. Cook fait, avant de partir de *Plimouth*, deux réflexions bien intéressantes : » Au moment, dit-il, où nous allions commencer un voyage, qui avoit pour objet de faire de nouvelles découvertes sur la côte Ouest de l'*Amérique septentrionale*, l'*Angleterre* se trouvoit dans la malheureuse nécessité d'envoyer des escadres & de nombreuses troupes de terre, contre la partie Orientale de ce continent, qui avoit été reconnue & peuplée par nos compatriotes dans le dernier siecle. Cette circonstance assez singuliere m'inspira des réflexions douloureuses.
6. Le 6 Juillet, les vaisseaux du Roi, le *Diamant*, l'*Embuscade* & la *Licorne*, & soixante-deux bâtimens de transport qui conduisoient en *Amérique* de la cavalerie, & la derniere division des troupes Hessoises, furent forcés par un gros vent du Nord-Ouest, de rentrer dans le canal.

Il ajoute enſuite : » L'Europe fut ſi frappée de la hardieſſe éclairée, & du courage intrépide des navigateurs, qui découvrirent le nouveau monde, ou qui parcoururent les premiers l'Océan de l'*Inde* & la Mer du Sud, que leurs noms ſe tranſmettent à la poſtérité, avec toute la gloire des anciens Argonautes. Nous n'avons pas, comme les peuples de l'antiquité, changé leurs vaiſſeaux en conſtellations; mais long-temps après leur retour, on alloit voir avec une ſorte de reſpect les débris des bâtimens, qui avoient fait des navigations ſi longues & ſi périlleuſes.

1776. Juillet.

» Quant à moi & mes braves camarades qui vivons dans un ſiecle, où l'art de la Marine eſt très-perfectionné, qui profitons des travaux de nos prédéceſſeurs, & qui les ſuivons comme nos guides, nous ne devons pas aſpirer à la même célébrité. Le public cependant croit devoir encore quelques éloges à ceux qui vont reconnoître les parties du globe, où les autres voyageurs ne ſont point allés. D'après cette prévention favorable, j'ai inſéré, dans mon ſecond Voyage, les noms des Officiers de nos deux vaiſſeaux, & la liſte de leurs équipages; j'ai lieu de croire qu'on attend de moi les mêmes détails pour celui-ci. «

La *Réſolution* avoit le même nombre d'Officiers, de Matelots, & de Soldats de Marine que

dans ſon premier voyage ; c'eſt à-dire, cent douze
1776. Juillet. hommes (*a*). Le complément de la *Découverte* étoit auſſi le même que celui de l'*Aventure*, excepté ſeulement que ſix Soldats de Marine qu'elle avoit à bord, s'y trouvoient ſans Officiers (*b*).

La *Réſolution* ſortit du Canal de *Plimouth*, le
11. 11 Juillet 1776 ; M. Cook étoit arrivé de ſon ſecond Voyage autour du monde le 29 Juillet de l'année précédente. Les préparatifs de l'expédition qu'il alloit entreprendre l'occupoient depuis plus de ſix mois ; & le lecteur remarquera ſans doute avec intérêt cette continuité de travaux.

1 Août. M. Cook arriva à *Téneriffe* le 1.er Août, & il y relâcha juſqu'au 4.

Relâche à Téneriffe, *& Remarques ſur cette Iſle.*

» Si l'on jugeoit (c'eſt M. Cook qui parle) de l'Iſle entiere par l'aſpect des campagnes, aux environs de *Sainte-Croix*, on en concluroit que *Téneriffe* eſt ſtérile, & qu'elle ne peut pas même fournir à la ſubſiſtance de ſes Habitans. Mais on nous vendit une quantité conſidérable de proviſions, & il eſt clair que les Habitans ne conſomment point, à beaucoup près, toutes les productions de leur ſol. Outre le vin, on y achete des bœufs

(*a*) Le premier Voyage de la *Réſolution* fut le ſecond du Capitaine Cook.

(*b*) Il n'y avoit que quatre-vingt-huit hommes ſur la *Découverte*.

à un prix modéré. Ces bœufs ſont petits & oſſeux, & ils peſent environ quatre-vingt-dix livres le quartier : la viande en eſt maigre : elle ſe vendoit trois pences la livre. Je fis la ſottiſe d'acheter de jeunes bœufs en vie, & je les payai bien davantage. Les cochons, les moutons, les chevres & la volaille, n'y ſont pas plus chers, & on y trouve des fruits en grande abondance. Nous y mangeâmes des raiſins, des figues, des poires, des mûres & des melons muſcats. L'Iſle produit beaucoup d'autres fruits, qui n'étoient pas de ſaiſon. Les citrouilles, les oignons & les patates y ſont d'une qualité excellente, & je n'en ai jamais rencontré, qui ſe gardent mieux à la mer.

1776. Août.

» Le blé d'Inde me coûta trois ſchellings & ſix pences le boiſſeau, &, en général, on me donna à bas prix les fruits & les racines. Les Habitans prennent peu de poiſſon ſur leur côte ; mais leurs bâtimens font une pêche conſidérable ſur la côte de *Barbarie*, & ils en vendent le produit à bon compte. Enfin il m'a paru que les vaiſſeaux qui entreprennent de longs voyages, doivent relâcher à *Ténériffe*, plutôt qu'à *Madere ;* quoique, ſelon moi, le vin de cette derniere Iſle ſoit auſſi ſupérieur à celui de la premiere, que la biere forte l'eſt à la petite biere. Mais le prix compenſe cette différence, car j'achetai douze livres ſterling le

1776. Août. meilleur vin de *Ténériffe* ; & la pipe de *Madere* de la meilleure qualité m'auroit coûté plus du double (*a*).

» Le Chevalier de Borda, Capitaine d'une Frégate Françoise, qui mouilloit dans la rade de *Sainte-Croix*, faisoit, de concert avec M. Varila, Astronome Espagnol, des observations pour déterminer le mouvement journalier de deux gardes-temps, qu'ils avoient à bord. Ils se livroient à ce travail, dans une tente placée sur le môle : tous les jours à midi, ils comparoient, à l'aide de quelques signaux, leur garde-temps avec l'horloge astronomique, qui se trouvoit sur la côte. M. de Borda eut la bonté de me communiquer ses signaux, & nous pûmes examiner aussi le mouvement journalier de notre montre marine; mais notre relâche à *Ténériffe* fut trop courte,

(*a*) On faisoit autrefois à *Ténériffe* une grande quantité de vin sec de *Canarie*, que les François appellent vin de *Malvoisie*, & que nous nommons en *Angleterre* par corruption *Malmsey*; ce nom vient de *Malvesia*, ville de la *Morée*, célebre par ses vins doucereux. Dans le dernier siecle, & même plus tard, on en importoit beaucoup en *Angleterre* ; mais on n'y fait guere aujourd'hui d'autre vin, que celui dont parle le Capitaine Cook. Les vignes du pays ne produisoient pas, au temps de Glas, plus de cinquante pipes de Malvoisie annuellement. Cet Auteur dit que les Habitans cueillent les raisins encore verts, & qu'ils en tirent un vin sec & substantiel propre aux climats chauds, *pag. 262*.

1776. Août.

pour tirer un grand avantage du ſervice amical qu'il voulut bien me rendre «.

Les remarques de M. Anderſon & les faits qu'il a recueillis en converſation, ſur l'état actuel de l'Iſle, peuvent être utiles : elles indiqueront du moins les changemens ſurvenus depuis le voyage de M. Glas, & je les inſere ici.

☞ » Tandis que nous approchions de la côte, le ciel étoit parfaitement clair, & nous eûmes le loiſir d'examiner le célebre Pic de *Téné-riffe*. J'avoue que je fus trompé dans mon attente : quoique ſa hauteur perpendiculaire ſoit peut-être plus grande, il eſt loin d'égaler la noble apparence du *Pico*, l'une des Iſles Occidentales que j'avois vue autrefois. Cette différence vient peut-être de ce qu'il eſt environné d'autres montagnes très-hautes, & de ce que le *Pico* n'en a point autour de lui.

» Derriere la Ville de *Sainte-Croix*, le pays s'éleve peu-à-peu, & il eſt d'une hauteur modérée. Par-delà, le ſol s'éleve davantage au Sud-Oueſt; & il continue à monter juſqu'au Pic, qui, de la rade, ne paroît guere plus haut que les collines dont il eſt entouré. Il ſemble s'abaiſſer depuis le Pic, mais non d'une maniere bruſque, auſſi loin que l'œil peut s'étendre. Croyant que notre relâche ſeroit ſeulement d'un jour, je ne fis pas dans l'Iſle toutes les courſes que j'avois

1776. Août. projetées, &, malgré mon envie, je ne pus aller au ſommet du Pic (*a*).

» L'Iſle ſemble être d'une ſtérilité complete, à l'Eſt de *Sainte-Croix*. Des chaînes de collines ſe prolongent vers la mer ; on y trouve des vallées profondes, qui aboutiſſent à d'autres montagnes, ou d'autres collines, qui coupent les premieres, & qui ſont plus élevées. Celles qui courent vers la mer, ſemblent avoir été battues par les vagues, qui y ont laiſſé des empreintes : elles ſe montrent comme des rangées de cônes, dont les ſommets offrent beaucoup d'inégalités. Les collines ou montagnes tranſverſales, à l'égard de ces premieres, ſont plus uniformes.

» L'après-midi du jour de notre arrivée, j'allai dans une de ces vallées, avec le projet de gagner les ſommets des collines les plus éloignées, qui ſembloient couvertes de bois ; mais je n'eus que le temps d'atteindre le pied. Après avoir fait environ trois milles, je ne vis aucun changement dans l'aſpect des collines les plus baſſes, qui produiſent en abondance l'*Euphorbia Canarienſis* :

(*a*) On trouve dans *Spratt's Hiſtory of the Royal Society*, pag. 200, &c. la Relation d'un voyage au ſommet du Pic de *Ténériffe*. Glas y monta également. Voyez *Hiſtory of the Canary Iſlands*, pag. 252 juſqu'à la page 259. Le volume quarante-ſept des *Tranſactions Philoſophiques*, donne les obſervations que fit le Docteur Heberdeen en montant ſur le Pic.

on eſt ſurpris que cette plante, groſſe & pleine de ſuc, croiſſe ſi bien ſur une terre ſi brûlée. Lorſqu'on la briſe, il en ſort une quantité conſidérable de ſuc; &, quand elle eſt ſeche, elle doit ſe trouver réduite à rien : quoique d'une ſubſtance douce & légere, elle eſt aſſez forte. Les Habitans croient que ſon ſuc eſt cauſtique, & ronge la peau; je leur démontrai avec beaucoup de peine qu'ils ſe trompoient. J'inſérai un de mes doigts dans cette plante, & ma peau n'étant point altérée, ils convinrent enfin que j'avois raiſon. Ils coupent l'*Euphorbia*, qu'ils laiſſent ſécher & qu'ils brûlent enſuite. Je rencontrai auſſi dans cette vallée, deux ou trois eſpeces d'arbriſſeaux, & un petit nombre de figuiers, près du fond. Je n'y trouvai pas d'autres productions du regne végétal.

1776. Août.

» Une pierre lourde, compacte, bleuâtre, & mêlée de quelques particules brillantes, ſert de baſe aux collines; & on voit diſperſées ſur la ſurface, de groſſes maſſes, d'une terre ou d'une pierre rouge & friable. Je trouvai ſouvent auſſi la même ſubſtance diſperſée en couches épaiſſes; le peu de terre, répandue çà & là, étoit un terreau noirâtre. Il y avoit de plus quelques morceaux d'une autre ſubſtance, dont la peſanteur & la ſurface polie me firent croire qu'elle étoit abſolument métallique.

1776. Août.

» Il faut sans doute attribuer l'état de décomposition de ces collines, à l'action perpétuelle du soleil qui calcine leur surface : les grosses pluies doivent entraîner ensuite les parties décomposées. Si l'on admet cette supposition, on expliquera pourquoi leurs flancs offrent de si grandes inégalités. Les diverses substances dont elles sont formées, étant plus ou moins perméables à la chaleur du soleil, elles se détachent dans la même proportion, du lieu qu'elles occupoient primitivement ; c'est peut-être pour cela que les sommets qui présentent un rocher plus dur, ont résisté, tandis que plusieurs morceaux de la croupe ont été détruits. J'ai observé que les sommets de la plupart des montagnes couvertes d'arbres, sont d'un aspect plus uniforme, & c'est, à mon avis, parce qu'elles ont un abri qui les préserve de la pluie & du soleil.

» La ville de *Sainte-Croix*, qui a peu d'étendue, est assez bien bâtie ; les Eglises n'ont rien de magnifique au dehors, mais l'intérieur en est décent & un peu orné. Elles ne sont pas aussi belles que quelques-unes de celles de *Madere* : cette différence provient du caractere des Habitans, plutôt que de leur pauvreté. Les Espagnols de *Sainte-Croix* sont mieux logés, & mieux vêtus que les Portugais de *Madere*, qui semblent disposés à se dépouiller eux-mêmes, afin d'orner leurs Eglises.

» On voit sur le Port, presque en face du môle, une belle colonne de marbre, élevée depuis peu, & ornée de quelques figures qui ne font point honte à l'Artiste. On y lit une inscription en Espagnol, qui indique l'époque & l'objet de ce monument. 1776. Août.

» L'après-midi, quatre d'entre nous louerent des mules pour aller à la ville de *Laguna* (*a*) qui a pris son nom d'un Lac voisin, éloigné de *Sainte-Croix* d'environ quatre milles : nous y arrivâmes entre cinq & six heures du soir; le chemin avoit été très-mauvais, nos mules n'étoient pas bonnes, & rien ne nous dédommagea de nos peines. *Laguna* est assez vaste, mais elle mérite à peine le nom de Ville ; la disposition de ses rues est très-irréguliere; cependant quelques-unes sont d'une largeur passable, & on y voit des maisons assez propres. En général, cependant, *Sainte-Croix*, quoique beaucoup plus petite, offre un aspect bien supérieur. On nous apprit que *Laguna* tombe tous les jours; plusieurs vignobles où l'on trouvo... 2.

(*a*) Son nom Espagnol est *San-Christobal de la Laguna*; elle passe pour la Capitale de l'Isle. Les Gens de Loi, & ceux des Habitans qui vivent noblement, y résident. Cependant le Gouverneur général des Isles *Canaries* réside à *Sainte-Croix*, qui est le centre du commerce avec l'*Europe* & l'*Amérique*. Voyez *Glas's Hist.* pag. 248.

1776. Août. autrefois des maiſons, n'en ont plus à préſent. La population de *Sainte-Croix* augmente au contraire.

» Pour aller de *Sainte-Croix* à *Laguna*, on traverſe une colline eſcarpée, qui eſt très-ſtérile, lorſqu'on la monte; en la deſcendant, nous vîmes quelques figuiers & pluſieurs champs de blés. Ces eſpaces de terrain mis en culture ſont de peu d'étendue, & ils ne ſont pas découpés en ſillons, comme on le pratique en *Angleterre:* il paroît que les Habitans ne recueillent du grain qu'à force de travail, car le ſol eſt ſi rempli de pierres, qu'ils ſont obligés de les raſſembler & d'en faire de larges monceaux ou des murailles peu éloignées les unes des autres. Les grandes collines qui ſe prolongent au Sud-Oueſt, nous ſemblerent bien boiſées. Excepté des aloès en fleur que nous trouvâmes près du chemin, nous ne remarquâmes rien d'ailleurs, durant ce petit voyage, qui mérite d'être cité; nos guides avoient beaucoup de gaieté, & ils nous amuſerent avec leurs chanſons pendant la route.

» Les mules ſont la plupart des gros ouvrages; nous jugeâmes que les chevaux ſont rares, & deſtinés principalement à l'uſage des Officiers: ils ſont d'une petite taille, mais d'une belle forme & pleins de feu. Les Habitans emploient les bœufs à traîner des tonneaux, ſur un chariot très-groſſier,

&

& ils les mettent au joug par la tête; nous les attelons par les épaules, & leur méthode ne semble pas préférable à la nôtre. Dans mes promenades & mes courses, je vis des faucons, des perroquets, des hirondelles de mer, des goëlands, des perdrix, des bergeronnettes, des hirondelles de terre, des martinets, des merles, & des troupes nombreuses d'oiseaux des Canaries. On trouve aussi à l'Isle de *Ténériffe*, deux especes de lézard, quelques insectes, tels que des sauterelles, & trois ou quatre especes de mouche-dragon.

» J'eus occasion de causer avec un Habitant du pays, plein d'esprit & d'instruction, dont la véracité ne me laisse aucun doute. Il m'apprit plusieurs choses qu'une relâche de trois jours ne m'auroit pas laissé le loisir d'observer. Il me dit, par exemple, qu'il y a dans l'Isle un arbrisseau, qui répond exactement à la description donnée par Tournefort & Linnæus de l'*Arbrisseau à Thé* de la *Chine* & du *Japon*, & qu'il y est très-commun. L'honnête Espagnol, dont je parle, ajouta qu'on extirpoit cet arbrisseau, & que toutes les années, il en arrachoit pour sa part des milliers dans ses vignes; que les Habitans néanmoins en tirent quelquefois une boisson pareille au thé, & qu'ils lui attribuent toutes les qualités

1776. Août.

de celui qu'on achete des Chinois; ils lui donnent aussi le nom de Thé; mais ce qui est remarquable, ils assurent que les premiers Navigateurs Européens le trouverent à *Ténériffe*.

» Le sol produit un fruit singulier que les Insulaires appellent *Limon imprégné* : c'est un limon parfait, bien distinct, enfermé dans un autre; il differe seulement de celui qui lui sert d'enveloppe, en ce qu'il est plus rond. Les feuilles de l'arbre qui donne cette espece de limon, sont beaucoup plus longues que celles du limonier ordinaire; mais, d'après ce qu'on m'a dit, elles sont tortues, & elles n'ont pas la même beauté.

» J'ai su de la même maniere, qu'une espece des raisins de *Ténériffe*, est réputée un excellent remede dans les phthisies. L'air & le climat en général sont d'ailleurs d'une salubrité remarquable, & très-propres à ce genre de maladie. Mon Espagnol m'en expliqua la raison: il me dit qu'on peut toujours choisir le degré de température convenable, en fixant sa demeure sur les diverses collines qui sont plus ou moins élevées, & il me témoigna sa surprise, de ce que les Médecins Anglois n'ont jamais songé à envoyer leurs consomptionnaires à *Ténériffe*, au-lieu de les envoyer à *Nice* ou à *Lisbonne*. En allant de *Sainte-Croix* à *Laguna*, je reconnus moi-même

combien la température de l'air varie : lorſqu'on monte les collines, on reſſent peu-à-peu le froid, qui finit par être inſupportable. On m'aſſura que paſſé le mois d'Août, perſonne ne peut habiter à un mille du Pic, ſans éprouver un froid très-rigoureux.

1776. Août.

» Quoique les environs du ſommet du Pic jettent toujours de la fumée, il n'y a point eu de tremblement de terre, ou d'éruption de volcan depuis 1304; le port de *Garrachica*, où l'on faiſoit autrefois une grande partie du commerce, fut détruit à cette époque (*a*).

» Le commerce de *Ténériffe* eſt aſſez conſidérable, car on y fait quarante milles pipes de vin, qui ſe conſomment dans l'Iſle, ou qu'on convertit en eaux-de-vie, & qu'on envoie aux Iſles Eſpagnoles du nouveau monde : l'*Amérique* ſeptentrionale en tiroit chaque année ſix mille pipes, lorſque ſes liaiſons avec *Ténériffe* n'étoient pas interrompues ; l'exportation ſe trouve aujourd'hui diminuée de moitié. En général, le blé de l'Iſle ne ſuffit pas à la ſubſiſtance des Inſulaires : nos Colonies du nouveau

(*a*) Ce Port fut comblé par des torrens de laves brûlantes qui ſortirent d'un volcan. On trouve aujourd'hui des maiſons dans les endroits où mouilloient autrefois les vaiſſeaux. *Glas's Hiſt.* pag. 244.

1776. Août.

monde y portoient des grains il y a quelques années.

» *Ténériffe* produit un peu de ſoie ; mais à moins de compter les pierres à filtrer qu'elle tire de la grande *Canarie*, & qu'elle exporte au-dehors, le vin forme le ſeul article de ſon commerce étranger.

» La race trouvée dans l'Iſle par les Eſpagnols, lors de la découverte des *Canaries*, ne forme plus une peuplade ſéparée (*a*) : les mariages ont confondu les Naturels & les Colons, mais on reconnoît les deſcendans des premiers; ils ſont d'une grande taille, leur ſtature eſt forte, & ils ont des os d'une groſſeur remarquable : le teint des hommes en général eſt baſané; le viſage des femmes offre de la pâleur, & on n'y voit point cette teinte vermeille qui diſtingue nos beautés des pays du Nord. Elles portent des habits noirs comme en *Eſpagne* ; les hommes paroiſſent moins aſſervis à cet uſage, & ils ont des vêtemens de toute ſorte de couleur, à l'exemple des François, dont ils imitent d'ailleurs les modes. Ce point excepté, nous avons trouvé les Inſulaires de *Ténériffe* très-décens; ils conſervent cette gravité qui eſt propre aux Eſpagnols. Quoique nos mœurs & nos

(*a*) Lorſque Glas parcourut l'Iſle de *Ténériffe*, il y avoit encore quelques familles de *Guanches*, dont le ſang ne s'étoit pas mêlé avec celui des Eſpagnols.

manieres reſſemblent peu à celles des peuples de l'*Eſpagne*, j'obſerverai qu'Omaï n'y appercevoit pas une grande différence : il dit ſeulement que les Habitans de *Ténériffe* ſe livroient moins que les Anglois à l'amitié, & que leur figure approchoit de celle de ſes compatriotes. « 1776. Août.

La *Réſolution* arriva au Cap de *Bonne-Eſpérance* le 18 Octobre. Nous n'entrerons dans aucun détail ſur cette navigation de deux mois & demi ; nous nous bornerons à citer une remarque que M. Cook fait ſur cette traverſée. 18 Octob.

» Les pluies, & la chaleur étouffante qui les accompagne, produiſent très-ſouvent des maladies dans cette traverſée. On a lieu de craindre de voir la moitié de ſon équipage ſur les cadres, & les Capitaines des vaiſſeaux ne peuvent trop prendre de précautions ; ils doivent purifier l'air dans les entreponts avec le feu & la fumée ; ils doivent obliger les Matelots à ſécher leurs hardes, toutes les fois qu'on en trouve les moyens. On s'occupa de ces objets avec une aſſiduité conſtante à bord de la *Réſolution* & de la *Découverte*. Ces ſoins produiſirent ſûrement de bons effets, car il y avoit alors beaucoup moins de fievres que dans mes deux premiers Voyages : nous eûmes cependant le chagrin de trouver une multitude de voies d'eau dans toutes les œuvres mortes. La

1776. Octobre. chaleur brûlante de l'air avoit ouvert les bordages, qui étoient si mal calfatés, qu'ils introduisoient une grande partie de la pluie dans le corps du vaisseau. A peine y avoit-il un hamac qui ne fût pas mouillé; & les Officiers qui occupoient la Sainte-Barbe, furent tous chassés de leurs postes. La soute aux voiles prit de l'humidité; la plupart de nos voiles de rechange, n'ayant pu être séchées assez tôt, essuyerent des avaries considérables, & il fallut employer beaucoup de toile & de temps pour les mal réparer. Le même accident étoit arrivé à la soute aux voiles, durant mon second Voyage; je recommandai à ceux qui en étoient chargés d'y prendre garde; mais il paroît qu'ils négligerent mon ordre. «

Relâche au Cap de Bonne-Espérance, *& Remarques sur cette Colonie.*

TOUS les Voyageurs qui ont fait cette route, ont parlé du Cap de *Bonne-Espérance*; M. Cook donne lui-même des détails fort étendus sur cette Colonie, dans ses deux premiers Voyages; mais le troisieme en offre de nouvelles qu'il est bon d'insérer ici.

» Deux ou trois jours avant notre arrivée, dit-il, un bâtiment François qui devoit retourner en *Europe*, rompit son câble, & échoua

à l'entrée de la Baie, où il périt. On sauva l'équipage ; mais la plus grande partie de la cargaison fut ensevelie dans les flots, ou, ce qui est la même chose, fut pillée & volée par les Habitans de la Colonie. Les Officiers m'apprirent ces détails, & les Hollandois ne pouvoient nier le fait ; mais, pour se disculper d'un crime qui déshonore un peuple civilisé, ils essayerent de rejeter la faute sur le Capitaine, qui, à ce qu'ils disoient, n'avoit pas demandé une garde assez tôt. 1776. Octobre.

» La *Découverte* arriva le 10 Novembre au matin. Le Capitaine Clerke me dit qu'il avoit fait voile de *Plimouth*, le 10 Août, & qu'il m'auroit joint une semaine plutôt, si le dernier ouragan ne l'eût pas éloigné de la côte. Sa traversée dura sept jours de plus que la mienne. Il eut le malheur de perdre un de ses Soldats de Marine, qui tomba dans les flots ; il ne fit pas d'autre perte d'ailleurs, & son équipage arriva sain & bien portant. 10. Nov.

» D'après la permission que m'accorda le Gouverneur, nous mîmes au pâturage notre bœuf, nos deux vaches avec leurs veaux, & le reste de notre bétail. On me conseilla de tenir, près de nos tentes, nos moutons qui étoient au nombre de seize : on les parquoit toutes les nuits. Celle du 13 au 14, des chiens s'étant introduits dans le parc, obligerent nos moutons de sortir de l'enceinte ; ils en tuerent quatre, & ils disper- 13. 14.

1776. Novemb.

ſerent les autres. Nous en trouvâmes ſix le lendemain ; mais les deux beliers & deux de nos plus belles brebis manquoient. Le Gouverneur ſe trouvoit à la campagne, & je m'adreſſai au Lieutenant-Gouverneur, M. Hemmy, & au Fiſcal. Ces Meſſieurs me promirent leurs bons offices. Je ſais que les Hollandois ſe vantent de l'exactitude de la Police du *Cap* ; ils diſent qu'il eſt preſque impoſſible à l'eſclave le plus adroit, & le mieux inſtruit des routes du pays, de ſe ſauver ; cependant mes moutons échapperent à toute la vigilance des Officiers du Fiſcal. Je fus réduit à employer la plus vile & la plus mépriſable canaille de la Colonie ; je m'adreſſai à des hommes qui, ſi j'en crois ceux qui me les propoſerent, auroient égorgé leur maître, brûlé des maiſons, & enſeveli ſous les ruines, des familles entieres pour un ducat ; &, après beaucoup de peines & de dépenſes, je recouvrai mes moutons, excepté les deux brebis, dont je parlois tout-à-l'heure. Je ne pus en avoir aucune nouvelle, & j'abandonnai mes recherches, lorſqu'on m'aſſura que je devois être content d'avoir retrouvé les deux beliers. L'un des beliers cependant avoit été ſi maltraité par les chiens, qu'il ne ſembloit pas devoir jamais guérir.

» Le Lieutenant-Gouverneur voulut réparer la perte que je venois de faire ; il eut la bonté de

m'offrir un des beliers d'*Espagne* qu'il avoit tirés de *Lisbonne*. Je le refusai, convaincu que les beliers du *Cap* rempliroient également bien mon objet; je reconnus ma méprise par la suite. M. Hemmy s'est donné beaucoup de peine pour transplanter au *Cap* les moutons d'*Europe*; mais il n'a pu réussir : il attribuoit ce mauvais succès à l'opiniâtreté des habitans de la campagne, qui préferent les moutons du pays, à cause de leurs grosses queues, dont la graisse rapporte quelquefois plus d'argent, que n'en produit le corps entier d'un mouton d'une autre espece. Ils croient que la laine de nos moutons d'*Europe* ne compenseroit point ce désavantage. Des hommes éclairés m'ont fait la même observation, & elle paroît fondée : car, en supposant que nos moutons donnassent au *Cap* une laine de la même qualité qu'en *Europe*, (l'expérience a prouvé le contraire) la Colonie manque de bras pour la manufacturer. Il est sûr que si l'on n'y importoit chaque jour des esclaves, la population de cet établissement seroit moindre que celle d'aucune autre partie habitée de l'*Europe*. «

1776. Novemb.

Tandis que les vaisseaux se disposoient à reprendre la mer, quelques-uns des Officiers allerent voir les environs du *Cap*; M. Anderson, qui étoit du nombre, a donné la relation suivante de leur petit voyage.

1776. Novemb. 16.

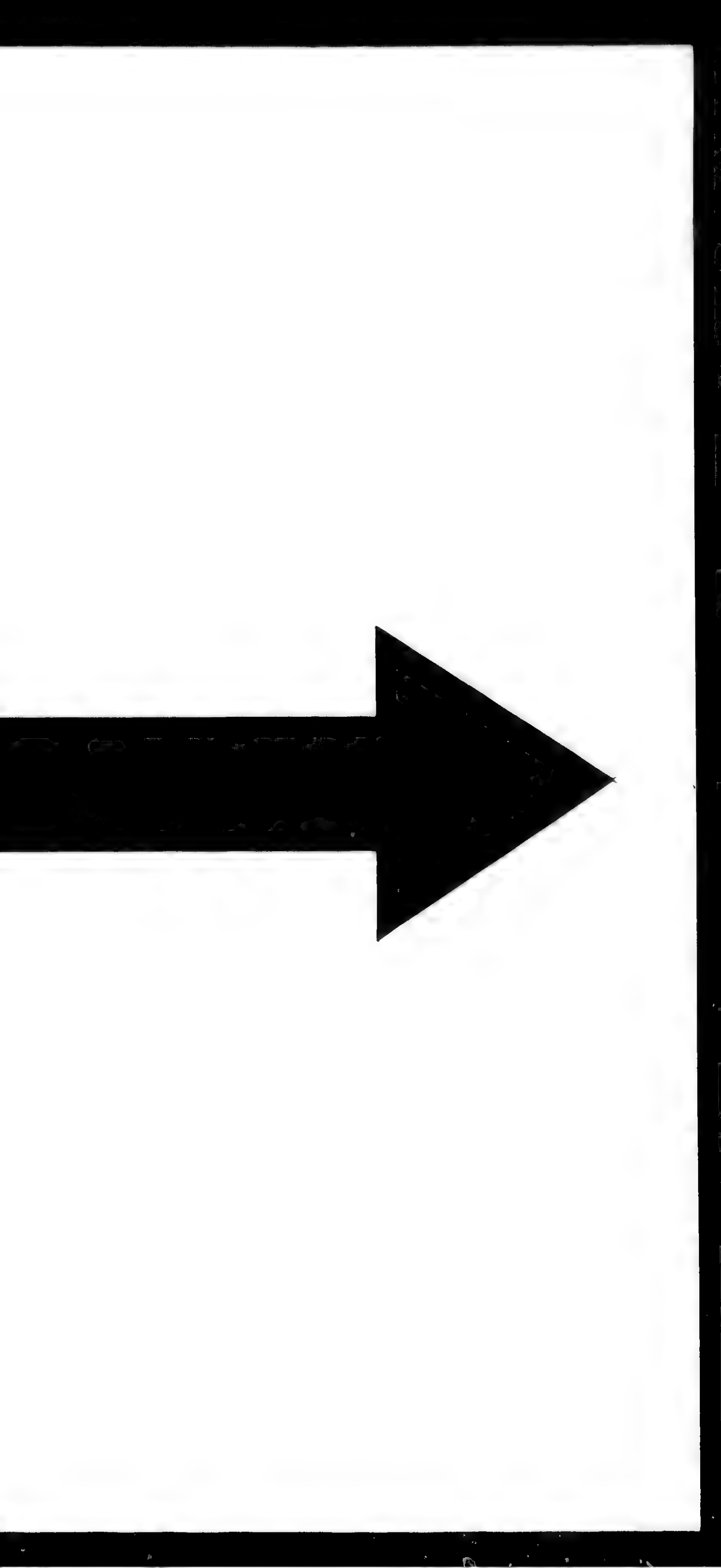
» Le 16, après midi, je partis dans un chariot, avec cinq de nos Meſſieurs ; nous étions curieux d'examiner les environs du *Cap*. Nous traverſâmes la grande plaine qu'on trouve à l'Eſt de la Ville. C'eſt par-tout un ſable blanc, pareil à celui qu'on rencontre ordinairement ſur les greves. Elle ne produit que des bruyeres, & d'autres petites plantes de différentes eſpeces. A cinq heures, nous dépaſſâmes une groſſe ferme, environnée de champs de blé & de vignobles aſſez conſidérables; elle eſt ſituée au-delà de la plaine, preſque au pied de quelques collines baſſes, où le ſol commence à mériter la culture. Entre ſix & ſept heures, nous arrivâmes à *Stellenbosh*, le meilleur des établiſſemens du pays, après celui du *Cap*.

» Le Village ne contient pas plus de trente maiſons ; il eſt ſitué au pied de la chaîne des hautes montagnes qu'on apperçoit à l'Eſt de la ville du *Cap*, & à plus de vingt milles. Les habitations ſont propres : un ruiſſeau coule à peu de diſtance ; de gros chênes, plantés par les premiers Colons, y donnent de l'ombre, & l'enſemble forme un joli payſage au milieu de ces déſerts. On voit, autour de la bourgade, des vignes & des vergers, qui ſemblent annoncer un ſol très-fertile. L'air étant ici d'une ſérénité extraordinaire, on doit peut-être attribuer au climat cette belle apparence.

» Je paſſai la journée du lendemain à chercher des plantes & des inſectes dans le voiſinage de *Stellenbosh* : mes ſoins furent mal récompenſés. Peu de plantes ſe trouvoient en fleur dans cette ſaiſon, & les inſectes étoient rares. J'examinai le ſol en pluſieurs e[illegible] c'eſt un argile jaunâtre, mêlé de beaucoup [illegible]e. Les collines inférieures paroiſſent b[illegible] & je jugeai qu'elles ſont compoſées d'une eſ[illegible]e pierre de marne. Nous partîmes de *Stellenbosh* le lendemain au matin, & nous atteignîmes bientôt la maiſon, près de laquelle nous avions paſſé le 16. M. Cloeder, à qui elle appartenoit, nous avoit fait prier la veille de nous arrêter chez lui. Il nous accueillit avec beaucoup d'hoſpitalité, & d'une maniere qui nous ſurprit agréablement. La muſique commença dès qu'on nous apperçut, & nous dînâmes au ſon des inſtrumens. Le repas fut très-élégant, vu la ſituation du lieu où il ſe donnoit. M. Cloeder nous montra ſes caves, ſes vergers & ſes vignes. Tout cela, je l'avoue, m'inſpira le déſir de ſavoir, comment l'induſtrieux Hollandois peut faire naître l'abondance dans un endroit où je penſe que les autres Nations de l'*Europe* n'auroient pas même ſongé à s'établir. 1776. Novemb. 17.

» Nous partîmes l'après-midi ; nous dépaſsâmes un petit nombre de plantations, dont l'une paroiſſoit très-conſidérable, & étoit diſpoſée ſur un

[redacted]



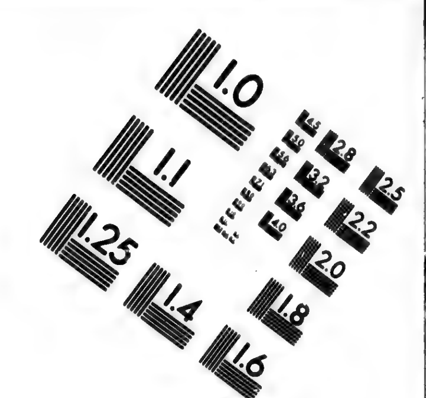
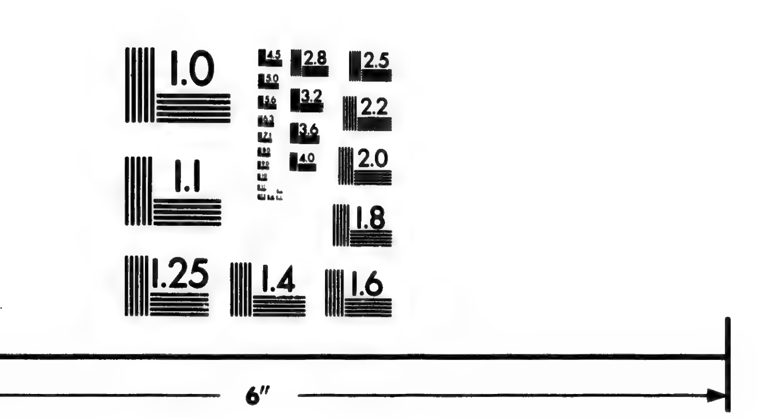
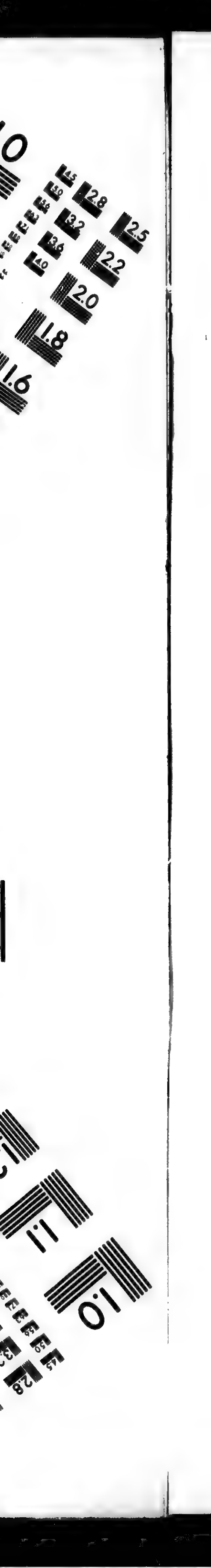


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




4.5
2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

1776. Novemb. plan nouveau. Le ſoir, nous arrivâmes à la premiere ferme, qu'on trouve dans le diſtrict cultivé, appelé le Canton de *la Perle.* Nous apperçûmes en même temps *Drakenſtein*, le troiſieme diſtrict de la Colonie du *Cap;* il occupe le pied des hautes montagnes dont j'ai parlé, & il contient pluſieurs fermes ou plantations de peu d'étendue.

19. » Le matin du 19, je cherchai des plantes & des inſectes; je les trouvai preſque auſſi rares qu'à *Stellenbosh;* mais les vallées m'offrirent plus d'arbriſſeaux & de petits arbres, que les autres cantons dont j'avois fait l'examen.

» L'après-midi, nous allâmes voir une pierre d'une groſſeur remarquable, appelée par les Habitans, *Tour de Babylone*, ou *Diamant de la Perle.* Elle gît au ſommet d'une colline baſſe, au pied de laquelle notre ferme étoit ſituée, &, quoique le chemin ne fût ni eſcarpé, ni roide, il nous fallut plus d'une heure & demie pour y arriver. Elle eſt de forme oblongue, arrondie vers le haut, & elle ſe prolonge au Sud & au Nord. Les côtes Eſt & Oueſt ſont eſcarpées & preſque perpendiculaires. L'extrémité méridionale eſt eſcarpée auſſi, & c'eſt le point de la plus grande hauteur. De là elle s'abaiſſe doucement vers la côte du Nord, par où nous montâmes. Arrivés au

ſommet, nous vîmes à découvert tout le pays. 1776. Novemb.

» Je crois que ſa circonférence eſt au moins d'un demi-mille ; car il nous fallut une demi-heure pour en achever le tour ; &, déduction faite pour le mauvais chemin, & pour nos pauſes, c'eſt le réſultat auquel je m'arrêtai. Si l'on veut que je compare à un objet connu, ſa partie la plus élevée, c'eſt-à-dire, ſon extrémité méridionale, je crois ſa hauteur égale à celle du Dôme de *Saint-Paul*. Cette maſſe ou bloc de rocher, n'offre qu'un petit nombre de crevaſſes, ou plutôt de rainures qui n'ont pas plus de trois ou quatre pieds de profondeur, & une veine qui la coupe près de ſon extrémité Nord. Elle eſt de l'eſpece de pierre appelée par les Minéralogiſtes, *Saxum conglutinatum*, & compoſée ſur-tout de morceaux de quartz groſſier, & de mica, liés par un ciment argileux. La veine, qui la traverſe, eſt de la même ſubſtance, mais beaucoup plus compacte ; elle n'a qu'un pied de largeur & d'épaiſſeur : ſa ſurface eſt diviſée en petits carrés, ou parallélogrammes, diſpoſés obliquement : on diroit que c'eſt un ouvrage de l'homme ; mais je n'ai pas obſervé, ſi elle pénetre bien avant dans le bloc, ou ſi elle en attaque ſeulement la ſuperficie. En deſcendant, nous trouvâmes au pied du rocher, un terreau noir très-fertile, & ſur les flancs des collines, quelques arbres indigenes, de l'eſpece

de l'*Oléa* (*a*), & d'une groſſeur conſidérable.

1776. Novemb. 20. » Le 20, au matin, nous partîmes de la *Perle*, & nous ſuivîmes un chemin différent de celui que nous avions pris en allant. Nous traverſâmes un pays abſolument inculte; mais, aux environs des collines du *Tygre*, quelques champs de blé frapperent nos regards. A midi, nous nous arrêtâmes dans un creux, afin de prendre quelques rafraîchiſſemens; nous voulûmes nous promener autour du lieu de notre halte, & nous fûmes aſſaillis d'un grand nombre de mouſquites, les premieres que je vis dans cette Colonie. Nous nous remîmes en route l'après-dînée, & nous arrivâmes le ſoir à la ville du *Cap*, bien fatigués des ſecouſſes de notre chariot.

» Après l'accident arrivé à nos moutons, on imagine bien, continue M. Cook, que je ne laiſſai pas à terre ceux qui nous reſtoient. Je les fis conduire promptement à bord, ainſi que nos autres animaux. J'ajoutai à ceux que nous avions amenés

(*a*) On eſt étonné de ne pas trouver des détails ſur la *Tour de Babylone* dans l'Ouvrage de Kolben, ou dans celui de l'Abbé de la Caille. Le premier obſerve ſeulement que c'eſt une *haute montagne*; & le ſecond ſe contente de dire que c'eſt un *très-bas monticule*. La deſcription de M. Anderſon a donc le mérite de l'exactitude & de la nouveauté, & elle s'accorde avec les Remarques de M. Sonnerat qui étoit au *Cap* en 1781.

M. Gordon, Commandant des Troupes au *Cap*, a fait derniérement trois voyages dans l'intérieur du Pays, & on a lieu d'eſpérer qu'il ne tardera pas à les donner au Public.

d'*Angleterre*, deux jeunes taureaux, deux genisses, deux chevaux entiers, deux jumens, deux beliers, plusieurs brebis, des chevres, quelques lapins, & des volailles. Je voulois les déposer à la *Nouvelle-Zélande*, à *O-Taïti*, dans les Isles voisines, & sur les différentes terres où je jugerois que leur transplantation seroit utile aux Navigateurs & aux Naturels du pays. 1776. Novemb.

» Les Calfats acheverent leurs travaux à bord de la *Découverte*, vers la fin de Novembre : ce bâtiment avoit embarqué toutes ses provisions; il avoit des vivres pour plus de deux ans. Je lui fournis d'ailleurs, ainsi qu'à la *Résolution*, les autres choses nécessaires pendant le voyage. Ignorant à quelle époque, ou en quel endroit nous pourrions trouver divers articles indispensables dans les vaisseaux, je crus devoir prendre au *Cap* tout ce que fournit la Colonie.

» Ayant donné au Capitaine Clerke, une copie de mes instructions, & un ordre particulier sur ce qu'il devoit faire, si les vaisseaux se séparoient, nous nous rendîmes à bord le 30 Novembre au matin. « 30.

Les deux vaisseaux appareillerent le même soir; M. Cook gouverna au Sud-Est, sur la route qui devoit le mener aux Isles découvertes quelques années auparavant par les François, & lui offrir

des découvertes nouvelles, ou du moins des ob-
1776. servations précieuses dans cette partie de l'Océan Indien. Il se trouva dans une sorte de détresse dès
6. Déc. le 6 Décembre. » Les vagues, dit-il, ressembloient à des montagnes, & produisoient un roulis & un tangage extraordinaires. Nous prîmes beaucoup de peine, pour conserver notre bétail; malgré tous nos soins, plusieurs chevres, & sur-tout les mâles, moururent; nous perdîmes aussi quelques moutons. Nous attribuâmes, en grande partie, cet accident au froid qui commençoit à être bien rigoureux «.

12. Le 12, à midi, M. Cook découvrit une terre qui se prolongeoit du Sud Est-quart-Sud, au Sud-Est-quart-Est; lorsqu'il en fut plus près, il reconnut qu'elle formoit deux Isles. Celle qui est plus au Sud, & qui est aussi la plus grande, lui parut avoir quinze lieues de circonférence; il jugea que sa latitude est de 46^{d} 53′ Sud, & sa longitude de 37^{d} 46′ à l'Est du Méridien de *Greenwich*, duquel on comptera toutes les longitudes dans cet Abrégé, ainsi que dans la grande Relation. La plus septentrionale a environ neuf lieues de tour; elle gît par 46^{d} 40′ de latitude Sud, & 38^{d} 8′ de longitude Est. La distance de l'une à l'autre est d'environ cinq lieues.

» Nous traversâmes, dit M. Cook, le canal qui les sépare; & nous pouvions découvrir, à l'aide de

de nos meilleures lunettes, les arbres, & même les arbrisseaux de ces deux terres. Elles me parurent avoir une côte escarpée & remplie de rochers, excepté dans les parties du Sud-Est, où le terrain s'abaisse & s'aplatit : nous ne vîmes que des montagnes stériles, qui s'élevent à une hauteur considérable, & dont les sommets & les flancs étoient couverts de neige. Je jugeai que la neige avoit beaucoup de profondeur en plusieurs endroits : les parties du Sud-Est en offroient une quantité beaucoup plus grande que les autres. Cela vient, selon toute apparence, de ce que le soleil s'y montre moins long-temps que sur les parties du Nord & du Nord-Ouest. Le sol, dans les espaces où il n'étoit pas caché par la neige, présentoit des teintes diverses, & il me sembla semé de mousse, ou de cette herbe grossiere, qu'on trouve en quelques cantons des *Malouines*. Il y a un rocher détaché à la bande Nord de chacune des Isles ; celui qui est près de l'Isle Méridionale, a la forme d'une tour, & il paroît être un peu éloigné du rivage. Nous apperçûmes beaucoup d'algues sur notre route, & la couleur de l'eau indiquoit des sondes ; rien n'annonçoit un golfe : peut-être cependant y en a-t-il un près du rocher dont je viens de parler ; mais il doit être petit, & il ne promet pas un bon mouillage.

1776, Déc.

» Ces deux Isles, ainsi que quatre autres, situées
1776. Déc. de neuf à douze degrés de longitude, plus à l'Est, & à-peu-près à la même latitude, furent découvertes au mois de Janvier 1772, comme je l'ai dit dans mon second Voyage, par les Capitaines François, Marion-Dufresne & Crozat, qui alloient du *Cap de Bonne-Espérance* aux *Philippines*. Elles n'ont point de noms dans la Carte de l'Hémisphere Austral, que me donna M. Crozat en 1775 : & j'appellerai les deux que nous vîmes, *Isles du Prince-Edouard*, nom du quatrieme fils de Sa Majesté. J'ai laissé aux quatre autres celui d'*Isles de Marion*, & d'*Isles de Crozat*, afin de rappeler le souvenir des Navigateurs qui les ont découvertes.

» Nous avions presque toujours alors des vents qui souffloient entre le Nord & l'Ouest; mais le temps étoit assez mauvais : quoique nous fussions au milieu de l'été de cet hémisphere, le froid approchoit de celui qu'on éprouve ordinairement en *Angleterre* au milieu de l'hiver. Cependant la rigueur du climat ne me découragea point; &, après avoir dépassé le travers des Isles du *Prince-Edouard*, je changeai de route, afin d'aller au Sud des autres Isles, & d'atteindre la latitude de la Terre découverte par M. de Kerguelen «.

24. Le 24, à six heures du matin, M. Cook

découvrit une terre dans le Sud-Sud-Eſt. Lorſqu'il en fut plus près, il reconnut que c'étoit une Iſle d'une hauteur conſidérable, & d'environ trois lieues de tour. Bientôt après, il en découvrit une ſeconde, de la même grandeur, à une lieue, à l'Eſt de la premiere, & d'autres plus petites, qui giſſent entre les deux dans la direction du Sud-Eſt. Il apperçut une troiſieme Iſle haute, au Sud-quart-Sud-Eſt un demi-rumb Eſt de l'extrémité méridionale de la premiere. Au milieu des éclaircies de la brume, il crut pouvoir débarquer ſur les petites Iſles; il fit quelques manœuvres pour cela, & il voulut pénétrer dans leur intervalle; mais, lorſqu'il ſe trouva plus près des côtes, il ſentit que cette entrepriſe ſeroit dangereuſe par un ciel très-obſcur: car, s'il n'y avoit point eu de paſſage, ou s'il étoit tombé ſur des écueils, il eût été impoſſible de regagner le large; le vent ſouffloit directement de l'arriere, la mer étoit d'une groſſeur prodigieuſe, & produiſoit ſur les côtes un reſſac effrayant. Une autre Iſle frappa ſes regards dans le Nord-Eſt; & prévoyant qu'il en découvriroit peut-être de nouvelles encore, l'épaiſſeur de la brume continuant, il craignit d'échouer: enfin il crut qu'il étoit plus prudent de s'éloigner & d'attendre un ciel plus ſerein.

1776. Déc.

M. Cook mouilla le lendemain ſur une de ces

1776. Déc.

côtes qui étoient effectivement les Terres découvertes par M. de Kerguelen.

Relâche à la Terre de Kerguelen, *& Remarques sur cette Terre.*

» Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre tous les canots à la mer, (c'est M. Cook qui parle,) & j'ordonnai d'amarrer avec une petite ancre de toue. Sur ces entrefaites, on préparoit les futailles que je voulois envoyer à terre; je descendis dans l'Isle, afin d'examiner en quel endroit on pourroit les remplir plus commodément, & voir d'ailleurs ce qu'offroit l'intérieur du pays.

» Je trouvai le rivage presque entiérement couvert de manchots ou d'autres oiseaux, & de veaux marins. Ces derniers étoient peu nombreux, mais si peu sauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes; leur graisse nous donna de l'huile, qu'on brûla dans les lampes, & qu'on employa à divers usages. Nous ne fûmes pas embarrassés pour remplir nos futailles; car on rencontroit par-tout des ruisseaux d'eau douce. Il n'y a pas un seul arbre, & pas un seul arbrisseau; & on y voit très-peu de gramens. Lorsque les vaisseaux arriverent dans le havre, les flancs de plusieurs des collines nous parurent d'un vert éclatant, & nous espérâmes y trouver des

plantes. Je reconnus qu'une ſeule plante, dont on donnera la deſcription plus bas, avoit produit cet effet. Avant de retourner à bord, je gravis la premiere chaîne des rochers, qui s'élevent en amphithéâtre; je comptois prendre une vue générale du pays; mais je n'étois pas encore au ſommet, qu'il ſurvint une brume très-épaiſſe : j'eus bien de la peine à reconnoître mon chemin, pour deſcendre. Le ſoir, on jeta la ſeine au fond du havre, & on ne prit qu'une demi-douzaine de petits poiſſons. Le lendemain nous eſſayâmes l'hameçon & la ligne, mais nous ne fûmes pas plus heureux. Ainſi, les oiſeaux furent les ſeuls comeſtibles que nous offrit la Terre de *Kerguelen* : mais, comme je l'ai déjà dit, cette reſſource étoit inépuiſable. 1776. Déc.

» L'Equipage avoit beaucoup travaillé les deux jours précédens; il avoit achevé de remplir les futailles à un ruiſſeau que la greve préſentoit à notre gauche; & le 27 je permis aux Matelots 27.
de ſe repoſer, & de célébrer la Fête de Noël. La plupart d'entre eux deſcendirent à terre, & firent des courſes dans l'intérieur du pays; ils ne rencontrerent que des montagnes extrêmement ſtériles, & d'un aſpect affreux. L'un d'eux me rapporta le ſoir une bouteille, qu'il avoit trouvée attachée avec un fil d'archal, ſur un rocher qui s'avance en ſaillie au côté ſeptentrional

du havre. Cette bouteille renfermoit un morceau
1776. Déc. de parchemin, ſur lequel on liſoit l'inſcription ſuivante :

LUDOVICO XV. GALLIARUM REGE, ET D. DE BOYNES, REGI A SECRETIS AD RES MARITIMAS, ANNIS 1772, ET 1773.

» Afin de laiſſer un monument de notre ſéjour dans ce havre, j'écrivis, de l'autre côté du parchemin :

NAVES RESOLUTION *ET* DISCOVERY, *DE REGE MAGNÆ BRITANNIÆ, DECEMBRIS 1776.*

» Je le remis dans la bouteille, avec une piece de deux ſous d'argent, frappée en 1772, & après avoir couvert le goulot d'un chapeau de plomb, je la plaçai, le lendemain, au milieu d'un monceau de pierres, que nous élevâmes pour cet objet, ſur une petite colline, qui eſt au côté ſeptentrional du havre, & près de l'endroit où elle fut trouvée : elle ſera ſurement apperçue de tous les Navigateurs qui aborderont à cette baie, par haſard ou à deſſein. J'y arborai le pavillon

de la *Grande-Bretagne*, & je donnai le nom de *Havre de Noël* au lieu où mouilloient nos vaiſſeaux. 1776. Déc.

» Après avoir dépoſé la bouteille qui renferme l'inſcription, je fis, avec un canot, le tour du havre, & je deſcendis en pluſieurs endroits, afin d'examiner les productions de la côte, & ſurtout afin de chercher du bois flottant. Quoique le ſol n'offrît aucun arbre aux environs du port, il pouvoit y en avoir en d'autres cantons de l'Iſle; & ſi effectivement il s'y en trouvoit, je préſumai que les torrens auroient entraîné des arbres, ou du moins des branches dans la mer, qui les rejette ſur le rivage. Cela arrive ſur toutes les Iſles où il y a du bois, & même ſur quelques-unes qui en ſont abſolument dénuées; mais dans toute l'étendue du havre, je n'en découvris pas un ſeul morceau.

» L'après-midi, je montai ſur un des Caps de l'Iſle, accompagné de M. King, mon ſecond Lieutenant; je comptois avoir, de cette hauteur, une vue de la côte de la mer, & des petites Iſles qui giſſent au large; mais, lorſque je fus au ſommet, une brume épaiſſe me cacha tous les objets éloignés, placés au-deſſous de moi; ceux qui ſe trouvoient ſur le même niveau, ou plus élevés, étoient aſſez viſibles, & ils me parurent d'une ſtérilité affreuſe; j'en excepte

1776. Déc.

néanmoins des collines au Sud, qui se montrerent couvertes de neige «.

M. Cook après une relâche de deux ou trois jours au *Havre de Noël*, remit en mer pour suivre les côtes de l'Isle & en relever les caps & les baies. Nous n'entrerons pas dans les détails de ses opérations. Il a reconnu presque en entier cette Terre dont M. *de Kerguelen* n'avoit reconnu que quelques points, & même d'une maniere imparfaite; nous nous contenterons d'insérer ici les remarques les plus importantes qu'on trouve dans son Voyage.

» Je puis prouver, dit-il, que si la grande Terre s'étend au Sud du *Cap George*, ce prolongement n'est pas considérable. Je n'ai qu'à citer la route du Capitaine Furneaux, au mois de Février 1773, lorsque son vaisseau se sépara du mien durant mon second Voyage. Son livre de loch est sous mes yeux, & j'y trouve qu'il coupa le méridien de cette terre dix-sept lieues seulement au Sud du *Cap George*; il l'auroit bien vu à cette distance par un ciel clair. Il paroît que le ciel fut serein lorsqu'il traversa ce parage, car il ne parle ni de brume, ni de ciel gras; au contraire, il dit expressément, qu'à cette époque il put faire des observations de latitude & de longitude; d'où il résulte qu'il auroit dû découvrir cette terre, si elle se prolongeoit au Sud plus loin que le *Cap George*.

» Nous sommes donc en état de déterminer, à quelques milles près, l'espace en latitude qu'elle occupe ; il ne peut excéder de beaucoup un degré quinze minutes : quant à son étendue de l'Est à l'Ouest, ce point demeure indécis ; mais nous savons qu'elle ne s'étend pas à l'Ouest jusqu'à soixante-cinq degrés, puisqu'en 1773 je la cherchai vainement sous ce méridien. 1776. Déc.

» Les Navigateurs François imaginerent d'abord que le Cap *Saint-Louis* étoit la pointe avancée d'un continent austral. Je crois avoir prouvé depuis, qu'il n'existe point de continent austral, & que la terre dont il est ici question, est une Isle de peu d'étendue. J'aurois pu, d'après sa stérilité, lui donner fort convenablement le nom de l'*Isle de la Désolation* ; mais, pour ne pas ôter à M. de Kerguelen la gloire de l'avoir découverte, je l'ai appelée la *Terre de Kerguelen* «.

M. Anderson ne laissa échapper aucune occasion, dans notre courte relâche au *Havre de Noël*, d'examiner le pays sous tous ses rapports ; il me communiqua ses observations, & je vais les insérer ici telles qu'il me les a données.

» Aucune des terres découvertes jusqu'ici dans l'un & l'autre hémisphere à la même hauteur, n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des Naturalistes, que l'Isle stérile de *Kerguelen*. La verdure qu'on y apperçoit,

lorſqu'on eſt à peu de diſtance de la côte, donne
1776. Déc. l'eſpoir d'y trouver un aſſez grand nombre de plantes; mais on ſe trompe beaucoup : en débarquant nous reconnûmes qu'une petite plante, peu différente de quelques eſpeces de *ſaxifrage*, produit cette verdure; elle croît en larges touffes dans un eſpace qui s'étend aſſez loin ſur les flancs des collines : elle forme une ſurface aſſez grande, & on la rencontre ſur de la tourbe pourrie, dans laquelle on enfonce à chaque pas d'un pied ou deux. On pourroit au beſoin ſécher cette tourbe & la brûler; c'eſt la ſeule choſe que nous ayions trouvée propre à cet uſage.

» Il y a une autre plante aſſez abondante ſur les fondrieres de la croupe des collines; ſa hauteur eſt de près de deux pieds, & elle reſſemble beaucoup à un petit chou qui eſt monté en graines; les feuilles des environs de la racine ſont nombreuſes, larges & arrondies, elles ſe montrent plus étroites à la baſe, & elles forment une petite pointe à l'extrémité; celles de la tige ſont beaucoup plus petites, oblongues & épointées : les tiges dont on compte ſouvent trois ou quatre, offrent de longues têtes cylindriques, compoſées de petites fleurs. Elle a l'apparence & même le goût âcre des plantes antiſcorbutiques, mais elle differe eſſentiellement de toute cette famille, & nous la regardâmes comme une production

particuliere à la *Terre de Kerguelen*. Nous la mangeâmes souvent crue, & sa saveur approchoit alors de celle du cochléaria de la *Nouvelle-Zélande*; mais elle sembloit acquérir une odeur trop forte quand on la faisoit bouillir; quelques personnes de l'Equipage ne s'en appercevoient pas néanmoins, & la trouvoient bonne, même dans cet état. Si on la transplantoit en *Europe*, il est vraisemblable qu'elle deviendroit meilleure par la culture, & qu'elle augmenteroit la liste des plantes de bonne qualité qu'on emploie dans nos cuisines. Ses graines n'étoient pas assez mûres pour les conserver, & il fallut renoncer au désir que j'avois d'en porter en *Angleterre*. 1776. Déc.

» Nous cueillîmes, près des ruisseaux & des fondrieres, deux autres petites plantes, que nous mangions en salade: la premiere ressemble beaucoup au cresson de nos jardins, & elle est très-âcre; la seconde est très-douce. Cette derniere, quoique petite, est digne d'attention; elle offre non-seulement des mâles & des femelles; mais elle est quelquefois *androgyne*, pour me servir du langage des Botanistes.

» L'herbe grossiere que nous recueillîmes pour notre bétail, est assez abondante, en quelques coins de terre qu'on trouve sur les côtés du *Havre de Noël*: on y voit aussi une autre sorte d'herbe plus petite, & plus rare. On rencontre

1776.
Déc.

ſur les plaines, une eſpece de pied-d'oie, & une autre petite plante qui lui reſſemble beaucoup. En un mot, le *Flora* de la Terre de *Kerguelen*, ne va pas à plus de ſeize ou dix-huit plantes; encore faut-il y comprendre quelques mouſſes & une jolie eſpece de *lichen*, qui croît ſur les rochers, à une hauteur plus grande que les autres productions végétales. On n'apperçoit pas un ſeul arbriſſeau dans toute l'Iſle.

» On y trouve un peu plus d'animaux. A parler rigoureuſement, on ne peut pas les dire habitans de l'Iſle; car ils ſont tous habitans de la mer, &, en général, ils ne vont ſur la côte que pour y faire leurs petits, & s'y repoſer. Les plus gros ſont les veaux de mer, ou, comme nous avions coutume de les appeler, les ours de mer; car c'eſt l'eſpece de phoques qu'on y rencontre. Ils viennent faire leurs petits, ou ſe repoſer à terre, mais ils ne ſont pas en grand nombre; & on ne doit pas s'en étonner, car on ſait qu'ils préferent aux baies ou aux golfes, les rochers qui s'avancent dans les flots, & les petites Iſles qui giſſent près des côtes. Leurs poils tomboient à cette époque, & ils étoient ſi peu ſauvages, que nous en tuâmes autant que nous le voulûmes.

» Nous ne vîmes pas d'autres quadrupedes marins ou terreſtres: mais nous trouvâmes une

multitude considérable d'oiseaux, tels que des canards, des pétrels, des albatrosses, des nigauds, des goëlands, & des hirondelles de mer. 1776. Déc.

» Les canards sont à-peu-près de la grosseur d'une sarcelle ou d'un millouin, dont ils different par la couleur. Ils se montroient en assez grande abondance sur les flancs des collines, & même plus bas : on en tua une quantité considérable; nous les trouvâmes bons, & ils n'avoient pas le plus léger goût de poisson. Nous en avions rencontré quelques-uns de la même espece, à l'Isle de *Géorgie*, durant le second Voyage de M. Cook.

» Le pétrel du Cap ou le pétrel damier, le petit pétrel bleu qu'on voit toujours à la mer, & le petit pétrel noir ou le poulet de *la Mere Carey*, n'y sont pas nombreux; mais nous trouvâmes un nid de pétrel de la premiere espece, dans lequel il y avoit un œuf, de la grosseur de celui du poulet. Nous apperçûmes la seconde espece, plus rare encore, dans des trous qui ressembloient à des terriers de lapins.

» Une autre espece, qui est la plus grande de tous les pétrels, & que les Matelots nommoient l'*Oie de la Mere Carey*, étoit plus abondante, & si peu sauvage, que nous la tuâmes d'abord sur la greve, à coups de bâton. Ce pétrel est de la grosseur d'une albatrosse, & carnivore, car il mangeoit des phoques ou des oiseaux morts,

1776. Déc. que nous jetions dans la mer; sa couleur est brune; il a le bec & les pieds verdâtres; c'est sans doute celui que les Espagnols appellent *Quebrantahuessos*, & dont on trouve une figure de la tête dans le Voyage de Pernetti aux *Isles Malouines* (*a*).

» Nous n'apperçûmes sur la côte d'autres albatrosses que les grises, qu'on rencontre ordinairement à la mer, dans les hautes latitudes australes, & j'en vis une, posée sur la pointe d'un rocher; mais elles voltigerent souvent autour du havre; & nous distinguâmes, à quelque distance de la côte, la grande espece qui est la plus commune, ainsi qu'une autre plus petite dont la tête est noire.

» Il y a beaucoup plus de pinguins que d'autres oiseaux; j'en ai remarqué trois especes. J'avois déjà vu, à l'Isle de *Georgie*, la premiere & la plus grande; elle est indiquée aussi par M. de Bougainville; mais elle ne me parut pas aussi solitaire qu'il le dit, car nous en apperçûmes des volées nombreuses. Sa tête est noire; elle a la partie supérieure du corps, d'un gris de plomb; la partie inférieure, blanche, & les pieds noirs. Deux larges bandes, d'un très-beau jaune, descendent des deux côtés de la tête, le long du

(*a*) Figure 3, planche 8.

cou, & ſe rencontrent au-deſſus de la poitrine. Le bec eſt rougeâtre en quelques parties, & plus long que dans les autres eſpeces. 1776. Déc.

» La ſeconde eſpece de pinguins n'a guere que la moitié de la groſſeur de la premiere. La partie ſupérieure du corps, eſt d'un gris noirâtre : elle a ſur le haut de la tête, une tache blanche, qui s'élargit en s'approchant des côtés. Le bec & les pieds ſont d'une teinte jaune. M. Sonnerat a publié une figure & une deſcription de cette eſpece de pinguin & de la précédente.

» Perſonne de l'Equipage n'avoit jamais vu la troiſieme. Sa longueur eſt de vingt-quatre pouces, & ſa largeur de vingt. La partie ſupérieure du corps, & le cou, ſont noirs; le reſte eſt blanc, excepté le haut de la tête, qui offre un arc d'un beau jaune, & qui finit de chaque côté en longues plumes molles, que l'oiſeau dreſſe comme une crête.

» Les deux premieres eſpeces paroiſſoient en troupes ſur la greve; les plus gros ſe tenoient toujours enſemble, mais ils ſe promenoient avec les autres qui étoient plus nombreux, & qu'on appercevoit à une grande hauteur ſur les flancs des collines. Nous vîmes conſtamment ceux de la troiſieme eſpece ſéparés des deux premieres, mais formant des volées nombreuſes, ſur les parties extérieures du havre. Nous étions au

temps de la couvée, & ils dépofoient fur des
1776. pierres nues, un feul œuf blanc, & du volume de
Déc. celui des canards. Tous ces pinguins, de quelque efpece qu'ils fuffent, fe montrerent fi peu fauvages, que nous en prîmes à la main, autant que nous le jugeâmes à propos.

» J'ai vu deux efpeces de nigauds, le petit cormoran ou la corbine d'eau, & un autre qui eft noir dans la partie fupérieure du corps, & qui a le ventre blanc, le même qu'on rencontre à la *Nouvelle-Zélande*, à la *Terre de Feu* & à l'Ifle de *Georgie*.

» Nous trouvâmes auffi le goëland commun, des hirondelles de mer des deux efpeces, & la poule du *Port Egmont*; ces derniers oifeaux étoient peu fauvages & en grand nombre.

» Il y a un autre oifeau blanc, très fingulier, dont nous apperçûmes des volées entieres autour de la baie. Il a la bafe du bec couvert d'un bourlet de la nature de la corne; il eft plus gros que le pigeon. Il a le bec noir, & fes pieds qui font blancs, reffemblent à ceux du courlis. Quelques perfonnes de l'Equipage, le jugerent auffi bon que le canard.

» On jeta la feine une fois, mais nous ne prîmes que quelques poiffons de la groffeur d'une petite merlus. L'efpece ne reffembloit en rien à celles que nous connoiffions. Ce poiffon a le

museau

museau alongé ; la tête armée de fortes épines ; les rayons des nageoires de derriere longs & très forts ; le ventre gros : son corps n'est pas couvert d'écailles. Nous ne trouvâmes en coquillages qu'un petit nombre de moules & de lepas. Nous ramassâmes sur les rochers quelques étoiles & anémones de mer. 1776. Déc.

» Les collines sont médiocrement élevées ; cependant la plupart de leurs sommets étoient couverts de neige, à cette saison de l'année qui répond à notre mois de Juin. Le pied ou les flancs de quelques-unes, offrent une quantité considérable de pierres, entassées d'une maniere irréguliere. Les flancs des autres, qui forment du côté de la mer des rochers escarpés, sont séparés du haut par des fissures, & ils semblent d'autant plus prêts à tomber, qu'il y a dans les crevasses des pierres d'une grosseur énorme. Plusieurs de nos Officiers penserent que ces crevasses pouvoient être l'effet de la gelée ; mais il me paroît qu'il faut recourir aux tremblemens de terre, ou à d'autres commotions violentes, si l'on veut expliquer l'état de bouleversement où se trouvent les collines.

» Il doit presque toujours pleuvoir sur cette Isle ; car les lits des torrens, qu'on apperçoit de tous côtés, sont très-vastes ; & le pays même sur les collines, n'est presque qu'une fondriere

1776. Déc.

& un sol marécageux, où l'on enfonce à chaque pas.

» Les rochers qui servent de base aux collines, sont composés principalement d'une pierre très-dure, d'un bleu foncé, entremêlée de petites particules de mica ou de quartz. Il semble que cette pierre est une des productions les plus universelles de la nature; car elle remplit toutes les montagnes de la *Suede*, de l'*Ecosse*, des *Isles Canaries*, & du Cap de *Bonne-Espérance*. Une autre pierre cassante & de couleur brune, forme à la Terre de *Kerguelen*, des rochers considérables; une troisieme, qui est plus noire, & qu'on trouve en fragmens détachés, renferme des morceaux de quartz grossier. On y rencontre aussi de petits morceaux de grès, d'un jaune pâle, ou couleur de pourpre, & d'assez gros morceaux d'un quartz demi-transparent, qui est disposé irréguliérement en cristaux polyedres, de forme pyramidale, & qui offre de longues fibres, luisantes. On voit dans les ruisseaux de petits morceaux de la pierre ordinaire, arrondis par le frottement; mais aucun d'eux n'avoit assez de dureté pour résister à la lime. L'eau-forte ne mordoit pas sur les autres pierres, & l'aimant ne les attiroit point.

» Nous n'avons rien découvert, qui eût l'apparence d'un minérai ou d'un métal «.

Après avoir quitté la Terre de *Kerguelen*, le 30 Décembre M. Cook mit le cap à l'Eſt-Nord-Eſt. Il vouloit, d'après les inſtructions de l'Amirauté, relâcher enſuite à la *Nouvelle Zélande*, y faire de l'eau & du bois, & y embarquer du foin pour ſon bétail. Le nombre des quadrupedes, qu'il ſe propoſoit de laiſſer ſur les différentes Iſles de la Mer du Sud, ſe trouvoit conſidérablement diminué. Deux jeunes taureaux, une des geniſſes, deux beliers, & pluſieurs des chevres étoient morts, tandis qu'il faiſoit la reconnoiſſance des côtes dont on vient de parler. 1776. 30 Déc.

Le 7 Janvier 1777, il fit mettre un canot à la mer, & il envoya des ordres au Capitaine Clerke; il fixa la baie de l'*Aventure*, ſur la Terre *Van-Diemen*, pour rendez-vous, ſi les vaiſſeaux venoient à ſe ſéparer. Une brume épaiſſe régnoit depuis quelques jours, & ils ne s'appercevoient guere; mais ils tirerent ſouvent des coups de canon, & ils eurent le bonheur de marcher toujours enſemble. 1777. 7 Janvier.

Le 12, par 48^d 40' de latitude Sud & 110^d 26' de longitude orientale, les vents du Nord ceſſerent, & il ſurvint un calme; le vent ſouffla du Sud, quelques heures après; il fut accompagné de pluie, & dura vingt-quatre heures; il fraîchit enſuite; & paſſant à l'Oueſt, & au Nord-Oueſt, il amena le beau temps, & il rendit le ciel ſerein. 12.

1777. Janvier. 19. Le 19, un grain ſubit renverſa à la mer le petit mât de hune de la *Réſolution*, qui entraîna avec lui le mât de grand perroquet. Cet accident occaſionna quelque délai; car il fallut paſſer la journée entiere à enlever les débris, & à réparer le vaiſſeau.

24. Le 24, à trois heures du matin, M. Cook découvrit dans le Nord un demi-rumb Oueſt, la
26. Terre *Van-Diemen.* Il y mouilla le 26. L'imagination du Lecteur doit ſuppléer aux détails de navigation, que nous ſommes forcés d'omettre, & faire lui-même des rapprochemens que la nature de cet Ouvrage nous interdit. Ainſi voilà nos Navigateurs aux Antipodes de l'*Angleterre*, d'où ils étoient partis; & nous n'avons rien dit qui puiſſe indiquer les fatigues & les dangers de cette longue courſe.

Relâche à la Terre Van-Diemen, *& Remarques ſur les productions du Pays & les Habitans.*

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook, je fis mettre les canots à la mer; j'en pris un, & j'allai voir quel ſeroit l'endroit le plus commode, pour embarquer les choſes qui étoient néceſſaires. Le Capitaine Clerke deſcendit à terre de ſon côté, dans le même deſſein. L'eau & le bois s'offrirent en abondance à nos regards : il

étoit facile sur-tout de conduire le bois aux vaisseaux ; mais l'herbe, dont nous avions le plus 1777. besoin, étoit rare, & même très-grossiere : il Janvier. fallut la prendre telle que nous la trouvâmes.

» Le 27, dès le grand matin, j'envoyai le Lieu- 27.
tenant King au côté oriental de la baie, avec deux détachemens ; l'un pour couper du bois, & l'autre pour cueillir de l'herbe ; je crus devoir lui donner aussi les Soldats de Marine. Quoique nous n'eussions encore apperçu aucun des Naturels, il s'en trouvoit certainement quelques-uns dans les environs ; car nous avions vu des colonnes de fumée, depuis que nous nous étions approchés de la côte ; & nous en appercevions alors au milieu des bois, à peu de distance. J'expédiai ensuite la chaloupe, après les détachemens ; & j'allai bientôt visiter les travailleurs. Ceux de nos gens, qui étoient à terre, jeterent la seine le soir, au fond de la baie, & ils prirent, d'un seul coup, une quantité considérable de poissons. Ils en auroient bien pris davantage, s'ils n'avoient pas rompu leur filet, en le tirant sur la greve : ils revinrent ensuite à bord, avec le bois & l'herbe qu'ils avoient coupé. Je voulois appareiller, dès que le vent le permettroit.

» Le vent ne fut pas favorable le 28, & j'en- 28.
voyai une seconde fois du monde à terre, afin d'en tirer une plus grande quantité de bois & de

1777. Janvier.

foin. J'ordonnai auſſi au Charpentier & à ſes Aides, de couper des éparres, pour l'uſage de la *Réſolution* ; & M. Roberts alla, dans un petit canot, reconnoître la baie.

» L'après-midi, nous fûmes agréablement ſurpris de voir arriver huit Naturels du pays, & un jeune garçon à l'endroit où nous coupions du bois : ils s'approcherent de nous, ſans montrer aucune crainte, ou plutôt ils ſe préſenterent avec une extrême confiance ; ils n'avoient point d'armes, mais l'un d'eux tenoit un bâton de deux pieds de long & épointé à l'une de ſes extrémités.

» Ils ſe montroient dans toute la nudité & la ſimplicité de la nature, à moins qu'on ne veuille regarder comme une eſpece d'ornement de larges piquetures qui offroient ſur différentes parties de leur corps des lignes renflées, droites ou courbes.

» Ils étoient d'une ſtature ordinaire, mais un peu mince : ils avoient la peau noire, la chevelure de même couleur & auſſi laineuſe que celle des Negres de *Guinée* ; mais ils n'avoient pas les groſſes levres & le nez plat des Noirs de l'*Afrique*. Leurs traits ne préſentoient rien de déſagréable ; leurs yeux nous parurent aſſez beaux, & leurs dents bien rangées, mais très-ſales ; les cheveux & la barbe de la plupart étoient chargés

d'une efpece d'onguent rouge, & le vifage de quelques-uns fe trouva peint avec la même drogue. 1777. Janvier.

» Ils reçurent tous les préfens que nous leur fîmes, mais ils ne témoignerent aucune fatisfaction. Lorfque nous leur donnions du pain, & que nous les avertiffions par fignes qu'ils devoient le manger, ils le rendoient ou ils le jetoient, fans même le goûter; ils refuferent auffi des poiffons éléphans, crus & apprêtés, que nous leur offrîmes. Quand nous leur préfentâmes des oifeaux, ils ne les rendirent pas, & nous comprîmes par leurs fignes, qu'ils aimoient beaucoup ce genre de comeftible. J'avois amené deux cochons à terre, dans l'intention de les abandonner au milieu des bois. Dès qu'ils furent à la portée de ces animaux, ils les faifirent par les oreilles, comme l'auroit fait un chien, & ils fe difpofoient à les enlever tout de fuite: autant que nous pûmes l'appercevoir, ils n'avoient d'autre intention que de les tuer.

» Je défirois connoître l'ufage du bâton que l'un des Naturels tenoit à fa main; je témoignai ce défir par mes geftes, & ils me comprirent: l'un d'eux établit un morceau de bois qui devoit lui fervir de but, & il lança le bâton à la diftance d'environ vingt verges, mais fa dextérité ne mérita point d'éloges, car dans chacun des effais

1777. Janvier.

multipliés qu'il fit, le bâton alla tomber très-loin du but. Omaï, afin de leur montrer combien nos armes étoient ſupérieures aux leurs, tira un coup de fuſil en viſant la marque; l'exploſion les effraya tellement, que, malgré nos careſſes & nos ſoins, ils s'enfuirent au milieu des forêts ; l'un d'eux fut ſi épouvanté, qu'il laiſſa échapper de ſes mains une hache & deux couteaux que nous lui avions donnés. Après nous avoir quittés, ils aborderent cependant quelques hommes de la *Découverte*, qui embarquoient de l'eau : l'Officier de ce détachement, ne ſachant ni quelles étoient leurs diſpoſitions ni ce qu'ils vouloient, tira en l'air un coup de fuſil, & ils s'enfuirent avec la plus grande précipitation.

» Ainſi ſe termina notre premiere entrevue avec les Naturels du pays. Je jugeai que leur frayeur les empêcheroit de ſe tenir aſſez près de nous pour obſerver ce qui ſe paſſeroit, & j'ordonnai de conduire les deux cochons au fond de la baie, à environ un mille dans les bois. Il y avoit un mâle & une femelle : on les abandonna ſous mes yeux au bord d'un ruiſſeau d'eau douce. J'avois d'abord réſolu de laiſſer auſſi à la Terre *Van-Diemen*, un taureau, une geniſſe, des chevres & des moutons; convaincu enſuite que les Naturels n'avoient pas aſſez d'intelligence pour ſentir nos vues, & qu'ils détruiroient ces animaux, je

renonçai bientôt à mon projet. Si jamais ils rencontrent les cochons, je ſuis perſuadé qu'ils les tueront; mais comme cet animal devient ſauvage en peu de temps, qu'il aime les parties les plus épaiſſes des forêts, il eſt très-vraiſemblable que la race s'en perpétuera : il auroit fallu choiſir un terrain ouvert pour les bœufs, les geniſſes, les chevres & les moutons, & les Habitans n'auroient pas tardé à les découvrir.

19. » La matinée du 19 ſe paſſa dans un calme plat, qui dura toute la journée, & qui différa notre appareillage; j'envoyai un détachement ſur la pointe orientale de la baie, où je voulois prendre de l'herbe; car on m'avoit informé qu'on y en trouvoit d'une qualité ſupérieure : un ſecond détachement alla couper du bois; je deſcendis moi-même à terre. Nous avions vu pluſieurs des Naturels courant le long de la côte; ainſi, quoique leur frayeur les eût déterminés la veille à nous quitter ſi bruſquement, ils paroiſſoient convaincus que nous ne leur ferions pas de mal, & que nous déſirions les revoir. Je voulois aſſiſter à la ſeconde entrevue, ſi nous venions à bout d'en obtenir une.

» Nous eûmes à peine débarqué, qu'environ vingt des Naturels, parmi leſquels il y avoit de jeunes garçons, arriverent près de nous ſans aucune eſpece de crainte ou de défiance : l'un

1777. Janvier.

d'eux étoit remarquable par sa difformité ; il portoit une bosse énorme sur le dos ; ses gestes plaisans & la gaieté que sembloient annoncer ses discours, attirerent d'ailleurs notre attention. Nous supposâmes qu'il s'efforçoit de nous divertir ; par malheur nous ne l'entendions pas ; la langue qu'il parloit étoit même absolument inintelligible pour nous : elle me parut différente de celle des Habitans des parties les plus septentrionales de ce pays, que je rencontrai dans mon premier Voyage. On doit d'autant moins en être surpris, que les Insulaires que nous vîmes alors, different de ceux-ci à beaucoup d'autres égards.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen* ne paroissent pas d'ailleurs aussi misérables que les peuplades rencontrées par Dampierre sur la côte occidentale de la *Nouvelle Hollande*.

» Trois ou quatre rangs de petites cordes tirées de la fourrure d'un animal, flottoient autour du cou de plusieurs d'entre eux ; une bande étroite d'une peau de *kanguroo*, environnoit la cheville du pied de quelques autres. Je leur donnai à chacun un collier de grains de verre & une médaille. Ce présent parut leur faire plaisir. Ils sembloient ne mettre aucun prix au fer ni aux outils de ce métal ; ils ignoroient même l'usage des hameçons, si l'on peut établir cette opinion, d'après l'indifférence avec laquelle ils regarderent les nôtres.

» Il eſt difficile de croire qu'une peuplade établie 1777. Janvier.
ſur la côte de la mer, & qui ne ſemble tirer des productions du ſol aucune partie de ſa ſubſiſtance, ne connoît aucun moyen de prendre du poiſſon. J'obſerverai ſeulement que nous ne les avons jamais vus occupés de la pêche, & que nous n'avons apperçu ni pirogues ni canots. Ils rejeterent, il eſt vrai, l'eſpece de poiſſon que nous leurs offrîmes; mais les amas de coquilles de moules que nous trouvâmes en différens endroits près du rivage, & autour des habitations déſertes ſituées au fond de la baie, démontrent au moins qu'ils mangent quelquefois des coquillages. Les habitations déſertes dont je viens de parler, étoient de petites huttes conſtruites avec des perches & couvertes d'écorce : nous apperçûmes pluſieurs gros troncs d'arbres qui avoient été creuſés par le feu, & nous penſâmes avec raiſon que ces troncs d'arbres leur ſervent de temps-en-temps d'habitation. Nous apperçûmes les veſtiges de feu dans l'intérieur ou aux environs, & par-tout où il y avoit des amas de coquillages, & c'eſt une preuve ſûre qu'ils cuiſent leurs alimens.

» Je paſſai environ une heure avec ceux des Naturels qui entouroient nos bûcherons; comme je n'avois à craindre aucune hoſtilité de leur part, je me rendis auprès du détachement qui

1777. Janvier.

coupoit de l'herbe ſur la pointe orientale de la baie : ce détachement avoit rencontré une belle prairie. On chargea les canots devant moi, & je retournai dîner à bord, où le Lieutenant King arriva bientôt.

» Il m'apprit qu'au moment où je venois de quitter la côte, pluſieurs femmes & quelques enfans aborderent nos travailleurs ; & que ces femmes & ces enfans lui furent préſentés. Il leur donna les bagatelles qu'il avoit avec lui : une peau de kanguroo, qui n'étoit point apprêtée, flottoit ſur les épaules & autour de la ceinture des femmes ; nous la jugeâmes deſtinée à ſoutenir les enfans qu'elles portent quelquefois ſur leur dos ; car elle ne couvroit pas les parties naturelles. Les femmes étoient d'ailleurs auſſi nues & auſſi noires que les hommes, & elles avoient le corps *piqueté* ou cicatriſé de la même maniere ; mais, quoique leurs cheveux fuſſent de la même couleur & de la même nature, quelques-unes avoient la tête complétement raſée ; les cheveux de pluſieurs ſe trouvoient coupés ſeulement d'un côté ; la partie ſupérieure de la tête des autres, offroit une eſpece de tonſure qui reſſembloit à celle des Prêtres Catholiques. La plupart des enfans nous parurent jolis ; mais nous n'eûmes pas la même opinion de la figure des femmes, & ſur-tout de celles qui étoient

avancées en âge : on m'apprit cependant que quelques Officiers de la *Découverte* leur avoient 1777. adressé des hommages, qu'ils leur avoient offert Janvier. des présens d'une grande valeur, & qu'ils furent refusés. Je ne dirai pas si elles résisterent par un sentiment de dédain, ou dans la crainte de déplaire aux hommes du pays ; il est sûr que cette galanterie de nos Messieurs n'étoit point agréable aux Insulaires ; car un vieillard qui s'en apperçut, ordonna tout de suite aux femmes & aux enfans de se retirer : les femmes obéirent, mais elles montrerent un peu de répugnance.

» Cette conduite des Européens envers les femmes des peuples sauvages, est très-blâmable ; elle inspire aux hommes du pays une jalousie qui peut nuire beaucoup au succès d'une entreprise ; elle fait tort à un Equipage entier, sans remplir les vues particulieres des individus : j'ai vu que de pareilles avances sont assez inutiles. En général, on observera, je crois, que parmi les peuplades peu civilisées, où les femmes se montrent d'un accès facile, les hommes sont les premiers à les offrir aux étrangers, & que s'ils ne les offrent pas, on essayera en vain de les séduire avec des présens, on cherchera inutilement des lieux écartés. Je puis assurer que cette remarque est juste pour toutes les Isles de la Mer du Sud où j'ai relâché. C'est donc jouer un rôle absurde, c'est

1777. Janvier.

compromettre sa sureté & celle de ses camarades, que de solliciter vivement dans les voyages de long cours, des femmes qui ne veulent pas se rendre.

» L'après-midi, j'allai voir les Fourrageurs, afin de hâter leurs travaux : je les trouvai sur l'Isle des *Pinguins*, où ils avoient découvert une herbe excellente. Nous travaillâmes avec ardeur, jusqu'au coucher du soleil, & nous nous rendîmes ensuite à bord. Je jugeai que nous avions alors assez de foin pour atteindre la *Nouvelle-Zélande*.

» Depuis notre arrivée ici, nous avions eu des calmes ou de légers souffles de vent de la partie de l'Est. Ainsi, ma relâche ne nous fit point perdre de temps; car, si j'avois tenu la mer, nous n'aurions pas avancé notre voyage de plus de vingt lieues; & quoique notre séjour à la Terre *Van-Diemen* ait été de courte durée, il m'a mis en état d'ajouter quelques remarques à la description encore bien imparfaite de cette partie du globe.

» Avant nous, on avoit abordé deux fois à la Terre *Van-Diemen*. Elle reçut ce nom de Tasman, qui la découvrit au mois de Novembre 1642. Elle n'a vu aucun Navigateur Européen jusqu'au mois de Mars 1773, époque où le Capitaine Furneaux y toucha. Je n'ai pas besoin de dire

que c'eſt la pointe la plus méridionale de la *Nouvelle-Hollande*; qu'elle forme, non un continent, mais la plus grande Iſle du monde connu. 1777. Janvier.

» La plus grande partie du ſol eſt d'une bonne hauteur; on y trouve des collines & des vallées; & on y apperçoit par-tout cette teinte de vert qui annonce la fertilité. Le pays eſt bien boiſé, & ſi l'on peut établir ſon opinion d'après les apparences, & d'après les obſervations que nous fîmes dans la baie de l'*Aventure*, il n'eſt pas mal arroſé: nous rencontrâmes de l'eau en abondance en trois ou quatre endroits de cette baie. La meilleure, ou celle que les Navigateurs peuvent embarquer plus commodément, ſe puiſe à l'un des ruiſſeaux qui tombe dans un étang ſitué derriere la greve du fond de la baie. Elle ſe mêle dans l'étang avec l'eau de la mer, & il faut la puiſer au-deſſus, ce qui n'eſt point difficile. On charge très-aiſément du bois à brûler.

» M. Anderſon employa, avec ſon activité ordinaire, le peu de jours que nous paſſâmes dans la baie de l'*Aventure*, à examiner le pays. Il a bien voulu me donner ſes remarques ſur les productions naturelles, & lorſqu'on les aura lues, on ne regrettera point les miennes. Quelques-unes de ſes obſervations ſuppléeront à ce que j'ai omis ou à ce que j'ai dit d'une maniere imparfaite; & quoique ſon vocabulaire ſur la

1777. Janvier.

langue du pays, ſoit peu étendu, les Savans qui recueillent des matériaux pour découvrir l'origine des différentes Nations, le recevront avec plaiſir. Je préviendrai ſeulement que les grands arbres de haute futaie dont il parle, ſont d'une eſpece différente de ceux qu'on trouve ſur les parties les plus ſeptentrionales de cette côte. Le bois en eſt d'un tiſſu très ſerré & fort dur; on peut en faire des eſparres, des rames, ou l'employer à beaucoup d'autres uſages, & ſi on découvre un moyen d'en alléger le poids, il offrira au beſoin d'excellens mâts, & peut être les meilleurs du monde.

» On trouve au fond de la baie de l'*Aventure*, une jolie greve de ſable; elle paroît formée uniquement des particules détachées par les flots, d'un très beau grès blanc qui borde la côte preſque par-tout, & dont la pointe *Cannelée*, ſituée à peu de diſtance, ſemble compoſée. Cette greve a environ deux milles de longueur; on y pêche à la ligne d'une maniere commode; les deux vaiſſeaux profiterent à diverſes repriſes & avec ſuccès de cet avantage: on rencontre par-derriere une plaine qui a un lac d'eau ſalée, ou plutôt d'eau ſaumâtre dans lequel nous prîmes à la ligne de petites truites & un nombre aſſez conſidérable de brêmes blanches. Les rives longitudinales de ce lac ſont paralleles à la

la greve; les autres cantons qui avoisinent la baie, sont montueux; ils offrent, ainsi que la plaine, une seule forêt de très-grands arbres, que les arbrisseaux, les fougeraies & les débris d'arbres rendent presque impénétrables : il faut en excepter néanmoins les flancs de quelques-unes des collines, où les arbres sont clair-semés, & où l'on n'a à lutter que contre une herbe grossiere.

» Au Nord de la baie, on voit un terrain bas, qui se prolonge au-delà de la portée de la vue; on y apperçoit quelques touffes de bois répandues çà & là; nous n'avons pas eu occasion d'examiner d'ailleurs en quoi il differe du terrain des collines : le sol de la plaine est sablonneux, ou il offre un terrain jaunâtre, & quelquefois une argile de couleur rouge. Le sol de la partie inférieure des collines, est de la même espece; mais plus haut, & sur-tout dans les endroits où il y a peu d'arbres, il paroît d'un gris foncé, & nous le jugeâmes très-stérile.

» Les flancs des collines distillent de l'eau dans les vallées; on y trouve de petits ruisseaux en quelques endroits : ces ruisseaux suffirent pour remplir nos futailles, mais ils n'étoient pas aussi considérables que sembloit le promettre l'étendue de la Terre *Van-Diemen :* nous en fûmes d'autant plus étonnés, qu'en tout elle est montueuse & bien

1777. Janvier.

boisée ; une foule d'indices annoncent que ce pays est très-sec ; & sans ses bois, on pourroit peut-être le comparer aux environs du *Cap de Bonne-Espérance*, quoique cette partie de l'*Afrique* gisse dix degrés plus au Nord. La Terre *Van-Diemen* ne ressemble pas à la *Nouvelle-Zélande*, située à la même latitude, où la plus petite vallée offre un ruisseau considérable. La chaleur paroît aussi très-grande, car le thermometre se tenoit à 64 & 70 degrés, & il monta un jour à 74. Nous observâmes que les oiseaux, une heure ou deux après qu'on les avoit tués, se couvroient de petits vers : j'attribue cet effet uniquement à la chaleur ; car nous n'avons aucune raison de supposer que ce climat a une disposition particuliere à putréfier les corps.

» Nous n'apperçûmes point de minéraux, & même, excepté le grès blanc dont j'ai déjà parlé, nous ne vîmes pas d'autres pierres.

» Aucune des productions végétales que nous avons trouvées, ne peut servir de comestible.

» Les arbres des forêts sont d'une seule espece, & ils s'élevent très-haut ; ils sont parfaitement droits, & ils ne poussent guere de branches que vers le sommet : l'écorce en est blanche, & on diroit de loin qu'on les a pelés ; elle est d'ailleurs épaisse, & on y trouve quelquefois des morceaux d'une gomme ou résine transparente, rougeâtre & d'une

saveur astringente : les feuilles sont longues, étroites & épointées ; elles portent des grappes de petites fleurs blanches, dont les calices étoient répandus sur la terre en grande quantité, & mêlés avec des calices d'une autre sorte à-peu-près de la même forme, mais beaucoup plus larges ; d'où il paroît résulter qu'il y a deux especes de cet arbre. L'écorce des plus petites branches, le fruit & les feuilles, ont un goût piquant & agréable & une odeur aromatique qui approche de celle de la menthe poivrée : l'arbre a quelque affinité avec les *myrthus* des Botanistes.

» L'arbre le plus commun après celui-ci, est petit ; il n'a qu'environ dix pieds de haut ; il produit beaucoup de branches ; il offre des feuilles étroites & une large fleur jaune & cylindrique, composée d'une multitude de filamens. Lorsque cette fleur est tombée, elle laisse un fruit qui ressemble à l'*ananas* : les deux autres dont je viens de parler, sont inconnus en *Europe*.

» On ne voit guere d'autres sous-bois qu'un arbrisseau qui approche un peu du myrte, qui semble être le *leptospermum scoparium*, indiqué dans le *Car. gen. plant.* du Docteur Forster, & un second plus petit, qui est une espece de *melaleuca* de Linnæus.

» Les plantes ne sont pas nombreuses ; en voici la liste : Une espece de *gladiolus*, le jonc,

1777. Janvier.

la campanule, le fenouil marin, l'oſeille ſauvage, l'herbe au lait, l'herbe à ruminer, la larme de Job, & quelques autres particulieres à cette terre. Il y a pluſieurs eſpeces de fougeres, telles que le polypode, la ſcolopendre, la femelle, & des mouſſes; mais ces mouſſes ſont communes, ou du moins on les trouve ailleurs, & ſur-tout à la *Nouvelle-Zélande*.

» Le ſeul quadrupede que nous ayions pris, eſt un *opoſſum*, à-peu-près deux fois auſſi gros qu'un gros rat; c'eſt vraiſemblablement le mâle de l'eſpece rencontrée ſur les bords de la riviere *Endeavour*, dont parle la Collection de Hawkeſworth (*a*). Il eſt noirâtre dans la partie ſupérieure du corps, avec des teintes brunes ou couleur de rouille, & il eſt blanc dans la partie inférieure; le tiers de la queue, du côté de la pointe, eſt blanc & dégarni de poil au-deſſous; il grimpe ou s'accroche ſur les branches d'arbres, parce qu'il vit de baies; & il eſt probable que cette nudité eſt une ſuite de ſes habitudes. Le *kanguroo*, autre animal qu'on trouve ſur les côtes plus ſeptentrionales de la *Nouvelle-Hollande* (*b*), habite ſurement auſſi la Terre *Van-Diemen*; car les Naturels qui vinrent nous voir, portoient des pieces de ſa peau:

(*a*) Tom. IV de la Traduction Françoiſe.
(*b*) Voyez le premier Voyage de Cook.

1777. Janvier.

d'ailleurs en courant les bois, nous vîmes à diverses reprises, mais d'une maniere confuse, des animaux qui fuyoient devant nous, & nous jugeâmes, sur leur grosseur, qu'ils étoient de cette espece. Il semble, par le crottin que nous rencontrâmes par-tout, & par les sentiers étroits qu'ils fraient au milieu des buissons, qu'ils y sont très-multipliés.

» Il y a plusieurs especes d'oiseaux, mais ils sont si rares & si sauvages, qu'on leur fait probablement la guerre. Les Insulaires en tirent peut-être une grande partie de leur subsistance. On rencontre sur-tout dans les bois, de grands faucons ou aigles bruns, des corneilles, à-peu-près les mêmes qu'on trouve en *Angleterre*, des perroquets jaunes & de gros pigeons : il y a aussi trois ou quatre especes de petits oiseaux, dont l'un est de l'espece de la grive; un autre plus petit, dont la queue est assez longue, a une partie de la tête & du cou d'une belle couleur d'azur, & nous lui donnâmes le nom de *Motacilla Cyanea* : nous vîmes sur la côte plusieurs especes de goëlands, un petit nombre de pies de mer noires, & un joli pluvier couleur de pierre, qui avoit une huppe noire : nous apperçûmes des canards sauvages autour d'un étang ou d'un lac qui est derriere la greve, & des nigauds avoient coutume de se percher sur

1777. Janvier.

les arbres élevés & ſans feuilles, qui ſont près du rivage.

» Nous trouvâmes dans les bois des ſerpens noirâtres, aſſez gros : nous tuâmes un gros lézard inconnu jusqu'alors ; il avoit quinze pouces de long & ſix de tour ; le noir & le jaune étoient nués ſur ſa peau d'une maniere agréable. Nous en tuâmes un autre plus petit de couleur brune & dorée au-deſſus, & de couleur de rouille au-deſſous.

» La mer eſt plus peuplée d'animaux, & les eſpeces y ſont auſſi variées que ſur la terre. Le poiſſon éléphant ou *pejegallo*, dont parle le Voyage de Frézier (*a*), eſt le plus nombreux ; & quoiqu'il ſoit d'une qualité inférieure à la plupart des autres poiſſons, nous le trouvâmes bon à manger. Nous prîmes pluſieurs raies, des nourrices (*b*), de petits *leather jackets*, de petites brêmes blanches, d'une chair plus ferme & meilleure que celles que nous avions pêchées dans le lac. Nous prîmes auſſi un petit nombre de ſoles & de carrelets, deux eſpeces de *trigla* (*c*) dont l'une eſt nouvelle, de petits mulets tachetés, &, ce qui nous ſurprit beaucoup, le petit poiſſon qui a

(*a*) Tom. II, pag. 211, n. 12, Planche 17.

(*b*) Il y a dans l'Original, *Nurſes*.

(*c*) Ce poiſſon eſt de la claſſe des *Thoricacae*. Il y en a trois eſpeces.

une bande d'argent ſur le côté, & qui eſt appelé *atherina hepſetus* par Haſſelquiſt (*a*). 1777. Janvier.

» Perſonne de nos équipages ne ſe ſouvenoit d'avoir vu l'eſpece qui eſt la plus nombreuſe & la meilleure après le poiſſon éléphant : elle tient tout-à-la-fois de la nature des poiſſons de forme arrondie & des poiſſons plats; elle a les yeux placés très-près l'un de l'autre ; l'avant-corps plat & le reſte arrondi : elle eſt de couleur de ſable brunâtre; elle a des taches couleur de rouille dans la partie ſupérieure, & elle eſt blanchâtre au-deſſous; elle eſt toujours couverte d'une matiere viſqueuſe, & nous jugeâmes qu'elle vit au fond de la mer, ainſi que les poiſſons plats.

» Les rochers offrent une quantité conſidérable de moules & d'autres coquillages; il y a auſſi un grand nombre d'étoiles de mer, de petits lepas, & beaucoup d'éponges. La mer jette ſur la côte une eſpece d'éponge qui eſt d'une texture très-délicate; celle-ci n'eſt pas commune : nous en diſtinguâmes une ſeconde, qui eſt le *ſpongia dichotoma*.

» Nous recueillîmes ſur la greve une foule de jolies têtes de Méduſe, & la *laplyſia* puante ou le lievre marin, dont le ſuc a, ſelon l'obſervation de quelques Auteurs, la propriété d'enlever

(*a*) *Iter Palæſtinum*.

1777. Janvier.

les poils; les *laplysia* que nous rencontrâmes, ne produisoient pas cet effet.

» Les insectes, quoique peu nombreux, sont très-variés; des sauterelles, des papillons & plusieurs especes de petites teignes, dont les couleurs nous parurent nuancées d'une maniere agréable, s'offrirent à nos yeux : il y a deux especes de mouches-dragon, des taons, des mouches-chameau, plusieurs especes d'araignées, & quelques mouches-scorpion; mais celles-ci sont rares. La famille la plus incommode, quoiqu'elle ne soit pas très-multipliée, est celle des mousquites. Je ne dois point oublier une grosse fourmi noire, dont les morsures causent des douleurs presque insupportables : heureusement ces douleurs se calment bientôt. Le *proboscis* venimeux des mousquites produit aussi une douleur très-vive.

» Les Naturels que nous abordâmes n'avoient point ce regard farouche, ordinaire aux peuplades qui se trouvent à ce point de civilisation; ils paroissoient au contraire doux & joyeux, & ils ne nous montrerent ni réserve, ni jalousie. Cette familiarité & cette gaieté de caractere peuvent venir de ce qu'ils ont peu de chose à perdre & à garder.

» Nous ne pouvons guere parler de leur vivacité ou de leur intelligence; rien n'annonce

qu'ils possedent la premiere qualité à un degré remarquable, & ils semblent doués de moins de pénétration encore que les Habitans de la *Terre de feu*, qui ne manquent point de matériaux, mais qui n'ont pas assez d'esprit pour se faire des vêtemens & se défendre contre la rigueur du climat. Le petit bâton grossiérement épointé que portoit l'un d'eux, est la seule chose qui indiquât de leur part un travail mécanique. J'ai déjà dit que quelques-uns avoient des bandes de peau de kanguroo attachées sur le pied avec des lanieres; mais nous n'avons pu savoir si ces bandes de peau leur tiennent lieu de souliers, ou s'ils vouloient seulement couvrir une plaie. Les piquetures & les découpures de leurs bras & de leur corps, ces lignes renflées ou cicatrices qui ont différentes longueurs & différentes directions, & qui se trouvent assez élévées au-dessus de la surface de la peau, annoncent une sorte d'adresse; il est difficile d'imaginer la méthode qu'ils emploient pour exécuter cette singuliere broderie. En voyant des hommes qui leur ressembloient si peu & des choses qui leur étoient absolument étrangeres, ils ne témoignerent aucune surprise; ils montrerent de l'indifférence pour les dons que nous leur fîmes; ils ne parurent attentifs à rien, & il n'est pas besoin de citer d'autres preuves de l'engourdissement de leur esprit.

1777. Janvier.

1777. Janvier.

» Leur teint eſt d'un noir ſale & moins foncé que celui des Negres d'*Afrique ;* il paroît qu'ils en augmentent la noirceur en ſe barbouillant le corps ; car dès qu'ils touchoient quelque choſe de propre, tel que du papier blanc, ils le saliſſoient. Leur chevelure eſt complétement laineuſe ; comme ils y mettent beaucoup de graiſſe mêlée avec un enduit rouge ou avec de l'ocre, elle eſt grumelée ou diviſée en petites parties, ainſi que celle des *Hottentots.* Leurs cheveux ne bouclent point, par un effet de cet uſage ; car j'examinai la tête d'un petit garçon qui n'avoit jamais été enduite, & je reconnus que ſes cheveux étoient naturellement tels que je les ai décrits plus haut. Leur nez eſt large & plein, quoiqu'il ne ſoit pas aplati. La partie inférieure de leur viſage s'avance en ſaillie, comme celle de la plupart des Inſulaires de la Mer du Sud que j'ai vus ; en ſorte qu'une ligne perpendiculaire tombant du haut de la tête, couperoit une partie beaucoup plus conſidérable du menton, que ſur le viſage d'un Européen : leurs yeux ſont d'une grandeur médiocre, il y a moins de blanc que dans les nôtres, &, ſans être ni vifs ni perçans, ils donnent à leur phyſionomie un air de franchiſe & de bonne humeur : leurs dents ſont larges ; elles ne ſont ni égales ni bien rangées ; elles ne me ſemblerent pas d'un blanc auſſi parfait que celles

des Negres ; mais j'ignore si la saleté n'en altéroit pas la blancheur naturelle : leur bouche est un peu trop grande ; elle l'est peut-être moins qu'elle ne le paroît, parce qu'ils portent leur barbe longue, & qu'ils l'enduisent de peinture, ainsi que leurs cheveux : leur corps est d'ailleurs bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu gros ; cela peut venir de ce qu'ils ne se serrent jamais ; car il faut observer que dans la plupart des autres pays on porte des ceintures plus ou moins fortes. La posture qu'ils aiment le mieux, est de se tenir debout, la partie supérieure du corps un peu recourbée en avant, & l'une des mains traversant le dos & saisissant l'autre bras, qui tombe nonchalamment.

1777. Janvier.

» On observe ici ce que les anciens Poëtes nous disent des Faunes & des Satyres, qui habitoient des troncs d'arbre. Nous trouvâmes au fond de la baie de misérables charpentes recouvertes d'écorce, qui méritoient à peine le nom de huttes ; mais ces pauvres demeures ne sembloient avoir été construites que pour un séjour passager, & nous rencontrâmes une multitude de gros arbres creusés qui offroient un meilleur asile. A l'aide du feu, ils avoient pratiqué dans les troncs, un espace de six ou sept pieds de hauteur : les foyers d'argile que nous y vîmes, & autour desquels qua-

1777. Janvier.

tre ou cinq perſonnes pouvoient s'aſſeoir (*a*); démontrent qu'ils les habitent quelquefois. Ces habitations ſont très-durables, car ils ont ſoin de laiſſer entier un des côtés de l'arbre, ce qui ſuffit pour y entretenir une ſeve auſſi abondante que dans les autres.

» Les Naturels de la Terre *Van-Diemen*, ſont ſans doute de la même race que ceux des parties ſeptentrionales de la *Nouvelle-Hollande*. Quoiqu'ils n'aient pas la vue mauvaiſe & deux dents de moins à la mandibule ſupérieure, comme ceux que vit Dampierre ſur la côte Oueſt de ce pays; quoique la deſcription de ceux que le Capitaine Cook apperçut ſur la côte orientale durant ſon premier Voyage, ne leur convienne pas à bien des égards, je ſuis perſuadé toutefois que la diſtance des lieux, la communication interrompue, la diverſité du climat & le laps du temps, ſuffiſent pour produire plus de différences dans la figure & les uſages, qu'il n'y en a réellement entre les peuplades de la Terre *Van-Diemen* & celles dont parle Dampierre, & le premier Voyage de M. Cook. Le Journal de Parkinſon offre le

(*a*) Taſman trouva dans la Baie de *Frédéric-Henri*, voiſine de celle de l'*Aventure*, deux arbres, dont l'un avoit deux braſſes, & l'autre deux braſſes & demie de tour; les branches ne commençoient qu'à ſoixante ou ſoixante-cinq pieds de terre. Son Voyage ſe trouve dans la *Collection de Harris*, Edition de Campbell, Vol. I, pag. 136.

portrait de l'un des Habitans des bords de la riviere *Endeavour*, & ce portrait ressemble beaucoup aux Naturels de la Baie de l'*Aventure*. Si leur langue n'est pas la même, cette circonstance ne forme point une difficulté insoluble ; car la conformité du langage de deux peuplades qui vivent éloignées l'une de l'autre, prouve bien qu'ils viennent d'une souche commune ; mais la différence des idiomes n'est pas une preuve du contraire (*a*). 1777. Janvier.

Il faudra étudier beaucoup la langue de la

(*a*) L'habile Auteur des Recherches sur les *Américains*, développe cette idée d'une maniere très-satisfaisante. » C'est quelque chose de surprenant, dit-il, que la foule des idiomes, » tous variés entre eux, que parlent les Naturels de l'*Amérique* » *Septentrionale* : qu'on réduise ces idiomes à des racines ; qu'on » les simplifie ; qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq à six langues meres, respectivement incompréhensibles. On a observé la même singularité » dans la *Sibérie* & la *Tartarie*, où le nombre des idiomes & » des dialectes est également multiplié ; & rien n'est plus commun » que d'y voir des hordes unies, qui ne se comprennent point. » On retrouve cette même multiplicité de jargons dans toutes » les Provinces de l'*Amérique Méridionale* «. (Il auroit pu y ajouter l'*Afrique*.) » Il y a beaucoup d'apparence que la *vie des* » *Sauvages, en dispersant les hommes par petites troupes isolées* » *dans des bois épais, occasionne nécessairement cette grande diversité* » *de langues*, dont le nombre diminue à mesure que la société, » en rassemblant les Barbares vagabonds, en forme un corps » de nation. Alors l'idiome le plus riche & le moins pauvre » en mots, devient dominant & absorbe les autres «. Tom. I, pag. 159, 160.

1777. Janvier.

Terre *Van-Diemen*, & celle des parties les plus ſeptentrionales de la *Nouvelle-Hollande*, avant de prononcer que ces idiomes different l'un de l'autre : je préſume même que l'opinion contraire eſt mieux fondée; car nous reconnûmes que l'animal appelé *Kanguroo*, ſur les bords de la riviere *Endeavour*, eſt connu ici ſous le même nom, & je n'ai pas beſoin d'obſerver qu'il eſt difficile d'attribuer au haſard cette conformité dans la langue des deux peuplades : d'ailleurs il paroît vraiſemblable que les Habitans de la Terre *Van-Diemen* n'auroient jamais perdu l'uſage des pirogues & des canots, s'ils avoient été originairement transportés par mer dans cette partie de l'Iſle. Il faut avouer que les hommes, ainſi que l'animal nommé *Kanguroo*, ſemblent être venus par terre du Nord de ce Cap. Si cette obſervation eſt juſte, elle ſervira tout à la fois à montrer l'origine de la race qui habite la Terre *Van-Diemen*, & décidera une autre queſtion, que le Capitaine Cook & le Capitaine Furneaux paroiſſent avoir déjà réſolue ; il s'enſuivra que la *Nouvelle-Hollande* n'eſt pas coupée en petites Iſles par la mer, comme quelques Ecrivains l'ont imaginé (*a*).

(*a*) Dampierre ſemble être de cette opinion. Vol. 3, pag. 104, 125.

1777. Janvier.

» Je pense donc que tous les Habitans de la *Nouvelle-Hollande* sont de la même race ; ils ressemblent beaucoup aux Insulaires de *Tanna* & de *Manicola* ; & l'on peut supposer, non sans raison, qu'ils viennent originairement de la même contrée que les autres Naturels de la Mer du Sud : car d'environ dix mots, les seuls de la langue de *Van-Diemen*, que nous vînmes à bout de recueillir, celui qui exprime le froid, differe peu du terme qui a cette signification à la *Nouvelle-Zélande* & à *O-Taïti* : on dit *Malla-reeda* à la Terre *Van-Diemen*, *Makkareede* à la *Nouvelle-Zélande*, & *Ma'reede* à *O-Taïti*. Voici les autres mots du petit vocabulaire que nous avons fait à la Terre *Van-Diemen*.

Quadne,	une femme.
Eve'rai,	l'œil.
Mnidje,	le nez.
Ka'my,	la dent, la bouche ou la langue.
Lae'renne,	un petit oiseau indigene des bois du pays.
Koy'gee,	l'oreille.
No'onga,	les cicatrices renflées que les Naturels ont sur le corps.
Teegera,	manger.
Toga'rago,	il faut que je m'en aille, ou je veux m'en aller.

1777. Janvier. » Leur prononciation n'a rien de désagréable; mais elle est un peu rapide : elle ne l'est cependant pas davantage que celle des autres peuplades de la Mer du Sud. En suppósant l'affinité des idiomes, un guide sûr pour découvrir l'origine des Nations, je suis persuadé que si l'on s'occupe de ces recherches avec soin, que si l'on parvient à recueillir exactement & à comparer un nombre suffisant de termes de diverses langues, on trouvera que toutes les peuplades répandues à l'Est depuis la *Nouvelle-Hollande* jusqu'à l'Isle de *Pâques*, ont une souche commune (*a*).

30. Les deux vaisseaux de M. Cook appareillerent le 30 Janvier de la Baie de l'*Aventure*, & ils prirent la route de la *Nouvelle-Zélande*. La nuit du 6

(*a*) M. Marsden a, sur cette matiere, les mêmes idées que M. Anderson. Il observe » qu'une langue générale, altérée & » mutilée par le laps du temps, est répandue dans cette partie » du Monde, depuis *Madagascar* jusqu'aux Terres découvertes » le plus loin à l'Est; que le Malais en est un dialecte très- » corrompu ou raffiné par le mélange d'autres idiomes. Une » conformité de langage aussi universelle, annonce que les » diverses peuplades ont une origine commune; mais un voile » épais cache les circonstances & les progrès de leur séparation ». *Hystory of Sumatra*, pag. 35.

Voyez aussi le Mémoire intéressant qu'il a lu à la Société des Antiquaires; on le trouve dans l'*Archæologia* de cette Académie, Vol. 6, pag. 155. Il y développe davantage son opinion, & il l'appuie sur deux Tables de mots correspondans.

au 7 Février, un des Soldats de la *Découverte* tomba dans les flots, & on ne le revit plus; c'étoit le second accident de cette espece arrivé au Capitaine Clerke depuis son départ d'*Angleterre*. 1777. Février.

M. Cook découvrit la Terre de la *Nouvelle-Zélande*, le 10 à quatre heures après-midi; & le 12 à dix heures du matin il jeta l'ancre dans le *Canal de la Reine Charlotte*, à l'endroit où il avoit mouillé durant son premier Voyage. Il ne vouloit pas perdre de temps, & ses opérations commencerent l'après-midi du même jour: on débarqua les futailles vides, & on nettoya un terrain suffisant pour y établir les deux observatoires, pour y dresser les tentes des Gardes & de ceux des Matelots ou des Soldats qui seroient obligés de passer la nuit à terre. 10.

Relâche à la Nouvelle-Zélande, *& Remarques sur les productions, les Habitans, &c.*

» NOUS fûmes à peine mouillés, que plusieurs pirogues arriverent aux vaisseaux: les Naturels qui oserent monter à bord, furent en petit nombre; j'en fus d'autant plus surpris qu'ils nous connoissoient tous. Parmi les Insulaires qui s'opiniâtroient à demeurer dans leurs pirogues, je distinguai un homme que j'avois traité avec une amitié particuliere, lors de ma derniere relâche;

1777. Février. ni mes démonftrations d'amitié, ni mes préfens ne purent le déterminer à venir près de moi. Je cherchai les motifs de cette réferve ; ils imaginoient fans doute que j'abordois fur leurs côtes, afin de venger la mort des Matelots & des Soldats du Capitaine Furneaux qu'ils avoient maffacrés. Omaï, qu'ils voyoient à mes côtés, étoit fur l'*Aventure*, lorfque cette malheureufe affaire eut lieu; il leur en parla tout de fuite : ils durent le reconnoître, & ils fentirent bien que je ne l'ignorois pas. Je fis tous les efforts poffibles pour les convaincre que je ne leur voulois point de mal, & que la vengeance ne m'engageroit pas à rien entreprendre contre eux. Je ne fais fi cette promeffe les frappa; mais il eft fûr que bientôt ils ne montrerent plus de réferve ni de défiance.

13. » Le 13, chacun des vaiffeaux dreffa une tente fur le terrain où j'avois établi autrefois mon petit camp; on difpofa auffi les obfervatoires, & MM. King & Bayly commencerent leurs obfervations, dont le but principal étoit de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. J'envoyai à terre le refte des futailles; les Tonneliers & un nombre fuffifant de Matelots allerent les réparer & les remplir. Je chargeai deux hommes de braffer de la biere de pin, & j'ordonnai aux Charpentiers & à leurs Aides de couper

du bois : un autre détachement recueillit de l'herbe pour notre bétail ; & ceux qui demeurerent à bord, s'occuperent du radoub des vaiſſeaux & de l'arrangement des vivres & des munitions. Chacun fut employé d'une maniere utile pendant notre ſéjour ici. Je donnai une garde de dix Soldats de Marine, à ceux qui ſe trouvoient ſur la côte, & je fis diſtribuer des armes à tous les Travailleurs. M. King & deux ou trois bas-Officiers, ſe tinrent d'ailleurs conſtamment auprès d'eux. Lorſque j'envoyois un canot à une diſtance conſidérable des vaiſſeaux, j'avois ſoin de l'armer, & de le mettre ſous la conduite de ceux de mes Officiers qui m'inſpiroient le plus de confiance, & qui connoiſſoient le mieux les Naturels. Durant mes autres relâches, je n'avois jamais pris ces précautions, & je ſuis intimement convaincu qu'elles n'étoient pas néceſſaires ; mais après le maſſacre des dix hommes de l'*Aventure*, après celui du Capitaine Marion du Freſne, & de quelques-uns de ſes gens dans la Baie des *des Iſles* (*a*), il étoit impoſſible de n'avoir pas un peu d'inquiétude. 1777. Février.

Si les Zélandois crurent d'abord que nous venions les punir de leur barbarie, ils ne tarderent pas à changer d'opinion ; car, dès ce

(*a*) En 1772.

1777. Février.

jour même, un grand nombre de familles arriverent de différentes parties de la côte, & s'établirent près de nous. Excepté l'eſpace que renfermoit notre petit camp, tous les terrains de cette anſe, où l'on pouvoit dreſſer une hutte, ſe trouverent occupés. Ils ne nous diſputerent point celui que nous avions pris; mais ils vinrent y enlever les débris de quelques vieilles cabanes, & ils ſe ſervirent des matériaux pour en conſtruire de nouvelles.

» On eſt étonné de la promptitude avec laquelle ils conſtruiſent ces huttes : j'en ai vu élever plus de vingt ſur un eſpace qui, une heure auparavant, étoit couvert d'arbriſſeaux & de plantes. Ils apportent ordinairement avec eux une partie des matériaux, & ils trouvent le reſte ſur les terrains qu'ils choiſiſſent. J'ai aſſiſté au débarquement d'une petite peuplade, & à la conſtruction d'un de ces villages. Au moment où les pirogues atteignirent le rivage, les hommes ſauterent à terre; ils ſe mirent en poſſeſſion d'une plaine; ils arracherent les arbres & les arbriſſeaux, & ils dreſſerent une partie de la charpente des huttes ſans perdre une minute. Ils retournerent enſuite à leurs pirogues, ils débarquerent leurs armes, ils les établirent contre un arbre, où ils les placerent de maniere à pouvoir les ſaiſir dans un inſtant. J'obſervai qu'aucun d'eux

1777. Février.

ne négligea cette précaution. Tandis que les hommes conſtruiſoient les cabanes, les femmes ne demeuroient pas oiſives ; quelques-unes veilloient ſur les pirogues, d'autres ſur les proviſions, & le petit nombre de leurs meubles ; d'autres raſſembloient du bois ſec pour faire du feu & préparer le dîner. Les enfans & les vieillards furent aſſez occupés ſur ces entrefaites ; je leur jetai les grains de verre & toutes les bagatelles que j'avois dans mes poches ; le plus adroit les ramaſſoit, & ce petit jeu les divertit beaucoup.

» Ces huttes de paſſage les garantiſſent très-bien du vent & de la pluie, & ils ne veulent pas autre choſe. Je remarquai qu'en général, & peut-être toujours, la même Tribu ou famille s'aſſocie, & éleve des cabanes communes : auſſi avons-nous vu fréquemment leurs villages, ainſi que celles de leurs bourgades qui ſe trouvent les plus étendues, partagées en différens quartiers par des paliſſades de peu de hauteur & par des barrieres.

» Les Zélandois qui s'établirent près de nous, nous procurerent de grands avantages : ils alloient tous les jours à la pêche, lorſque le temps le permettoit, & ils échangeoient ordinairement la meilleure partie de leurs poiſſons. Ce ſupplément, joint à ce que nous prenions au filet ou

1777. Février.

à la ligne, fut si considérable, que le poisson ne nous manqua guere durant notre relâche; nous ne manquâmes pas non plus d'autres rafraîchissemens : on servit constamment aux Equipages des deux vaisseaux, du céleri, du cochléaria & des pois cuits avec des tablettes de bouillon, & on leur donna de la biere de pin. Si quelques-uns de nos gens avoient des germes de scorbut, cette nourriture ne tarda pas à les guérir ; mais à notre arrivée dans le *Canal de la Reine Charlotte*, il n'y avoit que deux hommes sur les cadres de mon vaisseau ; le Capitaine Clerke n'avoit point de malades.

» Indépendamment de ceux des Naturels qui s'établirent près de nous, nous reçûmes la visite d'une multitude d'autres, dont la résidence n'étoit pas éloignée, & de quelques-uns qui habitoient l'intérieur du pays : ils apporterent à notre marché des outils & des instrumens, du poisson & des femmes. Les Matelots montroient une sorte de dégoût pour les Zélandoises, & ils ne se soucioient pas, ou ils craignoient de former des liaisons avec elles. Ce fut un bonheur ; car je n'ai pas ouï dire qu'aucun de mes gens ait quitté son poste, pour aller dans les habitations de l'Isle.

» Je tolere les liaisons avec les femmes, parce que je ne puis les empêcher ; mais je ne les

1777. Février.

encourage jamais, parce que j'en redoute les ſuites. On dit, je le ſais, que les commerces amoureux font la ſureté des Navigateurs parmi les peuples ſauvages : ils offrent peut-être ces avantages aux hommes, qui, par néceſſité ou par choix, veulent s'établir ſur des terres nouvellement découvertes; mais, en général, il n'en eſt pas ainſi des Voyageurs tels que nous, & ces ſortes de liaiſons perdent plus de monde qu'elles n'en ſauvent. Seroit-il raiſonnable d'attendre autre choſe, puiſque les femmes ne ſe livrent aux Navigateurs que par intérêt, & ſans reſſentir ni eſtime ni attachement pour eux? Mon expérience ſur ce point eſt aſſez étendue, & je n'ai jamais vu un exemple du contraire.

» Parmi les Naturels qui n'étoient pas établis près de nous, & qui cependant vinrent nous voir, je diſtinguai un Chef, appelé *Kahoora*; on m'apprit qu'il avoit dirigé la troupe des guerriers qui aſſommerent le détachement du Capitaine Furneaux, & qu'il avoit lui-même tué M. Rowe. D'après ce que me dirent de lui la plupart de ſes compatriotes, il étoit plus redouté que chéri : on ne ſe contenta pas de me répéter qu'il étoit un méchant homme, quelques-uns m'engagerent à diverſes repriſes à lui donner la mort, & ils parurent bien ſurpris de ce que je ne me rendois pas à leurs inſtances; car, ſelon

1777. Février. leurs principes de morale, il étoit juste de le tuer. Mais j'aurois pu exterminer la race entiere, si j'avois suivi les conseils de cette espece que je reçus : les Habitans de tous les villages ou hameaux me prierent chacun à leur tour de détruire leurs voisins. Il n'est pas aisé de concevoir les motifs d'une animosité si terrible, & elle prouve d'une maniere frappante, jusqu'à quel point ces malheureuses peuplades sont divisées entre elles : je suis sûr que je ne me mépris pas sur l'intention des Naturels qui m'adresserent des prieres si étranges ; car Omaï, dont la langue naturelle est un dialecte de celle de la *Nouvelle-Zélande*, & qui entendoit parfaitement bien tout ce qu'on me dit, me servoit d'interprete.

15. » Le 15, j'allai dans mon canot examiner les districts qui offroient la meilleure herbe ; je voulois voir ensuite l'Hippa ou le Village fortifié, situé à la pointe Sud-Ouest de *Motuara*, & les lieux que nous avions convertis autrefois en jardins. Je trouvai l'Hippa désert ; mais les maisons & les palissades avoient été réparées : elles me parurent en bon état, & d'autres indices m'annonçoient qu'il avoit été habité peu de temps auparavant. Il est inutile de décrire ici cette espece de forteresse ; j'en ai assez parlé dans la Relation de mon premier Voyage, à

laquelle je renvoie mes Lecteurs (*a*); la planche qui l'accompagne achevera d'en donner une juste idée. 1777. Février.

» Lorsque l'*Aventure* relâcha pour la premiere fois en 1773 (*b*) dans le *Canal de la Reine Charlotte*, M. Bayly établit son observatoire à cet endroit; & lui & les hommes qui l'accompagnerent, planterent à leurs heures de loisir plusieurs des graines de nos jardins. Je n'en trouvai pas le moindre vestige : il est vraisemblable que les Naturels détruisirent ces plantations, afin d'y construire des huttes quand le village fut rebâti : car les autres jardins plantés par le Capitaine Furneaux, produisoient des choux, des oignons, des poireaux, du pourpier, des radis, de la moutarde, des patates, &c. quoiqu'ils fussent entiérement couverts des herbes sauvages du pays. Les patates venoient *du Cap de Bonne-Espérance*; le changement de sol les avoit beaucoup améliorées; & si les Zélandois les soignoient un peu, elles seroient supérieures à celles qu'on recueille dans la plupart des autres pays. Les Zélandois les aiment beaucoup, & cependant il me fut démontré qu'ils n'ont pas

(*a*) Collection de Hawkesworth, Tome III de la Traduction Françoise, *pag. 120*.

(*b*) Voyez le second Voyage de Cook, Tom. I de la Traduction Françoise.

1777. Février. pris la peine d'en planter une ſeule, & que, ſans la difficulté de nettoyer le terrain où nous les avions ſemées jadis, il n'en reſteroit aucune aujourd'hui. J'ajouterai qu'ils ont également négligé la culture des autres plantes que nous avions laiſſées parmi eux.

16. » Le 16, à la pointe du jour, je m'embarquai avec un détachement qui alloit cueillir de l'herbe pour notre bétail : j'emmenai cinq canots; le Capitaine Clerke, pluſieurs des Officiers, Omaï & deux des Naturels m'accompagnerent. Nous remontâmes le canal l'eſpace d'environ trois lieues, & nous débarquâmes enſuite ſur la bande orientale, à un endroit où j'avois été durant mon ſecond Voyage; nous y trouvâmes de l'herbe en abondance, & on en chargea deux bateaux.

» En redeſcendant le canal, nous voulûmes voir l'*Anſe de l'Herbe*, où les gens du Capitaine Furneaux avoient été maſſacrés. J'y rencontrai mon vieil ami Pédro, qui ne m'avoit preſque pas quitté lors de ma derniere relâche dans ce canal. Mon ſecond Voyage en fait mention (*a*); lui & un autre de ſes compatriotes ſe préſenterent ſur la greve, armés de leur patoos & de leurs piques, & ils nous reçurent avec un air de

(*a*) Second Voyage de Cook, fin du troiſieme volume de la Traduction Françoiſe.

cérémonie. J'ignore si cette réception leur fut dictée par la politesse ou par la crainte : je crus qu'elle annonçoit de la frayeur ; s'ils en éprouvoient réellement, les présens qu'ils reçurent de moi, la dissiperent bientôt : mes largesses engagerent deux ou trois personnes de cette Tribu à s'approcher de nous ; la plupart des autres se tinrent si éloignés, que nous ne pûmes distinguer leur figure.

1777. Février.

» Tandis que nous étions à cet endroit, nous eûmes la curiosité d'apprendre des détails sur la mort tragique de nos dix compatriotes ; & Omaï nous servit d'interprete. Pédro & les autres Naturels auxquels nous nous adressâmes, répondirent à toutes nos questions, sans montrer aucune réserve, & comme des hommes qui ne craignent pas d'être punis d'un crime dont ils sont innocens. Nous savions déjà qu'aucun d'eux n'avoit eu part au massacre : ils nous dirent que nos gens dînoient environnés de plusieurs des Naturels ; que quelques-uns de ceux-ci volerent en cachette, ou enleverent publiquement du pain & du poisson ; que notre détachement irrité, frappa les voleurs ; que la querelle s'échauffa, & que deux Zélandois furent tués par l'explosion de deux fusils ; qu'avant que nos gens pussent en tirer un troisieme, ou rechargeassent ceux qui venoient de lâcher leur coup, les Zélandois

1777. Février. ſe précipiterent ſur notre petite troupe ; qu'ils l'accablerent par leur nombre, & aſſommerent tous ceux qui la compoſoient. Pédro & ſes compagnons, après avoir raconté l'hiſtoire du maſſacre, nous montrerent le lieu de la ſcene ; c'eſt au coin de l'anſe à main droite. Pour nous indiquer l'heure où elle ſe paſſa, ils nous firent voir l'endroit où ſe trouvoit le ſoleil, & ce dut être aſſez tard dans l'après-dînée. Ils nous montrerent auſſi la place où mouilloit le canot ; il paroît qu'il étoit à environ deux cents verges de celle où dînoit l'Equipage : un Negre du Capitaine Furneaux le gardoit.

» D'autres nous dirent que ce Negre fut la cauſe de la querelle, & qu'elle arriva de la maniere ſuivante. L'un des Naturels ayant volé quelque choſe dans le canot, le Negre lui donna un vigoureux coup de bâton : le Zélandois pouſſa des cris qui furent entendus de ſes compatriotes : ceux-ci imaginant qu'il étoit tué, fondirent à l'inſtant ſur les étrangers, qui n'ayant pu gagner la mer, ni s'armer aſſez tôt pour échapper au danger qui les menaçoit, périrent de la main de leurs ſauvages ennemis.

» La premiere de ces verſions fut atteſtée par le plus grand nombre des Naturels, avec leſquels nous converſâmes à diverſes repriſes, & qui, je crois, n'avoient aucun intérêt de nous tromper.

La seconde est celle de l'un des Zélandois, qui abandonnerent leur pays pour s'embarquer avec nous, & qui par conséquent n'avoient point de motif de nous taire la vérité. Ils avouerent tous que le massacre eut lieu au moment où l'Equipage du canot étoit assis sur l'herbe & dînoit; & il est très-probable que les deux récits sont exacts, car ils sont parfaitement d'accord. Il est aisé de concevoir que tandis que quelques-uns des Naturels voloient le Negre chargé de la garde du canot, d'autres Insulaires envahissoient de leur côté la propriété de ceux de nos gens qui se trouvoient à terre. 1777. Février.

» Quoi qu'il en soit, les Zélandois convinrent unanimement, que des vols commis par leurs compatriotes, produisirent la querelle; ils convinrent aussi que le massacre ne fut pas prémédité, & que si l'Equipage eût été moins vif à punir le voleur, il n'y auroit point eu de sang répandu. Les ennemis les plus ardens de Kahoora, ceux qui m'excitoient avec le plus de zele à l'assassiner, avouerent en même-temps, qu'il n'avoit pas intention d'élever une dispute, bien moins encore de donner la mort à personne, & qu'il ne forma ce projet, qu'après avoir vu nos gens porter les premiers coups. Il paroît aussi que les malheureux, victimes de la férocité Zélandoise, furent bien loin de prévoir ce qui leur arriva;

s'ils avoient eu la moindre inquiétude, ils n'au-
1777. Février. roient pas eu la témérité de s'asseoir pour dîner, à une distance si considérable de leur canot, & au milieu d'une troupe de guerriers, qui, le moment d'après, devoient être leurs bourreaux. Je n'ai jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le canot; les uns me dirent qu'on l'avoit mis en pieces & brûlé; d'autres, qu'une Tribu étrangere l'avoit emmené, mais qu'ils ne pouvoient indiquer en quel endroit.

» Nous demeurâmes dans l'*Anse de l'Herbe* jusqu'au soir, & après avoir chargé de foin, de céleri & de cochléaria, &c. le reste de nos canots, nous nous rembarquâmes, afin de retourner à bord. Nous avions déterminé Pédro à lancer sa pirogue à la mer & à nous accompagner; mais à peine eûmes-nous quitté le rivage, que le vent souffla avec beaucoup d'impétuosité du Nord-Ouest, ce qui l'obligea de regagner la terre : nous continuâmes notre route, & ce fut avec beaucoup de peine que nous atteignîmes les vaisseaux. Quelques-uns des canots n'arriverent qu'à une heure du matin; heureusement qu'ils furent rentrés à cette époque, car nous essuyâmes bientôt une véritable tempête, entremêlée d'une forte pluie; de sorte que nos travaux se trouverent suspendus durant
17. la journée du 17. L'ouragan cessa le soir,

& le vent qui passa à l'Est, amena le beau temps. 1777. Février.

» Nous reprîmes nos travaux le lendemain; les Naturels conduisirent leurs pirogues au large & se mirent à pêcher. Pédro vint s'établir près de nous avec toute sa famille. Matahouah est le véritable nom de ce Chef; celui de Pédro lui avoit été donné par quelques-uns de nos gens, durant mon second Voyage, & je l'avois ignoré jusqu'alors. Il étoit connu de ses compatriotes sous l'une & l'autre de ces dénominations. 18.

» Nous essuyâmes le 20, dans la matinée, un second ouragan du Nord-Ouest; il ne fut pas aussi long que le premier, mais les coups de vent qui venoient des collines, étant beaucoup plus forts, nous fûmes obligés d'abattre les vergues & les mâts de hune; &, malgré cette précaution, nous eûmes bien de la peine à affronter l'orage. Ces ouragans sont ici très-communs, & quelquefois très-violens & très-incommodes. Les montagnes voisines toujours surchargées de vapeurs alors, augmentent l'impétuosité du vent & changent sa direction de telle maniere, que deux rafalles ne viennent jamais de suite du même point du compas, & que, plus on est près de la côte, plus on en ressent les effets. 20.

» Le 21, nous reçûmes la visite d'une Tribu ou 21.

1777. Février. famille, composée d'environ trente personnes, qui venoient du haut du canal. Je ne les avois jamais vues. Le Chef s'appeloit Tomatongeauooranne; il étoit âgé d'environ quarante-cinq ans, & sa physionomie annonçoit la franchise & la joie. En général, les hommes, les femmes & les enfans avoient de beaux traits, & je n'ai pas rencontré une aussi belle famille à la *Nouvelle-Zélande*.

» A cette époque, plus des deux tiers des Habitans du canal s'étoient établis autour de nous. Une foule d'entre eux se rendoit chaque jour aux vaisseaux, ou dans notre camp. Ils venoient surtout aux tentes, lorsque les Matelots fondoient la graisse de nos veaux marins. Ils sembloient aimer l'huile plus passionnément encore que les Groënlandois; ils mettoient du prix même à l'écume qu'on ôtoit de la chaudiere, même à la lie déposée au fond des tonneaux. Quelques gouttes d'huile puantes étoient pour eux une friandise agréable; ils la demandoient avec une ardeur extrême, & je jugeai qu'ils n'en boivent pas souvent.

23. » Le 23, nous avions embarqué la quantité d'herbages & de foin que nous crûmes nécessaire à notre bétail, jusqu'à notre arrivée à *O Taïti*; & les deux vaisseaux avoient assez d'eau & de bois : on abattit les tentes, & on reconduisit à

à bord tout ce que nous avions porté ſur la côte. Le lendemain, nous appareillâmes & nous ſortîmes de l'anſe. Le vent n'étoit pas bon, je m'apperçus que le juſant finiroit, avant que nous euſſions débouqué le canal, & nous mouillâmes de nouveau, un peu en dehors de l'Iſle *Motuara*, afin d'attendre une occaſion plus favorable de paſſer le détroit. 1777. Février. 24.

» Tandis que nous démarrions, pour remettre à la voile, Tomatongeauooranne, Matahouah, & beaucoup d'autres Zélandois, vinrent nous dire adieu, ou plutôt chercher à obtenir de nous de nouveaux préſens. Ces deux Chefs me demanderent des chevres & des cochons. Je donnai à Matahouah deux chevres, un mâle & une femelle, avec leur chevreau; & à Tomatongeauooranne, deux cochons, un verrat & une truie. Ils me promirent de ne pas les tuer, mais j'avoue que je ne comptai pas beaucoup ſur leur parole. J'appris, à cette occaſion, que les animaux envoyés à terre par le Capitaine Furneaux, étoient tombés, bientôt après, entre les mains des Naturels, & qu'il n'en reſtoit aucun; mais je ne pus rien ſavoir ſur ceux que j'avois laiſſés, à mon ſecond Voyage, dans la baie de l'*Oueſt*, & dans l'anſe des *Cannibales*. Tous les Inſulaires avec qui je cauſai, convinrent cependant que les bois ſitués derriere l'anſe du vaiſſeau, renfermoient

1777. Février.

des volailles qui y vivoient dans l'état ſauvage; & les deux Zélandois qui s'embarquerent ſur mon bord, m'informerent enſuite que Tiratou, Chef du pays, très-aimé de ſes compatriotes, avoit beaucoup de coqs & de poules, & une des truies.

» Quand j'arrivai à la *Nouvelle-Zélande*, j'avois réſolu d'y laiſſer non-ſeulement des chevres & des cochons, mais des moutons, & un jeune taureau, avec deux geniſſes, ſi je trouvois un Chef aſſez puiſſant pour les garder & les défendre, ou un endroit ſolitaire qui me donnât lieu de croire que les Naturels ne les découvriroient pas. Mais je ne rencontrai ni l'un ni l'autre; & Tringoboohee que je vis dans mon ſecond Voyage (*a*), & qui à cette époque me parut un perſonnage de ſi grande importance, ne vivoit plus. Il avoit été tué cinq mois auparavant avec ſoixante & dix perſonnes de ſa Tribu; & rien n'indiquoit autour de nous, une Tribu aſſez nombreuſe, pour avoir une ſupériorité de forces ſur les autres Tribus du pays. J'aurois manqué mon but, en donnant ces animaux à une famille dénuée de la force néceſſaire; car dans une contrée comme celle-ci, où la propriété eſt ſi incertaine, ils ſeroient bientôt devenus la proie d'une peuplade victorieuſe; on

(*a*) Voyez le ſecond Voyage de Cook, tome III de la Traduction Françoiſe, *page* 362.

auroit ſéparé les mâles des femelles, ou bien on les auroit tués; & vraiſemblablement ces deux choſes auroient eu lieu. Les obſervations faites depuis notre arrivée étoient ſi déciſives ſur ce point, que je n'y aurois dépoſé aucun de nos quadrupedes, ſi Matahouah & Tomatongeauooranne ne m'avoient demandé des chevres & des cochons. J'en avois aſſez pour l'uſage que j'en voulois faire; & quoique je n'ignoraſſe pas que, ſelon toute apparence, ils les tueroient, je leur donnai des cochons & des chevres. J'ai laiſſé, à la *Nouvelle-Zélande*, dix ou douze cochons à différentes époques, outre ceux qu'y dépoſa le Capitaine Furneaux; & à moins qu'il n'arrive un concours d'événemens bien fâcheux, les Navigateurs y trouveront un jour ces quadrupedes dans l'état ſauvage ou dans l'état de domeſticité.

1777. Février.

» Nous fûmes à peine mouillés près de *Motuara*, que trois ou quatre pirogues, remplies de Naturels, arriverent de la bande Sud-Eſt du Canal; nous achetâmes une quantité conſidérable des productions & des ouvrages du pays. Kahoora, le Chef des Guerriers qui maſſacrerent les dix hommes du Capitaine Furneaux, montoit une des pirogues. C'eſt la troiſieme fois qu'il venoit nous voir, ſans montrer la plus légere frayeur. J'étois ſur la côte, lorſqu'il ſe rendit auprès de la *Réſolution*,

1777. Février. & je fus de retour à bord, au moment où il partoit. Omaï, qui m'avoit accompagné à terre, l'apperçut; il le dénonça tout de suite, & il me conjura de le faire tuer à coups de fusil. Ce n'est pas tout, il adressa la parole à Kahoora, & il le menaça de le poignarder de sa propre main, s'il avoit la hardiesse de revenir.

» Le Zélandois fut si peu effrayé de ces menaces, qu'il revint le lendemain, avec toute sa famille, composée de vingt personnes, y compris les femmes & les enfans. Omaï m'en avertit de nouveau, & il me demanda s'il devoit l'engager à monter à bord. Je lui répondis qu'il le pouvoit. Bientôt après, il amena ce Chef dans ma chambre, & il me dit : » Voilà Kahoora, tuez-le «. Mais oubliant ses menaces de la veille, ou craignant que je ne le chargeasse de l'exécution, il se retira tout de suite. Cependant il reparut bientôt; & voyant Kahoora sur ses pieds, il s'écria d'un ton de reproche : » Pourquoi ne le tuez-vous pas? » Vous m'assurez qu'on pend en *Angleterre* » l'homme qui en tue un autre; ce barbare en a » tué dix, & vous ne voulez pas lui donner la » mort, quoique la plupart de ses compatriotes » le désirent, quoique cela soit juste «. L'éloquence assez solide d'Omaï me fit rire; je lui enjoignis de demander au Zélandois, pourquoi il avoit tué le Détachement du Capitaine Furneaux.

1777. Février.

Kahoora effrayé par cette queſtion, étendit ſes bras en ſuppliant, & baiſſa la tête : il avoit l'air d'un homme ſurpris dans une embuſcade, & je ſuis perſuadé qu'il s'attendoit à mourir ſur l'heure. Mais il reprit ſa gaieté dès le moment où je promis de ne pas attenter à ſa perſonne. Il ne ſembloit pas diſpoſé néanmoins à répondre à notre queſtion, & il fallut lui répéter, à diverſes repriſes, que je ne me vengerois pas. Lorſqu'il eut obtenu le pardon dont il croyoit avoir beſoin, il eut le courage d'avouer qu'un de ſes compatriotes, ayant voulu échanger une hache de pierre, l'Anglois à qui il l'offrit, s'en empara, & refuſa enſuite de la rendre ou d'en payer la valeur; que le propriétaire de la hache ſe ſaiſit de quelques morceaux de pain, comme d'un équivalent, & que la querelle s'engagea.

» Les autres détails racontés par Kahoora, ſur cette malheureuſe affaire, different peu de ce qu'on nous avoit dit auparavant. Il nous apprit qu'il avoit couru de très-grands dangers durant le combat; qu'il fut couché en joue, & qu'il n'échappa au coup de fuſil, qu'en ſe cachant derriere le canot; qu'un autre homme placé près de lui, fut renverſé ſur la pouſſiere roide mort; qu'immédiatement après l'exploſion, il attaqua M. Rowe, Chef du Détachement, qui ſe défendit avec ſon épée; que lui Kahoora fut bleſſé au bras,

1777. Février.

mais qu'enfin sa troupe plus nombreuse, remporta une victoire complete.

» M. Burney, envoyé le lendemain à terre (*a*), avec un détachement armé, trouva les membres épars des dix hommes qui avoient débarqué la veille : plein de ressentiment & de fureur, il tira plusieurs volées sur les Naturels, qui étoient encore rassemblés au lieu de la scene, & qui vraisemblablement achevoient de manger les cadavres des vaincus. Il étoit naturel de supposer que les coups de fusil avoient eu du succès, & que quelques-uns des assassins, ou des cannibales, avoient été tués au milieu de leur détestable repas. Nous interrogeâmes, sur ce point, Kahoora, & d'autres qui s'étoient trouvés au combat & au festin ; il parut que notre supposition étoit mal fondée, & que les coups tirés par M. Burney, n'avoient tué ni blessé personne.

» La plupart des Naturels que nous avions rencontrés depuis notre arrivée à la *Nouvelle-Zélande*, savoient bien, comme je l'ai déjà dit, que je n'ignorois pas la maniere barbare dont ils avoient traité les dix hommes du Capitaine Furneaux, & ils comptoient surement que je tuerois Kahoora; non-seulement ils sembloient

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, tom. IV de la Traduction Françoise, *pag.* 139 & les suivantes.

le désirer, mais ils témoignerent beaucoup de surprise, en voyant ma modération à cet égard. 1777. Février.
Il en étoit instruit, ainsi que moi, & je fus très-étonné à mon tour, qu'il osât se mettre si souvent en mon pouvoir. Lorsqu'il vint nous voir, tandis que les vaisseaux mouilloient dans l'anse, il put se fier au nombre de ses amis qui l'accompagnoient, & se croire en sureté; mais il nous fit ses deux dernieres visites, dans des circonstances plus défavorables. Nous étions mouillés à l'entrée du canal, assez loin de la côte; il n'avoit aucun secours à espérer de ses compatriotes; il ne devoit pas compter qu'il réussiroit à prendre la fuite, si je voulois l'arrêter. Cependant, après le premier moment de crainte, que lui causa une de nos questions, dont j'ai parlé plus haut, loin d'éprouver du trouble & du mal-aise, il apperçut dans la grande chambre le portrait d'un Zélandois, & il nous pria de faire le sien. Il se tint assis, sans témoigner aucune impatience, jusqu'à ce que M. Webber l'eût achevé. Je dois dire que j'admirai son courage, & que je fus flatté de la confiance que je lui inspirois. Ce que j'avois répondu à ceux des Naturels, qui me pressoient de le tuer, le tranquillisoit; je les assurai en effet que j'avois toujours été l'ami d'eux tous, & que je le serois toujours, à moins qu'ils ne se conduisissent de maniere à

1777. Février.

changer mes dispositions à leur égard; que je ne pensois plus aux dix hommes assommés par eux; que ce crime étoit trop ancien, & que je n'en avois pas été témoin; mais que s'ils formoient jamais une seconde tentative de cette espece, ils verroient tomber sur eux tout le poids de mon ressentiment.

» Avant d'arriver à la *Nouvelle-Zélande*, Omaï avoit formé le projet d'emmener aux Isles de la *Société*, un des Naturels de ce pays. Il trouva bientôt une occasion de l'exécuter; un Zélandois, d'environ dix-sept ou dix-huit ans, appelé Taweiharooa, lui proposa de l'accompagner, & il vint s'établir sur mon bord. Je fis d'abord peu d'attention à cet arrangement; j'imaginai que le Zélandois nous quitteroit, lorsque nous serions sur le point d'appareiller, & lorsqu'il auroit profité des largesses d'Omaï; m'appercevant enfin qu'il étoit bien décidé à s'embarquer avec nous, & ayant appris qu'il étoit fils unique d'un Chef mort, que sa mere vivoit encore & qu'on la respectoit, je craignis qu'Omaï n'eût trompé ce jeune homme, & ceux qui s'intéressoient à lui, en leur laissant l'espoir, ou en les assurant que nous reviendrions sur cette côte. Je leur déclarai d'une maniere positive, que si Taweiharooa suivoit son dessein, il ne reverroit jamais sa Patrie. Mon discours ne parut faire aucune

impreſſion. La veille de notre départ, Tiratoutou, mere du jeune homme, arriva à bord dans l'après-dînée, ſans doute afin de recevoir de nouveaux préſens d'Omaï. Elle demeura avec ſon fils juſqu'à la nuit. Ils ſe féparerent avec toutes les démonſtrations de tendreſſe qu'on peut attendre d'une mere & d'un fils qui ſe quittent pour jamais. Elle dit qu'elle ne verſeroit plus de larmes, & elle ne tint que trop ſa parole; car, lorſqu'elle revint le jour ſuivant, faire à ſon fils ſes derniers adieux, elle parut fort gaie, tout le temps qu'elle demeura à bord, & elle s'en alla ſans montrer aucune émotion. 1777. Février.

» Taweiharooa, afin de voyager d'une maniere convenable à ſa naiſſance, ſe propoſoit d'emmener un autre jeune homme en qualité de domeſtique; celui-ci demeura ſur notre bord, juſqu'au moment où il vit les préparatifs de notre départ: ſes parens vinrent le redemander à cette époque; mais il fut remplacé le lendemain, par un petit garçon âgé de neuf ou dix ans, & appelé Kokoa. Le pere de Kokoa me le préſenta; je crois qu'il auroit quitté ſon chien avec moins d'indifférence. Il s'empara du peu de vêtemens que portoit l'enfant, & il le laiſſa complétement nu. J'avois pris des peines inutiles pour leur faire comprendre que Taweiharooa & Kokoa ne reviendroient plus à la *Nouvelle-Zélande*;

1777. Février.

ni leurs parens, ni aucun des Naturels, ne s'inquiétoient de leur ſort. D'après cette inſouciance, d'après la perſuaſion où j'étois que les jeunes Voyageurs ne perdroient rien en s'établiſſant aux Iſles *de la Société*, je conſentis aux arrangemens d'Omaï.

» Mes obſervations, & les détails que m'ont donné Taweiharooa & d'autres, prouvent que les Habitans de la *Nouvelle-Zélande* vivent dans des tranſes continuelles : la plupart des Tribus croient avoir eſſuyé des injuſtices & des outrages de leurs voiſins, & elles épient ſans ceſſe l'occaſion de ſe venger. Ils aiment beaucoup à manger la chair de leurs ennemis tués dans les batailles; & le déſir de cet abominable repas, eſt peut-être une des principales cauſes de leur ardeur dans les combats. On m'a dit qu'ils attendent quelquefois bien des années, un moment favorable, & qu'un fils ne perd jamais de vue l'injure faite à ſon pere. Pour exécuter leur horrible deſſein, ils ſe gliſſent pendant les ténebres au milieu de leurs ennemis; s'ils les ſurprennent, ce qui, je crois, arrive peu, ils leur donnent la mort à tous, & ils n'épargnent pas même les femmes & les enfans. Lorſque le maſſacre eſt achevé, ils mangent les vaincus ſur le lieu même où s'eſt paſſée la boucherie; ou ils emportent autant de cadavres qu'ils le peuvent, & ils s'en régalent enſuite chez

eux avec une brutalité trop dégoûtante pour la décrire ici. S'ils ſont découverts avant d'avoir exécuté leur ſanguinaire projet, ils s'enfuient ordinairement ; & on les pourſuit, & on les attaque quelquefois à leur tour. Ils ne connoiſſent point cette modération qui donne quartier, ou qui fait des captifs; en ſorte que les vaincus ne peuvent mettre leurs jours à couvert que par la fuite. Cet état perpétuel de guerre, & cette maniere de la conduire, ſi deſtructive de la population, les rend très-attentifs, & il eſt rare de rencontrer, le jour ou la nuit, un Zélandois qui ne ſoit pas ſur ſes gardes. Il eſt impoſſible de rien ajouter aux motifs qui excitent leur vigilance; la conſervation de leur vie & leur bonheur dans l'autre monde en dépendent : car, ſelon leur ſyſtême religieux, l'ame de l'homme, dont le corps eſt mangé par l'ennemi, eſt condamnée à un feu éternel, tandis que les ames de ceux dont les corps ont été arrachés des mains des meurtriers, ainſi que les ames de ceux qui meurent de mort naturelle, vont habiter avec les Dieux. Je leur demandai s'ils mangeoient ceux de leurs amis qui étoient tués à la guerre, mais dont les corps ne tomboient pas au pouvoir de l'ennemi? Ils parurent étonnés de ma queſtion; ils me répondirent que non : ils témoignerent même une forte d'horreur ſur l'idée qu'elle préſentoit.

1777. Février.

1777. Février.

Ils enterrent communément leurs morts ; mais s'ils ont tué plus d'ennemis qu'ils ne peuvent en manger, ils les jettent à la mer.

» On ne trouve point parmi eux de *morais*, ni rien qui ressemble à un lieu destiné au culte public, & les pratiques de la Religion ne les rassemblent jamais : mais ils ont des Prêtres qui adressent des prieres aux Dieux, dont ils réclament la protection pour leurs affaires temporelles ; par exemple, une entreprise contre une Tribu ennemie, une pêche.

» Je n'ai rien pu découvrir de leurs principes religieux ; mais, quels qu'ils soient, ils prennent dès l'enfance la ferme habitude de ne point s'en écarter. Le jeune homme qui devoit accompagner Taweiharooa m'en donna une preuve frappante : il s'abstint de manger la plus grande partie du jour, parce qu'on lui avoit coupé les cheveux. Nous employâmes vainement toutes sortes de moyens pour le faire manquer à sa résolution ; afin de le tenter, nous lui offrîmes les choses qu'il aimoit le plus : il nous répondit que l'Eatooa le tueroit, s'il mangeoit quelque chose ce jour-là. Cependant vers le soir, les besoins de son estomac l'emporterent sur les préceptes de sa Religion, & il se permit un peu de nourriture, mais en petite quantité. J'avois conjecturé souvent que les Zélandois ont des idées superstitieuses

fur les cheveux; j'en avois vu à diverfes reprifes une quantité affez confidérable, attachés à des branches d'arbre, près de quelques-unes des habitations, mais je n'ai jamais rien appris de détaillé là-deffus. 1777. Février.

» Malgré l'état de divifion & de guerre dans lequel vivent les Zélandois, les Voyageurs qui traverfent un canton fans avoir de mauvais deffeins, font bien reçus & régalés durant leur féjour; mais on exige qu'ils ne demeurent pas plus de temps qu'il n'en faut pour terminer leurs affaires : ces Voyageurs font fur-tout des Marchands qui vendent du poenammoo ou du talc vert. On dit que cette pierre fe trouve feulement à un endroit qui porte fon nom, & qui eft fitué vers le fond du *Canal de la Reine Charlotte*, à un ou deux jours de chemin, au plus, du port où mouilloient nos vaiffeaux. Je regrettai beaucoup de manquer de loifir, je ferois allé voir le diftrict d'où l'on tire cette pierre; car on nous en raconta cent hiftoires fabuleufes, dont aucune ne paroiffoit vraifemblable. Ceux des Naturels qui montroient le plus d'intelligence, effayerent de nous convaincre, mais ils n'en vinrent pas à bout : ils nous dirent, par exemple, que le *poenammoo* vient d'un poiffon, qu'ils harponnent, qu'ils traînent enfuite au rivage où ils l'attachent & où il fe change en pierre. Ils avouoient tous

1777. Février.

qu'on le ramaſſe dans un grand lac ou dans une mare ; & ſi l'on peut former ici quelque conjecture, il eſt probable que les torrens l'amenent du haut des montagnes & le dépoſent ſous l'eau. Les Naturels appellent ce lac *Tavai poenammoo*, c'eſt-à-dire, l'eau du Talc vert : ils donnent ce nom au diſtrict voiſin, & non pas à l'Iſle la plus méridionale de la *Nouvelle-Zélande*, comme je l'ai ſuppoſé dans la Carte & le diſcours de mon premier Voyage (*a*).

» La polygamie eſt autoriſée parmi eux ; on rencontre ſouvent un homme qui a deux ou trois femmes : les femmes ſont nubiles de bonne heure : celles qui ne ſe marient pas, paroiſſent vivre dans l'abandon, elles ont beaucoup de peine à pourvoir à leur ſubſiſtance ; dénuées de protecteurs, elles ſe trouvent ſans ceſſe à la merci de quiconque a de la force.

» Les Zélandois ſemblent ſatisfaits du peu de connoiſſances qu'ils poſſedent ; ils n'eſſayent en aucune maniere de les étendre, & leurs obſervations ou leurs recherches annoncent un eſprit peu curieux. Les objets nouveaux ne leur inſpirent pas ce degré de ſurpriſe, qu'il feroit naturel d'imaginer, & leur attention n'eſt jamais fixée

(*a*) Voyez le premier Voyage de Cook, dans la Collection de Hawkesworth.

un moment. Ils formoient quelquefois, il eſt vrai, un cercle autour d'Omaï, qu'ils aimoient beaucoup; mais ils écoutoient ſes diſcours comme des gens qui ne comprennent point & qui ne ſe ſoucient point de comprendre ce qu'on leur dit. 1777. Février.

» Je demandai un jour à Taweiharooa combien de vaiſſeaux pareils aux nôtres avoient abordé au *Canal de la Reine Charlotte* ou aux environs: il commença par nous en indiquer un dont nous n'avions jamais entendu parler, qui relâcha dans un port de la côte Nord-Oueſt de *Teeravitte*, peu d'années avant ma premiere relâche, c'eſt à dire, peu d'années avant l'arrivée de l'*Endeavour*, que les Zélandois appellent le *Vaiſſeau de Tupia*. Je crus d'abord qu'il ſe trompoit ſur l'époque & le lieu du mouillage; que le bâtiment dont il faiſoit mention, étoit celui de M. de Surville, qui toucha, dit-on, à la côte Nord-Eſt d'*Eaheinomauwe*, la même année que l'*Endeavour*; ou celui de M. Marion du Freſne, qui relâcha dans la *Baie des Iſles*, peu d'années après: mais il nous aſſura qu'il ne ſe méprenoit, ni ſur l'époque, ni ſur le lieu du mouillage, & que le fait étoit connu de tous les Habitans des environs du *Canal de la Reine Charlotte* & de *Teeravitte*. Il ajouta que le Capitaine eut des liaiſons avec une femme du pays; que cette femme en eut un fils qui vivoit encore, & qui étoit à-peu-près de l'âge de

1777. Février.

Kokoa. Quoique Kokoa ne fût pas encore au monde au temps dont il est ici question, il paroissoit savoir toute l'histoire : Taweiharooa nous apprit de plus, que ce premier vaisseau apporta la maladie vénérienne à la *Nouvelle-Zélande*. Je souhaite que les Navigateurs Européens, qui y ont abordé depuis, n'aient pas à se reprocher également d'avoir laissé un monument si affreux de leur séjour : cette maladie n'y est aujourd'hui que trop connue; ils ne semblent pas néanmoins s'en occuper beaucoup, & ils disent que ses effets ne sont pas actuellement aussi terribles à beaucoup près, qu'ils le furent d'abord: ils font prendre aux malades des bains d'une espece de vapeur produite par la fumée de quelques plantes qu'ils posent sur des pierres chaudes. Je n'ai pu découvrir s'ils emploient d'autres remedes (*a*).

» Je regrettai de n'avoir pas ouï parler de ce vaisseau, tandis que je mouillois dans le canal; Omaï nous auroit procuré des informations plus détaillées & plus exactes, & il auroit interrogé des témoins oculaires. Taweiharooa ne savoit

(*a*) Il est assez singulier que les Zélandois aient imaginé le même remede que les Russes. Des Médecins très-distingués en font beaucoup de cas, & on vient de publier un Ouvrage de M. Sanchès, qui préfere ce traitement à tous les autres.

que

que par ouï-dire, ce qu'il nous raconta; & bien des mépriſes pouvoient s'être gliſſées dans 1777. Février. ſon hiſtoire. Je ſuis perſuadé néanmoins que, d'après ſon témoignage, on peut croire qu'un vaiſſeau avoit abordé à *Teeravitte* avant mon arrivée ſur l'*Endeavour;* car on me l'avoit déjà aſſuré autrefois. Sur la fin de l'année 1773, lors de la ſeconde relâche que je fis à la *Nouvelle-Zélande*, durant mon ſecond Voyage, quelques-uns des Naturels à qui je demandai des nouvelles de l'*Aventure*, qui s'étoit ſéparé de nous, m'avertirent qu'un bâtiment avoit relâché dans le port de la côte *Teeravitte:* je crus que je les comprenois mal, & je ne ſongeai pas même à vérifier cette aſſertion.

» La maladie vénérienne n'eſt pas le ſeul monument qui rappelle aux Zélandois le ſéjour de ce vaiſſeau; Taweiharooa nous dit que l'Equipage leur avoit laiſſé un quadrupede; mais comme il ne l'avoit point vu, nous ne pûmes en connoître l'eſpece d'après ſa deſcription.

» Il nous inſtruiſit d'un autre fait, qui nous laiſſa moins de doute; il nous aſſura qu'on trouve à la *Nouvelle-Zélande*, des ſerpens & des lézards d'une grandeur énorme: d'après ce qu'il nous dit des lézards, ils doivent être de huit pieds de longueur, & auſſi gros que le corps d'un homme: il ajouta qu'ils ſaiſiſſent & dévorent

1777. Février. quelquefois les Naturels; qu'ils se tapissent dans des trous creusés sous terre, & qu'on les y tue en faisant du feu à l'ouverture des terriers. Nous ne pûmes nous méprendre sur l'espece de l'animal, car il le dessina assez exactement sur le papier: il traça aussi la figure des serpens, afin de nous expliquer sa pensée.

» Quoique la Relation de mes deux premiers Voyages offre un grand nombre de détails sur ce Pays, & sur ses Habitans, on sera surement bien aise de lire les remarques de M. Anderson, qui confirment ou qui corrigent ce que j'ai dit ailleurs. Il m'avoit accompagné trois fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, durant ma seconde expédition; ainsi, ce qu'on va lire est le résultat des observations des quatre relâches.

☞ » Tous les environs du *Canal de la Reine Charlotte* sont extrêmement montueux; de grosses collines à sommets émoussés y commencent au bord de la mer. L'œil apperçoit sur les flancs des collines jusqu'à une distance considérable, des vallées, ou plutôt des empreintes des vagues, qui n'ont point de profondeur, & qui, du côté du rivage, aboutissent à une petite anse, dont la greve est de sable ou de caillou. On trouve derriere cette greve un terrain plat de peu d'étendue; c'est là que les Naturels bâtissent ordinairement leurs cabanes; la position en est

d'autant plus commode, que chacune des anſes offre un joli ruiſſeau poiſſonneux (*a*), qui a ſon embouchure dans l'Océan.

1777. Février.

» Les baſes des montagnes, du moins dans la partie qui regarde la côte, ſont d'un grès caſſant & jaunâtre, qui prend une teinte de bleu aux endroits où il eſt battu par les flots : il ſe prolonge en couches horizontales ou obliques ; on y remarque de légeres veines de quartz groſſier, qui ſont peu éloignées les unes des autres, & qui ſuivent communément la direction du grès. Le terrain ou le ſol qui couvre le grès & le quartz, eſt auſſi d'une couleur jaunâtre ; il reſſemble à de la marne, &, en général, il a d'un à deux pieds de profondeur.

» L'abondance des productions indique aſſez la fertilité du ſol. Excepté un petit nombre de collines qui ſont voiſines de la mer, & revêtues d'arbriſſeaux, toutes les autres préſentent une ſeule forêt de grands arbres, qui s'élevent avec une vigueur qu'on ne peut imaginer ſans les avoir vus, & qui offrent une majeſtueuſe perſpective à ceux dont l'eſprit ſait admirer les grands ouvrages de la nature.

» La température agréable du climat contribue ſurement beaucoup à cette force peu commune

(*a*) On y trouve de petites truites.

1777. Février.

de la végétation. Quoique l'époque de notre relâche répondît au mois d'Août des contrées d'*Europe*, l'air ne fut jamais trop chaud, & le thermometre ne monta qu'à 66 dégrés (*a*). Le froid de l'hiver est aussi modéré; car au mois de Juin 1773, qui correspondoit à notre mois de Décembre, le mercure ne tomba pas au-dessous de 48 degrés; les arbres conservoient alors leur verdure comme en été, & je crois qu'ils gardent leur feuillage jusqu'à ce que la seve du printemps en pousse un nouveau.

En général, on y jouit d'un beau temps; on y souffre quelquefois du vent & de la pluie, mais les orages & les pluies ne durent pas plus d'un jour, & il ne paroît pas qu'ils soient jamais excessifs. On n'y trouve point, comme dans les autres pays, de vestiges des torrens qui se précipitent des collines, & les ruisseaux s'enflent peu, si l'on en juge par leurs lits. J'ai relâché quatre fois dans le *Canal de la Reine Charlotte*, & j'ai observé que les vents du Sud vers la partie de l'Est, sont ordinairement modérés & accompagnés d'un ciel nébuleux ou de pluie : ceux du Sud-Ouest soufflent avec force, & ils sont aussi accompagnés de pluie; mais il est rare qu'ils aient de la durée.

(*a*) De la division de Fahrenheit, & non pas de celle de Réaumur.

Les vents du Nord-Oueſt ſont les plus communs, & , quoique ſouvent aſſez forts, un ciel pur les accompagne preſque toujours : en un mot, ſi cette partie de la *Nouvelle-Zélande* n'étoit pas trop montueuſe, ce ſeroit une des plus belles contrées du globe : on couperoit en vain les bois ; les diſtricts défrichés ſeroient moins propres aux pâturages qu'un terrain plat, & la culture y ſeroit toujours difficile, car on ne pourroit y employer la charrue. 1777. Février.

» Les grands arbres qui couvrent les collines, ſont de deux eſpeces : les uns, du diametre de nos ſapins les plus gros, croiſſent à-peu-près de la même maniere ; mais les feuilles & les petites baies qu'ils portent ſur leurs pointes, reſſemblent davantage à celles de l'if : c'eſt de ceux-là que nous tirions de la biere. Nous donnions d'abord une forte décoction aux feuilles, & nous les laiſſions enſuite fermenter avec de la thériaque ou du ſucre : les hommes de l'Equipage, qui avoient bu de la biere du pin d'*Amérique*, ne la trouvoient guere meilleure. L'autre eſpece differe peu de l'érable ; elle eſt ſouvent d'une groſſeur conſidérable, mais elle ne nous procura que du bois de chauffage ; car elle eſt, ainſi que la premiere, trop peſante pour des mâts, des vergues, &c.

» Les arbres offrent des eſpeces plus variées ſur

1777.
Février.

les petites plaines qui font derriere les greves. Nous en diftinguâmes deux qui portent un fruit de la groffeur des pommes; l'un de ces fruits eft jaune & appelé *karraca* par les Naturels; & l'autre eft noir, & les Infulaires le nomment *maitao;* quoique les Zélandois les mangent, quoique nos Matelots les aient imités, leur faveur n'eft pas agréable. Le premier fruit croît fur de petits arbres, qui font toujours en face de la mer; le fecond fe cueille fur des arbres plus gros, qu'on trouve dans l'intérieur de la forêt, & dont nous coupâmes un grand nombre, afin d'avoir du bois de chauffage.

» Il y a une efpece de *philadelphus* fur les hauteurs qui s'avancent dans la mer: on y apperçoit auffi un arbre qui porte des fleurs reffemblantes à celles du myrte; fes feuilles tachetées & de forme ronde, ont une odeur défagréable. La décoction des feuilles du *philadelphus* nous tint lieu de thé; nous le trouvâmes d'un goût & d'une odeur agréables, & on pourroit le fubftituer au thé qui nous vient de la *Chine* & du *Japon* (*a*).

» Parmi les plantes qui nous furent utiles, je dois compter le céleri fauvage, très-abondant dans prefque toutes les anfes, fur-tout lorfque

(*a*) La planche 22 du fecond Voyage de Cook repréfente les feuilles du *philadelphus*.

les Naturels y ont établi leurs habitations; & une autre que nous avions coutume d'appeler *cochlearia*, quoiqu'elle differe entiérement de celle qui porte ce nom en *Europe*. Cette espece de cochlearia est bien préférable à la nôtre pour l'usage ordinaire, & on peut la reconnoître à ses feuilles dentelées & aux petites grappes de fleurs blanches qu'elle offre à son sommet; tous les jours on en faisoit cuire, ainsi que du céleri sauvage, avec du froment broyé dans un moulin; & jointe au bouillon des tablettes, elle servoit de déjeûner aux Equipages; on leur en donnoit encore avec de la soupe aux pois pour leur dîner. Nous mangions quelquefois ces plantes en salade, ou apprêtées comme des légumes : elles étoient bonnes de toutes les manieres, & le poisson ne nous ayant jamais manqué, je puis dire que les rafraîchissemens furent peu inférieurs à ceux qu'on trouve dans les relâches célebres, par les nourritures animales & végétales qu'elles offrent aux Navigateurs.

1777.
Février.

» Les plantes connues que nous rencontrâmes, sont le liseron ordinaire & grossier, la morelle, l'ortie, (elles ont l'une & l'autre la grosseur d'un petit arbre,) une véronique buissonneuse qu'on apperçoit près de toutes les greves, des chardons, le berceau de la vierge, le vanelloë, le saule françois, l'euphorbia, le bec-de-grue, le jonc-de-

1777. Février.

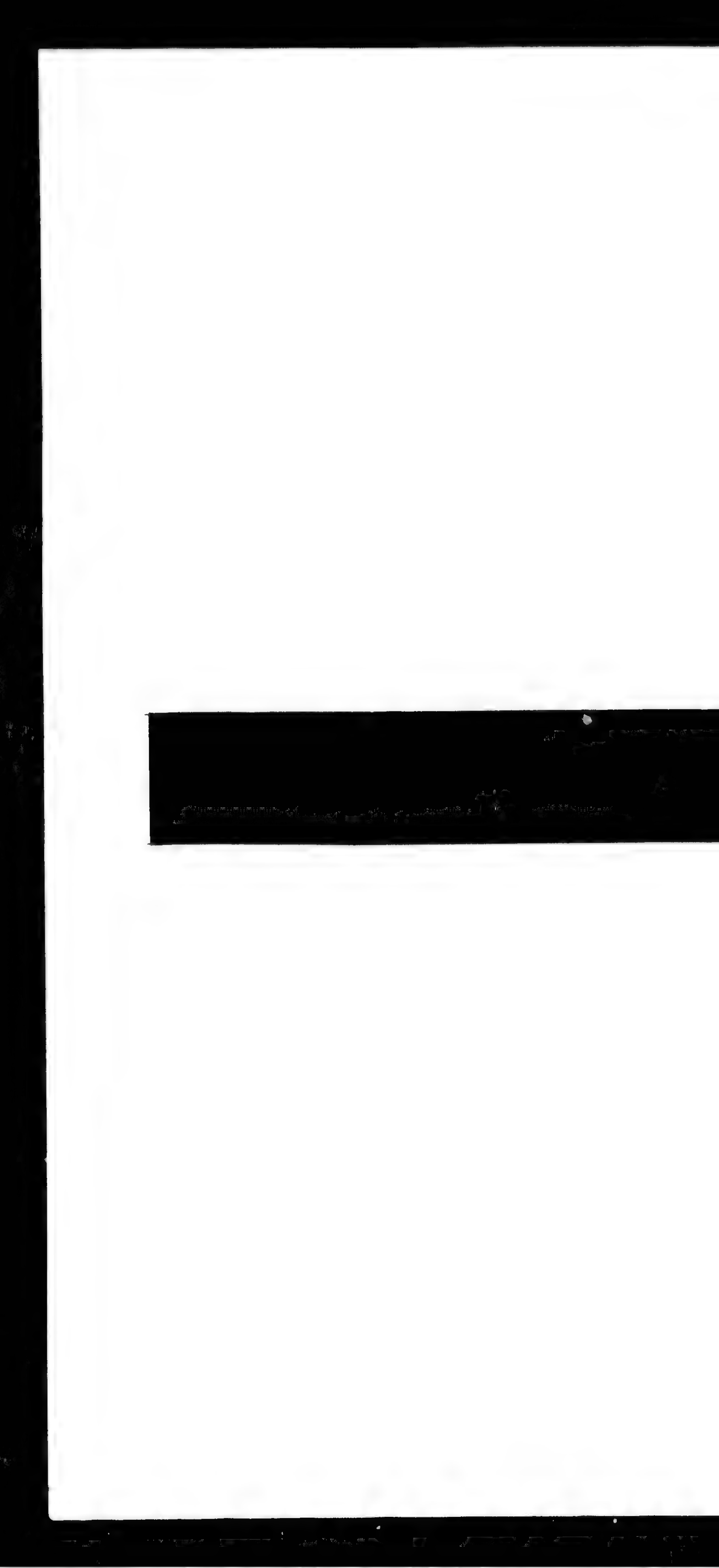
taureau, le lin, la panacée, la morelle ou belle-de-nuit d'*Amérique*, la sanguinaire, des ronces, l'eufraise & le seneçon; mais elles different toutes de celles que nous voyons en *Europe*; il y a aussi des polypodes, des scolopendres, & environ vingt autres especes de fougeres particulieres à la *Nouvelle Zélande*, plusieurs sortes de mousses rares & propres à ce pays, outre un grand nombre de plantes, dont les usages ne sont pas encore connus, & dont on ne peut donner la description que dans un livre de Botanique.

» L'une de ces dernieres mérite cependant que j'en fasse ici mention; car les Naturels en tirent leurs vêtemens, & elle produit un lin soyeux, plus beau que celui d'*Angleterre*, & vraisemblablement au moins aussi fort: elle croît par-tout aux environs de la mer & en quelques endroits assez avant sur les collines: elle forme des faisceaux ou des touffes; elle a des feuilles qui ressemblent à des joncs: elle porte, sur une longue tige, des fleurs jaunâtres, qui sont remplacées par une cosse ronde, remplie de graines noires, petites & lustrées. Il y a de plus, une espece très-abondante de poivre-long, qui possede foiblement cette saveur aromatique, pour laquelle on estime le poivre. On rencontre fréquemment dans les bois, un arbre, qui de loin ressemble au

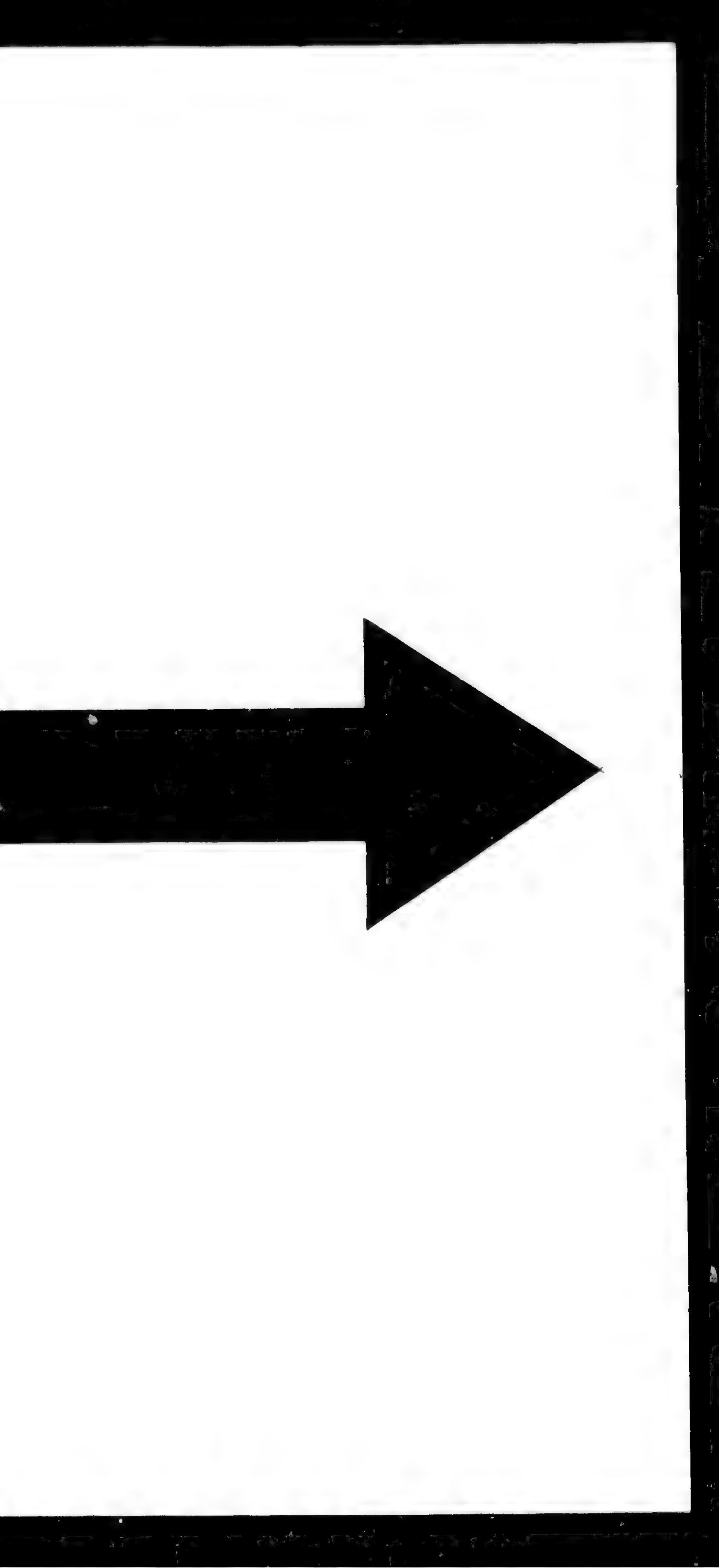
palmier ; mais dont on apperçoit la différence à mesure qu'on en approche. La plupart des arbres & des plantes avoient perdu leurs fleurs à l'époque de notre relâche, & nous reconnûmes qu'en général, ils portent des baies ; j'en ai recueilli des échantillons au moins de trente sortes : l'un des arbrisseaux en particulier, produit des baies rouges ; il approche beaucoup du liseron, il croît autour des arbres, & s'étend de l'un à l'autre, de maniere à rendre les bois presque absolument impénétrables.

1777. Février.

» Il y a beaucoup d'oiseaux, &, ainsi que les productions végétales, leurs especes sont presque toujours particulieres à la *Nouvelle-Zélande* : quoiqu'il soit difficile de les suivre, parce que la terre est couverte de sous-bois & de plantes grimpantes qui rendent les promenades très-pénibles, cependant un homme qui se tient à la même place, peut en tuer dans un jour la quantité nécessaire à la nourriture de sept ou huit personnes. Voici les noms des principaux : les gros perroquets bruns à tête blanche ou grisâtre ; les perroquets verts au front rouge ; les gros pigeons ramiers, bruns sur le dos, blancs au ventre, & verts dans le reste du corps, avec le bec & les pieds rouges : on y trouve deux especes de coucous ; la premiere aussi grosse que notre coucou ordinaire, est de couleur brune,



[redacted]



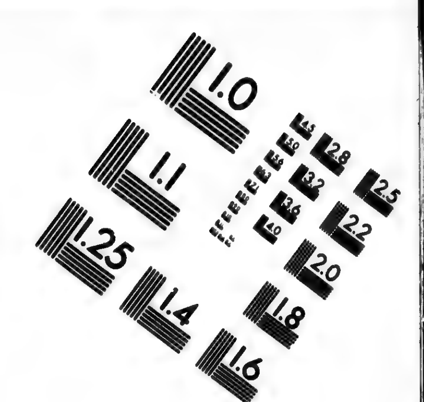
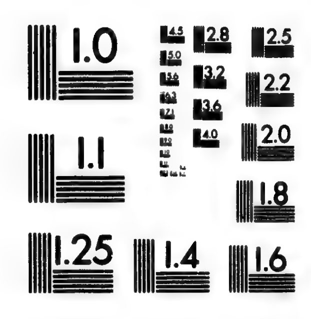
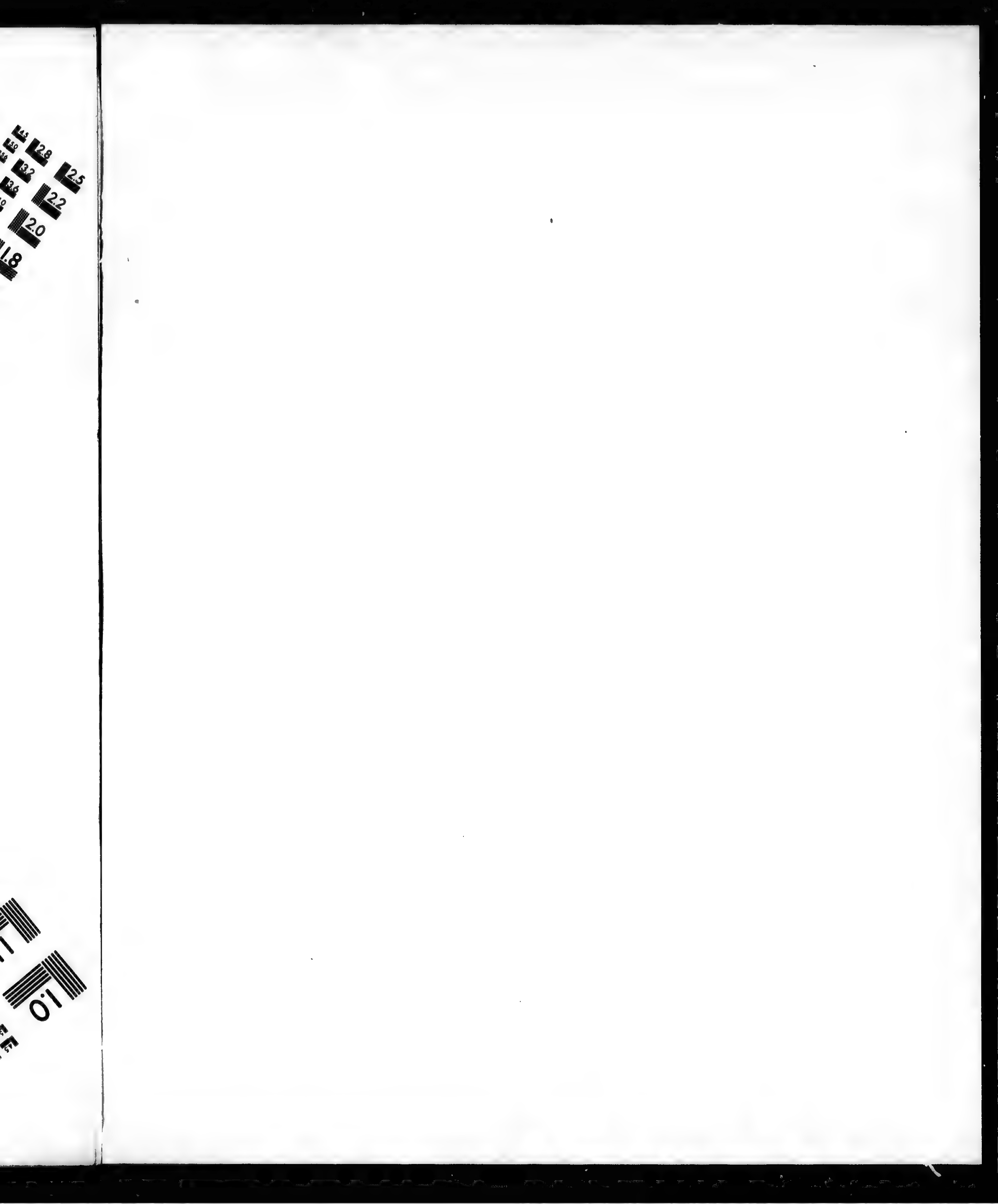


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



1777. Février. tachetée de noir ; la ſeconde auſſi petite qu'un moineau, eſt d'un vert éclatant au-deſſus, & agréablement ondoyée d'or, de vert, de brun & de blanc au-deſſous : l'une & l'autre ſont rares. Les oiſeaux dont je vais parler, ſont plus abondans ; l'un d'eux, qui eſt noir avec des teintes verdâtres, ſe fait remarquer par une touffe de plumes blanches & bouclées, qu'il porte ſous la gorge, & nous l'appelions le *Poy :* on en trouve un ſecond plus petit, noir, qui a le dos & les ailes brunes, & deux ouïes au-deſſous de la racine du bec ; nous lui donnâmes le nom de *petit oiſeau à cordon*, pour le diſtinguer d'une autre eſpece de la groſſeur du pigeon ordinaire, que nous appelâmes le *grand oiſeau à cordon* : celui-ci a deux larges membranes, jaunes & pourpres à la racine du bec ; il eſt noir ou plutôt bleu, & il ne reſſemble point au *petit oiſeau à cordon ;* il a la racine du bec épaiſſe, courte, crochue & d'une forme peu commune. On voit beaucoup de gros-becs, de la grandeur d'une grive, de couleur brune avec une queue rougeâtre. Il ne faut pas oublier un petit oiſeau verdâtre, qui eſt preſque le ſeul chantant, mais qui ſuffit pour produire des ſons ſi mélodieux, & ſi variés, que nous nous croyions environnés de cent eſpeces différentes d'oiſeaux, lorſqu'il faiſoit entendre ſon ramage près de nous : d'après cette

1777. Février.

propriété singuliere, nous l'avons nommé *le Moqueur*. Il y a d'ailleurs trois ou quatre oiseaux plus petits; l'un de ceux-ci ressemble exactement à notre rouge-gorge, par sa figure & ses mœurs peu sauvages; mais il est noir dans les parties où le nôtre est brun, & blanc aux endroits où le rouge-gorge d'*Angleterre* est rouge. Il y en a un second peu différent, mais plus petit; on en remarque un troisieme, qui déploie en éventail sa longue queue à mesure qu'il s'approche, & qui gazouille quand il est perché. On apperçoit des martins-pêcheurs à-peu-près de la grosseur de nos martins-pêcheurs, mais leur plumage est moins joli, & ils sont rares.

» On rencontre autour des rochers des pies de mer noires à bec rouge, & des nigauds huppés, couleur de plomb, dont les ailes & les épaules sont tachetées de noir; & le reste de la partie supérieure du corps, d'un noir velouté nuancé de vert. Il nous arriva fréquemment de tuer des oiseaux de ces deux especes, ainsi que d'autres nigauds plus communs, noirs au-dessus & blancs au-dessous, qui font leurs nids sur des arbres où ils se perchent de temps en temps, plus d'une douzaine à la fois. Les environs de la côte offrent d'ailleurs un petit nombre de goëlands de mer, des hérons, blancs quelquefois, mais rarement, des canards sauvages, un petit pluvier de sable,

1777. Février.

& des alouettes de terre : on voit auſſi ſe promener ſur le canal un aſſez grand nombre de pinguins noirs dans la partie ſupérieure du corps, blancs ſur le ventre : une foule de plongeons noirs nagent autour du même canal. Nous tuâmes deux ou trois râles, bruns ou jaunâtres, nuancés de noir, qui vivent aux environs des ruiſſeaux, & qui ſont preſque auſſi gros qu'une volaille ordinaire. J'ajouterai à cette liſte, une ſeule bécaſſine que nous tirâmes, & qui differe peu de celles d'*Europe* : nous ne vîmes pas d'autre gibier.

» En jetant la ſeine, nous prîmes des mulets & des poiſſons éléphans, avec quelques ſoles & des carrelets ; mais les Naturels nous vendirent ſur-tout une eſpece de brême de mer, qui eſt couleur d'argent, & qui a une tache noire ſur le cou ; de groſſes congres, & un poiſſon qui reſſemble beaucoup à la l[illegible]e, mais qui peſe cinq, ſix ou ſept livres : [illegible] eſt noirâtre, il a le bec épais, & les Habitans du pays le nomment *Mogge*. Nous prîmes le plus communément à l'hameçon & à la ligne un poiſſon noirâtre de la groſſeur d'une merlus, & un autre de la même grandeur, rougeâtre & qui avoit un peu de barbe; nous appelâmes celui-ci *Promeneur de nuit*, parce que nous le prenions pendant la nuit; une eſpece de petit ſaumon, de *gurnard*, de la

raie & des nourrices, tomberent de temps-en-temps dans nos filets, & les Zélandois nous apporterent quelquefois de *Paracutas*, une petite espece de maquereau, des poissons perroquets; des *leather jackets*, & un autre très-rare, presque de la forme d'un dauphin; il est de couleur noire, ses mandibules sont fortes & osseuses, & ses nageoires de derriere s'alongent beaucoup aux extrémités. Tous ces poissons, excepté le dernier, sur lequel nous ne pouvons rien dire, parce que nous ne le goûtâmes pas, sont bons à manger; mais le *mogge*, le petit saumon & le poisson noirâtre sont supérieurs aux autres. 1777. Février.

» Les rochers offrent une quantité considérable d'excellentes moules; on en trouve une qui n'est pas commune, & qui a plus d'un pied de longueur : il y a aussi des petoncles enterrées dans le sable des petites greves; & en quelques endroits, des huîtres très-petites & d'une bonne saveur. J'ai remarqué dix ou douze autres especes de coquillages, des limaces de mer, des lépas & de très-belles oreilles de mer. J'ai vu aussi un coquillage qui s'attache aux plantes, d'autres productions marines, telles que les étoiles de mer, &c. dont plusieurs sont particulieres à la *Nouvelle-Zélande*. Les Naturels nous vendirent des écrevisses de mer, dont la grandeur égaloit celle de nos houmars les plus gros, & des seches.

1777. Février.

» Les insectes sont très-rares, nous ne vîmes que deux especes de mouches-dragon, quelques papillons, de petites sauterelles, diverses araignées, de petites fourmis noires, & une multitude de mouches-scorpion, dont le bourdonnement se faisoit entendre par-tout au milieu des bois: la mouche de sable, très-nombreuse & presque aussi incommode que la mousquite, est le seul insecte mal-faisant.

» Nous n'avons point apperçu de reptiles, si ce n'est deux ou trois especes de petits lézards qui ne font point de mal.

» Il est singulier que sur une Isle aussi étendue, on ne rencontre d'autres quadrupedes qu'un petit nombre de rats, & une espece de chien-renard qui vit dans l'état de domesticité.

» Le regne minéral n'offre rien qui soit digne d'être cité, si on excepte un jaspe vert, ou une pierre serpentine, dont les Zélandois font leurs outils & leurs ornemens. Ils estiment beaucoup cette substance, & ils ont sur sa formation des idées superstitieuses, qu'il nous fut impossible de comprendre. Ils disent qu'on la trouve dans une grande riviere, ou dans un grand lac situé bien loin au Sud. Il nous parut, d'après leur témoignage, qu'on l'y rencontre en couches peu épaisses, ou peut-être en morceaux détachés, comme nos pierres à fusil. Nous en achetâmes

1777. Février.

un morceau d'environ dix-huit pouces de long, d'un pied de large, & de près de deux pouces d'épaisseur; encore sembloit-il être le fragment d'un morceau plus considérable.

» Les Naturels n'excedent pas la stature ordinaire des Européens, & en général ils ne sont pas aussi bien faits, sur-tout dans la partie des bras, des jambes & des cuisses. Cela vient peut-être de ce qu'ils demeurent accroupis trop long-temps, & de ce que les collines & les montagnes du pays les empêchent de se livrer au genre d'exercice, qui contribue à rendre le corps droit & bien proportionné. Cette derniere remarque souffre néanmoins plusieurs exceptions; quelques-uns d'entre eux présentent une très-belle taille & des muscles forts; mais j'en ai vu peu qui eussent de l'embonpoint.

» La couleur de leur peau varie, depuis le noir assez foncé, jusqu'à une teinte jaunâtre ou olive; leurs traits ne sont pas non plus uniformes; quelques-uns ressemblent à des Européens. Ils ont en général le visage rond, les levres pleines, & le nez épaté vers la pointe, mais leurs levres ne sont pas grosses, & leur nez n'est point aplati comme celui des Negres; je ne me souviens pas d'avoir vu un nez véritablement aquilin. Leurs dents sont d'une largeur ordinaire, blanches & bien rangées; ils ont les yeux grands

1777. Février. & d'une extrême mobilité. Leur chevelure est noire, droite & forte, communément coupée sur le derriere de la tête, & relevée en touffe sur le crâne. Celle de quelques-uns boucle naturellement, & on rencontre des cheveux châtains. En général, la physionomie des jeunes gens est ouverte & assurée; mais celle de la plupart des hommes d'un âge mûr, est sérieuse; elle annonce assez souvent de la mauvaise humeur & de la réserve, sur-tout s'ils sont étrangers. La taille des femmes est plus petite que celle des hommes, mais leur forme ou leurs traits ne sont guere plus gracieux.

» Le vêtement des deux sexes est le même; les hommes & les femmes se couvrent d'une piece d'étoffe qui a environ cinq pieds de long & quatre de large. Ils la fabriquent avec le lin soyeux dont j'ai parlé. C'est la plus importante & la plus compliquée de leurs Manufactures, quoiqu'elle ne consiste que dans une multitude de nœuds : afin d'embellir cet habit, ils y mettent des morceaux de peau de chien, ou ils en façonnent le tissu en compartimens. Deux coins de la piece d'étoffe passent sur les épaules, & s'attachent sur la poitrine, avec le reste qui couvre le corps : une ceinture de natte tient le vêtement assujetti autour du ventre; l'étoffe est quelquefois chargée de peau de chien ou de

grandes

grandes plumes d'oiſeaux, qui paroiſſent tiſſues avec le lin : ils ne ſe couvrent pas d'une autre maniere. Un grand nombre d'entre eux portent ſur ce premier vêtement, des nattes qui deſcendent des épaules aux talons ; mais le manteau le plus ordinaire, eſt un chapelet de cette plante, de la nature des joncs, dont j'ai fait mention. La corde du chapelet ſe place autour du cou, & les franges des joncs tombent de tous côtés juſqu'au milieu des cuiſſes : lorſqu'ils ont ce manteau & qu'ils ſe tiennent aſſis dans leurs pirogues ou ſur la côte, on les prendroit pour de groſſes pierres griſes, ſi leurs têtes noires ne fixoient pas l'attention du ſpectateur.

1777. Février.

» Ils ornent leurs cheveux de plumes ou de peignes d'os & de bois garnis de perles, ou de fibres de plantes entrelacées. Les hommes & les femmes ſuſpendent à leurs oreilles, qui ſont percées ou plutôt fendues, de petits morceaux de jaſpe, d'étoffe ou de grains de verre, quand ils peuvent s'en procurer. Quelques-uns, mais en petit nombre, ont un trou dans la partie inférieure du cartilage du nez. Nous n'y avons jamais vu de parure ; l'un des Zélandois y paſſa une baguette, afin de nous montrer que le trou ſervoit à cet uſage. Ils laiſſent croître leur barbe, mais ils aimoient beaucoup à la faire raſer.

» Le viſage de quelques-uns eſt piqueté ; on

1777. Février.

y voit des lignes ſpirales & d'autres deſſeins de couleur noire ou bleu foncé ; mais nous ne ſavons pas ſi c'eſt un caprice de leur vanité ou une marque particuliere de diſtinction : les femmes ne ſont piquetées que ſur les levres ou ſur quelques parties du menton. Les deux ſexes enduiſent ſouvent leur viſage & leur tête d'une peinture rouge qui paroît être de l'ocre martial mêlé avec de la graiſſe ; les femmes portent quelquefois autour du cou des dents de requin ou de longs grains, qui nous parurent être des os de la cuiſſe d'un petit oiſeau, taillés ſous cette forme, ou un coquillage étranger du pays : un petit nombre d'entre elles avoient des tabliers triangulaires, ornés de plumes de perroquet, ou de morceaux de nacre de perle, & garnis d'une double & d'une triple rangée de cordes pour les attacher. J'ai apperçu des chapeaux ou des bonnets de plumes d'oiſeaux, qu'on peut regarder comme une invention de leur goût pour la parure, car ils ne ſont pas dans l'uſage de ſe couvrir la tête.

» Ils habitent les bords des petites anſes dont j'ai fait la deſcription plus haut. Ils y vivent en communauté, au nombre de quarante ou cinquante : les familles ſont quelquefois ſéparées les unes des autres : mais, dans ce dernier cas, leurs cabanes, en général très-mauvaiſes, ſe trouvent

contiguës. La meilleure hutte que j'ai vue, avoit à peu-près trente pieds de long, quinze de large & six de haut, & elle étoit bâtie exactement sur la forme des granges de nos campagnes; la charpente de l'intérieur avoit de la force & de la régularité; des rameaux d'osier tenoient solidement attachées les parties qui étoient alternativement grosses & petites, & peintes en rouge & en noir: la poutre du faîte me parut assez forte, & les gros joncs qui composoient le dedans de la toiture se trouvoient rangés parallelement & d'une maniere très-soignée: l'une des extrémités offroit un petit trou carré qui servoit de porte, mais par où l'on ne pouvoit entrer qu'en rampant sur ses genoux, & près de celui-là, un second beaucoup plus petit, qui sembloit destiné à l'évaporation de la fumée; car je n'apperçus point d'autre soupirail: je jugeai qu'il n'y avoit pas dans le pays de meilleure habitation, & qu'elle étoit occupée par un des principaux personnages. La plupart des autres étoient plus petites de moitié; elles excédoient rarement quatre pieds de hauteur; elles garantissoient du vent & de la pluie, mais leur construction étoit mauvaise.

» Un petit nombre de paniers ou de sacs, dans lesquels les Naturels mettent leurs hameçons de pêche, & d'autres bagatelles en formoient tout

1777. Février.

l'ameublement. Les Zélandois s'y tiennent assis autour du feu; il est probable qu'ils y dorment aussi, sans autre couverture que celle qu'ils portent durant le jour, peut-être même la quittent-ils la nuit, car il faut peu de monde pour échauffer des huttes aussi étroites.

» Ils tirent de la pêche, la plus grande partie de leur subsistance; ils emploient des filets de différentes especes & des hameçons de bois, dont la pointe est garnie d'un os aiguisé, mais d'une forme si bizarre qu'un étranger les juge d'abord peu propres à l'usage auquel ils sont destinés. Il paroît qu'ils changent de domicile, lorsque le poisson devient rare ou lorsqu'une raison quelconque les dégoûte de l'endroit où ils sont établis; nous vîmes en effet des habitations dans des cantons, où il n'y en avoit point durant le second Voyage de M. Cook, & même celles que nous rencontrâmes alors, étoient désertes.

» Leurs pirogues sont bien faites; les bordages sont élevés les uns sur les autres, & attachés avec de fortes baguettes d'osier; afin de prévenir les voies d'eau, ils revêtissent les coutures de longues lattes: quelques-unes ont cinquante pieds de longueur, & elles sont si larges, qu'on peut les manœuvrer sans balancier; mais les plus petites en ont ordinairement un. Souvent ils en réunissent deux à l'aide d'un radeau; c'est ce

1777. Février.

que nous appelions les doubles pirogues : elles portent de cinq à trente hommes, & quelquefois davantage : on y voit fréquemment une grosse tête assez bien sculptée & chargée de peinture ; cette figure semble représenter un homme à qui une violente colere donne des contorsions ; les pagaies sont longues de quatre ou cinq pieds, étroites, & elles se terminent en pointe : lorsqu'ils rament en mesure, la pirogue marche très-vîte : la voile, qu'ils déploient rarement, est une natte de forme triangulaire, dont la partie la plus large est placée au haut du mât.

» Ils n'ont d'autre maniere d'apprêter leurs poissons, que de les rôtir, ou plutôt de les cuire au four ; car ils ne savent pas les faire bouillir. Ils cuisent de même des racines & une partie de la tige d'une grande fougere, dans un gros trou qu'ils creusent en terre : ils fendent ensuite ces racines & ces tiges, & ils trouvent dans l'intérieur une belle substance gélatineuse qui ressemble à de la poudre de sagou bouillie, & qui est plus ferme. Ils mangent aussi une seconde racine de fougere plus petite, qui paroît leur tenir lieu de pain, car ils la sechent, & ils l'emportent avec des quantités considérables de poissons secs, quand ils emmenent leurs familles, ou qu'ils s'éloignent beaucoup de leurs habitations : ils la battent jusqu'à ce qu'elle soit un peu amollie, ils la mâchent

1777. Février.

alors, ils rejettent les grosses fibres, & le reste a une saveur douce & farineuse, qui n'est point du tout désagréable.

» Lorsqu'ils n'osent point aller en mer, ou peut-être dans les temps où ils ne se soucient point de poisson, ils mangent des moules & des oreilles de mer; ils déposent les coquilles près de leurs cabanes, & elles y forment de grands tas. Ils viennent à bout quelquefois de tuer des râles, des pinguins & des nigauds, qui servent à varier leur nourriture. Ils élevent d'ailleurs un nombre considérable de chiens pour les tuer un jour; mais on ne peut regarder le chien comme un article principal de leur régime diététique. Comme il n'y a pas à la *Nouvelle - Zélande* la moindre trace de culture, il résulte de ces observations, que les Naturels n'ont guere d'autres ressources pour subsister, que la mer, laquelle est à la vérité très - prodigue en leur faveur.

» Leur corps étant couvert de graisse, & leurs habits n'étant jamais lavés, ils exhalent une odeur désagréable, & leurs repas sont aussi mal-propres que leurs personnes. Nous les avons vus manger la vermine qui est assez abondante sur leur tête.

» Ils buvoient de l'huile avec une extrême avidité. Lorsqu'on fondit aux tentes la graisse rance des veaux marins que nous gardions depuis

près de deux mois, ils se presserent autour des chaudieres, comme des enfans qui voient des friandises, &, à bord du vaisseau, ils ne se contenterent pas de vider les lampes, ils avalerent encore les meches, & la partie de ces meches qui étoit enflammée. Quoique la Terre *Van-Diemen* semble offrir peu de subsistance, ses Habitans ne voulurent pas même goûter notre pain, au-lieu que les Zélandois le mangerent d'une maniere très-vorace; si nous leur en offrions des morceaux qui tomboient en pourriture, ils se montroient également avides. On ne doit pas expliquer ces faits par la grossiéreté de leur sens du goût, car je leur ai vu flairer des choses que nous mangions, & les jeter ensuite avec un dégoût marqué.

» Ils paroissent avoir autant d'esprit d'invention & d'adresse dans la main-d'œuvre, qu'aucune des peuplades qui se trouvent au même point de civilisation, car ils font, sans instrumens métalliques, leurs meubles, leurs vêtemens & leurs armes; leurs ouvrages ont de l'élégance & de la force, & ils sont de plus très-commodes. Leur principal outil a la forme de nos doloires, & il est, ainsi que le ciseau & la gouge, de cette pierre serpentine verte ou de ce jaspe dont j'ai déjà parlé: ils ont quelques outils d'une pierre noire, polie & très-solide. Ils excellent

1777. Février.

ſur-tout dans la ſculpture, & ils en mettent ſur chacun de leurs meubles. L'avant de leurs pirogues en particulier, en offre de temps en temps qui annonce un bon goût de deſſein, une application & une patience extraordinaires; leurs cordages de pêches ſont auſſi forts & auſſi bien faits que les nôtres, & leurs filets égaloient en beauté ceux de nos vaiſſeaux. La fabrique de leurs outils eſt ce qui doit leur coûter le plus de peine, car la pierre en eſt extrêmement dure, & nous conjecturâmes que pour la façonner, ils la frottent toujours ſur une autre, & que cette opération eſt bien longue. Une coquille, un morceau de pierre-à-fuſil ou de jaſpe leur tient lieu de couteau: ils ne connoiſſent d'autre vrille qu'une dent de requin fixée à une piece de bois : ils ont de petites ſcies; ce ſont des dents de poiſſons découpées en pointes ſaillantes, qu'ils attachent à la partie convexe d'un morceau de bois proprement ſculpté; ils nous dirent qu'ils s'en ſervent ſeulement pour diviſer les corps de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles.

» Il n'y a pas ſur le globe de peuplade plus ſenſible aux injures & plus diſpoſée à la vengeance : ils ſont d'ailleurs inſolens lorſqu'ils ne craignent pas d'être punis; & ce défaut eſt ſi contraire à l'eſprit de la véritable bravoure, qu'on doit peut-être regarder leur ardeur à venger une

injure, comme l'effet d'un caractere féroce, plutôt que d'une grande valeur : ils paroissent aussi soupçonneux & défians : dans leur premiere visite, ils ne venoient jamais à la hanche des vaisseaux, ils se tenoient sur leurs pirogues à quelque distance, pour observer nos mouvemens, ou délibérer s'il étoit convenable d'exposer leurs personnes. Ils volent tout ce qui leur tombe sous la main, s'ils ont la plus légere espérance de n'être pas découverts, & je suis persuadé, qu'ils se permettroient beaucoup de friponneries, s'ils croyoient pouvoir les faire en sûreté; car ils ne vouloient pas nous laisser examiner les choses qu'ils nous apportoient, & ils se réjouissoient lorsqu'ils croyoient nous avoir trompés.

» On doit s'attendre à quelques-uns de ces vices parmi des peuplades, où il y a peu de subordination, & où par conséquent on trouve peu de lois, si même on y en trouve pour punir les délits. L'autorité d'aucun Zélandois ne paroît s'étendre au-delà de sa famille, & lorsqu'ils se réunissent afin de travailler à leur défense commune, ou d'après un autre dessein, ils choisissent pour Chefs ceux qui montrent le plus de courage ou de prudence. J'ignore comment ils terminent leurs querelles particulieres; mais dans celles que j'ai vues, quoiqu'elles fussent de peu d'importance, ils se montrerent

1777. Février.

très-bruyans, & ils ſe livrerent à beaucoup de déſordres.

» Les diverſes Tribus ſont ſouvent en querelle, ou plutôt elles y ſont toujours; car la multitude de leurs armes & leur dextérité à s'en ſervir, annoncent que la guerre les occupe principalement : ces armes ſont des piques, des *patoos*, des hallebardes & quelquefois des pierres. Les piques ſont d'un bois très-dur ; leur longueur varie de cinq à vingt & même trente pieds ; ils lancent les plus courtes comme des dards. Le *patoo* ou l'*emeeté* a la forme d'une ellipſe ; ſa longueur eſt d'environ dix-huit pouces ; il a un manche de bois, de pierre, d'os ou de jaſpe vert, & c'eſt l'arme ſur laquelle ils comptent le plus dans les batailles. La hallebarde, ou la longue maſſue, a cinq ou ſix pieds de longueur ; l'une de ſes extrémités ſe termine en pointe & offre une tête ſculptée ; l'autre eſt large ou aplatie, & elle préſente des bords tranchans.

» Avant de commencer l'action, ils entonnent une chanſon guerriere ; & ils obſervent tous la meſure la plus exacte ; leur colere arrive bientôt au dernier degré de la fureur & de la frénéſie ; ils font des contorſions horribles de l'œil, de la bouche & de la langue, afin d'inſpirer de la terreur à leurs ennemis ; on les prendroit pour des démons plutôt que pour des hommes, & cet

affreux ſpectacle glaceroit preſque d'effroi d'intrépides guerriers qui n'y ſeroient pas accoutumés. Ils ont une autre habitude plus horrible & plus déshonorante pour la nature humaine ; ils coupent en morceaux un ennemi vaincu lors même qu'il n'eſt pas encore mort, & après l'avoir rôti, ils le mangent, non avec répugnance, mais avec une ſatisfaction extrême.

1777. Février.

» On eſt tenté de croire que des hommes capables de pareils excès, n'ont aucune commiſération ou aucun attachement pour ceux de leur Tribu : cependant on les voit déplorer la perte de leurs amis d'une maniere qui ſuppoſe de la ſenſibilité. Les hommes & les femmes pouſſent des cris attendriſſans, lorſque leurs parens ou leurs amis ont été tués dans les batailles, ou ſont morts d'une autre maniere : ils ſe découpent le front & les joues avec des coquilles & des morceaux de pierre ; ils ſe font de larges bleſſures, d'où le ſang ſort à gros bouillon & ſe mêle à leurs larmes : ils taillent enſuite des pierres vertes, auxquelles ils donnent une figure humaine ; ils mettent à cette figure des yeux de nacre de perle, & ils la portent à leur cou, pour ſe ſouvenir de ceux qui leur étoient chers. Leurs affections paroiſſent ſi fortes, qu'au retour de leurs amis, dont l'abſence n'a pas été quelquefois bien longue, ils ſe découpent également le viſage,

1777. Février.

& pouſſent dans leur tranſport de joie, des cris frénétiques.

» Les enfans ſont accoutumés de bonne heure à toutes les pratiques bonnes ou mauvaiſes de leurs peres : un petit garçon ou une petite fille de neuf à dix ans, fait les mouvemens, les contorſions & les geſtes, par leſquels les Zélandois plus âgés inſpirent de la terreur à leurs ennemis : il chante la chanſon de guerre, & il obſerve très-exactement la meſure.

» Les Zélandois chantent ſur des airs qui ont une ſorte de mélodie, les traditions de leurs aïeux, leurs batailles, leurs victoires, & même des ſujets aſſez indifférens. Ils ſont paſſionnés pour cet amuſement, & la plus grande partie de leur temps y eſt employée : ils paſſent auſſi pluſieurs heures de la journée à jouer de la flûte.

» Quoique leur prononciation ſoit ſouvent gutturale, leur langue eſt bien loin d'être dure ou déſagréable, & ſi nous pouvons établir ici une opinion d'après la mélodie de quelques-uns de leurs chants, l'idiome de la *Nouvelle-Zélande* a certainement une grande partie des qualités qui rendent les langues harmonieuſes : il eſt aſſez étendu ; on imagine bien toutefois qu'on le trouvera pauvre, ſi on le compare à nos langues d'*Europe*, qui doivent leur perfection à une longue ſuite de travaux. J'ai raſſemblé une quantité

considérable de mots durant le second Voyage de M. Cook & durant celui-ci ; &, comme j'ai étudié avec le même soin les idiomes des autres Isles de la Mer du Sud, il m'est démontré de la maniere la plus complete, qu'ils ont une ressemblance singuliere, ou plutôt que le fond en est le même. Les Relations des deux premiers Voyages ont déjà fait cette remarque (*a*). Le Lecteur trouvera dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue de la *Nouvelle-Zélande* «. 1777. Février.

(*a*) Voyez la collection de Hawkesworth, *pag.* 474 & 475 de l'original, & le second Voyage de Cook, *tom. II*, *pag.* 364 de l'original.





LIVRE SECOND.

Opérations du Voyage depuis le départ de la NOUVELLE-ZÉLANDE, jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux à O-TAITI, ou aux ISLES DE LA SOCIÉTÉ.

1777. 25 Fév. LES deux Vaisseaux partirent de la *Nouvelle-Zélande* le 25 Février 1777. Dès qu'ils eurent perdu la côte de vue, le mal de mer inspira des réflexions tristes aux deux Zélandois qu'emmenoit Omaï; ils se repentirent beaucoup de leur démarche : M. Cook leur donna toutes les consolations & tous les encouragemens qu'il put imaginer, & ce fut inutilement ; ils pleurerent en public & en particulier; ils déplorerent leur sottise dans une espece de chanson, dont plusieurs mots faisoient l'éloge de leur pays, & des peuplades dont ils se trouvoient à jamais séparés. Leur douleur fut assez longue ; mais le mal de mer les quitta enfin, & leur émotion diminua. Leurs lamentations devinrent moins fréquentes, & ils finirent par n'en plus avoir. Ils oublierent peu-à-peu la *Nouvelle - Zélande* & leurs amis, & ils parurent aussi fermement attachés aux Equipages, que s'ils étoient nés en *Angleterre*.

M. Cook, en partant de la *Nouvelle-Zélande*, se proposoit d'arriver le plutôt possible à *O-Taïti*; il ne pouvoit espérer aucune découverte dans cette traversée qu'il avoit faite tant de fois; les quadrupedes & les animaux qu'il vouloit déposer aux *Isles de la Société*, l'obligerent à faire cette route le plus promptement possible; un autre motif plus important encore le déterminoit à la célérité, mais il fut contrarié par les vents, & nous le verrons bientôt relâcher malgré lui aux *Isles des Amis*. 1777. Mars.

Le vent ayant fraîchi dans la partie de l'Est-Sud-Est, le 17 Mars, il remit le cap au Nord-Est; 17. mais comme le vent sautoit souvent à l'Est, & à l'Est-Nord-Est, il ne put marcher qu'au Nord, & quelquefois même à l'Ouest du Nord. L'espérance de le voir prendre davantage dans la partie du Sud, ou de rencontrer celui de l'Ouest, un peu en dehors des Tropiques, ainsi qu'il l'avoit éprouvé dans ses autres Voyages, l'excita à continuer cette route.

» J'étois obligé, dit-il, de courir tous les risques; car, pour remplir cette année le principal objet de mon expédition, c'est-à-dire, pour me rendre à la côte septentrionale de l'*Amérique*, il falloit absolument que ma traversée de la *Nouvelle-Zélande* à *O-Taïti*, ou aux *Isles de la Société*, ne fût pas longue «.

1777. Mars. Le vent demeura fixé invariablement à l'Est-Sud-Est, & il ne s'en écarta pas de plus de deux points de l'un ou l'autre côté; il fut aussi très-foible, en sorte que les vaisseaux ne passerent le
27. Tropique que le 27 : ils n'étoient alors qu'à 201d 23′ de longitude Orientale, ou 9 degrés à l'Ouest du Port, vers lequel ils marchoient.

29. Le 29 à dix heures du matin, la *Découverte* avertit par un signal qu'elle voyoit une terre; on reconnut bientôt que c'étoit une Isle de peu d'étendue.

M. Cook attaqua la partie sous le vent de
30. la côte Occidentale le lendemain à la pointe du jour. Le ressac (*a*) qui battoit par-tout avec violence la côte Sud, & le récif qui l'environnoit, lui firent juger qu'il étoit impossible de mouiller ou de débarquer sur la bande Méridionale. Il ne débarqua point sur cette Isle, mais il eut des entrevues avec les Habitans, & nous allons les laisser parler.

Remarques sur l'Isle de Mangeea *& sur ses Habitans.*

» NOUS vîmes, dit-il, sur une pointe que nous avions déjà dépassée, plusieurs Naturels qui se mirent dans la mer pour se rendre sur le récif,

(*a*) M. Marsden, *Histoire de Sumatra*, pag. 29 & 32, indique une cause très-ingénieuse & très-satisfaisante du ressac.

où

où ils demeurerent tranquillement, lorsqu'ils virent que nous ne ralentissions point notre marche. D'autres qui se montrerent bientôt en différentes parties du récif, nous suivirent; ils se rassemblerent quelquefois en petites troupes; & ils pousserent des cris en chœur, à-peu-près comme les Habitans de la *Nouvelle-Zélande*. 1777. Mars.

» A huit heures, nous étions par le travers de la partie Ouest-Nord-Ouest de l'Isle, assez près de la côte, pour distinguer, avec nos lunettes, plusieurs des Insulaires postés sur une greve sablonneuse, & armés de longues piques & de massues, qu'ils brandissoient d'une maniere menaçante; ou, selon l'interprétation de diverses personnes de l'Equipage, d'une maniere amicale. La plupart étoient nus, si l'on excepte une ceinture qui passoit entre leurs cuisses, & qui couvroit les parties naturelles. Quelques-uns avoient sur les épaules, un manteau d'étoffes de différentes couleurs, & qui offroit des rayures longitudinales ou carrées. La tête de presque tous étoit enveloppée d'un corps blanc, qui ressembloit à un turban, & quelquefois à un chapeau élevé & de forme conique : nous remarquâmes aussi que leur teint étoit basané, & leur stature moyenne, mais robuste & disposée à l'embonpoint.

» Ils lancerent une pirogue avec précipitation,

1777. Mars.

ſur l'extrémité de la greve la plus éloignée de nous ; un homme y monta, & il prit le large. Je jugeai qu'il vouloit venir au vaiſſeau, & je mis en panne afin de l'attendre : mais le courage lui manqua, & il regagna bientôt le rivage ; il y prit un ſecond Inſulaire, & tous les deux ramerent de notre côté. Ils craignirent cependant d'approcher, & ils s'arrêterent. Omaï leur ayant parlé la langue d'*O-Taïti*, leur frayeur parut ſe diſſiper ; & ils vinrent ſe ranger aſſez près de nous, pour recevoir des grains de verre & des clous, que nous attachâmes à un morceau de bois, & que nous leur jetâmes. Ils ſemblerent avoir peur de toucher notre préſent, & ils ne délierent ni les grains de verre, ni les clous. Cette réſerve fut peut-être un effet de leurs idées ſuperſtitieuſes ; car Omaï me dit que lorſqu'ils nous virent diſpoſés à leur faire des largeſſes, ils demanderent quelque choſe pour leur *Eatooa*, ou leur Dieu. Il leur demanda s'ils mangeoient de la chair humaine ? Ils répondirent que non, avec un mélange d'indignation & d'horreur. L'un d'eux, qui ſe nommoit Mourooa, interrogé d'où lui venoit la cicatrice qu'il avoit au front, répondit que c'étoit la ſuite d'une bleſſure, reçue dans une bataille contre les Habitans d'une Iſle ſituée au Nord-Eſt, qui deſcendoient de temps à autre dans ſon pays. Ils empoignerent enſuite un des

cordages de la *Résolution* ; mais ils hésitoient toujours de monter à bord. Omaï, qui les entendoit assez bien, apprit que leurs compatriotes leur avoient recommandé de se tenir sur leurs gardes, & qu'on les avoit chargés de savoir d'où arrivoit notre bâtiment, & quel étoit le nom du Capitaine. Nous les interrogeâmes de notre côté sur le nom de l'Isle; ils l'appeloient *Mangya* ou *Mangeea*, & ils ajoutoient quelquefois *Nooe*, *Nai*, *Naiwa*; ils nous dirent que leur Chef se nommoit Orooaeeka.

1777. Mars.

Mourooa avoit de l'embonpoint & une taille bien proportionnée; mais il n'étoit pas grand. Sa physionomie nous parut agréable ainsi que son caractere; car il fit plusieurs gestes plaisans, qui annonçoient de la bonhommie & de la gaieté; il en fit aussi du genre sérieux : avant de saisir la corde qui pendoit à l'arriere du vaisseau, il répéta quelques mots d'un air dévot; il se recommandoit vraisemblablement à la protection de ses Dieux. Son teint approchoit de celui des Habitans des parties les plus méridionales de l'*Europe*. Son camarade n'étoit pas si blanc. La chevelure de tous les deux étoit noire, longue, lisse & nouée au sommet de la tête, avec un morceau d'étoffe. Ils avoient des ceintures comme les Naturels que nous avions apperçus sur la côte; nous reconnûmes qu'ils tirent leur

1777. Mars.

étoffe, du *Morus papyrifera*, de la même maniere que les Habitans des autres Isles de la Mer du Sud. L'étoffe de leur ceinture étoit lustrée, ainsi qu'aux *Isles des Amis*; mais celle qui flottoit sur leur tête, avoit la blancheur de celle d'*O-Taïti*. Ils portoient des sandales d'une espece de gramen entrelacé; ceux qui se tenoient sur la greve en portoient également, & nous jugeâmes que c'étoit afin de garantir leurs pieds des pointes de rochers de corail. Leur barbe étoit longue; l'intérieur de leurs bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, & diverses parties de leur corps, étoient piquetés ou *tatoués*, selon l'usage des Naturels de presque toutes les Isles de l'Océan Pacifique. Le lobe de leurs oreilles se trouvoit percé, ou plutôt fendu; & l'ouverture étoit si grande, que l'un d'eux y plaça un couteau & des grains de verre que nous lui donnâmes : deux nacres de perles polies & une tresse de cheveux, dont le tissu étoit peu serré, pendoient au cou de celui-ci : c'est la seule parure que nous ayons remarquée. La pirogue sur laquelle ils arriverent, (nous n'en vîmes point d'autre,) n'avoit pas plus de dix pieds de long; elle étoit très-étroite, & proprement faite. L'avant étoit, ainsi que les petits *Evaas* d'*O-Taïti*, couvert d'un bordage plat, qui s'avançoit en saillie, pour l'empêcher de se remplir d'eau, lorsqu'elle pointoit dans les flots.

Benard direxit

UN HOMME DE MANGEA.

L'arrie
directi
Nouvel
étambo
de l'em
fupérie
de la m
pieds d
à l'un d
lorfqu'il
lement
faifoient
» Nou
dès que
convenal
& la D
fonder la
au débar
même, &
deffein d
leur amiti
les deux I
de temps
& lorfqu'i
y entra fa
un feul m
» Je ch
lui deman

L'arriere s'élevoit d'environ cinq pieds ſur une direction verticale, comme quelques-unes de la *Nouvelle-Zélande ;* & l'extrémité haute de cet étambort, étoit fourchue : la partie inférieure de l'embarcation étoit d'un bois blanc ; la partie ſupérieure étoit noire, & les pagaies, d'un bois de la même couleur, n'avoient pas plus de trois pieds de long ; elles étoient larges & émouſſées à l'un des bouts : ils manœuvroient ſans revirer ; lorſqu'ils vouloient prendre une route diamétralement oppoſée à celle qu'ils tenoient, ils ne faiſoient que ſe tourner de l'autre bord. 1777. Mars.

» Nous louvoyâmes ſur ces entrefaites ; & dès que les vaiſſeaux eurent pris une poſition convenable, la *Réſolution* mit un canot à la mer, & la *Découverte* en lança un ſecond, afin de ſonder la côte, & de chercher un lieu propre au débarquement. Je voulus deſcendre moi-même, & j'emportai diverſes choſes que j'avois deſſein de donner aux Naturels, pour gagner leur amitié. Dès que je fus hors du vaiſſeau, les deux Inſulaires qui nous avoient quittés peu de temps auparavant, s'approcherent de moi ; & lorſqu'ils furent près de mon canot, Mourooa y entra ſans que je l'en priaſſe, & ſans héſiter un ſeul moment.

» Je chargeai Omaï, qui m'accompagnoit, de lui demander où nous pourrions faire notre

1777. Mars.

débarquement : Mourooa nous indiqua deux endroits ; mais je vis à regret que, dans tous les deux, nous courions risque de remplir d'eau nos canots, & même de les perdre. Nous ne fûmes pas plus heureux dans la recherche d'un mouillage ; car nous ne trouvâmes de fond, qu'à une encablure des brisans. La sonde y rapporta de trente à quarante brasses, & elle indiqua des rochers de corail aigu ; en sorte que l'ancrage eût été encore plus périlleux que le débarquement.

» Tandis que nous étions ainsi occupés à reconnoître la côte, les Naturels arriverent en foule sur le récif, armés comme ceux que nous avions apperçus d'abord. Mourooa, qui étoit sur mon canot, croyant vraisemblablement que ces guerriers nous empêchoient de débarquer, leur ordonna de se retirer ; un assez grand nombre obéirent ; & je jugeai qu'il avoit une sorte de considération dans son pays ; en effet, si nous le comprîmes bien, il étoit frere du Roi. Les Naturels parurent si curieux, que plusieurs se jeterent à la mer, & arriverent près de nous à la nage. Ils monterent à bord sans aucune réserve ; il fut même difficile de les en chasser, & plus difficile encore de les empêcher de prendre tout ce qui leur tomba sous la main. Lorsqu'ils s'apperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils s'en allerent tous, excepté Mourooa : il demeura

dans mon canot, non sans témoigner de la crainte, & il m'accompagna à bord de la *Résolution*. 1777. Mars.

» Les quadrupedes & les autres objets nouveaux pour lui qu'il y apperçut, lui causerent moins de surprise que je ne l'avois imaginé. Ses inquiétudes absorboient peut-être toute son attention. Il est sûr qu'il sembla très-agité; & le vaisseau s'éloignant de la côte au moment où nous arrivâmes, cette circonstance augmenta son effroi. Il n'étoit pas en état de me donner beaucoup d'instructions; &, peu de temps après, je fis mettre un canot à la mer, pour le reconduire dans son Isle. Quand il sortit de ma chambre, il tomba sur une de nos chevres; sa curiosité surmonta sa peur; il s'arrêta pour regarder l'animal, & il demanda à Omaï quel oiseau c'étoit; & comme on ne lui répondoit pas tout de suite, il adressa la même question à quelques-uns des Matelots. Lorsque le canot, sur lequel je le renvoyai, fut près du ressac, il se jeta à la mer, & il gagna la côte à la nage. Dès qu'il fut à terre, une foule de ses compatriotes se rassemblerent autour de lui; nous jugeâmes qu'ils étoient fort empressés de l'entendre. Ils l'environnoient encore quand nous les perdîmes de vue. Le canot fut à peine de retour que nous fîmes de la voile, le cap au Nord.

1777. Mars.

» Ainsi nous fûmes obligés de partir, sans être descendus sur cette belle Isle, qui sembloit propre à satisfaire tous nos besoins : elle gît par 21d 57′ de latitude Sud, & 201d 53′ de longitude Orientale ; les portions de la côte que nous examinâmes, sont environnées d'un récif de corail, en-dehors duquel la sonde ne rapporta point de fond : elle a cinq lieues de tour, & elle est d'une élévation modérée & assez égale. Lorsque le ciel est serein, on doit la découvrir à dix lieues de distance ; car nous l'appercevions encore à l'entrée de la nuit, quoique nous eussions fait plus de sept lieues, & que l'atmosphere fût chargée de brouillards : elle offre, vers le milieu de son diametre, de petites collines, du haut desquelles le sol descend peu-à-peu jusqu'à la côte, qui, dans la partie du Sud-Ouest, est escarpée & de grès brunâtre, & qui n'a pas plus de dix à douze pieds de hauteur ; le battement des flots y a produit plusieurs excavations. L'inclinaison du terrain est cachée par des arbres d'un vert foncé, très-épais, mais de peu de hauteur, & qui paroissent tous de la même espece, excepté près du rivage, où il y a un grand nombre de l'espece de *Dracaena*, qu'on trouve dans les bois de la *Nouvelle-Zélande*. On en voit aussi de dispersés en d'autres endroits. La côte de la bande Nord-Ouest, se termine, ainsi que nous

l'avons déjà dit, par une greve ſablonneuſe, derriere laquelle le ſol, coupé en petites ouvertures & en ravins, offre une large bordure d'arbres qui reſſemblent à de grands ſaules, & qu'on prendroit, d'après ſa régularité, pour un ouvrage de l'art, ſi ſon étendue n'en donnoit pas une opinion contraire. L'œil, en ſe portant plus loin vers le centre de la terre, apperçoit ces arbres d'un vert foncé, dont je parlois tout-à-l'heure. Pluſieurs de nos Meſſieurs ſuppoſerent que c'étoient des *rima* entremêlées de cocotiers très-bas, & d'un petit nombre d'autres eſpeces. Ils nous ſemblerent plus hauts, & moins voiſins les uns des autres, que ſur la partie du Sud-Oueſt. Cette différence peut venir de ce que nous étions plus près de la côte. On voit ſur les petites collines quelques arbres clair-ſemés, d'une plus haute taille. La ſurface de ces collines étoit ſtérile, de couleur rougeâtre, & couverte d'une ſubſtance qui reſſembloit à de la fougere. En tout, l'Iſle eſt d'un aſpect agréable, & la culture pourroit la rendre un des lieux les plus charmans du Globe.

1777. Mars.

» Comme les Habitans nous parurent nombreux & bien nourris, les moyens de ſubſiſtance que fournit cette terre, doivent être abondans. Je ſerois curieux de connoître leur régime diététique; car notre ami Mourooa nous dit qu'ils

1777. Mars.

n'ont point de cochons, ni de chiens, dont ils ont cependant ouï parler; mais il nous apprit qu'ils ont des bananes, du fruit à pain, & du taro. Les ſeuls oiſeaux que nous y vîmes, furent quelques oiſeaux d'œufs blancs, des hirondelles de mer & des noddies : nous apperçûmes auſſi un héron blanc ſur la côte.

» La langue des Habitans de *Mangeea* eſt un dialecte de l'idiome d'*O-Taïti;* mais leur prononciation, comme celle des Zélandois, eſt plus gutturale (*a*).

» Les Inſulaires de *Mangeea* ſont d'une belle figure, & ils reſſemblent à ceux d'*O-Taïti* & à ceux des *Marquiſes*, plus qu'à aucune autre des peuplades que j'ai rencontrées dans la Mer du Sud. Leur peau eſt douce, & on ne voit pas leurs muſcles : autant que nous avons pu en juger, ils ont cette diſpoſition au plaiſir qui diſtingue les O-Taïtiens : non-ſeulement leur eſprit eſt gai, mais ils connoiſſent très-bien les geſtes laſcifs, que les O-Taïtiens emploient dans leurs danſes; car Mourooa les fit devant nous. Il y a auſſi lieu de ſuppoſer que leur maniere de vivre eſt la même. Quoique la nature du pays nous ait empêchés de découvrir un grand nombre de

(*a*) On trouve dans la grande Relation un petit vocabulaire de la langue des Habitans de *Mangeea.*

leurs habitations, nous apperçûmes près de la greve, une maison dont la construction différoit peu de celles d'*O-Taïti* : elle étoit agréablement située au milieu d'un bocage; elle paroissoit avoir trente pieds de long, & sept ou huit de hauteur; l'une de ses extrémités étoit ouverte, & représentoit une ellipse coupée transversalement. Il y avoit quelque chose sur des buissons qui se trouvoient en-dedans de la façade; nous conjecturâmes que c'étoit un filet de pêche d'une texture très-délicate. 1777. Mars.

» Lorsqu'ils saluent un étranger, ils touchent son nez avec le leur, à-peu-près comme à la *Nouvelle-Zélande*; mais ils prennent en outre la main de l'homme à qui ils veulent faire cette politesse, & ils la frottent assez durement sur leur nez & leur bouche (*a*) «.

En examinant sur la Carte la position de *Mangeea*, on voit que M. Cook se trouvoit alors à peu de distance d'*O-Taïti*; mais des obstacles insurmontables l'en écarterent, & nous dirons

(*a*) Les Habitans des Isles *Palaos*, des *Nouvelles-Philippines*, & des Isles *Carolines*, éloignées de *Mangeea*, d'environ 1500 lieues, saluent de la même maniere. » Leur civilité & la marque » de leur respect, consistent à prendre la main ou le pied de » celui à qui ils veulent faire honneur, & à s'en frotter douce- » ment tout le visage «. *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, page 208, Edit. de 1781.

1777. Mars. tout-à-l'heure qu'il fut obligé de s'en éloigner & d'aller aux *Isles des Amis*.

30. Il quitta la côte de *Mangeea* le 30 Mars dans
31. l'après-dînée. Le 31, il découvrit une seconde Terre dans le Nord-Est-quart-Nord, à huit ou dix lieues.

1 Avril. Le lendemain, à huit heures, il étoit par le travers de l'extrémité septentrionale de cette Terre, à quatre lieues de distance, mais sous le vent, & il reconnut qu'elle formoit une Isle à-peu-près de la même apparence & de la même étendue que *Mangeea*; il voyoit devant lui une autre Isle beaucoup plus petite : il seroit arrivé plutôt à celle-ci, mais la premiere eut la préférence, parce qu'elle sembla plus propre à fournir des provisions pour le bétail, qui commençoit à en avoir besoin.

Les remarques que M. Cook entreprit de faire sur cette Isle, sont extrêmement intéressantes, & il va en rendre compte lui-même.

Remarques sur l'Isle de Wateeoo *& sur ses Habitans.*

» Comme il y avoit peu de vent, & que ce vent étoit contraire, nous en étions encore éloignés de deux lieues, & sous le vent à
2. huit heures du lendemain. A cette époque, deux canots armés de la *Résolution*, & un

troisieme de la *Découverte*, commandé par le Lieutenant Gore, allerent chercher un mouillage, & un lieu convenable pour le débarquement. Sur ces entrefaites, les vaisseaux serroient le vent pour atteindre la côte. 1777. Avril.

» Au moment où les canots se mirent en mer, nous apperçûmes plusieurs pirogues qui arrivoient près de nous; elles aborderent d'abord la *Découverte*, qui étoit plus voisine de la côte: trois d'entre elles, dont chacune ne portoit qu'un seul homme, se rendirent bientôt à la *Résolution*. Ces embarcations étoient longues & étroites, & garnies d'un balancier. L'arriere avoit trois ou quatre pieds d'élévation, & il ressembloit un peu à l'étambort d'un vaisseau; l'avant étoit plat au-dessus, mais il avoit la forme d'une proue au-dessous, & il se recourboit à l'extrémité, comme le manche d'un violon. Nous jetâmes aux Insulaires des couteaux, des grains de verre & d'autres bagatelles, & ils nous donnerent un petit nombre de noix de coco que nous leur demandâmes; mais ils ne les céderent point comme un échange de ce qu'ils avoient reçu de nous, car ils ne paroissoient avoir aucune idée de trafic, & ils ne sembloient pas estimer beaucoup nos présens.

» L'un des Naturels que nous n'eûmes pas besoin de presser long-temps, attacha sa pirogue à un

1777. Avril. des cordages de mon vaisseau, & monta à bord; les deux autres encouragés par son exemple, le suivirent bientôt. Leur démarche & leur maintien annonçoient une tranquillité parfaite, & ils ne craignoient en aucune maniere de se voir arrêtés ou maltraités.

» Une nouvelle pirogue, conduite par un homme qui m'apportoit des bananes en présent, arriva après leur départ : le messager me demanda par mon nom; il l'avoit appris d'Omaï, qui étoit sur le canot de M. Gore. Sensible à cette politesse, je lui donnai une hache & un morceau d'étoffe rouge, & il regagna la côte bien satisfait. Omaï me dit ensuite, que ce présent m'avoit été envoyé par le Roi, ou le Chef principal de l'Isle.

» Une double pirogue sur laquelle nous comptâmes douze hommes, manœuvra aussi-tôt de notre côté; à mesure qu'elle s'approchoit du vaisseau, les Naturels récitoient quelques mots en chœur (*a*); l'un d'eux se levoit & indiquoit

(*a*) Les Habitans des *Marquises* employerent un cérémonial à-peu-près semblable, lorsque M. Cook y aborda en 1774. Voyez le second *Voyage de Cook.* On retrouve ce cérémonial dans des Isles très-éloignées de celles-ci. Padillo qui appareilla de *Manille* en 1710, fut reçu aux Isles *Palaos* de la même maniere. L'Auteur de la Relation de son Voyage, dit : » Aussi-tôt qu'ils » s'approcherent de notre bord, ils se mirent à chanter. Ils » régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses «. *Lettres édifiantes & curieuses*, tom. XV, pag. 323.

le terme que les autres devoient répéter ensemble.
Lorsqu'ils eurent achevé cette cérémonie musicale, ils aborderent la *Résolution*, & ils demanderent le Chef du bâtiment : je me montrai, & ils m'offrirent un petit cochon & des noix de coco. Celui des Insulaires, qui me parut le principal personnage, me donna en outre une piece de natte, dès qu'il fut à bord avec ses compagnons. 1777. Avril.

» On les mena dans la grande chambre & dans les autres parties du vaisseau : quelques objets leur causerent de la surprise, mais rien ne fixa leur attention. Ils craignirent d'approcher des chevaux & des vaches, & ils ne purent concevoir la nature de ces quadrupedes. Les moutons & les chevres passoient les bornes de leurs idées ; car ils nous firent entendre qu'ils les jugeoient des oiseaux. Les moutons & les chevres ne ressemblant point du tout à un oiseau, les Lecteurs trouveront inconcevable que des hommes soient assez ignorans pour faire une si lourde méprise ; mais cette peuplade ne paroît connoître d'autres animaux terrestres, que les chevres, les cochons & les oiseaux : comme nos moutons & nos chevres différoient beaucoup des deux premieres familles, ils en conclurent que ces quadrupedes devoient appartenir à la derniere, qu'ils savoient renfermer une variété considérable d'especes. Je donnai à mon nouvel ami les choses qui me

1777. Avril.

ſemblerent devoir lui faire beaucoup de plaiſir ; mais lorſqu'il s'en alla, il me parut mécontent ; je compris enſuite qu'il déſiroit un chien, animal qui ne ſe trouve pas dans l'Iſle, quoique les Naturels ſachent qu'il y en a ſur d'autres Terres de la Mer du Sud. Le Capitaine Clerke reçut un préſent pareil, d'un Inſulaire qui avoit les mêmes vues, & dont les eſpérances furent également trompées.

» Les hommes qui montoient ces pirogues, étoient d'une ſtature moyenne, & ils reſſembloient beaucoup aux Habitans de *Mangeea ;* mais leur teint étoit plus noir : ils nouent leurs cheveux au ſommet de la tête, ou ils les laiſſent flotter en déſordre ſur les épaules ; & quoique la chevelure de quelques-uns bouclât naturellement, elle étoit en général longue, ainſi que celle des autres qui l'avoient liſſe. Nous apperçûmes de la diverſité dans leur phyſionomie, & quelques-unes des femmes avoient la peau aſſez blanche. Ils portoient, comme les Inſulaires de *Mangeea*, des ceintures d'étoffe luſtrée ou d'une belle natte, qui paſſoient entre les cuiſſes & couvroient les parties voiſines. Ils portoient auſſi des colliers d'un large gramen enduit d'une peinture rouge, & enfilé avec des baies de morelle : ils avoient les oreilles percées & non pas fendues, & ils étoient piquetés ſur les jambes depuis le genou

jusqu'au

jusqu'au talon; en sorte qu'ils paroissoient avoir des bottes. Ils ne coupent pas leur barbe non plus que les Habitans de *Mangeea*, & leurs pieds sont également couverts d'une espece de sandales; leur maintien annonçoit de la franchise, de la gaieté & de la bonne humeur. 1777. Avril.

» M. Gore fut de retour à trois heures après-midi; il me dit qu'il avoit examiné toute la partie occidentale de l'Isle, sans trouver un endroit propre au débarquement d'un canot ou au mouillage des vaisseaux; que la côte est environnée dans son entier d'un rocher escarpé de corail, sur lequel la mer produit un ressac terrible; que les Naturels montroient néanmoins des dispositions très-amicales, & qu'ils avoient paru affligés en voyant que nos détachemens ne pouvoient descendre à terre; il ajouta ensuite que, par l'entremise d'Omaï, il seroit facile de les déterminer à nous apporter, en-deçà du ressac, les choses dont nous avions le plus besoin, & en particulier, des tiges de bananier, qui seroient bonnes pour le bétail. Le vent étoit foible ou nul, & la perte d'un jour ou deux ne devant pas avoir des suites fâcheuses, je résolus d'essayer l'expédient que me conseilloit M. Gore, & j'ordonnai qu'on en fît les préparatifs pour le lendemain.

» Le 3, à la pointe du jour, nous apperçûmes 3.

1777. Avril.

des pirogues qui venoient aux vaiſſeaux; l'une d'elles arriva à bord de la *Réſolution*. Les Inſulaires qui la montoient, m'apporterent un cochon, des bananes & des noix de coco; ils me demanderent un chien en échange, & ils refuſerent tour ce que je leur offris d'ailleurs. L'un de nos Meſſieurs avoit un chien & une chienne qui nous incommodoient beaucoup; en les donnant, il auroit propagé ſur cette terre la race d'un animal ſi utile; mais ſes vues n'étoient pas auſſi nobles, & il ne ſe rendit point à ma propoſition. Omaï fut plus généreux, il céda un chien favori qu'il avoit amené de Londres. Les Naturels reprirent le chemin de l'Iſle, très-ſatisfaits de leur acquiſition.

» Sur les dix heures, M. Gore partit avec deux canots de la *Réſolution*, & un troiſieme de la *Découverte*, afin d'eſſayer l'expédition qu'il avoit propoſée. Je pouvois compter ſur ſa diligence & ſon adreſſe, & je lui permis de faire ce qu'il croiroit le plus convenable. Deux des Naturels qui étoient venus à bord, l'accompagnerent, & Omaï devoit lui ſervir d'interprete. Les vaiſſeaux ſe trouvoient à une lieue de l'Iſle lorſque les canots partirent; & comme il y avoit peu de vent, nous ne pûmes arriver qu'à midi près du récif. Nous vîmes nos trois canots ſur leurs grappins, à quelques pieds du reſſac, & vis-à-vis,

la côte remplie d'un nombre prodigieux d'Insulaires ; nous en conclûmes que M. Gore étoit descendu : on imagine bien que je désirai avec impatience de savoir les suites de cette démarche. Afin d'observer les mouvemens de nos amis qui avoient débarqué, & d'être prêt à leur donner les secours analogues à notre position respective, dont ils auroient besoin, je m'approchai de la côte, autant que le permirent les écueils ; je sentis néanmoins que le récif mettoit entre nous une barriere insurmontable, & qu'il ne dépendoit pas plus de nous de les protéger, que s'ils eussent été éloignés de la moitié de la circonférence du Globe : mais il étoit probable que les Naturels ne connoissoient point cette impossibilité. Sur ces entrefaites, quelques-uns d'eux arriverent aux vaisseaux, & ils échangerent un petit nombre de noix de coco ; ils accepterent tout ce que nous leur offrîmes, & ils ne parurent donner la préférence à aucun article en particulier.

1777. Avril.

» Ces visites des Insulaires diminuerent mes inquiétudes sur M. Gore & sa petite troupe ; je ne pus en savoir des nouvelles ; mais, dès que quelques-uns des Naturels avoient la hardiesse de venir à bord, je supposai que leurs compatriotes n'avoient point abusé de la confiance de mon Détachement. Enfin, un peu avant le coucher du soleil, j'eus la satisfaction de voir mes

1777. Avril.

canots reprendre le large. Lorſqu'ils arriverent à bord, j'appris que M. Gore, Omaï, M. Anderſon & M. Burney débarquerent ſeuls. M. Gore me rendit un compte très-exact des événemens de cette journée; mais le récit de M. Anderſon étant plus détaillé & contenant des remarques ſur l'Iſle & ſes Habitans, je vais l'inſérer ici.

☞ » Nous conduiſîmes les canots vers une petite greve ſablonneuſe; les Naturels étoient aſſemblés en foule ſur cette greve, ainſi que ſur les rochers voiſins, & nous jetâmes les grappins à cent verges du récif, qui gît à-peu-près à la même diſtance de la côte. Pluſieurs des Inſulaires nous apporterent des noix de coco à la nage: Omaï & ceux de leurs compatriotes qui nous accompagnoient, les inſtruiſirent que nous voulions débarquer; mais le chien qu'on leur avoit donné au vaiſſeau, & qu'on venoit de deſcendre à terre, abſorba quelque temps leur attention, & ils ſe précipitoient autour de cet animal. Bientôt après, deux pirogues vinrent nous chercher, & afin de leur inſpirer plus de confiance, nous réſolûmes d'aller ſans armes, au riſque d'être bien ou mal traités.

» Je partis ſur une des pirogues avec M. Burney, premier Lieutenant de la *Découverte*, un peu avant M. Gore & Omaï; nos conducteurs épierent d'une maniere adroite, les mouvemens

du reſſac, & ils nous débarquerent ſains & ſaufs ſur le récif. Ils nous prirent enſuite ſous les bras, afin de nous ſoutenir au milieu des roches pointues & eſcarpées que nous devions paſſer pour arriver à la greve, où nous fûmes reçus par pluſieurs autres Naturels, qui tenoient à la main des rameaux verts d'une eſpece de *mimoſa*, & qui nous ſaluerent en appliquant leurs nez contre les nôtres.

1776. Avril.

» Nos guides nous firent ſigne de marcher en avant; nous étions environnés d'une foule de Naturels qui s'empreſſoient de nous regarder, & qui nous auroient fermé le paſſage, ſi des hommes, qui ſembloient revêtus de quelque autorité, n'avoient frappé indiſtinctement ſur les ſpectateurs pour les écarter. On nous conduiſit à une avenue de palmiers; nous arrivâmes bientôt auprès d'une troupe de guerriers, rangés ſur deux lignes & armés de maſſues qu'ils tenoient ſur leurs épaules à-peu-près comme nos ſoldats portent leur fuſil. Nous marchâmes au milieu de ces guerriers, & nous trouvâmes un Chef qui étoit aſſis par terre, les jambes croiſées, & qui ſe donnoit de l'air avec un éventail en forme de triangle, tiré d'une feuille de cocotier & garni d'un manche de bois noir poli. Il avoit à ſes oreilles de groſſes touffes de plumes rouges qui pointoient en avant; mais c'étoit là toute ſa

1777. Avril.

parure, & nous n'apperçûmes pas d'autre marque de diſtinction. Cependant on lui obéiſſoit avec beaucoup d'ardeur ; ſoit qu'il fût d'un caractere grave, ſoit qu'il eût compoſé ſon viſage pour la cérémonie, ſa phyſionomie paroiſſoit ſérieuſe ſans être ſévere. Quelques hommes qui ſembloient jouer un rôle important, nous dirent que nous devions le ſaluer.

» Nous continuâmes à marcher au milieu des hommes armés de maſſues, & nous arrivâmes auprès d'un ſecond Chef aſſis, qui avoit des plumes rouges à ſes oreilles, & qui ſe donnoit de l'air avec un éventail, comme le premier : il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente ans ; mais nous fûmes frappés de ſa groſſeur & de ſon embonpoint. On nous conduiſit de la même maniere à un troiſieme Chef qui ſembloit plus vieux que les deux autres, & qui étoit fort gros, ſans avoir autant d'embonpoint que le ſecond. Nous le trouvâmes encore aſſis & paré de plumes rouges : nous le ſaluâmes, ainſi que nous avions ſalué les deux premiers, & il nous pria de nous aſſeoir. Nous fûmes charmés de cette invitation, car nous étions très-fatigués de notre courſe & de la chaleur exceſſive que nous cauſoit la foule dont nous étions environnés.

» Peu de minutes après, la foule eut ordre de faire place, & nous vîmes à la diſtance de

trente verges, vingt jeunes femmes ornées de plumes rouges, ainsi que les Chefs ; elles dansoient sur un air d'un mouvement grave & sérieux, qu'elles chantoient en chœur : nous nous levâmes, & nous nous approchâmes d'elles. Il semble que notre figure & nos vêtemens auroient dû les frapper ; mais elles continuerent leur danse sans faire la moindre attention à nous. Elles paroissoient dirigées par un homme qui servoit de souffleur, & qui leur indiquoit les diverses attitudes qu'elles prirent : elles ne changeoient point de place, elles remuoient seulement les pieds, & sur-tout les doigts qu'elles agitoient avec une extrême légéreté ; elles tenoient leurs mains près du visage, & elles les frappoient de temps-en-temps l'une contre l'autre. Il régnoit un tel accord entre leurs mouvemens & la musique, que nous les jugeâmes très-familiarisées avec cet exercice ; il est vraisemblable qu'on les avoit choisies, car nous en apperçûmes peu d'aussi belles dans la foule qui nous entouroit. En général, leur stature étoit plus forte que mince ; leurs cheveux flottoient en boucles sur le cou, & elles avoient un teint olivâtre : leurs traits, qui se ressembloient, nous parurent un peu trop gros, mais leurs yeux étoient très-noirs. Leur physionomie exprimoit la douceur & la modestie qui sont particulieres au sexe en chaque

1777. Avril.

1777. Avril.

partie du monde, mais qui nous frapperent peut-être davantage fur cette Ifle, où la nature étale fes ouvrages dans toute leur fimplicité & leur perfection, où les coutumes n'alterent point la droiture des fentimens, & où l'art ne farde point les manieres. Nous remarquâmes que leur taille, & chacune des parties de leur corps, avoient de l'élégance ; comme elles n'étoient couvertes que d'une piece d'étoffe luftrée, attachée autour de la ceinture, & allant à peine jufqu'aux genoux, nous eûmes occafion d'en examiner plufieurs de la façon la plus complete. Elles danfoient encore, lorfque nous entendîmes un bruit pareil à celui d'une troupe de chevaux qui galoppent; en regardant du côté d'où venoit le bruit, nos yeux rencontrerent les guerriers armés de maffues qui fe pourfuivoient les uns les autres : nous jugeâmes qu'ils vouloient nous donner le fpectacle d'un combat fimulé.

» Croyant que la cérémonie de notre préfentation aux Chefs étoit achevée, nous fongeâmes à chercher M. Gore & Omaï ; la foule nous preffoit, & nous ne pûmes marcher qu'avec peine ; mais enfin nous les découvrîmes. Ils arriverent auffi fatigués que nous, de la multitude dont ils étoient environnés, & ils furent préfentés de la même maniere aux trois Chefs, qui s'appeloient Otteroo, Taroa & Fatoweera. Chacun de

ces Chefs comptoit ſur un préſent, & M. Gore leur donna les choſes q" avoit apportées du vaiſſeau dans cette intention. Omaï, qui nous ſervit d'interprete, apprit aux Chefs pourquoi nous étions deſcendus à terre; mais on lui répondit que nous devions attendre juſqu'au lendemain, & qu'alors on nous fourniroit des proviſions. 1777. Avril.

» Ils parurent vouloir nous ſéparer, & chacun de nous fut entouré d'un cercle particulier qui nous examinoit. Je fus pour mon compte, éloigné de mes camarades durant plus d'une heure. Je dis au Chef, près duquel j'étois aſſis, que je déſirois parler à Omaï; mais il s'y oppoſa d'une maniere péremptoire. Je m'apperçus en même-temps que les Naturels commençoient à vider mes poches; le Chef à qui je portai mes plaintes, juſtifia les voleurs. D'après ces circonſtances, je craignis qu'ils n'euſſent formé le projet de nous arrêter; ils n'annonçoient pas, il eſt vrai, aſſez de férocité pour me donner de l'inquiétude ſur nos jours; mais il étoit douloureux de voir que leur curioſité pourroit bien nous détenir priſonniers. Je demandai quelque choſe à manger, & ils m'apporterent tout de ſuite des noix de coco, du fruit à pain, & une eſpece de pudding acide, qu'une femme me préſenta. Ayant témoigné que la chaleur occaſionnée par la foule, me cauſoit beaucoup de mal-aiſe, le Chef lui-même voulut bien me

1777. Avril. donner de l'air avec un éventail, & il me fit préfent d'une piece d'étoffe qui lui couvroit les reins.

» M. Burney vint à l'endroit où je me trouvois, & je lui fis part de mes foupçons. Pour reconnoître s'ils étoient bien fondés, nous entreprîmes de gagner la greve ; mais nous fûmes arrêtés à mi-chemin par des hommes qui nous dirent qu'il falloit retourner au lieu d'où nous étions partis : en arrivant, nous rencontrâmes Omaï qui avoit les mêmes inquiétudes ; il croyoit même avoir une raifon de plus de s'effrayer ; il avoit vu les Infulaires creufer en terre un four qu'ils chauffoient alors, & il ne pouvoit affigner d'autre but à ces préparatifs, que celui de nous rôtir & de nous manger, felon l'ufage des Habitans de la *Nouvelle - Zélande*. Il alla même jufqu'à leur demander fi c'étoit-là leur projet ? Les Naturels, très-furpris de cette queftion, demanderent à leur tour, fi nous fuivions une pareille coutume ? Nous fûmes un peu fâchés, M. Burney & moi, du propos indifcret d'Omaï ; car jufqu'ici leur conduite envers nous n'autorifoit pas un pareil foupçon.

» Nous fûmes aux arrêts la plus grande partie du jour ; nous nous trouvâmes quelquefois enfemble, ordinairement féparés, & toujours au milieu d'une foule nombreufe, qui ne fe contenta pas de nous

regarder; les Insulaires nous firent déshabiller souvent, pour examiner de plus près notre peau, & lorsqu'ils la voyoient à leur aise, nous entendions un murmure général d'approbation. Ils eurent soin en même-temps de vider nos poches; l'un d'eux prit une petite baïonnette que M. Gore portoit à son côté. On parla de ce vol au Chef, qui fit semblant d'envoyer un émissaire après le voleur; mais, selon toute apparence, il autorisa le larcin, car bientôt après on vola à Omaï la dague qu'il avoit à sa ceinture.

1777. Avril.

» J'ignore s'ils s'apperçurent de la peine que nous causoit notre détention, ou s'ils chercherent à nous donner des marques d'amitié, afin de nous ôter l'envie de nous en aller; mais ils apporterent alors des rameaux verts, ils les planterent en terre, & ils nous dirent de nous asseoir & de les prendre dans nos mains : nous leur parlâmes encore des provisions dont nos vaisseaux avoient besoin, & ils nous firent entendre que nous devions demeurer encore quelque temps dans l'Isle & manger avec eux : un cochon que nous vîmes près du four, qu'ils avoient préparé, dissipa la frayeur d'Omaï; il ne crut plus que les Habitans de l'Isle vouloient nous rôtir, il jugea comme nous, qu'ils avoient creusé le four, afin d'apprêter notre repas. Le Chef promit, sur ces entrefaites, d'envoyer chercher

1777. Avril.

du fourrage pour notre bétail : mais ſes émiſſaires ne revinrent qu'aſſez tard dans l'après-dînée, & ils ne rapporterent qu'une petite quantité de tiges de bananier qu'on conduiſit à nos canots.

» Nous eſſayâmes une ſeconde fois, M. Burney & moi, de regagner la greve; & en y arrivant, nous fûmes arrêtés par des Naturels qui ſembloient y avoir été poſtés pour nous retenir. Lorſque je voulus me mettre dans l'eau, afin de paſſer ſur le récif, l'un d'eux me prit par mes habits & me tira en arriere. Je ramaſſai de petits morceaux de corail qu'ils m'enjoignirent de rejeter à terre; & ſur mon refus, ils eurent la hardieſſe de me les ôter de force. J'avois auſſi cueilli des plantes, & ils ne me permirent pas non plus de les garder. Ils enleverent à M. Burney un éventail qu'il avoit reçu en préſent au moment où il deſcendit ſur la côte. Omaï m'avertit que j'avois mal fait de prendre du corail & de cueillir des plantes; que dans les Iſles de la Mer du Sud, les étrangers ne peuvent ſe permettre ces libertés, qu'après avoir reçu des fêtes pendant deux ou trois jours.

» Voyant que le ſeul moyen d'obtenir un meilleur traitement, étoit de nous ſoumettre à leur volonté, nous retournâmes à l'endroit dont nous étions partis pour gagner la greve; ils promirent alors de nous donner une pirogue

pour nous conduire à nos canots, lorsque nous aurions mangé les alimens qu'on nous préparoit. 1777. Avril.

» Le second des Chefs, à qui nous avions été présentés le matin, s'assit sur une large escabelle, peu élevée, d'un bois dur & noirâtre, assez bien poli : il ordonna à la multitude de former un grand cercle, & il nous fit asseoir auprès de lui. On apporta d'abord une quantité considérable de noix de coco, & ensuite un long panier vert, qui renfermoit assez de bananes cuites, pour le dîner de douze personnes. On plaça devant chacun de nous un morceau du cochon cuit au four, dont j'ai parlé, & on nous dit de manger. La fatigue de la journée nous avoit ôté l'appétit; nous goûtâmes cependant leurs mets, afin de ne pas les contrarier; mais ce fut sans plaisir pour nous.

» La nuit approchoit, & nous les avertîmes que nous devions retourner à bord de nos vaisseaux. Ils y consentirent; ils voulurent que nous emportassions sur nos canots, le reste des vivres qui avoient été apprêtés, & ils l'envoyerent à la greve. Avant notre départ, on régala Omaï d'une boisson, à laquelle il avoit été accoutumé dans sa patrie. Nous observâmes qu'on fait ici cette liqueur, comme sur les autres Isles de la Mer du Sud; c'est-à-dire, qu'on mâche la racine d'une sorte de poivre, & qu'on la rejette ensuite

1777. Avril.

dans un vafe. Une pirogue nous attendoit fur la greve, pour nous conduire à nos canots. Les Infulaires exécuterent ce tranfport avec la même adreffe & les mêmes foins qu'à notre defcente. Ils nous donnerent de nouvelles preuves de leur penchant au vol : car un perfonnage de quelque importance, qui nous accompagnoit, profita du moment où on lançoit l'embarcation dans le reffac, pour voler un fac, que j'avois eu bien de la peine à garder tout le jour : il renfermoit un piftolet de poche, que je craignois extrêmement de perdre. J'apperçus le voleur, je pouffai des cris, & je témoignai autant de déplaifir que je le pus. Le voleur crut devoir rapporter le fac à la nage; mais il foutint qu'il ne l'avoit pas dérobé, quoique je l'euffe furpris en flagrant-délit. Ils nous mirent à bord de nos canots, où ils dépoferent des noix de coco, des bananes, & d'autres provifions; & nous prîmes la route des vaiffeaux, bien contens d'être fortis de leurs mains.

» Nous regrettâmes que l'efpece de captivité, où l'on venoit de nous détenir, nous eût laiffé fi peu de moyens de faire des obfervations fur le pays. Durant toute la journée, nous nous trouvâmes rarement à cent verges de l'endroit, où l'on nous avoit préfentés aux Chefs, après notre débarquement; & nous ne pûmes examiner que les objets qui nous environnoient. La premiere

1777. Avril.

chose qui nous frappa, fut la multitude des Naturels; leur nombre étoit au moins de deux mille : ceux qui nous reçurent sur le rivage, formoient une petite troupe, en comparaison de celles que nous apperçûmes parmi les arbres, en pénétrant dans l'intérieur de l'Isle.

» Nous remarquâmes aussi que la plupart de ceux que nous avions vus à bord des vaisseaux, étoient d'une classe inférieure; car un grand nombre de ceux que nous apperçûmes à terre, avoient l'air plus noble, & un teint plus blanc. Leur chevelure longue, noire & touffue, étoit ordinairement nouée sur le sommet de la tête. La plupart des jeunes gens pouvoient servir de modeles aux Artistes, du côté de la taille; leur visage avoit autant de délicatesse que celui des femmes; & ils paroissoient d'un caractere aussi doux. D'autres, plus avancés en âge, avoient de l'embonpoint; la peau de tous indistinctement, nous sembla très-fine. Une piece d'étoffe, ou une natte qui étoit placée autour des reins, & qui couvroit les parties que cache la pudeur, composoient en général leur vêtement; mais quelques-uns portoient de jolies nattes entremêlées de noir & de blanc, qui formoient une sorte de jaquette sans manches; & d'autres avoient des chapeaux de forme conique, de bourre de coco, adroitement tissue avec de

1777. Avril.

petits grains de coquillage. Leurs oreilles étoient percées, & ornées de morceaux de la partie membraneuſe d'une plante, ou d'une fleur odoriférante, qui me parut être une eſpece de *gardenia*. Nous diſtinguâmes des hommes de la claſſe ſupérieure, qui avoient, ainſi que les Chefs, deux petites balles, tirées d'un os d'animal, ſuſpendues à leur cou, par une multitude de cordelettes. Les Chefs dépoſerent leurs plumes rouges, après que la cérémonie de notre préſentation fut achevée : ces plumes ſont ſurement à leurs yeux une marque particuliere de diſtinction; car nous n'en vîmes qu'aux Chefs, & aux jeunes femmes qui danſerent.

» Quelques-uns des hommes étoient *tatoués* ou piquetés ſur les côtés & ſur le dos, d'une maniere peu commune, & les jambes de pluſieurs femmes nous offrirent la même parure. Mais cette eſpece d'ornement nous parut réſervé aux Inſulaires d'un rang ſupérieur; & les hommes, ainſi piquetés, avoient d'ailleurs de la groſſeur & de l'embonpoint, à moins qu'ils ne fuſſent très-jeunes. Les femmes d'un âge avancé portoient leurs cheveux courts; pluſieurs d'entre elles étoient couvertes de cicatrices, qui formoient des lignes obliques ſur tout le devant du corps; quelques-unes de ces bleſſures préſentoient des figures rhomboïdales, & elles étoient ſi

récentes

récentes, qu'on y voyoit encore le ſang coagulé. 1777. Avril.

» La femme de l'un des Chefs, vint ſe montrer avec ſon enfant enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge, dont nous avions fait préſent à ſon mari : elle ſembloit avoir beaucoup de tendreſſe pour ſon nourriſſon ; &, pour lui donner à teter, elle prenoit la même attitude que les Angloiſes. Un autre Chef amena ſa fille qui étoit jeune & belle, & qui avoit toute la timidité naturelle à ſon ſexe. Elle nous regarda avec intérêt ; nous jugeâmes que le déſir de nous examiner, étoit plus fort que ſa modeſtie, & qu'elle étoit bien ſurpriſe de rencontrer des hommes qui reſſembloient ſi peu à ceux de ſon pays. D'autres femmes ſe préſenterent d'une maniere plus aſſurée ; il nous parut qu'elles manquoient de réſerve, mais elles ne paſſerent pas les bornes de la bienſéance. Si l'on en excepte quelques individus, dont le viſage, & d'autres parties du corps préſentoient de larges ulceres, ſuite des bleſſures qu'ils s'étoient faites, ou qu'ils avoient reçues, les deux ſexes ne nous offrirent aucune difformité. Le nombre des vieux hommes & des vieilles femmes n'étoit pas proportionné à la foule qui nous environnoit. Il eſt aiſé d'expliquer cette diſproportion, en ſuppoſant que les Naturels d'un âge avancé, n'eurent ni le déſir, ni la force de traverſer une grande partie

1777. Avril.

de l'Isle, pour venir auprès de nous. Il y avoit beaucoup d'enfans; & lorsque nous étions cachés par la multitude qui nous entouroit, ils montoient sur des arbres, ainsi que les hommes, afin de nous mieux voir.

» Le tiers à-peu-près des hommes avoient des massues & des piques; ceux-là venoient vraisemblablement des parties éloignées de l'Isle; car la plupart portoient de petits paniers, des nattes, & d'autres choses suspendues à l'extrémité de leurs armes. En général, les massues étoient de six pieds de longueur, d'un bois dur & noir, bien poli dans toutes les parties, en forme de lance à l'une des extrémités, mais beaucoup plus larges; & la tête se trouvoit découpée proprement en languettes. Nous en vîmes de plus étroites, de plus courtes & de plus unies; & nous en apperçûmes de si petites, qu'on pouvoit les manier d'une seule main. Les piques étoient du même bois, ainsi que la pointe; elles avoient ordinairement plus de douze pieds de long, mais le peu de longueur de quelques-unes nous fit juger que les Naturels lancent celles-ci comme des dards.

» Le lieu où nous passâmes la journée, étoit couvert de différens arbres, à l'ombre desquels ils retirent leurs pirogues, pour les garantir du soleil. Nous y en trouvâmes huit ou dix de

doubles : deux embarcations réunies par une sorte de radeau, forment ici, comme dans toutes les Isles de la Mer du Sud, ce que nous appelons des doubles pirogues. Elles avoient environ vingt pieds de long, quatre de profondeur; leurs côtés étoient arrondis par un bordage posé sur les premieres planches, & fortement attaché avec des baguettes d'osier. Nous en vîmes deux qui étoient enduites de noir par-tout, & qui offroient des carrés, des triangles, &c. sans nombre. Je n'avois pas encore rencontré de dessins aussi agréables sur les terres de l'Océan Pacifique. ils annonçoient plus d'adresse que les *piquetures* de leur peau. Les pagaies avoient quatre pieds de long; elles étoient à-peu-près elliptiques, mais plus larges à l'une des extrémités, que dans le milieu. Il y avoit près de là une hutte ou angar, de trente pieds de long, & de neuf ou dix de hauteur, où, peut-être, ils construisent leurs embarcations; nous n'en trouvâmes cependant aucune sur le chantier.

1777. Avril.

» Parmi les arbres qui nous environnoient, nous distinguâmes sur-tout le cocotier, l'*hybiscus*, & l'*euphorbia*. Nous rencontrâmes près de la mer un grand nombre de ces arbres que nous avions vus à *Mangeea Nooe Nainaiwa*, & ils sembloient border de la même maniere les côtes de cette Isle. Ils sont grands & minces, & ils

1777.
Avril.

approchent beaucoup du cyprès ; mais ils ont des touffes de feuilles longues, arrondies & articulées. Les Naturels les appellent *Etoa*. Le sol produit quelques gramens, une espece de *convolvulus*, & beaucoup de moutarde. L'Isle produit sans doute d'autres arbres fruitiers, & d'autres plantes utiles, que nous n'avons pas eu occasion de voir : car, indépendamment de plusieurs especes de bananes, les Naturels nous apporterent, à diverses reprises, des racines qu'ils nomment *Taro*, du fruit à pain, & un panier de noix grillées, qui avoient une saveur approchante de celle de la châtaigne, mais qui étoient plus grossieres.

» Je ne puis dire quelle est la nature du sol dans l'intérieur du pays ; mais, près de la mer, ce n'est qu'un rocher de corail, de dix ou douze pieds de hauteur, escarpé & raboteux, si j'en excepte de petites greves sablonneuses, qui remplissent les crevasses. Ce corail, qui est exposé à l'air depuis un grand nombre de siecles, est devenu noir à la surface ; &, comme il est irrégulier, il ressemble beaucoup à de grosses masses d'une substance brûlée : il n'a pas subi d'autre altération. La largeur du récif, qui borde toute la côte, varie ; mais par-tout il se termine brusquement, & il oppose à la mer, une muraille haute & escarpée. Son sommet est brun, ou de

couleur de brique; & il eſt à-peu-près au niveau 1777. Avril.
des flots : quoique la matiere dont il eſt composé ſoit un peu poreuſe, il ſuffit pour rompre la force du reſſac, dont l'action eſt continuelle «.

» Le débarquement de nos Meſſieurs, ajoute M. Cook, a enrichi mon Journal des obſervations qu'on vient de lire; mais le principal objet, que j'avois en vue, ne ſe trouva point rempli; car ce qu'ils rapporterent de cette Iſle, ne mérite pas d'être cité. Toutefois les Naturels jouirent d'un ſpectacle nouveau pour eux, & dont vraiſemblablement ils ne jouiront plus. Il paroît que la curioſité ſeule les détermina à exercer une ſorte de violence contre M. Gore, M. Burney, M. Anderſon & Omaï, & à employer tant d'artifices, pour les retenir quelques heures de plus avec eux.

» Indépendamment des ſervices qu'Omaï rendit à M. Gore en qualité d'interprete, il nous en rendit peut-être beaucoup d'autres. Les Naturels lui firent un grand nombre de queſtions ſur nous, ſur nos vaiſſeaux, ſur notre pays, & ſur l'eſpece d'armes que nous employions; &, d'après ce qu'il me raconta, il eut l'adreſſe de mettre du merveilleux dans ſes réponſes. Il leur dit, par exemple, qu'il y avoit dans notre patrie des vaiſſeaux auſſi grands que leur Iſle; que ces bâtimens portent des inſtrumens de guerre, (il vouloit

1777. Avril.

parler de nos canons) ſi gros que pluſieurs perſonnes peuvent s'y aſſeoir, & dont un ſeul ſuffit, pour réduire en poudre une Iſle entiere. D'après cette deſcription impoſante, ils voulurent ſavoir quelle ſorte de canons nous avions à bord: Omaï leur répondit, qu'ils étoient petits en comparaiſon de ceux dont il venoit de les entretenir; que néanmoins il ne tenoit qu'à nous, de la diſtance où ſe trouvoient les vaiſſeaux, de détruire l'Iſle, & de tuer chacun de ſes habitans. Ils l'interrogerent enſuite ſur les moyens qui produiſoient des effets auſſi terribles, & il eſſaya de les leur expliquer. Il avoit par bonheur quelques cartouches dans ſa poche; il ſoumit, à l'inſpection des Inſulaires, les balles & la poudre, & afin de leur donner une preuve plus frappante, il imagina de les rendre témoins d'une exploſion. On a déjà remarqué qu'un des Chefs avoit ordonné à la multitude de ſe former en cercle. Ce cercle fournit à Omaï un lieu propre à ſon expérience. Il diſpoſa ſur le terrain & au centre du cercle, la quantité peu conſidérable de poudre qu'il tira de ſes cartouches; & il y mit le feu avec un tiſon enflammé, qu'il alla prendre dans le four où l'on apprêtoit à dîner. La rapidité du feu, le bruit éclatant, la flamme & la fumée, remplirent d'étonnement tous les ſpectateurs; ils ne douterent plus de la force irréſiſtible de nos armes, & ils ajouterent

une foi entiere à tout ce qu'Omaï leur avoit raconté. 1777. Avril.

» On crut à bord des vaisseaux, que sans l'effroi inspiré par cette expérience, les Naturels auroient tenu nos Messieurs aux arrêts toute la nuit. Omaï les assura que s'il ne retournoit pas le soir à bord avec ses camarades, je tirerois mes canons sur l'Isle. Nous étions plus près de la terre au coucher du soleil, que nous ne l'avions été pendant la journée; & comme les Naturels observerent beaucoup notre position, ils penserent vraisemblablement que je méditois cette attaque formidable, & ils laisserent partir leurs hôtes. Ils comptoient les revoir à terre le lendemain; mais j'étois trop frappé du danger que nous avions couru, pour y envoyer du monde une seconde fois «.

C'est avec cette simplicité que M. Cook parle toujours de ses opérations. Le débarquement dont on vient de parler fut très-dangereux, & le Lecteur pourra juger, par ce seul trait, de l'intrépidité qui est nécessaire aux Navigateurs. Il va citer un autre fait très-important, mais dont il ne releve pas non plus l'importance. En l'examinant bien, il servira à éclaircir une question fort obscure. On pourra juger de quelle maniere se sont peuplées les Isles de la Mer du Sud; & il est à propos de faire ici quelques remarques.

1777.
Avril.

Les idiomes de cette multitude d'Isles qui couvrent l'Océan Pacifique, annoncent une origine commune : les vocabulaires très-étendus qu'en ont rapportés les Anglois ne laissent aucun doute sur cette assertion ; il paroît démontré d'ailleurs que ces idiomes viennent de la langue Malaise, qui s'est plus ou moins altérée. Mais comment la Presqu'Isle de *Malacca* a-t-elle pu peupler les Isles de la Mer du Sud, situées entre les tropiques? La nature & la constance des vents alisés, présentent sur cela de grandes difficultés, & de bons esprits sont tentés de croire que toutes ces Isles éparses sur la vaste étendue de l'Océan Pacifique, sur-tout celles qui se trouvent entre les tropiques, sont les débris d'un continent que la révolution des âges a submergé, & que la population de la Presqu'Isle de *Malacca*, & celles d'une partie de l'*Asie*, viennent peut-être de ce continent. La discussion d'une pareille conjecture seroit déplacée ici; il suffira de dire qu'en lisant avec attention les Voyages de Cook, on verra qu'il y a dans l'Océan Pacifique deux sortes d'Isles ; les unes volcaniques, qui peuvent avoir été produites par une éruption souterraine; & d'autres récentes, qui sont formées par les pluies, & dont l'accroissement est très-sensible; & qu'enfin un accident pareil à celui qu'on va rapporter, dérange toutes les combinaisons.

1777. Avril.

» Cette journée, dit M. Cook, donna beaucoup d'occupation à Omaï : quoique l'Isle n'eût pas vu d'autres Européens que nous, on y trouvoit pourtant des étrangers ; & nous aurions ignoré ce fait curieux, si Omaï n'eût point accompagné M. Gore.

» Il eut à peine débarqué sur la greve, qu'il apperçut dans la foule trois de ses compatriotes : les Isles *de la Société* étant éloignées d'environ deux cents lieues, il faut parcourir une vaste mer inconnue pour arriver ici : & ces peuplades n'ayant que de misérables pirogues propres à des traversées, où l'on ne perd pas la terre de vue ; une telle rencontre sur une Isle que nous abordâmes par hasard, peut être regardée comme un de ces événemens imprévus, qu'imaginent les Auteurs des Romans, afin de surprendre leur lecteur. Sa singularité mérite que j'en parle en détail.

» Il est aisé de concevoir avec quel étonnement & quel plaisir, Omaï & ses compatriotes causerent ensemble. L'histoire de ces derniers est très-intéressante. Ils s'étoient embarqués sur une pirogue à *O-Taïti*, au nombre de vingt, hommes & femmes, afin de se rendre à *Ulietea*, une des Isles voisines. Un vent contraire, qui souffloit avec impétuosité, les empêcha d'arriver à leur destination, ou de regagner le port d'où ils

1777. Avril.

étoient partis. Leur paſſage devant être court, ils n'avoient guere embarqué de proviſions, & ils manquerent bientôt de vivres. On ne peut imaginer tout ce qu'ils ſouffrirent, tandis qu'ils furent chaſſés ſur l'Océan, au gré de la tempête. Ils paſſerent un grand nombre de jours, ſans avoir rien à manger ou à boire. La famine & la fatigue détruiſirent peu-à-peu ce petit équipage. Il ne reſtoit que quatre hommes, lorſque la pirogue chavira : la perte de ces quatre malheureux ſembloit inévitable : ils eurent cependant l'adreſſe & la force de ſaiſir les bordages de l'embarcation, & de s'y tenir ſuſpendus pendant quelques jours. Ils furent enfin jetés aux environs de cette Iſle ; les Naturels du pays détacherent tout de ſuite des canots, qui les ſauverent & les conduiſirent à terre. L'un des quatre étoit mort, mais les autres vivoient encore ; & ils raconterent à Omaï, les détails miraculeux qu'on vient de lire. Ils vanterent beaucoup le traitement amical qu'ils avoient reçu des Inſulaires ; & ils étoient ſi contens de leur ſort, qu'ils refuſerent l'offre de nos Meſſieurs, qui, à la ſollicitation d'Omaï, leur propoſerent de les ramener dans leur patrie. La conformité des mœurs & du langage, les avoit plus que naturaliſés ſur cette terre ; & les liaiſons qu'ils y avoient formées, & qu'ils auroient eu bien de la peine à rompre, après une ſi longue

habitude, expliquent aſſez pourquoi ils ne voulurent pas revenir au lieu de leur naiſſance. Ils ſe trouvoient ici depuis plus de douze ans, car M. Anderſon me dit qu'ils ne ſavoient rien de la relâche du Capitaine Wallis, à *O-Taïti*, en 1765, & qu'ils ignoroient d'autres événemens auſſi mémorables, tels que la conquête d'*Ulietea*, par les Habitans de *Bolabola*, antérieure à l'arrivée des Européens. M. Anderſon m'apprit auſſi qu'ils s'appeloient Orououte, Otirreroa, & Tavee: le premier étoit né à *Matavai*, dans l'Iſle d'*O-Taïti*, le ſecond à *Ulietea*, & le troiſieme à *Huaheine*. 1777. Avril.

» Le débarquement de nos Meſſieurs ſur cette Iſle, ne remplit pas mon objet, ainſi que je le diſois tout-à-l'heure; mais on doit le regarder d'ailleurs comme heureux. Il nous a procuré la connoiſſance d'un fait très-curieux & très-inſtructif. En effet, l'hiſtoire qu'on vient de lire, explique mieux, que toutes les conjectures des Savans, comment les hommes ſe ſont répandus ſur les contrées de la terre les plus éloignées, & en particulier ſur les Iſles de la Mer du Sud (*a*).

(*a*) Il eſt vraiſemblable que de pareils accidens ſont communs dans la Mer du Sud. En 1696, deux pirogues qui avoient à bord trente hommes ou femmes & qui partirent d'*Amorſo*, furent jetées, par les vents contraires & les orages, ſur l'Iſle de *Samal*, l'une des *Philippines*, éloignée de trois cents lieues. Après avoir été

1777. Avril.

» Les Naturels du pays donnent à cette Isle le nom de *Wateeoo* : elle gît par 20^d 1′ de latitude Sud, & 201^d 45′ de longitude orientale : elle a environ six lieues de circonférence : elle est d'un très-bel aspect ; on y voit des collines ou des plaines, & elle est couverte d'une verdure de plusieurs nuances. Nos Messieurs trouverent le sol léger & sablonneux, aux endroits où ils passerent la journée ; mais il est peut-être d'une autre qualité dans l'intérieur du pays ; car, à l'aide de nos lunettes, nous apperçûmes, du vaisseau, une teinte rougeâtre sur les terrains qui s'élevent.

promenés soixante & dix jours sur la mer, cinq d'entre eux moururent durant cette pénible traversée. Le tom. XV, pag. 196, jusqu'à la page 215, des Lettres *édifiantes & curieuses*, raconte le fait en détail, & donne la description des Isles dont je viens de parler. Le même volume, page 282 & les suivantes, cite une aventure pareille arrivée en 1721 : Deux pirogues, dont l'une contenoit vingt-quatre & l'autre six personnes, hommes, femmes ou enfans, furent chassées d'une Isle appelée *Faroilep*, à l'Isle de *Guam* ou *Guaham*, l'une des *Larrons* ou des *Marianes* ; mais elles n'eurent pas à essuyer autant de fatigue que les deux autres, car elles ne furent que vingt jours en mer. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de ces relations. Tous les Ecrivains modernes ont adopté les détails que contiennent les Lettres des Jésuites sur ces Isles, nommées aujourd'hui *Carolines*, & dont les Espagnols durent la connoissance à l'arrivée des deux dernieres pirogues à *Samal* & *Guam*. Voyez les *Voyages aux Terres Australes*, du Président de Brosses, tome II, page 443 & les suivantes. Voyez aussi l'*Histoire Universelle moderne*.

Les habitations des Insulaires occupent les collines; & nous en remarquâmes deux ou trois, qui étoient longues & spacieuses : on y rencontre des cochons; mais ses productions sont d'ailleurs les mêmes que celles de l'Isle que nous venions de quitter. Les Habitans, auxquels nous montrâmes la position de *Mangeea*, l'appeloient *Owhavarouah;* nom qui differe tellement de *Mangeea Nooe Nainaiwa* que, selon toute apparence, *Owhavarouah* est une troisieme Isle. 1777. Avril.

» D'après les remarques insérées plus haut, il paroît que *Wateeoo* sera peu utile aux vaisseaux qui auront besoin de rafraîchissemens, à moins qu'ils ne soient dans une nécessité absolue. Les Naturels, connoissant aujourd'hui la valeur de quelques-unes de nos marchandises, on les déterminera peut-être à apporter des fruits & des cochons, à un bâtiment qui louvoiera près de la côte, ou à des canots mouillés aux environs du récif, à l'exemple des nôtres. Je ne sais, toutefois, si on y trouvera de l'eau douce; les Naturels en offrirent, il est vrai, dans des cocos à nos Messieurs, mais ils dirent qu'elle venoit de fort loin; & il n'y en a, selon toute apparence, que dans une mare, ou dans un lac, car nous ne découvrîmes aucun ruisseau.

» Omaï interrogea ses trois compatriotes sur les mœurs & les usages des Insulaires; & il pensoit

1777. Avril.

que leur maniere de traiter les étrangers, & leurs habitudes générales, ressemblent beaucoup à celles d'*O-Taïti* & des Isles voisines. Leurs opinions & leurs cérémonies religieuses, sont aussi à-peu-près les mêmes : car nos Messieurs, ayant vu un homme qui étoit barbouillé de noir sur tout le corps, ils en demanderent la raison ; & on leur dit, qu'il venoit de rendre ses derniers devoirs à un ami mort : ils découvrirent de plus, que les femmes se font, en pareille occasion, les blessures dont j'ai déjà parlé. Enfin, d'après l'examen de toutes les circonstances, il est sûr que cette race sort originairement de la peuplade qui s'est répandue d'une maniere si merveilleuse, sur l'immense étendue de la Mer du Sud. Il y a lieu de croire néanmoins que les Naturels se glorifient d'une extraction plus illustre ; car Omaï nous assura qu'ils donnent à leur Isle, la dénomination honorable de *Wenooa no te Eatooa*, ou de *Terre des Dieux* ; qu'ils se croient des especes de Dieux, & qu'ils sont persuadés qu'ils possedent l'esprit de l'Eatooa. Il sembloit faire beaucoup de cas de cette prétention enthousiaste & folle : il nous apprit que plusieurs O-Taïtiens la formoient également, & qu'elle étoit générale parmi les Habitans de *Mataia*, ou de l'Isle *Osnabrug*.

» Omaï & nos deux Zélandois, entendoient très-bien la langue de *Wateeoo*. Je ne puis la

comparer aux autres dialectes. M. Anderſon avoit
eu ſoin d'en écrire quelques mots ; mais les 1777. Avril.
Naturels, qui le dépouillerent de tout indiſtinctement, lui volerent ſon livre de notes «.

M. Cook s'éloigna de l'Iſle de *Wateeoo* le 3 3.
Avril à la pointe du jour, & il fit mettre le cap ſur une terre voiſine, qu'il avoit apperçue trois
jours auparavant. Il y arriva le 4 à dix heures 4.
du matin.

Remarques ſur l'Iſle de Wenooa-ette *& ſur celle de* Hervey, *& ſur leurs Habitans.*

» JE chargeai M. Gore, dit M. Cook, de prendre deux canots, de débarquer s'il étoit poſſible, & de rapporter du fourrage pour notre bétail. Comme il ne ſembloit pas y avoir d'Habitans, je crus que ſi le débarquement ſe trouvoit praticable, nos eſpérances ne ſeroient plus trompées, & que nous ſerions les maîtres d'y cueillir ce que nous voudrions. Un récif environnoit l'Iſle ainſi qu'à *Wateeoo*, & un reſſac très-fort battoit les rochers ; cependant, dès que nos canots eurent atteint le côté ſous le vent ou la bande Oueſt, M. Gore & ſon Détachement eurent la hardieſſe de pénétrer en-dedans du récif, & ils deſcendirent à terre ſains & ſaufs.

1777. Avril.

Je vis du vaiſſeau que cette premiere opération avoit réuſſi, & je leur envoyai un troiſieme canot, pour ſavoir de quelle maniere nous pouvions les aider : le troiſieme canot ayant voulu revenir avec des productions de l'Iſle, n'arriva qu'à trois heures de l'après-midi. Dès qu'il fut déchargé, je le renvoyai de nouveau; j'expédiai auſſi une quatrieme embarcation, & j'ordonnai à M. Gore d'être à bord avec tous les canots, avant la nuit : mon ordre fut exécuté.

» La deſcente de M. Gore, nous procura environ cent noix de coco pour chacun des vaiſſeaux; & elle fournit d'ailleurs à notre bétail, de l'herbe & une quantité aſſez conſidérable de feuilles & de branches de jeunes palmiers, ou de l'arbre appelé *Wharra* à *O-Taïti*, & *Pandanus des Indes Orientales*, par les Naturaliſtes. Les branches du *wharra* étant molles, ſpongieuſes & remplies de ſuc, furent coupées en petits morceaux & données à notre bétail, qui les mangea ſans répugnance; ainſi, il eſt vrai à la lettre que nous le nourrîmes avec des morceaux de bois.

» Cette Iſle gît par 19^d 15′ de latitude Sud, & 201^d 37′ de longitude orientale, à environ trois ou quatre lieues de *Wateeoo*, où elle eſt appelée *Otakootaia :* les Inſulaires nous en parlerent quelquefois ſous le nom de *Wenooa-ette;* ce qui ſignifie petite Iſle. M. Anderſon qui deſcendit

descendit à terre avec M. Gore, & qui en fit à-peu-près le tour, conjecture qu'elle n'a pas plus de trois milles de circonférence. Il m'a donné en outre les détails suivans : La greve en dedans du récif, est composée d'un sable de corail blanc ; derriere la greve, le terrain ne s'éleve pas de plus de six ou sept pieds, & il est couvert d'un sol léger & rougeâtre ; mais il est entiérement dénué d'eau. 1777. Avril.

» On y trouve plusieurs groupes de cocotiers, & un grand nombre de *wharra.* On y rencontre aussi le *calophyllum*, la *suriana*, la *guettarda*, une espece de *tournefortia*, les *tabernæ montanæ*, & quelques autres arbrisseaux, ainsi que l'arbre *etoa*, qu'on voit à *Wateeoo.* L'intervalle, qui sépare ces arbres & les arbrisseaux, est rempli par une espece de liseron, excepté en quelques endroits, où l'on voit une quantité considérable de moutardes, une espurge, diverses petites plantes peu nombreuses, ainsi que la *morinda citrifolia*, dont les O-Taïtiens mangent le fruit, dans les temps de disette. Omaï, qui débarqua avec M. Gore, apprêta cette plante pour le dîner du Détachement, mais elle ne parut pas trop bonne.

» Le seul oiseau qu'on apperçut parmi les arbres, étoit un joli coucou, châtain, tacheté de blanc. M. Gore le tua. Mais il y avoit sur la

1777. Avril.

côte des oiseaux *d'œuf*, une petite espece de courlis, des hérons bleus & blancs, & beaucoup de noddies. Ces derniers faisoient alors leur couvée, un peu plus loin dans l'intérieur de l'Isle; & ils se perchoient souvent sur le *wharra*.

» Un de nos gens prit un lézard qui grimpoit sur un arbre, & qui, malgré sa petitesse, paroissoit dangereux: on en vit une multitude d'une seconde espece. Les buissons près de la mer, étoient remplis de jolies teignes tachetées de rouge, de noir & de blanc: il y avoit aussi plusieurs especes de teignes différentes de celles-ci, ainsi que de jolis papillons, & d'autres insectes.

» Quoique l'Isle ne fût pas habitée, des indices sûrs nous prouverent que du moins elle est fréquentée quelquefois. On y trouve des cabanes. Il y avoit plusieurs grosses pierres érigées en forme de monumens sous des arbres, & plusieurs terrains enclos par d'autres pierres plus petites; on avoit probablement enterré des morts en cet endroit: on rencontra ailleurs une quantité considérable de coquilles de petoncles, d'une espece particuliere, sillonnées d'une maniere agréable, & plus grosses que le poing: nous pensâmes avec raison que cette terre avoit été visitée par des hommes, qui tiroient des coquillages une partie de leur subsistance. M. Gore laissa, dans une de ces huttes, une hache & des clous,

dont la valeur excédoit ce qu'il prit sur la côte.

» Dès que les canots furent rentrés, je marchai de nouveau au Nord, avec un léger souffle de vent de l'Est. Je voulois essayer de descendre à l'Isle d'*Hervey*, que j'avois découverte en 1773, durant mon second Voyage (*a*) : quoiqu'elle ne fût pas éloignée de plus de quinze lieues, je ne l'apperçus que le 6, à la pointe du jour, dans l'Ouest-Sud-Ouest, à environ trois lieues. A huit heures, nous en étions assez près; nous vîmes plusieurs pirogues qui partoient de la côte, & qui venoient aux vaisseaux. Ce spectacle me surprit, car rien ne m'avoit indiqué des Habitans, lorsque j'en fis la découverte. Quand j'y arrivai, en 1773, le vent étoit assez impétueux, & les canots du pays n'oserent vraisemblablement pas se mettre à la mer, car les vaisseaux passerent sous le vent; cette fois nous étions au vent.

1777. Avril. 6.

» Sur ces entrefaites nous avancions nous-mêmes vers l'Isle, & six ou sept doubles pirogues nous joignirent bientôt. Chacune portoit de trois à six hommes. Elles s'arrêterent à environ une portée de pierre du vaisseau. Omaï eut bien de la peine à les déterminer à venir à la hanche de la *Résolution*; mais ses démonstrations amicales &

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook. On y lit que cette Isle a environ six lieues de tour.

1777. Avril.

ſes prieres ne purent engager un ſeul des Naturels à monter à bord. Leur maintien farouche & leurs propos bruyans, n'annonçoient pas des hommes diſpoſés à ſe fier à nous, ou à nous bien traiter. Nous apprîmes enſuite qu'ils avoient eſſayé d'enlever les rames d'un canot de la *Découverte*, & frappé un de nos Matelots qui s'oppoſa à leurs deſſeins. Ils couperent de plus avec une coquille, un filet rempli de viande, qui pendoit à l'arriere du vaiſſeau de M. Clerke; ils refuſerent opiniâtrément de le rendre, & nous fûmes contraints de leur en payer la valeur. Ceux qui environnoient la *Réſolution*, ſe conduiſirent avec la même audace; ayant converti une longue perche en crochet, ils s'efforcerent publiquement de nous voler pluſieurs choſes; & ils vinrent à bout de prendre l'habit d'un de nos gens, qui pendoit en dehors du vaiſſeau. Ils me prouverent en même temps qu'ils avoient l'habitude de faire des échanges; ils nous vendirent du poiſſon, & entr'autres des carrelets aſſez ſinguliers, tachetés comme du porphyre, & des anguilles de la blancheur du lait, piquetées de noir: nous les payâmes avec de petits clous, qui leur firent un extrême plaiſir, & qu'ils appelerent *Goore.* Au reſte, ils ſaiſiſſoient avec la plus grande avidité des morceaux de papier, & tout ce que nous leur donnâmes; ſi ce que nous jetions tomboit

dans la mer, ils sautoient à l'instant au milieu des flots, afin de le ramasser.

1777. Avril.

» Ils ne ressemblent aux Insulaires de *Wateeoo*, ni par la figure, ni par le caractere, quoique les deux Isles soient peu éloignées l'une de l'autre; leur teint est plus foncé; plusieurs avoient une physionomie grossiere & farouche, & la peau bise comme les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, mais celle de quelques-uns étoit assez blanche. Leurs cheveux noirs & forts, flottoient sur les épaules ou étoient noués en touffes, au sommet de la tête. Quelques-uns néanmoins les portoient courts; & deux ou trois d'entre eux les avoient bruns ou rougeâtres. Une natte étroite qui faisoit plusieurs tours sur la partie inférieure du corps & qui passoit entre les cuisses, composoit tout leur vêtement. Nous vîmes un joli chapeau de plumes rouges, dans l'une des pirogues. Ils n'avoient d'autre parure qu'une nacre de perle polie suspendue à leur cou. Nous ne trouvâmes sur aucun d'eux cet ornement bizarre, si commun dans les Isles de la Mer du Sud, je veux dire que leurs corps n'étoient pas piquetés.

» Malgré cette différence, il nous fut démontré qu'ils descendent de la même race que les autres Insulaires de cet Océan. Leur idiome approchoit encore davantage de la langue d'*O-Taïti*, que celui de *Wateeoo* ou de *Mangeea*. Ainsi que les

1777. Avril.

Habitans de ces deux Isles, ils demanderent d'où venoient nos vaisseaux & où ils alloient; comment s'appeloit le Commandant, & combien nous avions d'hommes à bord : ils imaginerent même que mon bâtiment avoit un nom particulier, & ils voulurent le savoir. De leur côté, ils répondirent sur-le-champ aux questions que nous leur fîmes. Ils nous dirent qu'ils avoient déjà vu deux grands vaisseaux pareils aux nôtres, mais qu'ils n'avoient point eu d'entrevue avec les Equipages, qui passerent sans s'arrêter. Il paroît hors de doute qu'il s'agissoit de la *Résolution* & de l'*Aventure*. Nous apprîmes que leur Isle se nomme *Terouggemou Atooa*, & qu'ils sont sujets de Teerevaooeah, Roi de *Wateeoo*. D'après les instructions qu'ils nous donnerent, leur Isle ne produit ni bananes ni fruit à pain; on n'y trouve ni cochons, ni chiens, & les Habitans se nourrissent de noix de coco, de poisson & de tortues. Il y eut un moment où trente de leurs pirogues s'offrirent à nos regards : elles étoient assez grandes & bien faites : l'arriere ressemble un peu à celles de *Wateeoo*, & l'avant se projette en saillie, à-peu-près de la même maniere; mais l'extrémité se replie vers le haut, au lieu de se replier vers le bas.

» Le vent étoit très-foible, & nous n'atteignîmes qu'à une heure la bande Nord-Ouest de

l'Isle, la seule portion de la côte où il parût vraisemblable que nous trouverions un mouillage 1777. & un lieu propre au débarquement. J'ordonnai au Avril. Lieutenant King de prendre deux canots armés, & d'aller sonder & reconnoître la côte, tandis que les vaisseaux courroient des bordées. Dès que les canots furent à la mer, les pirogues qui s'étoient tenues jusqu'alors près de nous, & qui avoient fait des échanges, suspendirent leur trafic; elles regagnerent l'Isle à force de rames, & elles ne revinrent plus.

» Les canots furent de retour à trois heures, & M. King m'informa ☞ » qu'il n'y avoit point de mouillage pour les vaisseaux, & que les canots pouvoient seulement débarquer au bord extérieur du récif, situé à environ un quart de mille du rivage. Il me dit que les Insulaires étoient arrivés sur le récif, armés de longues piques & de massues, comme s'ils avoient voulu s'opposer à sa descente; qu'il s'approcha néanmoins, & qu'alors les Naturels lui jeterent des noix de coco, & l'engagerent à descendre : que, sur ces entre-faites, il vit les femmes qui apportoient en hâte des piques & des dards, mais que n'ayant point dessein de débarquer, il ne leur fournit pas l'occasion de s'en servir «. ☜

» D'après ces détails, continue M. Cook, je considérai que les vaisseaux ne pouvant mouiller,

1777. Avril. je perdrois du temps, si j'essayois de me procurer du fourrage, & que cette opération seroit un peu dangereuse. D'ailleurs, nous avions aussi besoin d'eau; &, quoique les Habitans eussent dit qu'on en trouvoit sur l'Isle, j'ignorois en quelle quantité & à quelle distance. Enfin, quand nous n'aurions pas rencontré d'autres obstacles, j'étois sûr que la traversée du récif seroit difficile & périlleuse à bien des égards.

» Ainsi, nos espérances furent trompées sur toutes les Isles que nous avions rencontrées depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande;* les vents contraires & d'autres événemens imprévus auxquels nous ne pûmes nous soustraire, nous avoient tellement retardés, que je me vis hors d'état de rien faire cette année, dans les hautes latitudes de l'hémisphere septentrional. Elles se trouvoient fort loin de nous, quoique la saison nécessaire à nos opérations eût déjà commencé. Il fallut donc prendre les mesures les plus propres à conserver le bétail que nous avions sur nos vaisseaux, &, ce qui étoit encore plus important, ménager nos vivres & nos munitions, afin d'avoir plus de moyens de reconnoître la côte occidentale de l'*Amérique*, & d'essayer le passage au Nord, que j'avois cru entreprendre une année plutôt.

» Si j'avois eu le bonheur de me procurer de

l'eau & du fourrage sur l'une des dernieres Isles, je me serois replié au Sud, jusqu'à ce que j'eusse rencontré un vent d'Ouest. Il étoit impossible alors de revenir sur nos pas du côté du Sud; tous nos quadrupedes seroient morts avant d'arriver à *O-Taïti*, & je n'aurois tiré aucun profit de ce mouvement rétrograde, par rapport au grand objet de notre Voyage. 1777. Avril.

» Je résolus donc de gagner les *Isles des Amis*, où j'étois sûr de trouver en abondance toutes les choses dont j'avois besoin; & comme il falloit marcher la nuit ainsi que le jour, j'ordonnai au Capitaine Clerke de se tenir une lieue en avant de la *Résolution*; nous pouvions rencontrer des terres durant la traversée, & je pris cette précaution, parce que son vaisseau étoit plus propre que le mien à l'attaque d'une côte «.

M. Cook fut encore contrarié dans ses projets, & obligé de relâcher à l'Isle *Palmerston*, plutôt qu'à celle de *Middelbourg*, à laquelle il avoit donné la préférence. Il l'atteignit le 13 Avril, 13.
dans la matinée.

1777. Avril.

Remarques sur l'Isle de Middelbourg, *qui fait partie des* Isles des Amis, *& sur la formation des Isles basses de la Mer du Sud.*

» Je fis mettre à la mer, dit M. Cook, quatre canots, commandés chacun par un Officier; trois de la *Résolution*, & un de la *Découverte*; & je leur ordonnai de chercher le lieu le plus propre au débarquement. Notre bétail étoit sur le point de mourir de faim, & je me voyois forcé de tirer de cette Isle quelques herbages.

» L'Isle *Palmerston* renferme neuf ou dix Islots, placés en cercle, & réunis par un récif de rochers de corail. Les canots examinerent d'abord celui des Islots, qui est le plus au Sud-Est. Leurs recherches n'ayant pas eu de succès, ils se rendirent au second, où nous eûmes la satisfaction de les voir débarquer. Je fis alors conduire les vaisseaux par le travers de l'endroit où ils étoient descendus, & nous louvoyâmes en les attendant; car la mer se trouvoit trop profonde pour mouiller. Je n'en fus pas affligé : l'Isle étoit déserte.

» L'un des canots revint à une heure, chargé de cochléaria & de jeunes cocotiers, que notre bétail mangea avec avidité. Il m'apporta un message de M. Gore, qui commandoit le Détachement. Cet Officier m'informa qu'il y avoit dans l'Isle beaucoup de cochléaria, de *wharra*,

de palmiers, & quelques noix de coco. Je résolus de prendre un supplément considérable de ces articles. L'après-dînée, je me rendis à terre avec le Capitaine Clerke. 1777. Avril.

» Nous trouvâmes tous nos gens occupés au travail. Ils avoient débarqué dans une petite crique, formée par le récif, & un peu plus étendue que la longueur d'un canot, sur chacune de ses directions. Des rochers qui se projetoient en saillie, la mettoient à l'abri de l'impétuosité des vagues. La circonférence de l'Isle est à peine d'un mille, & elle n'est pas élevée de plus de trois pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle me parut composée en entier de sable de corail, & d'un peu de terreau noirâtre, détriment des végétaux tombés en pourriture. Le sol, malgré sa maigreur, est couvert d'arbres & d'arbrisseaux de la nature de ceux de *Wennooa-Ette*, mais moins variés. On y voit quelques cocotiers. Nous apperçûmes sur les arbres qui étoient les plus près de la mer, ou un peu dans l'intérieur du pays, un grand nombre de frégates & d'oiseaux du tropique; nous y rencontrâmes aussi des boobies de deux especes, qui faisoient alors leur couvée, & qui se montrerent si peu sauvages, qu'ils se laissoient prendre à la main. De petits rameaux d'arbres, mal assemblés, formoient leur nid. Les oiseaux du tropique déposoient leurs œufs

1777. Avril.

à terre sous les arbres ; ils different beaucoup de l'espece commune. Ils sont par-tout d'un blanc éclatant, un peu tacheté de rouge ; & les deux longues plumes de leur queue sont d'un cramoisi foncé, ou d'un rouge de sang. Nos gens tuerent une quantité considérable de ces divers oiseaux. Leur chair avoit peu de délicatesse ; toutefois comme nous ne prenions depuis long-temps que des nourritures salées, nous la trouvâmes assez bonne. Nous rencontrâmes une multitude de crabes rouges qui rampoient au milieu des arbres, & nous prîmes plusieurs poissons, que la mer, en se retirant, avoit laissés dans des trous sur le récif.

» Il y a un lac situé en dedans du récif, & nous trouvâmes, sur la portion du récif, en face du lac, un grand lit de corail, qui offroit peut-être une des plus charmantes vues produites par la nature en aucun lieu du monde. Sa base étoit fixée à la côte, mais elle pénétroit si avant, qu'on ne pouvoit la découvrir. Il paroissoit suspendu dans l'eau, dont la profondeur augmentoit si brusquement, qu'à peu de verges de distance, la sonde auroit donné sept ou huit brasses. La mer étoit absolument calme, & le soleil, qui brilloit de tout son éclat, montroit à nos regards étonnés les différentes especes de corail. Nous voyions, en quelques endroits, une foule de jolies stalactites,

ailleurs des boules, & beaucoup d'autres formes.
Des coquillages qui étoient répandus par-tout, & qui formoient des paillettes des plus riches couleurs, ajoutoient encore à la beauté de ce spectacle. Une multitude de poissons qui se promenoient paisiblement, & sans la moindre apparence de crainte, acheva de nous charmer : on ne peut rien imaginer au-dessus des couleurs jaunes, bleues, rouges, noires, &c. qu'ils étaloient; & l'art ne les imitera jamais. La variété des formes des poissons contribuoit aussi à la richesse de cette grotte marine. Nous la regardâmes avec un plaisir inexprimable, & nous éprouvâmes du regret, de ce qu'un ouvrage si extraordinaire est caché dans un lieu où les hommes n'auront guere occasion de lui payer le tribut d'éloges qu'il mérite.

1777. Avril.

» Rien n'annonçoit que des hommes fussent jamais venus sur cette Terre, si j'en excepte un petit bordage de pirogue qu'on rencontra sur la greve, & que la mer pouvoit y avoir apporté d'une autre Isle. Mais, ce qui est assez singulier, nous y vîmes plusieurs petits rats bruns. Il n'est pas aisé d'expliquer l'origine de ces animaux; & je suis tenté de croire qu'ils y sont venus avec la pirogue, dont nous apperçûmes les débris.

» Lorsque les canots furent chargés, je revins à bord : M. Gore passa la nuit à terre avec

quelques hommes, afin de reprendre plutôt ses travaux le lendemain.

1777. Avril. 15. » La journée du 15 se passa comme celle de la veille. M. Gore cueillit & envoya à bord des provisions pour notre bétail; il nous procura sur-tout des choux-palmistes, de jeunes cocotiers, & les rameaux tendres de l'arbre appelé *wharra*. Au coucher du soleil, les deux vaisseaux avoient une quantité suffisante de ces articles, & je fis revenir le Détachement; mais, comme le vent étoit foible ou nul, je résolus d'attendre un jour de plus, & d'essayer, le lendemain, de tirer des noix de coco, pour les Equipages, de l'Isle sous le vent la plus voisine de nous, où nous voyions les cocotiers en plus grande abondance, que sur celle où nous venions de débarquer.

16. » Je courus des bordées toute la nuit; & le 16, entre huit & neuf heures du matin, j'allai avec les canots au côté occidental de l'Isle : mon débarquement n'eut rien de difficile. Les hommes qui m'accompagnoient, se mirent tout de suite à cueillir des noix de coco, que nous y trouvâmes en très-grande quantité. Mais, pour les embarquer, nous eûmes beaucoup de peine; car il fallut les porter l'espace d'au moins un demi-mille sur le récif; & ceux qui firent ce transport, eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Omaï, qui étoit avec

moi, prit en peu de temps assez de poissons,
pour donner à dîner au Détachement, & pour en envoyer aux deux vaisseaux. Nous rencontrâmes aussi une multitude d'oiseaux, & particuliérement des frégates & des oiseaux du tropique ; en sorte que notre repas fut excellent. Pour rendre justice à Omaï, je dois dire qu'il nous étoit d'un très-grand secours, dans ces excursions sur des Isles inhabitées. Non-seulement il pêchoit, mais il apprêtoit encore le poisson, ainsi que les oiseaux qui tomboient sous nos coups. Il faisoit la cuisine, selon la méthode de ses compatriotes, c'est-à dire, qu'il creusoit un four en terre, & qu'il cuisoit les alimens avec des pierres chaudes. Nous étions enchantés de son adresse & de sa bonne humeur. Chacun des canots fit deux voyages avant la nuit : je retournai à bord le soir, mais je laissai à terre M. Williamson, mon troisieme Lieutenant, avec quelques hommes; je lui recommandai de préparer une autre charge pour les canots, que je voulois y renvoyer le lendemain.

1777. Avril.

» Je renvoyai en effet les canots le lendemain 17.
à sept heures, & ils revinrent chargés à midi. Je les renvoyai encore chercher une autre cargaison, & je leur remis un ordre qui enjoignoit au Détachement de se trouver à bord au coucher du soleil. Dès que M. Williamson fut de retour avec sa petite troupe, on rentra les canots, &

1777. Avril.

nous fîmes voile à l'Ouest, à l'aide d'un léger souffle de vent du Nord.

» Cet Islot est plus grand de moitié que l'autre, & presque entiérement couvert de cocotiers ; la plupart de ces arbres offroient d'excellentes noix, & souvent de vieilles & de jeunes noix sur la même tige. Leur trop grande proximité, en plusieurs endroits, nuisoit à leur croissance : en général, les autres productions étoient les mêmes que sur le premier Islot. Nous vîmes, sur la greve, deux morceaux de bordage, dont l'un étoit grossiérement sculpté, & une pagaie de forme elliptique. Ces débris venoient probablement de la même pirogue, que ceux dont j'ai déjà parlé; car les deux Islots ne sont éloignés que d'un demi-mille. Nous rencontrâmes une jeune tortue, jetée depuis peu sur la côte, car elle étoit encore remplie de vers. Il y a moins de crabes que sur le premier Islot ; mais nous y apperçûmes des mouches-scorpion, & un petit nombre d'autres insectes. Il y avoit beaucoup plus de poissons sur les récifs. Nous y distinguâmes de grosses anguilles tachetées d'une maniere agréable ; lorsque nous les suivions, elles élevoient leur tête au-dessus de l'eau, elles ouvroient leur bouche, & elles s'efforçoient de nous mordre. Nous y remarquâmes sur-tout des poissons-perroquet, des *snappers*, un poisson de rocher brun & tacheté, de

de la grandeur de l'aigrefin, mais si peu sauvage, qu'au lieu de s'enfuir à notre aspect, il s'arrêtoit pour nous regarder. Si nous avions manqué tout-à-fait de provisions, nous aurions pu en embarquer ici une assez grande quantité; car le récif étoit rempli d'une multitude innombrable de ces coquillages, dont j'ai déjà fait mention, & qui pesoient deux ou trois livres. Ces coquillages étoient de plusieurs especes; nous y ramassâmes la grosse limace de mer. Durant le flux de la marée, plusieurs requins vinrent sur le récif; nos gens en tuerent quelques-uns; mais il y avoit alors du danger pour nous de marcher dans l'eau.

1777. Avril.

» Le Détachement, qui passa la nuit à terre, avec M. Williamson, fut très-incommodé des mousquites, ainsi que celui de M. Gore l'avoit été sur l'Islot précédent. Il tua deux courlis exactement pareils à ceux d'*Angleterre*, & il vit sur la côte des pluviers; mais il n'apperçut dans les bois qu'un ou deux coucous, pareils à ceux que nous avions vus à *Wennooa-Ette*.

» Notre temps fut employé d'une maniere utile sur cet Islot; car nous y prîmes environ douze cents cocos, qui furent distribués, par égales portions, à l'Equipage; le suc & la noix furent également bons pour notre santé. Les vaisseaux qui feront dans ce parage, peuvent, si le vent

1777. Avril.

eſt modéré, ſuivre notre exemple, & eſpérer le même ſuccès. Mais les deux Iſlots, ſur leſquels nous débarquâmes, manquent d'eau douce. S'il y en avoit, & s'il étoit poſſible de pénétrer dans l'eſpace de mer qu'environne le récif, & que nous appelâmes le lac, ce mouillage ſeroit, pour les bâtimens qui relâcheroient faute de rafraîchiſſemens, préférable à ceux des Iſles habitées; car ils y trouveroient une quantité ſuffiſante de poiſſons; & les Equipages s'y promeneroient ſans être inquiétés par perſonne.

» Les neuf ou dix Iſlots peu élevés, compris ſous le nom d'Iſle *Palmerſton*, peuvent être regardés comme les pointes ou les ſommets du récif de corail qui les réunit. Quoiqu'ils ſoient couverts ſeulement d'une légere enveloppe de ſable, ils ſe trouvent, ainſi que je l'ai déjà obſervé, remplis d'arbres & de plantes, la plupart de la même eſpece que ceux des terrains bas des hautes Iſles de cet Océan.

» Les Savans, qui cherchent à expliquer la formation des diverſes contrées de la Terre, ne ſont pas d'accord ſur l'origine des Iſles baſſes. Les uns diſent que ces pointes de rochers ou Iſlots étoient réunies autrefois; qu'elles compoſoient une ſeule terre plus élevée, dont la mer, dans la révolution des ſiecles, a englouti une portion, & que les parties les plus hautes, qui ſe montrent

encore, disparoîtront un jour. D'autres conjecturent qu'elles ont été produites par des tremblemens de terre, & qu'elles sont l'effet des convulsions intérieures du globe. Une troisieme opinion, qui me paroît la plus vraisemblable, n'y voit que des bas-fonds, ou des bancs de corail qui s'accroissent peu-à-peu. Je n'exposerai pas ici les raisons qu'on emploie, pour défendre chacun de ces systêmes; je me contenterai de décrire les districts de l'Isle *Palmerston* que j'ai examinée. 1777. Avril.

» Un rocher de corail forme par-tout la base de l'Isle. Le sol est un sable de corail, auquel les détrimens des végétaux se sont mêlés, en peu d'endroits, de maniere à présenter quelque chose qui ressemble à du terreau. On peut en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que ces Islots ne sont pas anciens, & qu'ils ne sont point non plus les restes d'une Isle plus grande, engloutie par l'Océan; car, dans l'une ou l'autre des deux hypotheses, il devroit y avoir plus de terreau, ou il devroit y rester une portion du sol primitif. Il est facile de prouver d'ailleurs l'accroissement de ces Islots : nous y rencontrâmes bien au-delà du point où arrivent aujourd'hui les flots, lors même que la mer est la plus orageuse, des rochers de corail élevés, qui nous parurent avoir été troués de la même maniere que les rochers de corail qui composent maintenant le bord extérieur

1777. Avril.

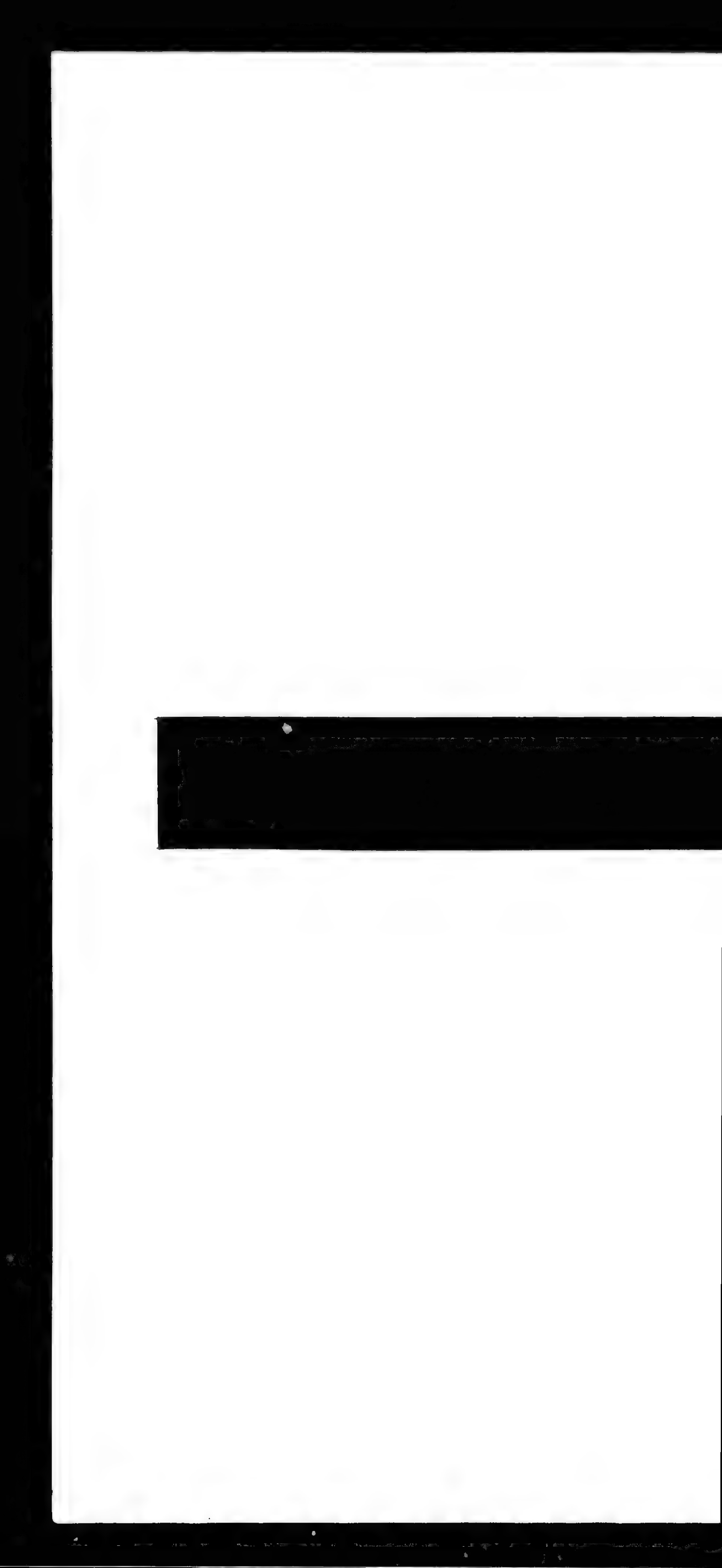
du récif; d'où il résulte que les vagues se portoient autrefois jusqu'ici. J'ajouterai que quelques-uns de ces rochers troués sont presque au centre de l'Islot.

» La meilleure preuve de l'accroissement des Islots & de la théorie que j'adopte, c'est la gradation insensible qu'offrent les plantes des rivages de ces terres : gradation qui commence à quelques pouces de la marque de la marée haute, & qui va jusqu'au bord des arbres. On voit, de la façon la plus distincte, dans un très-grand nombre d'endroits, & sur-tout sous le vent, ou au côté occidental, que ces plantes ont germé à différentes époques. Je pense qu'elles doivent leur origine à des marées extraordinairement hautes, produites par des coups de vent impétueux de l'Ouest; que ces marées ont répandu du sable, au-delà de la ligne où s'arrêtent les marées ordinaires, & qu'ensuite le vomissement régulier & imperceptible de ces dernieres marées, a jeté assez d'autre sable pour former une barriere contre les marées très-hautes, & empêcher les flots & la tempête, de venir détruire les plantes qui commencent à végéter sur les noix de coco, les racines & les graines apportées par les oiseaux, ou poussées par les vagues. Cette transplantation doit arriver très-souvent; car nous vîmes beaucoup de noix de coco, & d'autres semences qui bourgeonnoient

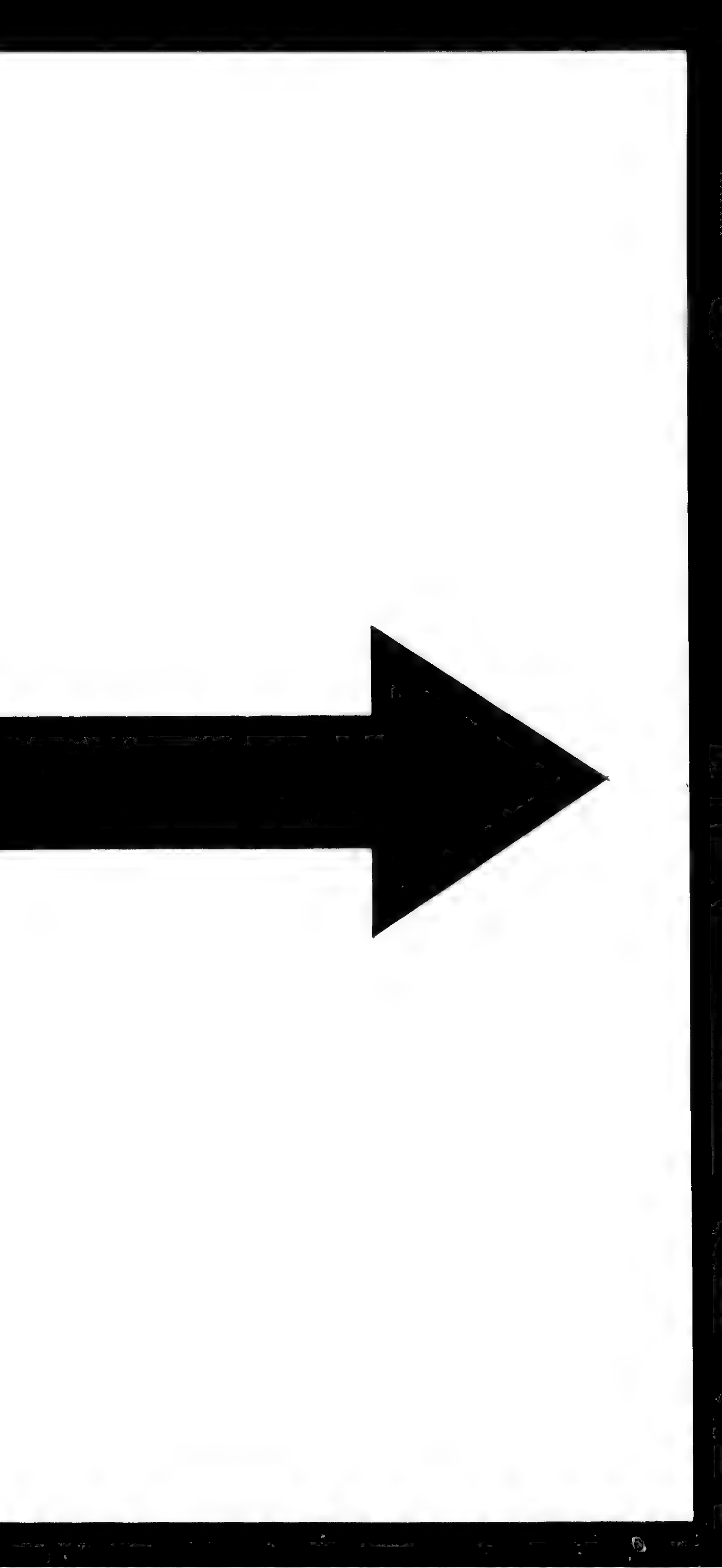
tout près du point où la mer vient aujourd'hui, & dans des lieux où il étoit clair que ces bourgeons ne provenoient pas des plantes, qui se trouvoient plus voisines du centre de l'Isle, & toutes formées. La multiplication des végétaux augmente rapidement la hauteur [illegible] terre nouvelle ainsi créée; car les feuilles [illegible] tombent, & les branches d'arbres qui se [illegible] de leur tige, se convertissent bientôt en bon terreau noir, sous un climat tel que celui-ci (*a*). 1777. Avril.

» Il y a peut-être une autre cause qui ne contribue pas moins à l'accroissement de ces Isles, & qui explique comment la mer s'est éloignée des rochers troués, dont j'ai parlé plus

(*a*) Le Journal de M. Anderson offre, sur l'Isle *Palmerston*, les détails suivans, qui confirment l'opinion du Capitaine Cook. » Les arbres très-nombreux dans le dernier des Islots, sur » lequel nous descendîmes, avoient déjà formé de leurs détri- » mens, des mondrains; que la même cause élevera par la » suite des temps, à la hauteur des petites collines. Ils se » trouvoient en moindre quantité sur le premier, qui n'offrit » aucune éminence, & qui indiqua cependant d'une maniere » plus sensible, l'origine de ces terres; car, tout près de cet » Islot, il y en a un second plus petit, formé sans doute depuis » peu; on n'y trouvoit aucun arbre, mais on y voyoit une » multitude d'arbrisseaux, & quelques-uns sur des morceaux » de corail, jetés par la mer. Je remarquai un peu plus avant, » une autre chose qui donne une nouvelle force à cette théorie; » je veux parler de deux bandes de sable, de cinquante verges » de long, & d'un pied ou dix-huit pouces de haut, qui étoient » sur le récif, & qui n'avoient pas encore un arbrisseau «.



[redacted]



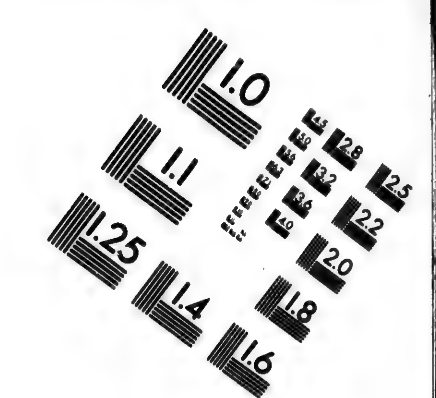
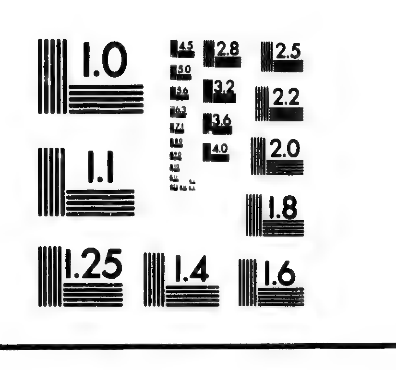


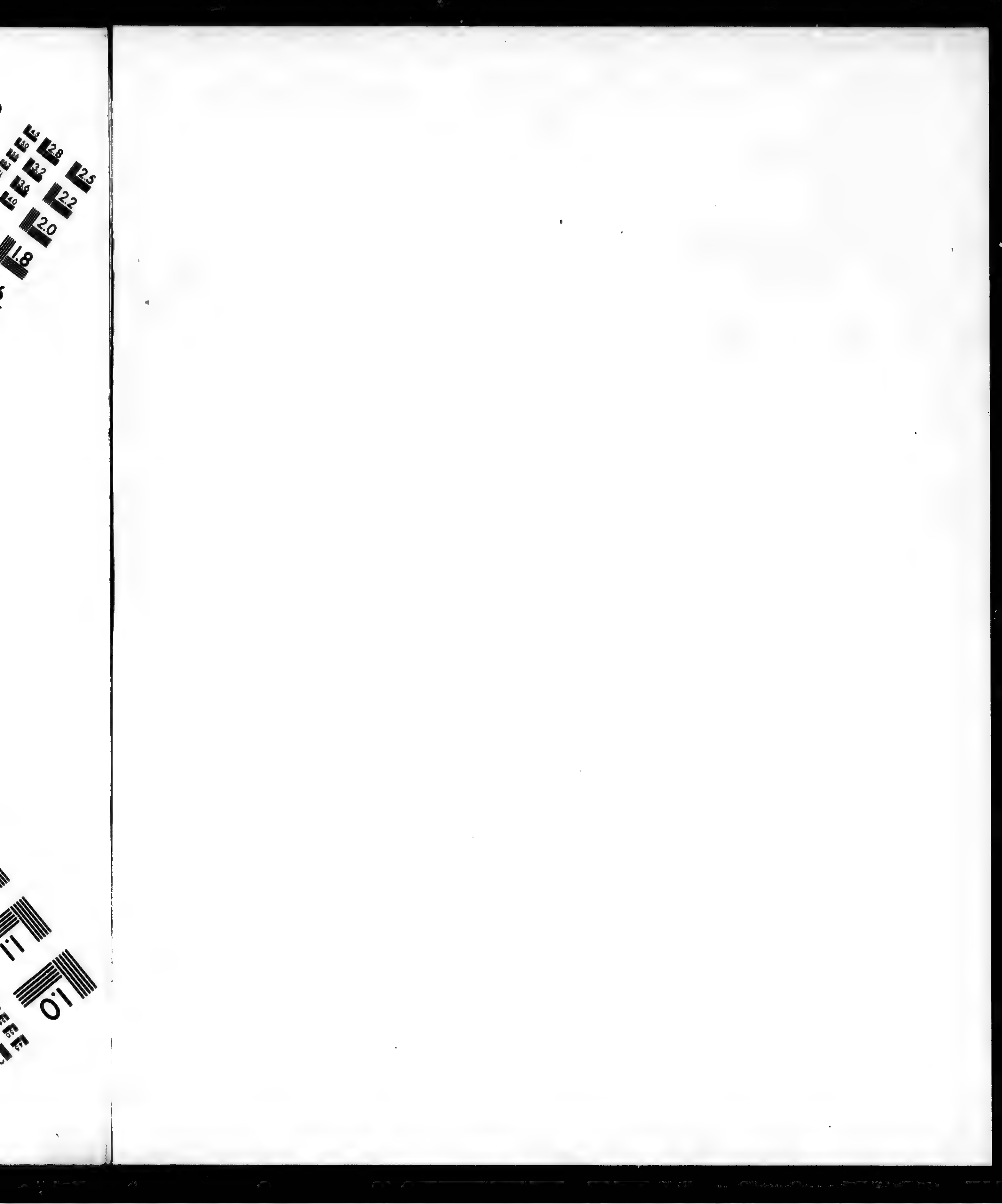
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1777. Avril.

haut. Il me paroît que le banc de corail & le récif s'étendent de jour en jour sous les flots, d'une maniere imperceptible. Les vagues se retirant à mesure que la largeur & la hauteur du récif augmentent, laissent derriere elles un rocher sec, prêt à recevoir des morceaux de corail brisés, du sable & les diverses choses nécessaires à la formation d'une terre qui produit des végétaux.

» Ainsi, on ne peut guere douter que le récif entier ne devienne une Isle avec le temps. Je pense que l'accroissement des Islots déjà formés, ou la formation de quelques Islots nouveaux, sur les lits de corail qu'on rencontre dans le lac, & qui doivent s'élever assez, pour se montrer au-dessus du niveau des flots, l'agrandiront peu-à-peu du côté de la terre «.

Après avoir quitté l'Isle *Palmerston*, M. Cook mit le cap à l'Ouest, afin d'arriver promptement à *Annamooka*. Les vents continuerent à être variables, & ils se tinrent souvent entre le Nord & l'Ouest. Il eut des rafalles, du tonnerre & beaucoup de pluie. Ces pluies, en général très-abondantes, lui procurerent une quantité considérable d'eau douce. Voyant qu'une pluie d'une heure lui en donnoit davantage qu'une distillation prolongée durant un mois, il fit jeter de côté

la machine à dessaler, comme une chose plus incommode qu'utile. 1777. Avril.

La chaleur, qui étoit grande depuis environ un mois, devint beaucoup plus désagréable, sous ce ciel constamment pluvieux. Il ne pouvoit ni tenir les vaisseaux à sec, ni ouvrir les écoutilles, & l'humidité l'effrayoit pour la santé des Equipages. Il faut observer que, depuis son départ du *Cap de Bonne-Espérance*, il n'avoit pris des rafraîchissemens qu'à la *Nouvelle-Zélande*, & que, malgré les nourritures salées, & la vicissitude du climat, il n'avoit pas un seul malade. Il se trouva le 28 Avril sur la côte d'*Annamooka*. 28.

Il ne mouilla que le 1.er Mai, dans un des havres de cette Isle. 1 Mai.

Remarques sur Annamooka, *& sur ses Habitans.*

» En arrivant au mouillage, nous fûmes retardés, dit M. Cook, par une multitude de pirogues, qui environnerent sans cesse nos vaisseaux, & nous apporterent les diverses productions de leur Isle. Quelques-unes étoient doubles, & munies d'une grande voile ; & celles-ci avoient à bord quarante à cinquante hommes chacune. Elles manœuvroient autour de nous, aussi lestement que si nous avions été à l'ancre. Nous y vîmes plusieurs femmes que la curiosité amena peut-

1777. Mai. être : j'ajouterai toutefois qu'elles ne mirent pas moins d'ardeur que les hommes à faire des échanges, & qu'elles manioient la pagaie avec la même dextérité. Je me retrouvois au mouillage que j'avois occupé trois années auparavant ; & vraiſemblablement à peu de diſtance de l'endroit où Taſman, qui découvrit cette Terre & quelques-unes des Iſles voiſines, mouilla en 1643.

2. » Le lendemain, dans la matinée, tandis qu'on ſe préparoit à remplir les futailles, je deſcendis à terre avec le Capitaine Clerke & quelques Officiers. Je voulois déſigner le lieu où l'on établiroit l'obſervatoire, & la garde. Les Naturels nous avoient permis de bon cœur de choiſir l'emplacement ; ils nous accorderent auſſi une remiſe de pirogues, pour nous tenir lieu de tente, & ils nous reçurent de la maniere la plus aimable. Toobou, le Chef de l'Iſle, nous mena Omaï & moi à ſa maiſon : nous la trouvâmes ſituée dans un lieu charmant, au centre de ſa plantation : un joli gazon l'environnoit, & Toobou nous dit qu'il l'avoit fait planter, pour nettoyer les pieds de ceux qui entroient chez lui. Juſqu'alors je n'avois remarqué cette attention de propreté, ſur aucune des Iſles de la Mer du Sud ; mais je vis enſuite qu'elle étoit très-commune aux *Iſles des Amis*. Le plancher de la maiſon de Toobou, étoit couvert de nattes : & je jugeai que les

tapis des salons Anglois les plus élégans, ne sont pas plus propres. Tandis que j'étois à terre, j'achetai un petit nombre de cochons & des fruits; &, en arrivant à bord, je vis les vaisseaux remplis de Naturels. Ils n'étoient pas venus les mains vides, & nous avions des rafraîchissemens dans la plus grande abondance. L'après-dînée, je descendis de nouveau sur la côte, avec un Détachement de Soldats de Marine, les chevaux & ceux de nos quadrupedes qui étoient malades. Tout étant disposé à ma satisfaction, je retournai au vaisseau au coucher du soleil, & je chargeai M. King de commander à terre. Taipa qui étoit devenu notre intime ami, & qui n'épargnoit ni peines, ni soins, pour rendre notre séjour plus agréable, voulut se tenir près de notre Détachement, la nuit ainsi que le jour, sa maison fut apportée sur les épaules d'un homme, l'espace d'un bon quart de mille, & il l'établit près de la remise, qu'occupoit ma petite troupe.

1777. Mai.

» Nos diverses opérations à terre, commencerent le 3: quelques-uns de nos gens cueillirent de l'herbe pour le bétail, d'autres remplirent les futailles à l'étang voisin, & un troisieme Détachement coupa du bois. Il y avoit en face des vaisseaux, & dans un lieu très-commode pour l'embarquement, une grande quantité de bois propres au chauffage : les Bûcherons y porterent 3.

1777. Mai. d'abord la cognée ; mais les arbres qu'ils prirent mal-à-propos pour des manceniliers, & qui étoient une espece de poivrier, appelée *Faitanoo* par les Naturels, donnoient un suc blanc si corrosif, qu'il produisoit des ampoules sur la peau, & blessoit les yeux. Les travailleurs furent obligés d'abandonner cette place, & d'aller dans l'anse, où étoit postée notre garde, & où l'on embarquoit de l'eau. Les Naturels nous y céderent d'autres bois plus convenables à l'usage que nous en voulions faire. MM. King & Bayly prenoient, sur ces entrefaites, des hauteurs correspondantes du soleil, afin de déterminer le mouvement journalier des gardes-temps. Au moment où les Insulaires s'éloignerent de notre camp, le soir, Taipa les harangua. Nous ne pûmes que conjecturer le sujet de son discours ; nous jugeâmes qu'il les instruisoit sur la maniere dont ils devoient se conduire envers nous, & qu'il les excitoit à apporter au marché les productions de l'Isle. Son éloquence eut pour nous de bons effets ; car on nous offrit beaucoup de provisions le lendemain.

4. 5. » Le 4 & le 5, il n'arriva rien qui mérite d'être cité, si ce n'est que la *Découverte* perdit son ancre d'affourche : le cable fut coupé par les rochers. On examina les cables de la *Résolution*, qui se trouverent en bon état.

» Le 6, nous reçûmes la visite d'un Chef de Tongataboo, qui se nommoit Féenou, & que Taipa me présenta comme le Roi de toutes les *Isles des Amis.* J'appris alors qu'immédiatement après mon arrivée, on avoit envoyé une pirogue à *Tongataboo*, & que ce Chef s'étoit rendu tout de suite à *Annamooka.* L'Officier qui commandoit sur la côte, me dit qu'au moment où le Chef étranger descendit, tous les Insulaires eurent ordre d'aller à sa rencontre; que, pour lui témoigner leur soumission, ils se prosternerent jusqu'à terre, & qu'ils lui toucherent la plante des pieds, avec la palme & avec le revers de leurs mains: il paroissoit clair qu'un homme accueilli d'une maniere si respectueuse, étoit véritablement le Roi.

1777. Mai. 6.

» Je reçus bientôt de ce grand personnage, un présent de deux poissons, que m'apporta un de ses domestiques; & j'allai lui faire une visite l'après-dînée. Il s'approcha de moi, dès qu'il me vit à terre; il paroissoit âgé d'environ trente ans; il étoit grand, mais d'une taille mince; & je n'ai pas rencontré sur ces Isles, une physionomie qui ressemblât davantage à la physionomie des Européens. Je lui demandai, après les premieres salutations, s'il étoit le Roi; car, ne le connoissant pas pour celui que j'avois vu durant mon second Voyage, je commençois à avoir des doutes,

1777. Mai.

malgré ce qu'on m'avoit dit. Taipa s'empressa de répondre que oui ; & il ne compta pas moins de cent cinquante-trois Isles, dont il assura que Féenou étoit Souverain. Féenou, avec qui je passai quelque temps, m'accompagna à bord, ainsi que cinq ou six personnes de sa suite. Je leur fis des présens convenables, & je les traitai de la maniere que je crus la plus conforme à leurs goûts.

» Je les reconduisis à terre le soir. Le Chef, pour me remercier des présens qu'il avoit reçus, fit mettre trois cochons dans mon canot. J'appris, sur la côte, un accident qui venoit d'arriver, & dont je vais parler avec quelques détails. On jugera de l'étendue du pouvoir que les Chefs exercent ici sur le bas-peuple. Tandis que Féenou étoit à bord de mon vaisseau, un Chef inférieur, par des raisons que notre Détachement ne put découvrir, ordonna aux Naturels de s'éloigner du poste que nous occupions. Quelques-uns d'entre eux ayant osé revenir, il prit un gros bâton, & les frappa sans pitié. Il asséna un coup si vigoureux sur le visage de l'un des Insulaires, que le sang jaillit par la bouche & les narines. Le malheureux qui reçut le coup, tomba sans connoissance ; il eut ensuite des convulsions, & on l'emporta. Le Chef brutal, à qui on vint raconter qu'il l'avoit tué, ne fit qu'en rire,

& il ne témoigna pas le moindre regret de ce meurtre. Nous apprîmes depuis que le bleſſé ne mourut pas. 1777. Mai.

» La *Découverte* ayant relevé ſon ancre d'affourche, changea de mouillage le 7 : le cable de ſa ſeconde ancre avoit encore été coupé, & elle ne pouvoit plus ſe tenir dans cet endroit. Féenou vint dîner avec moi le même jour ; il y revint auſſi le lendemain, accompagné de Taipa, de Toobou, & de quelques autres Chefs. J'obſerverai que Taipa eut ſeul la permiſſion de s'aſſeoir à la même table, ou de manger en ſa préſence. J'avoue que cette étiquette me fit plaiſir ; car, avant l'arrivée de Féenou, j'avois plus de convives, que je ne pouvois en loger ; & des hommes & des femmes venoient en foule s'emparer de ma table. Les Habitans des *Iſles des Amis* n'ont pas, comme les O-Taïtiens, dépouillé les femmes du droit de manger avec les hommes. 7.

» On nous avoit volé une grande hache, dès le premier jour de notre arrivée. Je m'adreſſai à Féenou, & je lui dis qu'il devoit interpoſer ſon pouvoir, afin qu'on me la rendît ; il donna en effet ſes ordres, & on les exécuta ſi promptement, qu'on me rendit la hache le lendemain, tandis que nous étions à dîner. Nous eûmes des occaſions fréquentes de remarquer combien cette peuplade eſt portée au vol. Quelques-uns des Chefs eux-

mêmes, ne jugerent pas que le larcin fût au-
1777. Mai. 9. deſſous de leur dignité. Le 9, l'un d'eux fut ſurpris, emportant, ſous les étoffes qui lui ſervoient d'habit, la manivelle de la machine avec laquelle nous tordions nos fils de carrets : je le condamnai à recevoir douze coups de fouet, & je le tins aux arrêts, juſqu'au moment où il racheta ſa liberté avec un cochon. Depuis cette époque, nous ne rencontrâmes plus de filoux d'un rang diſtingué. Leurs domeſtiques, ou leurs eſclaves, ſe livroient cependant toujours au vol; & les coups de fouet ne ſembloient pas produire plus d'effet ſur eux, que ſur un morceau de bois. Lorſqu'on en ſurprenoit un en flagrant délit, ſon maître, loin d'intercéder en ſa faveur, me conſeilloit ſouvent de tuer le coupable. J'étois bien éloigné de ſuivre ce conſeil; & les châtimens que j'ordonnois, ne remédierent à rien : en général, je puis dire que les voleurs ne croyoient pas être punis, car ils paroiſſoient auſſi inſenſibles à la honte qu'à la douleur. Le Capitaine Clerke imagina enfin un châtiment, qui me ſembla les contenir un peu : il mit les voleurs entre les mains du Barbier, qui raſa toute leur chevelure. Nous les renvoyions ainſi couverts de ridicule aux yeux de leurs compatriotes; & nos gens pouvoient les reconnoître & les ſurveiller.

» Féenou recherchoit tellement notre com-

pagnie, qu'il dînoit tous les jours à bord : on apportoit quelquefois de la côte, les choses qu'il devoit manger. Le 10, par exemple, ses domestiques lui apporterent du poisson, une soupe & des ignames. Il n'y avoit point d'eau dans sa soupe : c'étoit du jus de coco cuit avec du poisson ; on l'avoit fait vraisemblablement dans un vase de bois, posé sur des pierres chaudes ; mais on la servit sur des feuilles de bananier. Je goûtai ce plat, & je le trouvai si bon, que j'ordonnai ensuite d'apprêter du poisson de la même maniere. Mon Cuisinier réussit assez bien, sans approcher jamais de la perfection de ses modeles. 1777. Mai. 10.

» Comme nous avions épuisé cette Isle, & qu'il y restoit peu de cochons ou de fruits, le 11 on reconduisit à bord les chevaux, les observatoires, & les autres choses que nous avions débarquées, ainsi que le Détachement de Marine, qui montoit la garde sur la côte. Je songeois à appareiller, dès que la *Découverte* auroit retrouvé sa seconde ancre. Féenou, comprenant que je voulois passer tout de suite à *Tongataboo*, me pressa vivement de changer de projet. D'après l'aversion que lui inspiroit ce Voyage, je pensai qu'il étoit intéressé à ce que je ne le fisse pas. Il m'exhorta, avec beaucoup d'instance, de préférer une Isle, ou plutôt un groupe d'Isles, 11.

1777. Mai. appelé *Hapaee*, qui gît au Nord-Est. Il m'assura que nous y trouverions des rafraîchissemens de toute espece, & en grande abondance ; &, pour donner plus de poids à son avis, il promit de nous accompagner. Je me rendis à ses prieres, & je décidai que nous nous rendrions d'abord à *Hapaee*. Aucun vaisseau Européen n'y avoit abordé, & je désirois connoître les mœurs des Habitans.

12. 13. » Le 12 & le 13 se passerent autour de l'ancre du Capitaine Clerke ; après beaucoup de peines, nous vînmes à bout de la relever, & nous par-
14. tîmes d'*Annamooka*, le 14 au matin.

» Cette Terre est un peu plus élevée que les autres petites Isles qui l'environnent ; mais on ne peut la compter, comme celles de *Mangeea* & de *Wateeoo*, parmi les Terres d'une hauteur modérée. La côte, à l'endroit où mouillerent nos vaisseaux, est un rocher de corail escarpé & haché, de neuf ou dix pieds d'élévation, excepté toutefois deux greves de sable, où l'on trouve un récif de la même espece de rocher, qui les borde, & qui les met à l'abri de la fureur des vagues. Le lac d'eau salée qu'on rencontre à l'entrée de l'Isle, a environ un mille & demi de largeur, & le sol qui l'environne, s'exhausse peu-à-peu. Nous ne pûmes suivre la communication qu'il doit avoir avec la mer. Le terrain qu'on traverse pour y

arriver,

arriver, depuis la greve sablonneuse la plus grande, est aplati, bas & sablonneux; il est probable que la ligne de communication étoit autrefois de ce côté. Le sol, dans les cantons de l'Isle qui s'élevent un peu, & particuliérement vers la mer, est une espece d'argile rougeâtre, ou un terreau noir & friable. On n'y voit pas un seul courant d'eau douce.

1777. Mai.

» Excepté un petit nombre d'endroits, l'Isle est très-bien cultivée: nous apperçûmes quelques districts en friche; mais nous eûmes lieu de croire qu'on les laissoit reposer; car les Naturels y travailloient souvent, & se disposoient à les cultiver de nouveau. Les plantations offrent sur-tout des ignames & des bananiers. La plupart sont très-étendues & enfermées par de jolies haies de roseaux, placées les unes sur les autres en ligne oblique, & d'environ six pieds de hauteur. En dedans de ces haies, nous en trouvâmes fréquemment de secondes qui environnoient les maisons des principaux du pays. Les arbres à pain & les cocotiers sont épars, sans beaucoup d'ordre, mais principalement près des habitations des Insulaires. Les autres parties de l'Isle, & en particulier vers la mer & aux environs du lac, sont couvertes d'arbres & d'arbrisseaux, dont la végétation est très-forte. Les environs du lac produisent une multitude de palétuviers, & les rivages de la mer

une quantité considérable de *faitanoos*, arbres
1777. Mai. dont j'ai déjà parlé. Tous les rochers & toutes les pierres paroissent être de la nature du corail : j'en excepte néanmoins un rocher de vingt ou de trente pieds de hauteur, situé à droite d'une des greves sablonneuses ; celui-ci est d'une pierre calcaire, jaunâtre & d'un tissu très-serré ; & même dans cet endroit, qui est la partie la plus élevée de l'Isle, on voit que de gros morceaux du même rocher de corail forment la côte.

» Nous nous promenâmes beaucoup dans l'intérieur du pays, & jamais les Naturels ne s'y opposerent. Nous nous amusâmes quelquefois à tirer des canards sauvages, peu différens du millouin, qui sont très-nombreux sur le lac d'eau salée, & sur l'étang d'eau douce, où nous remplîmes nos futailles. Durant ces excursions, nous observâmes souvent que les Insulaires avoient abandonné leurs maisons, pour se rendre à notre marche ; ils ne sembloient pas craindre qu'en rôdant au milieu de l'Isle, nous prissions quelque chose. Les habitations désertes nous firent croire que la plupart des Naturels se trouvoient quelquefois rassemblés sur la greve ; mais il ne fut pas possible de former une évaluation exacte de leur nombre ; car l'arrivée continuelle d'une foule d'étrangers, qui venoient des autres Isles, nous auroit trompés dans nos calculs. Cependant

comme il ne parut jamais y avoir plus de mille personnes à la fois, la population entiere de cette Terre n'excede peut-être pas deux mille. M. Webber a dessiné, d'une maniere très-exacte, le lieu où les Habitans se réunissoient chaque jour, & la baie où débarquerent nos canots.

1777. Mai.

» Au Nord & au Nord-Est d'*Annamooka*, la mer est parsemée d'un grand nombre de petites Isles. Elles sont répandues çà & là, à des distances inégales, & en général elles sont presque aussi hautes qu'*Annamooka*; mais elles n'ont que deux ou trois milles de longueur, & quelquefois même un demi-mille seulement, ou moins encore. Leurs côtes présentent, ainsi qu'*Annamooka*, des rochers escarpés, ou des dunes rougeâtres; quelques-unes ont des greves de sable, qui se prolongent sur toute la longueur de la bande. La plupart se trouvent entiérement couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue un grand nombre de cocotiers; & chacune offre à l'œil un joli jardin placé au milieu de la mer. Le beau temps que nous avions alors, augmenta le plaisir de ce charmant paysage; nous croyions voir ces Terres habitées par des Fées, que décrivent les Romans. La théorie que j'ai donnée plus haut, sur la formation de l'Isle *Palmerston*, paroît applicable à quelques-unes de celles-ci; car nous en apperçûmes une qui n'étoit composée que de

1777. Mai. ſable ; & une ſeconde, ſur laquelle il n'y avoit encore qu'un arbriſſeau ou un arbre «.

17. M. Cook mouilla le 17 Mai, dans une des rades de *Happaee*, où il fut reçu de la maniere la plus aimable, où on lui donna des fêtes champêtres, dont la deſcription amuſera ſans doute les Lecteurs.

Relâche à Happaee. *Remarques ſur cette Iſle & ſur ſes Habitans.*

» DÈS que nous fûmes mouillés, dit M. Cook, les vaiſſeaux ſe trouverent remplis de Naturels, & environnés d'une multitude de pirogues. Les Inſulaires nous apporterent des cochons, des volailles, des fruits & des racines, qu'ils échangerent contre des haches, des clous, des grains de verre, & des étoffes. Féenou & Omaï arriverent à bord au lever du ſoleil, afin de me préſenter aux Habitans de l'Iſle ; & je deſcendis bientôt ſur la côte avec eux : nous débarquâmes dans la partie Nord de *Leſooga*, un peu à droite de notre mouillage.

» Le Chef me conduiſit à une maiſon, ou plutôt à une cabane qui étoit ſituée près de la greve, & que j'avois vue apporter, quelques minutes auparavant. Nous nous y aſsîmes, Féenou, Omaï

& moi. Les autres Chefs & la multitude formoient un cercle en dehors, vis à-vis de nous, & ils s'aſſirent également. On me demanda combien de temps je voulois demeurer dans l'Iſle : je répondis que je me propoſois d'y reſter cinq jours. Alors on ordonna à Taipa de venir s'aſſeoir près de moi, & d'annoncer cette nouvelle. Il harangua en effet le peuple, & Féenou lui ſouffla la plus grande partie de ſon diſcours. Selon le rapport d'Omaï, l'Orateur eſſaya de prouver qu'ils devoient tous, jeunes & vieux, me regarder comme un ami qui vouloit paſſer quelque temps avec eux; & que, durant mon ſéjour, ils devoient s'abſtenir de me voler & de m'inquiéter; il exhorta enſuite ſes Auditeurs à apporter aux vaiſſeaux, des cochons, des volailles, des fruits, *&c.* & il leur fit la deſcription des diverſes choſes qu'ils recevroient en échange. Taipa eut à peine achevé ſa harangue, que Féenou nous quitta. Taipa profita de ſon abſence, pour m'avertir que j'étois obligé de faire un préſent au Chef de l'Iſle, appelé Earoupa. Comme je m'attendois à cet avis, je lui fis un préſent plus riche qu'il ne l'eſpéroit. Voyant que j'étois ſi généreux, deux Chefs d'une autre Iſle qui ſe trouvoient à l'aſſemblée, & Taipa lui-même, me demanderent quelque choſe pour eux. J'eus ſoin de les contenter. Féenou revint

1777. Mai.

1777. Mai.

au moment où j'achevois mes largesses ; il parut fâché contre Taipa, qui m'avoit laissé donner tant de choses ; mais j'étois persuadé qu'il agissoit de concert avec eux, & je ne fus pas la dupe de sa finesse. Il reprit sa place auprès de moi ; il ordonna à Earoupa de s'asseoir à ses côtés, & de haranguer le peuple à l'exemple de Taipa : il indiqua à l'Orateur, comme la premiere fois, les principaux points du discours, qui roula encore sur notre arrivée, & sur la maniere amicale dont il falloit nous accueillir.

» Lorsque ces cérémonies furent achevées, le Chef me mena à trois mares, qui, d'après ce qu'on m'avoit dit, contenoient de l'eau douce ; l'une des trois offroit en effet une eau assez bonne, & il n'étoit pas difficile d'y remplir nos futailles. Après avoir examiné l'aiguade, nous retournâmes à notre premiere station, où j'apperçus un cochon cuit au four, & des ignames fumantes, que les Naturels se disposoient à porter à bord, pour mon dîner. J'invitai Féenou & ses amis à venir manger le cochon & les ignames, & nous prîmes la route du vaisseau ; mais Féenou seul s'assit à ma table. Après dîner, je les conduisis au rivage, & au moment où je me rembarquai, le Chef me donna une grosse tortue très-belle, & une quantité considérable d'ignames. Nous avions des rafraîchissemens en

abondance; car, dans le cours de cette journée, la *Résolution* acheta vingt petits cochons, outre des fruits & des racines. On m'apprit qu'au moment où j'étois descendu à terre le matin, un des Naturels vint à bord, & ordonna à tous ses compatriotes de retourner sur la côte. Il vouloit vraisemblablement que tous les Insulaires assistassent à la cérémonie de ma réception; car, dès qu'elle fut terminée, une foule d'entre eux revinrent au vaisseau. 1777. Mai.

» Le lendemain, Féenou & Omaï qui ne se quitterent guere, & qui avoient passé la nuit sur la côte, arriverent à bord de très-bonne heure. Ils me dirent l'un & l'autre qu'on m'attendoit dans l'Isle. Je m'y rendis bientôt avec eux, & on me conduisit à l'endroit où je m'étois assis la veille: j'y trouvai un concours nombreux d'Habitans déjà rassemblés, & je jugeai qu'on préparoit quelque chose d'extraordinaire; mais je ne devinois pas ce que c'étoit, & Omaï ne pouvoit me l'apprendre. 18.

» Je fus à peine assis, que je vis paroître environ cent Insulaires, qui s'avancerent sur notre gauche, chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de noix de coco & de cannes de sucre. Ils déposerent leurs charges, & ils en formerent deux tas ou pyramides. Bientôt après, d'autres Naturels arriverent sur notre droite,

1777. Mai. & apporterent les mêmes choses, dont ils firent également deux pyramides de ce côté. Ils attacherent sur la pyramide de notre droite, deux cochons & six volailles; & sur celle de notre gauche, six cochons & deux tortues. Earoupa s'assit devant la pyramide de la gauche, & un autre Chef devant la pyramide de la droite. Je pensai qu'ils avoient rassemblé cette contribution, par ordre de Féenou, auquel on paroissoit obéir ici avec autant de soumission qu'à *Annamaoka*, & qu'il avoit beaucoup d'autorité sur les Chefs de *Happaee*.

» Les hommes, qui avoient apporté ces provisions, eurent soin de les étaler de la maniere la plus pittoresque, & ils allerent ensuite se joindre à la multitude rangée en cercle, autour des deux pyramides. Des guerriers, armés de massues de cocotier, pénétrerent ensuite dans l'enceinte, & défilerent devant nous. Après avoir fait des évolutions durant quelques minutes, ils se retirerent, la moitié d'un côté, & le reste de l'autre, & ils s'assirent. Ils entrerent bientôt en lice, & ils nous donnerent le spectacle de plusieurs combats singuliers. Un champion se levoit; il s'avançoit fiérement, &, par des gestes expressifs, plutôt qu'avec des paroles, il proposoit un défi à la troupe opposée. Si l'on acceptoit

le cartel, ce qui arrivoit ordinairement, les deux champions se mettoient en attitude de combattre, & ils se chargeoient mutuellement, jusqu'à ce que l'un ou l'autre avouât sa défaite, ou jusqu'à ce que leurs armes fussent brisées. A la fin de ces combats, le vainqueur venoit s'accroupir devant le Chef; il se relevoit ensuite, & s'éloignoit. Sur ces entrefaites, quelques vieillards, qui paroissoient les Juges du camp, lui donnoient des éloges en peu de mots; & les spectateurs, sur-tout ceux qui étoient du côté du vainqueur, célébroient sa victoire, par deux ou trois cris de joie. 1777. Mai.

» Il y eut, de temps en temps, quelques minutes d'intervalle d'un duel à l'autre. Ces entr'actes furent remplis par des combats de lutte & de pugilat. Les premiers ressembloient exactement à ceux d'*O-Taïti*, & les seconds différoient peu de ceux de la populace d'*Angleterre*. Ce qui nous étonna le plus, fut de voir deux grosses femmes arriver au milieu de la lice, & se charger à coups de poing, sans aucune cérémonie, & avec autant d'adresse que les hommes. Leur combat ne dura pas plus d'une demi-minute, & l'une d'elles s'avoua vaincue. L'héroïne victorieuse reçut de l'assemblée les applaudissemens qu'on donnoit aux hommes, dont la force ou la souplesse avoient triomphé de leur rival. Nous témoignâmes du

1777. Mai.

dégoût pour cette partie de la fête : mais notre improbation n'empêcha pas deux jeunes filles de se présenter encore sur l'arêne : elles paroissoient avoir du courage, & elles se seroient sûrement porté des coups rigoureux, si deux vieilles femmes n'étoient venues les séparer. Ces divers combats eurent lieu en présence au moins de trois mille personnes ; & les champions montrerent beaucoup de bonne humeur : cependant les hommes & les femmes reçurent des coups, dont ils durent se ressentir assez long-temps après.

» A la fin de ces jeux, le Chef me dit que le tas de provisions qui se trouvoit à notre droite, étoit destiné à Omaï ; & que la pyramide de notre gauche, qui comprenoit à-peu-près les deux tiers du tout, étoit pour moi. Il ajouta que je pouvois les conduire à bord, quand je le voudrois ; qu'il seroit inutile de les environner d'une garde, & que les Naturels n'en ôteroient pas une seule noix de coco. Il ne se trompoit pas ; car je l'emmenai dîner au vaisseau, & lorsqu'on embarqua les provisions dans l'après-midi, nous reconnûmes qu'on n'y avoit pas touché. Il y en eut assez pour charger quatre canots, & je fus très-surpris de la libéralité de Féenou : aucun des Chefs des Isles de la Mer du Sud, ne m'avoit fait un

préſent ſi magnifique. Je m'empreſſai de prouver à mon ami, que je n'étois pas inſenſible à ſa générofité, & je lui donnai toutes les choſes auxquelles je crus qu'il mettoit du prix. Il fut ſi ſatisfait de mes dons, qu'immédiatement après ſon arrivée ſur la côte, il m'envoya encore deux cochons, une quantité conſidérable d'étoffes, & des ignames. 1777. Mai.

» Féenou avoit deſiré voir nos Soldats de Marine faire l'exercice. Afin de lui procurer cette ſatiſfaction, j'ordonnai aux Soldats des deux vaiſſeaux de ſe rendre à terre dans la matinée du 20. 20.
Après différentes évolutions, ils tirerent chacun pluſieurs coups ; l'aſſemblée, qui étoit très-nombreuſe, parut enchantée. Le Chef nous offrit à ſon tour un ſpectacle, où les Naturels déployerent une adreſſe & une préciſion extrêmes, & nous le trouvâmes bien ſupérieur à nos manœuvres militaires. C'étoit une eſpece de danſe, ſi différente de celles que j'avois vues juſqu'alors, que je crains de ne pouvoir la décrire à mes Lecteurs. Elle fut exécutée par des hommes, & nous y comptâmes cent cinq Acteurs. Chacun d'eux tenoit à la main un joli inſtrument, à-peu-près de la forme d'une pagaie, de deux pieds & demi de longueur, qui avoit un petit manche, & une palme de peu d'épaiſſeur, & qui étoit très-léger. Ils l'agiterent d'un

nombre infini de manieres ; toutes ces positions 1777. Mai. furent accompagnées de diverses attitudes, ou de divers mouvemens du corps. Les Acteurs se rangerent d'abord sur trois lignes ; &, au moyen de différentes évolutions, ils changerent de place, de maniere que ceux qui s'étoient trouvés sur le derriere, se trouverent au front. Ils ne gardoient pas long-temps la même position, & chaque fois qu'ils en changeoient, c'étoit toujours par des mouvemens très-vifs. Ils s'étendirent sur une seule ligne, ils se formerent en demi-cercle, & en deux colonnes. Tandis qu'ils achevoient cette derniere évolution, l'un deux s'avança, & exécuta devant moi une danse grotesque, qui termina le spectacle.

» Il n'y avoit d'autres instrumens que deux tambours, ou plutôt deux troncs d'arbres creusés, qu'ils frappoient avec un morceau de bois, & d'où ils tiroient quelques notes. Il me parut néanmoins que les Danseurs n'étoient pas dirigés par ces sons, mais par un chœur de musique vocale, auquel se joignoit leur voix. Leur chant avoit une sorte de mélodie, & les évolutions, ou les pas qui en étoient la suite, s'exécutoient avec tant de justesse & de vivacité, que la troupe nombreuse des Acteurs sembloit ne former qu'une grande machine. Nous pensâmes tous qu'un pareil spectacle seroit universellement

applaudi ſur un théâtre d'*Europe* ; il ſurpaſſa, comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous avions imaginé pour les divertir, & ils eurent l'air de ſentir leur ſupériorité ſur nous. Excepté le tambour, ils ne faiſoient aucun cas de nos inſtrumens de muſique ; encore le jugeoient-ils inférieur au leur. Nos cors de chaſſe en particulier exciterent beaucoup de mépris ; car les Naturels de cette Iſle & de toutes celles de la Mer du Sud, ne daignerent pas les examiner.

1777. Mai.

» Afin de leur donner une opinion plus favorable de nos amuſemens, & de leur inſpirer un ſentiment profond de notre force & de notre adreſſe, je fis préparer des feux d'artifice, qui furent tirés le ſoir, en préſence de Féenou, des autres Chefs, & d'une multitude d'Habitans. Des pieces qui ſe trouverent gâtées manquerent ; mais celles qui étoient en bon état, réuſſirent parfaitement, & remplirent très-bien les vues que je me propoſois. Les fuſées volantes & plongeantes leur cauſerent ſur-tout un plaiſir & un étonnement qu'on ne peut concevoir, & ils jugerent alors qu'en fait de ſpectacle, nous en ſavions plus qu'eux.

» Cette ſupériorité de notre part les excita à nous donner de nouvelles preuves de leur dextérité ; &, dès que notre feu d'artifice fut terminé, nous vîmes commencer une ſuite de

1777. Mai. danfes, que Féenou avoit ordonnées pour nous divertir. » Une bande de dix-huit Muficiens vint d'abord s'affeoir devant nous, au milieu d'un cercle qui étoit compofé d'une multitude de fpectateurs, & qui devoit fervir de théâtre. Quatre ou cinq d'entre eux avoient des morceaux d'un gros bambou, de trois à cinq ou fix pieds de longueur, qu'ils tenoient à-peu-près dans une pofition verticale ; l'extrémité fupérieure ouverte, & l'extrémité inférieure fermée par un des nœuds. Ils frappoient la terre, avec cette extrémité inférieure, conftamment, mais lentement. Ils produifoient ainfi divers tons, fuivant la longueur des bambous, mais chacun de ces tons étoit grave : afin d'établir des contraftes, un autre homme frappoit très-vîte, avec deux bâtons, un morceau de la même fubftance, fendu & couché fur le fol, & il en tiroit des tons auffi aigus, que les premiers étoient graves. Le refte des Muficiens, ainfi que ceux qui jouoient du bambou, chantoient un air doux & lent, qui tempéroit fi bien l'âpreté des fons des inftrumens dont je viens de parler, qu'un auditoire habitué aux modulations les plus parfaites & les plus variées des fons [illegible] d'eux, auroit admiré la forte impreffion & l'effet agréable, qui réfultoit de cette harmonie fimple.

» Après ce Concert, qui dura environ un

quart-d'heure, vingt femmes entrerent ſur la ſcene. La tête de la plupart d'entre elles étoit ornée de guirlandes de roſes de la Chine, ou d'autres fleurs cramoiſies. Pluſieurs avoient, ſur le corps, d'autres guirlandes de feuilles d'arbres, découpées ſur les bords avec beaucoup de délicateſſe. Elles formerent un cercle autour des Muſiciens, qu'elles regardoient en face, & elles commencerent par chanter des airs tendres, auxquels le chœur répondit par le même chant. Elles accompagnerent leur voix de mouvemens de leurs mains qui ſe portoient avec grace vers leur viſage, & ſur la poitrine. Dans le même temps, elles jetoient un de leurs pieds en avant, qu'elles retiroient mollement, tandis que le ſecond demeuroit immobile. Elles ſe tournerent enſuite du côté des ſpectateurs; &, lorſqu'elles eurent un peu chanté, elles marcherent à pas comptés, dans la partie du cercle qui ſe trouvoit vis-à-vis de la cabane où nous étions aſſis au milieu des Chefs. Deux de ces femmes firent à cette époque le tour du cercle, chacune d'un côté différent, de façon qu'elles ſe rencontrerent à l'extrémité du diametre d'où elles étoient parties, & qu'elles revinrent à leur place. Deux nouveaux couples s'avancerent de la même maniere; l'un de ces couples revint auſſi à ſa place; mais le ſecond demeura en

1777. Mai.

1777. Mai. scene, & les femmes, qui n'avoient pas encore parcouru l'enceinte, s'approcherent de celles-ci deux à deux, jusqu'à ce qu'elles eussent toutes décrit un cercle autour des Musiciens.

» Leurs danses devinrent plus animées ; elles firent deux tours sur elles-mêmes, en sautant, en frappant leurs mains l'une contre l'autre, ou en faisant claquer leurs doigts, & répétant quelques mots avec le chœur. Vers la fin, le mouvement de la musique augmenta, & elles déployerent dans leurs gestes & leurs attitudes, une force & une dextérité merveilleuse ; quelques-unes de ces attitudes, si nous les jugeons d'après les idées reçues en *Europe*, furent indécentes. Il est vraisemblable toutefois que cette partie du spectacle n'avoit point de but malhonnête, & qu'on vouloit seulement nous montrer la souplesse extraordinaire des femmes du pays.

» Ce grand Ballet de femmes fut suivi d'un second exécuté par quinze hommes. Il y en avoit quelques-uns de vieux ; mais l'âge ne paroissoit point diminuer leur agilité & leur ardeur pour la danse : ils formerent une espece de cercle ouvert au front, ils ne regardoient ni l'assemblée ni les Musiciens, mais une moitié regardoit en avant, à mesure qu'elle marchoit, & l'autre moitié dans une direction contraire.

Ils

Ils chanterent quelquefois en chœur avec les Muficiens, fur un mouvement grave, en agitant les mains d'une maniere agréable, mais différente de celle des femmes; ils penchoient en même temps le corps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ils élevoient une jambe qu'ils jetoient en dehors, & ils étendoient les bras du même côté; d'autres fois ils chantoient des phrafes auxquelles répondoit le chœur, & ils preffoient par intervalles la mefure de la danfe en frappant leurs mains, & en remuant avec plus de vivacité leurs pieds fans varier leur pas; enfin la rapidité de la mufique & de la danfe augmenta fi fort, qu'il fut à peine poffible de diftinguer leurs divers mouvemens : nous avons pourtant lieu de croire que les Acteurs étoient un peu fatigués, car ils jouoient depuis environ une demi-heure.

1777. Mai.

» Il y eut ici un entr'acte affez long, & on recommença les jeux : douze Infulaires s'avancerent, ils fe placerent fur deux lignes & fur les côtés oppofés du cercle, en face les uns des autres. Nous vîmes arriver un homme qui fembla remplir les fonctions de nos fouffleurs, & qui répéta plufieurs phrafes auxquelles les douze nouveaux Acteurs & le chœur répondirent : ils chanterent fur un mouvement grave, & enfuite ils chanterent & danferent environ un quart-d'heure

1777. Mai.

d'une maniere plus animée, comme les Danſeurs qu'ils remplaçoient.

» Dès qu'ils eurent fini, neuf femmes vinrent s'aſſeoir en face de la cabane où étoit le Chef: un homme ſe leva & alla frapper de ſes deux poings réunis la premiere de ces femmes; il paſſa à la ſeconde & à la troiſieme, qu'il frappa de la même maniere : mais lorſqu'il fut à la quatrieme, il la frappa ſur la poitrine, & j'ignore ſi ce fut par haſard ou à deſſein. L'un des ſpectateurs le punit à l'inſtant, & le renverſa d'un coup ſur la tête : on emporta le bleſſé ſans bruit & ſans aucun déſordre. Cette correction ne put ſouſtraire les cinq autres femmes à une diſcipline ſi étrange ou peut-être à une cérémonie néceſſaire; car il ſe préſenta un nouvel Inſulaire qui les frappa également ſur le dos : leur humiliation fut portée plus loin; elles eurent le chagrin de voir leur danſe déſapprouvée deux fois, & elles furent obligées de recommencer. Leur Ballet différa peu de celui des femmes dont j'ai parlé plus haut; ſeulement elles éleverent quelquefois leur corps ſur une jambe par un double mouvement, & enſuite ſur l'autre, & elles firent claquer leurs doigts, tandis qu'elles ſe trouverent dans cette attitude : elles répéterent enſuite avec beaucoup d'agilité ces mouvemens vifs que la premiere troupe de Danſeuſes avoit exécutés ſi heureuſement.

» Peu de temps après, un homme entra brusquement au milieu du cercle, & dit d'une maniere bouffonne, quelque chose sur nos feux d'artifice, ce qui produisit des éclats de rire dans toute l'assemblée. Les Insulaires, qui étoient de la suite de Féenou, danserent alors, ils formerent autour des Musiciens deux cercles concentriques de vingt-quatre Acteurs chacun, & ils chanterent un air avec des gestes de mains & de tête analogues aux paroles. Ces chants langoureux furent longs; les Acteurs presserent ensuite la mesure, & ils répéterent des phrases de concert avec le chœur ou en réponses aux couplets de quelques-uns des Musiciens. Quand ils eurent fini, ils se retirerent sur le derriere de la scene, ainsi que les femmes l'avoient fait; ils revinrent bientôt de chaque côté, & ils dessinerent un triple demi-cercle dont la formation prit assez de temps; car ils s'approcherent en inclinant le corps sur une jambe & en avançant un peu l'autre. Leur marche fut accompagnée d'un air pareil à celui qu'ils avoient chanté à leur premiere entrée sur le théâtre; mais ils changerent bientôt de ton pour déclamer des phrases avec des sons plus rudes. Sur ces entrefaites, leur danse s'anima, & ils finirent par des acclamations & des battemens de mains universels. Cette partie du spectacle fut répétée plusieurs fois; ils formerent encore deux

1777. Mai.

1777. Mai.

cercles concentriques ; ils danſerent & ils chanterent des couplets ſur un mouvement très-vif, & ils finirent par des tranſpoſitions très-adroites des deux cercles.

» Les derniers amuſemens de cette nuit mémorable, furent une danſe exécutée par les principaux perſonnages de l'Iſle. Elle reſſembla, à quelques égards, à celle qui venoit de finir ; il y avoit le même nombre d'Acteurs, & elle commença à-peu-près de la même maniere ; mais elle ſe termina à chaque pauſe d'une façon différente, car les Danſeurs mirent une vivacité prodigieuſe dans leurs mouvemens : ils balançoient leur tête d'une épaule à l'autre, avec tant de force, que nous craignions de les voir ſe rompre le cou. Durant cette farce groteſque, ils ſe frapperent les mains par un coup très-ſec, & ils pouſſerent des cris perçans à-peu-près ſemblables à ceux qu'on entend quelquefois dans les danſes bouffonnes de nos théâtres d'*Angleterre*. Ils deſſinerent le triple demi-cercle, ainſi que les Acteurs qui avoient paru avant eux : un homme qui s'avança à la tête des Acteurs, qui formoient l'un des côtés du demi-cercle, débita quelques paroles ſur un vrai récitatif, & avec des geſtes ſi expreſſifs & ſi juſtes, qu'il parut ſupérieur à nos Acteurs les plus applaudis. Le premier des Acteurs de l'autre côté du demi-cercle lui répondoit de la

même maniere. Il y eut plusieurs de ces scenes de récitatif; ensuite le demi-cercle s'avança sur le théâtre; les hommes qui se trouvoient à l'un des côtés, répondant en chœur à ceux de l'autre côté, & ils finirent par chanter & danser comme à leur entrée sur la scene. 1777. Mai.

» Ces deux dernieres danses furent si animées & si justes, qu'elles obtinrent des éloges universels. Les Naturels, qui assisterent au spectacle & qui étoient sûrement de bons juges, ne pouvoient contenir leurs applaudissemens, & nous éprouvâmes nous-mêmes une aussi grande satisfaction. Nous fûmes d'abord frappés de l'ensemble qui régnoit parmi tous les Acteurs, & de l'exactitude de leurs pas & de leur chant, qui ne manquoient jamais de suivre la mesure de la musique; quelques-uns de leurs gestes étoient si expressifs, que nous croyions entendre les paroles qui les accompagnoient. Quoique l'orchestre & la voix des Danseurs fussent parfaitement d'accord, la longue habitude de ces Ballets entremêlés d'airs, semble contribuer beaucoup à la mesure exacte qu'ils observent; nous remarquâmes, en effet, que ceux qui se trouvoient distraits ou dérangés de quelque maniere, reprenoient la note & le pas sans aucune peine. Ils passoient brusquement & avec une extrême adresse des contorsions rudes & des cris aigus à des mouvemens doux & des

chants mélodieux, & il nous fut démontré
1777. Mai. clairement que ces exercices leur ſont très-familiers.

» Ces danſes furent exécutées ſous des arbres, au bord de la mer. Le lieu de la ſcene étoit éclairé par des flambeaux placés de diſtance en diſtance. Il s'y trouvoit un grand nombre de ſpectateurs, quoique l'aſſemblée fût moins nombreuſe qu'elle ne l'avoit été le matin, lorſque nos Soldats de Marine firent l'exercice. Quelques-uns de nos Meſſieurs conjecturerent qu'environ cinq mille perſonnes aſſiſterent à ce ſpectacle de nuit; d'autres jugerent cette eſtimation trop foible; il me ſembla qu'il y en avoit un peu moins, & je crois approcher davantage de la vérité «.

» Les divers ſpectacles dont je viens de parler, ayant ſatisfait la curioſité des Inſulaires & la nôtre, j'eus enfin le loiſir d'examiner le pays.
21. Le 21, je fis une promenade dans l'Iſle de *Lefooga*, que je voulois obſerver. Je la trouvai, à bien des égards, ſupérieure à *Annamooka*. Les plantations étoient plus nombreuſes & plus étendues; cependant le terrain eſt encore en friche, dans quelques diſtricts ſitués vers la mer, & ſur-tout au côté oriental : cela vient peut-être de ce que le ſol y eſt ſablonneux; car il ſe trouve beaucoup moins élevé qu'*Annamooka* & les Iſles voiſines. Il eſt meilleur au centre de l'Iſle, & tout y

annonçoit une population considérable & une culture soignée : nous y vîmes de vastes plantations enfermées par des haies, qui sont paralleles l'une à l'autre & qui forment de grands chemins si beaux & si spacieux, qu'ils embelliroient des contrées où les agrémens & les commodités de la campagne ont été portés à une extrême perfection. Nous y apperçûmes de vastes cantons couverts de mûriers (*a*), & les plantations en général, offroient toutes les racines & les fruits que produit cette Terre. Afin d'augmenter les richesses naturelles des Habitans, j'y semai du bled d'Inde, des graines de melon, de citrouille & d'autres plantes de ce genre. Nous apperçûmes une maison quatre ou cinq fois aussi étendue que les habitations ordinaires; il y avoit un large tapis de gazon devant la façade, & je jugeai que les Naturels y tenoient des assemblées publiques. Nous rencontrâmes, près du lieu de notre débarquement, un mondrain de deux ou trois pieds de hauteur, & couvert de gravier; il présentoit quatre ou cinq petites huttes dans lesquelles les Naturels nous dirent qu'on avoit enterré quelques-uns des principaux du pays.

1777.
Mai.

» L'Isle n'a pas plus de sept milles de longueur; & sa largeur en quelques endroits, n'est

(*a*) *Morus papyrifera.*

1777. Mai.

que de deux ou trois. Le côté oriental, qui eſt expoſé au vent alizé, offre un récif d'une largeur conſidérable, ſur laquelle la mer briſe avec beaucoup de violence. Ce récif, en ſe prolongeant, joint *Lefooga* à *Foa*, qui n'eſt éloignée que d'un demi-mille; &, comme il eſt à ſec en partie, lorſque la marée eſt baſſe, les Naturels peuvent paſſer à pied d'une Terre à l'autre. La côte eſt un rocher de corail, élevé de ſix ou ſept pieds, ou une greve ſablonneuſe, plus haute que celle du côté occidental, lequel eſt élevé ſeulement de trois ou quatre pieds au-deſſus du niveau de la mer, & terminé par une greve de ſable dans toute ſa longueur.

» Au retour de mon excurſion, je vins dîner à bord, & je trouvai une grande pirogue à voile, amarrée à l'arriere de la *Réſolution*. Latooliboula, que j'avois vu à *Tongataboo*, durant mon ſecond Voyage, & que je ſuppoſai alors le Roi de cette Iſle, étoit aſſis dans l'embarcation, avec toute la gravité qu'il montroit à cette époque, & dont j'ai parlé ailleurs : nos careſſes & nos prieres ne purent le déterminer à monter ſur le vaiſſeau. Nous avions à bord une foule d'Inſulaires, qui tous l'appeloient *Areeke*, ce qui ſignifie Roi. Malgré l'étendue du pouvoir dont Féenou ſembloit jouir ici & à *Annamooka*, je n'avois jamais entendu perſonne lui donner ce titre; & je

soupçonnois depuis long temps qu'il n'étoit pas Roi, quoique son ami Taipa eût pris beaucoup de peine, afin de nous le persuader. Latooliboula demeura jusqu'au soir sous l'arriere de la *Résolution*, & il regagna la côte de l'une des Isles. Féenou passa la journée avec nous; mais ces deux grands personnages ne se regarderent & ne se saluerent point.

1777. Mai.

» Le lendemain, quelques-uns des Naturels volerent sur le pont une tente goudronnée, & d'autres choses. On s'en apperçut bientôt; je fis suivre les voleurs, mais mon Détachement partit un peu trop tard. Je portai mes plaintes à Féenou, qui, s'il n'étoit pas Roi, avoit du moins beaucoup d'autorité, & je lui recommandai de mettre tout en usage, pour qu'on me rendît ce qu'on m'avoit dérobé. Il me renvoya à Earoupa, qui m'amusa par de vaines promesses, & qui ne fit aucune démarche. 22.

» Le 23, au matin, au moment où nous allions démarrer pour quitter l'Isle, Féenou & Taipa son premier Ministre, arriverent sur une pirogue à voile, & m'avertirent qu'ils partoient pour *Vavaoo*, Terre située, disoient-ils, au Nord de *Happaee*, à environ deux jours de navigation. Ils voulurent me faire croire que leur voyage avoit pour but de me procurer des cochons; & de rapporter à Omaï des chapeaux de plumes rouges, 23.

très-estimés à *O-Taïti*. Le premier m'assura qu'il
1777. Mai. reviendroit dans quatre ou cinq jours; il me pria de différer mon départ jusqu'à son retour, & il promit de m'accompagner à *Tongataboo*. Je pensai que c'étoit pour moi une belle occasion d'examiner *Vavaoo*, & je lui proposai de m'y rendre avec les vaisseaux; mais il ne parut pas approuver ce dessein, &, afin de m'en détourner, il me déclara qu'il n'y avoit ni havre, ni mouillage. Je consentis donc à l'attendre ici, & il mit tout de suite sa pirogue à la voile.

24. » Le 24, plusieurs des Naturels répandirent qu'un vaisseau, pareil aux nôtres, étoit arrivé à *Annamooka*, depuis que j'avois quitté cette Isle, & qu'il y mouilloit encore. Ils exciterent beaucoup notre curiosité : ils eurent soin d'ajouter que Toobou, l'un des Chefs d'*Annamooka*, avoit repris en hâte le chemin de son pays, afin de recevoir les étrangers. Toobou venoit en effet de nous quitter; & cette circonstance nous fi[t] ajouter un peu de foi à la nouvelle. Je descendis à terre avec Omaï, pour obtenir des informations ultérieures; je voulois parler à un homme qu[i] arrivoit, disoit-on, d'*Annamooka*, & qui y avoi[t] vu le vaisseau. Nous le trouvâmes chez Earoupa, & Omaï lui proposa diverses questions que j[e] dictai; les réponses furent si claires & si sati[s]-faisantes, qu'il ne me resta plus de doutes. U[n]

Chef, de quelque crédit, qui arriva au même instant d'*Annamooka*, déclara qu'il n'y avoit point de vaisseau dans cette Isle, & qu'il n'y en étoit point venu depuis notre départ : le Naturel, qui avoit répandu le bruit, s'éloigna tout de suite, & nous ne le rencontrâmes plus. Il n'étoit pas aisé de découvrir le but de ce mensonge : peut-être l'imaginerent-ils, afin de nous déterminer à partir. 1777. Mai.

» Je parcourus de nouveau l'intérieur du pays le 25 ; & j'entrai par hasard dans une maison, 25. où une femme pansoit les yeux d'un enfant qui paroissoit aveugle : les yeux de l'enfant étoient très-enflammés, & couverts d'une pellicule. Elle n'avoit d'autres instrumens, que deux petites sondes de bois, avec lesquelles elle venoit de frotter les yeux du malade, de maniere à les faire saigner. Je fus un peu étonné de voir que les Naturels entreprenoient une opération de cette espece : mais j'arrivai trop tard, & je ne puis décrire en détail, comment la femme oculiste employa les misérables instrumens, que j'apperçus entre ses mains.

» J'eus le bonheur d'être témoin d'une autre opération, que je vais décrire avec assez d'exactitude. Je rencontrai une seconde femme, qui rasoit la tête d'un enfant, avec une dent de requin, plantée à l'extrémité d'un bâton : je remarquai

1777. Mai. qu'elle mouilla d'abord les cheveux, à l'aide d'un morceau d'étoffe qu'elle plongeoit dans l'eau, & qu'elle appliquoit ensuite son instrument sur la partie mouillée. L'enfant ne sembla éprouver aucune douleur, & les cheveux furent aussi bien coupés, que si l'on avoit employé nos rasoirs. Encouragé par ce qui s'étoit passé devant moi, j'essayai bientôt sur ma barbe un instrument de la même espece, & mon expérience eut du succès; toutefois les hommes ne se coupent pas ainsi la barbe, ils se rasent avec deux coquilles. Ils placent une des coquilles au-dessous d'une des touffes de leur barbe, ils appliquent la seconde au-dessus, & ils enlevent les poils. Ils viennent ainsi à bout de les couper très-près de la peau. L'opération est un peu longue, mais elle n'a rien de douloureux. Il y a parmi eux des gens qui semblent faire le métier de Barbier: nos Matelots allerent souvent à terre, pour se faire raser à la maniere du pays; & les Chefs de l'Isle vinrent à bord, pour se faire raser par nos Barbiers.

» Comme les Naturels ne nous apportoient plus ni fruits, ni cochons, je résolus de changer de mouillage, & d'attendre le retour de Féenou, dans un endroit plus propre à nous fournir des
26. vivres. Nous appareillâmes donc le 26 au matin, & nous marchâmes au Sud «.

La navigation de M. Cook, au milieu des *Isles des Amis*, est très-intéressante ; mais nous sommes obligés d'en supprimer ici la plupart des détails. Il mouilla le lendemain sur une autre portion de la côte de *Happaee*, & il y reçut la visite d'un Roi du pays. Il en parle en ces termes : 1777. Mai. 27.

» Une grande pirogue à voile arriva sous l'arriere de la *Résolution ;* elle amenoit un homme qui s'appeloit Futtafaihe, ou Poulaho ; peut-être même portoit-il ces deux noms. Les Naturels, qui se trouverent à bord, nous dirent qu'il étoit Roi de *Tongataboo* & de toutes les Isles voisines, que nous avions vues, ou dont nous avions entendu parler. J'avois lieu de croire que le titre de Roi appartenoit à un autre ; & je fus étonné qu'on m'annonçât Poulaho de cette maniere. Les Insulaires néanmoins assurerent toujours qu'il étoit revêtu de cette haute dignité, & ils m'avouerent alors pour la premiere fois, que Féenou n'étoit pas le Roi, mais seulement un Chef qui avoit beaucoup de pouvoir ; que, lorsqu'il s'agissoit de faire la guerre, ou de terminer des différens, on l'envoyoit aux Isles voisines. J'avois besoin, & je désirois de faire ma cour à tous les grands personnages, sans examiner la validité des titres qu'ils prenoient ; &, ayant appris que Poulaho

1777. Mai.

avoit grande envie de venir à bord, je le priai d'y monter. Je l'y accueillis d'autant mieux, qu'il m'apporta deux cochons gras. Il étoit d'un embonpoint extrême. Si le rang ou l'autorité sont proportionnés, parmi eux, à la grosseur du corps, c'étoit surement le premier des Chefs que nous avions rencontrés; très-replet, malgré sa petite taille, il ressembloit à un gros tonneau. Il paroissoit avoir quarante ans; ses cheveux étoient lisses; & ses traits différoient beaucoup de ceux de la populace. Je le trouvai intelligent, grave & posé. Il examina, avec une attention singuliere, le vaisseau & les choses qui étoient nouvelles pour lui; & il me fit plusieurs questions judicieuses: il me demanda, par exemple, cè qui pouvoit nous engager à aborder ici. Quand il eut satisfait sa curiosité sur le pont, & qu'il eut bien regardé notre bétail, &c. je l'engageai à passer dans ma chambre. Quelques-uns des Naturels de sa suite objecterent que s'il acceptoit l'invitation, on marcheroit sur sa tête, ce qui n'étoit pas permis. Je chargeai Omaï, mon Interprete, de répondre que je défendrois de se tenir à la partie du pont, située en-dessus de ma chambre. Cet arrangement ne parut pas leur convenir du tout; mais le Chef lui-même fut moins scrupuleux que ses Courtisans; il s'affranchit du cérémonial, & il descendit, sans stipuler aucune condition. Il

1777. Mai.

s'efforça, ainsi que les gens de sa suite, de nous convaincre qu'il étoit le Roi, & que Féenou ne l'étoit pas; car il s'apperçut bientôt que nous en doutions. Omaï ne se soucioit point d'éclaircir le fait : il avoit formé une liaison intime avec Féenou; ils avoient échangé leurs noms, en témoignage de leur amitié, & il étoit fâché qu'un autre Insulaire vînt réclamer des honneurs, dont son ami avoit joui jusqu'alors.

» Poulaho dîna avec nous, mais il mangea peu, & il but encore moins : quand nous fûmes hors de table, il m'invita à l'accompagner à terre. On proposa à Omaï d'y venir aussi, mais il étoit trop fidellement attaché à Féenou, pour montrer des égards à son rival, & il refusa. Je remenai le Chef dans mon canot, après lui avoir fait présent des choses qui me semblerent avoir un grand prix à ses yeux : je jugeai que ma générosité passoit ses espérances. Je cherchois à mériter son affection, & je la méritai en effet; car dès que nous fûmes près du rivage, il donna ordre, avant de descendre de mon canot, qu'on m'apportât deux autres cochons. Quelques-uns de ses gens vinrent le prendre sur une planche, qui ressembloit à une de nos civieres, & ils allerent l'asseoir près de la côte dans une maison qu'on lui avoit préparée. Il me plaça auprès de lui; sa suite, qui n'étoit pas nombreuse, s'assit &

1777. Mai.

forma un demi-cercle devant nous en-dehors de la cabane : derriere le Chef, ou plutôt à un de ses côtés, se trouvoit une vieille femme, qui tenoit à la main une espece d'éventail, & qui étoit chargée de prendre garde qu'il ne fût incommodé par les mouches.

» On étala devant lui les différentes choses que les Insulaires avoient achetées de nous : il les examina toutes avec attention ; il demanda ce qu'on avoit donné en échange, & il parut content du marché : il fit ensuite rendre aux propriétaires chacun des articles, excepté un verre à boire, dont il fut si enchanté, qu'il le garda pour lui. Les Naturels qui montrerent leurs emplettes, s'accroupirent d'abord à ses genoux, ils déposerent ensuite ce qu'ils apportoient ; ils se releverent un instant après, & ils se retirerent : ils observerent ce cérémonial respectueux quand ils vinrent reprendre leurs richesses, & aucun d'eux ne s'avisa de parler à Poulaho debout. Au moment où je le quittai, plusieurs de ses Courtisans avoient déjà pris congé, & j'étudiai l'étiquette de la Cour, en cette occasion : ils mirent leur tête sous la plante de ses pieds, qu'ils toucherent & frotterent d'ailleurs avec le revers & le dedans des doigts des deux mains : d'autres qui n'étoient pas dans le cercle, s'approcherent également, afin de lui donner cette marque de respect,

respect,

respect, & ils s'éloignerent sans dire un seul mot. La décence de ceux qui vinrent faire leur cour à Poulaho me charma; je n'avois rien vu de pareil, même chez les Nations les plus civilisées. 1777. Mai.

» J'aurois appareillé le lendemain, si le vent n'eût pas été trop dans la partie du Sud & très-variable. Poulaho, à qui je donnerai désormais le titre de Roi, vint à bord dès le grand matin, & il m'apporta un de leurs chapeaux de plumes rouges. Nous faisions grand cas de ces chapeaux; car nous savions qu'ils seroient d'un prix extrême à *O-Taïti;* mais nous en offrîmes inutilement une valeur considérable, on ne voulut nous en vendre aucun, & nous en conclûmes qu'ils ne les jugeoient pas moins précieux : excepté le capitaine Clerke, Omaï & moi, personne des deux vaisseaux ne put s'en procurer un. Ces chapeaux, ou plutôt ces bonnets, sont faits de plumes de la queue des oiseaux du Tropique, tissues avec des plumes rouges de perroquet; ils n'ont point de coiffes; on les attache sur le front comme un diadême; leur forme est celle d'un demi-cercle, dont le rayon a dix-huit ou vingt pouces. M. Webber a dessiné Poulaho portant un de ces bonnets, & la gravure en donnera une idée plus exacte. Le Roi demeura à bord jusqu'au soir, mais son frere qui s'appeloit

1777. Mai. aussi Futtafaihe, & quelques personnes de sa suite, passerent la nuit sur la *Résolution*.

29. » Je mis à la voile le 29, à la pointe du jour; je voulois retourner à *Annamooka* par la route que j'avois déjà faite durant cette campagne. Plusieurs pirogues à voile, dont l'une étoit montée par le Roi, nous suivirent. Dès que le Prince fut à bord de la *Résolution*, il demanda son frere & ses autres compatriotes, qui avoient passé la nuit avec nous: nous jugeâmes qu'ils étoient restés sur notre vaisseau sans sa permission. Quoiqu'ils n'eussent pas moins de trente ans, la réprimande sévere que Poulaho leur fit en peu de mots leur arracha des larmes. Le Roi ne tarda pas à changer de disposition; car, en nous quittant, il laissa à bord son frere & cinq hommes de sa suite; nous eûmes de plus la société d'un Chef, qui arrivoit de *Tongataboo*, & qui s'appeloit Tooboueitoa. Dès l'instant où il fut sur le pont, il renvoya sa pirogue, & il déclara qu'il coucheroit à bord avec les cinq personnes qui l'accompagnoient. Ma chambre étoit remplie d'étrangers; cette foule étoit bien incommode, mais je ne désirai pas qu'elle fût moins nombreuse, car les Insulaires m'apportoient une quantité considérable de provisions, pour lesquelles toutefois je leur donnois quelque chose en retour «.

M. Cook naviguoit, le 31 Mai, entre les Isles qui l'environnoient, & il courut d'assez grands dangers. Voici comment il en parle : » Le vent devint frais, il fut accompagné de rafalles & de pluie, & nous ne fûmes pas sans crainte. Je tins le pont jusqu'à minuit, j'y laissai alors le *Master*, auquel je donnai les ordres que je jugeai propres à dégager les vaisseaux des bas-fonds & des rochers qui nous environnoient ; mais, après avoir fait une bordée au Nord & être revenu au Sud, un grain léger porta la *Résolution* plus au vent que je ne l'avois compté : elle manqua d'échouer sur une Isle basse & sablonneuse, appelée *Pootoo-pootooa*, qui est entourée de brisans ; heureusement que l'Equipage venoit de recevoir l'ordre de revirer, & que la plupart des Matelots étoient à leurs postes ; on exécuta avec sagesse & avec promptitude les mouvemens nécessaires, & nous ne dûmes notre salut qu'à la prestesse & à la justesse de la manœuvre. La *Découverte* se trouvant de l'arriere, ne courut pas le même péril. Tous les Navigateurs qui entreprennent des voyages pareils aux nôtres, éprouvent des accidens de cette espece, plus ou moins dangereux. 1777. Mai. 31.

» Nos passagers eurent tant d'effroi, qu'ils montrerent une grande envie de gagner la terre dès la pointe du jour. Je fis mettre un canot à la mer ; j'ordonnai à l'Officier qui le commandoit, 1 Juin.

de les débarquer à *Kotoo*, de sonder ensuite le
1777. Juin. long du récif de cette Isle, qui s'avance en pointe dans la mer, & de chercher un mouillage. J'étois aussi fatigué que les Insulaires de louvoyer au milieu des Isles & des bas-fonds, & j'avois résolu de mouiller le plutôt possible. Tandis que le canot étoit absent, nous essayâmes de conduire les vaisseaux dans le canal qui est entre l'Isle sablonneuse & le récif de *Kotoo*; nous comptions y trouver une profondeur modérée, & y jeter l'ancre : mais la marée ou un courant s'opposerent à nos efforts, & nous fûmes réduits à mouiller à un mille d'une petite Isle sablonneuse«.

5. M. Cook arriva à *Annamooka* le 5 Juin, & il y mouilla à-peu-près à l'endroit où nous avions jeté l'ancre quelque temps auparavant.

Seconde Relâche à Annamooka, *& autres Remarques sur ses Habitans.*

» Je descendis à terre bientôt après, dit M. Cook, & je trouvai les Habitans qui travailloient avec ardeur à leurs plantations : ils recueilloient des ignames pour les apporter à notre marché. Deux cents d'entre eux s'assemblerent sur la greve, & ils firent jusqu'à la fin du jour des échanges d'une maniere aussi empressée que durant ma premiere relâche. Quoiqu'il se fût écoulé p

de temps depuis notre départ, le fonds de leurs richesses sembloit avoir beaucoup augmenté ; nous n'avions pu y acheter que du fruit à pain la premiere fois ; mais ils nous vendirent celle-ci, des ignames & des bananes : d'où l'on peut conclure que la saison des différens végétaux de cette contrée se succede rapidement. Il parut aussi qu'ils s'étoient beaucoup adonnés à la culture pendant notre absence, car nous trouvâmes de vastes plantations de bananes sur des terrains que nous avions laissés en friche. Les ignames étoient parfaitement mûres ; nous en achetâmes une quantité considérable, & nous donnâmes des ouvrages de fer en échange. 1777. Juin.

» Nous avions laissé à *Kotoo* Toobou, avec Poulaho & d'autres Chefs ; & nous dûmes nous appercevoir que les Naturels du pays n'étoient contenus par personne. Durant cette journée, aucun d'eux ne parut avoir de l'autorité. Avant de retourner à bord, j'allai jeter un coup d'œil sur les terrains où j'avois semé des graines de melon, & j'eus le chagrin de voir qu'une petite fourmi avoit gâté la plupart de ces graines. Mais les plantes de pomme-de-pin que j'y avois posées, croissoient à merveille.

» Féenou arriva de *Vavaoo*, le lendemain à midi ; il nous dit que le gros temps avoit coulé plusieurs pirogues chargées de cochons, & 6.

1777. Juin. d'autres chofes qu'il amenoit de cette Ifle, & que les Equipages avoient péri. Une nouvelle fi affligeante, ne fembla intéreffer aucun des Naturels; quant à nous, nous le connoiffions trop, pour ajouter beaucoup de foi à fon hiftoire. Vraifemblablement il n'avoit pu fe procurer à *Vavaoo*, ce qu'il nous avoit promis : en fuppofant qu'il y eût embarqué des provifions, il les avoit fans doute laiffées à *Happaee*, où il dut apprendre que Poulaho étoit près de nous. Il favoit bien que celui-ci auroit, comme fon fupérieur, le mérite & la récompenfe du Voyage. Son menfonge cependant ne fut pas mal imaginé; car le ciel avoit été fi orageux les derniers jours, que le Roi & tous les Chefs qui nous fuivirent de *Happaee* à *Kotoo*, étoient demeurés fur cette derniere Ifle, n'ofant pas, ainfi que nous affronter le gros temps. Ils m'avoient prié de les attendre à *Annamooka*, c'eft pour cela que j'y vins une feconde fois, & que je ne me rendis pas directement à *Tongataboo*.

» Poulaho & les Chefs qui l'accompagnoient
7. arriverent le 7 : j'étois à terre avec Féenou, qui fentit combien il avoit eu tort de prendre un titre qui ne lui appartenoit pas. Non-feulement il reconnut Poulaho pour le Roi de *Tongataboo* & des autres Ifles, mais il affecta d'infifter beaucoup fur ce point, fans doute, afin de répar

sa faute. Je le quittai, & j'allai faire ma cour à Poulaho : je le trouvai assis, & ayant devant lui quelques personnes : les Naturels s'empresserent de venir rendre leurs devoirs à leur Roi, & le cercle fut bientôt très-nombreux. J'examinai avec soin le maintien & la conduite de Féenou en cette occasion. Je fus convaincu qu'il jouissoit réellement d'une assez grande autorité ; car il se plaça au milieu des Courtisans, qui étoient assis devant Poulaho : il fut d'abord un peu honteux de ce que nous l'avions vu jouer un rôle bien différent ; mais il reprit bientôt son assurance. Ces deux Chefs eurent un entretien qu'aucun de nous ne comprit, & nous ne fûmes pas satisfaits de l'interprétation qu'Omaï voulut nous en donner ; mais nous sûmes alors à quoi nous en tenir sur le rang de Féenou. Il vint dîner à bord avec moi, ainsi que Poulaho ; & ce dernier seul s'assit à table. Féenou, après avoir rendu ses hommages à son Souverain, selon la méthode ordinaire, c'est-à-dire, après avoir touché de sa tête & de ses mains les pieds du Roi, sortit de la grand'chambre. Poulaho nous avoit assurés auparavant, que ceci arriveroit; & il fut démontré que Féenou ne pouvoit pas même manger ou boire en présence du Roi.

1777. Juin.

» Nous appareillâmes le jour suivant, à huit heures du matin, & nous prîmes la route de 8.

1777. Juin. *Tongataboo*, à l'aide d'une jolie brise du Nord-Est. Quinze ou seize pirogues à voile, partirent avec nous, & chacune d'elles marcha beaucoup plus vîte que les vaisseaux. Féenou devoit faire la traversée sur la *Résolution*; mais il aima mieux monter sa pirogue; & il nous envoya deux Guides, qu'il chargea de nous conduire au meilleur mouillage «.

---

10. M. Cook arriva le 10 à *Tongataboo*. Ses deux vaisseaux toucherent sur une large batture durant cette traversée, & ils furent en danger de périr.

Tandis qu'il essayoit de gagner le havre, auquel les Naturels le conduisoient, le Roi se tint dans sa pirogue qui voguoit autour des vaisseaux. Ils étoient d'ailleurs environnés d'une multitude de petites embarcations. Poulaho, c'est le nom du Roi, en renversa deux qui ne purent lui laisser le passage libre, & il les fit chavirer avec autant d'indifférence, que si elles n'avoient eu personne à bord. Cet inconcevable trait de despotisme se retrouve plusieurs fois dans le Voyage que nous abrégeons, & l'on peut en conclure que les peuplades de la Mer du Sud ne sont pas aussi heureuses qu'elles paroissent l'être, & que la tyrannie y a fait plus de progrès que la civilisation. Parmi les Insulaires, dont les Anglois reçurent

la viſite, M. Cook apperçut Otago, qui lui avoit été ſi utile durant ſon ſecond Voyage, & un autre appelé Toobou, qui avoit alors conçu beaucoup d'amitié pour le Capitaine Furneaux; chacun d'eux lui apporta un cochon & des ignames; & il ne manqua pas de leur donner auſſi des marques d'amitié de ſon côté. 1777. Juin.

Relâche à Tongataboo. *M. Cook y eſt reçu d'une maniere amicale. Deſcription d'une collation des Inſulaires. Détails & Remarques ſur cette Iſle & ſur ſes Habitans.*

» Peu de temps après que nous eûmes mouillé, dit M. Cook, je deſcendis à terre accompagné d'Omaï & de quelques-uns des Officiers. Le Roi nous attendoit ſur la greve; il nous conduiſit à une jolie maiſon, ſituée un peu en-dedans des bords du bois, & précédée d'une grande prairie de gazon. Il me dit que nous étions les maîtres de l'occuper durant notre relâche : nous ne pouvions déſirer une poſition plus charmante.

» Un cercle aſſez nombreux de Naturels, ne tarda pas à venir s'aſſeoir devant nous ſur la prairie. On apporta des racines de plante de *Kava*, qu'on mit aux pieds du Roi; il ordonna de les couper en morceaux; il les fit diſtribuer aux hommes & aux femmes, qui commencerent

1777. Juin.

à les mâcher, & ils préparerent en peu de temps, un bowl de leur liqueur favorite. Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver un cochon cuit au four, & deux paniers d'ignames grillées, qu'on divisa en dix portions & qu'on distribua à quelques-uns des assistans; mais j'ignore à combien de personnes chacune de ces portions étoit destinée. J'observai qu'on en donna une au frere du Roi, & qu'on en réserva une, sans doute, pour Poulaho, car c'étoit un morceau choisi : on servit ensuite la liqueur, mais Poulaho ne parut pas se mêler de la distribution. On lui présenta la premiere coupe, & il dit de la donner à un homme qui étoit assis près de lui. On lui apporta aussi la seconde, qu'il garda. On m'offrit la troisieme; mais, ayant vu préparer la boisson, je ne me souciai pas de la goûter, & elle passa à Omaï. Le reste fut envoyé à différens Insulaires, d'après les ordres de celui qui avoit le soin du bowl. Le frere du Roi reçut une de ces coupes, qu'il emporta avec sa part de cochon & d'ignames. D'autres quitterent également le cercle & emporterent leurs portions : on nous dit qu'ils ne pouvoient ni boire, ni manger en présence du Roi; cependant des hommes & des femmes d'un rang bien inférieur mangerent & burent sous ses yeux. La plupart se retirerent bientôt, & ils emporterent ce qu'ils n'avoient pas consommé.

» Je remarquai que les Naturels, qui avoient eu part à la collation, ne formoient pas la quatrieme partie de l'assemblée : ceux qui reçurent des ignames ou un morceau de cochon, me parurent être de la maison du Roi. Les domestiques qui distribuerent la viande & la *kava*, les présentoient toujours assis, même à Poulaho. Quoique ce fût notre premier débarquement, quoiqu'il y eût auprès de nous une multitude d'hommes & de femmes que nous n'avions pas encore vus, aucun d'eux ne fut incommode, & rien ne troubla le bon ordre. 1777. Juin.

» J'allai chercher une aiguade avant de retourner à bord ; on me conduisit à des étangs ou plutôt à des mares, qui renfermoient, disoit-on, de l'eau douce. L'une de ces mares m'offrit en effet une eau assez bonne, mais elle se trouvoit un peu avant dans l'intérieur du pays, & l'on ne pouvoit y remplir qu'un petit nombre de futailles. Ayant appris que l'eau étoit plus abondante sur la petite Isle de *Pangimodoo*, située près de notre mouillage, je m'y rendis le lendemain & j'eus le bon- 11.
heur d'y trouver un étang, d'une eau meilleure que celle que nous avions rencontrée jusqu'alors. L'étang étoit très-sale, je le fis nettoyer, & nous y prîmes l'eau dont nous avions besoin.

» Comme je me proposois de faire un séjour assez long à *Tongataboo*, nous dressâmes une tente

1777. Juin.

près de la maison que Poulaho nous avoit donnée. On débarqua nos chevaux & notre bétail, & je laissai à terre un Détachement de Soldats de Marine commandés par leur Officier. On établit l'observatoire à peu de distance de notre camp, & M. King demeura sur la côte afin de suivre les observations, & de surveiller les travailleurs. On débarqua les voiles qu'il falloit réparer; quelques-uns de nos gens couperent du bois pour le feu, & des planches pour l'usage des vaisseaux, & les Canonniers eurent ordre de se tenir dans l'Isle, & de faire les échanges avec les Naturels qui arrivoient de tous côtés, & qui apportoient des cochons, des ignames, des noix de coco & d'autres productions du pays. Notre camp ressembla bientôt à une foire, & la *Résolution* & la *Découverte* furent si remplies, que nous pouvions à peine nous remuer sur les ponts.

» Féenou avoit fixé sa résidence dans notre voisinage; mais il n'étoit plus le maître. Il conservoit cependant beaucoup de crédit, & les présens continuels qu'il nous fit, nous donnerent de nouvelles preuves de son opulence & de sa générosité. Le Roi ne se montroit pas moins libéral envers nous, car il ne se passoit guere de jour, sans que nous reçussions de lui des choses précieuses. Nous apprîmes qu'il y avoit dans l'Isle d'autres grands personnages que nous n'avions pas encore vus.

Otago & Toobou, en particulier, m'en citerent un qui ſe nommoit Mareewagee, qui jouiſſoit, diſoient-ils, d'un pouvoir étendu, & qui étoit fort reſpecté. Si Omaï ne ſe méprit pas ſur ce qu'ils nous en raconterent, Mareewagee ſe trouvoit revêtu d'une autorité ſupérieure à celle de Poulaho lui-même ſon parent; mais comme il étoit vieux & qu'il vivoit dans la retraite, il ne venoit pas nous rendre de viſite. Pluſieurs Naturels nous laiſſerent entrevoir que l'élévation de ſon rang ne lui permettoit pas de nous faire cet honneur. De pareils détails excitant ma curioſité, j'avertis Poulaho que je voulois aller chercher Mareewagee, & il me répondit amicalement qu'il m'accompagneroit le lendemain. 1777. Juin.

» Nous partîmes en effet le 12, dès le grand matin, dans la pinaſſe, & le Capitaine Clerke me joignit ſur un de ſes canots. Nous marchâmes à l'Eſt des petites Iſles qui forment le havre; tournant enſuite au Sud, d'après les conſeils de Poulaho, nous atteignîmes une baie ſpacieuſe, ou une entrée que nous remontâmes l'eſpace d'environ une lieue, & nous débarquâmes au milieu d'un nombre conſidérable d'Inſulaires, qui nous reçurent avec des acclamations de joie. Ils ſe ſéparerent ſur-le-champ afin de laiſſer paſſer Poulaho, qui nous mena dans un terrain enclos, où il ôta la piece d'étoffe qui lui ſervoit de vêtement, 12.

1777. Juin.

pour en mettre une neuve, pliée proprement, que portoit un jeune homme de sa suite. Une vieille femme l'aida à s'habiller; & elle couvrit d'une natte l'habit du Roi. Nous jugeâmes que c'étoit pour qu'il ne le salît pas quand il s'assiéroit. Je lui demandai alors où étoit Mareewagee, & je fus bien étonné d'apprendre qu'il étoit parti pour se rendre au vaisseau, au moment qui précéda notre arrivée. Poulaho nous engagea à le suivre à une *Malaee*, c'est-à-dire, à une maison où se tiennent des assemblées publiques : cette maison étoit située environ un demi-mille plus loin. Lorsque nous eûmes atteint une grande prairie qui précédoit la façade, il s'assit au bord du chemin, & il nous dit d'aller seuls jusqu'à l'habitation. Nous profitâmes de son conseil, & nous nous asîmes à l'entrée; la foule qui nous suivoit, nous environna alors & s'assit comme nous. Omaï, qui nous servoit d'Interprete, demanda de nouveau si nous verrions Mareewagee: on ne nous répondit rien de satisfaisant. J'imaginai qu'on nous cachoit à dessein le vieux Chef, & nous retournâmes à nos canots, très-piqués d'avoir fait une course inutile. J'appris en arrivant à bord que Mareewagee n'y étoit point venu. Il paroît qu'il y eut de notre part bien des méprises, & qu'Omaï fut trompé, ou ce qui est plus vraisemblable, qu'il comprit mal ce qu'on lui avoit

dit, sur le grand personnage à qui nous voulions nous présenter. 1777. Juin.

» Quoi qu'il en soit, nous eûmes occasion d'examiner un village agréablement situé sur les bords d'un petit golfe, dans lequel tous les Chefs de l'Isle, ou du moins la plupart font leur résidence : chacun d'eux avoit sa maison au milieu d'une plantation, environnée de cabanes pour les domestiques. Des haies très-propres enfermoient ces plantations, qui, en général, n'offroient qu'une seule entrée : c'étoit une porte contenue en-dedans par une barre de bois, en sorte que, pour pénétrer dans l'intérieur, il falloit attendre qu'on vînt o[illegible] Les grands chemins & les petits sentiers se trouvent dans l'intervalle qui sépare une plantation de l'autre, & il est nécessaire d'escalader les haies pour arriver sur le territoire de son voisin. Les Naturels laissent croître du gazon sur une grande partie de ces terrains, & ils y sement ou ils y plantent des choses plus agréables qu'utiles : mais nous vîmes dans presque toutes, la plante appelée *Kava*, dont ils tirent cette boisson qu'ils aiment si passionnément. Quelques-unes des plantations offroient en abondance toutes les productions végétales de l'Isle; mais j'observai que celles-ci n'étoient pas habitées par les Insulaires du premier rang. Il y a, près des chemins publics, de grandes maisons, précédées

1777. Juin. d'une prairie qui n'eſt pas encloſe, & dont on ſoigne beaucoup le gazon. On me dit qu'elles appartenoient au Roi; & je conjecture qu'on y tient les aſſemblées publiques. C'eſt à une de ces maiſons que Poulaho nous conduiſit.

13. » Le lendemain, à midi, le célebre Mareewagee, dont on nous avoit parlé ſi ſouvent, ſe rendit aux environs du poſte que nous occupions dans l'Iſle; il étoit ſuivi d'un grand nombre d'Inſulaires de tous les rangs. On m'aſſura qu'il avoit pris cette peine, afin de me fournir une occaſion de le voir. Il ſavoit probablement que j'avois paru très-mécontent la veille de ne pas le rencontrer. L'après-dînée, je deſcendis à terre avec pluſieurs de nos Meſſieurs, & Féenou nous ſervit de guide. Nous trouvâmes un homme aſſis ſous un grand arbre, près de la côte, un peu à droite de notre tente: une piece d'étoffe, au moins de quarante verges de longueur, étoit étendue devant lui, & il étoit environné d'un cercle nombreux de Naturels des deux ſexes également aſſis. Nous ſuppoſâmes que c'étoit le grand perſonnage que nous venions chercher: mais Féenou nous détrompa, & il nous montra un vieillard aſſis ſur une natte, à quelque diſtance, en nous diſant que c'étoit-là Mareewagee; il nous préſenta au Vieillard, qui nous reçut d'une maniere très-amicale, & qui nous pria de nous

aſſeoir.

asseoir. L'Insulaire, assis sous l'arbre, en face de nous, s'appelloit Toobou; &, lorsque j'aurai occasion d'en parler dans la suite, je le nommerai le vieux Toobou, pour le distinguer de l'autre Toobou, ami du Capitaine Furneaux; sa figure, ainsi que celle de Mareewagee, étoit vénérable. Le dernier étoit mince de taille, & il paroissoit avoir plus de soixante ans. Le premier, quoique moins âgé, avoit plus d'embonpoint, & il avoit si mal aux yeux, qu'il sembloit presque aveugle. 1777. Juin.

» Comme je ne m'attendois pas à trouver deux Chefs, je n'avois apporté qu'un présent. Il fallut le diviser; mais chacune des portions fut encore assez considérable, & Toobou & Mareewagee parurent très-satisfaits. Nous les amusâmes ensuite, l'espace d'une heure, avec deux cors de chasse & un tambour; le Capitaine Clerke tira un coup de pistolet, ce qui leur causa un extrême plaisir. Au moment où je pris congé, on roula la grande piece d'étoffe, étendue devant Mareewagee, & on me la donna, ainsi que des noix de coco.

» Le 14, le vieux Toobou vint me voir à bord de la *Résolution*; il alla voir aussi le Capitaine Clerke, & nous eûmes soin, l'un & l'autre, de lui faire des présens. Sur ces entrefaites, Mareewagee rendit une visite à notre Détachement qui se trouvoit à terre; & M. King lui montra tout ce que nous avions débarqué. Il admira beaucoup 14.

1777. Juin.

notre bétail, & notre ſcie croiſée fixa ſon attention pendant quelque temps.

» Poulaho revint à midi du Village où nous l'avions laiſſé deux jours auparavant, & il nous amena ſon fils, jeune homme d'environ douze ans; il dîna avec moi, mais il ne permit pas à ſon fils de s'aſſeoir à table. Je me trouvois plus à mon aiſe, quand je l'avois pour convive; car alors les autres Naturels n'oſoient approcher, & un petit nombre d'entre eux ſe tenoient dans ma chambre. Lorſque lui ou Féenou n'étoient pas à bord, ce qui, à la vérité, n'arriva guere durant notre relâche, les Chefs inférieurs s'aſſéyoient à ma table ſans façon, ou ils entroient dans ma chambre à l'heure du repas, & ils m'importunoient beaucoup. Nous nous trouvions ſi gênés par la foule, qu'il n'y avoit pas moyen de dîner d'une maniere tranquille. Le Roi aima bientôt notre cuiſine; je fus perſuadé néanmoins qu'il dînoit ſi ſouvent avec nous, afin d'avoir le plaiſir de boire, plutôt que celui de manger; il prit en effet du goût pour le vin, & il vidoit ſa bouteille, auſſi bien & auſſi gaiement que nous. Il établit ſa demeure dans une maiſon ſituée près de notre tente : le ſoir, il donna à nos gens le ſpectacle d'une danſe; &, ce qui étonna tout le monde, malgré ſon embonpoint monſtrueux, il danſa lui-même.

» Le 15, dans la matinée, je reçus un Meſſager du vieux Toobou, qui me prioit de deſcendre à terre. J'allai le voir accompagné d'Omaï : nous le trouvâmes aſſis comme les anciens Patriarches, au pied d'un arbre, & environné d'un cercle de Naturels, d'une phyſionomie reſpectable : une grande piece d'étoffe étoit étendue de toute ſa longueur, devant lui ; il nous invita à nous aſſeoir près de lui ; il montra à Omaï, la piece d'étoffe, une touffe de plumes rouges, & une douzaine de noix de coco, en diſant qu'il me les deſtinoit. Je le remerciai ; &, comme je n'avois rien à lui donner, je l'engageai à venir à bord.

1777. Juin. 15.

» Omaï, que Poulaho envoya chercher, nous quitta alors ; & Féenou, qui arriva bientôt après, m'informa que le jeune Futtafaihe, fils de Poulaho, déſiroit de me voir. Je me rendis à cette invitation, & je trouvai le Prince & Omaï aſſis ſous un large dais, d'une très-belle étoffe ; une autre piece, d'une étoffe plus groſſiere, longue de ſoixante-ſeize verges, & large de ſept & demie, étoit étendue au-deſſous d'eux, & devant eux. Ils avoient un gros cochon à leur droite, & à leur gauche un monceau de noix de coco. Des Inſulaires étoient aſſis en cercle autour de l'étoffe ; je reconnus Mareewagee, & d'autres perſonnages du premier rang. On m'engagea à m'aſſeoir près du Prince. Omaï me dit que le Roi lui avoit

1777. Juin.

recommandé de m'avertir, qu'étant mon ami, il comptoit sur mon attachement pour son fils, & qu'il en seroit plus assuré, si j'acceptois ce présent. Je l'acceptai de bon cœur; &, comme il étoit l'heure du dîner, je les invitai tous à venir à bord.

» Le jeune Prince, Mareewagee, le vieux Toobou, trois ou quatre Chefs inférieurs, & deux femmes âgées, & d'un rang supérieur, m'accompagnerent. Mareewagee portoit une étoffe neuve, sur les bords de laquelle il y avoit six bouquets, assez gros, de plumes rouges. Nous jugeâmes qu'il avoit pris ce vêtement, pour nous le donner; car, dès qu'il fut à bord, il l'ôta, & il me l'offrit. Il avoit sans doute ouï dire que les plumes me feroient plaisir. Chacun de mes hôtes reçut de moi des présens, qui parurent les enchanter. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent ni s'asseoir à table ni manger. Je leur témoignai ma surprise, & ils me dirent qu'ils étoient *Taboo :* ce mot a bien des acceptions; mais, en général, il signifie une chose qui est défendue. On ne nous expliqua point pourquoi ils s'imposoient cette réserve. Après dîner, on leur montra toutes les parties du vaisseau, &, lorsque leur curiosité fut satisfaite, je les reconduisis à terre.

» Dès que mon canot eut atteint le rivage,

Féenou & quelques autres en sortirent. Le jeune Futtafaihe voulant les suivre, fut rappelé par Mareewagee, qui rendit, à l'Héritier présomptif de la Couronne, les hommages que je lui avois vu rendre au Roi. On permit à Futtafaihe de débarquer, après que le vieux Toobou & une des femmes âgées, dont je parlois plus haut, lui eurent donné les mêmes marques de respect. Quand cette cérémonie fut achevée, tous les Naturels quitterent mon canot, & passerent dans une pirogue qui devoit les conduire à leur résidence. 1777. Juin.

» Je fus bien-aise de les avoir remenés moi-même sur la côte : il me fut démontré clairement, que Poulaho & son fils étoient au-dessus de tous les autres Chefs. J'appris d'ailleurs les degrés de parenté ou de puissance de plusieurs grands personnages dont j'ai souvent cité les noms. Je sus que Mareewagee & le vieux Toobou étoient freres; ils avoient l'un & l'autre beaucoup de possessions dans l'Isle; & ils sembloient très-considérés du peuple : chacun des Naturels donnoit au premier l'épithete honorable de *Motooa-Tonga*, c'est-à-dire, de pere de *Tonga*, ou de son pays. Son affinité avec le Roi ne fut plus un secret pour nous; nous reconnûmes qu'il étoit son beau-pere, Poulaho ayant épousé une de ses filles, dont il avoit un fils : ainsi, Mareewagee

1777. Juin.

étoit le grand-pere du jeune Prince. Nous voyions depuis aſſez long-temps, que nous nous étions mépris, en regardant Féenou comme le Souverain de ces Iſles ; mais nous ne pouvions définir le rang qu'il occupoit ; il ne nous reſta pas non plus de doute ſur ce point. Féenou étoit un des fils de Mareewagee, & Tooboueiota en étoit un autre.

» En débarquant, je trouvai le Roi dans la maiſon voiſine de notre tente, avec ceux de nos gens qui réſidoient ſur la côte. A peine l'eus-je abordé, qu'il me donna un gros cochon, & une quantité aſſez conſidérable d'ignames. A l'entrée de la nuit, je vis arriver une troupe d'hommes qui s'aſſirent en rond, & qui chanterent & s'accompagnerent ſur des tambours de bambo placés au milieu d'eux. Il y avoit trois long tambours de bambou & deux plus courts : il frappoient l'extrémité inférieure contre terre comme dans la Fête dont j'ai parlé plus hau J'en apperçus deux autres couchés ſur le ſol, l'u à côté de l'autre ; l'un étoit fendu : un Inſulai battoit ſur ceux-ci à l'aide de deux petits bâton les Muſiciens chanterent trois airs devant moi on me dit que le concert avoit continué apr mon départ, & qu'il dura juſqu'à dix heures ſoir. Ils brûlerent des feuilles de *wharra* po éclairer la ſcene ; je ne les ai jamais vu fa uſage d'autres flambeaux.

» Tandis que je paſſois la journée avec ces grands perſonnages, M. Anderſon ſe promena dans l'intérieur du pays, & il fit les remarques ſuivantes : ☞ » A l'Oueſt de l'endroit où nous avions établi notre tente, le terrain eſt abſolument inculte, l'eſpace d'environ deux milles ; mais la nature y produit une multitude d'arbres & d'arbriſſeaux d'une végétation très-forte. On trouve plus loin une aſſez grande plaine, ſur laquelle il y a des cocotiers & quelques plantations peu étendues, qui ſemblent très-récentes ; elles nous parurent être dans des diſtricts qu'on avoit laiſſés en friche juſqu'alors. Près de la crique, qui ſe prolonge à l'Oueſt de la tente, le ſol eſt plat, & il eſt couvert d'eau en partie à chaque marée. Lorſque les flots le laiſſent découvert, on apperçoit à la ſurface un rocher de corail qui offre des trous remplis d'une vaſe jaunâtre ; vers les bords où il eſt un peu plus nu, il y a une multitude de petites ouvertures d'où ſort un égal nombre de crabes de deux ou trois eſpeces. Ces crabes s'y montrent en foule, mais ils diſparoiſſent dès qu'on les approche, & les Naturels, avec toute leur dextérité, ne peuvent en prendre un ſeul.

1777. Juin.

» On rencontre ici un ouvrage de l'art, qui annonce une ſorte d'induſtrie & de la perſévérance : il commence d'un côté, ſous la forme d'une chauſſée étroite, qui, s'élargiſſant peu à peu,

1777. Juin. s'éleve doucement à la hauteur de dix pieds ; à ce point, ſa largeur eſt de cinq pas, & ſa longueur entiere de ſoixante-quatorze : elle aboutit à une eſpece de cirque qui a trente pas de diametre, & un ou deux pieds d'élévation au-deſſus de la chauſſée, & qui offre quelques arbres au centre. Le côté oppoſé du cirque touche à une ſeconde chauſſée de la même nature ; mais celle-ci n'a que quarante pas de long, & elle tombe en ruine. Le cirque & les deux chauſſées ſont de groſſes pierres de corail ; la ſurface eſt couverte d'une terre qui a produit une multitude de petits arbres & d'arbriſſeaux ; & l'état de décompoſition où l'on voit d'ailleurs cet ouvrage, annonce qu'il eſt ancien. S'il a ſervi jadis à quelque choſe, il paroît qu'on n'en fait aucun uſage aujourd'hui ; nous n'avons pu rien apprendre des Naturels, ſi ce n'eſt qu'il appartient à Poulaho, & qu'on lui donne le nom d'*Etchee* «.

16. » Le 16 au matin, j'allai examiner les travaux que j'avois ordonnés ſur la côte, & je fis enſuite, avec M. Gore, une promenade dans l'intérieur du pays. Nous eûmes occaſion de voir de quelle maniere les Naturels fabriquent leurs étoffes ; nous étudiâmes ainſi la principale Manufacture de ces Iſles, & de la plupart des autres de la Mer du Sud. J'ai décrit fort en détail, dans mon premier Voyage, la méthode que ſuivent

les O-Taïtiens ; comme celle des peuplades des *Isles des Amis* est différente, à quelques égards, je crois devoir en parler. 1777. Juin.

» Les femmes chargées de ce travail, prennent d'abord les tiges ou les troncs du mûrier-papier, qu'on cultive pour cet objet, & qui arrivent rarement à plus de six ou sept pieds d'élévation, & à plus de quatre pouces de grosseur : elles en ôtent l'écorce dont elles enlevent ensuite les parties grossieres avec une coquille de moule. Afin de détruire la convexité qu'a pris l'écorce autour de la tige, elles la roulent en sens contraire, & elles la font macérer dans l'eau ; (on m'a dit qu'on la laisse tremper une nuit :) on l'étend alors sur un tronc d'arbre formant une espece d'établi ; on la bat avec un instrument carré de bois, qui a environ un pied de longueur, & qui est rempli de grosses rainures de tous les côtés, & quelquefois avec un autre instrument qui est uni. L'étoffe est bientôt fabriquée, mais on la remet souvent sur le métier ; on la déroule, on la replie à diverses reprises, & on la bat de nouveau : il semble que le but de ces opérations subséquentes est d'en resserrer plutôt que d'en amincir le tissu : dès que le premier travail est achevé, on étend l'étoffe afin de la sécher. La longueur des pieces est de quatre à six pieds, mais il y en a de plus

1777. Juin.

grandes ; leur largeur eſt moindre de moitié. A l'époque dont je parle, on réunit les pieces, & on les enduit pour cela du ſuc viſqueux d'une baie appelée *Tooo.* Quand l'étoffe a la longueur qu'on veut lui donner, on la place ſur une large piece de bois au-deſſus d'une empreinte compoſée de ſubſtances fibreuſes tiſſues d'une maniere très-ſerrée : l'ouvriere plonge une guenille dans un ſuc tiré de l'écorce d'un arbre nommé *Kokka*, & elle frotte l'étoffe, qui prend une couleur brune & qui devient luſtrée : l'empreinte ſur laquelle porte l'étoffe, me parut deſtinée ſeulement à coller davantage les divers morceaux. On continue ces opérations du collage & de la teinture juſqu'à ce que l'étoffe ait la longueur & la largeur néceſſaires ; les côtés offrent ordinairement une bordure d'un pied de largeur, qui n'eſt pas peinte, & il y en a une ſeconde plus large aux deux extrémités. Si quelques parties ſont trop minces ou trouées, ce qui arrive ſouvent, on y colle des pieces qui la rendent par-tout de la même épaiſſeur. Pour avoir une couleur noire, les Naturels mêlent la ſuie d'une noix huileuſe, appelée *Dooedooe* avec le ſuc du *Kokka*. La proportion de ce mêlange varie ſelon la teinte qu'ils déſirent. Ils diſent que l'étoffe noire, communément la plus luſtrée, donne un vêtement frais, & que la premiere eſt plus

chaude. Ils ne manquent pas, pour renforcer l'une & l'autre, d'y ajouter de petites pieces 1777. Juin.
posées longitudinalement, & on ne peut y faire des déchirures que dans cette direction.

» Je rencontrai Féenou à mon retour, & je l'emmenai dîner à bord, ainsi qu'un second Chef qui étoit jeune. Lorsque le dîner fut servi, ils ne voulurent point manger; ils me dirent qu'ils étoient *Taboo Avy* : s'étant informés ensuite de quelle maniere on avoit apprêté nos alimens, ils s'assirent à table, & ils mangerent de bon cœur du cochon & des ignames qu'on avoit fait cuire sans *avy*, c'est-à-dire, sans eau. Je les assurai qu'il n'y avoit pas non plus d'eau dans le vin, & ils en burent volontiers. Nous conjecturâmes que des principes de superstition leur interdisoient alors l'usage de l'eau : il est vraisemblable toutefois, que l'eau dont nous nous servions leur inspiroit du dégoût, parce qu'on la puisoit à l'un des endroits où ils se baignent.

» Mareewagee avoit fait préparer pour le 17, 17.
une grande Fête (*Haiva*), à laquelle nous fumes tous invités; on disposoit devant la maison qu'occupoit alors ce Chef, & près de notre poste, un terrain qui devoit servir de théâtre. Les Insulaires arriverent en foule le matin, de l'intérieur du pays; chacun d'eux portoit sur son épaule une perche de six pieds de longueur,

1777. Juin.

avec une igname suspendue à chacune des extrémités. Ces ignames & ces perches furent déposées dans le cirque ; ils en formerent deux pyramides ornées de différentes sortes de petits poissons, & arrangées de maniere à produire le coup d'œil le plus favorable. Mareewagee destinoit ce présent au Capitaine Clerke & à moi. Les Naturels placerent le poisson d'une maniere pittoresque, & nous fûmes bien-aises de le voir; mais il nous fut inutile, car il sentoit mauvais: on l'avoit gardé deux ou trois jours, afin de nous le présenter en cette occasion.

» Ils commencerent sur les onze heures à exécuter diverses danses qu'ils appellent *Mai.*

☞ » Les Musiciens qui devoient former le chœur, étoient assis & au nombre de soixante & dix. Nous apperçûmes au milieu d'eux, trois instrumens auxquels nous donnâmes le nom de tambours, quoiqu'ils ne ressemblassent pas aux nôtres : c'étoient de gros morceaux de bois cylindriques, ou des troncs d'arbre de trois à quatre pieds de long, & deux fois plus gros que le corps d'un homme d'une taille ordinaire; nous en vîmes de plus petits : ils se trouvoient les uns & les autres creux dans l'intérieur, mais fermés aux deux bouts, & ouverts seulement au côté par une fente d'environ trois pouces de large, qui se prolongeoit à-peu-près

ſur toute la longueur : ils creuſent l'intérieur par cette ouverture, quoique cette opération ſoit très-difficile. Les Naturels appellent ces tambours *Naffa* ; ils les tiennent devant eux, l'ouverture tournée vers leur viſage, & ils frappent deſſus avec deux morceaux cylindriques d'un bois dur, d'un pied de long & de l'épaiſſeur du poignet, & ils en tirent un ſon rude, mais éclatant & fort ; ils adouciſſent ou ils ralentiſſent les coups en quelques endroits de la danſe ; & pour changer de ton, ils frappent au milieu ou à l'extrémité de l'inſtrument.

1777. Juin.

» La premiere danſe fut compoſée de quatre groupes, chacun de vingt-quatre hommes, qui tenoient à la main un petit inſtrument de bois mince & léger, d'environ deux pieds de long, dont la forme reſſembloit à celle d'une courte pagaie oblongue, & auquel les Naturels du pays donnent le nom de *Pagge*. Ils les agiterent de toutes ſortes de manieres ; ils les pointoient à droite & à gauche vers la terre en inclinant leur corps du même côté ; ils les tournoient enſuite du côté oppoſé ; ils les paſſoient bruſquement d'une main à l'autre, & ils les faiſoient tourner avec beaucoup d'adreſſe. Ils varierent à l'infini les poſitions des *Pagges* ; & à chaque nouvelle poſition, ils prirent de nouvelles attitudes : leurs mouvemens furent

1777. Juin.

d'abord peu vifs, mais ils s'animerent selon celui des tambours. Ils récitoient en outre des phrases de chant que répétoit le chœur; & bientôt après, les Musiciens & les Acteurs chanterent tous ensemble, & ils terminerent ce premier jeu par des acclamations.

» Après un entr'acte de deux ou trois minutes, ils recommencerent les manœuvres du *pagge*, qu'ils continuerent plus d'un quart-d'heure. La derniere ligne des Acteurs se divisa; elle tourna d'un pas lent les angles de la colonne, & se rencontrant au centre du front, elle forma la premiere. Les Acteurs, sur ces entrefaites, réciterent des phrases de chant, comme dans le premier acte; les autres lignes se déplacerent successivement, & de la même maniere, jusqu'à ce que celle qui étoit d'abord au front, se trouvât la derniere, & l'évolution continua jusqu'à ce que la derniere ligne eût repris sa premiere place. Ils exécuterent une danse qui commença d'abord d'une maniere assez froide, mais qui s'anima bientôt; & après avoir chanté environ dix minutes, tous les Acteurs se diviserent en deux groupes; ils s'éloignerent un peu; ils se rapprocherent ensuite, & ils dessinerent une figure circulaire qui termina le Ballet : on emporta les tambours, & les Musiciens quitterent la scene.

» La seconde danse n'avoit que deux tam

bours, & le chœur n'étoit composé que de quarante Muficiens. Les Danfeurs, ou plutôt les Acteurs, formoient deux rangs : je comptai dix-fept perfonnes dans le plus avancé, & cinq dans l'autre. Féenou étoit à leur tête, c'eft-à-dire, qu'il occupoit le milieu de la premiere ligne, place d'honneur en ces occafions. Ils danferent & ils réciterent des phrafes de chant l'efpace d'environ une demi-heure, quelques fois fur un mouvement vif, & d'autres fois fur un mouvement plus tranquille, mais toujours avec une précifion extrême : on eût dit que l'ame d'un feul homme animoit tous ces corps, & nous fûmes frappés de la jufteffe des pas & des voix. Vers la fin du Ballet, la feconde ligne fe partagea, & elle vint prendre la place de la premiere, qui, après quelques évolutions, fe retrouva dans la pofition où elle étoit en arrivant fur la fcene. Lorfque ce Ballet fut terminé, les Muficiens & les tambours difparurent comme à la fin de l'autre danfe.

1777. Juin.

» Nous vîmes arriver trois tambours portés chacun par deux ou trois hommes, & foixante & dix Muficiens s'affirent fur la fcene pour former le chœur d'une troifieme danfe. Celle-ci nous préfenta deux lignes de feize perfonnes, c'eft-à-dire, trente deux Acteurs en tout : le jeune Toobou, qui avoit un vêtement couvert de

1777. Juin.

plumes rouges, & qui se trouvoit richement paré aux yeux des spectateurs, étoit à leur tête. Ils danserent & chanterent, ils agiterent le *pagge*, comme les premiers ; mais leur jeu, en général, fut beaucoup plus animé, & l'assemblée fut si contente, qu'elle ne cessa de les applaudir ; elle parut sur-tout enchantée, lorsqu'ils laissoient pendre le *pagge* devant eux, & qu'ils détournoient la tête, ainsi qu'on la détourne quand on éprouve un sentiment de honte. La ligne du derriere se divisa, & vint occuper la place de l'autre, comme dans les deux premieres danses ; mais ils reprirent bientôt leur ancienne place ; ils formerent trois lignes, ils se retirerent aux deux coins de la scene, & ils laisserent vide la plus grande partie du théâtre. Deux hommes entrerent alors brusquement, & se livrerent un combat simulé avec les massues qu'ils emploient dans les batailles : ils les balancerent d'abord de différentes manieres, ils firent ensuite le moulinet avec beaucoup de force & de rapidité, & ils déployerent tant d'adresse, que quoiqu'ils fussent très-près, ils ne se toucherent jamais. Ils ne montrerent pas moins de dextérité en transportant leurs massues d'une main à l'autre : les deux champions, après avoir continué quelque temps ces exercices, s'agenouillerent & prirent de nouvelles attitudes : ils jeterent, par exemple, leur massue en l'air, &

ils

ils les ressaisirent au moment où elles tomboient. Ils s'en allerent aussi brusquement qu'ils étoient venus. Ils avoient la tête couverte d'une étoffe blanche, qui ressembloit à un bonnet de nuit, & qui étoit serré sur le front par une guirlande de feuillage. Afin d'être plus au frais & moins embarrassés, ils se trouvoient nus d'ailleurs, si l'on excepte un pagne léger, qui environnoit leur ceinture. Un homme qui portoit une pique & qui étoit vêtu comme ces deux derniers, entra sur la scene d'une maniere aussi brusque; il regarda autour de lui d'un air effaré, comme s'il eût cherché son ennemi à l'un des coins de la scene, & il prit une attitude menaçante : on eût dit qu'il vouloit transpercer l'un des spectateurs; ses genoux un peu pliés trembloient sous lui, & il paroissoit écumant de rage. Après avoir gardé cette position quelques secondes, il passa à l'autre coin du théâtre; il s'y tint dans la même attitude le même espace de temps, & sa sortie fut aussi brusque que son entrée. Durant cet intervalle, les Danseurs qui s'étoient divisés en deux groupes, réciterent avec lenteur des phrases de chant; ils s'avancerent, ils se réunirent & ils terminerent le Ballet au milieu des acclamations publiques. Si l'on juge de cette danse par le rang des Acteurs, ce fut le plus pompeux de tous leurs spectacles; Futtafaihe, frere de Poulaho, frappoit sur l'un des

1777. Juin.

1777. Juin.

tambours : Feenou frappoit ſur un autre ; & Mareewagee frappoit à l'entrée de ſa hutte ſur un troiſieme, qui ne faiſoit point partie de l'orcheſtre.

» Nous n'étions pas à la fin des danſes ; on en prépara bientôt une nouvelle, dont quarante Muſiciens & deux Tambours devoient former l'orcheſtre : celle-ci fut compoſée de ſoixante hommes qui n'avoient point encore paru, & qui ſe rangerent ſur trois lignes, la premiere ayant vingt-quatre Acteurs. Avant de commencer, ils jouerent un Prologue aſſez long, dans lequel toute la troupe répondoit de temps en temps à l'un des Naturels qui diſcouroit : ils réciterent alternativement avec le chœur, des phraſes de chant (peut-être des vers ;) ils agiterent rapidement le *pagge* d'un grand nombre de manieres, & l'aſſemblée cria de toutes parts : *Mareeai*, *Fyfogge!* mots d'éloges qui expriment des nuances diverſes. Ils ſe diviſerent en deux groupes qui ſe tournoient le dos ; ils ſe retournerent enſuite, & les deux groupes changerent de place & reprirent bientôt leur premiere poſition, comme dans les autres danſes. Ils ſe diviſerent & ſe retirerent ſur les coins de la ſcene pour laiſſer le champ libre à deux athletes qui exécuterent un combat ſimulé de maſſues : ces deux champions furent bientôt remplacés par deux autres ; ſur ces entrefaites,

les Danſeurs réciterent des phraſes de chant lentement & alternativement avec le chœur ; ils revinrent enſuite ſur le devant de la ſcene, & ils terminerent le Ballet. 1777. Juin.

» Ces danſes, ſi toutefois on peut les appeler de ce nom, durerent depuis onze juſqu'à près de trois heures. Les Chefs de l'Iſle vouloient ſurement nous donner une fête, ou nous montrer leur dextérité dans les exercices du corps. Une multitude d'Inſulaires aſſiſterent à ces jeux, & l'inégalité du terrain rendit très-difficile l'évaluation du nombre des ſpectateurs ; cependant nous comptâmes le premier cercle, & remarquant qu'ils étoient rangés en quelques endroits ſur vingt ou trente de hauteur, nous ſuppoſâmes qu'il y avoit près de quatre mille perſonnes. La foule qui environnoit notre marché, ou qui rôdoit autour de notre tente, étoit au moins auſſi nombreuſe, & nous calculâmes qu'il ſe trouvoit alors dix ou douze mille Inſulaires dans notre voiſinage, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'un mille de tour. La plupart y étoient venus par curioſité.

» Nous regrettâmes beaucoup de ne pas entendre les paroles de leurs Ballets ; nous aurions ſurement recueilli des obſervations précieuſes, ſur l'eſprit & les coutumes de ces peuplapes. L'aſſemblée ne manquoit point d'applaudir à la pantomime des Acteurs & des Danſeurs, lorſqu'elle

1777. Juin.

étoit juſte & préciſe ; mais il faut remarquer qu'elle paroiſſoit ſur-tout extrêmement ſenſible aux paroles. Au reſte, la variété des mouvemens, leur juſteſſe & leur étendue, rendirent la pantomime ſeule, ou le jeu des Acteurs bien digne de notre attention. Les deſſeins qu'a faits M. Webber des jeux de *Happaee*, ſont applicables à ceux que nous vîmes ici, & ils acheveront d'indiquer l'ordre & la poſition des Danſeurs & des Acteurs ; toutefois le crayon du Deſſinateur, ou la plume de l'Ecrivain, n'exprimeront jamais complétement des geſtes ou des attitudes ſans nombre, auſſi remarquables par l'aiſance & la grace, que par leur variété.

» Le ſoir on nous donna le ſpectacle d'un *Bomai*, c'eſt-à-dire, qu'on exécuta les danſes de nuit, devant la maiſon occupée alors par Féenou. Elles durerent environ trois heures ; durant cet intervalle nous vîmes douze danſes, qui reſſemblerent beaucoup à celles de *Happaee*. Il y en eut deux d'exécutées par des femmes ; & au milieu de celles-ci, nous vîmes arriver une troupe d'hommes, qui formerent un cercle en-dedans de celui des Danſeuſes. Vingt-quatre hommes, qui en exécuterent une troiſieme, firent, avec leurs mains une multitude de mouvemens très-applaudis, que nous n'avions pas encore vus. L'orcheſtre ſe renouvela une fois. Féenou parut

ſur la ſcene, à la tête de cinquante Inſulaires, qui avoient joué à *Happace :* il étoit magnifiquement habillé ; de la toile & une longue piece de gaze, compoſoient ſon vêtement, & il portoit de petites figures ſuſpendues à ſon cou. A la fin des jeux, nous nous apperçûmes que nous avions expoſé les Inſulaires, ou plutôt qu'ils s'étoient expoſés eux-mêmes à de grands embarras ; car ſe trouvant raſſemblés en foule ſur cette partie de l'Iſle, ils furent obligés de paſſer la nuit ſous des buiſſons, ou au pied d'un arbre. Pluſieurs coucherent en plein air, ce dont ils ne ſe ſoucient point du tout ; ou ils ſe promenerent juſqu'à la pointe du jour. »

1777. Juin.

» La fête ſe paſſa avec plus d'ordre, que ne le promettoit une ſi grande aſſemblée. Il devoit y avoir des hommes mal-intentionnés dans une foule ſi nombreuſe ; &, en effet, nous en rencontrâmes bientôt. Notre vigilance & nos ſoins ne les empêcherent pas de nous piller de toutes parts, & ils commirent leurs vols d'une maniere très-audacieuſe & très-inſolente. Ils entreprirent de dérober tout ce que nous avions ; mais la foule étoit toujours nombreuſe ; &, de peur que les innocens ne fuſſent punis pour les coupables, je ne permis pas aux ſentinelles de tirer. Ils eſſayerent, en plein midi, d'enlever une ancre qui pendoit au boſſoir de la *Découverte ;* & ils

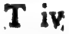
en feroient venus à bout, fi la patte ne fe fût

1777. Juin. accrochée à une des chaînes de fer qui fe trouvoient à la hanche du vaiffeau. Ils ne purent dégager l'ancre avec la main, & ils ne connoiffent point l'ufage des palans. Ils cafferent l'os de l'épaule d'une de nos chevres ; & l'animal en mourut peu de temps après : c'eft la feule violence que nous eûmes à leur reprocher. La perte retomba fur eux, car c'étoit une des chevres que je me propofois de laiffer dans l'Ifle : au refte, le Naturel, coupable du délit, ne le favoit pas.

18. » Ce qui fe paffa dans la matinée du 18, nous éclaira fur une de leurs coutumes. Un des Infulaires, ayant amené fa pirogue près de la *Réfolution*, entra par le haut des bouteilles, & vola un plat d'étain. Il fut découvert ; on le pourfuivit, & on le ramena à la hanche du vaiffeau. Trois vieilles femmes, qui étoient dans la pirogue, pouffèrent des lamentations, lorfqu'elles nous virent maîtres du voleur; elles fe donnerent des coups de poing terribles, fur le fein & fur le vifage, fans néanmoins verfer une larme. Nous découvrîmes la caufe des tumeurs & des cicatrices que nous appercevions aux os des joues de la plupart d'entre eux. Les coups multipliés qu'ils fe portent aux joues, meurtriffent la peau, & en font même fortir le fang, à gros

bouillons; lorsque les blessures sont récentes, on croiroit qu'on y a produit un cercle par le moyen du fer. Ils se découpent, avec un instrument, cette partie du visage, en beaucoup d'autres occasions, de la même maniere que les O-Taïtiens se découpent le haut de la tête. J'envoyai des présens à Mareewagee, afin de lui témoigner combien j'étois sensible à ceux que j'avois reçus de lui la veille. La fête, qu'il nous avoit donnée, exigeoit de moi quelque chose de pareil : je fis faire l'exercice à un Détachement des Soldats de Marine, à l'endroit où les danses avoient été exécutées, & nous tirâmes des feux d'artifice le soir, devant Poulaho, devant les principaux Chefs & une assemblée nombreuse. Les spectateurs eurent beaucoup de plaisir, en voyant les Soldats tirer par pelotons ; mais nos fusées d'eau leur causerent un étonnement extraordinaire : les fifres & le tambour, ou les cors de-chasse qui jouerent sur ces entrefaites, attirerent foiblement leur attention. Comme il n'est permis à personne de s'asseoir derriere le Roi, il se trouvoit au fond de l'amphithéâtre; &, pour que rien ne l'empêchat de voir, aucun des Naturels n'étoit placé directement devant lui. Les Insulaires se rangerent de maniere à former un sentier qui laissoit un espace libre, depuis le siege de Poulaho, jusqu'au lieu de la scene.

1777. Juin.



1777. Juin.

» Nous avions annoncé cette fête pour le ſoir; les Naturels l'attendirent avec impatience, & ils employerent la plus grande partie de l'après-dînée, à des combats de lutte & de pugilat. Ils donnent le nom de *Fangatooa* au premier de ces exercices; & celui de *Foohoo* au ſecond. Lorſque l'un d'eux veut lutter contre un autre, il quitte ſa place, à pas meſurés, en appliquant un coup ſec ſur la jointure du coude de l'un de ſes bras, qui eſt plié, d'où il réſulte un ſon creux, qu'on regarde comme le ſignal du défi. S'il ne ſe préſente aucun adverſaire, il retourne, de la même maniere, au point d'où il eſt parti, & il ſe raſſied; mais il ſe tient quelquefois aſſez long-temps debout ſur l'arêne, & il continue alors à frapper ſon coude, & à provoquer un rival. S'il s'en préſente un, les deux athletes s'approchent & montrent de la gaieté & de la bonne humeur; ils ſourient ordinairement, & ils arrangent la piece d'étoffe qui eſt attachée autour de leurs reins : ils ſe prennent enfin par la ceinture : celui des deux qui vient à bout d'entraîner l'autre, s'efforce tout de ſuite de le ſoulever de terre, & de le jeter ſur le dos; & s'il parvient, avant de le terraſſer, à faire deux ou trois tours, en le balançant dans les airs, ſon adreſſe ne manque jamais d'exciter les applaudiſſemens des Spectateurs. Quand leurs

forces ſont égales, ils ſe ſerrent de plus près, & ils entrelacent leurs jambes, ou ils ſe levent ſur la pointe des pieds, afin de ſe renverſer. Ils déploient une force prodigieuſe dans ces aſſauts; leurs muſcles ſont ſi tendus, qu'on les croit prêts à ſe rompre. Le champion qui eſt terraſſé, ſe retire tout de ſuite; mais le vainqueur s'aſſied, durant quelques minutes, & il retourne à ſa place, où les Naturels, qui ſont de ſa bande, proclament ſon triomphe, par quelques phraſes de chant, d'une meſure peu animée. Après s'être tenu aſſis un moment, il ſe leve de nouveau, & il recommence ſes défis; pluſieurs champions ſe préſentent quelquefois à lui, mais il a le privilege de choiſir celui qu'il veut; &, quand il a terraſſé ſon adverſaire, il a auſſi le droit excluſif de propoſer d'autres cartels, juſqu'à ce qu'il ſoit vaincu : s'il eſt enfin renverſé, la bande oppoſée chante la victoire. Cinq ou ſix hommes ſe levent ſouvent à la fois, & propoſent des défis; dans ce cas, il eſt commun de voir trois ou quatre couples qui ſe battent en même temps. On eſt ſurpris de la modération qu'ils conſervent dans ces exercices. Nous n'en apperçûmes pas un ſeul qui parût mécontent ou affligé, en quittant l'arêne. Lorſqu'ils trouvent leurs forces ſi égales, qu'ils déſeſperent de triompher, ils ceſſent le combat d'un commun accord. Si l'un eſt ren-

1777. Juin.

1777. Juin.

verſé d'une maniere qui n'eſt point loyale, ou s'il reſte des doutes ſur celui qui a l'avantage, les deux côtés chantent la victoire, & les champions ſe livrent un ſecond aſſaut. Le vaincu ne peut ſe meſurer une ſeconde fois, contre l'homme qui l'a terraſſé.

» Ceux qui s'exercent au pugilat, s'avancent de côté; ils changent de poſition à chaque pas; un de leurs bras eſt étendu en avant, & l'autre par derriere. Ils tiennent d'une main une corde, dont ils ſe ſerrent fortement le poignet, lorſqu'il ſe préſente un adverſaire : ils arrivent quelquefois ſur la ſcene, le poignet tout garni. J'imagine qu'ils emploient ce moyen, pour ne pas ſe diſloquer la main ou les doigts. Ils viſent ordinairement à la tête; ils ſe portent auſſi des coups ſur les flancs, & ils s'attaquent avec beaucoup d'ardeur. Ils changent de côtés, & ils ſe battent également des deux mains. Ils tournent ſur le talon, au moment qu'ils ont frappé leur antagoniſte, & ils lui donnent un coup très-ſec de l'autre main par derriere; c'eſt celui de leurs coups qu'ils aiment le mieux, & qui paroît le plus adroit.

» Il eſt rare que les combats du pugilat durent long-temps; les champions quittent l'arêne, ou l'un ſe reconnoît vaincu. L'aſſemblée ne chante jamais la victoire, à moins que l'un des deux ne

renverse son rival sur la poussiere ; d'où l'on peut conclure que les Insulaires préferent les combats de lutte. Les petits garçons pratiquent ces deux exercices ; & on voit souvent de petites filles se battre opiniâtrément de la même maniere. Ils ne semblent point du tout honteux d'être vaincus ; le champion malheureux se rassied avec autant d'indifférence, que s'il n'étoit pas entré en lice. Quelques-uns de nos gens voulurent mesurer leurs forces dans ces deux sortes de combats, mais ils furent toujours battus, si j'en excepte un petit nombre de cas, où les champions du pays n'userent pas de leurs avantages, de peur de nous offenser.

1777. Juin.

» En réfléchissant sur le penchant au vol de la plupart des Insulaires, & sur leur adresse à dérober ce qu'ils n'espéroient pas obtenir loyalement, je sentis que notre bétail, qui se trouvoit alors à terre, courroit des risques, malgré toutes nos précautions. Je crus devoir déclarer que je me proposois de leur laisser quelques-uns de nos quadrupedes, & même en faire la distribution avant notre départ.

» Le 19, dans la soirée, j'assemblai tous les Chefs devant la maison que nous occupions : je donnai au Roi un jeune taureau d'*Angleterre*, & une vache ; à Mareewagee, un belier du *Cap*, & deux brebis ; & à Féenou, un cheval 19.

1777. Juin.

& une jument. Comme j'avois annoncé cette distribution la veille, la plupart des Insulaires, qui étoient aux environs de notre petit camp, y assisterent. Je recommandai à Omaï de dire que leur Isle étoit éloignée de plusieurs mois de navigation, des pays où l'on trouve de pareils animaux; que je les avois amenés de si loin pour leur usage, & que cette transplantation m'avoit occasionné beaucoup de peines & de dépenses; qu'ils feroient mal, s'ils en tuoient un seul, avant que la race en fût très-multipliée; & enfin qu'ils devoient, eux & leurs enfans, se souvenir qu'ils les avoient reçus des Navigateurs de *Britane.* Omaï leur expliqua d'ailleurs le parti qu'on pouvoit en tirer, & la maniere dont il falloit en prendre soin; au reste, il s'expliqua sans doute fort mal sur ce dernier article, car il étoit peu instruit des détails de l'économie rurale. Voulant laisser, avec le reste de notre bétail, jusqu'à ce que nous fussions au moment de notre départ, les quadrupedes dont je venois de faire présent aux Insulaires, j'engageai les Chefs à envoyer à notre bergerie, un homme ou deux qui s'habitueroient à ces animaux, & qui acquerroient des instructions sur la façon de les soigner. Poulaho & Féenou suivirent mon conseil mais ni Mareewagee, ni personne de sa suite, ne s'occupa des moutons qu'il avoit eus en par-

tagé; & le vieux Toobou ne vint point à cette assemblée, quoique je l'y eusse invité, & qu'il fût dans les environs. Je me proposois de donner en outre des chevres, un mâle & deux femelles à Mareewagee; mais, comme il montroit tant d'indifférence, je les ajoutai à la portion du Roi. 1777. Juin.

» Je ne tardai pas à connoître que le partage avoit mécontenté bien du monde; car on m'avertit le lendemain qu'il nous manquoit un chevreau & deux coqs d'Inde. Je ne pouvois imaginer qu'ils se fussent perdus par hasard, & je résolus de ne pas les laisser entre les mains des voleurs. Pour cela, je commençai par saisir trois pirogues, qui se trouvoient à la hanche des vaisseaux. Je descendis ensuite à terre, &, ayant rencontré le Roi, son frere, Féenou, & quelques autres Chefs, dans la maison que nous occupions, je leur donnai une garde, & je leur fis comprendre que je les tiendrois aux arrêts, jusqu'à ce qu'on m'eût rendu, non-seulement le chevreau & les coqs d'Inde, mais tout ce qu'on nous avoit dérobé, à différentes époques. Lorsqu'ils se virent prisonniers, ils dissimulerent leur chagrin, autant qu'ils purent; &, après m'avoir assuré qu'on me rendroit tout, ainsi que je le desirois, ils s'assirent, & burent la *kava*, d'une maniere enjouée & tranquille : on me rapporta 20.

1777. Juin.

bientôt une hache & un coin de fer. Sur ces entrefaites, quelques Naturels en armes se rassemblerent derriere notre maison; mais ils se disperserent dès le moment où nos Soldats de Marine marcherent contre eux. Je recommandai aux Chefs de défendre ces attroupemens; ils donnerent en effet des ordres, auxquels les Habitans du pays obéirent. Je les engageai à venir dîner avec moi à bord, & ils y consentirent de bon cœur. Plusieurs Insulaires ayant ensuite représenté que le Roi ne devoit pas quitter la côte, le Prince se leva à l'instant, & déclara qu'il étoit prêt à partir. Nous nous rendîmes donc sur la *Résolution*; le Prince & sa suite y demeurerent jusqu'à quatre heures, & je les reconduisis dans l'Isle : bientôt après on me ramena le chevreau, & un des coqs. Ils promirent de nous livrer l'autre le lendemain; comptant sur leur parole, je relâchai les pirogues, & je rendis la liberté aux Chefs.

» Quand les Chefs nous eurent quittés, nous fimes une promenade Omaï & moi, afin d'observer un des repas des Naturels; car c'étoit un des momens de la journée où ils mangent. Je trouvai qu'ils avoient en général de bien petites rations. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'ils nous avoient vendu la plupart des ignames, & des autres provisions qu'ils avoient apportées

& qu'ils ne penſoient jamais à retourner dans leurs bourgades, tant qu'ils rencontroient quelque eſpece de ſubſiſtance autour de notre camp. Nous étions établis ſur une pointe de terre en friche; &, à proprement parler, aucun des Inſulaires ne réſidoit à un mille de nous; il ſe trouvoit une foule ſi nombreuſe d'étrangers, ſur les diſtricts où commencent les cultures, que nous nous attendions à y voir les maiſons remplies de monde. Nous nous trompions : les familles qui y réſidoient, n'avoient pas un ſeul hôte. Tous les étrangers vivoient ſous des angars mal conſtruits, ou ſous des arbres & des buiſſons. Nous remarquâmes qu'on avoit coupé les branches des cocotiers, afin de bâtir des huttes pour les Chefs. 1777. Juin.

» Nous rencontrâmes, durant cette promenade, une demi-douzaine de femmes qui ſoupoient au même endroit. On mettoit les morceaux dans la bouche de deux d'entre elles, &, lorſque nous en demandâmes la raiſon, on nous dit qu'elles étoient *Taboo-Mattee.* Nous apprîmes, en faiſant des recherches ultérieures, que l'une avoit lavé le cadavre d'un Chef deux mois auparavant, & qu'elle ne devoit toucher aucun aliment pendant cinq mois : l'autre avoit auſſi lavé le cadavre d'une perſonne d'un rang inférieur, & elle étoit ſoumiſe à la même abſti-

nence, qui devoit finir plutôt. Nous apperçûmes,
1777. Juin. à peu de diſtance de là, une troiſieme femme, à qui on mettoit également les morceaux dans la bouche; on nous avertit qu'elle avoit aidé à laver le corps du Chef, dont je parlois tout-à-l'heure.

21. » Le Roi arriva à bord le 21, dès le grand matin; il venoit m'inviter à un ſpectacle, qu'il vouloit donner le même jour. Sa toilette étoit déjà faite; le Barbier lui avoit barbouillé toute la tête d'un fard rouge, afin de rougir ſes cheveux, qui étoient naturellement d'un brun foncé. Je l'accompagnai à terre après le déjeûner, & je trouvai ſes gens occupés à planter au front de notre maiſon, quatre longs poteaux, à deux pieds de diſtance l'un de l'autre, & de cette maniere : (⁘). L'eſpace entre les poteaux fut enſuite rempli d'ignames; &, à meſure que les Naturels le remplirent, ils eurent ſoin d'aſſujettir les poteaux avec des bâtons placés à environ quatre pieds d'intervalle, afin d'empêcher que la preſſion des ignames ne les ſéparât. Lorſque les ignames eurent atteint le ſommet des premiers poteaux, ils en ſuperpoſerent de nouveaux, & les deux pyramides s'éleverent à plus de trente pieds. Ils placerent, au ſommet de la premiere, deux cochons cuits au four; ils mirent un cochon vivant au haut de la ſeconde, & ils attacherent

attacherent au milieu un second cochon par les pieds. Nous fûmes étonnés de la facilité & de la promptitude avec laquelle ils formerent ces pyramides. Si j'avois ordonné aux Matelots d'exécuter un pareil ouvrage, ils auroient juré qu'on ne pouvoit le faire sans Charpentiers; les Charpentiers auroient employé douze instrumens divers, & au moins cent livres de clous; & avec tous leurs moyens, ils auroient mis, à cette opération, autant de journées que les Insulaires y mirent d'heures. Mais les Matelots, comme la plupart des animaux amphibies, sont de peu de secours à terre. Quand les Naturels eurent garni de provisions ces deux pyramides, ils rassemblerent plusieurs autres tas d'ignames & de fruits à pain, de chaque côté de la scene; & ils apporterent ensuite une tortue, une quantité considérable d'excellent poisson, une piece d'étoffe, une natte, & quelques plumes rouges: le Roi vouloit me faire présent de toutes ces choses: il sembloit désirer que son présent surpassât celui que j'avois reçu de Féenou à *Happaee*, & il y réussit.

» Ils commencerent, à une heure, le *Mai* ou les Danses. La premiere fut presque une répétition de celle que nous avions vue à la fête de *Mareewagee*. La seconde eut pour premier Danseur Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux;

quatre ou cinq femmes y parurent, & elles exécuterent les évolutions & les pas, avec autant d'exactitude que les hommes. Les Acteurs se diviserent en deux bandes, & abandonnerent la scene à deux champions, qui se livrerent un de ces combats simulés de massues, dont j'ai déjà fait la description. A la fin de la troisieme danse, qui fut la derniere, deux autres guerriers arriverent avec leurs massues, & montrerent beaucoup de dextérité. Des combats de lutte & de pugilat remplacerent ces danses; l'un des Insulaires entra dans la lice avec une espece de massue composée de la tige d'une feuille de cocotier, qui est dure & pesante. On répéta le *Bomai* pendant la nuit; Poulaho lui-même y dansa, vêtu d'étoffes d'*Angleterre* : mais les danses exécutées durant cette nuit, ou durant cette journée, ne furent ni aussi belles, ni aussi animées que celles de Féenou, ou de Mareewagee; & il n'est pas besoin d'en parler davantage.

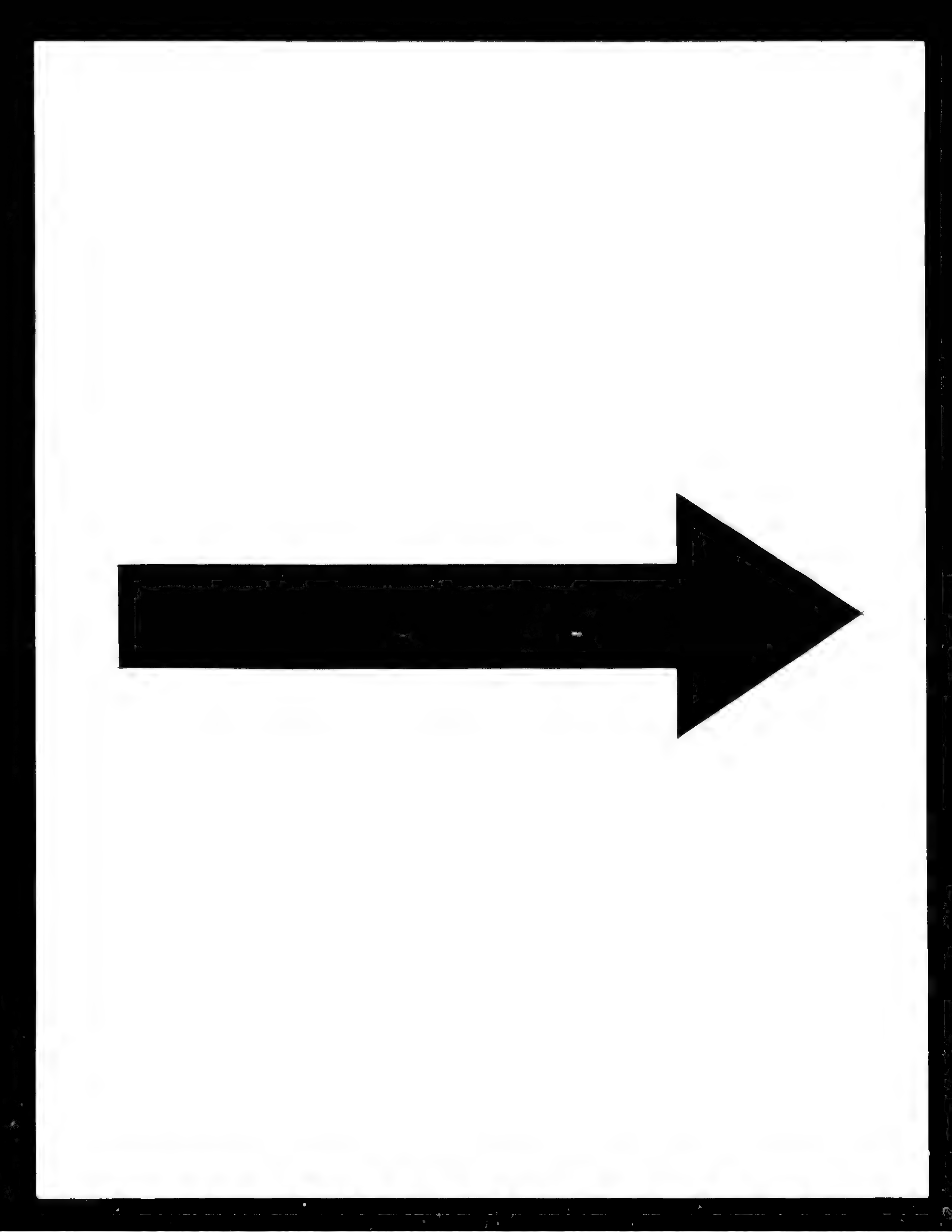
1777. Juin.

» Je dînai à terre, afin de ne perdre aucune partie du Spectacle. Le Roi s'assit à ma table, mais il ne voulut ni boire ni manger. Je reconnus que la présence d'une femme que j'avois invitée à ce repas, d'après ses sollicitations, l'arrêtoit : nous découvrîmes ensuite qu'elle étoit d'un rang supérieur au sien. Dès que cette

ſemme ſi impoſante eut dîné, elle s'avança vers
le Roi, qui mit ſes mains ſous les pieds de ſa 1777. Juin.
Souveraine, & elle ſe retira. Au même inſtant,
Poulaho plongea ſes doigts dans un verre de vin,
& il reçut les hommages de tous les gens de ſa
ſuite. C'eſt la ſeule fois que nous [illegible] vu
donner à quelqu'un des marques de [illegible]. Il
me demanda des feux d'artifice, & [illegible] tirer
le ſoir; malheureuſement les pieces [illegible]ve-
rent gâtées, & elles ne remplirent pas l'attente
des Spectateurs.

» Comme il n'y avoit plus de Fête à eſpérer,
de notre côté ou de celui des Chefs, & que la
populace avoit ſatisfait ſa curioſité, elle nous
quitta en grande partie le lendemain du *Haiva* 22.
de Poulaho : cependant des voleurs rôdoient en-
core autour de nous, & encouragés par la négli-
gence de nos gens, ils nous déroboient ſans ceſſe
quelque choſe.

» Des Officiers des deux vaiſſeaux qui avoient
fait une courſe dans l'intérieur de l'Iſle, ſans ma
permiſſion, & même ſans que je le ſuſſe, revin-
rent le ſoir, après une abſence de deux jours;
ils étoient partis avec leurs fuſils, avec des car-
touches & avec des marchandiſes du goût du
pays, & les Naturels eurent l'adreſſe de les dé-
pouiller complétement durant cette expédition :
il manqua d'en réſulter des ſuites fâcheuſes; car,



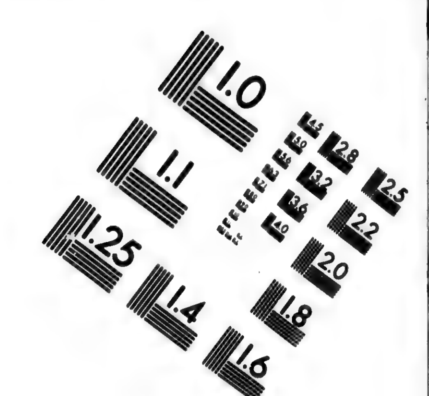
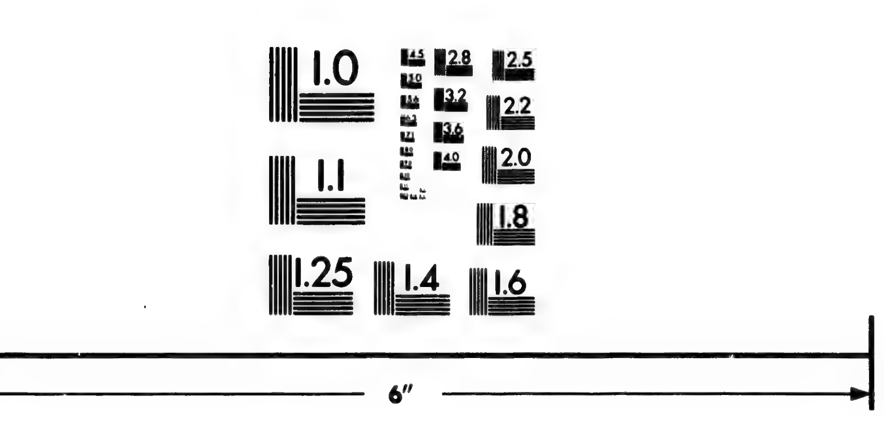
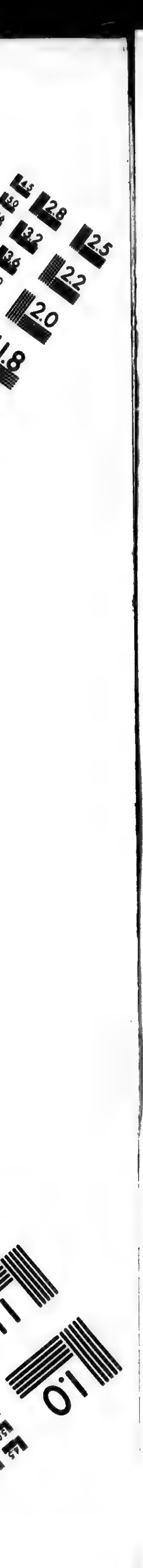


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

1777. Juin. dès que nos voyageurs furent de retour, ils se plaignirent au Roi, par l'entremise d'Omaï, du traitement qu'ils avoient reçu. Poulaho ignorant mes intentions, & d'après ce qui étoit arrivé, craignant que je ne l'arrêtasse de nouveau,
23. s'éloigna le lendemain de très-bonne heure. Féenou suivit cet exemple, & il ne resta pas dans notre voisinage un Chef revêtu de quelque autorité. J'en fus très-fâché, & je témoignai à Omaï mon mécontentement de ce qu'il s'étoit mêlé d'une pareille affaire. Ma réprimande lui inspira le désir de ramener Féenou; il eut soin de l'assurer que je n'emploîrois pas la force pour obliger les Insulaires à rendre ce qu'ils avoient pris à nos Messieurs, & sa négociation eut du succès. Féenou comptant sur cette parole, reparut le soir; nous le reçûmes bien; & Poulaho revint aussi le jour suivant.

» Ces deux Chefs m'observerent, avec raison, qu'il falloit les avertir, lorsque les Equipages voudroient aller dans l'intérieur du pays; ils ajouterent qu'en pareil cas, ils nous donneroient des guides & une escorte, & qu'ils se trouveroient responsables de notre sureté. Je crois qu'avec cette précaution, un voyageur & ses richesses sont aussi en sureté à *Tongataboo*, que dans les pays du monde les mieux policés. Je ne me donnai aucun soin pour obtenir la restitution des

choses qu'on avoit prises à nos Officiers; cependant Féenou fit tout rendre, excepté un fusil & un petit nombre d'articles d'une moindre valeur. Nous avions recouvré à cette époque, les coqs d'Inde & la plupart des instrumens qu'on avoit dérobés à nos ouvriers. 1777. Juin.

» Le 25, deux canots que j'avois envoyés à la découverte du canal le plus propre à regagner la haute mer, revinrent. Les *Masters*, qui les commandoient, me dirent que le canal au Nord, par lequel nous étions venus, étoit extrêmement dangereux, qu'il se trouvoit rempli de rochers de corail d'un bord à l'autre; mais qu'il y en avoit un très-bon à l'Est, resserré cependant par de petites Isles dans un de ses points, & que nous aurions besoin d'un vent très-favorable, c'est-à-dire, d'un vent d'Ouest qui ne souffloit pas souvent sur ce parage. Les deux bâtimens étoient approvisionnés de bois & d'eau, nos voiles se trouvoient réparées, & nous ne devions plus guere espérer de vivres des Habitans; mais, comme il devoit y avoir une éclipse, le 5 du mois suivant, je résolus de l'observer, s'il étoit possible, & de différer l'appareillage jusqu'après cette époque. 25.

» J'eus ainsi quelques jours de loisir, & le 26, dès le grand matin, je m'embarquai sur un canot avec Poulaho & quelques personnes de mes 26.

vaisseaux, pour *Mooa*, village où le Roi & 1777. Juin. d'autres Chefs font leur résidence ordinaire. Nous rencontrâmes sur notre route, quatorze pirogues qui pêchoient ensemble dans le golfe; le fils de Poulaho étoit sur une de ces embarcations, dont chacune portoit une espece de verveux ou filet triangulaire, qui étoit étendu entre deux bâtons, & qui offroit à l'extrémité inférieure, un sac pour recevoir & arrêter le poisson. Elles avoient déjà pris de très-beaux mulets, & elles nous en donnerent environ une douzaine. Je fus curieux de voir quelle est la maniere de pêcher des Naturels; & on me le montra tout de suite. Ils environnent d'un long filet, pareil à notre seine, un bas-fond où ils croient que la pêche sera heureuse; les Pêcheurs se mettent alors dans l'eau & ils plongent, dans la seine, les verveux dont je parlois tout à l'heure, ou bien ils y prennent les poissons au moment où ils s'échappent: le bas-fond qu'ils envelopperent de leur seine, ne contenant point de poisson, afin de nous mieux instruire des détails de l'opération (qui paroît sûre,) ils y jeterent une partie de ceux qu'ils avoient déjà pris.

» Nous quittâmes le fils de Poulaho, & les Pêcheurs; & quand nous fûmes au fond de la baie, nous débarquâmes à l'endroit où nous étions descendus lorsque nous fîmes une course

inutile pour voir Mareewagee. Dès que nous fûmes à terre, le Roi chargea Omaï de me dire, que je ne devois pas avoir d'inquiétude ſur le canot ou ſur les choſes qui s'y trouvoient; que les Naturels ne toucheroient à rien. Nous reconnûmes enſuite qu'il avoit eu raiſon de nous donner cette aſſurance. On nous conduiſit au même inſtant à l'une des maiſons de Poulaho, qui n'étoit pas éloignée, & près de l'édifice public ou du *Malahee*, dans lequel nous étions entrés, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois. Quoiqu'elle fût aſſez grande, elle sembloit deſtinée à l'uſage particulier du Roi, & elle ſe trouvoit au milieu d'une plantation. Poulaho s'aſſit à l'une des extrémités, & les Naturels qui vinrent lui faire leur cour, s'aſſirent en demi-cercle, à l'autre extrémité; au moment où ils entrerent, le Prince ordonna de préparer un bowl de *kava*, & de faire cuire des ignames pour nous. Tandis qu'on exécutoit ſes ordres, j'allai voir, près de la maiſon, un *fiatooka* ou cimetiere qui, par ſon étendue & ſa forme, paroiſſoit ſurpaſſer ceux que nous avions examinés ſur les autres Iſles: quelques perſonnes de la ſuite du Roi, m'accompagnerent, & Omaï me ſervoit d'interprete. On me dit que le cimetiere appartenoit au Roi: il étoit compoſé de trois maiſons aſſez grandes, ſituées au ſommet, ou plutôt au

1777. Juin.

1777. Juin.

bord d'une eſpece de colline. Il y avoit à quelque diſtance un quatrieme édifice rangé ſur la même ligne que les trois premiers ; le ſecond étoit le plus conſidérable ; il ſe trouvoit ſur une eſplanade d'environ trois pieds de hauteur, longue de vingt-quatre pas & large de vingt-huit. Les autres étoient placés ſur de petits mondrains artificiels élevés également de trois pieds ; les planchers de ces édifices, ainſi que des ſommets des mondrains qui les environnoient, étoient couverts de jolis cailloux mobiles ; de larges pierres plates, d'un rocher de corail dur, taillées proprement, & poſées de champ, dont l'une avoit douze pieds de longueur & plus de douze pouces d'épaiſſeur, enfermoient le tout. Ce que nous n'avions jamais vu juſqu'alors, l'un de ces édifices étoit ouvert à l'un des côtés, & il y avoit en dedans deux buſtes de bois groſſiérement façonnés ; l'un près de l'entrée, & l'autre un peu plus avant dans l'intérieur. Les Naturels nous ſuivirent juſqu'à la porte, mais ils n'oſerent pas en paſſer le ſeuil : nous leur demandâmes ce que ſignifioient ces buſtes ; on nous répondit qu'ils ne repréſentoient aucune divinité, & qu'ils ſervoient à rappeler le ſouvenir des Chefs enterrés dans le *fiatooka*. Nous jugeâmes qu'ils ne conſtruiſent pas ſouvent des monumens pareils ; car ceux-ci avoient, ſelon toute apparence, pluſieurs générations. On

nous apprit qu'on avoit enterré des morts dans chacun de ces édifices; mais rien ne l'annonçoit. Nous y vîmes l'éperon ſculpté d'une pirogue d'*O-Taïti* que la mer avoit jeté ſur la côte. Une large prairie de gazon, parſemée d'arbres, parmi leſquels nous en diſtinguâmes de très-gros, de l'eſpece appelée *Etoa* dans le pays, formoit le pied de la colline. Ces derniers arbres reſſemblent aux cyprès, & ils produiſent un bon effet dans un cimetiere. Nous apperçûmes auſſi près de l'un des quatre édifices, une file de palmiers peu élevés, & derriere, un foſſé rempli d'une multitude de vieux paniers.

1777. Juin.

» Après notre dîner, ou plutôt après que nous eûmes pris un léger rafraîchiſſement que nous avions apporté du vaiſſeau, nous nous avançâmes dans l'intérieur du pays, accompagnés de l'un des Miniſtres du Roi. Il défendit à la populace de nous ſuivre, & notre cortege ne fut pas nombreux. Il ordonna de plus à tous ceux que nous rencontrâmes ſur notre route, de ſe tenir aſſis, juſqu'à ce que nous euſſions paſſé; c'eſt-à-dire, qu'il leur enjoignit de nous donner la marque de reſpect, que cette peuplade ne donne qu'à ſes Souverains. Nous trouvâmes le pays cultivé preſque par-tout; les plantations nous offrirent différentes ſortes de fruits, & la plupart étoient environnés de haies. Quelques terrains exploités

1777. Juin. jadis, se reposoient. Ceux qui n'avoient pas encore été mis en culture, produisoient néanmoins des arbres, d'où les Naturels tirent du bois ; & ils sont utiles sous ce rapport. Nous atteignîmes plusieurs grandes maisons inhabitées; on nous dit qu'elles appartenoient au Roi. Il y a une multitude de grands chemins bien fréquentés, & beaucoup de sentiers qui menent aux divers cantons de l'Isle. Comme les chemins sont bons & le pays uni, notre petit voyage n'eut rien de pénible. Je ne dois pas oublier que lorsque nous fûmes sur les parties les plus élevées de l'Isle, au moins à cent pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrîmes souvent le rocher de corail, qu'on voit sur la côte. Il étoit troué, & il offroit les hachures & les inégalités qu'offrent ordinairement les rochers exposés à l'action des flots ; &, quoiqu'il fût à peine recouvert de terreau, il produisoit des plantes & des arbres d'une végétation très-forte. On nous conduisit à divers petits étangs, & à des ruisseaux ; mais, en général, l'eau me parut puante ou saumâtre ; les Naturels me l'avoient indiquée néanmoins comme excellente. Les petits étangs sont un peu dans l'intérieur des terres, & les ruisseaux, près de la côte de la baie, & au-dessous de la marque de la marée haute ; en sorte qu'on ne

pourroit y prendre une eau assez mauvaise, qu'au temps de la mer basse. 1777. Juin.

» Nous ne fûmes de retour de cette promenade qu'à l'entrée de la nuit. Le souper nous attendoit; il fut composé d'un cochon cuit au four, de poissons & d'ignames, le tout extrêmement bien apprêté selon la méthode du pays. N'appercevant rien qui pût nous amuser, nous suivîmes l'usage des Insulaires, & nous nous couchâmes. On avoit étendu sur le plancher des nattes qui devoient nous servir de lits, & des pieces d'étoffe, qui nous tinrent lieu de couverture. Nous avions apporté du vin & de l'eau-de-vie; & le Roi, qui avoit bu beaucoup, dormit dans la même maison, ainsi que plusieurs autres Habitans de l'Isle. Il se leva, de même que ses compatriotes, long-temps avant la pointe du jour. Ils se mirent à causer au clair de la lune; on imagine bien qu'ils parlerent de nous; le Prince raconta ce qu'il avoit vu ou ce qu'il avoit observé. Ils se disperserent de différens côtés au lever de l'aurore; mais ils ne tarderent pas à revenir, & ils amenerent une foule assez nombreuse.

» Ils préparerent alors un bowl de *kava*. Tandis qu'ils composoient cette liqueur, j'allai faire une visite à Toobou, l'ami du Capitaine Furneaux, qui avoit près de cet endroit une maison, dont la grandeur & la propreté égaloient les plus belles

1777. Juin.

du canton. Je trouvai chez lui une troupe d'In-sulaires, qui préparoient aussi leur boisson du matin. Il me donna un cochon en vie ; il m'en donna un second rôti, des ignames & une piece d'étoffe. Lorsque je rejoignis le Roi, il étoit assis au milieu des gens de sa suite, & il buvoit un autre bowl de *kava*. Quand il ne resta plus de liqueur, il dit à Omaï qu'il alloit à une céré-monie funebre, appelée *Tooge*, en l'honneur d'un de ses fils mort depuis peu de temps, & il nous pria de l'accompagner. J'y consentis d'autant plus volontiers que je m'attendois à découvrir quelque chose de nouveau ou de curieux.

» Le Roi sortit d'abord, suivi de deux vieilles femmes ; il mit un habit neuf, ou plutôt une nouvelle piece d'étoffe, par-dessus laquelle il plaça une natte déguenillée, qui devoit avoir servi à son grand-pere, dans une occasion pareille. Ses domestiques, ou les gens de son cortege, étoient tous vêtus de la même façon ; mais leurs nattes ne paroissoient pas aussi antiques que celle de leur maître. Nous marchâmes précédés de huit ou dix personnes, qui portoient un rameau vert autour de leur cou. Poulaho avoit un rameau de la même espece, qu'il tint à la main jusqu'au moment où nous approchâmes du lieu du rendez-vous ; à cette époque, il le mit également autour de son cou. Nous entrâmes dans un petit enclos, où nous

vîmes une jolie maison, & un homme assis à la porte. A mesure que les Insulaires entrerent, ils ôterent les rameaux qui leur servoient de collier, & ils les jeterent. Dès que le Roi fut assis, les Naturels s'assirent devant lui, selon l'ordre accoutumé. Il survint une centaine de Naturels, la plupart d'un âge avancé, & équipés comme les premiers, & le cercle s'augmenta peu-à-peu. Tout le monde étant réuni, un des domestiques de Poulaho apporta une grosse racine de *kava*, & un vase qui contenoit quatre ou cinq gallons. Plusieurs des assistans mâcherent la racine, & le vase se remplit bientôt de liqueur. Sur ces entrefaites, d'autres préparoient les feuilles de bananier, qui devoient tenir lieu de coupes. On servit la premiere coupe au Roi, qui ordonna de la présenter à un homme qu'il indiqua ; on lui offrit encore la seconde, qu'il but : la troisieme fut pour moi. L'Echanson qui les remplissoit, demanda ensuite sur chacune, à qui il falloit l'envoyer ; un des Naturels nommoit la personne, & on se conformoit à ses désirs. Quand il ne resta plus guere de liqueur, l'Echanson ne sut trop à qui envoyer les coupes, & il consulta souvent ceux qui se trouvoient assis près de lui. La distribution se fit de la même maniere, tant qu'il y eut quelque chose dans le vase. La moitié des assistans n'eut point de part à ce régal, & nous n'apper-

1777. Juin.

çumes toutefois aucun mécontent. Nous ne comp- tâmes que fix coupes de feuilles de bananier; celui qui venoit de boire jetoit la fienne par terre, & des domeftiques la ramaffoient, & la portoient à l'Echanfon, qui la rempliffoit. Le Roi & les Infu- laires furent affis tout le temps; ils conferverent leur gravité ordinaire, & ils fe dirent à peine quelques mots.

» Nous imaginions que la cérémonie funebre alloit enfin commencer; mais lorfqu'ils eurent achevé de boire le *kava*, ils fe leverent, & ils fe difperferent, à notre grand regret. Si ce fut réellement une cérémonie funebre, elle fut un peu finguliere; au refte, c'étoit peut être le fecond, le troifieme, ou le quatrieme deuil; ou, ce qui arrivoit affez fouvent, Omaï comprit mal ce que Poulaho lui avoit dit. Excepté le vêtement par- ticulier des affiftans, & le rameau vert qu'ils porterent d'abord autour de leur cou, nous étions tous les jours témoins de ce qui fe paffa dans cette affemblée.

☞ » Nous avions vu, dit M. Anderfon, quel- quefois boire la *kava* dans les autres Ifles, mais p[as] auffi fréquemment qu'ici, où les Principaux du pay[s] ne font autre chofe durant la matinée. La *ka[va]* eft une efpece de poivre, que les Habitans c[ul-] tivent, pour en tirer leur liqueur favorite; [ils] l'eftiment beaucoup; ils ont grand foin d'écar[ter]

tout ce qui
la plantent
fons. Elle n
teur d'un ho
élévation pre
titude de bra
forme de cœ
eft la feule p
Amis. Lorfqu
domeftiques,
qui la nettoien
ceau de bois,
qu'il rejette da
qui doit prépar
parties ainfi mâc
bois, avec la
donner à la boi
Il mêle enfuite
fur la furface, d
tes, & il interc
de la racine, q
afin d'en exprim
liquide. On a dé
diftribue : on e
de pinte dans cha
habitués à ce
d'abord l'effet q
d'entre nous qui

tout ce qui peut nuire à sa croissance, & ils la plantent ordinairement autour de leurs maisons. Elle ne s'éleve guere au-delà de la hauteur d'un homme, quoique j'en aie vu d'une élévation presque double. Elle forme une multitude de branches; elle a de larges feuilles en forme de cœur, & des tiges réunies. La racine est la seule partie qu'on emploie aux *Isles des Amis*. Lorsqu'on la recueille, on la donne à des domestiques, qui la brisent en morceaux, & qui la nettoient avec une coquille, ou un morceau de bois, & chacun en mâche une portion qu'il rejette dans une feuille de bananier. Celui qui doit préparer la liqueur, rassemble toutes les parties ainsi mâchées; il les jette dans un vase de bois, avec la quantité d'eau nécessaire pour donner à la boisson un degré de force suffisant. Il mêle ensuite le tout avec les mains; il jette, sur la surface, des matieres dont on fait les nattes, & il intercepte par-là les parties fibreuses de la racine, qu'il ne manque pas de tordre, afin d'en exprimer ce qu'elles contiennent de liquide. On a déjà dit de quelle maniere on la distribue : on en met ordinairement un quart de pinte dans chaque coupe. Les Insulaires étant habitués à ce breuvage, on n'apperçoit pas d'abord l'effet qu'il produit sur eux; mais ceux d'entre nous qui voulurent en goûter, trouve-

1777. Juin.

1777. Juin.

rent qu'elle enivre comme nos liqueurs fortes; ou plutôt qu'elle cause l'engourdissement qu'on éprouve, lorsqu'on a pris de l'opium, ou d'autres substances soporifiques. Quoique les Naturels ne gardent jamais cette liqueur, quoique je les aie vu en boire à sept reprises différentes, dans une matinée, elle est très-désagréable, & la plupart ne peuvent l'avaler sans frissonner & sans grimacer «.

» Dès que la cérémonie fut terminée, nous partîmes de *Mooa*, afin de retourner aux vaisseaux. En descendant la lagune ou l'entrée, nous rencontrâmes deux pirogues qui revenoient de la pêche. Poulaho leur ayant ordonné d'aborder notre canot, prit tout le poisson & tous les coquillages, qu'elles conduisoient à terre. Il arrêta ensuite deux autres embarcations, qu'il fouilla également, mais dans lesquelles il ne trouva rien. Je ne sais pourquoi il exerça ce despotisme, car notre canot étoit rempli de provisions. Il me donna une partie du poisson qu'il avoit enlevé, & ses serviteurs vendirent le reste à bord de la *Résolution*. Nous atteignîmes aussi une grande pirogue à voile; les Naturels qu'elle portoit, étoient debout lorsque nous les approchâmes, & ils s'assirent jusqu'à ce que nous les eussions dépassés : le Pilote lui-même qui tenoit le gouvernail, & qui ne pouvoit ma-

nœuvrer

nœuvrer dans cette position, s'assit comme les autres. 1777. Juin.

» Poulaho & diverses personnes m'ayant assuré qu'*Onewy*, petite Isle située à environ une lieue, par le travers de la lagune, & au côté Nord du canal qui se trouve à l'Est, offroit de l'eau excellente, je voulois m'en assurer, & nous y débarquâmes. Je reconnus que cette eau est aussi saumâtre que celle de l'étang & des ruisseaux, où nous avions rempli nos futailles. La main de l'homme n'a point changé la face de l'Isle, qui n'est fréquentée que par des Pêcheurs, & qui, outre les productions de l'Isle *Palmerston*, offre d'ailleurs quelques-uns des arbres appelés *Etoa*. Après avoir quitté *Onewy*, où nous dinâmes, nous examinâmes un rocher de corail très-curieux, qui semble avoir été jeté sur le récif de cette terre. Il est élevé de dix ou douze pieds au-dessus des flots qui l'environnent. La base, sur laquelle il est appuyé, n'a pas plus d'un tiers de la circonférence du sommet, évaluée par nous à environ cent pieds, & couverte de ces arbres nommés *Etoa* & *Pandanus*.

» Lorsque j'arrivai sur la *Résolution*, j'appris que tout s'étoit bien passé durant mon absence, & que les Naturels n'avoient pas commis un seul vol : Féenou & Futtafaihe se vanterent beau-

1777. Juin. coup d'avoir maintenu une si bonne police; nous en conclûmes que les Chefs sont revêtus d'une grande autorité, & qu'ils sont les maîtres de prévenir les désordres; mais ils n'y étoient guere disposés, car on leur portoit ordinairement, & peut-être toujours ce qu'on nous déroboit.

» Les Insulaires ne tarderent pas à troubler notre repos. Le lendemain, six ou huit d'entre eux attaquerent quelques-uns de nos gens qui scioient des planches. La sentinelle tira; il y eut un des Naturels de blessé, & nous en prîmes trois, que je tins en prison jusqu'à la nuit, & que je ne renvoyai pas sans les punir. Ils furent ensuite un peu plus circonspects, & ils nous causerent moins d'embarras. On doit attribuer ce changement de conduite, à la blessure d'un de leurs compatriotes. L'effet de nos armes à feu, dont nous les avions menacés jusqu'ici, les épouvanta surement. L'insolence journaliere des Habitans de l'Isle, m'avoit déterminé à faire charger à petit plomb les fusils des sentinelles, & à permettre de tirer quelquefois. Je supposai que l'Insulaire avoit été blessé avec du petit plomb; mais M. King & M. Anderson l'ayant rencontré dans une de leurs promenades, ils reconnurent qu'il avoit été blessé d'une balle, que cependant la plaie n'étoit pas dangereuse.

Je ne pus découvrir l'homme qui avoit enfreint mes ordres. Ceux sur qui tomboient les soupçons, étoient prêts à jurer que M. King & M. Anderson se trompoient; je n'en restai pas moins convaincu de la vérité du délit. 1777. Juin.

» Le récit de la promenade, dont je viens de parler, remplira une lacune de quarante-huit heures, durant lesquelles il n'arriva rien de remarquable aux vaisseaux : c'est M. Anderson qui parle. ☞ » Nous partîmes le 30, M. King & moi, avec Futtafaihe; nous allâmes d'abord à sa maison, située à *Mooa*, très-près de celle de Poulaho, son frere. Nous fûmes à peine arrivés, qu'on tua un gros cochon, auquel on porta des coups multipliés sur la tête. Les Naturels enleverent les soies d'une maniere très-adroite, à l'aide de quelques morceaux de bambous fendus, qui avoient un bord tranchant; ils pratiquerent, avec le même instrument, un grand trou ovale dans le ventre, & ils en tirerent les entrailles. Ils avoient préparé un four, c'est-à-dire, un trou creusé en terre, rempli au fond de pierres de la grosseur du poing, sur lesquelles ils firent du feu, jusqu'à ce qu'elles fussent rouges. Ils prirent quelques-unes de ces pierres, & les ayant enveloppées dans des feuilles de l'arbre à pain, ils en remplirent le ventre du cochon, & ils fermerent l'ouverture 30.

1777. Juin.

avec d'autres feuilles : ils tamponnerent également l'anus. Le cochon ainſi arrangé, fut placé ſur des bâtons poſés en travers des pierres rouges, & couvert d'une quantité conſidérable de feuilles de bananier. Ils l'envelopperent enſuite de terre ; le four ſe trouvant fermé, on laiſſa cuire le cochon, ſans lui donner d'autres ſoins.

» Nous parcourûmes ce pays ſur ces entrefaites, & nous ne vîmes rien de remarquable, ſi j'en excepte le *Fiatooka* d'une maiſon, ſituée ſur un mondrain artificiel, au moins de trente pieds de hauteur. Il y avoit, à l'un des côtés de cet édifice, une prairie aſſez étendue, & non loin de là beaucoup de terres incultes ; nous demandâmes pourquoi on laiſſoit ce diſtrict en friche, & nos guides ſemblerent répondre qu'il dépendoit du *Fiatooka*, (c'étoit celui de Poulaho,) & qu'on ne pouvoit y toucher. Nous apperçûmes auſſi, à peu de diſtance, un certain nombre d'arbres, appelés *Etooa*, couverts d'une multitude de grandes chauve-ſouris de *Ternate*, qui produiſoient un bruit déſagréable. Comme nous n'avions point de fuſils, nous n'en tuâmes aucune ; mais quelques-unes qui tomberent entre nos mains à *Annamooka*, avoient trois pieds d'envergure. Quand nous fûmes de retour auprès de Futtafaihe, on nous ſervit le cochon qu'on

venoit de cuire, ainſi que plusieurs paniers d'ignames grillées, & de noix de coco. Nous reconnûmes que c'etoit à nous à faire les honneurs du repas; en qualité de ſes hôtes, nous devions diſpoſer, à notre fantaiſie, des alimens préparés pour nous. L'Inſulaire qui avoit nettoyé le cochon le matin, le découpa d'une maniere très-adroite, mais il ne fit cette opération que lorſque nous le lui ordonnâmes; il ſe ſervit d'un bambou fendu, qui lui tint lieu de couteau; il dépeça, & il trouva les jointures avec une légéreté & une promptitude qui nous ſurprirent beaucoup. On plaça devant nous les divers morceaux, qui peſoient au moins cinquante livres; perſonne n'y toucha qu'après que nous en eûmes mangé, & que nous eûmes témoigné le déſir de voir les Naturels aſſis autour de nous, prendre part au feſtin. Ils eurent même une ſorte de ſcrupule de nous en priver, & ils finirent par demander quelles perſonnes il falloit admettre à ce régal. Ils furent charmés toutefois que l'uſage de notre pays ne s'opposât point à cette diſtribution; les uns emporterent la portion qu'ils reçurent, & les autres la mangerent ſur le lieu. Nous eûmes bien de la peine à déterminer Futtafaihe à goûter du cochon. 1777. Juin.

» Après le dîner, ce Prince, ſuivi de cinq

1777. Juin.

ou ſix perſonnes, nous mena à l'endroit où s'étoit paſſée la cérémonie funebre, dont on a parlé plus haut ; mais nous reſtâmes en dehors de l'enclos. Tous les Inſulaires qui nous accompagnerent, avoient une natte par-deſſus leurs vêtemens, & des feuilles autour du cou, ainſi que la premiere fois; &, lorſque nous arrivâmes à une grande remiſe de pirogues ouverte, où ſe trouvoit du monde, ils jeterent leurs feuilles, ils s'aſſirent devant l'édifice, & ils ſe donnerent de petits coups de poing ſur les joues. Ils ſe tinrent aſſis environ dix minutes, avec une contenance très-grave, & ils ſe diſperſerent ſans dire un ſeul mot. Nous comprîmes alors ce que Poulaho nous avoit dit du *Tooge*; nous jugeâmes que le Roi étoit venu, peu de jours auparavant, pratiquer ici la même cérémonie, & que nous ne nous en apperçûmes pas, parce qu'elle ne prit que quelques minutes. Il paroît que c'étoit une continuation du deuil ou de la cérémonie funebre; qu'ils ſe recueilloient un moment, & qu'ils exprimoient leurs regrets. Nous demandâmes la cauſe de leur affliction, & nous apprîmes qu'elle étoit la ſuite de la mort d'un Chef, arrivée depuis peu à *Vavaoo*; que la cérémonie duroit depuis cette époque, & qu'elle continueroit longtemps.

» Le soir, on nous servit des ignames, des noix de coco, & un petit cochon apprêté comme celui du matin. Futtafaihe, s'appercevant que nous désirions les voir partager sans façon notre repas, nous pria tout de suite de le charger de la distribution, & de désigner les personnes que nous voulions régaler. Dès que le souper fut fini, on apporta une multitude d'étoffes qui devoient nous tenir lieu de lit; mais un usage singulier, inventé par la mollesse des Chefs, qui se font donner des coups légers, tandis qu'ils dorment, nous troubla beaucoup. Deux femmes s'assirent près de Futtafaihe, & exécuterent cette opération qu'on nomme *Tooge-Tooge* dans la langue du pays; elles frapperent vivement sur son corps & sur ses jambes, comme sur un tambour, avec leurs deux poings, jusqu'au moment où il s'endormit; &, si l'on peut employer ici le terme de *Macer*, elles le *macérerent* toute la nuit, en gardant néanmoins des intervalles de repos très-courts. Quand le Chef est une fois endormi, elles affoiblissent & ralentissent un peu leurs coups, mais elles les renforcent & elles les multiplient, si elles s'apperçoivent qu'il va s'éveiller. Nous remarquâmes, vers la fin de la nuit, que les berceuses de Futtafaihe se relevoient, & qu'elles dormoient chacune à leur tour. Il semble que cet exercice

1777.
Juin.

1777. Juin. doit troubler le ſommeil, mais on l'emploie ſurement ici comme un ſoporifique, & rien ne démontre mieux les effets remarquables que produit l'habitude. Le bruit cauſé par les berceuſes, ne fut pas la ſeule choſe qui nous empêcha de dormir; les Inſulaires qui paſſerent la nuit dans la maiſon, cauſerent ſouvent entre eux à haute voix; ils ſe leverent avant le jour, & ils firent un repas de poiſſons & d'ignames: les alimens furent apportés par un homme qui paroiſſoit bien inſtruit de l'inſtant précis où il devoit ſervir cette collation nocturne.

1 Juillet. » Nous nous mîmes en route le lendemain, accompagnés de Futtafaihe, & nous longeâmes le côté oriental de la baie, juſqu'à la pointe. Le terrain de cette bande eſt bien cultivé, mais on n'y voit pas un auſſi grand nombre d'enclos qu'à *Mooa*. Parmi beaucoup d'autres champs de bananiers, nous en remarquâmes un qui avoit au moins un mille de long, qui ſe trouvoit en bon état, & où la végétation de chaque arbre étoit très-forte. Nous obſervâmes, durant la route, que Futtafaihe exerçoit avec modération une grande autorité: au reſte, il jouiſſoit peut-être de ce pouvoir, moins en ſa qualité de Chef, qu'en qualité de Prince de la Famille Royale. Il envoya chercher du poiſſon dans un endroit; il exigea ailleurs qu'on lui

apportât des ignames ; il leva diverſes contributions, & on exécuta ſes ordres avec autant d'empreſſement, que s'il avoit été le maître abſolu de toutes les propriétés. Lorſque nous fûmes arrivés ſur la pointe de l'Iſle, les Inſulaires parlerent d'un de leurs compatriotes, qui avoit reçu un coup de fuſil ; nous déſirâmes de le voir, & on nous mena dans une maiſon, où nous trouvâmes un homme, qui en effet avoit reçu un coup de fuſil à l'épaule : la bleſſure ne me parut pas dangereuſe ; la balle étoit entrée un peu au-deſſus de la partie intérieure de l'os du cou, & elle avoit paſſé obliquement par-derriere. La plaie nous prouva clairement que c'étoit le Naturel, ſur qui l'une des ſentinelles avoit tiré trois jours auparavant, malgré l'ordre poſitif de ne charger les fuſils qu'avec du petit plomb. Nous indiquâmes à ſes amis de quelle maniere ils devoient panſer la bleſſure, où l'on n'avoit rien appliqué ; & ils parurent charmés d'apprendre qu'après un certain temps le malade ſe porteroit bien : mais, quand nous les quittâmes, ils nous dirent de lui envoyer des ignames & d'autres choſes ; leur ton nous fit croire qu'ils regardoient comme un devoir de notre part de nourrir le malade juſqu'à ce qu'il fût guéri.

1777. Juillet.

» Pour nous rendre aux vaiſſeaux, nous

1777. Juillet.

traverſâmes la baie, le ſoir, ſur une pirogue que Futtafaihe nous procura, en uſant de ſa prérogative; il appela la premiere qui paſſa près de nous. Il prit auſſi un gros cochon, & un domeſtique qui apportoit un paquet d'étoffes, dont il vouloit nous faire préſent; mais la pirogue étoit ſi petite, que nous ne voulûmes pas y embarquer le cochon & l'étoffe; & le Prince donna des ordres, pour qu'on nous les amenât le lendemain. »

» J'avois prolongé mon ſéjour ſur cette Iſle, à cauſe de l'éclipſe qui devoit avoir lieu bien-
2. tôt. Mais, le 2 Juillet, en examinant le micrometre qui appartenoit au Bureau des Longitudes, je le trouvai briſé dans un endroit, & hors d'état de ſervir, ſans y faire des réparations, pour leſquelles il ne reſtoit pas aſſez de temps. J'ordonnai les préparatifs de notre départ, & on rembarqua le bétail, la volaille, & les autres animaux, à l'exception de ceux que je voulois laiſſer dans l'Iſle. J'avois projeté d'abord d'y dépoſer un coq d'Inde & une poule; il ne m'en reſtoit alors que deux couples, & l'une des poules fut étranglée par la mal-adreſſe & l'ignorance d'un de mes gens. J'avois apporté trois coqs d'Inde ſur ces Iſles : l'un fut tué, comme je l'ai dit plus haut; & le ſecond périt des coups que lui donna le chien inutile d'un de

mes Officiers. Ces deux accidens m'ôterent les moyens d'enrichir les *Isles des Amis*, d'un coq d'Inde & d'une poule, & de transplanter en même temps cette espece à *O-Taïti*, terre à laquelle on les avoit primitivement destinés. Je regrettai ensuite de n'avoir pas donné la préférence à *Tongataboo*, où ce présent auroit été plus utile qu'à *O-Taïti*; car les Insulaires se seroient surement plus occupés que les O-Taïtiens du soin d'en multiplier la race. 1777. Juillet.

» Le 3, nous levâmes l'ancre, & nous conduisîmes les vaisseaux derriere *Pangimodoo*, afin de profiter du premier vent favorable, pour sortir des passes. Le Roi dîna avec moi, & j'observai que nos assiettes attiroient beaucoup son attention. Je lui en offris une, & je lui dis que je la lui donnerois d'étain ou de faïence : il préféra celle d'étain, & il se mit à nous indiquer les différens usages auxquels il la destinoit. Il en indiqua deux si extraordinaires, que je ne dois pas les oublier ici. Il nous dit que lorsqu'il iroit faire un voyage sur quelques-unes des autres Isles, il laisseroit son assiette à *Tongataboo*, pour le représenter pendant son absence, & que les Habitans payeroient à ce meuble, le tribut d'hommages qu'ils payent à sa personne. Je lui demandai ce qu'il avoit employé jusqu'alors en pareille occasion, & j'eus la satisfaction d'ap- 3.

1777. Juillet.

prendre que lorsqu'il s'étoit éloigné de sa résidence, les Insulaires avoient fait leur cour à un vase de bois, dans lequel il lavoit ses mains. Le second usage auquel il vouloit employer l'assiette, n'étoit pas moins singulier; il comptoit s'en servir au lieu de son vase de bois, pour découvrir les voleurs. Il nous assura que lorsqu'on déroboit quelque chose, & qu'on ne pouvoit découvrir le voleur, tous les Naturels s'assembloient devant lui, au moment où il lavoit ses mains dans le vase de bois; qu'on nettoyoit ce vase, & que les Insulaires s'approchoient l'un après l'autre, & le touchoient de la même maniere qu'ils touchent ses pieds, quand ils viennent lui faire leur cour; que si le coupable osoit le toucher, il mouroit sur le champ; qu'il expiroit de la main des Dieux, sans qu'il fût nécessaire de le tuer : & que si l'un des Naturels refusoit d'approcher, son refus prouvoit clairement qu'il avoit commis le vol.

» Lorsque nous eûmes observé que l'éclipse devoit être finie, on abattit les observatoires, & j'envoyai à bord tout ce qui n'y avoit pas encore été conduit. Aucun des Naturels n'ayant pris soin, ou ne s'étant occupé des trois moutons que j'avois donnés à Mareewagee, je les fis ramener aux vaisseaux. Si je les eusse laissés sur cette terre, ils auroient couru grand risque

d'être tués par les chiens. Il n'y avoit point de chiens à *Tongataboo*, lorſque j'y abordai en 1773 ; mais j'en trouvai un aſſez grand nombre cette fois : ils venoient des mâles & des femelles que j'y avois dépoſés moi-même, & de quelques autres apportés depuis, d'une Iſle peu éloignée, qu'on nomme *Feejee*. Cependant ils ne s'étoient pas répandus ſur les autres Iſles de ce groupe, & ils appartenoient tous aux Chefs. 1777. Juillet.

» M. Anderſon m'a donné ſur cette Iſle & ſur ſes productions, quelques détails que je vais inſérer ici. Comme nous venions d'y paſſer trois ſemaines, & que nous n'y relâchames que trois jours en 1773 (a), on ſent que nous avons dû acquérir plus de lumieres ſur l'hiſtoire naturelle du pays, & les mœurs des Habitans. D'ailleurs les recherches toujours inſtructives & toujours intéreſſantes de M. Anderſon, ſuppléeront aux erreurs & aux omiſſions qui peuvent ſe trouver dans la relation de mon ſecond Voyage.

☞ » L'Iſle d'*Amſterdam*, ou de *Tongataboo*, ou, comme les Naturels l'appellent ſouvent, de *Tonga*, a environ vingt lieues de tour; elle eſt un peu oblongue, mais beaucoup plus large à l'extrémité orientale; ſa plus grande longueur

---

(a) Du 4 au 7 Octobre.

1777. Juillet.

ſe trouve de l'Eſt à l'Oueſt. La côte Sud, que je vis en 1773, eſt en ligne droite; elle offre des rochers de corail de huit ou dix pieds de hauteur; & elle ſe termine perpendiculairement, excepté en quelques endroits, où elle eſt interrompue par de petites greves de ſable, ſur leſquelles on apperçoit, à la marée baſſe, une file de rochers noirs. La largeur de l'extrémité Oueſt n'excede pas cinq ou ſix milles, & la côte y eſt, à bien des égards, pareille à celle de la bande Méridionale : la bande Nord eſt environnée par-tout de bas fonds & d'Iſles, & la côte y eſt baſſe & ſablonneuſe. L'extrémité Orientale reſſemble vraiſemblablement à celle du Sud; car le rivage commence à ſe remplir de rochers, vers la pointe Nord-Eſt, quoiqu'il n'ait pas plus de ſept à huit pieds d'élévation.

» On peut compter cette terre au nombre des Iſles baſſes; en effet, les arbres de la partie Occidentale où nous étions à l'ancre, ſe montroient à peine; & la pointe Sud-Eſt, eſt le ſeul diſtrict proéminent que nous puſſions appercevoir des vaiſſeaux. Lorſqu'on eſt à terre, on voit néanmoins pluſieurs terrains qui s'élevent & s'abaiſſent doucement. Le pays en général n'offre pas ce magnifique payſage qui réſulte d'une multitude de collines, de vallées, de plai-

nes, de ruiſſeaux & de caſcades; mais il étale, aux yeux des ſpectateurs, la fertilité la plus abondante. Les lieux abandonnés aux ſoins de la nature, annoncent la richeſſe du ſol, auſſi-bien que les diſtricts cultivés par les Inſulaires. La verdure eſt perpétuelle dans les uns & les autres, & toutes les productions végétales y ſont d'une extrême force. De loin, l'Iſle entiere paroît revêtue d'arbres de différentes tailles, dont quelques-uns ſont très-gros. Les grands cocotiers élevent toujours leur tête panachée, & ils ne contribuent pas foiblement à la décoration de cette ſcene. Le *Boogo*, qui eſt une eſpece de figuier à feuilles étroites & épointées, eſt l'arbre le plus conſidérable : le *Pandanus*, des *Hybiſcus* de pluſieurs ſortes, le *Faitanoo*, dont on a déjà parlé plus d'une fois, & un petit nombre d'arbres, ſont les arbriſſeaux & les petits arbres, que préſentent communément les cantons en friche, ſur-tout vers la mer. Si les diverſes choſes, qui forment les grands payſages, n'y ſont pas nombreuſes, il y a une foule de ſites qu'on peut appeler de jolis points de vue; ils ſont répandus autour des champs mis en culture & des habitations, & particuliérement autour des *Fiatookas*, où l'art, & quelquefois la nature, ont beaucoup fait pour le plaiſir des yeux.

1777. Juillet.

1777. Juillet.

» *Tongataboo* étant peu éloigné du tropique, le climat y eſt plus variable que ſur les Iſles ſituées plus près de la ligne : au reſte, nous y relâchames au ſolſtice d'hiver, & il faut peut-être attribuer à la ſaiſon, l'inſtabilité du temps. Les vents y ſoufflent le plus ſouvent entre le Sud & l'Eſt ; & lorſqu'ils ſont modérés, on a ordinairement un ciel pur. Quand ils deviennent plus frais, l'atmoſphere eſt chargée de nuages ; mais elle n'eſt point brumeuſe, & il pleut fréquemment. Les vents paſſent quelquefois au Nord-Eſt, au Nord-Nord-Eſt, ou même au Nord-Nord-Oueſt ; mais ils ne ſont jamais d'une longue durée, & ils ne ſoufflent pas avec force de ces points du compas, quoiqu'ils ſe trouvent en général accompagnés d'une groſſe pluie, & d'une chaleur étouffante. On a déjà dit que les végétaux ſe ſuccedent d'une maniere très-rapide : je ne ſuis pas ſûr toutefois que les variations de l'atmoſphere, qui produiſent cet effet, ſoient aſſez frappantes pour être remarquées des Naturels, ou que les diverſes ſaiſons déterminent leur régime. Je ſuis même tenté de croire le contraire, car le feuillage des productions végétales, n'éprouve point d'altération ſenſible aux diverſes époques de l'année ; chaque feuille qui tombe eſt remplacée par une autre, & on jouit d'un printemps univerſel & continu.

» Un

» Un rocher de corail, le ſeul qui ſe préſente ſur la côte, ſert de baſe à l'Iſle, ſi nous pouvons en juger d'après les endroits que nous avons examinés. Nous n'y apperçûmes pas le moindre veſtige d'aucune autre pierre, ſi j'en excepte les petits cailloux bleus répandus autour des *Fiatookas*, & une pierre noire polie & peſante, qui approche du *Lapis Lydius*, & dont les Naturels font leurs haches. Il eſt vraiſemblable que ces dernieres pierres ont été apportées des Terres des environs, car nous achetâmes de l'un des Inſulaires un morceau de pierre de la nature des ardoiſes & couleur de fer, que les Habitans du pays ne connoiſſoient pas. Quoique le corail s'élance en beaucoup d'endroits au-deſſus de la ſurface du terreau, le ſol eſt, en général, d'une profondeur conſidérable. Dans tous les diſtricts cultivés, il eſt communément noir & friable, & il ſemble venir en grande partie du détriment des végétaux : il eſt probable qu'il ſe trouve une couche argilleuſe au-deſſous, car on la rencontre ſouvent dans les terrains bas, & dans ceux qui s'élevent, & ſur-tout en divers endroits près de la côte, où il eſt un peu renflé; lorſqu'on le fouille, il paroît quelquefois rougeâtre, plus ordinairement brunâtre & compacte. Dans les parties où la côte eſt baſſe, le ſol eſt ſablonneux, ou plutôt de corail trituré; il produit néanmoins

1777. Juillet.

1777. Juillet. des arbrisseaux très-vigoureux, & les Naturels le cultivent de temps en temps avec succès.

» Les principaux fruits que cultivent les Naturels, sont les bananes, dont on compte quinze sortes ou variétés, le fruit à pain, deux especes de ce fruit, qu'on trouve à *O-Taïti*, & qu'on y appelle *Jambu*, & *Eeevee* (le dernier est de la nature de la prune) & une multitude de *shaddecks*, qu'on y voit aussi souvent dans l'état de nature

» Deux especes d'ignames, dont la premiere est noire & si grosse qu'elle pese souvent vingt ou trente livres, & dont la seconde, blanche & longue, en pese rarement une; une grosse racine appelée *Kappe :* une autre qui approche de nos patates blanches, & qu'on nomme *Mawhaha*, le *talo* ou le *coco* de quelques Isles des environs, & une derniere appelée *Jeejee*, forment la liste des plantes de *Tongataboo.*

» Outre un grand nombre de cocotiers, il y a trois autres especes de palmiers, dont deux sont rares. L'un est appelé *Beeoo;* il s'éleve presque à la hauteur du cocotier; il a de très-larges feuilles, disposées comme celles d'un éventail, & des grappes de noix globulaires, de la grosseur d'une balle de pistolet : ces noix croissent parmi les blanches; elles portent une amande très-dure, qu'on mange quelquefois. Le second

est une espece de chou-palmiste, distingué seulement du coco, en ce qu'il est plus épais, & qu'il a des feuilles découpées; il produit un chou de trois ou quatre pieds de long; on voit, au sommet de ce chou, des feuilles, & au bas, un fruit qui est à peine de deux pouces de longueur, qui ressemble à une noix de coco oblongue, & qui offre une amande insipide & tenace, que les Naturels appellent *Neeoogola*, ou la noix de coco rouge, parce qu'elle prend une teinte rougeâtre, lorsqu'elle est mûre. La troisieme espece, qui se nomme *Ongo-ongo*, est beaucoup plus commune; on la trouve autour des *Fiatookas* : sa hauteur ordinaire est de cinq pieds; mais elle a quelquefois huit pieds d'élévation; elle présente une multitude de noix ovales & comprimées qui sont aussi grosses qu'une pomme de reinette, & qui croissent immédiatement sur le tronc, parmi les feuilles. L'Isle produit d'ailleurs une multitude de cannes à sucre excellentes, dont les Naturels prennent soin, des gourdes, des bambous, des souchets des Indes, & une espece de figue, de la grosseur d'une petite cerise, appelée *Matte*, qu'on mange quelquefois; au reste le catalogue des plantes qui croissent naturellement, est trop nombreux pour l'insérer ici. Indépendamment du *pemphis decaspermum*,

1777. Juillet.

1777. Juillet.

du *mallococca* & du *maba*, & de quelques autres genres nouveaux décrits par le Docteur Forster (*a*), on en trouve un petit nombre d'autres, que la saison de l'année, ou la briéveté de son séjour, ne lui ont peut-être pas permis de remarquer. J'ajouterai que notre relâche fut beaucoup plus longue; que cependant nous ne vîmes pas en fleur plus de la quatrieme partie des arbres & des plantes, & qu'ainsi je suis bien éloigné d'en connoître les différentes especes.

» Les quadrupedes du pays se bornent à des cochons, à un petit nombre de rats, & à quelques chiens qui ne sont pas indigenes, mais qui viennent des couples que nous y laissâmes en 1773, & de ceux que les Naturels ont tirés de *Feegee*. Les volailles sont d'une grande taille, & vivent dans l'etat de domesticité.

» Nous remarquâmes, parmi les oiseaux, des perroquets un peu plus petits que les perroquets gris ordinaires, dont le dos & les ailes sont d'un vert assez foible, la queue bleuâtre, & le reste du corps couleur de suie ou de chocolat; des perruches de la grandeur d'un moineau, d'un beau vert jaunâtre, ayant le sommet de la tête

(*a*) Voyez son Ouvrage, qui a pour titre: *Caracteres generum plantarum*, Lond. 1776.

d'un azur brillant, le cou & le ventre rouges : une troisieme espece, de la taille d'une colombe, a le sommet de la tête & les cuisses bleus, le cou, la partie inférieure de la tête, & une partie du ventre cramoisis, & le reste d'un joli vert.

1777. Juillet.

» Nous apperçûmes des chouettes de la grandeur de nos chouettes ordinaires, mais d'un plumage plus beau; des coucous pareils à ceux de l'Isle *Palmerston ;* des martins-pêcheurs, de la grosseur d'une grive, d'un bleu verdâtre, & portant un collier blanc; un oiseau de l'espece de la grive, dont il a presque la taille. Celui-ci porte deux cordons jaunes à la racine du bec : c'est le seul oiseau chantant que nous ayions rencontré; mais il produit des sons si forts, & si mélodieux, que les bois sont remplis de son ramage, au lever de l'aurore, le soir, & à l'approche du mauvais temps.

» Je ne dois pas oublier, dans la liste des oiseaux de terre, des râles de la grandeur d'un pigeon, qui sont d'un gris tacheté, & qui ont le cou brun; une autre espece qui est noire, qui a les yeux rouges, & qui n'est pas plus grosse qu'une alouette; deux especes de gobe-mouches, une très-petite hirondelle; trois especes de pigeons, dont l'une est le ramier-cuivre de M. Sonnerat (*a*); la seconde n'a que la moitié de

(*a*) Voyage à la Nouvelle-Guinée, planche 102.

1777. Juillet.

la grosseur du pigeon ordinaire; elle est d'un vert pâle au dos & aux ailes, & elle a le front rouge; la troisieme, un peu moindre, est d'un brun pourpre, & blanchâtre au-dessous du corps.

» Les oiseaux marins, ou ceux qui fréquentent la mer, qu'on trouve à *Tongataboo*, sont les canards que nous avons vus en petite quantité à *Annamooka* (on n'en rencontre guere), les hérons bleus & blancs, les oiseaux du Tropique, les noddies communs, les hirondelles de mer blanches, une nouvelle espece qui est couleur de plomb, & qui a la tête noire; un petit courlis bleuâtre, un grand pluvier tacheté de jaune. Outre les grosses chauve-souris indiquées plus haut, je ne dois pas oublier la chauve-souris commune.

» Les seuls animaux nuisibles ou dégoûtans de la famille des reptiles ou des insectes, sont les serpens de mer de trois pieds de longueur, qui offrent alternativement des anneaux blancs & noirs, & qu'on voit souvent sur la côte, quelques scorpions & des *centipedes*. Il y a de beaux *guanoes* verts, d'un pied & demi de long, un second lézard brun & tacheté, d'environ douze pouces de longueur, & deux autres plus petits. On distingue, parmi les insectes, de belles teignes, des papillons, de très-grosses

araignées, & d'autres. J'ai remarqué en tout cinquante especes d'insectes. 1777. Juillet.

» La mer abonde en poissons, mais les especes ne m'en parurent pas aussi variées que je l'espérois. Les plus communs sont les mulets, plusieurs sortes de poissons-perroquet; le poisson d'argent, les *vieilles*, des soles joliment tachetées, des *leather jackets*, des bonites & des albicores, des anguilles, les mêmes que nous avions trouvées à l'Isle *Palmerston*, des requins, des raies, des flûtes, une espece de brochet, des diables de mer.

» Les récifs & les bas-fonds si nombreux au côté Septentrional de l'Isle, sont remplis d'une multitude de coquillages très-variés; & il y en a beaucoup qu'on regarde comme précieux dans nos Cabinets d'Histoire Naturelle. Je me contenterai d'indiquer ici le véritable marteau, dont je ne pus me procurer un échantillon entier; une grosse huître dentelée, & bien d'autres qui ne sont pas de l'espece commune; des *panamas*, des cônes, une vis énorme qu'on trouve aussi aux *Indes Orientales*; des huîtres perlieres: plusieurs de ces huîtres paroissent avoir échappé aux recherches des Naturalistes & des Amateurs les plus curieux. On y trouve aussi du frai de poissons de plusieurs sortes; une multitude de belles étoiles de mer, & des coraux

très-variés : j'en remarquai deux rouges; le premier portoit de jolies branches, & le second étoit tubuleux. Les crabes & les écrevisses y sont très-abondans & très-variés. Il faut ajouter à ce catalogue plusieurs especes d'éponges, le lievre de mer, des *holoturiae*, & diverses substances de ce ce genre.

1777. Juillet.

» Nous étions prêts à appareiller de *Tonga-taboo*; mais le vent ne l'ayant pas permis, nous assistâmes à une grande Fête fixée pour le 8, à laquelle le Roi nous avoit invités, lorsque nous allâmes lui faire notre derniere visite. Il quitta
7. notre voisinage le 7, & il se rendit, ainsi que tous les Insulaires d'un rang distingué, à *Mooa*, où les cérémonies devoient se passer. Plusieurs
8. d'entre nous le suivirent le lendemain. D'après ce que Poulaho nous avoit dit, nous jugeâmes que son fils, l'héritier présomptif de la Couronne, alloit être revêtu solennellement de certains privileges, & en particulier de celui de manger avec son pere : honneur dont il n'avoit pas encore joui.

» Nous arrivâmes à *Mooa* sur les huit heures, & nous trouvâmes le Roi dans un enclos si petit & si sale, que je fus étonné de voir un lieu aussi mal-propre, dans cette partie de l'Isle. Un grand nombre d'Insulaires étoient assis devant lui. Ils se livroient aux soins qui les occupent

ordinairement le matin; ils préparoient un bowl de *kava*. Sur ces entrefaites, nous allâmes faire une visite à quelques-uns de nos Amis, & observer les préparatifs de la cérémonie qui devoit bientôt commencer. A dix heures, les Naturels s'assemblerent au milieu d'une prairie, qui est en face du *Malaee*, ou du grand édifice auquel on nous avoit conduits, quand nous allâmes à *Mooa* pour la premiere fois. Nous apperçûmes, à l'extrémité de l'un des chemins qui débouchent dans cette prairie, des hommes armés de piques & de massues; ils récitoient ou chantoient constamment une petite phrase, sur un ton pleureux qui annonçoit la détresse, & qui sembloit demander quelque chose. Ces phrases de récitatif ou de chant, se continuerent pendant une heure: durant cet intervalle, une multitude d'Insulaires arriverent par le chemin dont je viens de parler; chacun d'eux apportoit une igname attachée au milieu d'une perche, qu'il déposa aux pieds de ceux qui psalmodioient si tristement. Le Roi & le Prince arriverent également, & s'assirent sur la prairie; on nous pria de nous asseoir à leurs côtés, mais d'ôter nos chapeaux & de délier nos cheveux. Tous ceux qui apportoient des ignames étant arrivés, chacune des perches fut relevée & portée sur les épaules de deux hommes. Après s'être formés

1777. Juillet.

1777. Juillet.

en compagnies de dix ou douze, ils traverserent le lieu de la scene d'un pas pressé; les compagnies étoient conduites par un guerrier armé d'une massue ou d'une épée, & gardées à droite par plusieurs autres qui avoient différentes armes. Un Naturel, portant sur une perche un pigeon en vie, terminoit la procession composée d'environ deux cents cinquante personnes.

» Je chargeai Omaï de demander au Chef, où l'on portoit les ignames avec tant d'appareil: le Chef ne se souciant pas de satisfaire notre curiosité, deux ou trois d'entre nous suivirent la procession contre son gré. Les Insulaires s'arrêterent devant le *Morai* ou le *Fiatooka* d'une maison, située sur une petite montagne éloignée d'un quart de mille du lieu où ils se rassemblerent d'abord. Ils y déposerent les ignames, dont ils formerent deux tas; mais j'ignore quelle étoit leur intention. Comme notre présence sembloit les gêner, nous les quittâmes, & nous retournâmes auprès de Poulaho, qui nous dit de nous promener dans les environs, parce qu'il y auroit un entr'acte de quelque durée. Nous nous éloignâmes peu, & notre promenade ne fut pas longue; nous craignions de perdre une partie de la cérémonie. Lorsque nous rejoignîmes le Roi, il m'engagea à ordonner aux Matelots de ne pas sortir du canot; il ajouta que chaque

chose seroit bientôt *taboo*, si l'on rencontroit dans la campagne quelques-uns de mes gens ou des siens; qu'on les renverseroit à coups de massues, & même qu'ils seroient *mateed*, c'est-à-dire, tués. Il m'avertit aussi que nous ne pouvions pas nous trouver parmi les Acteurs de la cérémonie, mais qu'on nous meneroit dans un lieu d'où nous verrions tout ce qui se passeroit. Notre vêtement fournit à Poulaho un premier prétexte pour nous exclure; il dit que si nous voulions assister à la cérémonie, il faudroit avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la poitrine, ôter nos chapeaux & délier nos cheveux. Omaï répondit qu'il se conformeroit aux usages du pays, & il commença à se déshabiller. Le Prince imagina ensuite d'autres prétextes, & Omaï fut exclus aussi bien que nous.

1777. Juillet.

» Cette défense ne me convenoit pas trop, & je m'éloignai pour quelques momens, afin de découvrir ce que vouloient faire les Insulaires. J'apperçus peu de monde dans la campagne, excepté les hommes vêtus pour la cérémonie; quelques-uns d'entre eux portoient des bâtons d'environ quatre pieds de longueur, au-dessous desquels étoient attachés deux ou trois morceaux de bois, de la grosseur du pouce, & longs d'un demi-pied : ils alloient au *Morai*, dont je parlois tout-à-l'heure. Je pris le même

1777. Juillet.

chemin, & je fus arrêté plusieurs fois par leurs cris de *Taboo*; je continuai cependant ma route, sans trop m'occuper de leurs cris, jusqu'au moment où je vis le *Morai* & les Insulaires qui étoient assis devant la façade : on me pressa alors très-vivement de rétrograder; & ignorant quelles seroient les suites de mon refus, je revins sur mes pas. J'avois observé que les Naturels, chargés des bâtons de quatre pieds, dépassoient le *Morai* ou le Temple; je crus, d'après cette circonstance, qu'il se passoit derriere cet édifice, des choses qui méritoient d'être examinées : je formai le projet de m'y rendre par un détour; mais je fus si bien surveillé par trois hommes, que je ne pus exécuter mon dessein. Cherchant à tromper ces sentinelles, je retournai au *Malaee*, où j'avois laissé le Roi, & je m'évadai une seconde fois; mais je recontrai bientôt mes trois hommes, en sorte qu'ils me parurent chargés d'épier tous mes mouvemens. Je ne fis aucune attention à leur démarche ou à leur propos, & je ne tardai pas à appercevoir le principal *Fiatooka* ou *Morai* du Roi que j'ai déjà décrit. Une multitude d'Insulaires étoient assis devant cet édifice ; c'étoient les Naturels que j'avois vu dépasser l'autre *Morai*, placé à peu de distance de celui-ci. Comme je pouvois les observer de la plantation du Roi, je m'y rendis, à

la grande satisfaction de ceux qui m'accompagnoient. 1777. Juillet.

» Dès que j'y fus entré, je racontai ce que j'avois vu, à ceux de nos Messieurs qui s'y trouvoient, & nous nous plaçâmes de maniere à bien examiner la suite de la cérémonie. Le nombre des Naturels qui occupoient le *Fiatooka*, continua pendant quelque temps à augmenter; ils quitterent enfin leurs sieges, & ils se mirent en marche; ils marchoient en couple, l'un après l'autre. Les deux Naturels qui formoient un couple, portoient entre eux, sur leurs épaules, un des bâtons dont j'ai parlé : on nous dit que les petits morceaux de bois attachés au milieu, étoient des ignames; il est vraisemblable que les Naturels emploient des morceaux de bois, pour emblêmes de ces racines. Le second de chaque couple plaçoit communément une de ses mains au milieu du bâton, comme si cet appui eût été nécessaire pour l'empêcher de rompre sous le poids; ils affectoient aussi de marcher courbés, comme s'ils eussent été accablés par la pesanteur d'un fardeau. Nous comptâmes cent huit couples; les hommes qui les composoient, étoient tous, ou la plupart, d'un rang distingué. Ils vinrent très-près de la haie, derriere laquelle nous nous trouvions, & nous les vîmes fort à notre aise.

1777. Juillet.

» Lorſqu'ils eurent tous défilé devant nous, nous retournâmes à la maiſon de Poulaho. Ce Prince ſortoit; on ne nous permit pas de le ſuivre, & on nous mena ſur le champ à l'endroit qu'on nous deſtinoit, c'eſt-à-dire, derriere une paliſſade, voiſine de la prairie du *Fiatooka*, où l'on avoit dépoſé les ignames le matin. Comme nous n'étions pas les ſeuls exclus de la cérémonie, & qu'on ſouffroit à peine que nous la regardaſſions en cachette, il arriva près de nous un aſſez grand nombre d'Inſulaires : j'obſervai que les enclos des environs étoient d'ailleurs remplis de monde. Mais on avoit pris tous les ſoins imaginables, pour nous maſquer la vue; non-ſeulement on avoit réparé les paliſſades dans la matinée, on en avoit élevé preſque par-tout de nouvelles, d'une ſi grande élévation, qu'un homme de la plus haute taille ne pouvoit voir par-deſſus. Nous ne craignîmes pas de faire des trous dans la haie avec nos couteaux; & de cette maniere, nous obſervâmes aſſez bien tout ce qui ſe paſſoit de l'autre côté.

» Lorſque nous nous poſtâmes derriere la haie, deux ou trois cents perſonnes étoient aſſiſes ſur l'herbe, près de l'extrémité du ſentier, qui débouchoit dans la prairie du *Moraï*; d'autres, en plus grand nombre, ne tarderent pas à les venir joindre. Nous vîmes auſſi arriver des hommes

portant de petits bâtons, & des branches ou des feuilles de cocotier : dès qu'ils parurent, un vieillard s'assit au milieu du chemin, & les regardant en face, il prononça un long discours sur un ton sérieux. Il se retira ensuite, & les Insulaires, dont je viens de parler, s'avancerent vers le centre de la prairie, & éleverent un petit hangar. Quand ils eurent achevé cet ouvrage, ils s'accroupirent un moment; ils se releverent, & ils allerent se placer parmi le reste de la troupe. Bientôt après, le fils de Poulaho entra, précédé de quatre ou cinq Insulaires; il s'assit avec son cortege, derriere le hangar un peu de côté. Douze ou quatorze femmes du premier rang se montrerent; elles marchoient lentement deux à deux, & elles portoient une piece étroite d'étoffe blanche, de deux ou trois verges de longueur, étendue dans l'intervalle qui séparoit les deux personnes de chaque couple. Elles s'approcherent du Prince; elles s'accroupirent devant lui; &, ayant mis autour de son corps quelques-unes des pieces d'étoffe qu'elles apportoient, elles se releverent : elles se retirerent dans le même ordre, & elles s'assirent à une certaine distance sur sa gauche. Poulaho lui-même parut, précédé de quatre hommes qui marchoient deux à deux, & qui s'assirent à environ vingt pas, & à la gauche de son fils. Le jeune Prince quitta

1777. Juillet.

1777. Juillet.

alors sa premiere place, il alla s'asseoir avec son escorte sous le hangar; & un nombre considérable d'autres Insulaires s'assirent sur l'herbe, devant le Pavillon Royal. Le Prince regardoit le peuple, & avoit le dos tourné au *Morai*. Trois compagnies de dix ou douze hommes chacune, sortirent l'une après l'autre du milieu du groupe le plus nombreux; &, courant avec précipitation au côté opposé de la prairie, elles s'assirent durant quelques secondes; elles retournerent ensuite, de la même maniere, à leur premiere place. Deux hommes, qui tenoient un petit rameau vert à la main, se leverent & s'approcherent du Prince; ils s'assirent quelques secondes, à trois reprises différentes, à mesure qu'ils avancerent, & ils se retirerent dans le même ordre : nous observâmes qu'ils pencherent leurs rameaux les uns vers les autres, tant qu'ils furent assis. Peu de temps après, un troisieme & un quatrieme Insulaire répéterent cette cérémonie.

» La grande procession que j'avois vu se mettre en marche de l'autre *Morai*, arriva à cette époque. Si l'on juge du détour qu'elle fit, par le temps qu'elle employa, il dut être considérable. Dès que les hommes qui la composoient eurent atteint la prairie, ils s'avancerent à droite du hangar. Après s'être prosternés sur le gazon, ils déposerent leurs prétendus fardeaux (les bâtons dont

dont j'ai déjà parlé) & ils regarderent le Prince. Ils se releverent, ils se retirerent dans le même ordre, en joignant leurs mains, qu'ils tenoient devant eux de l'air le plus sérieux, & ils s'assirent sur les bords de la scene. Tandis que cette bande nombreuse défiloit, & déposoit ses bâtons, trois hommes, assis sous le hangar avec le Prince, prononcerent des phrases d'un ton langoureux. Ils garderent un silence profond durant quelque temps; ensuite un homme assis au fond de la prairie, commença un discours, ou une priere, pendant laquelle il alla, à plusieurs reprises, briser un des bâtons apportés par ceux qui étoient venus en procession. Lorsqu'il eut fini, la troupe assise devant le hangar, se sépara pour former une haie, à travers laquelle le Prince & sa suite passerent; & l'assemblée se dispersa.

1777. Juillet.

» Quelques-uns d'entre nous, satisfaits de ce qu'ils avoient déjà vu, retournerent aux vaisseaux; mais, comme je ne voulois perdre aucune occasion de m'instruire des institutions politiques & religieuses de ce peuple, je demeurai à *Mooa*, avec deux ou trois de mes Officiers, afin d'être témoin de la fête qui ne devoit se terminer que le lendemain. Les petits morceaux de bois, & les bâtons apportés sur la prairie, par ceux qui étoient venus en procession, se trouvant aban-

1777. Juillet.

donnés, j'allai les examiner, quand il n'y eut plus de foule. Je ne trouvai que des morceaux de bois, attachés au milieu des bâtons, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant les Naturels placés près de nous, nous avoient répété plusieurs fois que c'étoient de jeunes ignames; & quelques-uns de nos Messieurs, comptant sur cette assertion, ne vouloient pas en croire leurs yeux. Puisque ce n'étoient pas des ignames, il est clair que les Naturels ne purent nous les donner que pour les emblêmes de ces racines, & que nous les comprîmes mal.

» On servit notre souper à sept heures; il fut composé de poissons & d'ignames. Il ne tenoit qu'à nous de manger du porc; mais nous ne voulûmes pas tuer un gros cochon, que le Roi nous avoit donné pour ce repas. Le Roi soupa avec nous; il but une très-grande quantité d'eau-de-vie & de vin, & il alla se coucher à demi-ivre. Nous passâmes la nuit dans la même maison que lui, & quelques personnes de sa suite.

» Les Insulaires s'éveillerent à une ou deux heures du matin; ils causerent environ une heure, & ils dormirent de nouveau. Excepté Poulaho, ils se leverent à la pointe du jour, & je ne sais où ils allerent. Bientôt après, une des femmes qui accompagnoient ordinairement

1777. Juillet.

le Prince, entra, & demanda où il étoit. Je le lui montrai ; elle s'assit sur le champ près de lui, & elle se mit à le *macer*, ainsi que M. Anderson avoit vu *macer* Futtafaihe ; elle lui frappoit doucement sur les cuisses, avec ses poings fermés. Cette opération destinée à prolonger le sommeil du Roi, eut un effet contraire ; mais, quoiqu'il ne dormît pas, il se tint couché.

» Nous allâmes, Omaï & moi, faire une visite au jeune Prince, qui nous avoit quittés dès le grand matin ; car il ne logeoit pas avec le Roi, & il occupoit une maison particuliere, à quelque distance de celle de son pere. Nous le trouvâmes environné de petits garçons ou de jeunes gens de son âge, assis devant lui. Une vieille femme & un homme d'un âge avancé, qui sembloient prendre soin de lui, étoient assis par-derriere. Nous vîmes d'autres hommes & d'autres femmes occupés du service de sa Cour.

» Nous retournâmes ensuite auprès du Roi, qui venoit de se lever, & qui étoit entouré d'un cercle nombreux, composé sur-tout de vieillards. Tandis qu'on préparoit un bowl de *kava*, on apporta un cochon cuit au four & des ignames fumantes ; comme les Insulaires, & sur-tout ceux qui boivent la *kava*, mangent peu le matin, ils nous donnerent la plus grande

1777. Juillet.

partie de ces alimens, ce qui fit beaucoup de plaisir à l'équipage de mon canot. Je fis une seconde promenade, & j'allai voir plusieurs autres Chefs; ils prenoient tous leur boisson du matin, ou ils l'avoient déjà prise. Quand je rejoignis le Roi, je le trouvai endormi dans une petite hutte écartée : deux femmes le frappoient mollement sur les cuisses. Il s'éveilla sur les onze heures, & on lui servit du poisson & des ignames, qui sembloient avoir été cuits dans du lait de coco; il en mangea très-peu, & il se recoucha de nouveau. Je le quittai alors, & je portai au Prince des étoffes, des grains de verre, & d'autres choses que je voulois lui donner : il y avoit assez d'étoffe pour un habit complet à la mode du pays, & il s'en revêtit tout de suite; fier de sa parure, il vint d'abord se montrer à son pere, & il me conduisit ensuite chez sa mere, près de laquelle il y avoit dix ou douze femmes, dont la physionomie inspiroit le respect. Ici le Prince changea d'habit, & il me fit présent de deux pieces d'étoffes de l'Isle. Il étoit plus de midi, & je retournai dîner au Palais, où l'on m'avoit invité. Plusieurs de nos Messieurs étoient revenus des vaisseaux, durant la matinée; on les invita, ainsi que moi, au repas. Le festin fut composé d'ignames & de deux cochons. J'éveillai Poulaho qui dormoit toujours

& je l'engageai à se mettre à table. Sur ces entrefaites, on lui apporta deux mulets & des coquillages; & ayant joint sa portion à la nôtre, il s'assit près de nous, & il mangea de bon appétit. 1777. Juillet.

» Quand le dîner fut fini, on nous dit que la cérémonie de la veille recommenceroit bientôt, & on nous enjoignit, d'une maniere expresse, de ne pas nous trouver aux environs des Acteurs; mais j'avois résolu de ne plus observer la Fête derriere la toile, & de m'approcher davantage. Je m'échappai en effet de la plantation, & je marchai vers le *Morai*, qui devoit être le lieu de la scene. Les Insulaires que je rencontrai, m'engagerent plusieurs fois à revenir sur mes pas; je ne les écoutai point, & ils me laisserent passer. En arrivant au *Morai*, je vis un assez grand nombre de Naturels assis à l'un des bords de la prairie, de chaque côté du chemin; quelques autres étoient également assis au bord opposé, & j'apperçus au milieu, deux hommes qui avoient le visage tourné contre le cimetiere : dès que j'eus atteint la premiere troupe, on me dit de m'asseoir, & je m'assis. Il y avoit à l'endroit où je m'assis, une multitude de petits paquets de feuilles de noix de coco, attachés à des bâtons qui présentoient la forme d'une civiere. On m'apprit qu'ils étoient *taboo*, & c'est

1777. Juillet.

tout ce que je pus ſavoir. La foule des Acteurs augmentoit d'un moment à l'autre ; ils arrivoient tous du même côté : l'un des Inſulaires ſe tournoit par intervalle vers ceux qui venoient nous joindre, & il prononçoit un petit diſcours, dans lequel le mot de *Areekee*, c'eſt-à-dire, Roi, frappoit ſouvent mes oreilles. L'un des Naturels dit quelque choſe qui produiſit parmi l'aſſemblée des éclats de rire d'une gaieté bien franche, & pluſieurs des Orateurs obtinrent des applaudiſſemens. On me pria, à diverſes repriſes, de m'éloigner ; lorſqu'ils virent que je ne le voulois pas, ils délibérerent entre eux, & ils m'exhorterent à prendre leur coſtume & à découvrir mes épaules : j'y conſentis, & ma préſence ne ſembla plus les gêner.

» Je fus plus d'une heure ſans obſerver autre choſe que ce que je viens de raconter ; enfin le Prince, les femmes & le Roi arriverent, comme ils étoient arrivés la veille. Le Prince ſe plaça ſous le hangar ; deux hommes qui portoient chacun une natte, y entrerent en récitant des paroles d'un air très-ſérieux, & ils mirent leurs nattes autour de Futtafaihe. Les cérémonies commencerent alors : trois compagnies coururent au bord oppoſé de la prairie; elles s'y aſſirent durant quelques ſecondes, & elles retournerent à leur place avec précipitation de la même maniere

que le jour précédent : bientôt après, les deux hommes qui étoient assis au milieu de l'esplanade, firent un discours ou une priere de peu de durée ; la troupe entiere dont je faisois partie, se leva brusquement, & courut s'asseoir devant le hangar qu'occupoient le Prince & trois ou quatre Insulaires. J'étois sous la direction de l'un des Naturels, qui s'empressoit à me rendre service; il eut soin de me placer avantageusement, & si l'on m'avoit permis de faire usage de mes yeux, je n'aurois rien perdu de tout ce qui se passoit; mais il fallut me tenir assis, les regards baissés, & prendre l'air réservé & modeste d'une jeune fille.

1777. Juillet.

» La procession entra de la même maniere que la veille. Les Naturels marchoient deux à deux; les divers couples portoient sur leurs épaules un bâton, au milieu duquel se trouvoit une feuille de coco. Ces bâtons furent déposés avec les cérémonies du jour précédent : la premiere bande fut suivie d'une seconde ; les Insulaires qui composoient celle-ci, apporterent des paniers de feuilles de palmier, de la même forme que ceux dont ils se servent dans leurs ménages. Une troisieme apporta différentes especes de petits poissons, dont chacun étoit placé à l'extrémité d'un bâton fourchu. On plaça les paniers aux pieds d'un vieillard, qui me parut être le Grand-Prêtre,

1777. Juillet.

& qui étoit assis à la droite du Prince en-dehors du hangar; il en prit un à sa main tandis qu'il fit un discours ou une priere; il le mit ensuite à terre; il en demanda un second, qu'il tint de la même maniere, en marmottant quelques paroles, & il continua jusqu'à ce qu'il eût fait la même cérémonie sur tous les paniers. Les poissons attachés aux bâtons fourchus, furent présentés l'un après l'autre, à deux hommes qui étoient assis à gauche du hangar, & qui tenoient des rameaux verts. Le premier poisson fut déposé à leur droite, & le second à leur gauche : au moment où on leur présentoit le troisieme, un Insulaire fort & robuste, assis derriere les deux autres, étendit son bras & saisit le poisson; les deux autres le saisirent en même-temps; ils parurent se disputer également chacun des poissons qu'on leur offrit; mais comme il y avoit deux mains contre une, indépendamment des avantages de la position, l'Insulaire qui se trouvoit par-derriere, n'en attrapoit que des morceaux; il ne quittoit jamais prise, il falloit toujours lui arracher le poisson de force, & il jetoit derriere lui ce qu'il pouvoit en garder; les deux autres plaçoient les poissons alternativement à droite & à gauche. L'Insulaire qui agissoit seul, s'empara enfin d'un poisson entier, sans que les deux autres s'y opposassent, & j'ignore si ce

fut par hasard, ou selon les regles du cérémonial. L'assemblée s'écria alors : *Mareeai*, c'est-à-dire, *très-bien*, ou *c'est très-bien fait*. Il me sembla qu'il étoit à la fin de son rôle, car il n'essaya point de saisir les poissons qu'on offrit depuis. Ces poissons, ainsi que les paniers, furent tous présentés par les personnes qui les avoient apportés; elles se tenoient assises. On suivit, dans cette présentation, l'ordre & la méthode qu'avoit suivi la premiere bande, lorsqu'elle déposa les petis bâtons à terre. 1777. Juillet.

» Quand la derniere bande fut arrivée, quelques personnes firent des harangues ou des prieres, & nous nous levâmes tous brusquement au signal qu'on nous donna; nous courûmes durant un moment à gauche, & nous nous asîmes le dos tourné au Prince & aux Insulaires qui occupoient le hangar. On me dit de ne pas regarder derriere moi : toutefois, malgré la défense des Naturels & le souvenir de l'accident arrivé à la femme de Loth, je détournai le visage pour voir ce qui se passoit. Le Prince regardoit le *Moraï*; mais la derniere évolution avoit placé tant de monde entre lui & moi, que je ne pus appercevoir ce qu'on faisoit au hangar. On m'assura ensuite, que ce fut le moment où l'on revêtit le Prince de l'honneur suprême de manger avec son pere, & qu'on servit au Roi & à son fils

1777. Juillet.

un morceau d'igname grillée. Je le crois d'autant plus, qu'on nous avoit annoncé d'avance, que cela devoit arriver durant la cérémonie, & que d'ailleurs les Insulaires regardoient d'un autre côté; ce qu'ils font toujours lorsque leur Monarque mange quelque chose.

» Peu de temps après, nous nous retournâmes tous en face du hangar, & nous formâmes un cercle devant le Prince, laissant entre nous & lui un grand espace libre. Quelques hommes s'approcherent alors de nous, deux à deux; ils portoient sur leurs épaules de gros bâtons ou des perches; ils firent un bruit auquel on peut donner le nom de chant, & ils agiterent leurs mains à mesure qu'ils s'avancerent. Lorsqu'ils furent près de nous, ils remuerent leurs jambes avec beaucoup d'agilité, de maniere qu'ils eurent l'air de marcher très-vîte sans faire un seul pas: trois ou quatre Insulaires se leverent ici du milieu de la foule; ils tenoient à la main de gros bâtons, & ils coururent vers ceux dont je viens de parler. Les premiers jeterent à l'instant leurs bâtons, & ils s'enfuirent; les trois ou quatre hommes fondirent sur les bâtons, qu'ils frapperent vigoureusement, & ils repasserent à leur place; mais, en s'éloignant ils proposerent le défi qui précede leurs combats de lutte; & des champions d'une haute taille arriverent bientôt

du même côté, en réitérant le cartel. Le côté opposé détacha presque au même instant des guerriers qui vinrent leur répondre. Les deux troupes paraderent autour de l'esplanade pendant quelques minutes, & elles se retirerent chacune vers leur bande. Il y eut des combats de lutte & de pugilat, qui durerent une demi-heure : deux hommes s'assirent alors devant le Prince, & prononcerent des discours que je crus adressés à Futtafaihe. La Fête étoit terminée, & l'assemblée se dispersa. 1777. Juillet.

» Je m'approchai pour voir les différens paniers; on ne m'avoit pas permis jusqu'ici de satisfaire ma curiosité, parce que, disoit-on, tout étoit *taboo*. Je ne trouvai que des paniers vides, &, s'ils étoient censés contenir quelque chose, ce ne pouvoit être qu'allégoriquement; excepté les poissons, ce qu'on avoit étalé durant la cérémonie, fut aussi emblématique.

» Nous nous efforçâmes en vain de découvrir l'objet de cette cérémonie en général, qui est appelée *Natche*, & de ses différentes parties. On ne répondit guere à nos questions que *Taboo*, mot qui s'applique à beaucoup d'autres choses, comme je l'ai observé plus haut. Comme le Roi nous avoit dit, dix jours auparavant, que les Insulaires lui apporteroient des ignames qu'il mangeroit avec son fils; comme il avoit indiqué

1777. Juillet.

d'avance quelques détails de la Fête, nous jugeâmes ſur ſes propos & ſur ce que nous vîmes, que le Prince, en qualité d'héritier préſomptif de la Couronne, venoit de jurer ou de promettre ſolennellement de ne jamais abandonner ſon pere, & de lui fournir toujours les divers articles déſignés par leurs emblêmes. Cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que les principaux perſonnages de l'Iſle aſſiſterent à la cérémonie. Quoi qu'il en ſoit, tout ſe paſſa avec un appareil myſtérieux ; & le lieu & les détails de la ſcene prouvent aſſez que la Religion y joua un grand rôle. Les Inſulaires ne s'étoient point récriés juſqu'alors contre notre vêtement ou nos manieres; ils voulurent cette fois nous obliger à nous découvrir juſqu'à la ceinture, à délier nos cheveux, à les laiſſer flotter ſur nos épaules, à nous aſſeoir, comme eux, les jambes croiſées, à prendre quelquefois la poſture la plus humble, à baiſſer les yeux, à joindre nos mains. L'aſſemblée entiere ſe ſoumit à ce cérémonial d'un air pénétré ; enfin tout le monde fut exclus, excepté les Acteurs & les Inſulaires d'un rang diſtingué : d'après ces diverſes circonſtances, je fus perſuadé qu'ils croyoient agir ſous l'inſpection immédiate d'un Etre ſuprême.

» La *natche*, dont je viens de faire la deſcription, peut être regardée comme purement figu-

rative. La petite quantité d'ignames que nous vîmes le premier jour, ne ſuppoſoit pas une contribution générale, & on nous laiſſa entendre que c'étoit une portion conſacrée à l'*Otooa* ou à la Divinité. On nous apprit que, dans trois mois, on célébreroit, à la même occaſion, une Fête encore plus ſolennelle & plus importante; qu'alors on étaleroit les tributs de *Tongataboo*, celui de *Happaee*, de *Vavaoo*, & de toutes les autres Iſles; & qu'afin de rendre la cérémonie plus auguſte, on ſacrifieroit des victimes humaines choiſies parmi le bas-peuple: ainſi la ſuperſtition & la ſtupide ignorance influent d'une maniere [illegible]ible ſur les mœurs du peuple le plus humain & le plus bienfaiſant de la terre! Nous demandâmes la raiſon de ces meurtres barbares: on ſe contenta de nous répondre qu'ils étoient néceſſaires à la *natche*; & que la Divinité extermineroit ſurement le Roi, ſi on ne ſe conformoit pas à l'uſage.

1777. Juillet.

» La nuit approchoit lorſque l'aſſemblée ſe diſperſa; & comme nous étions aſſez loin des vaiſſeaux, & que nous avions une navigation difficile à faire, nous partîmes bien vîte de *Mooa*. Quand je pris congé de Poulaho, il me preſſa beaucoup de demeurer à terre juſqu'au lendemain; & pour m'y déterminer, il me dit que je verrois une cérémonie funebre. La femme de Mareewa-

1777. Juillet.

gee, c'est-à-dire, la belle-mere du Roi, étoit morte depuis peu, & la *natche* avoit obligé de porter son corps dans une pirogue qui mouilloit dans la Lagune. Poulaho promit de m'accompagner à *Eooa*, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à sa belle-mere, & de s'y rendre après moi, si je ne l'attendois pas. Ses propos me firent comprendre que, sans la mort de cette femme, la plupart des Chefs seroient venus avec moi à *Eooa*, où il paroît qu'ils ont tous des possessions. J'aurois volontiers attendu le Roi, si la marée n'eût pas été favorable pour débouquer les passes; d'ailleurs le vent orageux, depuis plusieurs jours, s'étoit affoibli & fixé; & en laissant échapper cette occasion, notre départ pouvoit être renvoyé à quinze jours: ce qui acheva de me déterminer, nous sûmes que la cérémonie funebre dureroit cinq jours, & c'étoit trop long-temps pour nous, qui mouillions dans un endroit où l'appareillage ne dépendoit pas de nous. J'assurai néanmoins le Roi, que si nous ne mettions pas à la voile, je viendrois le revoir le lendemain. Nous le quittâmes ainsi, & nous arrivâmes aux vaisseaux sur les huit heures du soir.

» J'ai oublié de dire, qu'Omaï assista aux cérémonies du second jour; mais nous ne nous trouvâmes pas ensemble, & même je ne sus qu'il y étoit, que lorsque la Fête fut terminée.

Il m'apprit ensuite, que le Roi s'étant apperçu de mon évasion, envoya plusieurs émissaires l'un après l'autre, auxquels il recommanda de me ramener : vraisemblablement ces messagers ne furent pas admis à l'endroit où j'étois, car je n'en vis aucun. Poulaho instruit que j'avois enfin découvert mes épaules comme les Acteurs de la cérémonie, permit à Omaï d'y assister également, sous la condition de prendre le costume usité en cette occasion. On exigeoit d'Omaï qu'il se conformât à un usage de sa patrie, & il consentit volontiers à ce qu'on désiroit ; on lui donna un habit convenable, & il arriva vêtu de la même maniere que les Naturels. Il est probable qu'on nous avoit d'abord exclus, parce qu'on s'attendoit à un refus de notre part sur ces préliminaires.

1777. Juillet.

» Au moment où je me rendis à *Mooa*, pour observer la *natche*, j'y fis conduire les chevaux, le taureau, la vache & les chevres que je me proposois de laisser dans l'Isle ; je crus qu'ils seroient plus en sureté sous les yeux des Chefs, que dans un lieu qui devoit être désert durant notre absence. Outre les quadrupedes, dont je viens de parler, j'enrichis *Mooa* d'un verrat, & de trois jeunes truies, de la race d'*Angleterre*. Les Naturels prévoyant que ces individus amélioreroient beaucoup leurs cochons qui ne sont

1777. Juillet. pas gros, montrerent un grand désir de les avoir. Féenou obtint aussi de moi deux lapins, un mâle & une femelle : on nous dit, avant notre départ, qu'ils avoient déjà produit. Si nos quadrupedes se multiplient, ce dont je suis bien persuadé, ces Isles auront fait une acquisition importante, & l'Isle de *Tongataboo* n'étant pas montueuse, les Habitans tireront de grands secours des chevaux.

10. M. Cook appareilla de *Tongataboo* le 10 Juillet;
12. & le 12 au matin, il mouilla à *Eooa*, Isle peu éloignée de celle de *Tongataboo*.

Relâche à Eooa. *Détails sur cette Isle & sur ses Habitans.*

» Nous fûmes à peine mouillés, dit M. Cook, que Taoofa, l'un des Chefs du pays, & plusieurs autres Naturels vinrent nous voir; ils semblerent se réjouir beaucoup de notre arrivée. Taoofa avoit été mon *Tayo* (Ami), quand je relâchai ici durant mon second Voyage; ainsi, nous nous connoissions bien. Je descendis à terre avec lui, pour chercher de l'eau douce; car c'étoit sur-tout pour remplir mes futailles que j'abordois à *Eooa*. On m'avoit dit à *Tongataboo* que j'y trouverois un ruisseau qui vient des

des collines, & qui se jette dans la mer; mais je n'en trouvai point. On me conduisit d'abord à une source saumâtre, située entre la marque de la marée basse & celle de la marée haute, parmi des rochers, dans l'anse où nous débarquâmes, & où aucun Navigateur ne songeroit à faire de l'eau. Je crois cependant que l'eau de cette source seroit bonne, s'il étoit possible de la puiser avant qu'elle se mêle à celle de la marée. Nos amis s'appercevant qu'elle ne me plaisoit point du tout, nous menerent vers l'intérieur de l'Isle, où je rencontrai de la très-bonne eau dans une ouverture profonde: avec du temps & de la peine, nous aurions amené cette eau à la côte, au moyen de quelques augets composés de feuilles & de tiges de bananier; mais plutôt que d'entreprendre ce travail ennuyeux, je me contentai du supplément que les vaisseaux avoient embarqué à *Tongataboo*.

1777. Juillet.

» Avant de retourner à bord, j'indiquai aux Naturels un endroit où nous acheterions des cochons & des ignames. Ils nous vendirent beaucoup d'ignames, mais peu de cochons. Je déposai sur cette Isle un belier & deux brebis du *Cap de Bonne-Espérance*, & j'en donnai le soin à Taoofa, qui parut s'enorgueillir de cette commission. Je fus bien-aise que Mareewagee, à qui j'en avois fait présent, les eût dédaignés: *Eooa* n'ayant pas

1777. Juillet.

encore de chiens, les moutons s'y multiplieront plus aisément qu'à *Tongataboo*.

Quand nous regardions cette Isle des vaisseaux, elle nous offroit un aspect très-différent de celles que nous avions rencontrées jusqu'alors, & elle présentoit un très-beau paysage : *Kao*, pouvant être considéré comme un immense rocher, nous n'en avions point vu d'aussi haute depuis notre départ de la *Nouvelle-Zélande* : de son sommet, qui est presque aplati, elle s'abaisse doucement vers la mer. Comme les Isles de ce groupe sont aplanies, on n'y découvre que des arbres, lorsqu'on les contemple du milieu des vagues; mais ici la terre s'éleve insensiblement, & elle présente un point de vue étendu, où l'on apperçoit des bocages formant un joli désordre à des distances irrégulieres, & des prairies dans l'intervalle de l'un à l'autre. Près de la côte, elle est entiérement couverte de différens arbres, parmi lesquels se trouvent les habitations des Insulaires; il y avoit, à droite de notre mouillage, un bocage de cocotiers si vaste, que nous n'en avions jamais vu d'aussi grands.

13. Le 13, dans l'après-midi, nous allâmes sur la partie la plus élevée de l'Isle. L'Isle entiere s'offrit à nos regards, excepté une partie de la pointe méridionale. Le côté Sud-Est, dont les hautes collines sur lesquelles nous étions, ne f

trouvent pas éloignées, s'éleve immédiatement du bord de la mer, d'une maniere très-inégale, en ſorte que les plaines & les prairies, qui ont quelquefois une grande étendue, occupent toutes le côté Nord-Oueſt ; &, comme elles ſont ornées de touffes d'arbres, entre-mêlées de plantations, chaque point de vue préſente un beau payſage. Tandis que je regardois ce pays charmant, je ſongeai, avec un plaiſir extrême, que les Navigateurs verroient peut-être un jour, du même point, ces prairies couvertes de quadrupedes utiles apportés par des vaiſſeaux Anglois; que la poſtérité nous tiendroit compte de l'exécution d'un projet ſi noble, & que ce bienfait ſuffiroit ſeul, pour atteſter aux générations futures que nos voyages contribuerent au bonheur de l'humanité. 1777. Juillet.

» Nos guides nous dirent que tous les terrains, ou du moins la plus grande partie des terrains de cette Iſle, appartiennent aux Chefs de *Tongataboo*, dont les Habitans ſont les vaſſaux ou les fermiers. Il paroît qu'il en eſt de même des Iſles voiſines, ſi j'en excepte *Annamooka*, où quelques Chefs ſemblent agir avec une ſorte d'indépendance. Omaï, qui aimoit beaucoup Féenou & les Habitans de ces Iſles en général, eut envie de s'établir ici : on lui propoſoit de le faire un des Chefs de la contrée ; je penſe

qu'il auroit été bien-aise de s'y fixer, si cet
1777. Juillet. arrangement eût obtenu mon aveu. J'avoue que je le désapprouvai, parce que je crus que mon brave camarade seroit plus heureux dans sa patrie.

» Quand je fus de retour aux vaisseaux, on m'informa que des Insulaires avoient donné des coups de massue à un de leurs compatriotes, au milieu du cercle où nous faisions des échanges; qu'ils lui avoient ouvert le crâne, & cassé une cuisse, & qu'ils l'auroient laissé mort sur la place, si nos gens ne les avoient pas arrêtés; que le blessé sembloit devoir mourir bientôt, mais qu'on l'emporta dans une maison voisine, & qu'il reprit des forces. Je demandai la raison d'un traitement si barbare, & on me dit qu'on l'avoit surpris caressant une femme qui étoit *taboo* : nous comprîmes toutefois qu'elle étoit *taboo*, parce qu'elle appartenoit à un autre homme, & parce qu'elle se trouvoit d'un rang supérieur à celui de son amant. Nous reconnûmes ainsi, que les Insulaires des *Isles des Amis* punissent sévérement les infidélités. Le châtiment de la femme fut moins rigoureux : on nous assura qu'elle recevroit seulement de légers coups de bâton.

14. » Le 14 je plantai une pomme de pin, & je semai des graines de melon, & d'autres végé-

taux, dans la plantation du Chef. J'avois lieu de croire que ces soins ne seroient pas infructueux, car on me servit à dîner un plat de turneps, produits par les graines que j'avois laissées ici, lors de mon second Voyage. 1777. Juin.

Nous supprimons des détails sur les présens qu'on fit à M. Cook, sur la maniere aimable dont il fut accueilli par les Habitans, & sur les vols qu'ils se permirent : nous en avons dit assez en parlant des autres *Isles des Amis*. Il appareilla le 17, & il quitta les *Isles des Amis*, & leurs Habitans, après une relâche d'environ trois mois, pendant 17. lesquels il vécut dans l'amitié la plus cordiale avec les Insulaires. Leur extrême disposition au vol, trop souvent encouragée par la négligence des Equipages, produisit, il est vrai, des querelles passageres; mais ces querelles n'eurent jamais de suites funestes.

» Je m'occupai constamment, dit M. Cook, du soin de prévenir une brouillerie générale, & je crois que peu d'hommes sur les deux vaisseaux, partirent sans regret. Le temps que je passai ici, ne fut pas mal employé. Nous consommâmes une très-petite quantité de nos provisions de mer : les productions du pays nous suffirent à-peu-près, & nous y prîmes même un supplément de vivres, assez considérable pour

1777. Juillet.

gagner *O-Taïti*, où j'étois sûr de trouver beaucoup de rafraîchissemens. Je fus bien-aise d'ailleurs d'avoir une occasion d'améliorer le sort de ce bon peuple, en lui laissant des animaux utiles; j'ajouterai que les quadrupedes, destinés pour *O-Taïti*, reprirent des forces dans les pâturages de *Tongataboo* : en un mot, nous tirâmes une multitude d'avantages de notre séjour aux *Isles des Amis*. Rien ne troubla nos plaisirs; & la poursuite du grand objet de notre voyage, n'en souffrit pas, car la saison de marcher au Nord, étoit passée, comme je l'ai déjà dit, lorsque je pris la résolution de gagner ces Terres.

» Outre l'utilité immédiate dont cette relâche fut pour nous, & pour les Habitans des *Isles des Amis*, les Navigateurs Européens, qui feront la même route, profiteront des connoissances que j'ai acquises sur la Géographie de cette partie de l'Océan Pacifique; & les Lecteurs Philosophes, qui aiment à étudier la nature humaine, dans tous les degrés de la civilisation, & qui se plaisent à recueillir des faits exacts sur les habitudes, les usages, les arts, la religion, le gouvernement & la langue des peuplades qui habitent les contrées lointaines du globe nouvellement découvertes, jugeront peut-être instructifs & amusans les détails que je puis leur donner, touchant les Insulaires de cet Archipel «

Il faut comprendre, sous la dénomination générale d'*Isles des Amis*, non-seulement le groupe de *Happace*, qu'a visité M. Cook, mais aussi toutes les Terres découvertes au Nord à-peu-près au même Méridien, & d'autres qu'aucun Navigateur Européen n'a apperçues jusqu'ici. Chacune d'elles dépend, à quelques égards, de *Tongataboo*, qui, sans avoir la plus grande étendue, est la Capitale & le siege du Gouvernement. 1777. Juillet.

Selon les informations qu'il reçut à *Tongataboo*, cet Archipel est fort vaste. Les Naturels lui indiquerent plus de cent cinquante Isles; ils firent usage de feuilles d'arbres pour en déterminer le nombre, & M. Anderson dont le zele & l'activité étoient infatigables, vint à bout d'en savoir les noms. Ces noms se trouvent dans la grande Relation: nous supprimons ici des détails très-intéressans sur ce vaste Archipel. Les Naturels de *Feejee*, l'une des Isles de cet Archipel, inspirent beaucoup d'effroi, car la dextérité avec laquelle ils manient l'arc & la fronde, les rend redoutables; & comme ils mangent, à l'exemple des Zélandois, les guerriers qu'ils tuent dans les batailles, cet usage abominable ajoute encore à la frayeur de leurs voisins. Les Habitans de *Tongataboo*, qui les accusoient d'être cannibales, ne les ont point calomniés; car plusieurs per-

1777. Juillet.

ſonnes de *Feejee* que les Anglois interrogerent, convinrent du fait.

» Puiſque je parle des Antropophages, dit M. Cook, je demande à ceux qui ſoutiennent que le défaut de ſubſiſtances a déterminé les premiers Cannibales à manger de la chair humaine, ce qui a déterminé les Habitans de *Feejee* à conſerver cet uſage au milieu de l'abondance : & il paroît que toutes les peuplades de la Mer du Sud ont été autrefois Cannibales ; que pluſieurs le ſont encore, & qu'on trouve ſur chacune de ces Terres des traditions qui atteſtent ce fait, & des reſtes de l'horrible uſage de manger de la chair humaine «.

Remarques ſur l'Induſtrie, les Uſages, les Mœurs, la Religion & le Gouvernement des Habitans des Iſles des Amis.

C'eſt M. Cook qui va parler. » On imagine ſans doute qu'ayant paſſé près de trois mois parmi eux, je ſuis en état de répondre à toutes les difficultés, & de donner une deſcription ſatisfaiſante de leurs uſages, de leurs opinions & de leurs inſtitutions civiles & religieuſes : cette opinion paroît d'autant mieux fondée, que nous avions à bord un Naturel de la Mer du Sud, qui entendoit la langue du pays & la nôtre, & qui ſembloit très-propre à nous ſervir d'Interprete ;

mais le pauvre Omaï ne nous fut pas auſſi utile sous ce rapport, qu'on eſt tenté de le croire. A moins que l'objet ou la choſe que nous voulions connoître, ne ſe trouvât ſous nos yeux, nous avions bien de la peine à acquérir des connoiſſances imparfaites. Nous faiſions cent mépriſes, & Omaï étoit encore plus ſujet à ces mépriſes que nous; car, n'ayant point de curioſité, il ne s'aviſa jamais de recueillir des obſervations pour lui-même, & quand il étoit diſpoſé à nous procurer des éclairciſſemens, ſes idées étoient ſi bornées, peut-être ſi différentes des nôtres, & ſes explications ſi confuſes, qu'elles embrouilloient nos recherches, au lieu de nous inſtruire. J'ajouterai que nous ne rencontrions guere, parmi les Naturels, un homme aſſez habile, & d'aſſez bonne humeur, pour nous donner les informations que nous déſirions. La plupart d'entre eux n'aimoient pas nos queſtions, que vraiſemblablement ils jugeoient oiſeuſes. Le poſte que nous occupions à *Tongataboo*, où nous demeurâmes le plus de temps, étoit d'ailleurs très-défavorable. Nous nous trouvions dans une partie de l'Iſle, où il n'y a guere d'autres Habitans que des Pêcheurs. C'étoit conſtamment un jour de fête pour ceux que nous allions voir, ou qui venoient nous rendre viſite; en ſorte que nous eûmes bien peu d'occaſions d'examiner quelle eſt la maniere de vivre habi-

1777. Juillet.

1777. Juillet.

tuelle des Inſulaires. On ne s'étonnera donc pas, ſi nous développons, d'une maniere incomplete, pluſieurs points relatifs à leurs uſages domeſtiques : au reſte, nous nous ſommes efforcés de remédier à ces déſavantages, par des obſervations continuelles.

» Les Naturels des *Iſles des Amis* excedent rarement la taille ordinaire (nous en avons cependant meſuré quelques-uns qui avoient plus de ſix pieds); mais ils ſont très-forts & bien faits, ſur-tout aux cuiſſes, aux jambes & aux bras. En général, leurs épaules ont beaucoup de largeur; &, quoique leur ſtature muſculeuſe, qui paroît la ſuite d'un grand exercice, annonce plus la vigueur que la beauté, pluſieurs offrent réellement une belle figure. On eſt ſurpris de la variété de leurs traits, & il n'eſt guere poſſible de les caractériſer par une conformité générale. On peut dire qu'il eſt très-commun d'y voir des pointes de nez épatées; mais, d'un autre côté, nous avons apperçu cent viſages pareils à ceux des Européens, & de véritables nez aquilins. Ils ont les yeux & les dents d'une bonne qualité; mais les dents ne ſont ni ſi blanches, ni ſi bien rangées que celles qu'on rencontre ſouvent parmi les peuplades de la Mer du Sud. Au reſte, pour balancer ce défaut, il y a peu de ces levres épaiſſes ſi communes dans les Iſles de l'Océan Pacifique.

» On reconnoît moins les femmes à leurs traits, qu'à la forme générale de leur corps, qui n'offre pas ordinairement l'embonpoint nerveux de celui des hommes. La phyſionomie de quelques-unes eſt ſi délicate, qu'elle indique leur ſexe, & qu'elle a droit aux éloges qu'on donne à la beauté & à la douceur du viſage; mais les phyſionomies de cette eſpece ſont aſſez rares. Au reſte, c'eſt la partie la plus défectueuſe; car le corps & les membres de la plupart des femmes ſont bien proportionnés, & il y en a qui pourroient ſervir de modeles aux Artiſtes. La petiteſſe & la délicateſſe extraordinaires de leurs doigts, comparables aux plus jolis doigts de nos Européennes, ſont ce qui les diſtingue davantage.

1777. Juillet.

» La couleur générale de la peau eſt d'une nuance plus foncée que le cuivre brun; mais pluſieurs des hommes & des femmes ont un teint vraiment olivâtre: quelques-unes des perſonnes du ſexe ſont même aſſez blanches: leur blancheur vient probablement de ce qu'elles s'expoſent moins au ſoleil; ainſi qu'une diſpoſition à l'embonpoint, dans un petit nombre des principaux du pays, paroît être la ſuite d'une vie plus oiſive. Les Chefs offrent ſouvent auſſi une peau plus douce & plus propre: celle du bas-peuple eſt ordinairement plus noire & plus groſſiere, ſurtout dans les parties qui ne ſont pas couvertes,

1777. Juillet.

différence qu'il faut peut-être attribuer à des maladies cutanées. Nous vîmes à *Happaee* un homme & un petit garçon, & à *Annamooka*, un enfant d'une blancheur parfaite. On a trouvé de pareils individus chez tous les peuples noirs; mais je présume que leur couleur est plutôt une maladie qu'un phénomene de la nature.

» A tout prendre néanmoins, il y a peu de défectuosités ou de difformités naturelles parmi eux : nous en rencontrâmes deux ou trois qui avoient les pieds tournés en-dedans, & quelques-uns affligés d'une sorte de cécité, occasionée par un vice de la *cornée*. Ils sont sujets à d'autres maladies : les dartres qui semblent affecter la moitié des Insulaires, & qui laissent après elles des taches blanchâtres & serpentines, sont la maladie la plus commune; mais elle est moins grave qu'une seconde très-fréquente, laquelle se manifeste sur toutes les parties du corps, en larges ulceres qui ont de grosses bordures blanches, & qui jettent une matiere légere & claire. Nous vîmes quelques-uns de ces ulceres très-virulens; & les Naturels qui en avoient sur le visage, inspiroient le dégoût. Nous en vîmes plusieurs de guéris, ou sur le point de l'être; mais dans ce cas, les malades avoient perdu le nez, ou ils en avoient perdu la plus grande partie. Comme nous savions, de maniere à n'en pouvoir douter, que les Ha-

bitans des *Isles des Amis* étoient sujets à cette maladie dégoûtante, avant mon second Voyage, & que les Naturels en convenoient; malgré la conformité des symptômes, elle ne peut être l'effet du virus vénérien, à moins qu'on ne suppose que nous n'avons pas apporté ici la maladie vénérienne en 1773. Il est sûr que nous l'y avons trouvée en 1777; car peu de jours après notre arrivée, quelques-uns de mes gens la prirent; & je sentis avec regret, que je m'étois en vain donné, lors de ma premiere relâche, tous les soins possibles, pour prévenir l'introduction d'une calamité aussi terrible. Ce qui est extraordinaire, les Naturels ne semblent pas s'en occuper beaucoup, & nous vîmes peu de traces de ses effets destructifs; vraisemblablement le climat & leur régime affoiblissent son venin. Il y a deux autres maladies répandues aux *Isles des Amis*: la premiere est une enflûre coriace qui affecte les jambes & les bras, & les grossit extrêmement dans toute leur longueur, mais qui n'a rien de douloureux; la seconde est une tumeur de la même espece qui vient aux testicules, & qui surpasse quelquefois la grosseur des deux poings. On peut d'ailleurs regarder comme des hommes très-sains, les Habitans de ces contrées: nous n'avons pas rencontré, durant notre séjour, une seule personne détenue chez elle, pour cause de maladie. Au contraire,

1777.
Juillet.

1777. Juillet.

leur force & leur activité sont, à tous égards, proportionnées à la vigueur de leurs muscles; & ils déploient tellement l'une & l'autre dans leurs occupations habituelles, & dans leurs amusemens, qu'ils sont, à coup sûr, peu sujets aux maladies nombreuses qui résultent de l'indolence, ou d'une maniere de vivre contraire à la Nature.

» Leur contenance est gracieuse & leur démarche ferme; ces avantages leur paroissent si naturels & si nécessaires, qu'en nous voyant tomber souvent sur les racines des arbres, ou les inégalités du terrain, ils rioient de notre maladresse, plus que de toute autre chose.

» Leur physionomie exprime à un point remarquable la douceur & l'extrême bonté de leur caractere; on n'y apperçoit pas le moindre trait de cette aigreur farouche, qu'on remarque sur le visage des peuples qui vivent encore dans un état de barbarie. Leur maintien est si calme, ils ont tant d'empire sur leurs passions, & tant de fermeté dans leur conduite, qu'ils semblent assujettis dès l'enfance aux prohibitions les plus séveres; mais ils ont d'ailleurs de la franchise & de la gaieté, quoiqu'ils prennent quelquefois, sous les yeux de leurs Chefs, une sorte de gravité & un air sérieux qui leur donnent de la roideur, de la mauvaise grace & de la réserve.

» L'accueil amical qu'ont reçu tous les Na-

gateurs, montre assez les dispositions pacifiques des Naturels des *Isles des Amis*. Loin d'attaquer les étrangers ouvertement ou clandestinement, à l'exemple de la plupart des Habitans de ces mers, on n'a pas à leur reprocher la plus légere marque d'inimitié; ils ont au contraire, à l'exemple des peuples civilisés, cherché à établir des communications par des échanges, c'est-à-dire, par le seul moyen qui réunit les différentes nations. Ils sont si habiles dans les échanges (ils les appellent *Fukatou*) que nous jugeâmes d'abord qu'ils s'étoient formés, en commerçant avec les Isles voisines; mais nous nous assurâmes ensuite qu'ils ne font point de trafic, ou qu'ils en font un très-peu considérable, excepté avec *Feejee*, d'où ils tirent des plumes rouges, & un petit nombre d'autres articles. Il n'y a peut-être pas sur le globe de peuplade qui mette plus d'honnêteté, & moins de défiance dans le commerce. Nous ne courions aucun risque à leur permettre d'examiner nos marchandises, & de les manier en détail, & ils comptoient également sur notre bonne foi. Si l'acheteur ou le vendeur se repentoient du marché, on se rendoit réciproquement, d'un commun accord, & d'une maniere enjouée, ce qu'on avoit reçu. En un mot, ils semblent réunir la plupart des bonnes qualités qui font honneur à l'homme, telles que l'industrie, la candeur, la

1777. Juillet.

1777. Juillet.

persévérance, l'affabilité, & peut-être des vertus moins communes, que la briéveté de notre séjour ne nous a pas permis d'observer.

» Le penchant au vol, universel & très-vif dans les deux sexes, & parmi les individus de tous les âges, est le seul défaut que nous leur connoissions. J'observerai toutefois que cette partie défectueuse de leur conduite, sembloit ne regarder que nous; car j'ai lieu de croire qu'ils ne se volent pas entre eux plus souvent, peut-être pas aussi fréquemment qu'en d'autres pays, où les larcins de quelques personnes corrompues, ne nuisent point à la réputation du corps du peuple en général. Il faut avoir beaucoup d'indulgence pour les tentations & les foiblesses de ces pauvres Insulaires de la Mer Pacifique, à qui nous inspirons les désirs les plus ardens, en leur montrant des objets nouveaux, dont l'utilité ou la beauté fascinent leurs esprits. Le vol, parmi les nations civilisées & éclairées, annonce un caractere souillé par la bassesse, par une cupidité qui méprise les regles de la justice; par cette paresse qui produit l'extrême indigence, & qui néglige les moyens honnêtes de s'en affranchir. Mais on ne doit pas juger aussi sévérement les vols commis par les Naturels des *Isles des Amis*, & les autres Terres où nous avons abordé : ils paroissent résulter d'une curiosité, ou d'un désir très-pressant de

de posséder des choses qui étoient absolument nouvelles pour eux, & qui appartenoient à des étrangers très-différens de leur propre race. Si des hommes aussi supérieurs à nous en apparence, que nous le sommes à eux, arrivoient parmi nous avec des richesses aussi séduisantes que le sont les nôtres pour des peuplades étrangeres aux arts, est-il sûr que nos principes de justice suffiroient pour contenir la plupart des individus de notre nation? La cause de leur penchant au vol, que je viens d'indiquer, paroît d'autant plus vraie, qu'ils volent tout indifféremment dès la premiere vue, avant de songer le moins du monde à se servir de leur proie d'une maniere utile: il n'en est pas de même parmi nous; le dernier de nos voleurs ne voudroit pas risquer sa réputation, ou s'exposer au châtiment, sans savoir d'avance l'usage qu'il fera des choses dérobées. Au reste, la disposition au vol de ces Insulaires, très-désagréable & très-incommode d'ailleurs, nous fournit un moyen de connoître la vivacité de leur intelligence; car ils commettoient les petits larcins avec beaucoup de dextérité, & les vols plus capitaux, avec une suite & des combinaisons proportionnées à l'importance des objets. J'en ai donné une preuve frappante, en racontant qu'ils essayerent d'enlever en plein jour une des ancres de la *Découverte*.

1777. Juillet.

1777. Juillet.

» Leur chevelure eſt en général liſſe, épaiſſe & forte; celle d'un petit nombre d'entre eux boucle naturellement. Elle eſt noire, preſque ſans exception; mais la plupart des hommes & quelques-unes des femmes la peignent en brun ou en pourpre, & quelquefois en orangé. Ils produiſent la premiere couleur, en y mettant une ſorte d'enduit de corail brûlé, mêlé avec de l'eau; la ſeconde, en y appliquant des râpures d'un bois rougeâtre, délayées également dans de l'eau; & la troiſieme, en la parſemant, je crois, d'une poudre tirée du ſouchet des *Indes*.

» Lorſque j'abordai ſur ces Iſles pour la premiere fois, je crus que les hommes & les femmes étoient dans l'uſage de porter leurs cheveux courts; mais notre relâche ayant été plus longue cette fois, j'ai vu beaucoup de cheveux longs. Leurs modes, en ce point, ſont ſi variées, qu'il eſt difficile d'indiquer celle qui eſt la plus répandue. Quelques-uns les portent coupés à l'un des côtés de la tête, tandis que la portion du côté oppoſé a toute ſa longueur; ceux-ci les ont coupés près, & peut-être raſés dans un endroit; ceux-là ont la tête raſe, excepté une ſeule touffe, qu'ils laiſſent ordinairement près de l'oreille: d'autres les laiſſent prendre toute leur croiſſance, ſans y toucher. Les femmes, en général, portent leurs cheveux courts; les hommes ſe coupent la barbe,

& les deux sexes s'arrachent les poils sous les aisselles ; j'ai déjà décrit de quelle maniere. Les hommes ont des piquetures d'un bleu foncé, depuis le milieu du ventre jusqu'à mi-cuisse. Ils produisent ces piquetures avec un instrument d'os, rempli de dents : après avoir plongé les dents dans le suc du *doeedoee*, ils les impriment dans la peau, à l'aide d'un morceau de bois, & il en resulte des points ineffaçables. Ils tracent ainsi des lignes & des figures si variées & si bien disposées, qu'elles ont quelquefois de l'élégance. Les femmes ne se *tatouent* que l'intérieur des mains. Le Roi n'est point assujetti à cette coutume; il n'est pas obligé non plus de se faire, dans les temps de deuil, ces blessures, dont je parlerai tout-à-l'heure. 1777. Juillet.

» Les hommes sont tous circoncis, ou plutôt *supercis*, car on leur coupe seulement un petit morceau de la partie supérieure du prépuce; ce qui l'empêche de recouvrir jamais le gland. Ils ne veulent pas autre chose; ils disent que la propreté leur a dicté cette opération.

» L'habillement des femmes est lemême que celui des hommes; il est composé d'une piece d'étoffe, ou d'une natte (plus ordinairement de la premiere), large d'environ deux verges, & de deux & demie de longueur, & toujours assez long pour faire un tour & demi sur les reins, où il est

1777. Juillet.

arrêté par une ceinture ou une corde. Il eſt double ſur le devant, & il tombe comme un jupon, juſqu'au milieu de la jambe. La partie, qui eſt au-deſſus des reins, offre pluſieurs plis ; en ſorte que ſi on la développe dans toute ſon étendue, il y a aſſez d'étoffe pour envelopper & couvrir les épaules, qui reſtent preſque toujours nues. Tel eſt, pour la forme, le vêtement général des deux ſexes. Les Inſulaires, d'un rang diſtingué, portent ſeuls de grandes pieces d'étoffe, & de belles nattes. Le bas-peuple s'habille de pieces plus petites, & très-ſouvent il ne porte qu'un pagne de feuilles de plantes, ou le *maro*, qui eſt un morceau d'étoffe étroit, ou une natte reſſemblant à une ceinture : ils paſſent le *maro* entre leurs cuiſſes, & ils en couvrent leurs reins. Il paroît deſtiné principalement aux hommes. Ils ont divers habits pour leurs grands *Haivas* ou Fêtes; mais la forme eſt toujours la même; & les vêtemens les plus riches ſont plus ou moins garnis de plumes rouges. Je n'ai pu ſavoir à quelle occaſion les Chefs mettent leurs chapeaux de plumes rouges. Les hommes & les femmes ont quelquefois de petits bonnets compoſés de différentes matieres, pour ſe garantir le viſage du ſoleil.

» La parure des deux ſexes eſt auſſi la même. Les ornemens les plus communs, ſont des colliers du fruit du *pandanus*, ou de diverſes fleurs

1777. Juillet.

odoriférantes; on leur donne, dans le pays, le nom général de *Kahulla*. Les Naturels fuſpendent quelquefois fur leur poitrine, de petites coquilles, l'aile & les os de la cuiſſe des oifeaux, des dents de requin, &c. Ils portent fouvent, à la partie fupérieure du bras, une nacre de perle bien polie, ou un anneau de la même fubſtance fculpté; ils ont d'ailleurs des bagues d'écaille de tortue, & des bracelets.

» Les lobes de leurs oreilles, font percés en deux endroits, & ils y placent des morceaux cylindriques d'ivoire, d'environ trois pouces de long, qu'ils introduifent par l'un des trous, & qu'ils font fortir par l'autre, ou de petits rofeaux de la même grandeur, remplis d'une poudre jaune. Cette poudre, dont les femmes fe frottent tout le vifage, ainfi que nos Dames fe mettent du rouge fur les joues, paroît être du fouchet des *Indes* pulvérifé. Nous avons vu fouvent le lobe d'une feule oreille percé d'un trou, & non pas de deux.

» La propreté du corps, eſt ce qu'ils femblent préférer à tout; auſſi fe baignent-ils fréquemment dans les étangs, qui ne paroiſſent pas deſtinés à autre chofe : quoique l'eau de la plupart de ces étangs foit d'une puanteur inſupportable, ils aiment mieux s'y laver que dans la mer; ils favent très-bien que l'eau falée gâte la peau; & lorfque la néceſſité les oblige à prendre des bains dans

l'Océan, ils ont ordinairement des cocos remplis d'une eau douce, dont ils font uſage pour détruire cette impreſſion. Ils recherchent beaucoup l'huile de la noix de coco par la même raiſon; non ſeulement ils en jettent une quantité conſidérable ſur leur tête & ſur leurs épaules, ils ont ſoin de plus de s'en frotter tout le corps. Quand on n'a point vu l'effet de cette opération, on ne peut concevoir à quel point elle embellit la peau. Tous les Inſulaires cependant n'ont pas des moyens de ſe procurer de l'huile de coco, & c'eſt ſans doute parce que le bas-peuple ne s'en ſert point, que ſa peau eſt moins fine & moins douce.

1777. Juillet.

» La vie domeſtique des Inſulaires des *Iſles des Amis*, n'eſt pas aſſez laborieuſe pour être fatigante, & pas aſſez oiſive pour être accuſée de pareſſe. La nature a été ſi prodigue envers eux, qu'ils ont rarement beſoin de ſe livrer à beaucoup de travail; & leur activité les empêchera toujours de tomber dans la molleſſe. Leurs occupations habituelles ſont en ſi petit nombre & de ſi peu de durée, qu'ils ont bien du temps pour leur récréation; le travail & les affaires ne viennent point troubler leurs amuſemens, & ils ne quittent ces amuſemens que lorſqu'ils en ſont raſſaſiés.

» Les occupations des femmes n'ont rien de pénible; elles font la plupart de leurs travaux, dans

l'intérieur de la maison. Elles se trouvent chargées seules de la fabrique des étoffes. 1777. Juillet.

» La seconde de leurs manufactures qui est aussi confiée aux femmes, est celle des nattes, dont la texture & la beauté surpassent toutes les nattes que j'ai vues ailleurs. Quelques-unes en particulier sont si supérieures à celles d'*O-Taiti*, que les Navigateurs peuvent en porter comme articles de commerce à la Métropole des *Isles de la Société*. J'en ai distingué sept ou huit sortes qui leur servent de vêtemens ou de lits, & on en trouve beaucoup d'autres destinées à des objets d'agrément ou de luxe. Ils tirent sur-tout ces dernieres de la partie membraneuse & coriace de la tige du bananier; les nattes qu'ils portent se font avec le *pandanus*, qu'ils cultivent pour cela, & auquel ils ne permettent jamais de se former en tronc : les plus grossieres sur lesquelles ils dorment, viennent d'une plante appelée *Ewarra*. Les femmes emploient leurs momens de loisir à des ouvrages moins importans; elles font, par exemple, une multitude de peignes, de petits paniers, avec la matiere premiere des nattes, avec la gousse fibreuse de la noix de coco, qu'elles tressent simplement, ou qu'elles entrelacent de grains de verre; & ce qui sort de leurs mains a tant d'élégance & de goût, qu'un étranger ne peut s'empêcher d'admirer leur constance & leur adresse.

1777. Juillet.

» Le département des hommes est plus laborieux & plus étendu. Ils sont chargés de l'agriculture, de la construction des maisons & des pirogues, de la pêche & d'autres choses relatives à la navigation. Comme ils se nourrissent sur-tout de racines & de fruits cultivés, ils s'occupent sans cesse du travail de la terre, & ils semblent avoir porté l'agriculture au degré de perfection, que permet l'état où ils se trouvent. Les champs de bananiers occupent de vastes champs ; les districts plantés d'ignames, ne sont pas en moindre quantité : ces deux articles réunis sont, à l'égard du reste, dans la proportion de dix à un. S'il s'agit de planter des bananiers ou des ignames, ils creusent de petits trous, & ils ont soin d'extirper à l'entour l'herbe qui y croît : ces gramens ne tardent pas, dans un pays aussi chaud, à être privés de leur force végétative, & leurs détrimens deviennent bientôt un bon marnage. Les instrumens qu'ils emploient & qu'ils appellent *Hooo*, sont tout uniment des pieux de différentes longueurs, selon le degré de profondeur qu'ils veulent donner à la fouille. Les *hooos* sont aplatis & tranchans sur un bord de l'une des extrémités ; les plus grands portent un morceau de bois fixé transversalement, afin de le presser contre terre avec le pied, d'une maniere plus aisée : quoique leur largeur ne soit pas de plus de deux à quatre pou-

ces, c'eſt le ſeul inſtrument dont ils ſe ſervent pour fouiller & planter un terrain qui renferme un grand nombre d'arpens. Les plantations de bananiers & d'ignames, ſe trouvent rangées de maniere qu'on apperçoit des lignes régulieres & completes, de quelque côté qu'on jette les yeux. 1777. Juillet.

» Les cocotiers & les arbres à pain, ſont diſperſés ſans aucun ordre; & ils ne ſemblent point donner de peine, lorſqu'ils ont atteint une certaine hauteur. On peut dire la même choſe d'un autre grand arbre qui produit une multitude de groſſes noix arrondies & comprimées, appelées *Eeefee*, & d'un arbre plus petit qui porte une noix ovale, avec deux ou trois amandes triangulaires, coriaces & inſipides; celui-ci eſt appelé *Mabba*, & les Naturels le plantent ſouvent autour de leurs maiſons.

» En général, le *kappe* forme des plantations aſſez vaſtes, mais irrégulieres. Les *mawhahas* ſont entre-mêlés parmi d'autres productions, ainſi que le *jeejee* & les ignames. J'ai remarqué fréquemment des ignames dans les intervalles des bananiers. Les cannes à ſucre occupent ordinairement peu de terrain, & elles ne ſont pas clair-ſemées. Le mûrier-papier dont les Naturels tirent leurs étoffes, eſt planté ſans ordre; mais ils lui laiſſent l'eſpace néceſſaire à ſa croiſſance, & ils

1777. Juillet.

ont foin de nettoyer fes environs. Le *pandanus* eft la feule plante qu'ils cultivent d'ailleurs pour leurs manufactures ; les différens pieds font communément rangés fur une ligne très-ferrée, aux bords des champs mis en culture. Le *pandanus* cultivé, leur paroît fi fupérieur à celui qui vient naturellement, qu'ils lui donnent un nom particulier; d'où il réfulte qu'ils connoiffent très-bien les améliorations que produit la culture.

» Il faut obferver que cette peuplade qui montre beaucoup de goût & d'efprit en plufieurs chofes, en montre peu dans la conftruction de fes maifons; au refte, l'exécution en eft moins défectueufe que la forme. Celles du bas peuple font de pauvres cabanes très-petites, & elles garantiffent à peine de la rigueur du temps. Celles des Infulaires d'un rang diftingué, font plus grandes & mieux abritées, mais elles devroient être meilleures. Une maifon de moyenne grandeur, a environ trente pieds de long, vingt de large, & douze de hauteur; c'eft, à proprement parler, un toit couvert de chaume, foutenu par des poteaux & des folives, difpofés d'une maniere très-judicieufe; le plancher, qui eft de la terre battue, fe trouve un peu élevé & revêtu d'une natte forte & épaiffe, qu'on tient très-propre. La plupart font fermées du côté du vent, & quelques-

unes dans plus de deux tiers de leur circonférence, avec de grosses nattes ou des branches de cocotier entrelacées : ces branches descendent des bords du toit jusqu'à terre, & elles servent ainsi de murailles. Une autre natte grossiere & forte, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de largeur, courbée en demi-cercle & posée de champ, dont les extrémités touchent le côté de la maison, renferme un espace où couchent le maître & la maîtresse du ménage. La femme s'y tient la plus grande partie de la journée; le reste de la famille couche sur le plancher sans avoir aucune place fixe; les hommes & les femmes, qui ne sont pas mariés, éloignés les uns des autres. Si la famille est nombreuse, il y a de petites huttes contiguës à la maison, où les domestiques se retirent la nuit, en sorte que leur intérieur est aussi réservé & aussi décent qu'il peut l'être. J'ai déjà dit qu'ils dorment sur des nattes; les vêtemens qu'ils portent le jour, leur tiennent lieu de couvertures pendant la nuit. La liste de leurs meubles n'est pas longue : ils ont un bowl ou deux, dans lesquels ils font la *kava*, un petit nombre de gourdes, des coques de coco, de petites escabelles de bois, qui leur servent de coussins, & quelquefois une escabelle plus grande sur laquelle s'assied le Chef ou le maître de la maison.

1777. Juillet.

» La ſeule raiſon plauſible que je puiſſe donner de leur dédain pour les ornemens de l'architecture de leurs chaumieres, c'eſt qu'ils aiment paſſionnément à ſe tenir en plein air. Ils ne mangent guere dans leurs maiſons; ils y couchent, ils s'y retirent lorſque le temps eſt mauvais, & c'eſt tout l'uſage qu'ils ſemblent en faire. Le bas-peuple, qui paſſe une grande partie de ſa vie autour des Chefs, n'y va ordinairement que dans le dernier cas.

» Leurs ſoins & leur dextérité pour ce qui a rapport à l'architecture navale, ſi je peux employer ce nom, excuſent la négligence que je viens de leur reprocher. La Relation de mon ſecond Voyage, donne la deſcription de leurs pirogues, & de leur maniere de les conſtruire ou de les manœuvrer; j'y renvoie les Lecteurs.

» Des haches de cette pierre noire & polie, qu'on trouve en abondance à *Toofoa*, des dents de requin fixées ſur de petits manches qui tiennent lieu de tarieres, des limes compoſées de la peau groſſiere d'une eſpece de poiſſon, attachées à des morceaux aplatis de bois, plus minces d'un côté que de l'autre, & garnis auſſi d'un manche, ſont les ſeuls outils dont ils ſe ſervent pour conſtruire leurs pirogues. Ces embarcations, qui ſont les plus parfaits de leurs ouvrages mécaniques, leur coûtent beaucoup de temps &

de travail ; & on ne doit pas s'étonner s'ils en prennent tant de ſoin. Ils les conſtruiſent & ils les gardent ſous des hangars ; &, lorſqu'ils les laiſſent ſur la côte, ils couvrent la partie ſupérieure de feuilles de cocotier, afin de la garantir du ſoleil.

1777. Juillet.

» Si j'en excepte diverſes coquilles, qui leur tiennent lieu de couteaux, ils n'emploient jamais d'autres outils. Au reſte, ils ne doivent ſentir la foibleſſe & l'incommodité de leurs inſtrumens, que dans la conſtruction des pirogues, ou la fabrique de quelques-unes de leurs armes ; car ils ne font guere d'ailleurs que des meubles de pêche & des cordages.

» Ils tirent leurs cordages des fibres de la gouſſe de coco ; ces fibres n'ont que neuf ou dix pieds de long, mais ils les joignent l'une à l'autre en les tordant ; ils en font ainſi des ficelles de l'épaiſſeur d'une plume, & d'une très-grande longueur, qu'ils roulent en pelottes, & qu'ils réuniſſent enſuite, pour avoir de gros cordages. Leurs lignes de pêche ſont auſſi fortes & auſſi unies, que les meilleures des nôtres. De grands & de petits hameçons forment le reſte de leur attirail de pêche ; les derniers ſont en entier de nacre de perle ; mais les premiers ſont ſeulement recouverts de cette matiere. La pointe des uns & des autres eſt ordinairement d'écaille de tor-

1777. Juillet.

tue ; celle des petits eſt ſimple, & celle des grands barbelée. Ils prennent avec les grands, des bonites & des albicores ; pour cela, ils adaptent à un roſeau de bambou, de douze ou quatorze pieds de long, l'hameçon ſuſpendu à une ligne de la même longueur. Le bambou eſt aſſujetti par une piece de bois entaillée, poſée à l'arriere de la pirogue, &, à meſure que l'embarcation s'avance, elle traîne ſur la ſurface de la mer, ſans autre appât, qu'une touffe de lin qui ſe trouve près de la pointe. Ils poſſedent auſſi une multitude de petites ſeines, dont quelques-unes ſont d'une texture très-délicate ; ils s'en ſervent pour pêcher dans les trous des récifs, au moment du reflux.

» Leurs autres ouvrages mécaniques ſont ſurtout des flûtes de roſeau compoſées, des flûtes ſimples, des armes de guerre, & ces eſcabelles qui leur tiennent lieu de couſſins. Les flûtes compoſées ont huit, neuf ou dix roſeaux placés parallélement, mais dans une progreſſion qui n'eſt pas réguliere ; car les plus longs ſont quelquefois au milieu, & il y en a pluſieurs de la même longueur. Je n'en ai vu aucun qui donnât plus de ſix notes ; ils paroiſſent incapables d'en tirer une muſique dont nos oreilles puiſſent diſtinguer les divers ſons. Les flûtes ſimples ſont des morceaux de bambou, fermés aux deux bouts, &

garnis de ſix trous, deux deſquels ſont voiſins des extrémités ; en jouant, ils ne font uſage que de deux des trous du milieu, & de l'un de ceux de l'extrémité. Ils bouchent la narine gauche avec le pouce de la main gauche ; &, avec la narine droite, ils ſoufflent dans le trou de l'extrémité : ils mettent le doigt du milieu de la main gauche, ſur le premier trou de la gauche, & l'index de la droite, ſur le trou inférieur de ce côté : ainſi, avec trois notes ſeulement, ils produiſent une muſique ſimple & agréable, qu'ils varient beaucoup plus qu'on ne le croiroit, vu l'imperfection de leur inſtrument. Ils ne paroiſſent pas goûter notre muſique, qui eſt ſi compliquée ; & cela vient peut-être de l'habitude d'entendre la leur, qui eſt compoſée de ſi peu de notes. Au reſte, ils trouvent du plaiſir à des chants plus groſſiers encore que les leurs ; car nous remarquâmes qu'ils écoutoient avec intérêt ceux de nos deux Zélandois, leſquels pouſſoient des ſons forts, qui n'avoient rien de mélodieux ou de muſical. 1777. Juillet.

» Les armes qu'ils fabriquent, ſont des maſſues de différentes eſpeces, dont la ſculpture eſt très-longue, des piques & des dards. Ils ont des arcs & des fleches, qui ſemblent deſtinés ſeulement à leurs plaiſirs, à la chaſſe des oiſeaux, par exemple, & non pas à tuer leurs ennemis. Les eſca-

1777. Juillet. belles ont à peu près deux pieds de long, quatre ou cinq pouces d'élévation, & environ quatre pouces de largeur; elles se courbent dans le milieu, & elles portent sur quatre forts jambages, qui ont des pieds circulaires : elles sont d'un seul morceau de bois noir ou brun, bien poli & incrusté d'ivoire. Ils incrustent également d'ivoire, les manches de leurs chasse-mouches, qu'ils sculptent d'ailleurs. Ils font avec de l'os, de petites figures d'hommes, d'oiseaux, & d'autres choses; travail qui doit être difficile, car ils n'emploient qu'une dent de requin.

» Les ignames, les bananes, & les noix de coco, forment la plus grande partie des végétaux dont ils se nourrissent; les cochons, les volailles, les poissons, & les coquillages de toute espece, sont les principaux articles de leurs nourritures animales, mais le bas-peuple mange des rats. L'igname, la banane, le fruit à pain, le poisson & les coquillages deviennent leur ressource habituelle aux diverses époques de l'année; les cochons, les volailles & les tortues paroissent être des friandises extraordinaires réservées pour les Chefs. L'intervalle entre les saisons des végétaux, doit être quelquefois considérable; car ils préparent une sorte de pain de banane, qu'ils tiennent en réserve : pour cela, ils déposent les fruits sous terre, avant qu'ils soient mûrs, & ils les y

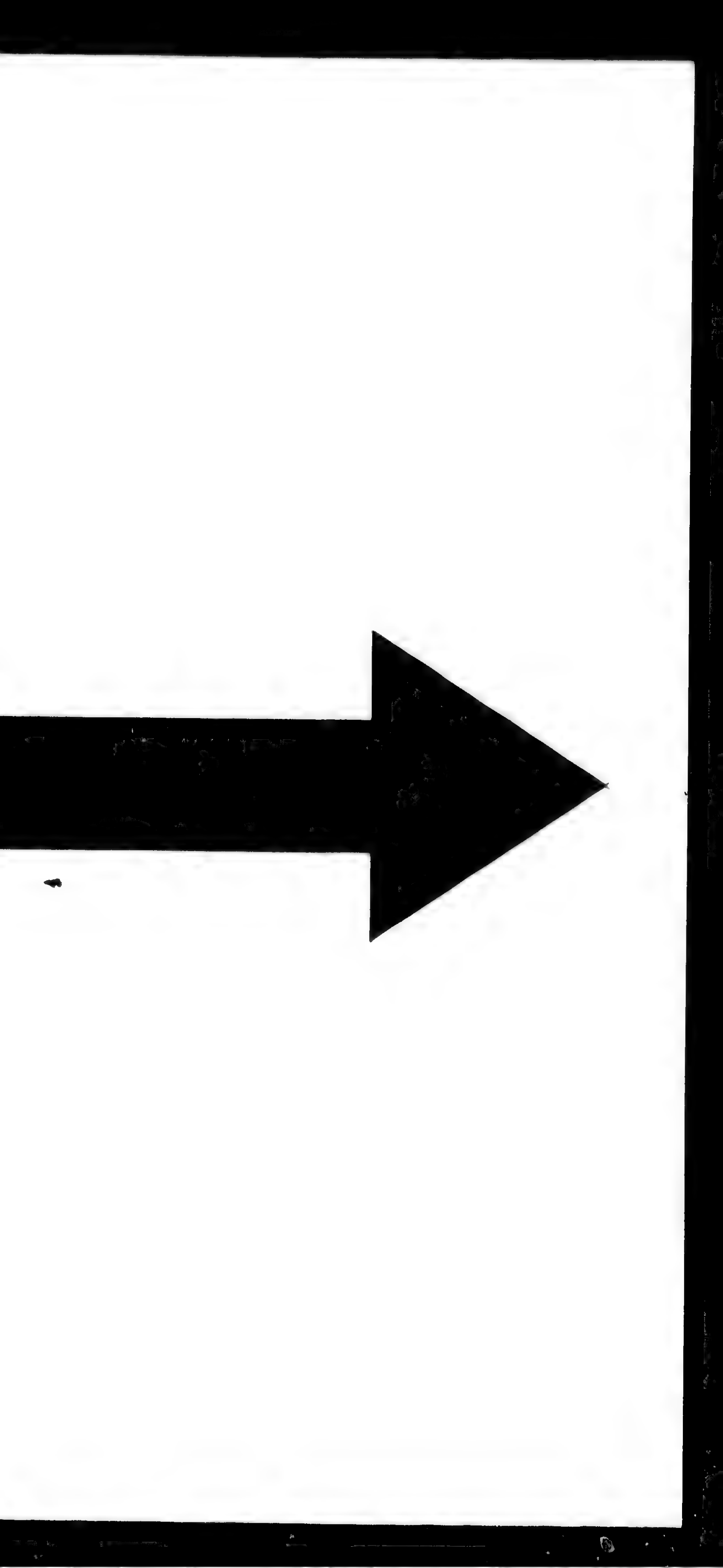
laissent

laiſſent juſqu'au moment de la fermentation; ils les en tirent alors, & ils en font de petites boules ſi aigres & de ſi mauvaiſe qualité, qu'ils préféroient ſouvent notre pain, quand même il étoit un peu moiſi.

1777. Juillet.

» En général, ils cuiſent le[illegible] alimens au four, de la même maniere qu'à O[illegible] & ils ont l'art de tirer de quelques [illegible] différens mets que la plupart d'entre nous jug[illegible] rès-bons. Je ne les ai jamais vu faire uſage d'aucune eſpece de ſauſſe, ou boire à leur repas autre choſe que de l'eau, ou du jus de coco : ils ne boivent la *kava* que le matin. Leur cuiſine ou leur maniere de manger ſont mal-propres; en général, ils poſent leurs alimens ſur la premiere feuille qu'ils rencontrent, quelque ſale qu'elle ſoit; mais les nourritures deſtinées aux Chefs, ſe mettent communément ſur des feuilles vertes de bananier. Quand le Roi faiſoit un repas, il étoit ſervi par trois ou quatre perſonnes; l'une découpoit; une ſeconde diviſoit en bouchées les gros morceaux, & d'autres étoient prêtes à offrir les noix de coco, & les diverſes choſes dont il pouvoit avoir beſoin. Je n'ai jamais rencontré de nombreux convives dînant enſemble, ou mangeant à la même portion : lors même qu'ils paroiſſent réunis pour un repas, on diviſe les mets en groſſes portions, deſtinées à un certain nombre;





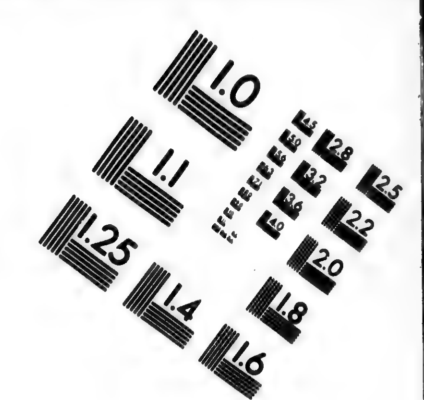
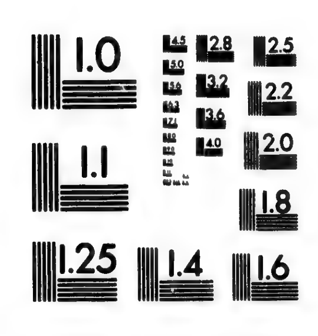
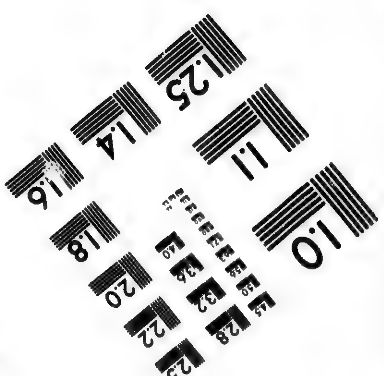
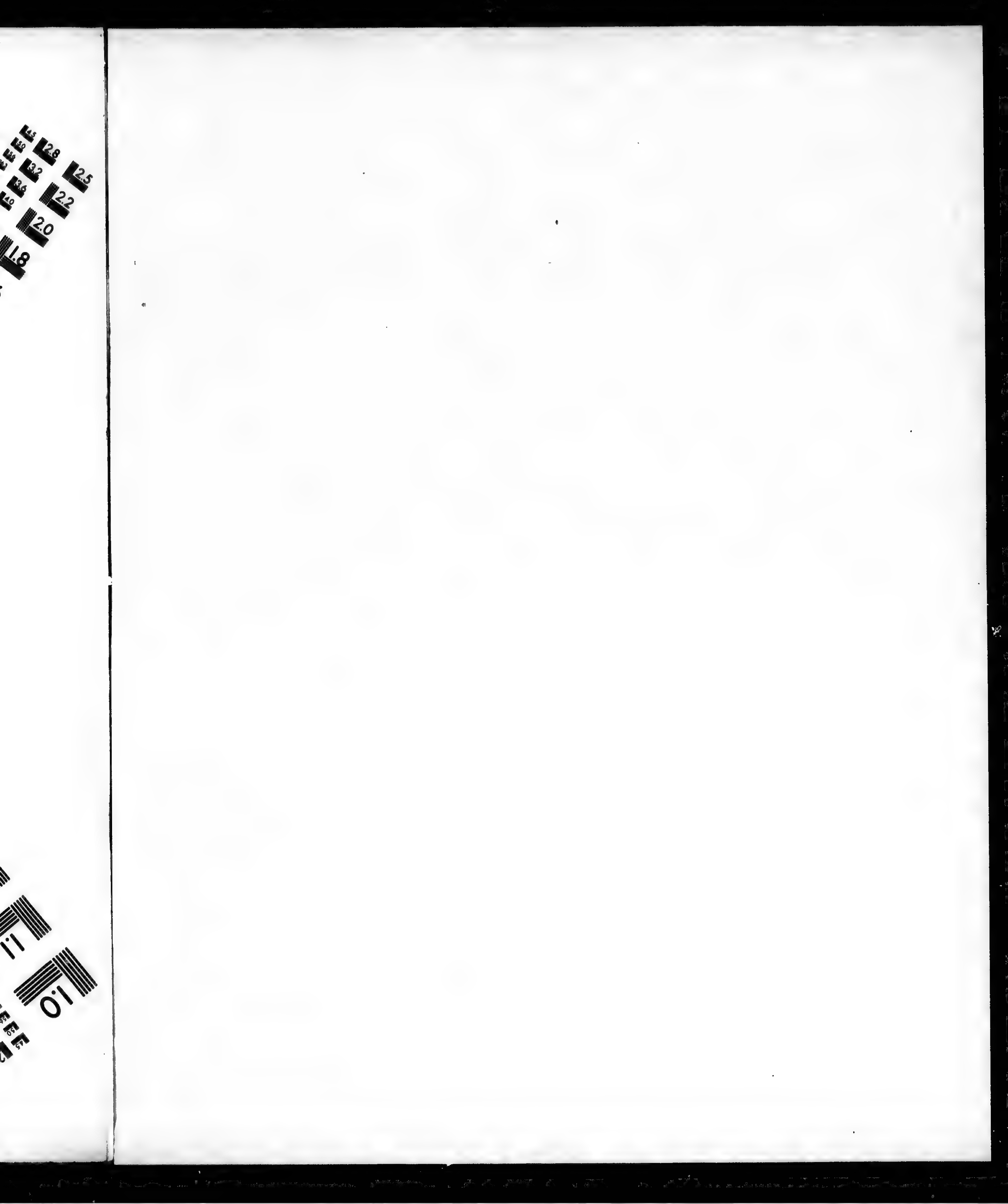


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″





1777. Juillet.

ces grosses portions se subdivisent, en sorte qu'il est rare de trouver plus de deux ou trois Naturels qui mangent ensemble. J'ai déjà dit que les femmes ne sont point exclues des repas des hommes; mais il y a des classes d'Insulaires qui ne peuvent ni manger ni boire ensemble. Cette distinction commence au Roi, & je ne sais pas où elle finit.

» Je jugeai qu'ils n'ont point d'heure fixe pour leur repas. Au reste, il faut observer que, durant notre séjour parmi eux, leur assiduité auprès de nous dérangea beaucoup leur maniere de vivre habituelle. Si nous ne nous sommes pas trompés dans nos observations, les Naturels, d'un rang supérieur, ne prennent que la *kava* le matin, & les autres mangent peut-être un morceau d'igname; mais il nous a semblé qu'ils mangent tous quelque chose dans l'après-midi. Il est vraisemblable que l'usage de faire un repas, pendant la nuit, est assez commun; &, qu'interrompant ainsi leur sommeil, ils dorment souvent le jour. Ils vont se coucher avec le soleil, & ils se levent avec l'aurore.

» Ils aiment beaucoup à se réunir : il est très commun de ne trouver personne dans les maisons; les maîtres du logis sont chez les voisins, ou plutôt au milieu d'un champ des environs, où ils s'amusent à causer, & où ils prennent

d'autres divertiſſemens. Des chants, des danſes, & de la muſique, exécutés par des femmes, forment ſur-tout leurs amuſemens particuliers. Lorſque deux ou trois femmes chantent à-la-fois, & font claquer leurs doigts, on donne, à ce petit concert, le nom d'*Oobai*; mais, lorſqu'elles ſont en plus grand nombre, elles ſe diviſent en groupes, qui chantent ſur différentes clefs, & qui produiſent une muſique agréable, ce qu'on appelle *Heeva* ou *Haiva*. Les Naturels varient également les ſons de leurs flûtes; &, pour faire pluſieurs parties, ils emploient des inſtrumens de diverſes longueurs; mais leurs danſes approchent beaucoup de celles qu'ils exécutent en public. Les danſes des hommes, ſi toutefois on peut ici faire uſage de ce terme, ne conſiſtent pas ſur-tout dans le mouvement des pieds, comme les nôtres; mais on y remarque mille mouvemens de la main, que nous ne pratiquons pas. Chacun de ces mouvemens a une aiſance & une grace qu'il eſt impoſſible de décrire ou de faire concevoir à ceux qui ne les ont point vus. Il n'eſt pas beſoin de rien ajouter à ce que j'ai dit ſur ce point, dans le récit des fêtes qu'on nous donna aux *Iſles des Amis*.

» J'ignore ſi la durée de leur mariage eſt aſſurée par une ſorte de contrat ſolennel; mais je puis dire que le gros du peuple ſe contente d'une

1777. Juillet.

femme. Les Chefs, néanmoins, en ont ordinairement plusieurs; au reste, il sembla à quelques-uns d'entre nous, qu'une seule étoit regardée comme la maîtresse de la famille.

» Nous jugeâmes d'abord qu'ils n'estiment pas beaucoup la vertu des femmes, & nous nous attendions à voir souvent des infidélités conjugales; mais nous étions bien loin de leur rendre justice. Je ne sache pas qu'il se soit commis une infidélité de cette espece, durant notre séjour; les femmes des premiers rangs, qui ne sont point mariées, ne prodiguerent pas plus leurs faveurs. Il est vrai que la débauche se montra d'ailleurs: peut-être même, relativement à la population, est-elle plus commune ici que dans les autres pays; mais il me parut que les femmes qui s'y livroient, étoient en général, si elles n'étoient pas toutes, des classes inférieures; & celles qui permirent des familiarités à nos gens, [illegible]oient le métier de prostituées.

» Le chagrin & la douleur que cause à ces Insulaires la mort de leurs amis ou de leurs compatriotes, est la meilleure preuve de la bonté de leur caractere: pour me servir d'une expression commune, leur deuil ne consiste pas en paroles, mais en actions; car, indépendamment du *tooge*, dont j'ai déjà parlé, ils se donnent des coups de pierre sur les dents; ils s'enfoncent une dent de

requin dans la tête, jusqu'à ce que le sang en sorte à gros bouillons; ils se plongent une pique dans l'intérieur de la cuisse, dans le flanc, au-dessous des aisselles, & dans la bouche à travers les joues. Ces violences supposent un degré extraordinaire d'affection, ou des principes de superstition très-cruels: leur système religieux doit y contribuer; car elles sont quelquefois si universelles, que la plupart de ceux qui se maltraitent si rudement, ne peuvent connoître la personne qu'on pleure. Nous vîmes, par exemple, les Insulaires de *Tongataboo*, pleurer ainsi la mort d'un Chef de *Vavao*, & nous fûmes témoins d'autres scenes pareilles. Il faut observer que leur douleur ne se porte aux derniers excès, qu'à la mort de ceux qui étoient très-liés avec les pleureurs. Quand un Naturel meurt, on l'enterre, après l'avoir enseveli à la maniere des Européens, dans des nattes & des étoffes. Les *Fiatookas* semblent être des cimetieres réservés aux Chefs; mais le bas-peuple n'a point de sépulture particuliere. Je ne puis décrire les cérémonies funebres qui ont lieu immédiatement après l'enterrement, mais il y a lieu de croire qu'ils en pratiquent quelques-unes; car on nous apprit que les funérailles de la femme de Mareewagee seroient suivies de diverses cérémonies; que ces cérémonies dureroient cinq jours,

1777. Juillet.

1777. Juillet.

& que chacun des principaux perſonnages de l'Iſle y aſſiſteroit.

» La durée & l'univerſalité de leurs deuils, annoncent qu'ils regardent la mort comme un très-grand mal : ce qu'ils font pour l'éloigner, le prouve d'ailleurs. Lorſque j'abordai ſur ces Iſles, en 1773, je m'apperçus qu'il manquoit aux Naturels, un des petits doigts de la main, & ſouvent tous les deux : on ne me rendit pas alors un compte ſatisfaiſant de cette mutilation; mais on m'apprit cette fois, qu'ils ſe coupent les petits doigts, lorſqu'ils ont une maladie grave, & qu'ils ſe croient en danger de mourir : ils ſuppoſent que la Divinité, touchée de ce ſacrifice, leur rendra la ſanté. Ils font l'amputation avec une hache de pierre. Nous en vîmes à peine un ſur dix qui ne fût pas mutilé de cette maniere : ces petits doigts de moins produiſent un effet déſagréable, ſur-tout quand ils les coupent ſi près, qu'ils enlevent une partie de l'os de la main, ce qui arrive quelquefois (a).

» En voyant avec quelle rigueur ils pratiquent quelques-unes de leurs cérémonies funebres ou

(a) L'Éditeur du Voyage ajoute ici, d'après l'autorité du Capitaine King, qu'il eſt très-commun de voir le bas-peuple ſe couper une des jointures du petit doigt, lorſque les Chefs dont ils dépendent ſont malades.

religieuses, on est tenté de croire qu'ils cherchent à assurer leur bonheur au-delà du tombeau, mais ils n'ont guere en vue que des choses purement temporelles ; car ils semblent avoir peu d'idée des châtimens d'une autre vie, à la suite des fautes commises dans ce monde. Ils pensent néanmoins qu'ils méritent d'être punis sur la terre, & ils n'oublient rien de ce qui peut mériter la bienveillance de leur Dieu. Ils donnent le nom de *Kallafootonga* à l'Auteur Suprême de la plupart des choses : ils disent que c'est une femme ; qu'elle réside au Ciel ; qu'elle dirige le tonnerre, les vents & la pluie, & en général toutes les variations du temps ; ils imaginent que, lorsqu'elle est fâchée contre eux, les récoltes sont mauvaises ; que la foudre détruit une multitude de corps ; que les hommes sont en proie à la maladie & à la mort, aussi-bien que les cochons & les autres animaux ; & que, si la colere de *Kallafootonga* diminue, tout rentre dans l'ordre naturel : il paroît qu'ils comptent beaucoup sur l'efficacité de leurs efforts pour l'appaiser. Ils admettent plusieurs Dieux inférieurs à *Kallafootonga* ; ils nous parlerent en particulier de *Toofooa-Boolootoo* ou du Dieu des nuages & de la brume, de *Talleteboo*, & de quelques-uns qui habitent les Cieux. Celui qui occupe le premier rang & qui a le plus d'autorité, est chargé du gouvernement de la mer & de ses

1777. Juillet.

1777. Juillet.

productions; ils l'appellent *Futtofaihe*, ou, comme ils prononcent quelquefois, *Footafooa*; ils disent qu'il est de l'espece mâle, & qu'il a une femme nommée *Fykaoa-Kajeea*; ils croient qu'il y a dans l'Océan, comme au Ciel, plusieurs Potentats inférieurs, tels que *Vahaa-Fonooa*, *Tareeava*, *Mattaha*, *Evaroo*, &c. Toutes les Isles de ce groupe n'adoptent pas cependant le même systême religieux; car le Dieu Suprême de *Happaee*, par exemple, est appelé *Alo-alo*, & il y a des Isles qui adorent deux ou trois Divinités particulieres. Au reste, ils se forment des idées très-absurdes sur la puissance & les attributs de ces Etres supérieurs, qui, selon leur croyance, prolongent seulement jusqu'à la mort, les soins qu'ils prennent des hommes.

» Toutefois ils croient l'ame spirituelle & immortelle. Ils lui donnent le nom de vie, ou de principe vivant, ou, ce qui est plus conforme à leur systême général de Mythologie, d'*Otooa*, c'est-à-dire, d'une Divinité, ou d'un Etre invisible. Ils croient qu'immédiatement après le trépas, les ames des Chefs se séparent de leur corps, & qu'elles vont dans un endroit appelé *Boolootoo*, où elles rencontrent le Dieu *Gooleho*. Il paroît que ce *Gooleho* est la mort personnifiée; car ils avoient coutume de nous dire : » Vous & les » hommes de *Feejee*, vous êtes soumis à la puis-

» fance & à l'autorité de *Gooleho* «. J'obferverai qu'en nous affociant ainfi à une peuplade qu'ils redoutent, ils vouloient nous faire un compliment, & reconnoître notre fupériorité. Perfonne n'a jamais vu le pays de *Gooleho*, qui eft le rendez-vous général de tous les morts; nous jugeâmes cependant qu'ils le placent à l'Oueft de *Feejee*; que ceux qui y arrivent une fois, vivent à jamais, ou pour me fervir de leurs expreffions, qu'ils ne font plus foumis à la mort; & qu'ils y trouvent en abondance, celles des productions de leur pays qu'ils aiment le mieux. Quant aux ames des claffes inférieures du peuple, elles fubiffent une forte de tranfmigration, ou, s'il faut me fervir de leur langage, elles font mangées par un oifeau appelé *Loata*, qui voltige autour des cimetieres.

1777. Juillet.

» Je crois pouvoir affurer qu'ils n'adorent aucun ouvrage de leurs mains, ou aucune partie vifible de la création. Ils n'offrent pas à leurs Dieux, comme les O-Taïtiens, des cochons, des chiens & des fruits, à moins que ce ne foit d'une maniere emblématique; car nous n'apperçûmes rien de pareil dans leurs *Morais*; mais il m'eft démontré qu'ils leur offrent des facrifices humains. Leurs *Morais* ou *Fiatookas* (on leur donne ces deux noms, & fur-tout le dernier) fervent en même temps de Cimetieres & de Temples, ainfi qu'aux Ifles de *la Société*, & en diverfes parties du globe.

1777. Juillet.

Quelques-uns nous parurent destinés seulement aux sépultures ; ils étoient petits, & inférieurs aux autres à tous égards.

» Nous ne pouvons parler que de la forme générale du Gouvernement des *Isles des Amis*. Il regne parmi eux une subordination qui ressemble au systême féodal de nos Ancêtres ; au reste, j'avoue que je ne connois pas même imparfaitement les subdivisions de l'autorité, les parties intégrantes de l'administration, & l'enchaînement de ces parties d'où résulte un corps politique. Quelques Insulaires m'ont dit que le pouvoir du Roi est illimité, & qu'il est le maître de la propriété & de la vie de ses sujets ; mais le petit nombre d'observations qui se sont offertes à nous sur ce point, sont plus contraires que favorables à l'idée d'un Gouvernement despotique. Mareewagee, le vieux Toobou & Féenou agissoient comme de petits Souverains, & ils traversoient fréquemment les mesures du Roi, dont ils excitoient les plaintes. La Cour de ces deux Chefs, les plus puissans du pays, étoit aussi brillante que celle du Monarque : nous comptions après eux Féenou & le fils de Mareewagee. Si les grands Personnages ne sont pas soumis au pouvoir despotique du Roi, il nous fut démontré assez souvent, que la propriété & la sureté personnelle du bas-peuple sont à la merci des Chefs dont ils dépendent.

» Il y a à *Tongataboo* une multitude de Districts; nous apprîmes les noms de plus de trente. Chacun de ces Cantons a un Chef particulier, qui termine les différens, & qui rend la justice; mais il nous a été impossible de connoître, avec quelque précision, l'étendue de leur pouvoir, ou les regles qu'ils suivent, pour proportionner les châtimens aux délits. La plupart de ces Chefs ont, dans les autres Isles, des Domaines, d'où ils tirent des subsides. Nous savons du moins, que le Roi reçoit de *Tongataboo*, à certaines époques, le produit de ses Domaines éloignés. Cette Isle est sa résidence principale, & elle paroît être aussi celle de tous les Personnages d'importance des *Isles des Amis*. Les Naturels l'appellent ordinairement la *Terre des Chefs*, & ils nomment les Isles subordonnées, les *Terres des Serviteurs*.

1777. Juillet.

» Le bas-peuple ne se contente pas de donner à ces Chefs le titre de Seigneurs de la Terre; ils les appellent en outre Seigneurs du Soleil & du Firmament. Les Membres de la Famille du Roi prennent le nom de Futtafaihe, c'est-à-dire celui d'un de leurs Dieux, qui est vraisemblablement leur protecteur, & peut-être leur Ancêtre commun. Toutefois le Souverain n'a d'autre titre que celui de *Tooee-Tonga*.

» Les Naturels gardent en présence de leurs Chefs, & sur-tout du Roi, une décence vraiment

1777. Juillet.

admirable. Lorſque le Monarque s'aſſied chez lui, ou en dehors de ſa maiſon, tous les gens de ſa ſuite s'aſſeyent en même temps, & forment un cercle devant lui; mais ils ne manquent jamais de laiſſer entre le Prince & eux, un eſpace libre, que perſonne n'oſe traverſer ſans avoir une affaire particuliere. On ne peut non plus paſſer ou s'aſſeoir derriere lui, & même près de lui, qu'avec ſon ordre ou ſa permiſſion; &, comme on nous accorda ſouvent ce privilege, il n'eſt pas beſoin de citer d'autres preuves du reſpect que nous leur inſpirions. Si un des Naturels veut parler au Roi, il s'approche & il s'aſſied aux pieds du Souverain; il s'explique en peu de mots, & quand il a reçu une réponſe, il va reprendre ſa place dans le cercle. Mais quand le Roi parle à l'un de ſes ſujets, celui-ci répond de l'endroit où il ſe trouve & ſans ſe lever, à moins qu'on ne lui commande quelque choſe; dans ce cas, il quitte ſa place, pour aller s'aſſeoir aux pieds du Chef, les jambes croiſées; ils ſont ſi habitués à cette poſture, que toute autre maniere de s'aſſeoir leur eſt déſagréable (*a*). Celui qui parleroit ici debout au Roi, ſeroit réputé auſſi groſſier que les hommes parmi nous, qui

(*a*) Cette maniere de s'aſſeoir eſt particuliere aux hommes: lorſque les femmes ſont aſſiſes, elles ont toujours les jambes jetées un peu ſur le côté.

se tiendroient assis & le chapeau sur la tête, en adressant la parole à leur Supérieur, placé debout & découvert.

1777. Juillet.

» Aucune des Nations du monde les plus civilisées, ne semble surpasser celle-ci dans le bon ordre de ses assemblées, dans l'empressement avec lequel elle obéit à ses Chefs, dans l'harmonie qui regne parmi toutes les classes du peuple, & qui les dirige, comme si elles ne formoient qu'un seul homme, mené par des principes invariables. On est frappé sur-tout de cette régularité de conduite, lorsque les Chefs haranguent une troupe d'Insulaires, ce qui arrive souvent : l'auditoire garde le plus profond silence, durant le discours, il prête une attention, qu'on ne trouve pas dans nos Sénats où l'on agite les questions les plus intéressantes & les plus sérieuses. Quel que fût le sujet d'un discours, nous n'avons jamais vu l'un des auditeurs montrer de l'ennui ou du déplaisir, ou rien qui annonçât le désir de s'opposer à la volonté de celui qui avoit le droit de donner des ordres. Telle est même la force de ces Lois verbales, si je puis les appeler ainsi, qu'un des Chefs fut étonné de ce qu'on avoit agi contre de pareils ordres, dans une occasion où il me parut que le délinquant n'avoit pu en être informé assez tôt pour s'y soumettre.

» Quelques-uns des Chefs les plus puissans le

1777. Juillet.

difputent au Roi, en ce qui regarde l'étendue des domaines; mais la dignité de fon rang, & les marques de refpect qu'il reçoit des diverfes claffes du peuple, le mettent bien au-deffus d'eux: en vertu d'un privilege particulier de fa fouveraineté, il n'a point le corps piqueté; il n'eft pas circoncis, comme le font fes fujets; quand il fe montre en public, tous ceux qu'il rencontre doivent s'affeoir, jufqu'à ce qu'il ait paffé; les Naturels ne peuvent fe tenir dans un endroit qui fe trouve au-deffus de fa tête, il faut au contraire qu'ils viennent fe mettre fous fes pieds. On ne peut rien imaginer de plus refpectueux, que le cérémonial obfervé envers le Souverain & les autres grands perfonnages de ces Ifles. Ceux qui veulent faire leur cour, s'accroupiffent devant le Chef; ils pofent leur tête fous la plante de fes pieds; &, après avoir touché d'ailleurs fes pieds avec le dedans & le revers des doigts des deux mains, ils fe levent & ils fe retirent. Il paroît que le Roi ne peut rebuter aucun de ceux qui viennent lui rendre cet hommage appelé *Moe-Moea*; car le bas-peuple s'avifa fouvent d'ufer de ce trifte droit, lorfque le Roi marchoit; le Prince alors étoit toujours contraint de s'arrêter, & de tendre un de fes pieds par derriere, jufqu'à ce que le courtifan eût achevé la cérémonie. De pareils hommages doivent incommoder beaucoup

un homme aussi lourd & aussi pesant que Poulaho; & je l'ai vu quelquefois faire un détour, pour éviter les Insulaires qui arrivoient près de lui, ou pour gagner un endroit où il pût s'asseoir à son aise. Il y a des occasions, où les mains qui ont touché les pieds du Roi, deviennent inutiles pour quelque temps; car les gens du pays sont contraints de les laver, avant de les approcher d'aucune espece d'alimens. Une pareille interdiction dans une Isle où il y a peu d'eau, semble exposer à beaucoup d'inconvéniens, mais les Naturels ne sont jamais embarrassés; ils se purifient avec une plante remplie de suc, qu'ils frottent sur leurs mains, aussi-bien qu'avec de l'eau douce. Quand leurs mains ont besoin de cette purification, ils disent qu'ils sont *Taboo Rema*. *Taboo* signifie, en général, ce qui est défendu, & *Rema* signifie main.

1777. Juillet.

» Si le *taboo* vient des hommages rendus aux Chefs, il est aisé de le faire disparoître, comme je le disois tout-à-l'heure; mais il y a des occasions où il dure un certain temps. Nous avons vu souvent des femmes *taboo-rema*, auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche. A la fin de l'époque fixée pour la durée de la souillure, elles se lavent dans un des bains du pays, c'est-à-dire, dans des trous boueux, remplis communément d'une eau saumâtre. Elles vont ensuite

1777. Juillet. trouver le Roi; &, après lui avoir rendu leurs devoirs ſelon le cérémonial uſité, elles prennent un des pieds du Prince, qu'elles appliquent ſur leur poitrine, ſur leurs épaules, & ſur d'autres parties de leur corps. Le Roi les baiſe aux deux épaules, & elles ſe retirent bien purifiées. Omaï m'a aſſuré qu'alors elles vont toujours auprès du Roi, mais je n'oſe le garantir ; ſi cela eſt, on expliquera peut-être, pourquoi il voyage preſque ſans ceſſe d'*O-Taïti* aux Iſles voiſines. Je l'ai vu deux ou trois fois purifier des femmes; j'ai aſſiſté auſſi à une purification ſemblable, qu'opéra Féenou, pour une de ſes épouſes ; mais Omaï n'étant pas avec moi, je ne pus ſavoir à quelle occaſion.

» Le mot *Taboo* a une ſignification très-étendue, ainſi que je l'ai déjà obſervé. Les Naturels donnent aux ſacrifices humains, le nom de *Tongata-Taboo*; & lorſqu'il n'eſt pas permis de manger, ou de ſe ſervir d'une telle choſe, ils diſent qu'elle eſt *taboo* : ils nous apprirent en outre que ſi le Roi entre dans une maiſon appartenant à un de ſes ſujets, cette maiſon eſt *taboo*, & que le propriétaire ne peut plus l'habiter; en ſorte que le Prince trouve dans ſes voyages, des maiſons particulieres qui lui ſont deſtinées. Le vieux Toobou préſidoit, durant notre relâche, au *Taboo*; c'eſt-à-dire, (ſi Omaï ne ſe trompa pas) lui & ſes

députés

députés étoient inspecteurs de toutes les productions de l'Isle ; ils veilloient à ce que chaque Insulaire cultivât sa portion de terrain ; ils désignoient ce qu'on pouvoit manger , & ce dont il falloit s'abstenir. Ces sages dispositions préviennent la famine , produisent la culture d'une quantité suffisante de terres, & empêchent la dissipation des récoltes. 1777. Juillet.

» D'après un autre réglement, qui n'est pas moins sage, ils ont une sorte d'Officier de Police. Féenou étoit chargé de ce département durant notre séjour ; on nous dit que la punition de ceux qui commettoient des délits envers l'Etat, ou envers les individus, dépendoit de lui. Il étoit d'ailleurs Généralissime des Troupes, & il commandoit les Guerriers appelés au combat ; mais, selon le témoignage unanime de tous les Insulaires , il exerce rarement cette derniere fonction. Le Roi prit souvent la peine de nous informer de l'étendue du pouvoir de ce Magistrat ; il nous dit, entre autres choses, que s'il devenoit jamais un méchant homme, il seroit tué par Féenou. Je cherchai à deviner le sens de cette expression de *méchant homme*, & je jugeai que si Poulaho s'écartoit , dans son administration , des lois & des coutumes, Féenou recevroit, des autres Chefs, & du peuple en général, l'ordre de mettre à mort le Monarque. Il paroît clair qu'un Souverain, soumis

1777. Juillet.

à de pareilles entraves, & dont les abus d'autorité sont punis de mort, ne peut être appelé un Roi despotique.

» Lorsqu'on réfléchit sur la multitude d'Isles, qui composent ce petit Etat, & sur la distance à laquelle elles se trouvent du siege du Gouvernement, il semble que les sujets doivent essayer fréquemment de secouer le joug, & d'acquérir l'indépendance ; mais les Naturels nous dirent que ces révoltes n'arrivent jamais. Parmi les raisons qui contribuent à une pareille tranquillité, il faut peut-être compter la résidence à *Tongataboo*, de tous les Chefs puissans. La célérité des opérations du Gouvernement maintient aussi la dépendance des autres Isles ; car s'il paroissoit sur quelques-unes un séditieux qui eût la faveur du peuple, Féenou, ou le Magistrat chargé de la Police, seroit envoyé tout de suite dans le pays du factieux, avec ordre de le tuer. De cette maniere, ils étouffent les rebellions dès leurs commencemens.

» Il y a, parmi les Chefs, ou parmi ceux qui en prennent le nom, autant de classes diverses que parmi nous ; mais ceux de ces Chefs, qui possedent de vastes districts, sont en petit nombre : les autres relevent d'un supérieur, que j'appellerois le principal Baron, si je voulois me servir des termes de la langue féodale. On m'a dit qu'à la mort d'un Insulaire, sa succession entiere appar-

tient au Roi ; que le Monarque eſt néanmoins dans l'uſage de la donner au fils aîné du défunt, à condition que celui-ci pourvoira aux beſoins du reſte des enfans. Le fils du Roi n'enleve pas à ſon Pere, comme à *O-Taïti*, dès le moment où il vient au monde, le titre & les honneurs de la Royauté ; mais il en hérite : en ſorte que la forme du Gouvernement eſt monarchique & héréditaire. 1777. Juillet.

» L'ordre de la ſucceſſion à la Couronne, n'a pas été interrompu depuis aſſez long-temps ; car nous avons eu occaſion d'apprendre que les Futtafaihes (Poulaho eſt un ſurnom, par lequel on diſtingue le Monarque du reſte de la Famille Royale) ſont ſur le Trône, en ligne directe, depuis cent trente-cinq ans au moins. Nous leur demandâmes un jour, ſi le ſouvenir de l'arrivée des vaiſſeaux de Taſman s'étoit perpétué parmi eux, & nous reconnûmes que cette hiſtoire ſe tranſmettoit de race en race, avec une exactitude qui prouve qu'on peut compter quelquefois ſur les traditions orales ; ils nous décrivirent les deux vaiſſeaux, qu'ils comparoient aux nôtres ; ils indiquerent le lieu du mouillage ; ils ajouterent que la relâche des bâtimens étrangers avoit été de peu de jours, & qu'ils étoient partis pour *Annamooka* : afin de nous inſtruire de l'époque de ce voyage, ils nous dirent le nom du Futtafaihe, Prince avancé en âge, qui régnoit

1777. Juillet.

alors, & de ceux qui lui avoient ſuccédé juſqu'à Poulaho, le cinquieme Roi, à compter de cette époque.

» D'après ce que nous avons dit du Roi actuel, il eſt naturel de penſer qu'il ſe trouve le premier perſonnage de ces Iſles; nous avons vu cependant des choſes qui ne nous permettent pas de le croire, & nous en fûmes très-ſurpris. Latooliboolo, qu'on m'avoit indiqué comme le Roi, lorſque j'arrivai à *Tongataboo* en 1773, & trois femmes, ſont, à quelques égards, ſupérieurs à Poulaho. Nous demandâmes ce qu'étoient donc ces perſonnages extraordinaires, diſtingués par le nom & le titre de *Tammaha* (*a*) : on nous répondit que le dernier Roi, pere de Poulaho, avoit une ſœur d'un rang égal au ſien, & plus âgée que lui; que cette ſœur eut un fils & deux filles, d'un homme qui arriva de l'Iſle de *Feejee*, & que ces trois enfans, ainſi que leur mere, étoient ſupérieurs au Roi en dignité. Nous nous efforçâmes en vain de découvrir la cauſe de cette prééminence ſinguliere des *Tammaha*; nous ne pûmes ſavoir que les détails généalogiques, dont je viens de parler. La mere, & une des filles, réſi-

(*a*) *Tamoloa* ſignifie Chef dans le dialecte de *Hamao*, & en changeant une ſeule lettre, dont l'articulation n'eſt pas très-marquée, on fait *Tammaha*.

doient à *Vavaoo* : le fils appelé Latooliboolo, & une seconde fille nommée Moungoula-Kaippa, demeuroient à *Tongataboo* ; la troisieme fille dîna avec moi le 21 Juin, comme je l'ai raconté plus haut. Le lecteur se souvient que le Roi ne voulut point manger devant elle ; que la Princesse n'eut pas la même réserve ; que Poulaho lui toucha le pied, & lui rendit d'ailleurs les hommages qu'il recevoit des autres Insulaires. Nous n'avons jamais eu occasion de lui voir donner ces marques de respect à Latooliboolo ; mais nous l'avons vu interrompre son repas, & faire éloigner les alimens, lorsque Latooliboolo venoit le trouver. Latooliboolo envahissoit à sa fantaisie les propriétés des vassaux du Roi ; cependant, à la cérémonie appelée *Natche*, il n'eut que le rang des Chefs ordinaires. Ses compatriotes le croyoient fou, & plusieurs de ses actions annonçoient de la démence. On me montra à *Eooa* beaucoup de terres qui lui appartenoient ; je rencontrai un jour son fils encore enfant, il portoit le même titre que le pere. Le fils du plus grand Prince de l'Europe, n'est pas plus caressé, & n'est pas servi avec plus de complaisance que l'étoit cet enfant.

1777. Juillet.

» La langue des *Isles des Amis* a la plus grande affinité avec les idiomes de la *Nouvelle-Zélande*, de *Wateeoo* & de *Mangeea*, & par conséquent avec celui d'*O-Taïti* & des *Isles de la Société*.

1777. Juillet.

Elle emploie, en bien des occaſions, les mêmes mots que le dialecte de l'Iſle des *Cocos*, ainſi qu'on le voit par le vocabulaire qu'en ont rapporté le Maire & Schouten (*a*). La prononciation differe ſouvent beaucoup, il eſt vrai, de celle de la *Nouvelle-Zélande* & d'*O-Taïti*; mais il y a un plus grand nombre de mots exactement les mêmes, ou ſi peu altérés, qu'on explique d'une maniere ſatisfaiſante leur origine commune. L'idiome des *Iſles des Amis* eſt aſſez riche, pour énoncer toutes les idées des Inſulaires; & nous avons eu des preuves multipliées, qu'il s'adapte aiſément au chant ou au récitatif; qu'il eſt même aſſez harmonieux dans la converſation. Ses élémens ſont peu nombreux, ſi nous pouvons en

(*a*) Ce Vocabulaire ſe trouve à la fin du ſecond Volume de la Collection des Voyages de Dalrymple; l'Équipage de Taſman voulut employer les mots de ce Vocabulaire en parlant aux Naturels d'*Amſterdam* ou de *Tongataboo*, & il ne put ſe faire entendre. Cette remarque eſt digne d'attention; elle montre que pour établir l'affinité, ou le défaut d'affinité des Langues des différentes Iſles de la Mer Pacifique, on doit faire valoir avec réſerve les argumens tirés des faits rapportés dans les Journaux des Navigateurs, dont la relâche a été auſſi courte que celle de Taſman, & même dans ceux de la plupart des Navigateurs qui l'ont ſuivi. Perſonne n'oſera dire qu'un Naturel de l'Iſle des *Cocos* & un Habitant de *Tongataboo*, ne s'entendroient pas. Quelques-uns des mots de l'idiome de l'Iſle de *Horn*, autre Terre découverte par Schouten, appartiennent auſſi au dialecte de *Tongataboo*. Voyez la Collection de Dalrymple.

juger d'après nos foibles connoissances, & quelques-unes de ses regles se trouvent conformes à celles des idiomes perfectionnés : nous y observâmes, par exemple, les différens degrés de comparaison dont se sert le Latin; mais nous n'y apperçûmes pas de variétés dans les terminaisons des Noms & des Verbes. 1777. Juillet.

» Nous sommes venus à bout de recueillir trois ou quatre cents mots; &, parmi ces mots, il y en a qui expriment les nombres jusqu'à cent mille : les Naturels ne comptent jamais par-delà ce terme. Il paroît qu'ils en sont incapables; car nous observâmes qu'arrivés à ce point, ils se servent ordinairement d'un mot qui désigne un nombre indéfini «.





LIVRE TROISIEME.

Relâche à O-TAÏTI & aux Isles de la SOCIÉTÉ ; suite du Voyage jusqu'à notre arrivée sur la côte d'AMÉRIQUE.

M. COOK quitta les *Isles des Amis* le 17 Juillet;
1777. 8 Août. il découvrit le 8 Août, un Isle sur laquelle il ne mouilla point. Il ne crut pas devoir s'exposer à perdre l'avantage d'un vent favorable, afin d'examiner une Isle qui lui paroissoit de peu d'importance. Il n'avoit pas besoin de rafraîchissemens, & son arrivée aux Isles de la *Société* ayant déjà été si retardée par des contre-temps imprévus, il vouloit éviter tout ce qui pourroit prolonger ce délai.

Cette Isle gît par 23^{d} $25'$ de latitude Sud, & 210^{d} $37'$ de longitude Orientale.

M. Cook donne sur cette Terre & ses Habitans, quelques détails que nous supprimons.

12. Il découvrit l'Isle d'*O-Taïti* le 12.

Relâche à O-Taïti. Récit de ce qui se passa dans cette Isle durant le séjour des Anglois, & détails sur les mœurs des Habitans, &c. Description d'un sacrifice humain, dont M. Cook fut témoin.

1777. Août.

» Du moment où nous approchâmes de l'Isle, dit M. Cook, plusieurs pirogues, conduites chacune par deux ou trois hommes, prirent la route des vaisseaux; mais comme ces Insulaires étoient des classes inférieures, Omaï ne fit point attention à eux. Les Naturels ne le regarderent pas avec plus d'empressement, & ils ne semblerent pas même s'appercevoir qu'il fût un de leurs compatriotes; ils lui parlerent néanmoins quelque temps. Enfin nous vîmes arriver un Chef, appelé *Ootee*, que j'avois connu autrefois; il étoit beau-frere d'Omaï, & il se trouvoit par hasard dans cette partie de l'Isle; trois ou quatre personnes, qui toutes avoient connu Omaï, avant qu'il s'embarquât sur le bâtiment du Capitaine Furneaux, l'accompagnoient. Leur entrevue n'eut rien de sensible ou de remarquable; ils montrerent, au contraire, une indifférence parfaite, jusqu'à ce qu'Omaï ayant amené son beau-frere dans la grand'chambre, ouvrit la caisse qui renfermoit ses plumes rouges & lui en donna quelques-unes. Les Naturels, qui étoient sur le pont, apprirent cette grande nouvelle, & les affaires

1777. Août.

changerent tout de ſuite de face; Ootee qui vouloit à peine parler à Omaï, le ſupplia de permettre qu'ils fuſſent *Tayos* (*a*), & qu'ils changeaſſent de nom. Omaï accepta cet honneur; &, pour témoigner ſa reconnoiſſance, il fit un préſent de plumes rouges à Ootee, qui envoya chercher à terre un cochon qu'il deſtinoit à ſon nouvel Ami. Chacun de nous ſentit que ce n'étoit pas Omaï, mais ſes richeſſes, qu'aimoient les Inſulaires: s'il n'eût point étalé devant eux ſes plumes rouges, qui ſont les choſes les plus eſtimées dans l'Iſle, je crois qu'ils ne lui auroient pas même donné une noix de coco. C'eſt ainſi que ſe paſſa la premiere entrevue d'Omaï avec ſes compatriotes; j'avoue que je m'y étois attendu, mais j'eſpérois toujours qu'avec les tréſors dont la libéralité de ſes amis d'*Angleterre* l'avoit chargé, il deviendroit un perſonnage important; que les Chefs les plus diſtingués des diverſes Iſles de la *Société* le reſpecteroient & lui feroient leur cour. Cela ſeroit ſurement arrivé, s'il avoit mis quelque prudence dans ſa conduite; mais il fut loin de mériter cet éloge: je ſuis fâché de dire qu'il fit trop peu d'attention aux avis multipliés de ceux qui lui vouloient du bien, & qu'il ſe laiſſa duper par tous les fripons du pays.

(*a*) Amis.

1777. Août.

» Les Naturels avec lesquels nous causâmes, durant cette journée, nous apprirent que deux vaisseaux avoient relâché, à deux reprises différentes, dans la baie d'*Oheitepeha*, depuis mon départ en 1774; & qu'ils en avoient reçu des animaux pareils à ceux qui se trouvoient sur mon bord. Des recherches ultérieures me firent connoître que ces bâtimens étrangers leur avoient laissé des cochons, des chiens, des chevres, un taureau, & le mâle d'un autre quadrupede, dont nous ne pûmes deviner l'espece, sur la description imparfaite qu'on nous en donna. Ils nous dirent que ces vaisseaux étoient venus d'un port appelé *Reema*; nous conjecturâmes qu'il s'agissoit de *Lima*, Capitale du *Pérou*, & que les bâtimens étoient Espagnols. On nous informa aussi, que les étrangers avoient construit une maison, durant leur premiere relâche, & qu'ils avoient laissé dans l'Isle quatre hommes; savoir, deux Prêtres, un Domestique, & une quatrieme personne, appelée *Mateema*, qui fut souvent l'objet de la conversation; qu'ils avoient emmené quatre des Naturels; que les deux bâtimens étoient revenus environ dix mois après; qu'ils avoient ramené deux des O-Taïtiens, les deux autres étoient morts à *Lima*; qu'au bout d'un séjour de peu de durée, ils embarquerent leurs compatriotes, mais que la maison bâtie par eux subsistoit encore.

1777. Août. 13.

» Les amis d'Omaï publierent dans l'Isle qu'il y avoit des plumes rouges à bord de nos vaisseaux, & cette importante nouvelle excita les désirs de tout le monde : le lendemain, dès le point du jour, nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues, remplies d'Insulaires, qui apportoient au marché des cochons & des fruits. Une quantité de plumes aussi peu considérables, que celle qu'on tire d'une mésange, nous procura d'abord un cochon du poids de quarante ou cinquante livres; mais presque tous les hommes des vaisseaux, ayant en propre une pacotille quelconque de cette marchandise précieuse, sa valeur diminua de cent pour cent avant la nuit. Après cette diminution de prix, les échanges continuoient néanmoins à nous être fort avantageux, & les plumes rouges l'emporterent toujours sur chacun des autres articles. Quelques-uns des Naturels ne vouloient échanger un cochon que contre une hache; mais les clous, les grains de verre, & les bagatelles de cette espece, qui avoient une si grande vogue dans nos voyages antérieurs, étoient alors si méprisés, qu'ils attiroient à peine les regards d'un petit nombre de personnes.

» Il y eut peu de vent durant toute la matinée, & nous ne mouillâmes qu'à neuf heures dans la baie. La sœur d'Omaï arriva à bord peu de temps après. Je vis, avec un extrême plaisir, qu'ils se donne-

rent l'un & l'autre, des marques de la plus tendre affection; il est plus aisé de concevoir, que de décrire leur bonheur. 1777. Août.

» Lorsque cette scene attendrissante fut terminée, je descendis à terre avec Omaï. Je voulois sur-tout, faire une visite à un homme, que mon ami me peignoit comme un personnage bien extraordinaire; car, à l'en croire, c'étoit le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes assis sous un de ces abris qu'offrent ordinairement leurs plus grandes pirogues. Il étoit avancé en âge, il avoit perdu l'usage de ses membres, & on le portoit sur une civiere. Quelques Insulaires l'appeloient *Olla* ou *Orra*, nom du Dieu de *Bolabola*; mais son véritable nom étoit Etary. D'après ce qu'on m'en avoit dit, je comptois que le peuple lui prodigueroit une sorte d'adoration religieuse; mais, excepté de jeunes bananiers, placés devant lui & en dessus du pavillon sous lequel il étoit, je n'apperçus rien qui le distinguât des autres Chefs. Omaï lui présenta une touffe de plumes rouges, liées à l'extrémité d'un petit bâton; &, lorsqu'il eut causé quelques momens, sur des choses indifférentes, avec ce prétendu Dieu de *Bolabola*, il remarqua une vieille femme, la sœur de sa mere, qui se précipita à ses pieds, & qui les arrosa de larmes de joie.

» Je le laissai, avec sa tante, au milieu d'un

1777. Août.

cercle nombreux d'Insulaires, qui s'étoient rassemblés autour de lui, & j'allai examiner la maison qu'on m'assuroit avoir été bâtie par les Espagnols. Je la trouvai à peu de distance de la greve : les bois qui la composoient, me parurent avoir été amenés dans l'Isle tout préparés ; car chacun d'eux portoit un numéro. Elle étoit divisée en deux petites chambres : je remarquai, dans la seconde, un bois de lit, une table, un banc, de vieux chapeaux, & d'autres bagatelles, que les Naturels sembloient conserver soigneusement : ils ne prenoient pas moins de soin de la maison, qui étoit revêtue d'un hangar, & qui n'avoit point été endommagée par le temps. Le pourtour étoit rempli d'écoutilles, qui laissoient un passage à l'air ; peut-être étoient-ce des meurtrieres, par où les Espagnols vouloient tirer des coups de fusil, si jamais on les attaquoit. Il y avoit, assez près de la façade, une croix de bois, dont la branche transversale présentoit l'inscription suivante :

CHRISTUS VINCIT.

» Je lus sur la branche verticale :

CAROLUS III. IMPERATOR. 1774.

» Afin de conserver la mémoire des voyages

antérieurs faits par les Anglois, je gravai ſur l'autre côté de la croix : 1777. Août.

GEORGIUS TERTIUS, REX,
ANNIS 1767,
1769, 1773, 1774 *ET* 1777.

» Les Naturels nous montrerent, aux environs de la croix, le tombeau du Commandant des deux vaiſſeaux, qui mourut durant la premiere relâche : ils l'appeloient *Oreede*. Quels que puiſſent être les motifs des Eſpagnols en abordant ſur cette Iſle, ils me paroiſſent s'être donné beaucoup de ſoins pour ſe rendre agréables aux Habitans, qui nous en parlerent dans toutes les occaſions, avec une eſtime & un reſpect extrêmes.

» Excepté le perſonnage extraordinaire, dont j'ai fait mention, je ne rencontrai point de Chef d'importance durant ma promenade. Waheiadooa, Souverain de *Tiaraboo*, nom que porte cette partie de l'Iſle, étoit abſent. Je reconnus enſuite qu'il avoit le même nom que le Chef que j'y vis dans mon ſecond Voyage ; que ce n'étoit cependant pas le même homme, mais ſon frere, âgé d'environ dix ans, lequel étoit monté ſur le trône vingt mois avant notre arrivée, après la mort de ſon aîné. Nous apprîmes auſſi que la célebre Oberea

1777. Août. ne vivoit plus, & qu'Otoo & tous nos autres Amis se portoient bien.

» A mon retour, je trouvai Omaï, entretenant une compagnie nombreuse, & j'eus bien de la peine à l'emmener à bord, où j'avois une affaire importante à régler.

» Je savois qu'*O-Taïti*, & les Isles voisines, nous fourniroient, en abondance, des noix de coco, dont l'excellente liqueur peut tenir lieu de toutes les boissons artificielles; & je désirois beaucoup retrancher le grog de l'Equipage, durant notre séjour ici. Mais, en supprimant cette boisson favorite des Matelots, sans leur en parler, je pouvois exciter un murmure général; & je crus qu'il étoit à propos de les assembler. Je les assemblai en effet, & je leur exposai le but de notre voyage, & l'étendue des opérations que nous avions encore à faire. Voulant leur inspirer du courage & de la gaieté, je leur rappelai les récompenses offertes par le Parlement, aux sujets de Sa Majesté, qui découvriront, les premiers, dans l'hémisphere septentrional, de quelque côté que ce soit, une communication entre l'Océan Atlantique & la Mer Pacifique, ou à ceux qui pénétreront au-delà du quatre-vingt-neuvieme degré de latitude Nord. Je leur dis que je ne doutois pas de leur bonne volonté; qu'ils feroient surement tous leurs efforts pour mériter l'une de

ces

ces récompenſes, & même toutes les deux ; mais que, pour avoir plus de moyens de réuſſir, il falloit ménager, avec une économie extrême, nos munitions & nos vivres, & principalement les derniers, puiſque, ſelon les apparences, nous ne pourrions pas en embarquer de nouveaux, après notre départ des *Iſles de la Société*. Pour donner encore plus de poids à mes argumens, je leur obſervai qu'il étoit impoſſible de gagner, cette année, les hautes latitudes ſeptentrionales, & que notre expédition excéderoit, au moins d'une année, la durée ſur laquelle nous avions compté d'abord. Je les priai de ſonger aux obſtacles & aux difficultés que nous rencontrerions inévitablement, & à tout ce qu'ils auroient à ſouffrir d'ailleurs, s'il devenoit néceſſaire de diminuer leurs rations, ſous un climat froid. Je les exhortai à peſer ces ſolides raiſons, à voir s'il ne valoit pas mieux être prudens de bonne heure, que de courir les riſques de n'avoir point de liqueurs fortes, dans un temps où elles leur ſeroient le plus utiles ; s'ils ne devoient pas conſentir qu'on retranchât leur grog, maintenant que nous avions du jus de coco pour le remplacer ; j'ajoutai qu'après tout, je les laiſſois les maîtres de prononcer ſur ce point.

1777. Août.

» J'eus la ſatisfaction de voir qu'ils ne délibérerent pas un moment ; ils approuverent mon projet

d'une voix unanime & ſans faire aucune objection.
1777. Août. J'ordonnai au Capitaine Clerke de propoſer la même choſe à ſon Equipage, qui s'impoſa d'auſſi bon cœur la même abſtinence. On ne ſervit donc plus de grog, excepté les Samedis au ſoir; nous en donnions ces jours-là une ration entiere à nos gens, afin qu'ils puſſent boire à la ſanté de leurs amies d'*Angleterre*, & que les jolies filles d'*O-Taïti* ne leur fiſſent pas oublier tout-à-fait leurs anciennes liaiſons.

14. » Le lendemain, nous commençâmes quelques travaux indiſpenſables; on examina les proviſions, on ôta les tonneaux de bœuf ou de porc, & le charbon, du lieu qu'ils occupoient, & on mit du leſt en leur place; on calfata les vaiſſeaux, qui en avoient grand beſoin; car notre derniere traverſée avoit produit beaucoup de voies d'eau. J'envoyai à terre le taureau, les vaches, les chevaux & les moutons, & je chargeai deux hommes de les ſurveiller au milieu des pâturages. Je ne voulois laiſſer aucun de nos quadrupedes, dans cette partie de l'Iſle.

15. 16. » La pluie fut preſque continuelle le 15 & le 16. Les Inſulaires, néanmoins, vinrent nous voir de tous les cantons, car la nouvelle de notre arrivée ſe répandit promptement. Waheiadooa, qui ſe trouvoit très-éloigné du lieu de notre mouillage, la ſut bientôt; & l'après-dînée du 16, un Chef

appelé Etorea, qui lui servoit de tuteur, m'apporta deux cochons de sa part : il m'avertit que le Prince lui-même arriveroit le lendemain. Il ne me trompa point, car le 17 au matin, je reçus un message de Waheiadooa qui m'instruisoit de son arrivée, & qui me prioit de descendre à terre. Nous nous préparâmes Omaï & moi, à lui faire une visite dans toutes les formes. Omaï, aidé de quelques-uns de ses amis, s'habilla, non à la maniere Angloise, ni à celle d'*O-Taïti* ou de *Tongataboo*, ni même à celle d'aucun pays du monde; car il se composa un vêtement bizarre de tout ce qu'il avoit d'habits. 1777. Août. 17.

» Nous allâmes voir d'abord Etary, qui nous accompagna sur sa civiere, dans une grande maison où on l'assit; nous nous assîmes à côté de lui, & je fis étendre devant nous une piece d'étoffe de *Tongataboo*, sur laquelle je mis les présens que j'apportois. Waheiadooa entra bientôt, suivi de sa mere, & de plusieurs grands personnages, qui se placerent tous à l'autre extrémité de l'étoffe, en face de nous. Un homme assis près de moi, prononça un discours composé de phrases courtes & détachées; ceux qui l'environnoient, lui en soufflerent une partie. Un autre Insulaire, qui étoit de la bande opposée, & qui se trouvoit près du Chef, lui répondit. Etary parla ensuite, & Omaï après lui : un Orateur répondit à tous deux :

1777. Août.

ces discours roulerent uniquement sur mon arrivée, & sur mes liaisons avec les Naturels. L'Insulaire, qui harangua le dernier, me dit entre autres choses, que les hommes de *Reema*, c'est-à-dire, les Espagnols, avoient recommandé de ne pas me laisser entrer dans la baie d'*Oheitepeha*, si j'abordois de nouveau sur cette Isle qui leur appartenoit; que, loin de souscrire à cette requête, il étoit autorisé à me céder formellement la Province de *Tiaraboo*, & tout ce qu'elle renferme : d'où il résulte que ces peuplades ont une sorte de politique, & qu'ils savent s'accommoder aux circonstances. Enfin Waheiadooa vint m'embrasser, à l'instigation des gens de sa suite, &, pour confirmer ce traité d'amitié, il me donna son nom & il prit le mien. Lorsque la cérémonie fut terminée, je l'emmenai dîner à bord, ainsi que ses Amis.

» Omaï avoit préparé un *maro* composé de plumes rouges & jaunes, qu'il vouloit donner à O-Too, Roi de l'Isle entiere; &, vu le pays où nous nous trouvions, c'étoit un présent d'une très-grande valeur. Je lui dis tout ce que je pus, pour l'empêcher de montrer alors son *maro*; je lui conseillai de le garder à bord, jusqu'à ce qu'il eût une occasion de le présenter lui-même au Monarque. Mais il avoit trop bonne opinion de l'honnêteté & de la fidélité de ses compatriotes,

pour profiter de mon conseil. Il imagina de l'apporter à terre, & de le remettre à Waheiadooa, en chargeant celui-ci de l'envoyer à O-Too, & de le prier d'ajouter ces plumes au *Maro* royal. Il crut que cet arrangement seroit agréable aux deux Chefs : il se trompoit beaucoup ; l'un d'eux, dont il devoit rechercher la faveur avec le plus grand soin, fut très-blessé, & il ne se fit pas un ami de l'autre. Ce que j'avois prévu arriva : Waheiadooa garda le *maro*, il n'envoya à O-Too qu'un petit nombre de plumes, & il se réserva plus des dix-neuf vingtiemes de ce magnifique présent. 1777. Août.

» Le 19, Waheiadooa me donna dix ou douze cochons, des fruits & des étoffes. Nous tirâmes le soir des feux d'artifice, qui étonnerent & amuserent une assemblée nombreuse. 19.

» Le même jour, quelques-uns de nos Messieurs trouverent, dans leurs promenades, un édifice, auquel ils donnoient le nom de Chapelle Catholique. Il ne sembloit pas qu'on pût en douter, d'après ce qu'ils disoient ; car ils décrivoient l'autel, & tout ce qu'on voit dans un Temple de cette espece. Ils observoient néanmoins que deux hommes chargés de la garde du Temple, ne voulurent pas leur permettre d'y entrer ; je pensai qu'ils pouvoient s'être mépris, & j'eus la curiosité de m'assurer de ce fait par moi-même.

1777. Août.

L'édifice, qu'ils prenoient pour une Chapelle Catholique, étoit un *Toopapaoo*, où l'on tenoit ſolennellement expoſé le corps du prédéceſſeur de Waheiadooa. Le Toopapaoo ſe trouvoit dans une maiſon aſſez étendue qu'environnoit une paliſſade peu élevée ; il étoit d'une propreté extraordinaire, & il reſſembloit à un de ces petits pavillons ou abris, que portent les grandes pirogues du pays. Peut-être avoit-il été originairement employé à cet uſage. Les étoffes & les nattes de différentes couleurs, qui le couvroient & qui flottoient ſur les bords, produiſoient un joli effet : on y voyoit, entre autres ornemens, un morceau de drap écarlate, de quatre ou cinq verges de longueur, que les Inſulaires avoient ſûrement reçu des Eſpagnols. Ce drap, & quelques glands de plumes que nos Meſſieurs ſuppoſerent de ſoie, leur donnerent l'idée d'une Chapelle Catholique; leur imagination ſuppléa à ce qui manquoit d'ailleurs; &, s'ils n'avoient pas été inſtruits auparavant du ſéjour des Eſpagnols, ils n'auroient jamais fait une pareille mépriſe. Je jugeai que les Naturels apportoient chaque jour à ce ſanctuaire, des offrandes de fruits & de racines ; car il y avoit des fruits & des racines tout frais. Ils les dépoſoient ſur un *Whatta* (un Autel) placé en dehors de quelques paliſſades, qu'il n'eſt pas permis de franchir. Deux gardes

veilloient nuit & jour fur le Temple; ils devoient de plus le parer dans l'occafion : en effet, lorfque j'allai l'examiner une premiere fois, l'étoffe & les draperies étoient roulées; mais, à ma priere, ils le revêtirent de fes ornemens, après avoir pris eux-mêmes des robes blanches très-propres. Ils me dirent qu'on comptoit vingt mois depuis la mort du Chef.

1777. Août.

» Le 22, nous avions embarqué de l'eau, & achevé ceux de nos travaux que je crus indifpenfables; je fis ramener à bord le bétail & les moutons que j'avois envoyés dans les pâturages du pays, & je me difpofai à remettre en mer. 22.

» Le 23, au matin, tandis que les vaiffeaux démarroient, je defcendis à terre avec Omaï, afin de prendre conge de Waheiadooa. Nous caufions avec lui, lorfque l'un de ces enthoufiaftes fanatiques, qu'ils appellent *Eatooas*, parce qu'ils les croient remplis de l'efprit de la Divinité, vint fe placer devant nous. Ses paroles, fa démarche & fon maintien annonçoient un fou; une quantité confidérable de feuilles de bananier enveloppoient fes reins, & compofoient tout fon vêtement; il parloit à voix baffe, & d'un ton fi criard, qu'il étoit difficile de l'entendre, du moins pour moi. Si j'en crois Omaï, qui difoit le comprendre parfaitement, il confeilloit au jeune Prince de ne pas me fuivre à 23.

1777. Août.

Matavai, projet de voyage dont je n'avois point été instruit, ou que je ne lui avois jamais proposé. L'*Eatooa* prédit de plus que les vaisseaux n'atteindroient pas *Matavai* ce jour-là : les apparences favorisoient sa prédiction, car il n'y avoit pas un souffle de vent; mais il se trompa. Pendant qu'il péroroit, il survint une ondée de pluie très-forte, qui obligea tout le monde à chercher un asile; quant à lui, l'orage ne parut point l'affecter; il continua à brailler autour de nous, l'espace d'environ une demi-heure, & il se retira. Personne ne fit attention à ses propos; & les gens du pays se moquerent beaucoup de ses extravagances. Je demandai à Waheiadooa, ce que c'étoit qu'un pareil original, s'il étoit de la classe des *Earees* ou de celle des *Towtows* : le Chef me répondit qu'il étoit *Taata-Eno*, c'est-à-dire, un méchant homme. Malgré la mauvaise opinion qu'on avoit de ce Prophete, malgré le dédain qu'on lui témoignoit, la superstition maîtrise les Insulaires, au point de les rendre intimement convaincus, que les insensés de cette espece possedent l'esprit de la Divinité. Omaï paroissoit bien instruit sur cette matiere; il m'assura que, durant leurs accès, ils ne connoissent personne, pas même leurs intimes amis; que s'ils ont des richesses, ils les distribuent au public, à moins qu'on n'ait soin de les leur ôter; que lorsqu'ils

reprennent leurs ſens, ils demandent ce que ſont devenues les choſes, dont ils ont fait des largeſſes, peu de minutes auparavant; qu'ils ne ſemblent pas conſerver le moindre ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé pendant leur accès. 1777. Août.

» Je fus à peine de retour, qu'il s'éleva une briſe légere de l'Eſt; nous mîmes à la voile, & nous gouvernâmes ſur la baie de *Matavai*, où la *Réſolution* mouilla dans la ſoirée. La *Découverte* n'y arriva que le lendemain, en ſorte que la moitié de la prédiction du fou s'accomplit.

» O-Too, Roi de l'Iſle entiere d'*O-Taïti*, ſuivi d'une multitude de pirogues remplies de Naturels, arriva d'*Oparre*, lieu de ſa réſidence, à neuf heures du matin; &, après avoir débarqué ſur la pointe *Matavai*, il m'avertit, par un exprès, qu'il déſiroit beaucoup de me voir. Je deſcendis à terre accompagné d'Omaï, & de pluſieurs de mes Officiers. Je m'approchai tout de ſuite du Monarque, & je le ſaluai. Omaï ſe jetta à ſes pieds, & embraſſa ſes genoux; il avoit eu ſoin de mettre ſon plus bel habit, & il ſe conduiſit de la maniere la plus reſpectueuſe & la plus modeſte. On fit cependant peu d'attention à lui: l'envie eut peut-être quelque part à ce froid accueil. Il offrit au Roi une groſſe touffe de plumes rouges, & deux ou trois verges de drap d'or. De mon côté, je donnai au Prince un vêtement de belle toile,

1777. Août.

un chapeau bordé d'or, des outils, &c, ce qui étoit plus précieux encore, des plumes rouges, & un des bonnets que portent les Naturels des *Iſles des Amis.*

» Le Roi & la Famille Royale m'accompagnerent à bord, ſuivis de pluſieurs pirogues chargées de toutes eſpeces de proviſions, en aſſez grande abondance pour nourrir une ſemaine les Equipages des deux vaiſſeaux. Les divers membres de la Famille Royale indiquoient telle portion qu'ils avoient fournie, & je leur fis à chacun un préſent; c'étoit là ce qu'ils vouloient. La mere du Roi, qui ne s'étoit point trouvée à la premiere entrevue, arriva près de nous bientôt après; elle apportoit des proviſions & des étoffes, qu'elle diſtribua à Omaï & à moi. Quoique Omaï eût d'abord attiré foiblement les regards, les Inſulaires rechercherent ſon amitié, dès qu'ils connurent ſes richeſſes. J'entretins cette diſpoſition, autant que je le pus, car je déſirois le fixer près d'O-Too. Comme j'avois deſſein de laiſſer dans cette Iſle, tous les animaux que j'amenois d'*Europe*, je penſai qu'il ſeroit en état de diriger un peu les Habitans, ſur les ſoins qu'ils en devoient prendre, & ſur l'uſage auquel ils pouvoient les employer: je prévoyois d'ailleurs que plus il ſeroit éloigné de ſa patrie, plus il ſeroit conſidéré. Malheureuſement le pauvre Omaï ne profita point de mon

1777. Août.

avis, & il se conduisit avec tant d'imprudence qu'il ne tarda pas à perdre l'amitié d'O-Too, & de tous les O-Taïtiens d'un rang distingué. Il ne fréquenta que des vagabonds & des étrangers, qui cherchoient sans cesse à le duper; &, si je n'étois pas intervenu à propos, ils l'auroient dépouillé complétement. Il s'attira la malveillance des principaux Chefs, qui s'apperçurent qu'ils n'obtenoient pas de moi, ou de mes gens, des articles aussi précieux que ceux dont Omaï faisoit présent aux gens du peuple ses camarades.

» Dès que nous eûmes dîné, je reconduisis O-Too à *Oparre*; je pris avec moi les volailles dont je voulois enrichir cette terre. J'emportai un paon & sa femelle, que Mylord Besboroug avoit eu la bonté de m'envoyer pour les O-Taïtiens, peu de jours avant mon départ de *Londres*, un cop d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Je déposai toutes ces volailles à *Oparre*, & je les donnai à O-Too : elles couvoient déjà, lorsque nous quittâmes l'Isle. Nous y trouvâmes une oie mâle, dont le Capitaine Wallis avoit fait présent à Oberea, plusieurs chevres, & le taureau Espagnol qu'on tenoit attaché à un arbre près de la maison d'O-Too. Je n'ai jamais vu un plus bel animal de cette espece. Il appartenoit alors à *Etary*, & on l'avoit amené d'*Oheite*-

1777. Août. *peha* dans cet endroit, afin de l'embarquer pour *Bolabola*; mais je ne puis concevoir comment on étoit venu à bout de le transporter sur une des pirogues du pays. Au reste, si nous n'étions pas arrivés à *O-Taïti*, il eût été bien inutile, car il manquoit de vaches. Les Naturels nous dirent qu'il y avoit des vaches à bord des vaisseaux Espagnols, & que le Capitaine les rembarqua; je ne le crois point; je supposerai plutôt que les vaches étoient mortes, durant la traversée. 25. Le lendemain, j'envoyai à ce taureau les trois vaches que j'avois à bord; je fis également conduire dans la baie de *Matavai*, le taureau, le cheval, la jument & les moutons que je destinois aux O-Taïtiens.

» Je me trouvai débarrassé d'un soin très-incommode. Il est difficile de concevoir la peine & l'embarras, que me causa le transport de ces animaux: mais, satisfait d'avoir pu remplir les vues bienfaisantes de Sa Majesté, qui vouloit enrichir deux peuplades si dignes d'intérêt, je me crus bien dédommagé de toutes les inquiétudes, auxquelles j'avois été en proie, tant qu'il resta quelque chose à faire sur cet objet secondaire de mon voyage.

» Comme je me proposois de relâcher quelque temps ici, on établit les deux Observatoires sur la pointe *Matavai* : on dressa, aux environs, deux tentes où devoient coucher les soldats de

garde, & ceux de nos gens qu'il conviendroit de laiſſer à terre. Je donnai le commandement de ce poſte à M. King, qui ſe chargea en même temps, de ſuivre les obſervations néceſſaires, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps, *&c.* Durant notre ſéjour à *O-Taïti*, nous nous occupâmes de divers ouvrages devenus indiſpenſables. On porta à terre le grand mât de la *Découverte*, & on le répara ſi bien, qu'il paroiſſoit ſortir du chantier : on répara également nos voiles & nos futailles; on calfata les vaiſſeaux, & on examina les agrès; on inſpecta auſſi le biſcuit que nous avions en caiſſes, & j'eus le plaiſir d'apprendre qu'il y en avoit peu d'endommagé. 1777. Août.

» Le 26, je fis défricher une piece de terre, où je plantai pluſieurs graines de jardinage, & quelques arbres fruitiers : je ſuis perſuadé que les Naturels en prendront peu de ſoin. Au moment où nous partîmes, les melons, les patates, pouſſoient de maniere à me donner les plus grandes eſpérances. J'avois apporté, des *Iſles des Amis*, pluſieurs plants de shaddeks; je les mis auſſi dans le jardin que je venois de former. Mes graines & mes arbres ne manqueront pas de réuſſir, à moins que la curioſité prématurée des O-Taïtiens, qui a détruit un cep de vigne planté par les Eſpagnols à *Oheitepeha*, n'arrête leur développement. Quelques Inſulaires s'aſſemblerent pour goûter les premiers raiſins que porta la vigne, 26.

1777. Août.

& les grappes ſe trouvant encore aigres, ils jugerent que c'étoit une eſpece de poiſon, & ils réſolurent unanimement de fouler aux pieds le cep. Omaï ayant rencontré ce cep par haſard, fut enchanté de ſa découverte; car il étoit perſuadé que s'il avoit une fois des raiſins, il lui ſeroit aiſé de faire du vin. Il ſe hâta d'en couper pluſieurs tiges, qu'il vouloit emporter dans ſa patrie; nous taillâmes le cep qui n'étoit pas déraciné, & nous foſſoyâmes le terrain dans les environs. Il eſt probable que les Habitans de l'Iſle, devenus plus ſages par les inſtructions d'Omaï, laiſſeront mûrir le fruit, & qu'ils ne le condamneront plus d'une maniere ſi précipitée.

» Quarante-huit heures après notre arrivée dans la baie de *Matavai*, nous reçûmes la viſite de nos anciens amis, dont parle la Relation de mon ſecond Voyage. Aucun d'eux ne ſe préſenta les mains vides, & nous eûmes des proviſions par-delà ce qu'il nous en falloit; ce qui nous fit encore plus de plaiſir, nous ne craignions point d'épuiſer l'Iſle, où nous appercevions de toutes parts une multitude intariſſable de productions & d'animaux propres à notre ſubſiſtance.

» L'un des Naturels, que les Eſpagnols avoient emmené à *Lima*, vint nous voir également; on ne pouvoit, à ſes manieres & à ſon extérieur, le diſtinguer du reſte de ſes compatriotes. Il ſe

ſouvenoit cependant de quelques mots Eſpagnols qu'il avoit appris & qu'il prononçoit très-mal : il répétoit ſur-tout fréquemment, *ſi ſennor ;* & lorſque nous nous approchions de lui, il ne manquoit pas de ſe lever, & de ſe faire entendre le mieux qu'il pouvoit avec ſon petit vocabulaire Européen. 1777. Août.

» Nous rencontrâmes auſſi le jeune homme que nous appelâmes autrefois Œdidee, mais dont le véritable nom eſt Heete-heete ; il s'étoit embarqué à *Ulietea*, en 1773, ſur mon vaiſſeau, & je l'avois ramené dans ſa patrie, en 1774, après l'avoir conduit aux *Iſles des Amis*, à la *Nouvelle-Zélande*, à l'Iſle de *Pâques* & aux *Marquiſes ;* traverſées qui durerent ſept mois. Il s'efforçoit, comme celui dont je viens de parler, de nous montrer ſa politeſſe, & de s'exprimer dans notre langue ; il diſoit ſouvent *yes*, *ſir*, *if you pleaſe ſir*. Heete-heete, qui a reçu le jour à *Bolabola*, étoit à *O-Taïti* depuis trois mois, &, ſelon ce que nous apprîmes, ſans autre deſſein que de ſatisfaire ſa curioſité, ou peut-être la paſſion de l'amour, qui anime tous les Habitans des Iſles de *la Société :* les Inſulaires qui voyagent d'une terre à l'autre, ne paroiſſent pas avoir d'autre but. Nous vîmes clairement qu'il préféroit à nos modes & à nos parures, celles de ſes compatriotes ; car lorſque je lui eus

1777. Août. donné des habits (*a*) que le Bureau de l'Amirauté m'avoit chargé de lui remettre, il les porta quelques jours, & il refusa ensuite d'en faire usage. Cet exemple & celui de l'O-Taïtien qui avoit été à *Lima*, prouvent bien la force de l'habitude, qui ramene l'homme aux manieres & aux coutumes qu'il a prises dans son enfance, & que le hasard est venu interrompre. Je suis tenté de croire qu'Omaï lui-même, malgré le changement absolu que sembloient avoir produit sur lui les mœurs Angloises, ne tardera pas à reprendre les vêtemens de son pays, ainsi qu'Œdidée, & l'O-Taïtien, conduit au *Pérou* par les Espagnols.

27. » Le 27, au matin, un homme arrivé d'*Oheitepeha*, nous dit que deux vaisseaux Espagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans cette baie, & pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, il montra un morceau de gros drap bleu, qu'il assuroit avoir reçu de l'un de ces bâtimens : le morceau d'étoffe étoit en effet presque neuf : il ajouta que Mateema montoit l'un des vaisseaux qui devoient se rendre à *Matavai* dans un jour ou deux. D'autres circonstances qu'il indiqua, rendoient sa nouvelle très-vraisemblable;

(*a*) Je lui donnai en outre une caisse d'outils, & quelques autres articles.

femblable; j'ordonnai au Lieutenant Williamfon de prendre un canot & d'aller examiner la baie d'*Oheitepeha*. Sur ces entrefaites, je mis les vaiffeaux en état de fe défendre : quoique l'*Angleterre* & l'*Efpagne* fuffent en paix à mon départ d'*Europe*, je fentis que la guerre pouvoit s'être déclarée depuis. Des recherches ultérieures me donnerent lieu de croire que le récit de l'arrivée des Efpagnols étoit faux, & M. Williamfon, qui fut de retour le lendemain, acheva de m'en convaincre; il me dit qu'il avoit débarqué à *Oheitepeha*, qu'il n'y avoit point vu de vaiffeaux, & que cette baie n'en avoit reçu aucun depuis mon départ en 1774. Les Habitans de la partie de l'Ifle où nous nous trouvions, nous déclarerent, dès le commencement, que c'étoit un menfonge inventé par les Naturels de *Tiaraboo*; mais nous ne pouvions deviner leurs vues : ils efpéroient peut-être que cette fauffe nouvelle nous détermineroit à quitter l'Ifle, & qu'ils priveroient ainfi la peuplade d'*Otaïti nooe*, des avantages réfultans du féjour de nos vaiffeaux. Les Habitans des deux parties de l'Ifle ont une inimitié invétérée les uns pour les autres.

1777. Août.

28.

» Du moment où nous arrivâmes à *Matavai*, l'atmofphere fut très-variable jufqu'au 29, & il tomba chaque jour plus ou moins de pluie. Nous ne pûmes prendre que le 29 des hauteurs cor- 29.

1777. Août.

respondantes du Soleil, pour déterminer le mouvement journalier du garde-temps. La même cause retarda le calfatage & les autres réparations dont les vaisseaux avoient besoin.

» Le soir, les Naturels se retirerent précipitamment des vaisseaux, & du poste que nous occupions à terre ; il nous fut impossible d'abord d'en deviner la raison : nous conjecturâmes, en général, qu'il y avoit eu quelque vol de commis, & qu'ils redoutoient notre vengeance. Je sus enfin ce qui étoit arrivé : l'un des Aides du Chirurgien pénétra dans l'intérieur du pays, pour y échanger quatre haches contre des curiosités ; l'Insulaire qu'il chargea de ses haches, profita d'un instant favorable, & il emporta des outils si précieux. Telle fut la cause de la retraite brusque de ses compatriotes ; O-Too lui-même & toute sa famille se joignirent aux fuyards ; &, après les avoir suivis deux ou trois milles, j'eus bien de la peine à les arrêter. Afin d'engager mes gens à se tenir mieux sur leurs gardes désormais, je résolus de ne faire aucune démarche pour obtenir la restitution des haches, & il me fut moins difficile de ramener les O-Taïtiens & de rétablir la tranquillité.

» Jusqu'ici O-Too & ses sujets ne s'étoient occupés que de nous ; mais des messagers d'*Eimeo*, ou, comme le disent plus souvent les Naturels,

de *Morea*, qui arriverent le lendemain, leur donnerent d'autres occupations; ils apprirent que les Habitans de cette Isle étoient en armes, que les partisans d'O-Too avoient été battus & obligés de se retirer dans les montagnes. La querelle qui commença en 1774, entre les deux Isles, ainsi que je l'ai dit dans la Relation de mon second Voyage, semble avoir toujours subsisté depuis. L'armement formidable que je vis alors, & que j'ai décrit ailleurs (*a*), mit à la voile peu de temps après mon départ d'*O-Taïti*; mais les Habitans d'*Eimeo* firent une résistance si opiniâtre, que l'Escadre revint sans avoir eu de succès décisif, & une autre expédition étoit devenue nécessaire.

1777. Août.

» Tous les Chefs qui se trouvoient à *Matavai*, s'assemblerent à la maison d'O-Too où j'étois alors, & j'eus l'honneur d'être admis à leur Conseil. L'un des Députés exposa le sujet de la délibération, & il prononça un long discours. Je ne compris guere que les articles principaux de sa harangue; il décrivit la position des affaires à *Eimeo*, & il invita les Chefs d'*O-Taïti* à se réunir & à prendre les armes. Cet avis fut combattu par d'autres Orateurs, qui vouloient attendre

(*a*) Voyez le second Voyage de Cook, Vol. I, pag. 347, &c. de l'original.

1777. Août. que l'ennemi commençât les hoſtilités; il régna d'abord beaucoup de décence dans le débat, & les Conſeillers ne parlerent que l'un après l'autre. L'aſſemblée devint enſuite orageuſe, & je crus qu'elle ſe termineroit par des violences, comme les Dietes de *Pologne;* mais les grands perſonnages qui s'étoient échauffés ſi bruſquement, ſe calmerent de même, & le bon ordre ſe rétablit bientôt. La faction qui déſiroit la guerre, l'emporta enfin, & il fut décidé qu'ils enverroient un armement conſidérable au ſecours de leurs Amis d'*Eimeo* : cette réſolution fut loin d'obtenir l'unanimité des ſuffrages. O-Too garda le ſilence durant tout le débat, il dit ſeulement par intervalles un mot ou deux aux Orateurs. Les membres du Conſeil qui opinoient pour la guerre, me preſſerent de les aider avec les forces qui ſe trouvoient en ma puiſſance, & ils voulurent tous ſavoir le parti que je prendrois. J'envoyai chercher Omaï, afin d'avoir un interprete, mais on ne le rencontra point, & je fus obligé de m'expliquer moi-même; je leur dis le plus clairement que je pus, que ne connoiſſant pas bien le ſujet de la diſpute, & les Inſulaires d'*Eimeo* ne m'ayant jamais offenſé, je ne me croyois point en droit d'entreprendre des hoſtilités contre eux. Cette déclaration les ſatisfit, ou parut les ſatisfaire. Les membres du Conſeil

se dispersèrent ; & O-Too me pria de venir le revoir l'après-dîner, & d'amener Omaï. 1777. Août.

» Je retournai en effet auprès du Roi, avec plusieurs de nos Messieurs ; le Prince nous conduisit dans la maison de son pere, en présence duquel on parla de nouveau de l'injustice des Insulaires d'*Eimeo*. Je désirois beaucoup trouver un moyen d'accommodement entre les deux Puissances, & je sondai le vieux Chef sur ce point : il ne voulut écouter aucune proposition de paix : il me sollicita encore d'aider les O-Taïtiens, mais je demeurai inflexible. Je m'informai du sujet de la querelle, & j'appris que, quelques années auparavant, un frere de Waheiadooa étoit parti de *Tiaraboo*, pour aller occuper le Trône d'*Eimeo*, sur l'invitation de Maheine, Chef populaire de cette Isle ; que Maheine l'avoit fait tuer peu de semaines après son arrivée, & avoit réclamé la Couronne au préjudice de Tierataboonooe, fils de sa sœur, qui se trouvoit le légitime héritier du sceptre, ou, selon une autre version, qui avoit été chargé du gouvernement par les O-Taïtiens.

» Towha, parent d'O-Too, & Chef du district de *Tettaha*, homme de beaucoup de crédit dans l'Isle, qui avoit commandé en chef l'armement envoyé contre *Eimeo*, en 1774, n'étoit pas à *Matavai* à cette époque, & par conséquent il

n'affifta à aucune des délibérations : il me parut cependant qu'il fe mêloit beaucoup de ce qui fe paffoit, & qu'il montroit encore plus d'ardeur que les autres Chefs ; car le premier Septembre, dès le grand matin, il fit dire à O-Too par un meffager, qu'il venoit de tuer un homme pour l'offrir en facrifice à l'*Eatooa*, & implorer l'affiftance du Dieu contre *Eimeo*. Ce facrifice devoit avoir lieu dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*, & je jugeai que la préfence d'O-Too étoit abfolument néceffaire en cette occafion.

1777. Août.

1 7bre.

» M. de Bougainville avoit déjà dit, fur le témoignage de l'O-Taïtien, qu'il amena en France, que les facrifices humains font partie des inftitutions religieufes de cette Ifle. Les recherches dont je m'occupai en 1774, & mes converfations avec Omaï, ne me donnoient que trop lieu de penfer qu'un ufage fi contraire à l'humanité, y eft établi : mais comme on veut toujours douter d'une coutume fi atroce, à moins qu'un voyageur n'en ait été le témoin oculaire, je réfolus de profiter de l'occafion, &, afin de diffiper toutes les incertitudes, d'affifter moi-même à cette barbare cérémonie. Je priai donc O-Too de me permettre de l'accompagner ; il y confentit volontiers, & nous nous embarquâmes tout de fuite dans mon canot, avec mon vieil

ami Potatow, M. Anderſon, & M. Webber : Omaï nous ſuivoit ſur une pirogue.

1777. Septemb.

» Nous deſcendîmes pendant la route ſur une petite Iſle, qui gît en travers de *Tettaha*, où nous rencontrâmes Towha & les gens de ſa ſuite. Lorſque les deux Chefs eurent cauſé quelque temps ſur la guerre, Towha m'adreſſa la parole, & il réclama encore mes ſecours ; je fis pour la troiſieme fois une réponſe négative, & il parut fâché : il lui ſembloit étrange que m'étant toujours déclaré l'ami d'*O-Taïti*, je ne vouluſſe pas combattre ſes ennemis. Il donna à O-Too deux ou trois plumes rouges liées enſemble, & un chien très-maigre fut mis dans une de nos pirogues. Nous nous rembarquâmes, & nous prîmes à bord un Prêtre qui devoit aſſiſter à la cérémonie.

» Nous arrivâmes à *Attahooroo* ſur les deux heures de l'après-dînée ; O-Too me pria d'ordonner aux Matelots de demeurer dans le canot, & il recommanda à M. Anderſon, à M. Webber & à moi, d'ôter nos chapeaux dès que nous ſerions au *Moraï*. Nous en prîmes à l'inſtant même le chemin ; une multitude d'hommes & quelques petits garçons nous eſcorterent, mais je n'apperçus pas une femme. Quatre Prêtres & leurs Acolytes ou Aſſiſtans, nous attendoient au *Moraï* : le corps de l'infortuné qu'on alloit offrir

1777. Septemb.

aux Dieux, étoit dans une petite pirogue retirée fur la greve, & expofée en partie à l'action des vagues : deux Prêtres & plufieurs Acolytes étoient affis près de la pirogue, les autres fe trouvoient au *Morai*. Nous nous arrêtâmes à vingt ou trente pas des Prêtres : O-Too fe plaça en cet endroit, & nous nous tînmes debout près de lui, avec quelques Habitans du pays; le peuple fe tint plus éloigné.

» Les cérémonies commencerent alors. L'un des Acolytes apporta un jeune bananier, qu'il mit devant le Roi; un autre apporta une touffe de plumes rouges, montées fur des fibres de cocos, il toucha le pied du Prince avec une de ces plumes, & il fe retira vers fes camarades. L'un des Prêtres affis au *Morai* en face de ceux qui fe trouvoient fur la greve, fit une longue priere, & il envoya de temps en temps de jeunes bananiers qu'on dépofa fur la victime. Durant cette priere, un homme qui étoit debout, près du Prêtre officiant, tenoit dans fes mains deux paquets qui nous parurent être d'étoffe : nous reconnûmes enfuite que l'un d'eux contenoit le *Maro* royal, & l'autre l'arche de l'*Eatooa*, fi je puis me fervir de cette expreffion. Dès que la priere fut terminée, les Prêtres du *Morai* & leurs Acolytes vinrent s'affeoir fur la greve, & ils apporterent les deux paquets dont je parlois

1777. Septemb.

tout-à-l'heure. Ils recommencerent ici leurs prieres, pendant lesquelles les bananiers furent ôtés un à un & à différens intervalles, de dessus la victime, couverte en partie de feuilles de cocotier & de petites branches d'arbre ; on la tira alors de la pirogue, & on l'étendit sur le rivage, les pieds tournés vers la mer. Les Prêtres se placerent autour d'elle, les uns assis & les autres debout, & l'un ou plusieurs d'entre eux répéterent quelques phrases l'espace d'environ dix minutes : on la découvrit en écartant les feuilles & les branchages qui la cachoient, & on la mit dans une direction parallele à la côte. L'un des Prêtres, qui se tint debout aux pieds du corps, fit une longue priere à laquelle se joignirent quelquefois les autres : chacun d'eux avoit à la main une touffe de plumes rouges. Vers le milieu de la priere, on enleva quelques cheveux de la tête de la victime, & on lui arracha l'œil gauche; les cheveux & l'œil furent enveloppés dans une feuille verte, & présentés à O-Too. Le Roi n'y toucha point, mais il donna à l'homme qui les lui offrit, la touffe de plumes rouges qu'il avoit reçue de Towha. Les cheveux & l'œil de la victime furent reportés au Prêtre avec les plumes. O-Too leur envoya bientôt après d'autres plumes, qu'il avoit mises le matin dans ma poche, en me recommandant de les garder. Tandis

1777. Septemb.

qu'on procédoit à cette derniere cérémonie, on entendit un martin-pêcheur qui voltigeoit sur les arbres : O-Too se tournant près de moi, me dit, *C'est l'Eatooa*, & il parut enchanté d'un si bon présage.

Le corps fut porté quelques pas plus loin ; & on le déposa, la tête tournée vers le *Morai*, sous un arbre, près duquel étoient trois morceaux de bois minces & larges, chargés de sculptures grossieres, mais différentes les unes des autres. On plaça les paquets d'étoffes dans le *Morai*, & on mit les touffes de plumes rouges aux pieds de la victime : les Prêtres se rangerent autour du corps, & on nous permit d'en approcher autant que nous le voulûmes. Celui qui paroissoit exercer les fonctions de Grand-Prêtre étoit assis à peu de distance ; il parla un quart-d'heure, en variant ses gestes & les inflexions de sa voix ; il s'adressa toujours à la victime, & il parut souvent lui faire des reproches ; il lui proposa différentes questions, il me sembla qu'il lui demandoit si on n'avoit pas eu raison de la sacrifier : d'autres fois il lui adressa des prieres, comme si le mort avoit eu assez de pouvoir ou de crédit sur la Divinité, pour en obtenir ce qu'il solliciteroit. Nous comprîmes, sur-tout, qu'il le supplioit de livrer aux mains du peuple d'*O-Taïti*, *Eimeo*, le Chef Maheine, les cochons,

les femmes, & tout ce qui se trouvoit dans cette derniere Isle. Le sacrifice n'avoit pas, en effet, d'autre but. Il chanta d'un ton plaintif, une priere qui dura près d'une demi-heure; deux autres Prêtres, Potatou & une partie de l'assemblée l'accompagnerent durant cette priere : l'un des Prêtres arracha encore de la tête de la victime, quelques cheveux qu'il mit sur des paquets d'étoffes : ensuite le Grand-Prêtre pria seul, tenant à la main les plumes dont Towha avoit fait présent à O-Too. Lorsqu'il eut fini, il donna ces plumes à un second Prêtre, qui pria de la même maniere. Les touffes de plumes furent déposées sur les paquets d'étoffes, & le lieu de la scene changea.

1777. Septemb.

» On porta le corps dans la partie la plus visible du *Morai;* on y porta aussi les plumes, les deux paquets d'étoffes & des tambours : les plumes & les étoffes furent placées sur les murs du *Morai*, & on posa la victime au-dessous. Les Prêtres l'entourerent de nouveau, &, après s'être assis, ils recommencerent leurs prieres, tandis que quelques-uns de leurs Acolytes creuserent un trou de deux pieds de profondeur, où ils jeterent l'infortunée victime, qu'ils couvrirent de terreau & de pierres. Au moment où on mettoit le corps dans la fosse, un petit garçon poussa des cris, & Omaï me dit que c'étoit

l'*Eatooa.* Sur ces entrefaites, on avoit préparé 1777. Septemb. un feu : on amena le chien dont j'ai parlé plus haut, & on lui tordit le cou juſqu'à ce qu'il fût étouffé ; on enleva ſes poils en le paſſant ſur la flamme, & on lui arracha les entrailles, qu'on jeta au feu, où on les laiſſa brûler. Les Naturels, chargés de ce détail, ſe contenterent de rôtir le cœur, le foie & les rognons, qu'ils tinrent ſur des pierres chaudes l'eſpace de quelques minutes ; ils barbouillerent enſuite le corps du chien avec du ſang qu'ils avoient recueilli dans un coco, & ils allerent le placer, ainſi que le foie, &c. devant les Prêtres qui prioient autour du tombeau. Ils continuerent quelque temps à prier ſur le chien, tandis que deux hommes frappoient avec force par intervalles ſur deux tambours : un petit garçon pouſſa, à trois repriſes différentes, des ſons perçans, & on nous apprit que c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à ſe régaler du mets qu'on lui préparoit. Dès que les Prêtres eurent achevé leurs prieres, on dépoſa le corps du chien avec ſes entrailles, &c. ſur un *whatta*, ou ſur un échafaud de ſix pieds de hauteur, qui ſe trouvoit près de là : ce *whatta* offrit à nos regards deux autres gros cochons & deux cochons de lait, qu'on avoit offerts derniérement à l'*Eatooa*, & qui exhaloient une odeur inſupportable. Cette puanteur nous tint plus éloignés

qu'on ne l'eût d'ailleurs exigé de nous ; car du moment où l'on eût porté la victime du bord de la mer près du *Morai*, on nous laissa les maîtres d'en approcher autant que nous le désirions : il est vrai que, depuis cet instant, nous n'apperçûmes plus parmi les spectateurs, l'air recueilli & l'attention que nous avions remarqués d'abord quand on déposa le chien sur le *whatta :* les Prêtres & leurs Acolytes terminerent la cérémonie par une acclamation. La nuit approchoit, & on nous conduisit à une maison qui appartenoit à Potatou, où on nous donna à souper & où nous couchâmes. On nous avoit annoncé que les cérémonies religieuses recommenceroient le lendemain, & je ne voulois pas quitter cet endroit de l'Isle, tant qu'il restoit quelque chose à voir.

1777. Septemb.

2.

» Nous craignions de perdre une partie du spectacle, & quelques-uns d'entre nous se rendirent au lieu de la scene de très-bonne heure ; mais tout y étoit tranquille. Bientôt après, on sacrifia cependant un cochon de lait, qu'on déposa sur le *whatta.* A huit heures, O-Too nous mena au *Morai*, où les Prêtres & une multitude d'Insulaires venoient de se rassembler. Les deux paquets d'étoffes occupoient la place où on les avoit mis le soir de la veille ; les deux tambours étoient au front du *Morai*, mais un peu plus près que le jour précédent. O-Too se

1777. Septemb.

plaça entre les deux tambours, & il me dit de me tenir à ses côtés.

» La cérémonie commença de la même maniere que le jour précédent. On apporta un jeune bananier, qu'on mit aux pieds du Roi : les Prêtres, qui tenoient dans leurs mains plusieurs touffes de plumes rouges, & un panache de plumes d'autruche, que j'avois donné à O-Too, & qu'on avoit consacré depuis, firent une priere : lorsqu'ils eurent fini, ils changerent de position ; ils se placerent entre nous & le *Morai* ; & l'un d'eux, le même qui avoit joué le principal rôle la veille, marmotta une seconde priere, qui dura environ une demi-heure. Durant cet intervalle, les plumes furent portées une à une, & déposées sur l'arche de l'*Eatooa*.

» Peu de temps après, on amena quatre cochons de lait ; l'un de ces animaux fut tué : on conduisit les trois autres dans une étable, qui se trouvoit près de là, & on les réserva vraisemblablement pour le premier sacrifice. On ouvrit alors un des paquets d'étoffes, & on trouva, comme je l'ai déjà dit, qu'il renfermoit le *Maro*, dont les O-Taïtiens investissent leurs Rois ; le *Maro* est parmi eux, ce que sont en *Europe* les symboles de la Royauté : on le tira avec soin de l'enveloppe qui le couvroit, & on l'étendit devant les Prêtres. C'est une ceinture longue

1777. Septemb.

d'environ cinq verges, & large de quinze pouces ; il paroît, d'après son nom, que la Monarque le porte sur ses reins, comme le reste des Naturels portent le *Maro* ordinaire. Il étoit orné de plumes jaunes & rouges, & sur-tout des dernieres, que fournit une colombe de l'Isle : l'une des extrémités avoit une bordure de huit pieces, chacune de la grandeur & de la forme d'un fer-à-cheval, avec des franges de plumes noires : l'autre extrêmité étoit fourchue, & les pointes se trouvoient de différentes longueurs. Les plumes offroient deux lignes de compartimens carrés, & elles étoient d'ailleurs disposées de maniere à produire un effet agréable. On les avoit d'abord collées ou attachées sur des morceaux de l'étoffe du pays, & on les avoit cousues ensuite au haut d'une flamme de navire, que le Capitaine Wallis arbora & laissa flottante sur la côte, la premiere fois qu'il débarqua à *Matavai* ; c'est du moins ce qu'on nous dit ; & nous n'avions aucune raison d'en douter, car nous y reconnoissions une flamme Angloise. Une bande du *Maro*, de six ou huit pouces en carré, étoit plus dénuée d'ornemens : on n'y voyoit point de plumes, si ce n'est quelques-unes envoyées par Waheadooa. Les Prêtres firent une longue priere, relative à cette partie de la cérémonie ; &, si je ne me mépris point, ils l'appeloient la

1777. Septemb.

Priere du Maro. Le ſymbole de la Royauté fut enſuite enveloppé ſoigneuſement dans l'étoffe, & remis ſur le *Morai.*

» On ouvrit l'autre paquet, auquel j'ai donné le nom d'*Arche*; mais on ne nous permit pas d'en approcher aſſez, pour examiner les choſes myſtérieuſes qu'il contenoit. On nous dit ſeulement que l'*Eatooa*, auquel on venoit d'offrir un ſacrifice, & qui s'appelle *Ooro*, s'y trouvoit caché; ou plutôt qne l'arche renfermoit le ſigne repréſentatif du Dieu. Ce Tabernacle eſt compoſé de fibres entrelacées de la gouſſe de coco, qui préſentent la forme d'un pain de ſucre, c'eſt à-dire, qui ſont arrondies, & beaucoup plus épaiſſes à une extrémité qu'à l'autre. Différentes perſonnes nous avoient vendu de ces cônes, mais nous n'en apprîmes l'uſage qu'ici.

» On nettoya alors le cochon, & on en ôta les entrailles. Ces entrailles offrirent pluſieurs des mouvemens convulſifs, qu'on remarque en diverſes parties du corps d'un animal qu'on vient de tuer; & les Inſulaires les prirent pour un préſage très-favorable de l'expédition qui occaſionnoit le ſacrifice. On les laiſſa expoſées pendant quelque temps, afin que les Naturels puſſent examiner des indices ſi heureux, & on alla enſuite les dépoſer aux pieds des Prêtres. Tandis que l'un d'eux faiſoit une priere, un autre examinoit

minoit plus attentivement les entrailles, qu'il retournoit d'une main légere avec un bâton; & lorſqu'ils les eurent bien examinées, ils les jeterent dans le feu. Le corps du cochon, ſon foie, &c. furent mis ſur le *whatta*, où l'on avoit déposé le chien la veille; on renferma, dans l'arche avec l'*Eatooa*, toutes les plumes, excepté le panache de plumes d'autruche; & la cérémonie ſe trouva complétement terminée. 1777. Septemb.

» Il y eut, toute la matinée, quatre doubles pirogues ſur la greve, devant le lieu où ſe paſſa le ſacrifice. L'avant de chacune de ces embarcations, portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées entre elles par des nœuds myſtérieux; les Naturels donnent auſſi à ces plates-formes le nom de *Morai*. Des noix de coco, des bananes, des morceaux de fruit à pain, du poiſſon & d'autres choſes, étoient étalés ſur ces *Morais* de mer. On nous dit que les pirogues appartenoient à l'*Eatooa*, & qu'elles devoient accompagner l'Eſcadre deſtinée pour *Eimeo*.

» L'infortuné qu'on ſacrifia à cette occaſion, me parut un homme d'un âge mûr; on nous apprit qu'il étoit *Towtow*, c'eſt-à-dire, de la derniere claſſe des Inſulaires. Je fis beaucoup de recherches, & je ne découvris pas qu'on l'eût déſigné pour victime, parce qu'il ſe trouvoit cou-

1777. Septemb.

pable d'un crime capital. Il eſt ſûr néanmoins qu'en général ils immolent, dans leurs ſacrifices, des individus qui ont commis des délits graves; ou bien des vagabonds des derniers rangs de la ſociété, qui courent de bourgade en bourgade, ou d'une Iſle à l'autre, ſans avoir de domicile, ou des moyens connus de pourvoir à leur ſubſiſtance; eſpece d'hommes que l'on rencontre ſouvent ſur ces terres. J'eus occaſion d'examiner le corps de la malheureuſe victime; je remarquai que le derriere de la tête & le viſage étoient enſanglantés; qu'il y avoit une meurtriſſure énorme ſur la tempe droite : je reconnus alors de quelle maniere on l'avoit tué. On me dit en effet qu'on l'avoit aſſommé à coups de pierre.

» Ceux qui doivent être les victimes de cet affreux ſacrifice, ignorent l'arrêt prononcé contre eux; & ils n'en ſont inſtruits, qu'à l'inſtant où ils reçoivent le coup mortel. Lorſque l'un des grands Chefs juge qu'un ſacrifice humain eſt néceſſaire, il déſigne lui-même l'infortuné qu'on immolera; il détache enſuite quelques-uns de ſes ſerviteurs affidés, qui tombent bruſquement ſur la victime, & qui l'aſſomment à coups de maſſue ou de pierre. On porte la nouvelle de ſa mort au Roi, dont la préſence, comme je l'ai déjà remarqué, eſt abſolument indiſpenſable aux cérémonies qui doivent ſuivre : O-Too joua en

effet un des premiers rôles au ſacrifice, dont j'ai fait la deſcription. La cérémonie, en général, eſt appelée *Poore-Eree*, ou la Priere du Chef; & la victime offerte à la Divinité, *Taata-Taboo*, ou l'homme dévoué. C'eſt le ſeul cas où nous ayons entendu à *O-Taïti*, le terme de *Taboo*; il ſemble y avoir une ſignification myſtérieuſe, ainſi qu'à *Tonga*. Les Habitans de cette derniere Iſle l'emploient, toutes les fois qu'ils veulent déſigner des choſes, auxquelles il ne faut pas toucher; mais on ſe ſert alors à *O-Taïti* du mot *Raa*, dont l'acception n'eſt pas moins étendue. Le *Morai*, où ſe paſſerent les cérémonies atroces, que j'ai décrites, eſt ſurement tout-à-la-fois un Temple, un lieu deſtiné aux ſacrifices, & un cimetiere. C'eſt celui où on enterre le Chef ſuprême de l'Iſle entiere, & il ſe trouve réſervé à ſa famille, & à quelques uns des Principaux du pays. Il ne differe guere des *Morais* ordinaires que par ſa grandeur. La partie la plus remarquable, eſt une maſſe large & oblongue de pierres, poſées l'une ſur l'autre, ſans ciment; elle a environ douze ou quatorze pieds de hauteur, elle ſe reſſerre au ſommet, & elle offre, de chaque côté, un terrain carré, pavé de cailloux mobiles, au-deſſous deſquels on enterre les Chefs. On trouve, à peu de diſtance de l'extrémité la plus voiſine de la mer, le lieu où l'on offre les ſacri-

1777. Septemb.

1777. Septemb.

fices; il eſt pavé auſſi de pierres mobiles, preſque en entier. On y voit un grand échafaud ou *whatta*, ſur lequel on met les fruits & les différens végétaux qu'on offre à la Divinité; mais les animaux ſont dépoſés ſur des *whattas* plus petits, que j'ai déjà indiqués, & on enterre ſous diverſes parties du pavé, les pauvres malheureux qu'on immole aux Dieux. On apperçoit aux environs, divers monumens de la ſuperſtition des O-Taïtiens; on rencontre, par exemple, de petites pierres qui s'élevent au-deſſus du pavé; d'autres pierres auxquelles ſont attachés des morceaux d'étoffe; pluſieurs qui ſont couvertes d'étoffe; & on trouve, à côté de la grande maſſe de pierres, qui eſt en face de l'eſplanade du *Morai*, un grand nombre de morceaux de bois ſculptés, où ils ſuppoſent que la Divinité réſide quelquefois, & qui, par conſéquent, ſont ſacrés à leurs yeux. Un amas de pierres, qui eſt à l'une des extrémités du *whatta*, devant lequel on offrit la victime, & qui préſente d'un côté une eſpece de plate-forme, mérite une attention particuliere. On y expoſe les crânes de tous les infortunés qu'on immole aux Dieux; car on va les déterrer quelques mois après la ſépulture; on apperçoit au-deſſus de ces crânes, une multitude de planches de bois: on plaça au même endroit, durant la cérémonie, le *Maro*, & l'autre paquet qui con-

fient le Dieu *Ooro*, felon la folle croyance des Infulaires, & que j'ai appelé l'*Arche* : ainfi, on peut comparer cet amas de pierres aux autels des autres nations. 1777. Septemb.

» On ne peut trop regretter qu'une coutume fi atroce & fi deftructive d'un droit facré, dont tous les hommes font revêtus en naiffant, fubfifte encore dans la Mer du Sud; & on eft effrayé de la puiffance de la fuperftition, qui étouffe les premiers fentimens de l'humanité, lorfqu'on voit cette inftitution abominable établie chez un peuple, qui n'a plus d'ailleurs la brutalité de la vie fauvage. Ce qui afflige davantage, elle eft vraifemblablement répandue fur la vafte étendue des Terres de la Mer Pacifique. La conformité des ufages & des idiomes, que nous avons eu occafion de remarquer entre les Ifles de cette partie de l'Océan, qui fe trouvent les plus éloignées, donne lieu de croire qu'elles fe rapprochent auffi par quelques-uns des articles les plus importans de leurs cérémonies religieufes. Nous avons fu en effet, de maniere à n'en pouvoir douter, que les Habitans des *Ifles des Amis* facrifient des hommes à leurs Dieux. Lorfque j'ai décrit la *Natche*, dont nous fûmes témoins à *Tongataboo*, j'ai dit que les Infulaires, en nous parlant de la fuite de cette Fête, nous affurerent qu'on immoleroit dix victimes humaines; d'où l'on peut fe

1777. Septemb.

former une idée de la multitude de leurs maſſacres religieux. Nous jugeâmes que les O-Taïtiens ne ſacrifient jamais plus d'une perſonne à-la-fois; mais il eſt au moins probable que ces ſacrifices reviennent ſouvent, & qu'ils enlevent une foule d'individus; car je comptai juſqu'à quarante-neuf crânes, expoſés devant le *Morai* : ces crânes n'avoient encore éprouvé qu'une légere altération, & il eſt clair qu'on avoit immolé quarante-neuf perſonnes ſur cet autel de ſang, depuis un temps peu conſidérable.

» Rien ne peut, ſans doute, affoiblir l'horreur qu'inſpire une pareille coutume; mais ſes funeſtes effets ſe trouveroient diminués à quelques égards, ſi elle contenoit la multitude, en lui donnant du reſpect pour la Divinité, ou pour la Religion du pays. Elle eſt ſi loin de produire ce foible avantage, que la foule nombreuſe aſſemblée au *Morai*, lors du ſacrifice auquel nous aſſiſtâmes, ne parut point du tout pénétrée de ce que firent ou dirent les Prêtres, durant la cérémonie. On l'avoit déjà commencée, quand Omaï arriva, & la plupart des Spectateurs ſe précipiterent autour de lui; ils ne ſongerent qu'à lui demander le récit de quelques-unes de ſes aventures; ils l'écouterent avec une attention extrême, & ils ne s'occuperent plus du ſacrifice. Les Prêtres eux-mêmes trop habitués à de pareilles ſcenes, ou ayant trop

peu de confiance à l'efficacité de leurs rites, ne prirent point cette gravité imposante, nécessaire pour donner du poids aux cérémonies religieuses; j'en excepte néanmoins celui qui faisoit communément les prieres. Ils avoient l'habit ordinaire des Naturels, ils causoient entre eux sans le moindre scrupule. Ils interposerent, il est vrai, leur autorité, afin d'empêcher la populace de venir à l'endroit où se passoient les cérémonies, & afin de nous rapprocher davantage du lieu de la scene, parce que nous étions étrangers; mais ils n'imaginerent rien autre chose, pour conserver un air de décence. Ils répondirent d'ailleurs, d'une maniere très-franche, aux questions que nous leur fimes sur cette institution. Lorsque je les priai de m'en expliquer le but, ils me dirent que c'étoit une vieille coutume; qu'elle étoit agréable à leur Dieu, qui aimoit les victimes humaines, ou, selon leur expression, qui s'en nourrissoit; qu'après une pareille cérémonie, ils en obtenoient ce qu'ils vouloient. Je ne manquai pas de répliquer que leur Dieu ne pouvoit manger les victimes, puisqu'ils ne le voyoient pas, & que les corps des animaux demeuroient long-temps intacts; qu'en enterrant les victimes humaines, ils lui ôtoient les moyens de s'en nourrir. Ils me répondirent que leur Dieu arrivoit la nuit, sans qu'on l'apperçût; qu'il se nourrissoit de l'ame ou

1777. Septemb.

1777. Septemb. de la partie immatérielle qui, ſelon leur doctrine, demeure autour du *Morai*, juſqu'à ce que la putréfaction ait entiérement détruit le corps.

» Il eſt bien à déſirer que cette peuplade, aveuglée par la ſuperſtition, apprenne à regarder, avec horreur, ces ſacrifices humains, dont elle régale ſes Dieux, & qu'elle s'en dégoûte, comme elle s'eſt dégoûtée de l'uſage de manger de la chair humaine ; car on eſt très-fondé à croire que jadis elle étoit Cannibale. On nous aſſura qu'il eſt indiſpenſable d'arracher l'œil gauche de l'infortuné qu'on ſacrifie : le Prêtre le préſente au Roi, ainſi que nous le vîmes nous-mêmes ; il l'approche du Monarque, à qui il recommande d'ouvrir la bouche ; mais il le retire, ſans le mettre dans la bouche du Prince. Ils appellent cette partie de la cérémonie, *Manger l'homme*, ou *Régal du Chef* ; & c'eſt peut-être un reſte des temps où le Roi mangeoit véritablement le corps de la victime.

» Je n'inſiſterai pas ſur ces détails qui ſouillent l'imagination. Il eſt ſûr qu'outre les ſacrifices humains, ces Inſulaires, ſi remplis de bienfaiſance & de douceur, ont d'autres coutumes barbares. Ils coupent les mâchoires de ceux de leurs ennemis qu'ils tuent dans les batailles ; ils offrent même en ſacrifice à l'*Eatooa*, les corps des vaincus. S'ils ſortent vainqueurs d'un combat, ils raſſemblent, peu de temps après, les morts qui

ſont tombés entre leurs mains ; ils les appor-
tent au *Morai*, où ils creuſent une foſſe avec 1777.
beaucoup d'appareil, & ils les y enterrent; mais Septemb.
ils ne les déterrent pas enſuite, pour en ôter les crânes.

» La ſépulture de ceux de leurs premiers Chefs, qui meurent dans les combats, eſt différente. On nous apprit que Tootaha, leur dernier Roi, Tubourai Tamaide, & d'autres qui périrent dans une bataille livrée aux Habitans de *Tiaraboo*, furent rapportés au *Morai* d'*Attahooroo*. Les Prêtres leur ayant ouvert les entrailles, qu'ils dépoſerent devant le grand Autel, enterrerent enſuite les corps en trois endroits, qu'on nous montra ſous la groſſe maſſe de pierres, qui forme la partie la plus remarquable de ce *Morai*. Les hommes du peuple, tués par l'ennemi, durant le même combat, furent enterrés dans une ſeule foſſe, au pied de la maſſe de pierres, dont je viens de parler. Omaï avoit été au combat, & il me dit que les obſeques eurent lieu le lendemain; qu'on les célébra avec beaucoup de pompe & d'appareil, au milieu d'un concours nombreux d'Inſulaires; que, dans l'intention des Naturels, ce furent des actions de graces rendues à l'*Eatooa*, pour la victoire qu'ils venoient d'obtenir. Les vaincus, qui ſe ſauverent dans les montagnes, ſur ces entrefaites, s'y tinrent cachés une ſemaine ou dix jours, juſ-

1777. Septemb.

qu'à ce que la fureur des vainqueurs fût appaisée, & qu'on eût arrangé le Traité de Paix. Ce Traité déclara O-Too Roi de l'Isle entiere ; on l'investit du *Maro* en grande pompe, dans le même *Morai*, & en présence de tous les Chefs de la contrée.

» Lorsque l'exécrable cérémonie dont j'ai fait la description, avec une fidélité scrupuleuse, fut terminée, nous n'eûmes plus rien à voir à *Attahooroo*, & nous nous embarquâmes à midi, afin de retourner à *Matavai*; durant la route, nous descendîmes chez Towha, qui étoit demeuré sur la petite Isle où nous l'avions rencontré la veille. Il causa quelque temps avec O-Too sur les préparatifs de guerre, & il me pressa de nouveau de joindre mes forces aux leurs, contre les Habitans d'*Eimeo*. Je lui déclarai d'une maniere positive que je ne donnerois aucun secours à *O-Taïti*, & je perdis complétement les bonnes graces de ce Chef.

» Il nous demanda si la cérémonie à laquelle nous venions d'assister, avoit répondu à notre attente ; quelle opinion nous nous formions de son efficacité, & s'il se passoit, dans notre pays, quelque chose de pareil ? Nous avions gardé un silence profond durant l'affreux sacrifice dont j'ai tant parlé; mais, dès le moment où il finit, je n'avois pas craint de dire librement ma façon de penser

à O-Too & aux Insulaires qui l'environnoient ; je n'usai pas d'une moindre franchise en parlant à Towha, à qui je témoignai combien je trouvois leur coutume odieuse : je ne me contentai point de l'accuser de cruauté & de barbarie, je dis qu'un pareil sacrifice, loin d'attirer sur la Nation la bienveillance de l'*Eatooa*, comme les O-Taïtiens le croyoient stupidement, attireroit, au contraire, la vengeance du Dieu ; que, d'après cette seule action, j'osois leur prédire le mauvais succès de leur entreprise contre Maheine. C'étoit compromettre beaucoup la justesse de mes avis : au reste j'avois lieu de croire que ma prédiction s'accompliroit : je savois qu'on comptoit dans l'Isle trois partis au sujet de la guerre, l'un qui la désiroit avec fureur, le second qui montroit une indifférence parfaite, & le troisieme qui se déclaroit ouvertement en faveur de Maheine & de sa cause. La discorde divisant ainsi leurs Conseils, il n'étoit pas vraisemblable qu'ils formassent un plan d'opérations militaires qui pût donner seulement l'espoir de réussir. Omaï me servit d'interprete durant cette conversation, & il exposa mes argumens avec tant de courage & de chaleur, que Towha parut très-indigné ; la colere du Chef augmenta, quand on s'avisa de lui dire, que s'il avoit tué un homme en *Angleterre*, comme il venoit d'en tuer un à *O-Taïti*, la dignité de son

1777. Septemb.

1777. Septemb.

rang ne l'eût pas ſauvé de la corde ; il s'écria, *Maeno, maeno !* (miſérable , miſérable !) & il ne voulut pas écouter un mot de plus. Un aſſez grand nombre d'Inſulaires , & ſur-tout les gens de la ſuite & les ſerviteurs de Towha, aſſiſterent à cette diſcuſſion ; lorſqu'Omaï commença à leur expliquer le châtiment qu'on infligeroit en *Angleterre*, au plus grand des perſonnages qui tueroit le dernier des domeſtiques, ils parurent prêter une oreille fort attentive , & vraiſemblablement ils avoient , ſur ce point , une autre opinion que celle de leur Maître.

» En quittant Towha, nous prîmes le chemin d'*Oparre*, où O-Too nous détermina à paſſer la nuit. Nous débarquâmes le ſoir, & tandis que nous nous rendions à ſa maiſon , nous eûmes occaſion d'obſerver en quoi conſiſtent leurs *Heevas* particuliers. Nous trouvâmes une habitation remplie d'un certain nombre de Naturels; il y avoit, au milieu du cercle, deux femmes, derriere chacune deſquelles étoit un vieillard, qui frappoit doucement ſur un tambour ; les femmes chantoient par intervalles , & je n'avois jamais entendu de chant ſi doux. L'aſſemblée les écoutoit avec une attention extrême; elle paroiſſoit abſorbée dans le plaiſir que lui faiſoit la muſique : car nous attirâmes peu de regards, & les acteurs ne s'arrêterent pas une ſeule fois. La nuit étoit

déjà obscure, lorsque nous arrivâmes à la maison d'O-Too, où il nous donna un *Heeva* public, dans lequel ses trois sœurs jouerent les principaux rôles. Ce fut un de ces spectacles qu'ils appellent *Heeva-raa*, durant lequel personne ne peut entrer dans l'habitation, ou sur la prairie où il se passe. Cette prohibition a toujours lieu, quand les sœurs du Roi jouent. Leur habit étoit vraiment pittoresque, & il avoit de l'élégance; elles remplirent leurs rôles d'une maniere distinguée: cependant, des farces exécutées par quatre hommes, parurent causer plus de plaisir à l'auditoire, qui étoit nombreux. Le lendemain, nous nous rendîmes à *Matavai*, & nous laissâmes O-Too à *Oparre*; mais sa mere, ses sœurs & plusieurs autres femmes, m'accompagnerent à bord, & O-Too lui-même y arriva bientôt après.

1777. Septemb.

3.

» Tant que nous fûmes éloignés des vaisseaux, O-Too & moi, les équipages furent mal approvisionnés de fruit, & ils reçurent la visite de peu d'Insulaires; mais, dès que nous fûmes de retour, la *Résolution* & la *Découverte* eurent des vivres en abondance, & une compagnie nombreuse.

» Le 4, Omaï nous donna à dîner dans l'Isle: son repas fut très-bon, & composé de poissons, de volailles, de porc & de puddings: O-Too dîna avec nous; dans l'après-midi, je l'accompagnai à sa maison, où je trouvai tous ses domes- 4.

1777. Septemb.

tiques occupés à raſſembler des proviſions qu'on me deſtinoit. Il y avoit, entre autres choſes, un gros cochon, qu'ils tuerent en ma préſence. Ils firent onze portions des entrailles, & on diſtribua ces portions aux ſerviteurs; quelques-uns firent cuire la leur dans le même four que le cochon, & la plupart emporterent, cru, ce qu'ils reçurent. Il y avoit auſſi un grand pudding que je vis faire: les cuiſiniers prirent d'abord du fruit à pain, des bananes mûres, du taro, des noix du palmier & du pandanus, râpés, découpés en petits morceaux, ou pilés & cuits ſéparément : ils exprimerent enſuite de l'amande de la noix de coco une quantité aſſez conſidérable de jus, qu'ils jeterent dans un baquet ou vaſe de bois, &, après y avoir mis le fruit à pain, les bananes, &c. qui ſortoient du four, ils y placerent quelques pierres chaudes, afin de faire bouillir doucement le tout: trois ou quatre hommes remuerent, avec un bâton, les différentes matieres, juſqu'à ce qu'elles furent incorporées l'une à l'autre, & que le jus de la noix de coco fut changé en huile; les diverſes parties ne tarderent pas à prendre de la conſiſtance : quelques-uns de ces puddings ſont excellens, & on en fait peu, en *Angleterre*, d'une ſaveur auſſi exquiſe. Durant notre relâche à *O-Taïti*, lorſque j'ai pu avoir de pareils puddings, ce qui n'arrivoit pas toujours, j'ai eu ſoin de

demander qu'on m'en servît. Quand le cochon & le pudding qu'O-Too vouloit me donner, furent cuits, on les embarqua sur une pirogue, avec deux cochons en vie, du fruit à pain & des noix de coco, & on les conduisit à bord de mon vaisseau, où je me rendis bientôt, ainsi que toute la Famille Royale.

1777. Septemb.

» Le lendemain, un jeune belier de la race du *Cap*, que j'avois eu beaucoup de peine à amener ici, fut tué par un chien : on se trouve quelquefois dans des positions, où la perte d'une bagatelle devient importante; j'étois vivement occupé du soin de propager, aux *Isles de la Société*, ce quadrupede utile, & la perte du belier fut un véritable malheur ; car je n'avois que celui-ci de la race du *Cap*, & il ne m'en restoit qu'un de la race d'*Angleterre*. 5.

» Le 7, dans la soirée, nous tirâmes des feux d'artifices, devant une multitude d'Insulaires : ce spectacle fit grand plaisir à quelques-uns d'entre eux; mais il causa un effroi terrible à la plupart, & nous eûmes bien de la peine à les retenir jusqu'à la fin. Une table de fusées volantes devoit terminer le jeu, l'assemblée entiere se dispersa au moment où elles partirent, & les hommes du pays, les plus courageux, s'enfuirent avec précipitation. 7.

» Le 8, Œdidée, notre ancien camarade, donna 8.

1777. Septemb.

à dîner à quelques-uns d'entre nous; son festin fut composé de poisson & de porc : le cochon pesoit environ trente livres; il fut tué, cuit & servi en moins d'une heure. Nous achevions de dîner, lorsqu'O-Too arriva; il me demanda » si » mon ventre étoit plein «? Je lui répondis que oui; & il me dit : » Dans ce cas, venez avec » moi «. Je le suivis chez son pere, où je trouvai différentes personnes qui habilloient deux jeunes filles d'une quantité prodigieuse de belles étoffes, arrangées d'un façon singuliere. Une extrémité des pieces qui étoient en grand nombre, se trouvoit relevée par-dessus la tête des jeunes filles, tandis que le reste environnoit le corps, à commencer de dessous les aisselles; l'autre extrémité tomboit en plis jusqu'à terre, & ressembloit à un jupon de femme porté sur un large panier : plusieurs pieces enveloppoient le bord extérieur de ce panier, & grossissoient l'attirail. Les étoffes occupoient l'espace de cinq ou six verges de circuit, & ces pauvres filles étoient accablées sous un si énorme poids; elles avoient, en outre, deux *taamas*, (deux pieces de corps) qui leur servoient de parure, & qui donnoient un air pittoresque à leur accoutrement. On les conduisit, dans cet équipage, à bord de mon vaisseau; la pirogue, qui les amena, étoit chargée de plusieurs cochons, & d'une quantité assez considérable

considérable de fruits, dont le pere d'O-Too vouloit me faire présent, ainsi que des étoffes. 1777. Septemb.
On donne le nom d'*Atee* aux personnes de l'un & de l'autre sexe, habillées de cette maniere; mais je crois que cette mode bizarre a seulement lieu quand ils veulent offrir à quelqu'un des présens considérables d'étoffes; du moins je ne l'ai jamais vu que dans cette occasion : c'étoit la premiere fois qu'on nous présentoit ainsi des étoffes; mais, le Capitaine Clerke & moi, nous en reçûmes ensuite d'autres, étalées également sur le corps des Naturels qui nous les apporterent.

» Le lendemain, O-Too me fit présent d'un 9.
cochon & de quelques fruits, & chacune de ses sœurs me donna un cochon & d'autres fruits : nous ne manquions pas d'ailleurs de provisions. Les Naturels avoient pris en-dedans du récif, avec la seine, une quantité considérable de maquereaux; ils en échangerent une partie dans notre camp & sur nos vaisseaux.

» O-Too, si soigneux de nous fournir des vivres, cherchoit avec le même soin à nous procurer des amusemens continuels. Nous allâmes,
le 10, à *Oparre*, & il fit donner pour nous 10.
une espece de Comédie. Ses trois sœurs y jouerent; elles avoient des habits neufs & élégans, du moins nous n'en avions pas encore vu sur ces Isles d'aussi agréables à l'œil. Mais le princi-

1777. Septemb.

pal objet de mon voyage à *Oparre*, étoit d'examiner un corps embaumé, que quelques-uns de nos Meſſieurs avoient rencontré par haſard près de la réſidence d'O-Too. J'appris que c'étoit celui de Tee, l'un des Chefs, que j'avois connu autrefois : je le trouvai dans un *Toopapaoo* mieux conſtruit que les *Toopapaoos* ordinaires, & pareil, à tous égards, à celui que nous avions vu quelque temps auparavant à *Oheitepeha*, où les reſtes de Waheadooa ſont dépoſés & embaumés de la même maniere. Lorſque nous arrivâmes, le corps étoit couvert & enveloppé d'étoffes, mais, à ma priere, l'Inſulaire qui le gardoit, le tira du *Toopapaoo*; il le plaça ſur une eſpece de biere, & nous l'examinâmes à notre aiſe; on ne nous permit pas toutefois de pénétrer en dedans des paliſſades qui enfermoient le *Toopapaoo* : l'Inſulaire orna le cercueil de nattes & d'étoffes, qui produiſoient un joli effet. Le corps étoit entier dans toutes ſes parties, &, ce qui nous ſurprit bien davantage, la putréfaction paroiſſoit à peine avoir commencé, car il n'exhaloit point d'odeur déſagréable : cependant le climat eſt très-chaud, & Tee étoit mort depuis plus de quatre mois : on n'y appercevoit d'autre altération, qu'une contraction des muſcles & des yeux; les cheveux & les ongles ſe trouvoient en bon état, & ils adhéroient fortement à la

peau : les diverses jointures avoient de la souplesse, ou elles présentoient ce relâchement qui arrive aux personnes attaquées d'un évanouissement subit. M. Anderson, qui me communiqua ces remarques, fit des recherches sur les moyens qu'emploient les Naturels, pour conserver ainsi les corps ; & on lui dit, qu'immédiatement après la mort, on tire par l'*anus* les intestins & les autres visceres; qu'on remplit le ventre & l'estomac d'étoffes; que s'il y a de l'humidité sur la peau, on la fait disparoître, & qu'on frotte ensuite tout le corps avec une quantité considérable d'huile de noix de coco parfumée; que cette friction le conserve assez long-temps sans qu'il tombe en pourriture. De mon côté, je ne pus me procurer, sur cette opération, d'autres détails que ceux d'Omaï. Il m'assura que les O-Taïtiens se servent alors du suc d'une plante qui croît parmi les montagnes, & d'huile de noix de coco; qu'ils lavent souvent le corps avec de l'eau de mer: il m'apprit d'ailleurs qu'on conserve ainsi les restes de tous les grands personnages qui meurent de mort naturelle; qu'on les laisse exposés long-temps aux regards du public ; qu'on les montre d'abord à l'une des extrémités du *Toopapaoo*, les jours où il ne pleut pas; qu'ensuite les jours d'exposition deviennent plus éloignés, & qu'enfin on les voit rarement.

1777. Septemb. 12. » Nous revinmes le soir d'*Oparre*, où nous laissâmes O-Too & la Famille Royale. Je ne vis aucun de ses parens jusqu'au 12; mais, le 12, je reçus la visite d'eux tous, excepté le Roi. Ils me dirent que le Prince étoit allé à *Attahooroo*, pour assister à un autre sacrifice humain, que les Chefs de *Tiaraboo* avoient ordonné. Puisqu'ils immolerent deux hommes dans l'intervalle de peu de jours, il est malheureusement trop sûr que les victimes de cette superstition barbare sont bien nombreuses. Je serois allé voir ce second sacrifice, si je l'avois su assez tôt; il n'étoit plus temps. Je manquai aussi, parce qu'on m'en instruisit trop tard, une solennité publique qui avoit eu lieu la veille à *Oparre*; O-Too, selon le cérémonial usité en pareille occasion, y rendit aux amis & aux cliens du Roi Tootaha, les terres & les biens qu'on leur avoit ôtés depuis la mort de leur Chef. Le sacrifice humain dont je parlois tout-à-l'heure, mit vraisemblablement le dernier sceau à la révocation de l'arrêt.

13. » Le 13, au soir, O-Too revint d'*Attahooroo*, où il étoit allé exercer la plus désagréable de ses
14. fonctions de Souverain. Le lendemain, nous montâmes devant lui à cheval, le Capitaine Clerke & moi, & nous fîmes le tour de la plaine de *Matavai*; la foule nombreuse qui nous examinoit, fut saisie d'étonnement, & elle parut aussi

émerveillée que si elle avoit vu des Centaures. Omaï avoit déjà essayé une fois ou deux de monter à cheval; mais il avoit toujours été jeté par terre avant de se mettre en selle, & les O-Taïtiens n'avoient pas encore vu d'hommes portés sur des quadrupedes. Nos gens continuerent depuis cette époque, à monter chaque jour à cheval, durant notre relâche; cependant la curiosité des Naturels ne diminua point : ayant vu l'usage que nous faisions des chevaux, ils les estimerent beaucoup, &, autant que je puis en juger, ce spectacle leur donna une plus haute idée de la grandeur des autres Nations, que toutes les nouveautés réunies, offertes à leurs yeux par les Navigateurs Européens. Le cheval & la jument se portoient bien.

1777. Septemb.

» Le 15, Etary, ou Olla, c'est-à-dire, le prétendu Dieu de *Bolabola*, qui se tenoit depuis quelques jours aux environs de *Matavai*, se rendit à *Oparre*, avec plusieurs pirogues à voile. On nous dit qu'O-Too n'aimoit pas à le voir si près de notre camp; qu'il craignoit les vols des Insulaires de la suite de ce prétendu Dieu. Je dois déclarer, à la gloire d'O-Too, qu'il prit tous les moyens possibles, pour empêcher qu'on ne nous volât, & que, si on ne nous déroba que peu de choses, ce fut l'effet de sa prévoyance, plutôt que de notre circonspection. Il avoit fait construire deux petites maisons, de l'autre côté de la riviere, 15.

1777. Septemb. derriere notre poste, & une troisieme & une quatrieme près de nos tentes, sur l'espace qui se trouvoit entre la riviere & la mer. Quelques-uns de ses gens firent toujours sentinelle dans ces deux endroits; son pere résida ordinairement sur la pointe *Matavai;* & ainsi nous fûmes, en quelque sorte, environnés de gardes. Non-seulement ils éloignerent de nous les voleurs, pendant la nuit, ils observerent encore tout ce qui se passoit durant le jour; ils ne manquoient pas de mettre à l'amende les filles qui avoient des liaisons avec les Matelots, & ils infligeoient cette peine réguliérement chaque matin : de cette maniere, les soins que se donna le Roi, pour notre sureté, lui valurent des contributions avantageuses.

» O-Too me dit qu'il devoit aller le lendemain à *Oparre*, pour donner audience au grand personnage de *Bolabola*, qu'on m'avoit annoncé comme un Dieu, & il me proposa de m'y mener : je crus que j'y verrois quelque chose digne de
16. remarque, & j'acceptai son invitation. Le 16, au matin, nous le suivîmes à *Oparre*, M. Anderson & moi. Nous n'apperçûmes rien d'intéressant ou de curieux. Etary & son cortege présenterent à O-Too, des étoffes grossieres & des cochons : chacun de ces présens fut accompagné de quelques cérémonies, & d'un petit

diſcours. Le Roi, Etary, & pluſieurs autres Chefs, tinrent enſuite conſeil ſur l'expédition d'*Eimeo*. Etary parut d'abord la déſapprouver, mais ſes argumens ne firent aucune impreſſion ſur l'aſſemblée. Il étoit trop tard, pour montrer les inconvéniens de cette guerre; car on ſut le lendemain que Towha, Potatou, & un troiſieme Chef, avoient déjà mis à la voile, avec l'eſcadre d'*Attahooroo*. Un meſſager qui arriva le ſoir, vint dire que l'armée d'*O-Taïti*, avoit débarqué à *Eimeo*, & qu'il y avoit eu des eſcarmouches, ſans beaucoup de perte ou d'avantage, de l'un ou de l'autre côté.

1777. Août.

17.

» Le 18, au matin, nous retournâmes avec O-Too à *Oparre*, M. Anderſon, Omaï & moi; nous emmenâmes les moutons que je voulois laiſſer dans l'Iſle. Il y avoit un belier & une brebis de la race d'*Angleterre*, & trois brebis du *Cap*; je les donnai tous à O-Too. Nos trois vaches ayant reçu le taureau, je crus que je pourrois en conduire une ou deux à *Ulietea*. Je les avois amenées auſſi à *Oparre*, & je dis à Etary que, s'il conſentoit à céder ſon taureau à O-Too, je lui donnerois le mien, & une des vaches; je lui promis de plus de les conduire moi-même à *Ulietea* : le taureau Eſpagnol étoit ſi vif & ſi farouche, que je craignois un accident durant la traverſée. Etary qui combattit d'abord ma propo- 18.

1777. Septemb.

ſition, y ſouſcrivit enfin, ſéduit en partie par l'éloquence d'Omaï; mais, au moment où l'on embarquoit ſon taureau, l'un de ſes gens s'oppoſa fortement à l'échange que nous venions de conclure. J'imaginai que c'étoit pour ne pas me déplaire qu'Etary avoit accédé à l'arrangement; qu'après mon départ, il reprendroit peut-être ſon taureau, & qu'il n'en reſteroit point à O-Too. Je crus qu'il étoit plus ſage de ne pas conſommer cet échange, & je réſolus finalement de donner à O Too mon taureau & mes vaches; je lui recommandai de plus de ne pas ſouffrir qu'on les éloignât d'*Oparre*, d'y détenir en outre le taureau Eſpagnol, & chacun des moutons, juſqu'à ce que les vaches & les brebis euſſent produit des veaux & des agneaux; je l'avertis qu'il ſeroit alors le maître d'offrir à ſes amis des individus de ces deux races, & d'en envoyer ſur les Iſles voiſines.

» Nous quittâmes Etary & ſa petite troupe, qui vraiſemblablement ne tarderent pas à ſe repentir de la ſottiſe qu'ils venoient de faire, & nous accompagâmes O-Too à un autre village peu éloigné de là. Nous y trouvâmes les domeſtiques d'un Chef, dont j'oubliai de demander le nom; ces domeſtiques nous attendoient, avec un gros cochon, un cochon de lait, & un chien qu'ils vouloient preſenter au Roi de la part de leur

Maître. Ils les présenterent en effet, en observant le cérémonial accoutumé; & l'un d'eux, qui prononça un discours, s'informa, au nom de son Maître, de la santé d'O-Too, & des principaux personnages de sa Cour. Un des Ministres d'O-Too répondit à ce compliment; & on parla ensuite de la guerre d'*Eimeo*, sur laquelle on pérora fort en détail. Les Députés du Chef désiroient qu'on fît la guerre d'une maniere vigoureuse, & ils conseillerent à O-Too d'offrir aux Dieux un sacrifice humain. Un second Chef, qui ne s'éloignoit guere de la personne du Roi, s'y opposa; & il nous parut qu'il motivoit très-bien son avis. Je fus convaincu de plus en plus, qu'O-Too ne mettoit point d'ardeur à la poursuite de cette guerre : il reçut des messages multipliés de Towha, qui le pressoit vivement de lui envoyer du secours. On nous dit que l'escadre de Towha, étoit très-près de celle de Maheine, mais que ni l'une ni l'autre n'osoit risquer un combat. Après avoir dîné avec O-Too, que nous laissâmes à *Oparre*, nous retournâmes à *Matavai*. On nous apporta peu de fruits, durant cette journée & celle du lendemain : O-Too en fut instruit; & lui, & son frere qui s'étoit attaché au Capitaine Clerke, arriverent d'*Oparre*, entre neuf & dix heures du soir du 19, avec une quantité considérable de vivres. Rien ne prouve

1777. Septemb.

19.

1777. Septemb. 20. mieux jusqu'où il portoit sa bienveillance & ses attentions pour nous. Le lendemain toute la Famille Royale vint nous voir, & elle nous apporta de nouveaux présens; non-seulement nous n'éprouvâmes plus de disette, mais nous eûmes des vivres au-delà de ce que nous en pouvions consommer.

» A cette époque, notre eau étoit embarquée; les calfats avoient achevé leur travail; il ne restoit plus rien à faire au grément; nos deux vaisseaux se trouvoient en état de reprendre la mer, &, voulant avoir assez de temps pour aborder aux Isles des environs, je songeai à mon départ. J'ordonnai d'enverguer les voiles, & de reconduire à bord les observatoires & les instrumens que nous avions établis sur la côte. O-Too vint
21. m'avertir le 21, dès le grand matin, que toutes les pirogues de guerre de *Matavai*, & de trois districts de notre voisinage, alloient à *Oparre*, afin de se réunir aux pirogues de guerre de cette partie de l'Isle, & qu'il y auroit une revue générale. Bientôt après, l'escadre de *Matavai* fut en mouvement; &, après avoir paradé autour de la baie, elle y rentra: je montai mon canot, pour examiner cette marine de plus près.

» Il y avoit environ soixante pirogues de guerre, munies de plates-formes sur lesquelles combattent les guerriers : le nombre des pirogues moins

grandes étoit à-peu-près auſſi conſidérable. Je voulois les accompagner à *Oparre;* mais les Chefs déciderent bientôt que l'eſcadre ne partiroit pas avant le lendemain. Je fus bien-aiſe de ce délai, qui m'offroit une occaſion de connoître la maniere de ſe battre des O-Taïtiens. Je priai O-Too d'enjoindre à quelques-unes des pirogues d'exécuter devant moi les manœuvres du combat. Le Roi s'empreſſa d'ordonner à deux pirogues de ſortir de la baie : nous montâmes ſur un de ces bâtimens, O-Too, M. King & moi, & Omaï ſe rendit à bord de la ſeconde. Lorſque nous eûmes aſſez d'eſpace pour les évolutions, les deux pirogues ſe retournerent en face ; elles s'avancerent, elles reculerent, avec toute la vivacité que purent leur donner les rameurs. Sur ces entrefaites, les guerriers, qui occupoient les plates-formes, brandiſſoient leurs armes, & faiſoient des mines & des contorſions qui me ſemblerent n'avoir d'autre but, que de les préparer à l'aſſaut. O-Too ſe tenoit à côté de notre plate-forme, & il donnoit le ſignal d'avancer ou de reculer. La ſagacité & la promptitude du coup-d'œil lui étoient néceſſaires, pour ſaiſir les momens favorables, & éviter ce qui devoit offrir de l'avantage à l'ennemi. Enfin, lorſque les deux pirogues eurent avancé & reculé, chacune au moins douze fois, elles s'aborderent de l'avant;

1777. Septemb.

1777. Septemb. après un combat de peu de durée, les guerriers de notre plate-forme parurent se laisser tuer jusqu'au dernier, & Omaï & ses camarades se rendirent maîtres de notre bâtiment. En cet instant, O-Too & nos rameurs se jeterent à la mer, comme s'ils avoient été réduits à la nécessité de se sauver à la nage.

» Leurs batailles de mer ne se livrent pas toujours de cette maniere, si l'on peut compter sur les détails qu'Omaï nous donna. Il me dit que les Insulaires commencent quelquefois par amarrer ensemble les deux pirogues, l'avant contre l'avant, & qu'ils combattent ensuite, jusqu'à ce que tous les guerriers de l'un des bâtimens soient tués. Mais je crois qu'ils adoptent seulement cette manœuvre terrible, lorsqu'ils ont résolu de vaincre ou de mourir. Ils ne doivent compter en effet que sur la victoire ou la mort; car, de leur aveu, ils ne font jamais de quartier, à moins qu'ils ne réservent les prisonniers, pour les tuer le lendemain d'une façon plus cruelle.

» La puissance & la force de ces peuplades, sont fondées sur leur marine. Je n'ai jamais ouï parler d'une action générale de terre; & c'est sur la mer qu'ils se livrent des batailles décisives. Si les deux partis ont fixé l'époque & le lieu de l'action, ils passent, dans des amusemens & des festins, la journée de la veille & la nuit. Ils lan-

cent à l'eau leurs pirogues, ils font leurs préparatifs au lever de l'aurore, & ils commencent le combat avec le jour : son issue termine ordinairement la dispute; les vaincus s'enfuient à la hâte, & ceux qui atteignent la côte, s'empressent de gagner les montagnes, & d'emmener leurs amis. Les vainqueurs qui, durant l'accès de leur furie, n'épargnent ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, s'assemblent le lendemain au *Moraï*, pour remercier l'*Eatooa* de la victoire qu'ils viennent de remporter, & lui offrir en sacrifice les guerriers qu'ils ont tués, & les prisonniers eux-mêmes, s'ils en ont fait quelques-uns : on négocie ensuite un traité, dont, en général, ils dictent les conditions; ils obtiennent des districts particuliers, & quelquefois des Isles entieres. Omaï nous apprit qu'il avoit été fait prisonnier par les Habitans de *Bolabola*; qu'il fut mené dans la patrie des vainqueurs; & que lui & tous ses compagnons de captivité auroient été mis à mort le lendemain, s'ils n'étoient pas venus à bout de se sauver pendant la nuit.

1777. Septemb.

» Après ce combat simulé, Omaï endossa sa cuirasse, & le reste de son armure de l'ancienne Chevalerie; il monta sur la plate-forme de l'une des pirogues, & les rameurs le menerent en triomphe le long du rivage de la baie; en sorte que tous les Naturels purent le contempler à loisir.

1777. Septemb. Sa cotte de mailles n'attira pas l'attention des Insulaires, autant que je l'aurois imaginé. Quelques-uns d'eux, il est vrai, la connoissoient déjà, & d'autres étoient si révoltés de la conduite imprudente de mon ami, qu'il leur montroit les choses les plus extraordinaires, sans obtenir un coup-d'œil.

22. » Le 22, dès le grand matin, O-Too & son pere arriverent à bord, pour savoir quand je me proposois d'appareiller. Ayant appris qu'on trouve un bon havre à *Eimeo*, je leur dis que je toucherois à cette Isle, en allant à *Huaheine;* & ils désiroient d'y venir avec moi, & de mettre sous mon escorte, l'escadre de renfort qu'ils vouloient mener à Towha. Comme j'étois prêt à partir, je leur permis de fixer le jour; ils choisirent le surlendemain 24, & nous convînmes que je prendrois sur mon bord O-Too, son pere, sa mere, & toute sa famille. Après cet arrangement, je proposai au Roi de nous rendre tout de suite à *Oparre*, où les pirogues de guerre, destinées à l'expédition d'*Eimeo*, devoient se réunir & être passées en revue.

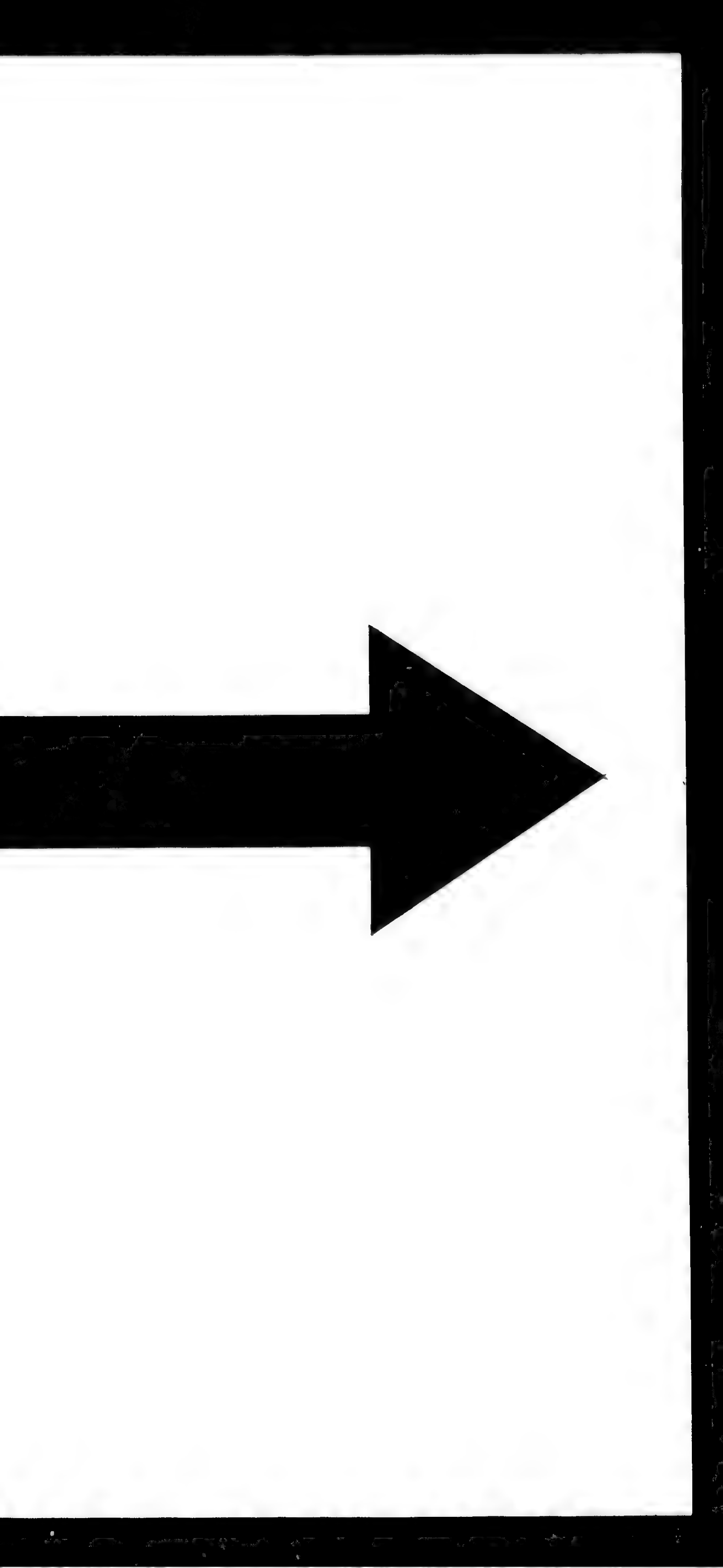
» Au moment où nous entrâmes dans mon canot, on vint apprendre au Roi que Towha avoit fait un traité avec Maheine, & ramené son escadre à *Attahooroo*. Cette nouvelle inattendue rendoit inutiles les préparatifs de l'expédition;

1777. Septemb.

& les pirogues de guerre, au lieu de marcher à *Oparre*, qu'on leur avoit déſigné pour le lieu du rendez-vous, eurent ordre de retourner dans leurs diſtricts reſpectifs : nous ſuivîmes cependant le Prince à *Oparre*, M. King & moi. Notre voyage ne fut pas long ; tandis qu'on apprêtoit notre dîner, un meſſager arriva d'*Eimeo*, & expoſa les articles de la paix, ou plutôt de la treve ; car la ſuſpenſion d'armes n'étoit que pour un temps limité. Les conditions ſe trouvoient déſavantageuſes à *O-Taïti*, & on blâma beaucoup O-Too, dont la lenteur à envoyer des renforts, avoit obligé Towha à ſe ſoumettre à un accommodement honteux. On diſoit même publiquement que Towha, indigné de la conduite du Roi, avoit juré de réunir ſes forces à celles de *Tiaraboo*, & d'attaquer O-Too à *Matavai*, ou à *Oparre*, lorſque je ſerois parti. Je déclarai ſolennellement, de mon côté, que je défendrois les intérêts de mon Ami, & que je lui donnerois des ſecours contre une pareille ligue ; que je reviendrois dans l'Iſle, & que je me vengerois, ſans pitié, de ceux qui auroient l'audace d'y prendre part. Mes menaces eurent vraiſemblablement l'effet que j'en attendois ; & ſi Towha forma d'abord le projet dont je viens de parler, il ne tarda pas à y renoncer, ou du moins il n'en fut plus queſtion. Whappai, pere d'O-Too, déſapprouva beaucoup le traité



[redacted]



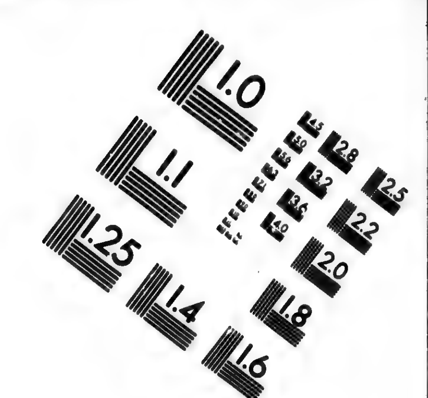
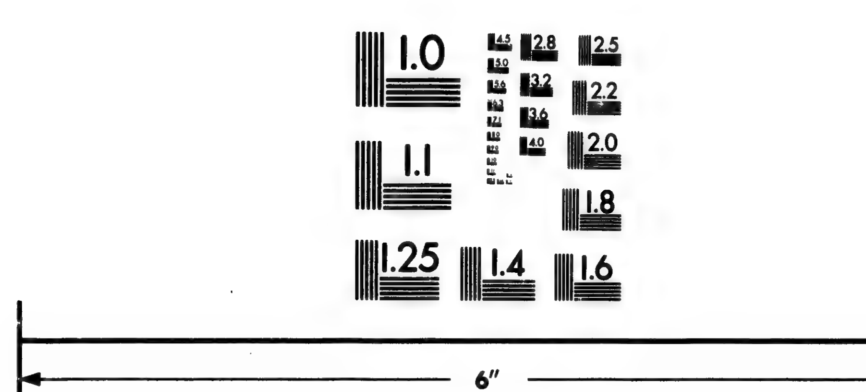
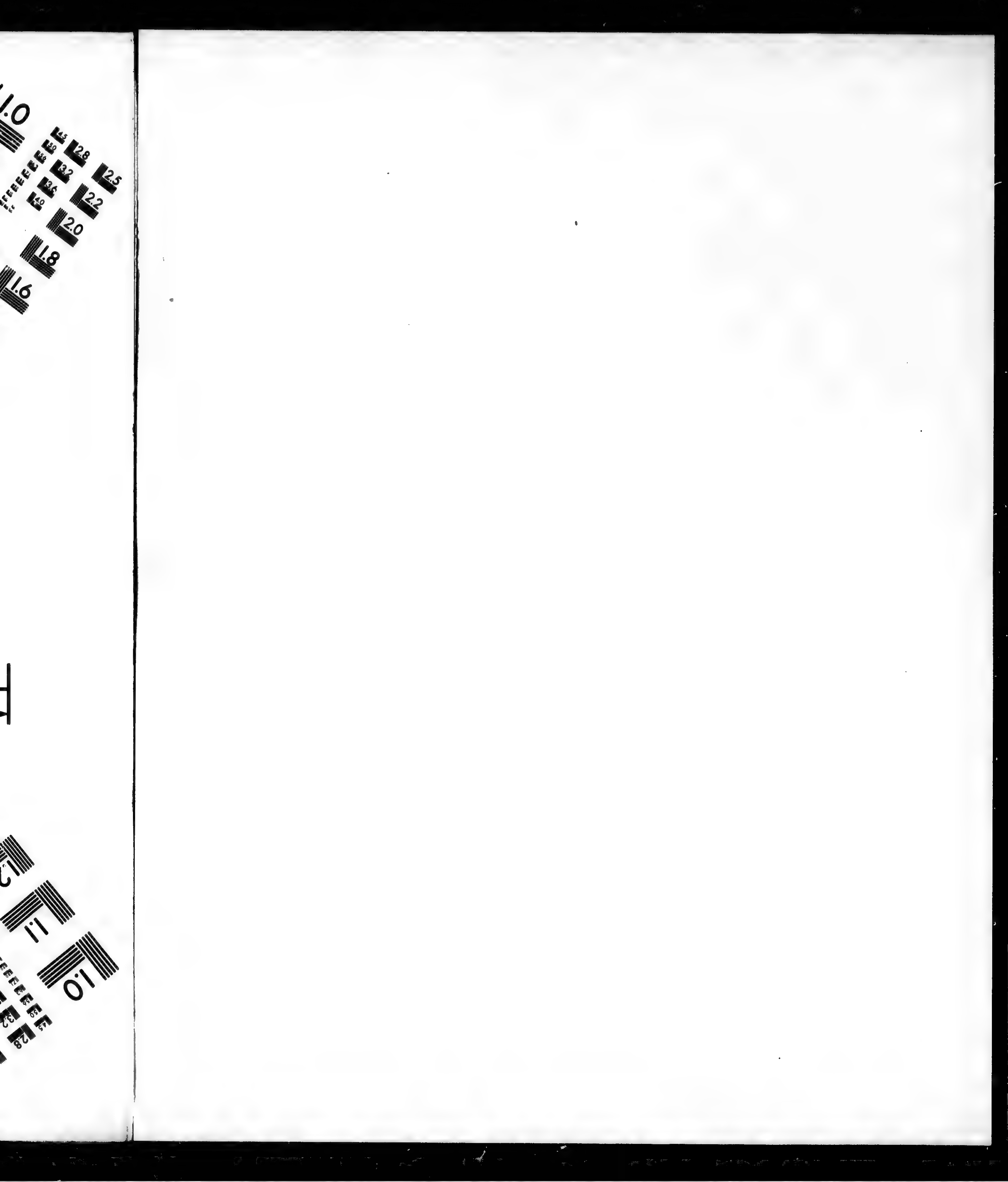


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

1777. Septemb.

de paix, & il ne ménagea point Towha, qui l'avoit conclu : cet habile vieillard ſentoit bien que ſi j'accompagnois à *Eimeo* l'eſcadre des O-Taïtiens, je ſerois très-utile à leur cauſe, ſans me mêler directement de la querelle. Toutes ſes raiſons portoient ſur ce calcul ; il juſtifioit, de la même maniere, O-Too qui m'avoit attendu, & il répondoit ſolidement à Towha, qui ſe plaignoit de n'avoir pas reçu des ſecours aſſez tôt.

» Nos débats finiſſoient, lorſqu'un Député de Towha arriva ; ce Général invitoit O-Too à aller le lendemain au *Morai* d'*Attahooroo*, pour remercier les Dieux de la paix qu'il venoit de conclure : du moins Omaï me dit que c'étoit-là l'objet du meſſage. On me pria d'aſſiſter à la cérémonie : j'étois malade, & il me fut impoſſible de profiter de l'invitation ; mais, voulant ſavoir ce qui ſe paſſeroit dans une fête ſi mémorable, j'y envoyai M. King & Omaï, & je retournai à bord de la *Réſolution*, accompagné de la mere d'O-Too, de ſes trois ſœurs, & de huit autres femmes. Je crus d'abord que ces douze femmes montoient ſur mon canot, pour ſe faire mener à *Matavai*; mais, lorſque nous fûmes au vaiſſeau, elles me dirent qu'elles vouloient y paſſer la nuit ; que leur but étoit d'entreprendre la guériſon de la maladie dont je me plaignois. J'avois

une

une ſciatique, & la douleur ſe faiſoit ſentir de la hanche aux pieds. J'acceptai les ſoins bienfaiſans qu'elles me propoſoient ; j'ordonnai qu'on leur dreſsât des lits ſur le plancher de ma chambre, & je me ſoumis à leur traitement. Elles ſe rangerent autour de moi, & elles ſe mirent à me preſſer avec les deux mains, de la tête aux pieds, & ſur-tout dans les parties où je ſouffrois; elles me pêtrirent juſqu'à faire craquer mes os, & à me fatiguer comme ſi l'on m'avoit roué de coups : lorſque j'eus ſubi un quart-d'heure cette eſpece de diſcipline, je fus bien-aiſe de m'y ſouſtraire. L'opération néanmoins me ſoulagea ſur-le-champ ; & je me décidai à permettre qu'on la recommençât avant de me coucher ; elle eut tant de ſuccès la ſeconde fois, que je paſſai une très-bonne nuit. Mes douze femmes me traiterent de nouveau le lendemain au matin, avant de retourner à terre : 23.
elles revinrent le ſoir, & je conſentis de bon cœur à me laiſſer pêtrir. Je n'éprouvois plus aucune eſpece de douleur ; &, ma guériſon étant bien achevée, elles me quitterent le 24. Les 24.
O-Taïtiens donnent à ce traitement le nom de *Romee* ; il me paroît bien ſupérieur aux frictions & aux remedes de ce genre, qu'ordonnent nos Médecins. Il eſt d'un uſage univerſel aux *Iſles de la Société* ; il eſt adminiſtré quelquefois par les hommes, plus communément par les femmes.

1777. Septemb.

1777. Septemb. Si quelqu'un paroît languissant & accablé, ses compatriotes le prient de s'asseoir près d'eux; ils se mettent tout de suite à pratiquer la *romee* sur ses jambes; & j'ai toujours vu qu'elle produit d'excellens effets (a).

» O-Too, M. King & Omaï revinrent
25. d'*Attahooroo*, le 25 au matin, & M. King me donna les détails suivans sur ce qu'il avoit vu.

☞ » Vous m'eûtes à peine quitté, qu'un second messager de Towha arriva près d'O-Too avec un bananier. Nous partîmes d'*Oparre* au coucher du soleil, & nous débarquâmes vers cinq heures à *Tettaha*, sur la langue de terre contiguë à *Attahooroo*. Les Habitans de ce district nous appellerent de la côte, vraisemblablement pour nous avertir que Towha s'y trouvoit. Je comptois que l'entrevue de ce Chef & du Roi, m'offriroit quelque chose d'intéressant. O-Too & les gens de sa suite, allerent s'asseoir sur la greve, près de la pirogue où étoit Towha : celui-ci dormoit, mais ses domestiques l'ayant éveillé, & ayant nommé O-Too, on apporta aux pieds du Roi un bananier & un cochon; & un assez grand nombre d'Insulaires attachés à Towha, vinrent

(a) On voit, dans la Collection de Hawkesworth, tome I, page 463 de l'original, que les O-Taïtiens traiterent de la même maniere le Capitaine Wallis & son premier Lieutenant.

causer avec O-Too : je jugeai qu'ils parloient de leur expédition d'*Eimeo*. Je demeurai quelque temps assis à côté du Roi ; & comme Towha ne sortoit point de sa pirogue, & qu'il ne nous disoit rien, je montai sur son embarcation ; il me demanda si *Toote* (*a*) étoit fâché contre lui. Je lui répondis que non ; que *Toote* étoit son *Taye* (son ami), & qu'il m'avoit chargé de me rendre à *Attahooroo* pour le lui dire. Omaï eut alors une longue conversation avec ce Chef ; mais je ne pus savoir quelle avoit été la matiere de leurs discours. Je retournai auprès d'O-Too, qui paroissoit désirer que je mangeasse quelque chose, & que j'allasse me coucher. Nous les quittâmes en effet, Omaï & moi. Je questionnai Omaï sur les raisons qui avoient empêché Towha de sortir de sa pirogue ; il me dit que ce Chef étoit boiteux, mais que le Roi s'approcheroit de lui, & qu'ils causeroient en particulier. Cette prédiction parut se vérifier ; car les Insulaires que nous laissâmes près d'O-Too, vinrent bientôt nous trouver, & O-Too lui-même arriva environ dix minutes après : nous allâmes tous nous coucher dans sa pirogue.

1777. Septemb.

» Le lendemain au matin, ils préparerent une

(*a*) C'est ainsi que les O-Taïtiens prononcent le nom du Capitaine Cook.

1777. Septemb.

grande quantité de *kava*; l'un d'eux en but tellement, qu'il perdit l'usage de ses sens. Il avoit des convulsions si fortes, que si je n'en avois pas connu la cause, je l'aurois supposé très-malade: deux hommes le tenoient par les cheveux. J'abandonnai cette scene, pour en voir une autre plus touchante, l'entrevue de Towa, de sa femme & d'une jeune personne qui me parut être sa fille. Après avoir découpé sa tête, de maniere à en faire sortir beaucoup de sang, & après avoir bien pleuré, elles se laverent & embrasserent le Chef d'un air tranquille; mais la jeune fille n'étoit pas encore au bout de ses souffrances. Terridiri (*a*) arriva, & elle répéta avec un maintien calme tout ce qu'elle avoit fait avant d'aborder son pere. Towha avoit amené une grande pirogue de guerre d'*Eimeo*; je lui demandai s'il avoit tué les guerriers qui la montoient, & il me répondit qu'elle n'avoit point d'hommes à bord, lorsqu'il la prit.

» Nous partîmes de *Tettaha* entre dix & onze heures, & nous débarquâmes à peu de distance du *Morai* d'*Attahooroo*, un peu après midi. Nous trouvâmes trois pirogues retirées sur la greve,

(*a*) Terridiri est fils d'Oberea. La Collection de Hawkesworth, tome II, page 154 de l'original, donne des détails sur la généalogie de ceux qui composent la Famille Royale d'*O-Taïti*.

en face du *Morai*; il y avoit trois cochons dans chacune; on voyoit au-dessous de leurs hangars ou abris quelque chose que nous ne pûmes pas distinguer. Nous comptions que la cérémonie auroit lieu dans la soirée; mais Towha & Potatou n'arriverent point, & il ne se passa rien d'important.

1777. Septemb.

» Un Chef qui arrivoit d'*Eimeo*, apporta un petit cochon & un bananier, qu'il déposa aux pieds d'O-Too : il causa quelque temps avec le Roi, & comme il répéta souvent le mot *Warry*, *Warry* (faux), je supposai qu'O-Too lui racontoit ce qu'il avoit ouï dire, & que le Chef nioit les faits.

» Towha & Potatou arriverent le 24, avec huit grandes pirogues, & ils débarquerent près du *Morai*. O-Too reçut une multitude de bananiers de la part de différens Chefs. Towha ne quitta point sa pirogue. La cérémonie commença enfin : le Grand-Prêtre apporta d'abord le *Maro* soigneusement enveloppé, & un paquet qui avoit la forme d'un pain de sucre; il les plaça à l'entrée d'un lieu qui me parut être le cimetiere : trois Prêtres allerent ensuite s'asseoir en face à l'autre extrémité du cimetiere; ils apporterent aussi un bananier, une branche d'un autre arbre & une fleur de cocotier.

» Les Prêtres prononcerent séparément de pe-

1777. Septemb.

tites phrases en tenant ces diverses choses à leurs mains; deux d'entre eux, & quelquefois les trois, chantoient de temps en temps une chanson mélancolique, à laquelle l'assemblée fit peu d'attention. Ces prieres & ces chants durerent une heure. Le Grand Prêtre ayant fait une autre priere qui fut de courte durée, découvrit le *Maro* : O-Too se leva, on lui ceignit le *Maro*, &, pendant cette opération, il tenoit à sa main un chapeau, ou bonnet, des plumes rouges de la queue de l'oiseau du Tropique, mêlées avec d'autres plumes brunes. Il se plaça au milieu de la scene, en face des trois Prêtres, qui continuerent leurs prieres l'espace d'environ dix minutes : l'un des Assistans se leva d'une maniere brusque; il dit quelque chose qui finit par le cri de *Heiva*, & l'assemblée lui répondit trois fois, en criant à haute voix, *Earee !* on m'avoit averti auparavant que c'étoit la partie principale de la cérémonie.

» Les Assistans passerent alors au côté opposé de la grande masse de pierres où l'on voit une large fosse, que les Insulaires appellent le *Morai* du Roi. On y répéta la cérémonie que je viens de décrire, & elle finit également par trois acclamations. On replia le *Maro*, dont la splendeur se trouva augmentée d'une touffe de plumes rouges, que l'un des Prêtres donna à O-Too, tandis que le Roi l'avoit autour de ses reins.

» L'aſſemblée ſe rendit enſuite à une vaſte cabane, ſituée près du *Morai*, & elle s'y aſſit avec beaucoup plus d'ordre qu'on n'en voit ordinairement à *O-Taïti*. Un homme du diſtrict de *Tiaraboo*, fit un diſcours qui dura environ dix minutes; un Habitant d'*Attahooroo* pérora enſuite; Potatou, qui prit la parole après eux, s'exprima avec plus d'abondance & de grace; en général, les deux premiers ne dirent que de petites phraſes détachées, accompagnées d'un mouvement de main très-gauche. Tooteo harangua auſſi au nom d'O-Too, & après lui un Inſulaire d'*Eimeo*. Il y eut deux ou trois autres diſcours auxquels l'auditoire fit peu d'attention : Omaï m'aſſura qu'ils promirent tous de ne point combattre, mais de vivre en amis. Pluſieurs des orateurs s'échaufferent; peut-être qu'ils ſe plaignirent du paſſé, & qu'ils firent des proteſtations de ne pas troubler la paix à l'avenir. Un Habitant du diſtrict d'*Attahooroo* ſe leva au milieu de ces harangues; il portoit une fronde autour de ſes reins & une groſſe pierre ſur ſes épaules: après s'être promené environ un quart-d'heure dans le cercle, & répété quelques mots d'un ton chantant, il jeta ſa pierre. Lorſque les diſcours furent terminés, on porta au *Morai* cette pierre & un bananier qui étoit aux pieds du Roi : l'un des Prêtres prononça ici deux ou trois phraſes, avec le Roi.

1777. Septemb.

1777. Septemb.

» Au moment où nous nous embarquâmes, la brise de mer avoit commencé, & il fallut redescendre sur la côte; nous fîmes à pied presque tout le chemin de *Tettaha* à *Oparre*, & cette promenade fut très-agréable. Nous trouvâmes un arbre auquel étoient suspendus deux paquets de feuilles seches : il sert de bornes aux deux districts. L'Insulaire qui avoit paru dans la cérémonie avec la fronde & la pierre, nous accompagnoit : le pere d'O-Too l'entretint long-temps; il paroissoit fort en colere, & je compris qu'il étoit irrité du rôle qu'avoit joué Towha dans l'affaire d'*Eimeo* «.

» Autant que je puis juger de cette cérémonie, d'après la description de M. King, ce ne fut pas uniquement une action de graces aux Dieux, mais plutôt une confirmation du traité; peut-être même avoit-elle l'un & l'autre de ces objets pour but. Le cimetiere, dont il fait mention, paroît être le lieu où commencerent les cérémonies du sacrifice humain, auquel j'assistai, & devant lequel on déposa la victime, après qu'on l'eut éloignée du bord de la mer. C'est aussi dans cette partie du *Morai*, qu'ils investissent leur Roi du *Maro*, pour la premiere fois. Omai, qui s'étoit trouvé au couronnement d'O-Too, m'en expliqua tous les détails sur les lieux; & ces détails se rapprochent beaucoup de ceux que vient de donner M. King, quoique les deux cérémonies aient eu lieu en

Benard direxit

UNE JEUNE FEMME DE O-TAHITI DANSANT.

des occaſ
premiere
cérémoni
dans tous
l'emploie
être plu
l'avons re
il envoya
ces exprè
tenant à
ſoient au
bouche ;
& ils fai
qui ſe di
jour, que
l'un d'eux
ils ſe calm
ſans empo
le rameau
de la Soci

» La gu
nelles qui
amis, ils n
ils ſavoien
ils nous ap
pouvions
nous n'avi
néceſſaire

des occasions bien différentes. Le bananier est la premiere chose qu'on apperçoit dans toutes les cérémonies religieuses de ces peuplades, & même dans tous leurs débats publics ou particuliers. Elles l'emploient aussi en d'autres occasions, & peut-être plus fréquemment encore que nous ne l'avons remarqué. Tandis que Towha fut à *Eimeo*, il envoya chaque jour des messagers à O-Too : ces exprès ne manquoient jamais d'arriver, en tenant à la main un jeune bananier, qu'ils déposoient aux pieds d'O-Too, avant d'ouvrir la bouche ; ils s'asseyoient ensuite devant le Roi, & ils faisoient leur message. Deux hommes, qui se disputoient, s'échaufferent tellement un jour, que je m'attendois à les voir se frapper; l'un d'eux ayant placé un bananier devant l'autre, ils se calmerent tout-à-coup, & ils continuerent sans emportement. Enfin le bananier est toujours le rameau d'olivier, pour les Habitans des *Isles de la Société*.

1777. Septemb.

» La guerre d'*Eimeo*, & les cérémonies solennelles qui en furent la suite, n'occupant plus nos amis, ils revinrent nous voir le 26; &, comme 26.
ils savoient que nous étions sur le point de partir, ils nous apporterent plus de cochons que nous ne pouvions en acheter. Nous manquions de sel, & nous n'avions besoin que de la quantité de porc néceſsaire à notre consommation journaliere.

1777. Septemb. 27.

» Le lendemain, j'accompagnai O-Too à *Oparre*, &, avant de le quitter, je fis la revue du bétail & des volailles, dont je lui avois recommandé de prendre soin. Chacun de ces animaux étoit en bon état, & on les soignoit d'une maniere convenable. Deux des oies, & deux des canards couvoient; mais la femelle du paon, & les poules d'Inde, n'avoient pas encore pondu. Je redemandai à O-Too quatre chevres; j'en voulois laisser deux à *Ulietea*, où cette espece est inconnue; & je me proposois de garder les deux autres, pour quelques-unes des Isles que je pourrois rencontrer, en allant à la côte d'*Amérique*.

» Une supercherie d'O-Too, que je vais citer, montre que ces Insulaires savent, au besoin, employer la ruse & l'artifice, pour arriver à leur but. Je lui avois donné, entre autres choses, une lunette qu'il garda deux ou trois jours; habitué ensuite à cet instrument, &, selon toute apparence, ne le trouvant d'aucune utilité pour lui, il le porta en secret au Capitaine Clerke; il lui dit qu'il étoit son bon ami; que ce présent devoit lui être agréable, & qu'il le prioit de l'accepter. » Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas » en parler à Toote (*a*) : il désire cette bagatelle,

---

(*a*) Au Capitaine Cook.

» & je ne voudrois pas qu'il l'eût «. Il mit la lunette entre les mains du Capitaine Clerke, & il l'assura qu'il la possédoit à juste titre. M. Clerke refusa d'abord de l'accepter; O-Too insista, & ne voulut point la reprendre. Quelques jours après, il eut soin de parler de la lunette; le Capitaine Clerke n'en avoit pas besoin, il désiroit cependant d'obliger le Prince; &, croyant que des haches seroient plus utiles à *O-Taïti*, que cet instrument, il offrit d'en donner quatre en retour. O-Too s'écria sur-le-champ: » Toote » m'en a offert cinq pour la lunette «. M. Clerke lui répondit: » Si cela est, je ne veux pas que » vôtre amitié pour moi, vous soit désavanta- » geuse, & vous en aurez six. Le Roi reçut les six haches, mais il recommanda de nouveau de ne pas m'instruire de ce qui venoit de se passer.

1777. Septemb.

» Omaï, qui prodigua si follement ici les choses utiles qu'il avoit apportées, s'en procura toutefois une, dont il devoit tirer de grands avantages. C'étoit une très-belle pirogue double, & à voiles, équipée d'une maniere complete. Je lui avois fait faire, peu de temps auparavant, les divers pavillons de beaupré, cornettes, guidons & flammes dont on se sert sur les vaisseaux Anglois; mais il les croyoit trop précieux pour les employer à *O-Taïti*: il rapetassa dix ou douze

1777. Septemb.

de nos vieux pavillons ou de nos vieilles flammes; il les arbora tous à-la-fois en différentes parties de ſon bâtiment, & ce ſpectacle attira autant de monde qu'en attire dans un port d'*Europe*, un vaiſſeau de guerre pavoiſé. Ces banderoles étoient Angloiſes, Françoiſes, Eſpagnoles & Hollandoiſes; il n'en avoit pas vu d'autres. J'avois donné, en 1774, un pavillon de beaupré & une flamme à O-Too, & une ſimple flamme à Towha; ils les avoient conſervés avec un ſoin extrême, car je les retrouvai en bon état.

» Les étoffes & l'huile de coco ſont bien meilleures à *O-Taïti*, que ſur aucune des autres Iſles *de la Société*, où on les vend fort cher, & Omaï s'en procura une aſſez grande quantité : il ne ſe ſeroit pas conduit d'une maniere ſi inconſéquente & ſi indigne de la vie qu'il avoit menée en *Angleterre*, & durant le voyage, ſans ſa ſœur, ſans ſon beau-frere & quelques perſonnes de ſa connoiſſance, qui s'emparerent de lui, dans la vue de le dépouiller de toutes ſes richeſſes. Leur complot auroit réuſſi, ſi je n'avois pris à temps les tréſors de mon Ami ſous ma garde. Cette précaution n'eût pas même été ſuffiſante, ſi j'euſſe permis à ces fripons de le ſuivre à *Huaheine*, où il devoit s'établir. C'étoit leur projet de ne point le quitter; mais je leur défendis de ſe montrer à *Huaheine*, tant que je me trouverois dans

ces parages, & ils me connoissoient trop bien pour enfreindre mes ordres.

1777. Septemb. 28.

» O-Too vint à bord le 28, il me pria d'accepter une pirogue, & de l'offrir de sa part à l'*Earee-rahie no Bretane* (a); il me dit que, voulant envoyer quelque chose à un si grand Monarque, il n'avoit rien imaginé de mieux. Je fus charmé de sa reconnoissance; il avoit seul le mérite de cette galanterie; personne d'entre nous ne lui en avoit donné l'idée. Il nous prouva d'une maniere claire, qu'il savoit bien à qui il étoit redevable des trésors que nous lui avions apportés. Je crus d'abord que la pirogue seroit un modele en petit de leurs bâtimens de guerre, mais je reconnus bientôt qu'il s'agissoit d'un jvahah d'environ seize pieds de longueur. Elle étoit double, & je jugeai qu'on l'avoit construite exprès; car elle se trouvoit décorée de beaucoup de sculpture: elle m'auroit trop gêné, & je le remerciai de sa bonne volonté: je vis que je lui aurois fait plus de plaisir en l'acceptant.

» Des brises légeres de l'Ouest, & des calmes, nous retinrent à *O-Taïti* quelques jours de plus que je ne le comptois: je ne pus pas même sortir de la baie. Durant cet intervalle, les vaisseaux furent remplis d'Insulaires, & environnés d'une

(a) Au Roi de la Grande-Bretagne.

multitude de pirogues ; car les Naturels ne vou-
1777. Septemb. loient quitter les environs de *Matavai*, qu'après notre départ. Le vent passa enfin à l'Est à trois
29. heures de l'après-midi du 29, & nous levâmes l'ancre.

» Dès que nous fûmes sous voile, j'ordonnai de tirer sept coups de canons chargés à boulet ; O-Too m'en avoit prié, & je voulois d'ailleurs satisfaire la curiosité de ses sujets. Tous nos amis, excepté le Roi, nous quitterent ensuite avec des marques d'affection & de douleur, qui montrerent assez combien ils nous regrettoient. Le Roi ayant désiré de voir marcher les vaisseaux, je m'étendis en pleine mer, & je revins près de la côte ; il me fit alors ses adieux & il retourna à terre sur sa pirogue.

» Nous avions abordé si souvent à *O-Taïti*, depuis un petit nombre d'années, que les Insulaires paroissoient persuadés que nous ne tarderions pas à revenir. O-Too me recommanda avec instance de prier en son nom l'*Earee-rahie no Bretane*, d'envoyer, par les premiers vaisseaux, des plumes rouges & les oiseaux qui les fournissent, des haches, une demi-douzaine de fusils, de la poudre, du plomb, & de ne pas oublier des chevaux.

» J'ai dit souvent que j'avois reçu des présens considérables d'O-Too & du reste de sa famille,

& je n'ai pas toujours fait mention de ce que je donnois de mon côté. Lorsque les Habitans de ces Isles font un présent, ils laissent entrevoir ce qu'ils esperent en retour, & nous étions obligés de les satisfaire ; ainsi, ce qu'on avoit l'air de nous offrir gratuitement, nous coûtoit plus que ce que nous achetions : mais, lorsque nous éprouvions un moment de disette, & qu'on n'apportoit rien au marché, nous pouvions recourir à nos amis ; & en tout cette maniere de trafiquer fut aussi avantageuse pour nous que pour eux. En général, je payai tout de suite chacun des présens qu'on me fit ; j'en excepte ceux que je reçus d'O-Too. Ses largesses furent si multipliées & si fréquentes, que nous ne comptions ni l'un ni l'autre. Je lui offrois sur le champ les choses qu'il me demandoit, lorsqu'elles ne m'étoient pas nécessaires, & je le trouvai toujours modéré dans ses demandes.

1777. Septemb.

» Si j'avois pu déterminer Omaï à se fixer ici, je ne serois pas parti si-tôt ; car, à l'époque où je quittai l'Isle, on nous fournissoit des rafraîchissemens en si grande quantité, & à si bon marché, que je n'espérois pas rencontrer ailleurs le même avantage : il régnoit d'ailleurs entre nous & les Habitans, une amitié si cordiale & une confiance si entiere, qu'il étoit difficile d'espérer un pareil succès en d'autres terres du groupe de

1777. Septemb.

la Société. Il eſt aſſez extraordinaire que cette correſpondance amicale n'ait pas été troublée une ſeule fois ; & que je n'aie eu à me plaindre d'aucun vol important ; ce n'eſt pas que je croie aux progrès de la moralité des O-Taïtiens ſur cet article ; je penſe plutôt qu'il faut attribuer la régularité de leur conduite aux ſoins des Chefs : ces Chefs craignoient de voir ſuſpendre un trafic qui leur donnoit plus de marchandiſes qu'ils n'auroient pu en obtenir par des vols & des larcins. Je ne manquai pas de les en avertir moi-même, immédiatement après mon arrivée. Frappé de la multitude de proviſions qu'offroit l'Iſle, & de l'empreſſement que montroient les Naturels pour nos articles de commerce, je réſolus de profiter de ces deux circonſtances favorables, & je déclarai de la maniere la plus poſitive, que je ne ſouffrirois pas les vols des gens du pays, comme je les avois ſoufferts autrefois. Omaï me fut en cela très-utile ; je lui recommandai de leur bien expliquer les heureux effets qu'auroit leur honnêteté, & les ſuites funeſtes qu'entraîneroient leurs friponneries ; en un mot, je lui fis ſa leçon, & il la dit à merveille.

» Les Chefs ne peuvent pas toujours empêcher les vols ; on les vole ſouvent eux-mêmes, & ils s'en plaignent comme d'un grand mal. O-Too laiſſa entre mes mains, jusqu'à la veille de

1777. Septemb.

de mon départ, les choses qu'il avoit obtenues de nous; lorsqu'il m'en chargea, il me dit qu'elles ne seroient pas en sureté ailleurs. Depuis que cette peuplade connoît de nouvelles richesses, ses dispositions au vol doivent avoir augmenté. Les Chefs, qui ne l'ignorent pas, désirent beaucoup d'avoir des caisses; ils sembloient mettre un prix extrême à un petit nombre de coffres laissés dans l'Isle par les Espagnols, & ils nous en demandoient d'autres sans cesse. J'en fis faire un pour O-Too; il le voulut de huit pieds de long, de cinq de large & de trois de profondeur. Les serrures & les verroux ne suffiront pas pour écarter les voleurs; mais deux hommes peuvent y coucher la nuit & y monter la garde.

» Nous savions un peu la langue du pays; Omaï nous servoit d'ailleurs d'interprete, & il est assez singulier, que nous n'ayons pu découvrir l'époque précise de l'arrivée des Espagnols & la durée de leur séjour. En multipliant nos questions sur ce point, nous reconnûmes de plus en plus que ces Insulaires sont incapables de noter ou de se rappeler la date des événemens anciens, sur-tout s'il s'est écoulé dix ou vingt mois. L'inscription que nous trouvâmes sur la croix, & les détails que nous donnerent les plus intelligens des O-Taïtiens, me firent juger cependant que deux vaisseaux arriverent à *Oheite-*

1777. Septemb.

peha (*a*) en 1774, peu de temps après mon départ de *Matavai* (*b*), qui eut lieu au mois de Mars de la même année. Si j'en crois quelques Insulaires, lorsqu'ils eurent débarqué les bois de la maison & un petit nombre d'hommes, ils remirent à la voile pour me chercher, & ils revinrent dix jours ensuite : mais j'en doute, car on ne les vit ni à *Huaheine*, ni à *Ulietea*. Ces Navigateurs laisserent à *O-Taïti*, un taureau, des chevres, des cochons, des chiens & le mâle d'une autre espece ; ce dernier étoit un belier, & il se trouvoit à *Bolabola*, où l'on devoit aussi transporter le taureau.

» Les cochons, qui sont d'une grosse taille, avoient déjà amélioré la race indigene du pays, & ils étoient très-nombreux lorsque nous arrivâmes. Il y a de plus un assez grand nombre de chevres ; les Chefs un peu importans, en ont quelques-unes. Les chiens offrent deux ou trois variétés, & je pense que les Espagnols auroient mieux fait de les jeter tous à la mer, que de les déposer sur cette Isle : c'est un de ces chiens qui tua mon belier.

» Les Vaisseaux Espagnols laisserent deux Prêtres, un domestique, & un autre homme appelé

(*a*) L'un des Havres d'*O-Taïti*.

(*b*) Un autre Havre d'*O-Taïti*.

Mateema par les Insulaires, dont il a gagné l'amitié. Il paroît qu'il étudia leur langue, ou du moins qu'il la parloit assez bien pour se faire entendre, & qu'il prit beaucoup de peine pour inspirer aux Naturels la plus haute idée de sa Nation, & leur donner une mauvaise opinion des Anglois; il alla jusqu'à les assurer que nous ne formions plus un Etat indépendant; que *Pretane* (*a*) n'étoit qu'une petite Isle ravagée depuis peu par ses compatriotes; qu'ils m'avoient rencontré en mer, & qu'avec quelques boulets, ils avoient coulé bas mon vaisseau, & tous les hommes de mes équipages. Ainsi, mon arrivée à *O-Taïti* excita une grande surprise de toute maniere : le véridique personnage fit croire aux gens du pays, ce mensonge & beaucoup d'autres aussi peu vraisemblables. Si l'*Espagne* n'avoit pour but, dans cette expédition, que de déprécier les Anglois, elle pouvoit se dispenser d'envoyer si loin ses vaisseaux; car mon retour parmi les O-Taïtiens réfuta complétement tout ce que Mateema leur avoit dit.

1777. Septemb.

» J'ignore quelle fut l'intention des Prêtres Espagnols qui s'établirent à *O-Taïti*, pour quelques mois; on ne peut que former des conjectures là-dessus. S'ils vouloient convertir les Insu-

(*a*) L'Angleterre.

1777. Septemb.

laires, ils n'ont pas fait un ſeul proſélyte : mais il ne paroît pas qu'ils l'aient jamais tenté ; car on me dit qu'ils ne parlerent point de Religion. Ces Prêtres ne s'éloignerent pas de la maiſon bâtie par eux à *Oheitepeha ;* mais Mateema parcourut la plupart des cantons de l'Iſle : enfin ils ſe trouvoient à *O-Taïti* depuis dix mois, lorſque deux vaiſſeaux de leur Nation arriverent à *Oheitepeha*, & ils s'embarquerent cinq jours après. Ce bruſque départ annonce que, s'ils ſongerent d'abord à former un petit établiſſement, ils ne tarderent pas à changer de deſſein. J'appris cependant d'O-Too & de quelques autres Naturels, qu'avant de mettre à la voile, ils eurent ſoin d'avertir qu'ils reviendroient & qu'ils ameneroient des maiſons, des animaux de toute eſpece, des hommes & des femmes, qui ſe fixeroient dans l'Iſle, & qui y paſſeroient leur vie. O-Too ajouta que ſi les Eſpagnols revenoient en effet, il ne leur permettroit pas de s'établir au Fort *Matavai*, qui *nous appartenoit.* Il étoit aiſé de voir, que ce projet de Colonie lui faiſoit plaiſir ; il ne ſavoit pas que, pour l'exécuter, on le priveroit de ſon Royaume, & qu'on détruiroit la liberté de ſon peuple. Il ſeroit très-facile ſans doute, de former un établiſſement à *O-Taïti ;* & ſenſible à tous les ſervices que j'ai reçus de la peuplade qui habite cette terre, j'eſpere qu'on n'y en for-

mera point. Nos relâches passageres ont peut-être amélioré à quelques égards le sort des Habitans ; mais une Colonie parmi eux, dirigée sur le plan qu'on a malheureusement suivi dans la plupart des établissemens Européens, leur donneroit bientôt lieu de regretter de nous avoir connus. Je ne puis croire que les Nations de l'*Europe* songent d'une maniere sérieuse à y établir une Colonie ; car *O-Taïti* n'offre rien de séduisant pour l'ambition des Puissances ou la cupidité des particuliers, & j'oserois prédire que sans ces motifs on ne l'entreprendra point. 1777. Septemb.

» J'ai déjà raconté que je reçus la visite de l'un des deux O-Taïtiens conduits par les Espagnols à *Lima*. Je ne le revis plus, & j'en fus étonné ; car je l'avois très-bien accueilli : je crois qu'Omaï, jaloux de trouver dans l'Isle un Voyageur qu'on pût lui comparer, le maltraita, afin de l'éloigner de moi. Ce fut un bonheur pour Omaï que nous eussions touché à *Ténériffe* ; il se vanta d'avoir vu aussi une contrée soumise à l'*Espagne*. Je ne rencontrai pas l'autre Insulaire qui étoit allé à *Lima* ; mais le Capitaine Clerke, qui eut occasion de causer avec lui, m'en parla comme d'un polisson, qui étoit un peu fou. Ses compatriotes en avoient la même opinion ; en un mot, ces deux aventuriers n'étoient point estimés. Omaï que le hasard a mieux servi, reve-

noit dans sa patrie chargé de trésors; il avoit

1777. Septemb. beaucoup profité de son séjour en *Angleterre*, & ce sera sa faute s'il tombe un jour dans la même obscurité «.

*Relâche à l'Isle d'*Eimeo*, & Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

30. M. Cook arriva à *Eimeo* le 30 au soir.

» Dès que nous fûmes mouillés, (c'est lui-même qui parle) les vaisseaux se remplirent d'Insulaires que la curiositée seule amenoit à bord; car ils n'apportoient rien qu'ils voulus-

1 Octob. sent échanger : mais le lendemain, dès le grand matin, plusieurs pirogues arriverent des parties les plus éloignées de l'Isle, avec une quantité considérable de fruit à pain, de noix de coco & un petit nombre de cochons. Ils échangerent ces divers articles contre des haches, des clous & des grains de verre : ils ne recherchoient pas les plumes rouges d'une maniere aussi empressée que les O-Taïtiens. La *Résolution* se trouvant infestée par les rats, je la fis conduire à trente verges de la côte, aussi près que la profondeur de l'eau le permit, & en attachant des hansieres aux arbres, on ouvrit à ces animaux un sentier par où ils pouvoient se sauver à terre. On dit que

cet expédient a réussi quelquefois ; mais je crois que nous nous débarrassâmes de peu de rats, si même nous nous en débarrassâmes d'un seul.

1777. Octobre.

» Nous reçûmes la visite de Maheine, Chef de l'Isle, le 2 dans la matinée. Il s'approcha des vaisseaux avec beaucoup de précaution, & il fallut le presser long-temps pour le déterminer à venir à bord : il nous regardoit comme les amis des O-Taïtiens, & il croyoit vraisemblablement que nous lui ferions du mal ; car ces peuplades ne comprennent pas qu'on puisse être amis d'une tribu, sans épouser sa querelle contre une tribu ennemie. Sa femme qui l'accompagnoit, étoit sœur d'Oamo, l'un des Chefs d'*O-Taïti*, dont on nous avoit raconté la mort. Je leur donnai à l'un & à l'autre les choses auxquelles ils me semblerent devoir mettre le plus de prix, & ils s'en retournerent après avoir passé une demi-heure sur la *Résolution*. Ils revinrent bientôt pour m'offrir un gros cochon, en retour de mon présent ; mais je leur en fis un second qui valoit au moins ce qu'ils m'apporterent. Ils allerent ensuite voir le Capitaine Clerke. 2.

» Ce Chef qui, à l'aide d'un petit nombre de partisans, s'étoit rendu, à quelques égards indépendant d'*O-Taïti*, avoit quarante à cinquante ans ; sa tête étoit chauve, ce qui n'arrive guere à cet âge dans les Isles de la mer du Sud. Il por-

1777. Octobre.

toit une espece de turban, & il sembloit honteux de n'avoir point de cheveux; mais j'ignore s'il rougissoit d'avoir la tête chauve, ou s'il nous jugeoit pleins de mépris pour les têtes dénuées de cheveux. J'adopterois volontiers la derniere supposition; car les Insulaires nous avoient vu raser la chevelure de l'un de leurs compatriotes que nous surprîmes commettant un vol. Ils en conclurent, selon toute apparence, que nous infligions ce châtiment aux voleurs, & un ou deux de nos Messieurs qui avoient peu de cheveux, furent violemment soupçonnés d'être des *tetos* (*a*).

» Le soir, nous montâmes à cheval, Omaï & moi, & nous fîmes une promenade le long de la côte, vers la partie de l'Est. Notre cortege ne fut pas nombreux; Omaï avoit défendu aux Naturels de nous suivre, & la plupart d'entre eux obéirent : la crainte de nous déplaire l'emporta sur leur curiosité. Towha avoit amené sa flotte dans ce havre; &, quoique les hostilités n'eussent duré que peu de jours, on appercevoit partout les traces de ses dévastations. Les arbres étoient dépouillés de leurs fruits, & toutes les maisons du voisinage avoient été abattues, ou réduites en cendres.

(*a*) Des Voleurs ou des Fripons.

» Nous employâmes deux ou trois jours, à tirer de la calle nos tonneaux de liqueurs fortes, & nous les goudronnâmes, afin de les garantir de la piqûre des insectes. Le 6, au matin, on remorqua la *Résolution* dans le courant; je voulois appareiller le jour suivant, mais un accident, qui me donna beaucoup d'inquiétude, ne le permit pas. Nous avions envoyé nos chevres à terrre, où nous les laissions paître pendant le jour: deux de nos gens les gardoient, & cependant les Naturels parvinrent à en voler une. La perte n'eût pas été bien importante, si je n'avois pas eu le dessein d'enrichir d'autres Isles de cette espece de quadrupede; mais comme je tenois beaucoup à ce projet, il étoit indispensable d'employer tous les moyens possibles pour obtenir la restitution de la chevre. Nous apprîmes le lendemain, qu'on l'avoit conduite à l'habitation du Chef Maheine, qui se trouvoit alors au havre de *Parowroah*. Deux vieillards me proposerent de servir de guides à ceux de mes gens que je voudrois y envoyer. J'ordonnai à un détachement de monter un canot, & d'aller dire à Maheine, que je me vengerois, s'il ne livroit pas tout de suite la chevre & le voleur.

1777. Octobre. 6. 7.

» Ce Chef m'avoit supplié la veille de lui donner deux chevres; mais, ne pouvant le satisfaire qu'aux dépens des autres Isles, qui n'auroient

1777. Octobre.

peut être plus d'occaſion de ſe procurer une race d'animaux auſſi utiles, & ſachant d'ailleurs qu'il y en avoit déjà à *Eimeo*, je lui refuſai ce qu'il me demandoit : cependant, pour lui montrer que je déſirois ſeconder ſes vues à cet égard, je chargeai Tidooa, Chef O-Taïtien, qui étoit préſent, de prier O-Too, de ma part, d'envoyer deux chevres à Maheine; & afin que ma ſollicitation eût plus de ſuccès, je lui remis une groſſe touffe de plumes rouges, de la valeur de deux chevres, en lui recommandant de la donner au Roi. Je crus que cet arrangement ſatisferoit Maheine, & tous les Chefs de l'Iſle; mais l'événement m'apprit que je m'étois trompé.

» Je ne penſois pas que les Naturels euſſent la hardieſſe de voler une ſeconde chevre, tandis que je prenois des meſures pour recouvrer la premiere; & on mena paître notre petit troupeau comme à l'ordinaire : le ſoir, lorſque nos gens l'embarquerent pour le ramener à bord, les Inſulaires enleverent une chevre ſans être découverts. Nous nous en apperçûmes tout de ſuite : on n'avoit pas eu aſſez de temps pour la conduire bien loin, & je crus que je la recouvrerois ſans peine. Dix ou douze des Habitans du pays, qui prirent différentes routes, partirent bientôt après, afin de la chercher & de nous la rendre; aucun d'eux ne vouloit convenir qu'on

l'eût volée ; ils s'efforçoient, au contraire, de nous persuader qu'elle s'étoit égarée dans les bois. 1777. Octobre.
J'avoue que j'en fus d'abord convaincu ; mais voyant qu'aucun des Emissaires ne revenoit, je reconnus bientôt mon erreur : les Insulaires chercherent à m'amuser jusqu'à ce que leur proie ne fût plus à portée de nous. Sur ces entrefaites, mon canot arriva avec l'autre chevre, & l'un des hommes qui l'avoient dérobée ; c'est la premiere fois qu'on me livroit un voleur sur ces Isles.

» Je m'apperçus, le 8, que la plupart des Insulaires, établis autour de nous, s'étoient éloignés ; 8.
qu'ils avoient emporté un corps exposé sur un *Toopapaoo*, qui se trouvoit en face des vaisseaux, & que Maheine lui-même s'étoit retiré à l'autre extrémité de l'Isle. Il paroissoit clair que les Insulaires avoient résolu de voler ce que je n'avois voulu leur donner ; que s'ils avoient rendu une des chevres, ils étoient décidés à garder la seconde, qui étoit une femelle pleine. Je résolus, de mon côté, de ne pas la laisser entre leurs mains. Je m'adressai donc aux deux vieillards qui me procurerent la restitution de la premiere ; ils me dirent que la chevre avoit été conduite à *Watea*, district du côté méridional de l'Isle, par Hamoa, Chef de ce canton ; qu'on me la rendroit, si je voulois y envoyer du monde. Ils me proposerent de nouveau de servir de guides

1777. Octobre.

dans l'intérieur du pays à ceux de mes gens que je chargerois de la commiſſion ; mais on m'informa qu'on pouvoit achever en un jour ce voyage par mer, & je détachai M. Roberts & M. Shuttleworth ſur le canot ; j'ordonnai que l'un d'eux ſe tînt à bord, tandis que l'autre feroit le reſte du chemin par terre avec les guides & deux ou trois de nos Soldats de Marine, ſi l'embarcation ne pouvoit arriver juſqu'à la réſidence de Hamoa.

» Mon détachement revint fort tard dans la ſoirée ; il s'étoit approché de la côte autant que les rochers & les bas-fonds le permirent. M. Shuttleworth, ſuivi de deux Soldats de Marine & de l'un des guides, débarqua & ſe rendit par terre à *Watea* ; il atteignit la maiſon de Hamoa, où les Habitans du canton l'amuſerent quelque temps, en lui diſant qu'on avoit envoyé du monde après la chevre, & qu'on la rameneroit bientôt ; mais on ne la ramena point, & la nuit l'obligea à regagner le canot.

» J'avois beaucoup de regret alors de m'être trop avancé ; je ne pouvois reculer ſans me compromettre & ſans donner aux Habitans des Iſles où je voulois encore aborder, lieu de croire qu'on nous voloit impunément. Je conſultai Omaï & les deux vieillards ſur ce que je devois faire ; ils me conſeillerent tout de ſuite de pénétrer avec

mon détachement dans l'intérieur du pays, & de tuer tous les Insulaires que je rencontrerois. Je ne m'avisai point d'adopter ce conseil sanguinaire ; mais je résolus de traverser *Eimeo* à la tête d'une troupe assez nombreuse, pour exercer une sorte de vengeance, &, le lendemain à la pointe du jour, je partis avec trente-cinq de mes gens, l'un des vieillards, Omaï & trois ou quatre personnes de sa suite. J'ordonnai en même temps au Lieutenant Williamson d'armer trois canots, & de venir me trouver à la partie occidentale de l'Isle.

1777. Octobre.

9.

» Dès l'instant où je débarquai avec mon détachement, le petit nombre d'Insulaires qui se trouvoient encore dans notre voisinage, s'enfuirent devant nous. Le premier homme que nous rencontrâmes, fut en danger de perdre la vie ; car Omaï l'eut à peine apperçu, qu'il me demanda s'il lui tireroit un coup de fusil, tant il étoit persuadé que je descendois dans l'Isle pour faire ce qu'il m'avoit conseillé. J'ordonnai bien vîte à Omaï & à notre guide de déclarer aux Insulaires, que mon intention n'étoit pas de blesser, & beaucoup moins de tuer un seul des Naturels. Cette heureuse nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair ; elle arrêta la fuite des Habitans, & aucun d'eux ne quitta plus sa maison ou n'interrompit son travail.

1777. Octobre.

» Lorſque nous commençâmes à monter la chaîne de collines, nous ſûmes que la chevre avoit pris cette route, & nous comprîmes qu'elle n'étoit pas encore de l'autre côté : nous marchâmes dans un profond ſilence, afin de ſurprendre les Inſulaires qui l'emmenoient ; mais, quand nous eûmes atteint la derniere des plantations, qui ſe trouve dans la partie ſupérieure des collines, les Habitans du canton nous dirent qu'en effet la chevre y avoit été la premiere nuit, & que Hamoa l'avoit conduite le lendemain à *Watea*. Nous traversâmes les collines, & nous ne recommençâmes nos recherches, qu'au moment où nous découvrîmes *Watea*. Quelques perſonnes nous montrerent la maiſon de Hamoa, en nous aſſurant que la chevre y étoit : je me crus sûr de la ravoir immédiatement après ; &, ce qui me ſurprit beaucoup, les Inſulaires que nous rencontrâmes autour de la maiſon, déclarerent qu'ils ne l'avoient jamais vue, & qu'ils n'en avoient pas entendu parler ; Hamoa déclara la même choſe.

» En approchant de la bourgade, je vis pluſieurs hommes qui entroient dans les bois ou qui en ſortoient avec des maſſues & des faiſceaux de dards, & Omaï ayant voulu les ſuivre, on lui jeta des pierres. Je jugeai qu'ils avoient ſongé d'abord à m'arrêter de force, mais qu'ils avoient

renoncé à leur projet, après avoir reconnu que mon détachement étoit trop nombreux; je le crus ſur-tout, quand je m'apperçus que les habitations étoient déſertes. Je raſſemblai un petit nombre d'Inſulaires, & je chargeai Omaï de leur expoſer l'abſurdité de leurs démarches; de leur dire, qu'un témoin ſur lequel je pouvois compter, m'avoit inſtruit de tout; qu'ils avoient la chevre; que je la redemandois, & que ſi on ne me la rendoit pas, je brûlerois leurs maiſons & leurs pirogues: malgré l'éloquence d'Omaï & la mienne, ils continuerent à ſoutenir que je me trompois. Je fis mettre le feu à ſix ou huit maiſons, qui furent conſumées par les flammes, ainſi que deux ou trois pirogues de guerre amarrées près de là: j'allai enſuite joindre les canots éloignés de nous d'environ ſept ou huit milles: chemin faiſant, nous brûlâmes ſix autres pirogues de guerre ſans que perſonne s'y opposât; au contraire, pluſieurs gens du pays nous aiderent, vraiſemblablement par crainte, plutôt que de bonne volonté. Omaï, qui marchoit un peu en avant, vint me dire, que les Naturels s'aſſembloient en foule, afin de nous attaquer. Nous étions prêts à les recevoir; mais, au lieu de rencontrer des ennemis rangés en bataille, je ne vis que des ſupplians; ils dépoſerent des bananiers à mes pieds, & ils me conjurerent d'épar-

1777. Octobre.

1777. Octobre. gner une pirogue que j'allois trouver. Je leur accordai, de bon cœur, ce qu'ils demandoient.

» Enfin, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes les canots qui nous attendoient à *Wharrarade*, district appartenant à Tiaratabooooue. Ce Chef, ainsi que les principaux du canton, s'étoient refugiés sur les collines; mais ils étoient les amis d'O-Too, & je ne touchai pas à leurs propriétés. Après nous être reposés environ une heure ici, nous partîmes pour les vaisseaux, où nous arrivâmes à huit heures du soir. A cette époque, nous n'avions reçu aucune nouvelle de la chevre; ainsi les opérations de cette journée, ne produisirent pas l'effet que j'en espérois.

10. » Le 10, dès le grand matin, j'envoyai à Maheine, l'un des serviteurs d'Omaï; je fis dire à ce Chef, d'une maniere positive, que s'il persistoit à ne vouloir point me rendre la chevre, je ne laisserois pas une seule pirogue dans l'Isle, & qu'il pouvoit s'attendre à me voir continuer les hostilités, tant que je ne l'aurois pas reçue: afin que le messager sentît lui-même combien mes menaces étoient sérieuses, le Charpentier détruisit, en sa présence, trois ou quatre pirogues amarrées sur la greve au fond du havre. On amena les planches à bord; j'avois dessein de m'en servir, lorsque je construirois une maison pour

pour Omaï dans l'Isle, où il établiroit sa résidence. Je pris ensuite une escorte, & je me rendis au havre voisin du nôtre : nous y détruisîmes trois ou quatre pirogues ; nous en brûlâmes autant ; & nous fûmes de retour au vaisseau à sept heures du soir. J'appris, à mon arrivée, qu'on avoit ramené la chevre environ une demi-heure auparavant, & je découvris qu'elle étoit venue d'une bourgade où les Habitans m'avoient assuré, la veille, qu'ils n'en avoient pas entendu parler. Maheine, frappé de mes dernieres menaces, ne crut pas devoir se moquer davantage de moi (*a*).

1777. Octobre.

» Ainsi se termina cette pénible & malheureuse affaire ; les suites qu'elle entraîna, ne me causerent pas moins de regrets qu'aux Insulaires. Ne m'étant point rendu aux sollicitations de nos Amis d'*O-Taïti*, qui me pressoient de favoriser leur invasion d'*Eimeo*, il fut bien douloureux pour moi d'être réduit si-tôt à la nécessité de faire, aux Habitans de cette Isle, une sorte de guerre, qui peut-être leur nuisit plus que l'expédition de Towha.

» Nos correspondances, avec les Naturels, se

(*a*) Il faut rappeler ici de quelle indigne maniere l'Auteur d'un Journal clandestin du troisieme Voyage de Cook a travesti ces faits. Le Lecteur jugera combien la chevre dont il s'agit étoit importante.

1777. Octobre. 11. rétablirent le 11, & plusieurs pirogues apporterent, aux vaisseaux, du fruit à pain & des noix de coco : j'en conclus, & ce me semble avec raison, que les Insulaires sentoient que c'étoit leur faute, si je les avois traités avec rigueur. La cause de mon indignation ne subsistant plus, ils paroissoient persuadés que je ne leur ferois plus de mal.

» Nos deux vaisseaux embarquerent, à *Eimeo*, du bois à brûler : *O-Taïti* ne nous avoit été d'aucune ressource pour cet article, car tous les arbres de *Matavai* sont utiles aux Habitans. Nous y prîmes de plus, une quantité assez considérable de cochons, de fruit à pain, & de noix de coco; peu d'autres végétaux se trouvoient alors de saison. Les productions d'*Eimeo* & d'*O-Taïti*, me paroissent les mêmes ; mais on apperçoit, entre les femmes de ces Isles, une différence remarquable, que je ne puis expliquer : celles d'*Eimeo* sont d'une petite taille ; elles ont le teint fort brun & des traits repoussans ; nous en apperçûmes quelques-unes de belles, mais nous reconnûmes bientôt qu'elles étoient d'une Isle voisine.

» L'aspect général d'*Eimeo*, ne ressemble point du tout à celui d'*O-Taïti* : la premiere formant une seule masse de collines escarpées, n'a guere de terrains bas, que quelques vallées profondes, & la bordure plate qui environne la plupart de

ses cantons, situés au bord de la mer : *O-Taïti*, au contraire, a des collines qui se prolongent en différentes directions ; l'escarpement de ces collines est très-inégal ; elles offrent, à leurs pieds, de très-grandes vallées, & sur leurs flancs, des terrains qui s'élevent en pente douce. Quoique remplies de rochers, elles sont, en général, couvertes d'arbres presque jusqu'au sommet ; mais souvent on ne voit que de la fougere sur les parties inférieures de la croupe. 1777. Octobre.

M. Cook qui partit le 11 Octobre d'*Eimeo*, arriva le lendemain à *Huaheine*, la Patrie d'Omaï, où il le laissa. Les arrangemens qu'il y fit pour cet homme, qu'il avoit embarqué aux *Isles de la Société* durant son second Voyage, & qu'il ramenoit dans son pays, intéresseront sans doute le Lecteur, & nous n'omettrons rien de tout ce qui se passa durant cette Relâche.

Relâche à Huaheine, *Patrie d'Omaï. Remarques sur cette Isle & sur ses Habitans.*

» Nous avions une jolie brise, dit M. Cook, & le temps beau, lorsque nous partîmes d'*Eimeo*. Le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes *Huaheine*, qui se prolongeoit du Sud-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb Ouest, à l'Ouest-quart-Nord-Ouest. A 12.

1777. Octobre. midi, nous mouillâmes à l'entrée ſeptentrionale du havre de *Owharre*, ſitué au côté Oueſt de l'Iſle; l'après-dînée ſe paſſa à remorquer les vaiſſeaux dans un lieu convenable, & à amarrer. Omaï entra un inſtant avant nous, ſur ſa pirogue, dans le havre d'*Owharre* où nous mouillâmes; mais il ne débarqua point: ſes compatriotes ſe raſſemblerent en foule pour le voir, & il ne fit pas beaucoup d'attention à eux. Une multitude encore plus grande d'Inſulaires, arriverent ſur la *Réſolution* & la *Découverte*, & ils nous incommoderent tellement, qu'ils gênerent le ſervice. Les paſſagers, que nous avions à bord, les avertirent de ce que nous avions fait à *Eimeo*; ils exagérerent le nombre des maiſons & des pirogues que nous y avions détruites; ils en compterent au moins dix fois plus que nous n'en détruisîmes réellement. Je ne fus pas fâché de cette exagération, car je m'apperçus qu'elle produiſoit beaucoup d'effet : je penſai qu'elle détermineroit les gens du pays à nous mieux traiter, que lors des premieres relâches.

» J'avois appris à *O-Taïti*, que mon vieil Ami *Oree*, n'étoit plus le Chef ſuprême de *Huaheine*, & qu'il réſidoit à *Ulietea*. Il n'avoit jamais été que Régent durant la minorité de Taireetareea, l'*Earee-rahie* actuel; mais il ne quitta la Régence, que lorſqu'il s'y vit forcé. Opoony & Towha,

ses deux fils, furent les premiers qui me rendirent visite; ils arriverent sur mon bord, avant que les vaisseaux fussent amarrés, & ils m'apporterent un présent. 1777. Octobre.

» Le lendemain 13, tous les Insulaires de quelque importance arriverent aux vaisseaux; c'étoit ce que je désirois, car je voulois m'occuper tout de suite de l'établissement d'Omaï, & je crus que l'occasion étoit favorable. Il paroissoit désirer alors de s'établir à *Ulietea*, & si nous avions pu nous accorder sur les moyens d'exécuter ce projet, je l'aurois adopté. Les Naturels de *Bolabola*, conquérans de l'Isle, y avoient dépouillé son pere de quelques terres. J'étois persuadé que je viendrois à bout d'en obtenir la restitution, sans employer la violence : il falloit pour cela qu'il vécût en bonne intelligence avec ceux qui se trouvoient les Maîtres de l'Isle; mais il étoit un patriote trop zélé pour s'imposer de la modération, & trop confiant pour imaginer que je ne le rétablirois pas de force dans ses biens. Je sentis qu'il étoit impossible de l'établir à *Ulietea*, & que *Huaheine* lui convenoit mieux. Je me décidai à tirer parti de la présence des Chefs, & à solliciter en sa faveur la permission dont il avoit besoin. 13.

» Les Insulaires nous avoient occupés toute la matinée, &, au premier moment de loisir, je

1777. Octobre.

me diſpoſai à faire une viſite en forme à Taireetareea, à qui je voulois parler de cette affaire. Omaï s'habilla très-proprement, & il prépara un magnifique préſent qu'il deſtinoit au Chef, & un ſecond qu'il vouloit offrir à l'*Eatooa*. Depuis que nous l'avions ſéparé de la troupe de fripons qui l'environnerent à *O-Taïti*, il s'étoit conduit avec prudence, & de maniere à mériter l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui le virent. Notre débarquement rappela à terre la plupart des Naturels qui s'étoient rendus aux vaiſſeaux; &, après s'être réunis à ceux qui ſe trouvoient ſur la côte, ils ſe raſſemblerent dans une grande maiſon. Le concours du peuple fut très-nombreux: nous n'avions jamais vu ſur aucune de ces Iſles, tant de perſonnages importans des deux ſexes. Le gros du peuple, en général, paroiſſoit plus robuſte, & d'un teint plus blanc, que les O-Taïtiens; & proportionnellement à l'étendue de l'Iſle, il y avoit plus d'hommes qui ſembloient riches & revêtus d'une ſorte d'autorité. La plupart de ceux-ci avoient un embonpoint auſſi conſidérable que les Chefs de *Wateeo*. Je ne voulois commencer ma négociation qu'après l'arrivée de l'*Earee-rahie*, & nous attendîmes Taireetareea; mais, en le voyant, je jugeai que cette précaution étoit inutile, car il n'avoit pas plus de huit à dix ans. Omaï, qui ſe tenoit à quelque diſtance

1777. Octobre.

du Prince & de ceux qui l'entouroient, offrit d'abord au Dieu, des plumes rouges, des étoffes, &c. Il fit ensuite une seconde offrande, qui devoit être présentée à l'*Eatooa* par le Chef, &, après celle-ci, il distribua plusieurs touffes de plumes rouges : chaque article fut placé devant l'un des Assistans, que je pris pour un Prêtre, & accompagné d'un discours, ou d'une priere, prononcé par un des amis d'Omaï, près duquel il étoit assis, & auquel il souffla la plupart des phrases : il eut soin de ne pas oublier ses amis d'*Angleterre*, non plus que ceux qui l'avoient ramené sain & sauf. Il ne cessa de faire mention de l'*Earee-rahie no Pretane* (*a*), du Lord Sandwich, de *Toote* & de *Tatee* (*b*). Quand il eut achevé ses offrandes & ses prieres, le Prêtre prit un à un les divers articles qu'on avoit déposés devant lui, &, après une courte priere, il les envoya au *Morai*. Omaï nous dit que, si cet édifice n'eût pas été aussi éloigné, il les y auroit portés lui-même.

» Dès que ces cérémonies religieuses furent terminées, Omaï s'assit près de moi, & nous entrâmes en négociation. Je fis d'abord mon présent au jeune Roi, qui m'en fit un de son côté; l'un &

(*a*) Du Roi d'Angleterre.

(*b*) De Cook & de Clerke.

1777. Octobre.

l'autre furent affez magnifiques. Nous convînmes enfuite de la maniere dont les Infulaires trafiqueroient avec mes Equipages, & j'eus foin d'expofer les fuites fâcheufes qu'entraîneroient les larcins, fi les gens du pays s'avifoient de me voler, ainfi que durant mes premieres relâches. Enfin je parlai aux Chefs affemblés, de l'établiffement de mon Ami. Omaï leur dit : » Que nous l'avions conduit dans notre patrie, où il avoit été fort accueilli du grand Roi & de fes *Earees*; qu'on l'avoit traité avec beaucoup d'égards, & qu'on lui avoit donné toutes les marques poffibles d'attachement, pendant fon féjour en *Angleterre*; qu'on avoit eu la bonté de le ramener aux *Ifles de la Société*; qu'il arrivoit, riche d'une foule de tréfors, qui feroient très-utiles à fes compatriotes ; qu'outre les deux chevaux qu'il devoit garder dans fon habitation, nous avions laiffé à *O-Taïti* plufieurs animaux précieux, & d'une efpece nouvelle, qui fe multiplieroient & fe répandroient bientôt fur toutes les Ifles des environs. Il leur déclara que, pour prix de mes fervices, je demandois, avec inftance, qu'on lui accordât un terrain; qu'on lui permît d'y bâtir une maifon, & d'y cultiver les productions néceffaires à fa fubfiftance & à celle de fes domeftiques. Il ajouta que fi je n'obtenois pas à *Huaheine*, gratuitement ou par échange, ce que je follicitois, j'étois décidé à le conduire à *Ulietea* «.

» J'aurois peut-être fait un discours meilleur que celui dont je viens de parler; mais Omaï n'oublia aucun des points importans, sur lesquels je lui avois recommandé d'insister. Le morceau relatif au projet où il me supposoit de le conduire à *Ulietea*, parut obtenir l'approbation de tous les Chefs, & j'en devinai bientôt la raison. Omaï, ainsi que je l'ai déjà observé, se flattoit vainement que j'emploîrois la force, pour le rétablir à *Ulietea* dans les biens de son pere; il l'avoit dit, sans mon aveu, à quelques personnes de l'assemblée. Les Chefs imaginerent tout de suite, que je me proposois d'attaquer *Ulietea*, & que je les aiderois à chasser de cette Isle les Naturels de *Bolabola*. Il étoit donc nécessaire de les détromper : je leur déclarai en effet, d'une maniere positive, que je ne les aiderois pas dans une entreprise de cette espece, que même je ne la souffrirois point, tant que je me trouverois dans leurs parages; & que, si Omaï se fixoit à *Ulietea*, je l'y établirois d'une maniere amicale, & sans faire la guerre à la peuplade de *Bolabola*.

1777. Octobre.

» Cette déclaration changea les idées du Conseil. L'un des Chefs me répondit sur-le-champ, » que je pouvois disposer de l'Isle entiere de » *Huaheine*, & de tout ce qu'elle renferme; que » j'étois le maître d'en donner à mon Ami, la » portion que je voudrois «. Sa réponse fit un

1777. Octobre.

grand plaiſir à Omaï qui, ſemblable au reſte de ſes compatriotes, ne ſonge guere qu'au moment actuel; il crut, ſans doute, que je ſerois très-libéral, & que je lui accorderois une vaſte étendue de terrain. Je réfléchis qu'en m'offrant ce qu'il ne convenoit pas d'accepter, on ne m'offroit rien du tout; & je voulus non-ſeulement qu'on déſignât le local, mais la quantité préciſe de terrain dont jouiroit mon Ami. On envoya chercher quelques-uns des Chefs, qui avoient déjà quitté l'aſſemblée, &, après une délibération qui fut courte, ils ſouſcrivirent à ma demande, d'une voix unanime : ils me céderent à l'inſtant un terrain contigu à la maiſon, où ſe tenoit le Conſeil : ſon étendue, le long de la côte du havre, étoit d'environ deux cents verges, & ſa profondeur, qui alloit juſqu'au pied de la colline, qui en renfermoit même une partie, ſe trouvoit un peu plus conſidérable.

» Après cet arrangement qui ſatisfit les Inſulaires, Omaï & moi, j'ordonnai de dreſſer une tente & les obſervatoires ſur la côte, où j'établis un poſte. Les Charpentiers des deux vaiſſeaux conſtruiſirent une petite maiſon, dans laquelle mon Ami devoit renfermer ſes tréſors : nous lui fîmes de plus un jardin; nous y plantâmes des shaddecks, des ceps de vigne, des ananas, des melons, & les graines de pluſieurs autres végétaux :

avant de quitter l'Isle, j'eus le plaisir de voir réussir chacune des parties de sa plantation.

1777. Octobre.

» Omaï commença alors à s'occuper sérieusement de ses intérêts; il se repentit beaucoup d'avoir été si prodigue à *O-Taïti*. Il trouva à *Huaheine* un frere, une sœur, & un beau-frere; car sa sœur étoit mariée : mais ils ne le pillerent pas, ainsi que l'avoient fait ses autres parens, dont j'ai parlé. Toutefois je m'apperçus à regret, que s'ils étoient trop honnêtes pour le tromper, ils étoient trop peu considérés dans l'Isle, pour lui rendre des services essentiels : dénués d'autorité ou de crédit, ils ne pouvoient protéger sa personne ou ses biens; &, dans cet état d'abandon, il me parut courir de grands risques d'être dépouillé de ce qu'il avoit obtenu de nous, lorsqu'il ne nous auroit plus auprès de lui. Je pensois que ses Compatriotes ne le maltraiteroient pas, tant qu'il seroit à portée de réclamer nos secours; mais j'avois des inquiétudes bien fondées sur l'avenir.

» Un individu plus opulent que ses voisins, est sûr d'exciter l'envie d'une multitude d'hommes qui désirent le rabaisser à leur niveau. Mais dans les pays où la civilisation, les Loix & la Religion ont de l'empire, les riches ont toutes sortes de motifs de sécurité : les richesses s'y trouvant dispersées dans une foule de mains, un simple par-

1777. Octobre. ticulier ne craint pas que les pauvres se réunissent contre lui, de préférence aux autres, dont la fortune est également un objet de jalousie. La position d'Omaï se trouvoit bien différente; il alloit vivre dans une contrée, où l'on ne connoît guere d'autre principe des actions morales, que l'impulsion immédiate des désirs & des fantaisies: il alloit être le seul riche de la peuplade, & c'est là sur-tout ce qui le mettoit en danger. Un hasard heureux l'ayant lié avec nous, il rapportoit un amas de richesses, qu'aucun de ses Compatriotes ne pouvoit se donner, & que chacun d'eux envioit: il étoit donc bien naturel de les croire disposés à se réunir pour le dépouiller.

» Afin de prévenir ce malheur, s'il étoit possible, je lui conseillai de donner quelques-unes de ses richesses à deux ou trois des principaux Chefs; je lui dis que la reconnoissance les exciteroit peut-être à le prendre sous leur protection, & à le garantir des injustices des autres. Il promit de suivre mon conseil, & j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, qu'il l'avoit suivi: ne comptant pas trop néanmoins sur les effets de la reconnoissance, je voulus employer un moyen plus imposant, celui de la terreur. Je ne laissai échapper aucune occasion d'avertir les Insulaires, que je me proposois de revenir dans l'Isle, après une absence de la durée ordinaire; que s'ils atten-

toient à la propriété ou à la perſonne de mon Ami, je me vengerois impitoyablement de tous ceux qui lui auroient fait du mal. Selon toute apparence cette menace ſervira beaucoup à contenir les Naturels; car les diverſes relâches que nous avons faites aux *Iſles de la Société*, leur perſuadent que nos vaiſſeaux doivent revenir à certaines époques; & tant qu'ils auront cette idée, que j'eus ſoin d'entretenir, Omaï peut eſpérer de jouir en paix de ſa fortune & de ſa plantation.

1777. Octobre.

» Tandis que nous étions dans ce havre, on porta à terre le reſte du biſcuit qui étoit dans la ſoute aux vivres, afin d'en ôter la vermine qui le dévoroit. On ne peut imaginer à quel point les blattes infeſtoient mon vaiſſeau. Le dommage qu'elles nous cauſerent fut très-conſidérable, & nous employâmes vainement toutes ſortes de moyens pour les détruire. Ces blattes ne firent d'abord que nous incommoder, & habitués aux ravages que produiſent les inſectes, nous y fîmes peu d'attention; mais elles étoient devenues pour nous une véritable calamité, & elles ravageoient preſque tout ce qui ſe trouvoit à bord. Les comeſtibles expoſés à l'air, durant quelques minutes, en étoient couverts; elles y creuſoient bientôt des trous comme on en voit dans une ruche à miel. Elles mangeoient en particulier les oiſeaux que nous avions empaillés, & que nous conſervions

1777. Octobre.

comme des curiofités; ce qui étoit plus fâcheux encore, elles fembloient aimer l'encre avec paffion, en forte que l'écriture des étiquettes attachées à nos divers échantillons, étoit complétement rongée; la fermeté feule de la reliure pouvoit conferver les livres, en empêchant ces animalcules déprédateurs de fe gliffer entre les feuillets. M. Anderfon en apperçut deux efpeces, la *blatta orientalis* & la *germanica*. La premiere avoit été apportée de mon fecond Voyage; & quoique le vaiffeau eût toujours été en *Angleterre* dans le baffin, elle avoit échappé à la rigueur de l'hiver de 1776. La feconde ne fe montra qu'après notre départ de la *Nouvelle-Zélande;* mais elle s'étoit multipliée fi prodigieufement, qu'outre les dégâts dont je parlois tout-à-l'heure, elle infeftoit jufqu'au grément; & dès qu'on lâchoit une voile, il en tomboit des milliers fur le pont. Les *orientales* ne fortoient guere que la nuit; elles faifoient alors tant de bruit dans les chambres & dans les poftes, que tout fembloit y être en mouvement. Outre le défagrément de nous voir ainfi environnés de toutes parts, elles chargeoient de leurs excrémens notre bifcuit, qui auroit excité le dégoût des gens un peu délicats.

» Rien ne troubla, jufqu'au 22, le commerce d'échange & d'amitié, qui eut lieu entre nous &
22. les Naturels : le 22 au foir, un des Infulaires trouva

moyen de pénétrer dans l'obſervatoire de M. Bayly, & d'y voler un ſextant ſans être apperçu. Je deſcendis à terre; dès que je fus inſtruit du vol, je chargeai Omaï de réclamer l'inſtrument. Il le réclama en effet, mais les Chefs ne firent aucune démarche; ils s'occuperent de l'*Heiva* qu'on jouoit alors, juſqu'au moment où j'ordonnai aux Acteurs de ceſſer. Ils ſentirent que ma réclamation étoit très-ſérieuſe, & ils ſe demanderent les uns aux autres des nouvelles du voleur, qui ſe trouvoit aſſis tranquillement au milieu d'eux. Son aſſurance & ſon maintien me laiſſoient d'autant plus de doutes, qu'il nioit le délit dont on l'accuſoit. Je l'envoyai néanmoins à bord de mon vaiſſeau ſur le témoignage d'Omaï, & je l'y tins en priſon. Son empriſonnement excita une rumeur générale parmi les Inſulaires, & ils s'enfuirent en dépit de mes efforts pour les arrêter. Le priſonnier interrogé par Omaï, finit par dire où il avoit caché ſa proie; mais la nuit commençoit, & nous ne pûmes retrouver le ſextant que le lendemain à la pointe du jour: il n'étoit point endommagé lorſqu'on nous le rapporta. Les Naturels revinrent de leur frayeur, & ils ſe raſſemblerent autour de nous, ſelon leur uſage. Le voleur me parut être un coquin d'habitude, & je crus devoir le punir d'une maniere plus rigoureuſe que les autres voleurs auxquels j'avois infligé des châtimens. Je lui fis raſer

1777. Octobre.

23.

1777. Octobre. les cheveux & la barbe, & couper les deux oreilles.

» Cette correction ne suffisoit pas, car la nuit du 24 au 25, des cris d'alarme nous avertirent qu'il essayoit de voler une de nos chevres. Quelques-uns de nos gens se rendirent à l'endroit d'où partoient les cris, & ils ne s'apperçurent pas qu'on eût commis de vol : vraisemblablement les chevres étoient si bien gardées, qu'il ne put exécuter son projet ; mais ses hostilités réussirent à d'autres égards. Il parut qu'il avoit détruit ou emporté les ceps de vigne & les choux du jardin d'Omaï ; il disoit hautement qu'il tueroit mon Ami, & qu'il brûleroit sa maison dès que nous aurions quitté l'Isle. Afin d'ôter à ce scélérat les moyens de nuire désormais à Omaï & à moi, je le fis arrêter, je le tins en prison pour la seconde fois à bord de mon vaisseau, & je résolus de l'enlever : tous les Chefs montrerent de la satisfaction, de ce que je voulois les débarrasser d'un homme aussi intraitable. Il étoit natif de *Bolabola* ; mais il trouvoit à *Huaheine* trop de gens disposés à lui donner des secours pour l'exécution de ses coupables projets. J'avois rencontré dans cette Isle, durant mes deux premiers Voyages, des hommes plus incommodes que sur aucune autre des terres voisines ; & si les Insulaires se conduisoient d'une maniere plus honnête, je ne pouvois l'attribuer qu'à la crainte &

24. 25.

au

au défaut d'occaſion. Il ſembloit être en proie à l'anarchie : l'*Earee-rahie*, ou le Souverain du pays, n'étoit qu'un enfant, ainſi que je l'ai déjà obſervé, & je ne remarquai pas qu'un individu en particulier, ou un conſeil quelconque, gouvernât en ſon nom : ainſi, lorſqu'il ſurvint de la méſintelligence entre nous, je ne ſus jamais d'une façon aſſez préciſe à qui je devois m'adreſſer pour arranger la querelle & obtenir juſtice. La mere du jeune Roi eſſayoit quelquefois, il eſt vrai, d'interpoſer ſon crédit ; mais je ne m'apperçus pas qu'elle eût beaucoup d'autorité. 1777. Octobre.

» La maiſon d'Omaï fut preſque achevée le 26, & nous y portâmes la plupart de ſes tréſors. Parmi la foule de choſes inutiles qu'il avoit reçues en *Angleterre*, je ne dois pas oublier une caiſſe de joujoux ; il eut ſoin de montrer aux Naturels les bagatelles qu'elle contenoit, & la multitude étonnée, parut les contempler avec un grand plaiſir. Quant à ſes pots, ſes chauderons, ſes plats, ſes aſſiettes, ſes bouteilles, ſes verres, enfin aux divers meubles dont on ſe ſert dans les ménages d'*Europe*, il y eut à peine un ſeul de ces articles qui attira les regards des Inſulaires : il commençoit lui-même à juger cet attirail inutile ; il ſentoit qu'un cochon cuit au four eſt plus ſavoureux, qu'un cochon bouilli ; qu'une feuille de bananier peut tenir lieu d'un plat ou 26.

d'une aſſiette d'étain, & qu'on boit auſſi-bien
1777. Octobre. dans un coco que dans un verre de criſtal. Il vendit aux Equipages de nos vaiſſeaux tous les meubles de cuiſine ou de paneterie qu'ils voulurent acheter, & il eut raiſon; il reçut en échange des haches & d'autres outils de fer, qui avoient plus de valeur intrinſeque dans cette Partie du Monde, & qui devoient ajouter davantage à ſa ſupériorité ſur les individus avec leſquels il alloit paſſer le reſte de ſes jours.

» Il ſe trouvoit des feux d'artifices parmi les
28. préſens qu'on lui avoit faits à *Londres*. Le 28 au ſoir, nous en tirâmes quelques uns; la nombreuſe aſſemblée qui nous environnoit, vit ce ſpectacle avec un mélange de plaiſir & de crainte: on mit en bon état les pieces qui reſtoient, & Omaï les ſerra dans ſon magaſin; la plus grande partie avoit été employée dans les Fêtes que nous donnâmes ſur d'autres Iſles, ou s'étoit gâtée durant le voyage, & nous en eûmes peu de regret.

30. » Le 30, le Naturel de *Bolabola*, que je tenois en priſon ſur mon bord, ſe ſauva entre minuit & quatre heures du matin; il emporta le fer du morceau de bois qu'on avoit mis à ſa jambe. Lorſqu'il fut ſur la côte, l'un des Chefs lui reprit le fer, qu'il donna à Omaï; & celui-ci vint me dire, dès le grand matin, que ſon mortel ennemi

étoit en liberté. Je jugeai, après quelques recherches, que la ſentinelle chargée de ſurveiller le prifonnier, & même tous les hommes de quart ſur le gaillard d'arriere où il ſe trouvoit, s'étoient endormis : le priſonnier profita du moment ; il prit la clef des fers dans le tiroir de l'habitacle où il l'avoit vu placer, & il ſe débarraſſa de ſes entraves. Cette évaſion me prouva que mes gens avoient mal fait leur devoir : je punis les coupables ; & afin de prévenir une ſemblable négligence, je donnai ſur ce point de nouveaux ordres. Je fus charmé d'apprendre enſuite que notre coquin s'étoit ſauvé à *Ulietea ;* j'avois l'eſpérance de l'y rencontrer & de l'arrêter de nouveau. 1777. Octobre.

» Dès qu'Omaï fut établi dans ſa nouvelle habitation, je ſongeai à partir ; je fis conduire à bord tout ce que nous avions débarqué, excepté le cheval, la jument & une chevre pleine, que je laiſſai à mon ami, dont nous allions nous ſéparer pour jamais. Je lui donnai auſſi une truie & deux cochons de race angloiſe, & il s'étoit procuré d'ailleurs une ou deux truies. Le cheval couvrit la jument durant notre relâche à *O-Taïti*, & je ſuis perſuadé que les Navigateurs trouveront déſormais des chevaux dans ces Iſles.

» Les détails relatifs à Omaï, intéreſſeront peut-être une claſſe nombreuſe de lecteurs, & je crois devoir dire tout ce qui peut expoſer d'une

1777. Octobre.

maniere ſatisfaiſante dans quel état nous le laiſsâmes. Il avoit pris à *O-Taïti* quatre ou cinq toutous; il gardoit d'ailleurs ſes deux jeunes gens de la *Nouvelle-Zélande;* ſon frere & quelques autres de ſes parens le joignirent à *Huaheine;* en ſorte que ſa famille ſe trouvoit déjà composée de huit ou dix perſonnes, ſi toutefois on peut donner le nom de famille à un ménage où il n'y avoit pas une femme, & où vraiſemblablement il n'y en aura jamais, à moins qu'il ne devienne moins volage : il ne paroiſſoit point du tout diſpoſé au mariage.

» La maiſon que nous lui bâtîmes, avoit vingt-quatre pieds de long ſur dix-huit de large & dix de hauteur; nous y employâmes les bois des pirogues détruites par nous à *Eimeo;* on y mit le moins de clous qu'il fut poſſible, afin que l'appât du fer n'excitât point les Naturels à la dévaſter. Il fut décidé qu'immédiatement après notre départ, il en bâtiroit une plus grande ſur le modele des habitations du pays; que, pour mettre en ſûreté celle que nous avions conſtruite nous-mêmes, il la couvriroit avec l'une des extrémités de la nouvelle. Quelques-uns des Chefs promirent de l'aider; & ſi l'édifice projeté occupe le terrain qu'indiquoit ſon plan, il n'y en aura guere dans l'Iſle de plus étendues.

» Un mouſquet, une baïonnette & une gi-

berne, un fusil de chasse, deux paires de pistolets, & deux ou trois sabres ou coutelas, composoient son arsenal; il fut enchanté d'avoir ces armes, & en les lui donnant, je ne songeai qu'à lui faire plaisir; car j'étois persuadé qu'il seroit plus heureux, si nous ne lui laissions point d'armes à feu, ou d'armes Européennes d'aucune espece. En effet, cet attirail de guerre entre les mains d'un homme dont la prudence m'est suspecte, doit plutôt accroître ses dangers qu'établir sa supériorité sur ses compatriotes. Lorsqu'il eut conduit à terre les diverses choses qui lui appartenoient, & qu'il les eut placées dans sa maison, il donna à dîner deux ou trois fois à la plupart des Officiers de la *Résolution* & de la *Découverte*: sa table nous offrit en abondance les meilleures productions de l'Isle. 1777. Octobre.

» Avant d'appareiller, je gravai l'inscription suivante en dehors de sa maison.

Georgius tertius, Rex, 2 Novembris, 1777.

Naves { *Resolution, Jac. Cook, Pr.*
Discovery, Car. Clerke, Pr.

» Le 2 Novembre, à quatre heures du soir, je profitai d'une brise qui s'éleva dans la partie de l'Est, & je sortis du havre. La plupart de nos Amis demeurerent à bord jusqu'au moment où 2 9.bre

1777. Novemb. les vaisseaux furent sous voile ; & afin de satisfaire leur curiosité, j'ordonnai de tirer cinq coups de canon. Ils nous firent tous leurs derniers adieux, excepté Omaï qui nous accompagna quelque temps en mer. L'hansiere amarrée sur la côte, fut coupée par les rochers au moment de l'appareillage ; ceux qui travailloient aux manœuvres, ne s'appercevant pas qu'elle étoit rompue, abandonnerent la partie qui se trouvoit sur la greve, & il fallut l'envoyer chercher par un canot. Omaï s'en alla dans ce canot, après avoir embrassé tendrement chacun des Officiers. Il montra du courage jusqu'à l'instant où il s'approcha de moi; mais il essaya en vain de se contenir, il versa un torrent de larmes, & M. King, qui commandoit le canot, le vit pleurer durant toute la route.

» Je songeois avec un extrême plaisir, que je l'avois ramené sain & sauf dans l'Isle où nous le prîmes autrefois ; mais telle est la bizarre destinée des choses humaines, que nous le laissâmes vraisemblablement dans une position moins heureuse, que celle où il se trouvoit avant de nous avoir connus. Je ne dis pas qu'accoutumé aux douceurs de la vie civilisée, il sera malheureux de ne plus les goûter ; j'établis mes conjectures sur un seul point ; les avantages qu'il a tirés de nous, ont mis sa sécurité personnelle dans une

situation plus périlleuse. Ayant été très-caressé en *Angleterre*, il avoit oublié sa condition primitive ; il ne pensa jamais quelle impression feroient sur ses compatriotes ses connoissances & ses richesses : cependant les lumieres de son esprit & ses trésors pouvoient seuls assurer son crédit, & il ne devoit pas fonder sur d'autres moyens son élévation & son bonheur. Il paroît même qu'il connoissoit mal le caractere des Habitans des *Isles de la Société*, ou qu'il avoit perdu de vue, à bien des égards, leurs coutumes ; autrement il auroit senti qu'il lui seroit d'une difficulté extrême de parvenir à un rang distingué, dans un pays où le mérite personnel n'a peut-être jamais fait sortir un individu d'une classe inférieure pour le porter à une classe plus relevée. Les distinctions & le pouvoir qui en est la suite, semblent être fondés ici sur le rang ; les Insulaires sont soumis à ce préjugé d'une maniere si opiniâtre & si aveugle, qu'un homme qui n'a pas reçu le jour dans les familles privilégiées, sera surement méprisé & haï, s'il veut s'arroger une sorte d'empire. Les compatriotes d'Omaï n'oserent pas trop montrer leur disposition pour lui, tant que nous fûmes parmi eux ; nous jugeâmes toutefois qu'il leur inspiroit ce sentiment de haine & de mépris. Une administration convenable des trésors qu'il rapportoit

1777. Novemb.

1777. Novemb.

d'*Angleterre*, & les connoiſſances que lui avoient procuré ſes voyages, lui offroient des moyens de former des liaiſons très-utiles; mais on a vu que, ſemblable aux enfans, il diſſipa ſes richeſſes, ſans s'occuper de ſes intérêts. Sa tête ſe trouvoit remplie de projets qui paroiſſent nobles au premier coup-d'œil, & dont la réflexion ne tarde pas à dévoiler la baſſeſſe : il montra, dès le commencement, le déſir de ſe venger, plutôt que celui de devenir un grand perſonnage : au reſte, la paſſion de la vengeance eſt ordinaire aux *Iſles de la Société*, & on peut l'excuſer en cela. Son pere poſſédoit des biens conſidérables à *Ulietea*, lorſque cette Iſle fut conquiſe par les guerriers de *Bolabola ;* il vint, ainſi qu'une multitude de proſcrits, chercher un aſile à *Huaheine*, où il mourut & où il laiſſa Omaï & d'autres enfans, qui furent réduits à la miſere & à la dépendance. Omaï étoit donc pauvre & délaiſſé lorſque le Capitaine Furneaux le prit ſur ſon vaiſſeau pour l'amener en *Europe*. J'ignore ſi, d'après l'accueil qu'il avoit reçu en *Angleterre*, il comptoit qu'on lui fourniroit ſurement des ſecours contre les ennemis de ſon pere & de ſa patrie, ou s'il imaginoit que ſon courage & la ſupériorité de ſes connoiſſances, ſuffiroient pour chaſſer les conquérans d'*Ulietea ;* mais, du moment où nous partîmes de Londres, il ne ceſſa

de parler de ſes projets contre les tyrans de *Bola-bola* ; il ne voulut pas écouter les remontrances que nous lui fîmes ſur une réſolution ſi folle ; il entroit en colere, lorſque nous lui donnions, pour ſon avantage, des avis plus modérés & plus raiſonnables. Infatué de ſon grand projet, il affectoit de croire que les guerriers de *Bola-bola* abandonneroient l'Iſle d'*Ulietea*, dès qu'ils apprendroient ſon arrivée à *O-Taïti*. Ses illuſions néanmoins diminuerent durant notre navigation, & lorſque nous abordâmes aux *Iſles des Amis*, il étoit ſi inquiet ſur les diſpoſitions de ſes compatriotes à ſon égard, qu'il ſongea à s'établir à *Tongataboo*, ſous la protection de Féenou, comme je l'ai dit ailleurs. Il y diſſipa ſans aucune néceſſité, une partie de ſes tréſors; &, ainſi que je l'ai raconté plus haut, il ne fut pas moins imprudent à *Tiarraboo*, où il ne pouvoit chercher des amis, puiſqu'il ne vouloit point y demeurer : il continua ſes prodigalités à *Matavai*, juſqu'à l'inſtant où j'y mis fin; & il forma des liaiſons ſi peu convenables, qu'O-Too, diſpoſé d'abord à le protéger, témoigna hautement ſon dédain pour lui. Cependant il auroit encore pu recouvrer les bonnes graces du Roi; il auroit pu s'établir avantageuſement à *O-Taïti*, où il avoit paſſé autrefois pluſieurs années, & où il étoit fort conſidéré de Towha, qui lui fit préſent d'une

1777. Novemb.

double pirogue, c'eſt-à-dire, d'une choſe très-précieuſe. En s'établiſſant ſur cette Iſle, ſon élévation auroit rencontré moins d'obſtacles; car un Etranger parvient plus aiſément, qu'un Naturel du pays, à jouer un rôle au-deſſus de ſa naiſſance. Mais il fut toujours indécis, & je crois qu'il n'auroit point voulu ſe fixer à *Huaheine*, ſi je ne lui avois pas déclaré nettement, que je n'emploîrois jamais la force pour lui rendre les biens de ſon pere. Les Navigateurs, qui aborderont par la ſuite ſur ces Iſles, nous apprendront s'il aura mieux employé le reſte de ſes richeſſes, leſquelles, malgré ſes profuſions, étoient encore conſidérables, & ſi les ſoins que j'ai pris pour qu'il vécût tranquille, auront eu du ſuccès. Les Commandans des vaiſſeaux qui ſe trouveront dans ces parages, rechercheront ſans doute avec intérêt, ce qu'eſt devenu le pauvre Omaï : il énonçoit d'une maniere trop ouverte ſon antipathie contre les Habitans de *Bolabola*, & il a ſurtout à craindre les ſuites de ſon indiſcrétion : les Naturels de *Bolabola*, entraînés par la jalouſie, s'efforceront de le rendre odieux à ceux de *Huaheine;* ils en viendront d'autant mieux à bout, qu'ils ſont aujourd'hui en paix avec cette derniere Iſle, & que pluſieurs d'entre eux y demeurent. Leur inimitié étoit cependant la choſe qu'il lui eût été plus facile d'éviter; non-ſeule-

ment il ne leur inſpiroit aucune averſion, mais celui que nous trouvâmes à *Tiarraboo*, & qui y jouoit le rôle d'un Ambaſſadeur, d'un Prêtre ou d'un Dieu, propoſa formellement de le rétablir dans les biens qui avoient appartenu à ſon pere. Il ne voulut jamais accepter ce ſervice, & il ſe montra réſolu juſqu'à notre départ, de ſaiſir la premiere occaſion qui s'offriroit, & de ſe venger par une bataille. Je conjecture que ſa cotte de mailles ne contribuoit pas peu à ſon ardeur guerriere; il ſe croyoit invincible avec ſa cuiraſſe & ſes armes à feu.

» Quels que fuſſent les défauts d'Omaï, ils ſe trouvoient plus que contre-balancés par ſon extrême bonté, & par la docilité de ſon caractere. Je n'ai guere eu occaſion de me fâcher au ſujet de ſa conduite en général; ſon cœur reconnoiſſant fut toujours pénétr. des bontés qu'on a eues pour lui en *Angleterre*, & il n'oubliera jamais ceux qui l'ont honoré de leur protection & de leur amitié pendant ſon ſéjour à *Londres*. Il étoit doué d'une aſſez grande pénétration, mais il ne s'appliquoit pas, & il n'avoit point cette conſtance qui ſuit les mêmes idées; ainſi ſes connoiſſances étoient ſuperficielles & imparfaites à bien des égards. Il obſervoit peu : il vit aux *Iſles des Amis* une foule d'arts utiles & d'amuſemens agréables, qu'il auroit pu porter dans ſa patrie,

1777. Novemb.

où vraiſemblablement on les adopteroit volontiers, puiſqu'ils ſont ſi analogues aux habitudes des Naturels des *Iſles de la Société*; mais je ne me ſuis pas apperçu qu'il ait fait le moindre effort pour s'en inſtruire. Cette eſpece d'indifférence, je l'avoue, eſt le défaut caractériſtique de ſes compatriotes. Ils ont reçu à diverſes repriſes, depuis dix ans, la viſite des Navigateurs Européens; je n'ai pas découvert toutefois qu'ils aient eſſayé le moins du monde de profiter de ce commerce, & juſqu'ici ils ne nous ont copiés en rien. Il eſt donc difficile qu'Omaï vienne à bout d'introduire parmi eux un grand nombre de nos arts & de nos coutumes, ou qu'il perfectionne beaucoup les uſages & les méthodes auxquelles ces peuplades ſont accoutumées depuis ſi long-temps: je ſuis perſuadé néanmoins, qu'il cultivera les arbres fruitiers & les végétaux que nous avons plantés, & que les *Iſles de la Société* lui auront, en ce point, des obligations eſſentielles; mais le plus grand avantage qu'elles ſemblent devoir tirer de ſes voyages, réſultera des quadrupedes nouveaux que nous y avons laiſſés, & que vraiſemblablement elles n'auroient jamais obtenus, s'il n'étoit pas venu en *Angleterre*. Lorſque ces animaux ſe ſeront multipliés, *O-Taïti* & les autres *Iſles de la Société*, égaleront, ſi elles ne ſurpaſ-

sent pas, les relâches célebres, par l'abondance des provisions. 1777. Novemb.

» Le retour d'Omaï, & les preuves séduisantes qu'il offroit de notre libéralité, exciterent un grand nombre d'Insulaires à me demander la permission de me suivre à *Pretane* (*a*). J'eus soin de déclarer, dans toutes les occasions, que je ne souscrirois point à ces demandes. Omaï toutefois, qui mettoit un grand prix à être cité comme le seul homme qui eût fait un long voyage, craignoit que je ne consentisse à donner à d'autres les moyens de lui disputer ce mérite; & il me dit souvent, que Mylord Sandwich lui avoit promis, qu'aucun des Naturels des *Isles de la Société* ne viendroit en *Angleterre*.

» Si j'avois cru qu'on ne tarderoit pas à envoyer un vaisseau à la *Nouvelle-Zélande*, j'aurois pris avec moi les deux jeunes gens de cette contrée, qui s'étoient embarqués à la suite d'Omaï; car ils désiroient extrêmement, l'un & l'autre, de ne pas nous quitter; Tiarooa, le plus âgé, avoit des dispositions très-heureuses; il étoit doué d'un bon sens admirable, & susceptible de toute sorte d'instructions. Il paroissoit sentir que la *Nouvelle Zélande* se trouvoit inférieure aux *Isles*

(*a*) En Angleterre.

1777. Novemb. *de la Société*; & , frappé des plaisirs & de l'abondance que lui offroit *Huhaeine*, il finit par se soumettre gaiement à la loi du sort, qui l'obligeoit à y terminer sa carriere. Son camarade nous étoit si attaché, qu'il fallut l'enlever du vaisseau & le conduire de force à terre : celui-ci avoit de la malice & de l'énergie dans le caractere, & sa pétulance amusa beaucoup mon Equipage.

FIN DU TOME XXII.

ox:

de l'abon-
nit par se
qui l'obli-
rade nous
u vaisseau
ci avoit de
ere, & sa
ge.

